
BIBLIOTECA BARCELONESA
15 bis
G
111

PRÉCIS
D'HISTOIRE ROMAINE.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET Cie,
rue Jacob, n° 56.

PRÉCIS

D'HISTOIRE

ROMAINE,

DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'A LA CHUTE
DE L'EMPIRE D'OCCIDENT,

PAR PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),
MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE.

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTÉE.



. PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, 56.

1842.

PREFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Peu de mots suffisent pour rendre compte des principales modifications que cette troisième édition a reçues.

J'avais fait, dans mon premier travail, des concessions beaucoup trop larges aux idées de Niebuhr, pour tout ce qui concerne les cinq premiers siècles de Rome, et particulièrement l'époque des rois. En examinant à fond cette question dans mon commentaire sur Tite-Live, j'ai pu me convaincre que les doutes jetés sur l'authenticité des sources de cette histoire étaient beaucoup moins fondés que le critique allemand ne l'a prétendu. Reconnaître mon erreur, c'était prendre l'engagement de la réparer; je l'ai fait. Le paragraphe I du chapitre II prouvera, je l'espère, que de bonne heure Rome a eu tous les éléments nécessaires pour rédiger ses annales; et que par conséquent, si l'on fait la part du merveilleux que l'on rencontre à l'origine de tous les peuples, et si l'on admet certaines confusions de faits et de noms qu'il faut attribuer à l'orgueil des familles ou à l'aveuglement du patriotisme, le récit des historiens romains, rectifié quand il y a lieu par la critique, peut être admis comme au moins aussi véridique que nos premières chroniques ou celles des autres peuples de l'Europe.

J'ai aussi revu avec soin le paragraphe du chapitre I consacré aux anciens peuples de l'Italie, et j'ai cru devoir changer en grande partie ce que j'avais dit des Étrusques sur la foi de Niebuhr qui en fait, de son autorité privée, des Rhétiens, sans doute pour donner occasion à ses successeurs de dire que les Allemands ont conquis l'Italie du nord longtemps avant les Gaulois, et placer ainsi dans les temps les plus reculés la base des droits que les empereurs germaniques ont si longtemps revendiqués sur un pays qu'encore aujourd'hui l'Autriche at-

tache tant de prix à conserver. Or, tout prouve que ces prétendus Rhétiens ne sont autre chose que des peuplades venues de l'Asie, et qu'encore sur ce point, comme sur tant d'autres, les données d'Hérodote sont les seules dignes de foi.

Ce paragraphe est précédé d'une description de l'Italie. Avant de parler des habitants, il était convenable de dire quelques mots de leur demeure.

L'histoire des rois a été refondue presque entièrement. Plusieurs points qui méritaient d'être éclaircis ont été examinés avec soin dans des notes étendues, où je me suis efforcé de montrer de quelle manière la critique doit, selon moi, procéder pour les faits de cette époque.

Le vingt et unième chapitre, le premier de la seconde partie, commence par un aperçu géographique de l'empire romain, où je montre rapidement quelle extension avaient reçue les conquêtes de Rome, quand Auguste devint le maître du monde. A la suite de ce paragraphe, j'ai inséré un passage intéressant sur la population de l'Italie, emprunté à l'Économie politique des Romains, par mon savant confrère M. Dureau de la Malle.

Enfin, dans le chapitre XXXIII, l'édit de Dioclétien sur le prix des denrées a été soumis à un nouvel examen, et je suis parvenu à déterminer avec une précision rigoureuse la valeur en monnaie actuelle des sommes énoncées dans ce document curieux, valeur qui avait été depuis près de vingt ans exagérée outre mesure, et dont on avait déduit des conséquences tout à fait inadmissibles.

Dans l'intention de répondre au désir de quelques professeurs de l'Académie de Paris, qui voudraient que ce précis reçût plus d'extension, et qu'il pût satisfaire à toutes les questions du programme, je m'occupe en ce moment de développer les parties que j'avais cru d'abord devoir résumer, et j'espère pouvoir faire paraître avant la fin de cette année classique ce travail presque entièrement neuf qui formera deux forts volumes, et qui, je l'espère, aidera utilement les élèves de quatrième des colléges de la capitale à se préparer au concours.

PRÉFACE

DE LA Ire ET DE LA IIe ÉDITION.

Ce livre n'a d'autre but que l'utilité ; si j'eusse voulu faire une œuvre d'art, j'aurais négligé certains détails auxquels j'ai accordé une large place. Mais l'intérêt dramatique n'est pas toujours d'accord avec la nécessité de tout dire, ou du moins de dire tout ce que réclame l'intelligence des enfants auxquels les travaux de ce genre sont destinés. Ce livre n'est pas non plus, quant à la forme, un ouvrage d'érudition, une suite de mémoires moins destinés à nos colléges qu'à l'Académie des *inscriptions* et belles-lettres. Il y a deux écueils, ce me semble, à éviter dans un travail de ce genre : d'une part, l'érudition sévère, quelquefois aride, et toujours désespérante pour la jeune et fraîche imagination des enfants ; de l'autre, cette allure trop décidée et trop vive qui court aux détails dramatiques, aux faits *pittoresques*, en passant souvent par-dessus les périodes peu fécondes en émotions. L'histoire est un beau pays, sans doute, et il y a profit et plaisir à le parcourir ; mais ce beau pays n'offre point toujours de riches et riantes campagnes. Pour arriver aux plus admirables paysages, il faut souvent franchir avec peine des steppes sauvages où, de toutes parts, l'œil ne rencontre qu'un triste horizon ; mais qu'importe ? Si l'humanité les a franchis, il faut la suivre là comme ailleurs, comme partout où elle passe.

J'ai dit ce que j'ai voulu éviter ; voici maintenant ce que j'ai essayé de faire. Renfermer toute l'histoire romaine en un seul volume eût été chose impossible; il fallait, ou être concis et incomplet sur plusieurs points, et même sec et aride sur quelques autres ; ou bien, des deux éléments principaux de l'histoire romaine, la guerre et la politique, sacrifier l'un à l'autre, indiquer sommairement les conquêtes extérieures, sans nous arrêter au récit minutieux des batailles et des opérations militaires ; en un mot, passer rapidement sur les événements qui se trouvent racontés longuement dans des livres

que les élèves ont sous la main et qu'ils peuvent consulter sans peine, et insister particulièrement sur la véritable histoire de Rome, celle de ses éternelles guerres du Forum, de ses révolutions intérieures, de ses institutions, des causes de sa grandeur et de sa chute : c'est à ce dernier parti que je me suis arrêté. L'histoire de Rome est tout entière dans ce livre; seulement, je ne me suis étendu que sur les parties qui eussent présenté trop de difficultés à l'élève, et je lui ai laissé à développer ce qui n'est point au-dessus de ses forces. Mais là même où, dans cette histoire, je me suis borné à résumer les faits, je me suis efforcé de conserver à la narration vivacité et intérêt; de soutenir constamment l'attention de mes jeunes lecteurs; en un mot, de ne jamais sacrifier la forme au fond, convaincu que le plus sûr moyen de graver une leçon dans la mémoire, c'est de parler à l'imagination et d'exciter la curiosité.

Du reste, je ne saurais trop recommander aux élèves, pour les développements qu'ils doivent donner par eux-mêmes à certaines parties de ce livre, la riche et abondante compilation de notre bon Rollin, les savantes et consciencieuses recherches de M. Poirson pour l'histoire de la république, celles de M. Caïx pour l'histoire des empereurs, et surtout le travail si fécond en résultats qu'achève en ce moment M. Dumont. C'est là qu'ils apprendront que l'histoire n'est pas seulement dans les historiens; qu'un esprit judicieux et fin, guidé par le flambeau d'une saine critique, peut, à l'aide des orateurs, des philosophes et même des poëtes, présenter souvent un tableau plus animé et plus vrai que s'il eût suivi pas à pas les annales officielles. Qu'ils lisent aussi le brillant travail de M. Michelet, surtout pour les époques où les faits commencent à prendre un degré de certitude que le scepticisme ne saurait plus contester, ils y apprendront comment un grand écrivain peut prêter à l'histoire tout l'intérêt d'un drame. Mais qu'ils admirent ce peintre habile, sans chercher à l'imiter. Leur âge est celui de l'étude. Plus tard seulement, quand ils auront acquis la science, ils pourront, s'ils ont reçu l'étincelle sacrée, devenir aussi des artistes.



TABLE

DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

ROME SOUS LES ROIS ET SOUS LES CONSULS.

HISTOIRE ROMAINE.

CHAPITRE I[er].

DES ANCIENS PEUPLES DE L'ITALIE.

Lorsque Romulus vint s'établir sur les bords du Tibre, il ouvrit, dit Tite-Live, un asile (*vetus urbes condentium consilium*). Là vinrent se réfugier des hommes de toutes races, Sabins, Étrusques, Latins, etc.; tous les voisins de Rome contribuèrent à former sa population primitive. Cette première tradition résume l'histoire de Rome. Elle reçut ainsi tous les peuples conquis, les Samnites après les Latins, et, après les Italiens, tout le monde connu des anciens.

Parlons donc, avant tout, de ces anciennes populations de l'Italie, dont Rome doit plus tard former ses légions [1].

L'Italie, cette péninsule longue et étroite, qui s'avance dans la Méditerranée, est bornée au nord par la longue ceinture des Alpes; elle a pour limites à l'est, la mer Adriatique; à l'ouest, celle de Toscane; et au sud, le détroit de Messine.

Cette péninsule ne porta pas toujours dans toute son étendue le nom d'Italie; il n'y eut d'abord que la partie méridionale qui s'appela ainsi; puis le nom monta peu à peu jusqu'à Métaponte et au Laüs; plus tard, jusqu'au Tibre et à l'Œsis; plus tard encore, jusqu'aux Alpes.

[1] L'exposé rapide qui va suivre est en grande partie emprunté à l'Histoire de l'État et du peuple romains, de M. Fr. Fiedler. Leipzig, 1832, in-8°, p. 22-32.

Malgré sa position géographique, l'Italie n'était ni habitée par une seule race, ni soumise à une domination unique. Elle renfermait, au contraire, une multitude confuse de tribus différentes, que des immigrations y avaient amenées du dehors. Bien que l'on sache peu de chose sur les anciens peuples qui fleurirent autrefois en Italie avant d'être subjugués par les Romains, cependant toutes les traditions relatives à la manière dont ce pays fut peuplé s'accordent pour nous apprendre que, dès les temps les plus reculés, des peuples arrivant du sud et du nord vinrent se réunir aux premiers habitants de la presqu'île, et que l'Italie, dans les temps qui précèdent l'histoire, vit une affluence surprenante de peuples différents se répandre dans ses diverses contrées. Nous n'avons sur l'origine et sur les rapports de ces peuples, autrefois puissants, que quelques documents épars, quelques ruines incertaines qui attestent encore leur splendeur. Ils ont été, surtout dans ces derniers temps, l'objet de recherches approfondies, dont les résultats sont d'autant moins d'accord, qu'il est plus difficile de réunir les différentes traditions qui doivent servir de base à un semblable travail. Nous nous bornerons donc aux points les plus importants[1].

I. PÉLASGES, ILLYRIENS, LIGURES, VÉNÈTES ET SICULES.

Les tribus qui les premières peuplèrent l'Italie, ou du moins lui apportèrent sa première civilisation, appartiennent à deux races différentes, qui peut-être dans l'origine n'en formaient qu'une seule, les Pélasges et les Illyriens. Les Pélasges arrivèrent les premiers, et couvrirent les côtes méridionales.

La plus ancienne colonie dont le souvenir se soit conservé est, suivant Pausanias (VIII, 3, 2), celle des Œnotriens et des Peucétiens, qui sous Œnotrus et Peucetius,

[1] Voyez, pour plus de détails, C. Bossi, Histoire de l'Italie et de la fondation de Rome. — Gius. Micali, l'Italie avant la domination des Romains. Florence, 1810; 4 vol. in-8°. — G. Guil. H. Curtius, De Antiquis Italiæ incolis, p. 1. Grypiswald. 1829; in-8°, etc. — Niebuhr, Histoire romaine, t. 1, p. 36 et suiv. de la traduction française.

fils de Lycaon, partirent d'Arcadie, dix-sept générations avant la guerre de Troie (1750 av. J. C.), et vinrent avec un grand nombre d'Arcadiens et d'autres Grecs s'établir en Italie. Mais Strabon (VI, p. 253) rejette cette fable, et regarde les Chones et les Œnotriens comme les premiers habitants du pays avant l'arrivée des Hellènes. Ils s'appelaient aussi Pélasges. Nous trouvons des établissements de cette grande nation, non-seulement sur les côtes de l'Asie Mineure, dans les îles de Lemnos, d'Imbros, de Samothrace, dans le Péloponèse, en Attique, en Thessalie, en Épire, en Macédoine jusqu'au Strymon (Strom, *Stream*), mais aussi, d'après des témoignages certains, en Italie sur les côtes de l'Étrurie, dans la ville de Cortone (Crestone dans Hérodote), à Agylla ou Cæré, sur la mer Supérieure, à Ravenne, à Spina, depuis le Pô jusqu'à l'Aternus. De Pise jusqu'à l'Œnotrie, se trouvaient des villes pélasgiques; beaucoup d'îles de la mer Tyrrhénienne et de la mer Adriatique étaient pélasges. Aux Œnotriens établis dans le Bruttium et dans la Lucanie, appartenaient les Chones, les Italiotes et les Morgètes. Les puissantes colonies grecques de Sybaris, de Crotone, etc., réduisirent en servitude la plus grande partie des Pélasges de l'Œnotrie, et ceux-ci perdirent aussi leur langue et leur nationalité.

Ces Pélasges, que l'on retrouve en Grèce, en Italie, dans l'Asie Mineure et les Cyclades, semblent avoir été des populations agricoles et industrielles, habiles à creuser la terre pour en extraire les métaux, comme les Cyclopes de la Sicile, une de leurs tribus, qui descendaient dans leurs mines une lampe fixée au front. Cette race industrieuse fut partout poursuivie par les races guerrières de l'antiquité. Elle disparut, sans laisser d'autres traces de son passage que d'indestructibles monuments, des canaux percés à travers les montagnes, des murailles formées de pierres énormes, qu'une industrie déjà très-développée a pu seule placer les unes sur les autres, et qui ont fait donner à ces monuments le nom de constructions cyclopéennes. Les Hellènes, qui déjà les avaient chassés de la Grèce, les suivirent en Italie; Diomède, Philoctète, Idoménée, descen-

dirent dans l'Italie méridionale. Leur établissement dans ce pays fut comme l'annonce de l'arrivée des nombreuses colonies grecques qui couvrirent cette côte de leurs cités puissantes : Sybaris, Crotone, qui armaient trois cent mille hommes l'une contre l'autre; Tarente, qui se crut l'égale de Rome; Locres, Rhegium, Cumes, et d'autres en si grand nombre, que le pays en prit le nom de grande Grèce. Les anciens habitants de la contrée furent dispersés; ils perdirent même jusqu'à leur langue, et restèrent comme esclaves des nouveaux venus, dans la Lucanie et le Bruttium. « Cette malheureuse population « des Bruttii (c'est-à-dire esclaves révoltés), descendue en « grande partie des Pélasges, resta presque toujours dans « la dépendance. Esclaves des Grecs, puis des Samnites « Lucaniens, ils furent condamnés par Rome, en punition « de leur alliance avec Annibal, à remplir à jamais des « ministères serviles auprès des consuls, à porter l'eau et « couper le bois [1]. »

Dans la Iapygie, depuis le Siris jusqu'au mont Garganus habitaient, 1° les Messapiens, que Strabon divise en Salentins et Calabres, d'origine crétoise ou illyrienne; 2° les Dauniens et les Peucétiens ou Pœdicules. Peucétius, frère d'Œnotrus, et ses frères Daunus et Iapyx [2], seraient, suivant la tradition, venus dans cette contrée avec des Illyriens. Là aussi la population était pélasgique. Sur toute la côte orientale de l'Italie, on trouve des traces de peuples illyriens, depuis les Pélignicns jusqu'aux Vénètes. Ces derniers étaient un peuple riche, mais peu guerrier, qui, ne pouvant se défendre contre les attaques fréquentes des Gaulois, chercha un appui sous la domination romaine. Une tradition grecque prétend qu'Anténor, avec des Énètes paphlagoniens, vint s'établir dans ce pays. Hérodote (I, 196) appelle les Vénètes un peuple illyrien. Polybe les trouvait peu différents de mœurs et de costume des Gaulois leurs voisins; mais ils parlaient une autre langue.

[1] Michelet, Hist. rom., t. I, p. 45.

[2] Festus s. v. Daunia. Daunia Appulia apellatur a Dauno, Illyricæ gentis claræ viro qui eam propter domesticam seditionem excedens patria occupavit. Voyez Heyne, Excurs. VII, ad Virg., Æn. I, 242.

Il n'existait aucun rapport entre les Vénètes et les Ombres, peuple très-ancien et autrefois très-considérable. Leur nom grec, Ὀμβρικοί, venait, suivant la tradition, de ce qu'ils avaient survécu aux grandes pluies (ὄμβρος), qui avaient, disent les Grecs, fait disparaître plusieurs nations. Leur ville d'Ameria avait été bâtie trois cent quatre-vingt et un ans avant Rome[1]. Leur pays s'étendait depuis l'Étrurie méridionale jusqu'au Pô et à la mer Supérieure. Ravenne était aussi ombrienne. Mais quand les Gaulois s'étendirent sur la rive droite du Pô, les Ombriens perdirent une partie de leurs possessions. Ils luttèrent vainement pour leur liberté dans la seconde guerre samnite. Indépendamment de la langue nationale, qui avait peut-être des rapports avec le latin, la langue étrusque était aussi en usage chez ce peuple[2].

A la race si considérable des Celtes appartenaient peut-être les Liguriens, en grec Λίγυες. Ils s'étendaient sur la mer, depuis le Rhône jusqu'aux frontières de l'Étrurie, et dans les terres, depuis les vallées des Alpes jusqu'au Tésin et au Pô. On vante leur industrie, leur activité infatigable, leur sobriété, leur courage, leur souplesse[3]. Ils combattirent quarante ans avec une opiniâtreté, quelquefois cruelle, pour défendre leur liberté contre les Romains. On appelait Libiens ceux qui habitaient près du lac de Garda; Salviens, ceux qui étaient voisins de Marseille; et Læves, ceux qui fondèrent Ticinum ou Pavie. Les Ligures étaient aussi établis en Corse.

Les Sicules étaient un peuple considérable qui, comme les Ligures, avaient habité les côtes occidentales de l'Italie, depuis le Rhône jusqu'au détroit, mais qui peu à peu furent chassés de l'Italie en Sicile par les Ligures, les Pélasges, les Aborigènes et les Œnotriens[4]. Ils furent suivis par les Morgètes. Siculus s'était enfui, des bords du Tibre, chez le roi Morgès, en Œnotrie. Les Sicules (Σικηλοὶ) ha-

[1] Pline, Hist. nat., III, 19.
[2] Tite-Live, IX, 36.
[3] Id., XXVII, 48. Virg., Georg., II, 167.
[4] Thucyd., VI, 2. Denys d'Hal., I, 22. Heyne, sur Virg., Æn., lib. VIII, Excurs. IV; lib. VIII, Exc. II.

bitaient encore en Calabrie pendant la guerre du Péloponèse. Niebuhr les compte parmi les nations pélasgiques.

II. PÉLASGES TYRRHÉNIENS. ÉTRUSQUES.

De toute antiquité, l'Italie occidentale était appelée Tyrrhénie par les Grecs, qui donnaient le nom de Tyrrhénienne à la mer qui s'étendait le long de ses côtes. Dans l'origine, on nommait Tyrrhéniens les Pélasges qui habitaient Cortone, Cæré, Pise, Alsium, Pyrgi, Tarquinii, et qui avaient soumis la Toscane ou Étrurie. Denys d'Halicarnasse affirme (I, 25) que les Pélasges et les Tyrrhéniens sont un seul et même peuple, et que les Pélasges habitant Lemnos et Athènes s'appelaient Tyrrhéniens. Mais quand, partant de la Rhétie, les Étrusques, ou Tusques, qui se nommaient eux-mêmes Rasena, se furent répandus dans la haute Italie, et que, s'étendant des rives du Pô jusque bien avant au sud, ils eurent soumis les Pélasges Tyrrhéniens, parmi lesquels ceux de Cortone conservèrent le plus longtemps leur indépendance, le nom de Tyrrhéniens s'étendit aux Étrusques. Ce n'est pas à ces Étrusques venus du Nord, mais aux Pélasges Tyrrhéniens, que se rapporte la tradition d'après laquelle les Tyrrhéniens seraient une immigration partie de la Lydie [1], tradition à laquelle les écrivains romains avaient donné la préférence. Denys affirme que les Étrusques, par leur langue, leurs lois, leurs usages et leur religion, différaient entièrement des Pélasges Tyrrhéniens et des Lydiens.

Les Tusques étaient originaires de la Rhétie. Ils descendirent des Alpes dans les plaines arrosées par le Pô, et, traversant l'Apennin, s'emparèrent de trois cents villes des Ombriens, et enlevèrent aux Tyrrhéniens les villes qu'ils

[1] Hérodote, I, 94. Denys d'Halic., I, 27. Velleius Paterc., I, 1. Horace, sat. I, 6, 1. Virg., Æn. VIII, 429. On voit, par un passage de Tacite (Ann. IV, 55), que la tradition qui faisait venir les Tyrrhéniens de Lydie était nationale à Sardes. Cf. Creuzer, Symbolique, 2e partie, p. 827 et suiv., note 9, 10.

L'ouvrage le plus important sur l'histoire de l'Étrurie et sur sa civilisation est le livre de M. Ch. O. Muller, intitulé : *Les Étrusques*. Breslau, 1829; 2 vol. in-8°. On peut aussi consulter avec fruit L. Lanzi, Saggio di lingua etrusca. Roma, 1789; 3 vol. in-8°.

possédaient en Étrurie. Parmi leurs douze villes, les plus anciennes dans la Gaule cisalpine, on compte Vérone, Mantoue, Hatria, Melpum (détruite par les Gaulois le jour de la prise de Véïes, 396 av. J. C.), et Felsina ou Bononia. Tite-Live (XXVIII, 45) nomme huit des villes confédérées dans l'Étrurie proprement dite : Cæré, Tarquinii, Populonia, Volaterræ, Arretium, Perusia, Clusium, Rusellæ; peut-être faut-il y joindre Veji, Volsinii, Cortona et Vetulonium. A la tête de chaque ville était un roi nommé *Lars* ou *Lucumon*. Ces princes (*principes Etruriæ*) tenaient conseil sans la participation du peuple, qui était retenu dans un triste esclavage. Tout le pouvoir politique, toutes les sciences étaient la propriété héréditaire d'une caste sacerdotale et nobiliaire. Les prêtres, qui étaient en grand nombre, avaient entre leurs mains les écrits sacrés, les livres de la nymphe Bygoïs sur la science des éclairs, et les livres contenant les terribles prédictions de Tagès, nain sorti du sein de la terre [1]. Ces ouvrages et d'autres encore contenaient la *disciplina etrusca*, qui s'étendait non-seulement aux *auspicia* et aux *exstispicia*, mais aussi à d'autres phénomènes célestes ou terrestres, tels que le tonnerre, les éclairs, les tremblements de terre, etc. Tout le rituel et toute l'organisation sacerdotale des Toscans furent introduits à Rome sous Tarquin l'Ancien. Depuis lors, on envoyait des jeunes gens de Rome en Étrurie pour s'y instruire dans les connaissances sacerdotales; plus tard même, des prêtres étrusques parcouraient l'Italie pour offrir des sacrifices chez les habitants de la campagne, moyennant salaire [2]. La religion des Étrusques avait dans son ensemble un caractère sombre et mélancolique; ils offraient des sacrifices humains, et célébraient à l'occasion des funérailles des jeux où l'effusion du sang était inévitable. Les superstitieux Romains adoptèrent aussi ces usages. Les prêtres, comme en Égypte, s'occupaient surtout de sciences naturelles, d'histoire, de mathématiques, de chronologie.

[1] Cic. de N. D., II, 23. Serv. ad Virg. Æn., VIII, 398; VI, 72.

[2] Tite-Live, IX, 36. Cic. de Legibus, II, 9. Voyez Voss. sur les Géorg. de Virg., t. I, p. 347 et suiv.

Les plus anciennes productions de l'art vraiment étrusque sont des vases et des figures en terre cuite, et aussi en métal fondu. Les Étrusques étaient célèbres comme architectes. De même que les Tyriens étaient employés comme constructeurs à Jérusalem, les Étrusques l'étaient à Rome. Le tombeau de Porsenna, dont Varron donne la description[1], paraît être un monument fabuleux. C'est aussi de l'Étrurie que les Romains reçurent la pompe triomphale et les insignes de leurs magistrats.

Les Tyrrhéniens s'étaient rendus redoutables comme pirates. Leurs flottes parcouraient la mer à laquelle ils ont donné leur nom. Unis à des vaisseaux carthaginois, les habitants de Cæré ou Agylla combattirent en 536 av. J. C. contre les Phocéens. Suivant Aristote (Polit., III, 9), il existait des alliances entre les villes situées sur les côtes de la Tyrrhénie. A l'époque de la première guerre Punique, leur puissance maritime n'existait plus. Leur commerce par terre s'étendait par toute l'Italie et au delà des Alpes jusqu'en Gaule. Le commerce dans la presqu'île paraît surtout avoir été le partage des douze colonies fondées par les Étrusques en Campanie, à partir de huit cents ans av. J. C., dont les plus importantes étaient Vulturnum, Nola, etc. Depuis Surrentum jusqu'au Silarus, le pays était étrusque. L'extension que prirent les Samnites entraîna la perte de ces colonies, et, en 423 av. J. C., les Samnites s'emparèrent de Capoue. D'un autre côté, les Gaulois s'emparèrent des villes étrusques de la haute Italie, en sorte que du temps des Romains il ne resta plus au peuple dont nous nous occupons que l'Étrurie proprement dite. Après une lutte terrible, les dernières villes passèrent, l'une après l'autre, sous la domination romaine; toute résistance cessa à partir de 263 av. J. C. La nation fut entièrement anéantie par les colonies militaires de Sylla. Ce qu'on raconte des débauches et de la corruption des Étrusques se rapporte à l'époque de leur décadence.

La langue de ce peuple énigmatique a plus d'un point commun avec les langues orientales : l'habitude de lire de

[1] Plin., Hist. nat., XXXVI, 19.

droite à gauche, l'omission des voyelles brèves, l'emploi de consonnes simples. Il est impossible de montrer son affinité avec le grec, et le peu de monuments écrits qui nous restent des Étrusques sont encore pour nous de véritables hiéroglyphes.

III. PEUPLES AUSONIENS ET SABINS.

Depuis les rives du Tibre et les côtes occidentales habitait, dans les montagnes et dans les plaines fortunées de la Campanie, l'antique race des *Opici*, *Osci*, en grec Αὔσονες, et, avec une prononciation différente, Αὐροῦγκοι[1]. A cette même race appartiennent les Æques ou Æquicoles (Æqui, Æquicoli, Æquiculi), dont le territoire s'étendait jusqu'à l'Algide entre Tusculum et le mont Albain. Ce n'était pas un *peuple* arrivé par immigration. Chassés par les Étrusques et par les Grecs, les Ausones et les Sidicini se maintinrent près de Teanum entre le Latium et la Campanie. Une de leurs tribus reçut le nom de Volsques, et se lia avec les Latins. Plus tard, ils devinrent ennemis des Romains et des Latins, et eurent le sort de tous les peuples de l'Italie. Ils perdirent leur liberté, leurs villes et leur langue, et tombèrent bientôt dans l'oubli. La langue osque, dont le volsque n'était qu'un dialecte, était connue à Rome par la représentation des farces Atellanes. Les Samnites et les Bruttiens la parlaient.

Les Sabelli étaient le peuple le plus brave et le plus indépendant de toute l'Italie. Leur séjour originaire était les contrées montagneuses situées dans les Abruzzes, près d'Amiternum. Dans les temps antérieurs à la prise de Troie, ils partirent de ces contrées, et, repoussant les Ombriens et les Aborigènes, ils s'établirent, comme Sabins, dans le pays auquel ils donnèrent leur nom. Un printemps sacré (*ver sacrum*)[2] amena une colonie sabine dans le Pice-

[1] Niebuhr, t. I, p. 103, tr. fr. — *Opicus, opscus, volscus,* sont des adjectifs formés du radical *op.* Le nom *auson*, d'où, par le rhotacisme, est résulté *auruncus*, est grec. Festus, s. v. *oscum*, dit positivement que *opicus* et *oscus* sont un seul et même nom.

[2] Festus s. v. Ver sacrum vovendi mos fuit Italis. Magnis enim periculis adducti vovebant quæcumque proximo vere nata essent apud se

num, une autre dans le pays des Opiques, qui, depuis lors, s'appela Samnium; une autre enfin forma le peuple des Hirpins. Du Samnium partirent les Frentans, les Lucaniens et les Picentins. La ville étrusque de Vulturnum (depuis Capoue) reçut une colonie samnite, et de ce mélange résulta le peuple campanien. Les conquêtes des *Sabelli* vers le sud avaient pour but la soumission d'un peuple nouveau, les Bruttiens, formés par la réunion d'un grand nombre d'esclaves révoltés appartenants à différents peuples; les Bruttiens en effet parlaient l'osque et le grec [1]. Unis aux Lucaniens, ils exerçaient leurs brigandages du haut des montagnes de Sila. C'est de leur pays, riche en troupeaux, que prit naissance le nom d'Italie qui, ensuite, s'étendit successivement à toute la Péninsule. A la race sabine appartenaient aussi les Péligniens [2], et, à ces derniers, les Marses, les *Marrucini*, les Vestins [3], peuples confédérés, sans cependant faire toujours cause commune; peut-être furent-ils d'abord Illyriens; mais ils se mêlèrent avec les Sabins [4]. Les Herniques étaient aussi une colonie sabine ou marse, et étaient ainsi appelés du mot sabin et marse *hernæ*, rocher, à cause de la position inexpugnable de leurs villes sur le sommet des montagnes. Dans leur pays, se trouvaient les murs cyclopéens, les plus anciens monuments de la civilisation européenne. Ces fortifications étaient des retraites où se réfugiaient les habitants de la plaine avec leurs biens. C'est peut-être à cause de ces murs pélasgiques que Hygin rangeait ces peuples parmi les Pélasges [5].

animalia immolaturos : sed cum crudele videretur pueros ac puellas innocentes interficere, perductos in adultam ætatem velabant atque ita extra fines exigebant. C'est à un pareil vœu qu'est attribuée l'émigration des peuples sabelliques. Cf. Denys d'Hal., I, 16; Strabon, V, p. 172, c. 4, § 12.

[1] Il ne faut pas confondre les *Bruttii* ou *Brutates*. (Diod. de Sic. XVI, 16) avec les *Bruttani*. Aulu-Gelle N. A., X, 3.

[2] Ovide, Fastes, III, 95.

[3] Tite-Live, VIII, 29.

[4] Festus : *Peligni* ex Illyrico orti; inde enim profecti ductu Volsini regis cui cognomen fuit Lucullo, partem Italiæ occupaverunt. Hujus fuerunt nepotes Pacinus a quo Pacinates et Pelicus a quo Peligni. — Chez les Sabins, la lance s'appelait σαύνιον (de là le nom du peuple). Chez les Illyriens, le javelot était désigné par le mot *sabinum* ou *sibinum*, σιβύνη d'après Festus et Hésychius.

[5] Serv., ad Æn., VII, 684. Macrobe, V, 18.

COLONIES GRECQUES.

Parler ici avec détail des républiques grecques qui furent fondées sur les côtes de l'Italie inférieure, serait chose déplacée, puisque leur histoire est celle d'un peuple distinct, tout à fait étranger à l'Italie, et appartient à l'histoire générale des peuples grecs. Mais un court aperçu sur ces colonies ne sera pas entièrement inutile, puisqu'il en sera question dans l'histoire de Rome, et qu'elles appartiennent à la population de l'Italie.

La plupart s'étaient établies sur le golfe de Tarente; elles s'étendirent cependant aussi sur la côte occidentale de l'Italie jusqu'à Naples, et étaient ou Doriennes, ou Achéennes, ou Ioniennes. A la race dorienne appartenait Tarente, riche et splendide ville de commerce, située dans une contrée fertile et sous un ciel toujours pur. Elle fut fondée vers 707 av. J. C. par les Parthéniens, fils que les vierges de Sparte avaient eus pendant la guerre de Messénie. L'ancienne ville s'appelait Taras. Tarente fonda à son tour Héraclée et Brundusium.

A la race achéenne appartenait Sybaris, fondée vers 720; elle dura jusqu'en 510, où elle fut détruite par les Crotoniates. Dans le voisinage de l'ancienne Sybaris, Athènes éleva en 446 la ville de Thurii, où mourut Hérodote.

Crotone, fondée en 710, s'agrandit tellement, qu'à la bataille de Sagra contre les Locriens, elle put mettre sur pied une armée de cent vingt mille hommes. C'est là que vécut Pythagore. Les colonies de Crotone étaient Laus, Métaponte, Posidonia ou la romaine Pæstum, qui fonda à son tour Terina, Caulonia et Pandosia.

Parmi les colonies ioniennes étaient Thurii, Rhegium fondée par les Chalcidiens de l'Eubée en 668; Élée, Cumes, fondée par les Chalcidiens dès l'an 1030. Elle était célèbre par sa puissance, sa richesse et les oracles de la Sibylle. C'était la métropole de Neapolis et de Zancle (Messana) en Sicile.

Les *Locri Epizephyrii* peuvent être considérés comme

une colonie d'origine éolienne, ou formée par des Grecs de différentes races. Leur principale colonie fut conduite en 683 par les Locriens Ozoles. Ils devaient leur constitution politique au législateur Zaleucus.

Ces républiques furent pendant plusieurs siècles riches et florissantes; mais quand de grands peuples s'élevèrent dans l'intérieur de la Péninsule, ces villes isolées sur la côte, et pour la plupart adonnées au luxe et étrangères à la guerre, ne purent résister aux attaques de ces peuples guerriers, et finirent par devenir la proie des Romains.

Toutefois elles exercèrent une généreuse influence en répandant dans les contrées voisines, et même dans toute l'Italie, leurs arts, leurs sciences, leurs institutions politiques, et jusqu'à l'usage de leur langue [1]. Aujourd'hui, la plupart de ces villes si belles ne sont plus que des monceaux de ruines, et la destinée de ces contrées, jadis si florissantes, remplit d'une triste mélancolie l'âme de celui qui les contemple. Cicéron lui-même plaignait déjà le sort de la grande Grèce : *Nunc quidem deleta est; tum florebat*.

LATINS. IMMIGRATIONS D'ÉVANDRE ET D'ÉNÉE. ALBA LONGA.

Les Sicules sont le plus ancien peuple que l'histoire nous fasse connaître sur les rives du Tibre. Les Aborigènes habitaient encore alors les campagnes de Reate, d'où ils furent chassés par les Sabins, au delà de l'Anio et du Tibre. Leur véritable nom national était celui de *Casci* [2], et de ces *Casci* et des Sabins résulta la nation mélangée des Latins. Ce n'était point un peuple sauvage, vivant sans lois et sans mariages, mais un peuple agriculteur et habitant dans les villes. Leurs villes, que Denys d'Halicarnasse (I, 13) nomme d'après l'autorité de Varron, étaient situées dans le pays de Reate, non loin des Apennins.

[1] Heyne, Prolusiones XVI de civitatum Græcarum per magnam Græciam et Siciliam institutis et legibus. Ces dissertations sont réunies dans ses Opusc. académ., vol. 2.

[2] Saufeius apud Servium ad Virg. Æn., I, 10. Qui (incolæ Latii) *Casci* vocati sunt, quos posteri Aborigenes nominaverunt. Car c'est ainsi que ce passage doit être lu d'après la correction de Niebuhr. Ennius fait aussi mention des *Casci populi latini*.

Les Sicules furent forcés par les Opiques à se retirer en Sicile; suivant une autre tradition, ce furent les Pélasges et les Ombriens qui les y contraignirent. Une ancienne tradition italique prétend que Saturne, chassé du ciel, vint aborder chez les Latins, et qu'il trouva un accueil bienveillant chez Janus, prince de cette contrée. Bœttiger[1] prétend qu'il faut voir là une première indication des Phéniciens, qui, suivant lui, furent les premiers qui s'établirent sur les côtes de l'Italie, et la réunion des deux grandes divinités de la nature, le Soleil et la Lune : de là *Janus* ou *Dijanus*. Il croit voir une preuve de l'antique existence du culte du Moloch phénicien sur les côtes du Latium, dans le mythe du géant Cacus vomissant des flammes, qu'il regarde comme une contre-épreuve du géant crétois Talos, et du dieu phénicien Moloch, et dans la mort que lui donne Hercule, dont les voyages en Italie (Ἡράκλεια ὁδός) peuvent être, suivant lui, considérés comme le symbole de la propagation de la civilisation hellénique sur les côtes de la Ligurie et de l'Italie. Si l'on attribue aussi à ce héros l'ouverture d'une route conduisant au delà des Alpes, c'est que dès les temps les plus reculés il existait des rapports de commerce entre les Ibères, les Celtes et les Lyguriens[2].

Parmi les petits établissements des Sicules, on compte aussi le Palatium, sur une colline près du Tibre. Ce nom, rappelant aux Grecs une ville de l'Arcadie, donna lieu à la tradition qui fait arriver le Pélasge Évandre avec une colonie d'Arcadiens, sur les bords du Tibre, apportant dans ces lieux quelques arts et des mœurs plus douces. La fille d'Évandre, *Launa*, épousa Hercule, et donna le jour à un fils nommé Pallas, qui lui-même donna son nom à ce lieu.

Évandre paraît n'être qu'une autre image de Latinus : les deux mythes se ressemblent. A cette même tradition appartiennent les rois Picus, Faunus et Latinus, sous le règne duquel Énée arriva avec les Troyens dans le Latium[3].

[1] Idées sur la mythologie de l'art. Dresde et Leipzig, 1826, in-8°.
[2] Diod. de Sic., IV, 19.
[3] Heyne, Exc. II, et ad Virg., Æn., VII.

Cet établissement troyen appartient aussi au domaine de la poésie, car il est dépourvu de toute preuve historique. Cette tradition fut répandue dans le Latium par les poëtes grecs ou apportée par la sibylle de la ville de Gergis sur le mont Ida, où se trouvait un ancien oracle, d'abord à Cumes et ensuite à Rome. Depuis que Jules César fit publiquement descendre sa race d'Iule, fils d'Énée, l'arrivée de cette colonie devint un article de foi politique, et nous lui devons le plus beau poëme épique de Rome. Avant Virgile, Nævius, dans un épisode de son poëme sur la guerre punique, avait mis en honneur cette tradition, dont l'origine peut aussi s'expliquer par les statues d'argile existantes à Lavinium, et qui, sauvées par Énée du pillage de Troie, auraient été apportées par lui dans ce lieu. De semblables images existaient dans l'île de Samothrace, et c'est aussi de cet ancien sanctuaire de la religion pélasgique qu'une autre tradition fait venir les Pénates à Lavinium. Les habitants de Samothrace étaient, aussi bien que ceux d'Ilion, regardés comme unis par les liens du sang au peuple romain.

Du reste, la lutte d'Énée contre Latinus et contre Turnus; la fondation de Lavinium, la domination d'Énée sur le Latium, et sa mort dans la guerre contre Mézence, roi de Cæré, appartiennent à la poésie. Ascagne, ou, suivant la tradition romaine, Iule, fils d'Énée, succéda à celui-ci et conclut la paix. Sa belle-mère ayant donné le jour à Silvius (*Silva-Illius*), Ascagne laissa à celui-ci le royaume de son père, et, suivi de quelques affidés, alla, trente ans après la fondation de Lavinium, construire *Alba Longa*[1], sur une montagne, dans une situation délicieuse. Suivant d'autres données, Lavinium serait une colonie des Albains. L'histoire de la fondation d'Albe n'appartient pas moins à la poésie que celle de l'arrivée d'Énée dans le Latium. Albe n'était pas la métropole des trente villes des *Prisci Latini*[2], parmi lesquelles il s'en trouvait plusieurs beaucoup

[1] Heynii Exc. VIII, ad Æn., I. Exc. XVII, ad lib. II. Denys d'Hal., I, 65 et suiv.

[2] Festus s. v. Prisci Latini. On ne doit pas confondre, avec ces villes latines, les trente peuples ou bourgs albains, nommés par Pline, H. N.,

plus anciennes qu'elle ; peut-être n'était-elle que leur capitale, sans pour cela exercer une grande suprématie. Le catalogue des rois d'Albe, qui régnèrent pendant quatre cents ans, n'est autre chose qu'une réunion de noms dont l'origine récente est facile à discerner : plusieurs d'entre eux ne sont pas Italiens ; plusieurs sont empruntés à des temps antérieurs ou postérieurs ; d'autres sont purement géographiques [1].

Il est fort douteux aussi que le nombre des années des règnes qui remplissent l'espace écoulé, entre la destruction de Troie et la fondation de Rome, puisse être regardé comme une donnée exacte. Ce qu'il y a d'historiquement vrai, c'est que le Latium fut autrefois un pays florissant, couvert de villes nombreuses, qu'enrichissaient l'agriculture et les produits de la vigne, lors même qu'il faudrait regarder comme une hyperbole les trente-trois villes qui existaient, dit-on, dans la plaine où sont aujourd'hui les marais Pontins.

CHAPITRE II.

ROME SOUS LES ROIS.

Nous passerons rapidement sur toutes les fables que nous ont conservées, touchant les rois de Rome, Plutarque, Tite-Live et Denys d'Halicarnasse. Lorsque Rome fut devenue maîtresse de l'ancien monde, il fallut bien lui faire, comme aux parvenus, une généalogie brillante, et cacher sous des traditions merveilleuses la simplicité de son origine.

ROMULUS (754-716).

Entre l'Étrurie et le Latium coule, du nord-est au sud-ouest, un fleuve qui sort des Apennins vers les frontières

III, 5, 9. Le passage le plus important sur les villes latines se trouve dans Denys d'Hal., VI, 61.

[1] Tite-Live, I, 3. Denys d'Hal., I, 70. Ovid., Met. XIV, 609, sqq. ; Fast., IV, 39, 56.

de l'Ombrie méridionale, et va se jeter dans la mer Tyrrhénienne. Ce fleuve, célèbre entre tous les fleuves du monde, n'a rien de solennel ; c'est un cours d'eau assez maigre, souvent sale et bourbeux, dont les débordements, dans les temps d'orages et à l'époque de la fonte des neiges, couvrent le pays d'alentour de marais infects qui répandent des miasmes pestilentiels. Sur sa route, il est grossi par les eaux de l'Anio. Un peu au-dessous de son confluent avec ce fleuve se trouvent, sur sa rive gauche, cinq petites collines rangées en demi-cercle, l'Aventin, le Cœlius, l'Esquilin, le Verminal et le Quirinal; au centre, s'élèvent deux autres collines, le Palatin et le Capitole. C'est là que, 754 av. J. C., Romulus et Rémus, si l'on en croit la tradition romaine, vinrent fonder une ville nouvelle. C'étaient deux frères nés du commerce d'une vestale avec le dieu Mars, exposés après leur naissance sur le Tibre, et nourris par une louve. Recueillis par le berger Faustulus, ils avaient grandi en force et en courage; leur nom était devenu célèbre parmi les pasteurs du voisinage; et quand le secret de leur naissance leur avait été révélé, lorsqu'ils avaient appris qu'ils étaient petits-fils d'un roi d'Albe détrôné par son frère Amulius, ils s'étaient trouvés assez forts pour rendre le pouvoir à leur aïeul. A la suite de cette révolution ils étaient venus avec leurs partisans, grossis d'une troupe d'Albains, s'établir au lieu où ils avaient été, dans leur enfance, miraculeusement sauvés des eaux. Un fratricide ensanglanta la ville de Mars. Romulus tua son frère, qui lui disputait le commandement; resté seul, il hâta les travaux de la cité nouvelle.

« Il ne faut pas, dit Montesquieu, prendre de la ville de « Rome dans ses commencements l'idée que nous donnent « les villes d'aujourd'hui, à moins que ce ne soit de celles de « la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et « les fruits de la campagne. Les noms anciens des princi- « paux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

« La ville n'avait pas même de rues, si l'on n'appelle de « ce nom la continuation des chemins qui y aboutissaient. « Les maisons étaient placées sans ordre et très-petites ; car

« les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, « ne se tenaient guère dans les maisons. »

Pour augmenter la population de sa ville, Romulus ouvrit un asile à tous les bandits de l'Italie; ils vinrent en foule se ranger sous un chef illustre : esclaves fugitifs, débiteurs insolvables, meurtriers, pâtres de toutes races accoururent, et de ce mélange se forma le peuple roi. La colonie naissante manquait de femmes. « Ouvrez aussi un asile « aux femmes perdues, » dirent les peuples voisins aux ambassadeurs de Romulus, qui étaient venus pour contracter des mariages. Romulus répondit à ce refus outrageant en enlevant toutes les femmes accourues à Rome sur le bruit de fêtes solennelles qui devaient y être célébrées en l'honneur du dieu Consus. (Enlèvement des Sabines[1].) C'était une *déclaration* de guerre que Rome faisait à tous ses voisins. Mais ils ne s'entendirent point pour la vengeance, et attaquèrent l'un après l'autre; d'abord vinrent les Céniniens, puis les Crustumériens et les Antemnates. Romulus les battit successivement, tua le roi des Céniniens, et consacra ses armes, comme dépouilles opimes, à Jupiter Férétrien. Une partie des terres des vaincus augmenta le territoire de Rome. La guerre contre les Sabins fut plus difficile; ils furent vainqueurs, ou du moins forcèrent les Romains de partager avec eux. Au fond, Rome y gagnait, car elle doublait par cette union sa population militaire. Pendant sept années, Romulus partagea la royauté avec les chefs des Sabins; mais Tatius ayant été tué par des hommes de Lanuvium, auxquels il avait refusé justice, Romulus, débarrassé de son collègue, reprit ses anciens projets de conquête, se rendit maître de Fidènes, battit deux fois les Véïens, et leur enleva le territoire appelé les *Septempagi*.

[1] Ceux qui ont foi à tous les récits de Tite-Live sur les premiers siècles de Rome, auraient au moins dû reconnaître que l'enlèvement des Sabines prépara la grandeur de la ville en la faisant entrer dans cette voie de guerres et de conquêtes où elle marcha jusqu'à ce qu'elle eût soumis le monde. Si les peuples voisins avaient accueilli la demande de Romulus, les Romains auraient trouvé partout autour d'eux des pères, des frères, des parents, auxquels ils n'auraient peut-être jamais déclaré une guerre parricide. Le refus que firent ces peuples d'admettre Rome dans leur alliance, fit qu'elle resta toujours comme un camp ennemi placé au milieu de ces villes pour leur ruine commune.

Sur la fin de sa vie, Romulus oublia qu'il n'était qu'un chef de guerre, et voulut régner arbitrairement. Un jour qu'il faisait la revue de son armée, près des marais de la Chèvre, il survint un orage qui dispersa la foule. Quand elle revint, Romulus avait disparu. Proculus attesta qu'il l'avait vu monter au ciel au milieu de la foudre et des éclairs; mais quelques incrédules pensèrent que le sénat l'avait sacrifié à sa haine (716 av. J. C.).

NUMA (715-672).

Après le fondateur guerrier vint le législateur religieux. Numa Pompilius fut élu au bout d'un interrègne d'une année, durant laquelle les deux peuples, Sabins et Romains, s'étaient disputé l'élection du roi. Numa était un homme de la Sabine, réputé pour sa sainteté et sa sagesse; il avait, disait-on, de secrets entretiens avec la nymphe Égérie, qui lui dictait toute sa conduite; plus tard, on le fit disciple de Pythagore, bien que ce philosophe ait vécu un siècle après lui.

Le règne belliqueux de Romulus avait fait des Romains un peuple violent; Numa les détourna de la guerre, leur inspira la crainte des dieux, le culte de la bonne foi et le respect des serments. Il éleva à Janus un temple qui devait être un symbole de paix ou de guerre : ouvert, il annonçait la guerre; fermé, il annonçait la paix. Durant le règne de Numa, les portes en restèrent toujours fermées : cela ne se revit que deux fois dans tout le cours de l'existence de Rome. Pour entretenir l'esprit pacifique des Romains, il leur donna le goût de l'agriculture. Romulus avait par ses conquêtes agrandi les possessions de Rome; Numa distribua ces nouvelles terres aux citoyens indigents; il partagea aussi tout le territoire en plusieurs portions qu'il appela bourgs, et établit dans chacun d'eux des inspecteurs et des commissaires; il en faisait souvent lui-même la visite, et jugeant les mœurs des citoyens par leur travail, il élevait en honneurs et en pouvoir ceux qui se distinguaient par leur activité. La réforme qu'il fit du calendrier donna plus de régularité à ces travaux.

Ses institutions religieuses tendirent au même but. Il fonda, pour ainsi dire, la religion de l'État, multiplia et régularisa les cérémonies du culte, établit de nouveaux colléges de prêtres; les vestales, qui devaient garder le feu sacré et le Palladium; les flamines de Quirinus, nom sous lequel Romulus était invoqué depuis son apothéose; les douze prêtres saliens, chargés de garder les boucliers sacrés (ancilia); et les Féciaux, qui devaient prévenir les guerres injustes. Enfin, le culte de deux nouvelles divinités, la bonne Foi et Jupiter Terminalis, garantit la fidélité aux contrats et l'inviolabilité des propriétés [1].

Sous ce règne pacifique de Numa, « l'ardeur des combats s'éteignit partout, dit Plutarque; car toutes les villes voisines semblaient avoir respiré l'haleine salutaire d'un vent doux et pur qui venait du côté de Rome....... La sagesse de Numa était comme une source abondante d'où la justice et la vertu s'épanchaient dans toutes les âmes. » Malgré le respect que nous pouvons avoir pour le philosophe de Chéronée, nous devons reconnaître qu'il a ici trop largement usé de la liberté laissée au biographe de louer son héros. Du reste, à sa douce idylle, vont succéder les chants funèbres du règne suivant.

TULLUS HOSTILIUS (672-640).

Il y avait quatre-vingt-deux ans que Rome était fondée quand Tullus Hostilius monta sur le trône. Sous ce prince, les Romains reprirent leurs habitudes guerrières, que le long règne d'un roi pacifique avait pu faire oublier. Une seule conquête occupa Tullus Hostilius; mais elle était assez importante pour remplir dignement tout un règne.

Rome avait dans la ville d'Albe, sa mère, une rivale redoutable. D'abord la lutte se borna à des pillages mu-

[1] Encore une fois, nous disons ce que la tradition porte, et non ce qui a été. Ce règne pacifique de quarante-trois ans nous est fort suspect, comme une grande partie de l'histoire des premiers siècles de Rome; mais nous n'avons rien à mettre à la place des récits de Plutarque et de Tite-Live. Au lieu de nous livrer à une critique mesquine de détails, qui n'aurait pour résultat que de détruire sans rien édifier, nous préférons rapporter ce que l'on a cru de cette histoire pendant plus de deux mille ans. A quoi bon semer partout des doutes qu'on ne peut lever?

tuels ; mais bientôt la guerre éclata entre les deux peuples. On était près d'en venir aux mains, lorsque le général des Albains proposa de faire décider la querelle par un combat singulier. Les Romains nomment pour leurs défenseurs les trois Horaces, et les Albains, les trois Curiaces. Un seul des trois champions de Rome survit à cette épreuve, et assure la victoire à sa patrie. Tullus, loin d'abuser des droits que lui donne ce brillant succès, n'impose d'autres lois aux vaincus que de s'exercer au maniement des armes, et de se tenir prêts à marcher contre les Véïens, dont le voisinage l'inquiète, et qu'il songe à subjuguer maintenant qu'Albe ne lui inspire plus de crainte.

Mais le chef des Albains, Mettius Fuffetius, supportait avec peine la domination de Rome. Il engage secrètement les Fidénates et les Véïens à marcher contre elle, leur promettant de se joindre à eux avec son armée dès qu'on en viendra aux mains. A la nouvelle du danger qui menace Rome, Tullus ordonne à Mettius de se joindre à lui avec les troupes albaines. On livre bataille, et Mettius, fidèle à sa promesse, ne prend aucune part à l'action. Néanmoins Tullus est vainqueur; mais, indigné de la perfidie de Mettius, il le fait écarteler, et, pour prévenir le retour d'une semblable trahison, il décide qu'Albe sera détruite, et que sa population sera transférée à Rome.

Des cavaliers sont envoyés pour chasser devant eux tous les habitants de la ville proscrite. Bientôt arrivent les légions pour la renverser de fond en comble. Et alors Albe ne présente point le spectacle animé d'une ville prise d'assaut, mais partout un morne silence, une triste consternation. Vainement la voix des vainqueurs donne aux malheureux exilés l'ordre du départ; le fracas des toits qui s'écroulent, les vapeurs brûlantes de l'incendie, peuvent seuls les décider à abandonner les lieux où ils ont reçu le jour, où ils ont vu s'écouler leur jeunesse. Et quand ce lugubre cortége se fut mis en marche et couvrit la route, nul d'entre eux ne put retenir ses larmes à l'aspect du malheur des autres; de toutes parts s'élevaient des cris lamentables. Les femmes surtout s'abandonnaient au désespoir en passant

devant les temples entourés d'hommes armés qui tenaient comme assiégés les dieux de la patrie; et cependant, de cette cité naguère si puissante, les temples seuls, Tullus l'avait ordonné, furent épargnés par le vainqueur.

Tullus donna au peuple albain le droit de bourgeoisie, les principaux citoyens furent admis dans le sénat, et l'on bâtit, pour les assemblées de cet ordre, le palais hostilien (*curia hostilia*).

Rome, délivrée des inquiétudes que lui inspirait sa métropole, va prétendre désormais à lui succéder dans sa domination. Mais elle n'y parviendra pas sans de longues et de sanglantes guerres.

Tullus Hostilius mourut frappé de la foudre, après un règne de trente-trois ans.

ANCUS MARTIUS (640-616).

Petit-fils de Numa, Ancus Martius se proposa son aïeul pour modèle, et s'efforça de faire revivre ses institutions religieuses. Mais ses intentions pacifiques furent trompées; son règne fut tourmenté par des guerres sans nombre. Les Latins, alarmés par la prise d'Albe, et craignant que Rome n'affectât désormais sur le Latium l'espèce de suprématie ou de prééminence exercée par Albe, voulurent profiter de la mort de Tullus pour attaquer les Romains. Une fois engagé dans ces guerres, Ancus n'en put sortir; mais au moins il se vengea, en enlevant à ses ennemis plusieurs de leurs villes. Ainsi les Latins perdirent Politorium, Tellènes et Ficana; Medullia et Cameria reçurent des colonies romaines. Après les peuples du Latium, il fallut combattre ceux de la Sabine et de l'Étrurie; ces derniers perdirent Fidènes, et les Véïens furent deux fois vaincus. Ces succès augmentèrent le territoire de Rome, qui s'étendit le long du Tibre jusqu'à son embouchure, où Ancus construisit le port d'Ostie, et les salines de la côte servirent aux besoins du peuple. Rome s'agrandit aussi sous ce prince. L'Aventin et le Janicule furent enfermés dans l'enceinte des murailles. En même temps des monuments publics furent construits pour l'utilité et l'ornement de la ville : un

aqueduc magnifique, un temple à Jupiter Férétrien; enfin une prison, qui s'éleva sur le Forum, annonça l'accroissement de la population et des délits.

TARQUIN L'ANCIEN (616-578).

En mourant, après un règne de vingt-quatre ans, Ancus avait laissé la tutelle de ses fils à Tarquin. C'était un Grec originaire de Corinthe, et établi dans la ville étrusque de Tarquinies. Fidèle à son principe, Rome alors ouvrait volontiers ses portes à l'étranger. Ne pouvant, malgré ses immenses richesses, obtenir aucun crédit dans une ville étrusque, où la caste nobiliaire n'admettait pas facilement un nouveau venu à partager ses prérogatives; poussé d'ailleurs par sa femme, l'ambitieuse Tanaquil, Tarquin vint à Rome avec ses nombreux clients, obtint la confiance d'Ancus, et, à sa mort, oubliant les droits de ses fils, il demanda pour lui-même la couronne que le peuple lui décerna.

Il y a bien de l'incertitude dans l'histoire de ce prince : faut-il voir en lui le fils du Corinthien Démarate, le tuteur des fils d'Ancus, ou bien un Lucumon étrusque, qui domine à Rome, peut-être à titre de conquérant, et qui vient y importer les coutumes de son pays? ce dont on ne saurait douter, c'est l'intime union qui existe alors entre les deux peuples : ils échangent leurs usages, ou du moins Rome, encore barbare, reçoit ceux de l'Étrurie plus civilisée. De l'Étrurie, dit Florus, nous sont venus les faisceaux, les robes royales, les chaises curules, les colliers, les manteaux guerriers, la toge prétexte; de là les robes enrichies de broderies, de là les tuniques à palmes, le grand triomphe à quatre chevaux blancs. De là aussi, pourrait-on dire, sont venus les grands et splendides monuments qui embellirent Rome; car ce fut Tarquin qui substitua une bonne et forte muraille en pierres de taille aux murs faits de terre et de pierres posées sans art, qui formaient avant lui l'enceinte de la ville; ce fut lui qui bâtit les égouts qui portent Rome encore aujourd'hui; lui encore qui entoura de maisons la grande place de Rome, qui construisit le

grand cirque, et commença enfin le Capitole. Pour expliquer comment Rome put suffire à tant de travaux, les historiens en font tout à coup à cette époque une puissance redoutable qui bat les Latins et les Sabins, leur enlève Apiole, Crustumérium, Nomentum, Collatie [1], Corniculum, et plusieurs autres bourgades; enfin l'Étrurie elle-même avec ses douze nations est vaincue.

Ce fut au milieu de ces travaux glorieux que Tarquin fut tout à coup surpris par la mort, assassiné, dit-on, par les fils d'Ancus, qui avaient attendu pendant trente-huit ans le moment de se venger (578).

Le caractère particulier du règne de Tarquin l'Ancien fut le déploiement d'un faste inconnu aux Romains des premiers temps. Les arts de la Grèce et de l'Étrurie entrèrent alors dans Rome. Pour la première fois, les sénateurs, les magistrats et les jeunes patriciens se distinguèrent du reste du peuple par la robe prétexte, dont les bords étaient ornés d'une bande de pourpre. Les cérémonies comme les costumes prirent un caractère de luxe et de grandeur qu'elles n'avaient point auparavant. Romulus n'avait institué que le petit triomphe, l'*ovation* : celui qui l'obtenait entrait à pied dans Rome, tenant à la main une branche de laurier, et portant sur la tête une couronne de myrte; Tarquin établit le grand triomphe : revêtu de la robe royale semée de fleurs d'or, et le front couronné de lauriers, le triomphateur, monté sur un char magnifique que traînaient quatre chevaux, blancs comme ceux du Soleil, était conduit en pompe au Capitole, à travers la ville, précédé du sénat et

[1] Collatie fut cédée par les Sabins après leur défaite. Les termes de cette cession sont curieux; Tite-Live nous les a conservés (I, 38) : Le roi demanda : *Êtes-vous les députés et les orateurs envoyés par le peuple collatin, pour votre soumission et celle du peuple collatin? — Oui. — Le peuple collatin est-il indépendant? — Oui. — Remettez-vous vos personnes et le peuple collatin, ville, champs, eaux, frontières, temples, meubles, choses divines et humaines, sous ma puissance et celle du peuple romain? — Oui. — Je vous reçois.* Rex interrogavit : Estisne vos legati oratoresque missi a populo collatino, ut vos populumque collatinum dederitis? Sumus. Estne populus collatinus in sua potestate? Est. Deditisne vos populumque collatinum, urbem, agros, aquam, terminos, delubra, ustensilia divina humanaque omnia, in meam populique romani ditionem? Dedimus. At ego recipio.

de la foule des citoyens, tous habillés de blanc. Cet honneur, qui n'était décerné qu'au général qui avait tué au moins cinq mille hommes aux ennemis dans un même combat, devint dans la suite, dit Montesquieu, la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

SERVIUS TULLIUS (578-534).

L'histoire de ce prince donne lieu à plus de difficultés encore que celle de son prédécesseur. L'empereur Claude, qui avait écrit lui-même une histoire de l'Étrurie, disait dans un discours au sénat : « Si nous en croyons nos propres traditions, Servius Tullius n'était que le fils de la captive Ocresia ; mais les Toscans disent que c'était le plus fidèle ami de Cœlius Vivenna, le compagnon de ses travaux, lorsque après des fortunes diverses, chassé avec tous les siens de l'Étrurie, Vivenna vint camper auprès de Rome, sur le mont Cœlius, qui a conservé son nom. Tullius, qui parmi les Toscans s'appelait Mastarna, prit le nom que les Romains lui connaissent, et reçut la royauté, au grand avantage de la république. » Cet étranger, ami d'un chef de bande, proscrit peut-être par les Lucumons de l'Étrurie, fut élu roi par les plébéiens de Rome. Servius se montra reconnaissant. Nous verrons, quand nous examinerons les institutions des rois, quels changements il fit à l'organisation de la république ; nous ne nous occupons ici que de ses guerres, telles que les racontent les historiens latins.

Il attaqua les Étrusques, et, après une guerre de vingt ans, les contraignit à faire alliance avec lui. Quant aux Latins, il usa avec eux d'une politique adroite plutôt que de la force des armes ; il essaya de faire de Rome la métropole du Latium, en unissant à Rome toutes les villes de cette contrée par une sorte de lien religieux analogue à celui qui unissait les cités amphictyoniques de la Grèce. Tous les ans, les députés des villes alliées se réunissaient sur l'Aventin, pour célébrer dans le temple de Diane, élevé à frais communs, les *Féries latines*.

Ainsi, Rome se trouvait placée à la tête d'une confédé-

ration puissante ; sa population était nombreuse et aguerrie ; quatre-vingt mille hommes en état de porter les armes défendaient l'enceinte de ses murs, agrandie du Viminal et de l'Esquilin ; tout son peuple enfin, à qui Servius avait donné des droits politiques, s'intéressait désormais à la prospérité d'une ville où ne pesait plus sur lui, comme dans les premiers temps, une sorte de dégradation civique.

Mais les faveurs accordées par Servius aux plébéiens lui devinrent fatales. Ses institutions lui attirèrent la haine des patriciens, et une conspiration se forma. Son gendre, Lucius Tarquin, gagna le sénat, et quand son beau-père s'y présenta, sur le bruit des étranges propositions que Tarquin y faisait, l'usurpateur précipita le vieillard du haut des degrés. Servius, meurtri et couvert de sang, regagnait son palais, quand des assassins envoyés après lui le massacrèrent. Sa fille Tullie, allant au sénat saluer roi son époux, rencontra le corps de son père, et fit passer dessus les roues de son char. La rue en conserva le nom de la Voie du crime, *Via scelerata.*

TARQUIN LE SUPERBE (534-509).

Tarquin, à qui sa tyrannie mérita le surnom de Superbe, prit aussitôt le titre de roi, sans attendre l'élection populaire. Le peuple, favorisé par Servius, ne devait espérer de son indigne successeur qu'un despotisme sans mesure. Les lois de Servius furent suspendues, et le peuple se vit contraint de subir les corvées que le roi lui imposait pour achever les grands monuments commencés par Tarquin l'Ancien ou entrepris par son petit-fils. Les patriciens eux-mêmes devinrent les victimes de son avidité, ou de sa cruelle jalousie. Il fit mourir un grand nombre de sénateurs, et parmi eux le père de Brutus, qui lui-même n'échappa qu'en contrefaisant l'insensé. Une égale oppression pesa sur tous ; les impôts furent augmentés, et, de crainte qu'une sédition n'éclatât, il défendit toute espèce d'assemblée et de réunion.

Pour soutenir sa tyrannie, Tarquin s'entoura de soldats étrangers, qu'il payait avec l'or de Rome. En même

temps il se fortifiait au dehors par des alliances qui prévenaient toute guerre dangereuse. Les Étrusques firent un traité avec lui. Les Latins promirent de fournir à ses légions la moitié de leur infanterie et les deux tiers de leur cavalerie. Les Féries latines, instituées déjà par Servius, et renouvelées avec plus d'éclat par son successeur, cimentèrent l'union des deux peuples. Ainsi Tarquin était tout-puissant; ses alliances au dehors fortifiaient son pouvoir au dedans. Lorsqu'il attaqua les Volsques, ce peuple ne put résister, et perdit sa capitale, Suessa Pometia. La ville de Gabies, où son fils Sextus renouvela quelques circonstances de l'histoire de Zopyre, tomba également entre ses mains. Il poussa même ses conquêtes jusqu'à l'extrémité du nouveau Latium, où il envoya deux colonies dans les villes de Signia et de Circei. Enfin, il attaquait déjà les peuples des montagnes, et assiégeait Ardée, la principale ville des Rutules, lorsqu'une révolution inattendue le renversa du trône.

« Son fils Sextus, en violant Lucrèce, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans d'une ville où ils ont commandé; car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême.

« Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs : il ne sait point s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande; mais quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, et il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles. Il est pourtant vrai que la mort de Lucrèce ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva; car un peuple fier, entreprenant, hardi, et renfermé dans des murailles, doit nécessairement secouer le joug ou adoucir ses mœurs [1]. »

Lucrèce était l'épouse de Tarquin Collatin; outragée par Sextus, l'un des fils du roi, elle ne voulut point survivre à son déshonneur, et se tua. La vue de son corps, porté par Brutus sur la place publique, excita une indignation vio-

[1] Montesquieu, Grandeur et décadence des Romains, chap. I.

lente, qui bientôt se changea en une révolte ouverte. On ferma les portes de la ville, et quand Tarquin se présenta devant les murailles, il les vit couvertes d'une foule de citoyens armés, qui lui signifièrent un décret d'exil, pour lui et pour toute sa famille, et l'abolition de la royauté dans Rome.

Pendant que la nouvelle république s'organisait et nommait à la place d'un roi deux magistrats annuels, Junius Brutus et Tarquin Collatin, l'ancien roi lui cherchait partout des ennemis. D'abord il s'adressa aux Tarquiniens et aux Véïens, et avant d'attaquer à force ouverte, il essaya d'une conspiration; mais la découverte de ce complot coûta la vie aux fils de Brutus et aux neveux de Collatin. Le peuple indigné prononça en même temps la confiscation des biens réclamés par Tarquin, et dont il avait déjà ordonné la restitution. La première attaque de Tarquin ne fut pas heureuse; Brutus, il est vrai, périt dans le combat, mais les ennemis de Rome furent vaincus; et il fallut s'adresser à de plus puissants auxiliaires. Tarquin implora les secours de Porsenna, lars ou roi de Clusium. Malgré les actes d'héroïsme, fort problématiques d'ailleurs, d'Horatius Coclès et de Mucius Scævola, Porsenna prit Rome, et lui imposa de si dures conditions, qu'elle ne pouvait, dit Pline, avoir de fer que pour les travaux de l'agriculture; toutefois il ne lui imposa pas de reconnaître son ancien maître. Rome était trop importante pour qu'il ne préférât pas la garder pour lui-même. Il comptait sans doute pouvoir de là s'avancer à la conquête du Latium; mais cette tentative réussit mal; son armée fut battue, et Rome profita de sa défaite pour recouvrer son indépendance. Si nous en croyons Tite-Live, elle ne l'avait jamais perdue.

Tarquin ne désespéra pas encore de reconquérir ses États; il s'adressa aux Sabins. Ainsi la guerre tournait autour de Rome. Mais parmi les Sabins, plusieurs inclinaient à la paix. Ces montagnards pauvres et belliqueux étaient, il est vrai, jaloux de Rome; mais ils s'inquiétaient fort peu de faire dans cette ville une restauration au profit de Tarquin. Cependant ils combattirent pendant cinq années

contre Rome. A la fin, un de leurs plus riches citoyens, Atta Clausus, émigra avec cinq mille de ses clients, à Rome même, où il fonda la puissante famille des Appius, qui se distingua toujours par son esprit aristocratique et ambitieux. Cette défection favorisa les efforts des Romains, qui imposèrent la paix à leurs ennemis.

Rome croyait enfin avoir conquis la paix; mais, à peine fut-elle débarrassée des Sabins, que le vieux roi, infatigable dans sa haine, souleva contre elle ses plus redoutables ennemis, les Latins, dont la puissante confédération mit la ville, désolée d'ailleurs par des dissensions intestines, dans un sérieux danger. Mais Rome réunit toutes ses forces; et les Latins, écrasés à la bataille du lac Régille, promirent de fournir aux Romains, à titre d'auxiliaires, la moitié de leur infanterie et les deux tiers de leur cavalerie. Tarquin, que découragèrent tant d'efforts inutiles, et qui avait vu toute sa famille moissonnée dans les nombreux combats livrés pour lui rendre le trône, alla mourir à Cumes, le seul et le dernier de sa race.

« Le portrait de Tarquin n'a pas été flatté; son nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie; mais sa conduite avant son malheur, que l'on voit qu'il prévoyait; sa douceur pour les peuples vaincus, sa libéralité envers les soldats, cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conservation, ses ouvrages publics, son courage à la guerre, sa constance dans son malheur, une guerre de vingt ans qu'il fit faire au peuple romain, sans royaume et sans biens; ses continuelles ressources, font bien voir que ce n'était pas un homme méprisable[1]. »

[1] Montesquieu.



CHAPITRE III.

INSTITUTIONS DE ROME SOUS LES ROIS.

I. ORGANISATION POLITIQUE.

Avant de continuer l'histoire de Rome, arrêtons-nous un instant, pour jeter les yeux en arrière, et voir ce qu'avaient édifié les rois. — Les Romains n'écrivirent que fort tard leur histoire. Des annales très-incomplètes et à peine suffisantes pour marquer la chronologie, c'est-à-dire la succession des événements importants; des traditions orales, des légendes : telles étaient les sources où il fallut puiser pour apprendre quelque chose sur l'ancienne Rome; encore la plupart de ces monuments périrent-ils dans l'incendie de Rome par les Gaulois, l'an 390. Dans cette absence de documents importants et authentiques, les historiens, et tout le peuple lui-même, furent obligés de se représenter les premiers temps de Rome d'une manière qui répondît à ce que Rome était devenue. A l'origine de leur histoire, ils trouvèrent un grand nom, celui du fondateur de leur ville; et comme il arrive souvent en pareil cas, ils mirent sur son compte ce qui ne pouvait avoir été fait que par plusieurs, et surtout par le temps. C'est ainsi que Romulus se trouve le créateur d'un ordre de choses que peut-être il régularisa, mais qui certainement existait avant lui. Il divisa, dit-on, le territoire de Rome en trois parties, et le peuple en trois tribus, qui prirent le nom de *Rhamnenses*, *Titienses* et *Luceres*. La tribu fut ensuite fractionnée en dix curies, la curie, en dix décuries; puis il se fit présenter trois hommes par chaque tribu, autant par chaque curie; et à ces quatre-vingt-dix-neuf personnes il en ajouta une de son choix; c'est ainsi que fut constitué le conseil commun de la cité, le sénat, et il donna aux sénateurs le titre de pères, *patres*. Leurs descendants formèrent la classe des patriciens, à qui étaient réservés les soins de la religion et du gouvernement. Quant au reste

du peuple, qui formait la classe des plébéiens, il devait avoir pour partage le travail des champs, les métiers, etc.

A ce récit, par trop méthodique et trop régulier, nous opposerons le tableau de la société romaine primitive, tel que les nouvelles découvertes permettent de le tracer. Rome, nous le savons, est un asile; c'est dans le camp tracé par Romulus au pied du mont Palatin, que vinrent se réfugier des hommes de toute race, apportant avec eux les mœurs, les coutumes, les croyances de leur pays natal. Aussi les institutions romaines seront comme sa population, un mélange de coutumes étrangères. Or dans la vieille Italie, dans l'Italie centrale d'où Rome est sortie, la société semble avoir reposé sur l'autorité paternelle. Le père de famille, celui du moins qui possède une terre que la religion a consacrée par des cérémonies, est revêtu d'un terrible pouvoir; l'épouse et les enfants ne sont point des personnes libres, mais des choses qui appartiennent au père, et dont il peut disposer presque à son gré. Que l'épouse dérobe les clefs, boive du vin, viole la foi conjugale, son mari pourra la mettre à mort sans que personne soit en droit de lui demander compte de son action. Si son enfant naît difforme, il pourra le tuer. Pour être affranchi de l'autorité paternelle, il faudra que le fils soit vendu trois fois. Il est inutile d'ajouter que le père de famille disposera de ses esclaves comme bon lui semblera. Le droit de vie et de mort sur l'esclave est d'ailleurs de droit commun dans l'antiquité. A côté du fils se placent, sous la dépendance du père de famille, tous les membres de la *gens*, tous les clients; ce sont d'anciens habitants du pays, qui de propriétaires sont devenus fermiers, des esclaves affranchis ou fugitifs, ou bien encore de pauvres étrangers qui ont trouvé protection auprès d'un chef de famille. Ces clients, qui n'étaient attachés au *Quirite* par aucun lien de parenté, contractaient cependant vis-à-vis de lui certaines obligations : ainsi ils devaient le suivre à la guerre, contribuer de leur fortune pour payer sa rançon et doter sa fille; ils ne pouvaient devant les tribunaux porter témoignage contre lui. De son côté, le père de famille pre-

nait en main les intérêts de son client, lui donnait quelquefois un champ pour se nourrir lui et les siens, lui expliquait la loi et plaidait pour lui devant la justice : c'est là ce qu'on appelait le patronage. Femmes, enfants, clients, affranchis, esclaves, réunis autour du père, ne forment qu'une seule famille, une *gens*, qui n'a qu'un nom, celui du chef, et qui est représentée par lui. Ainsi, la *gens Cornelia*, la *gens Claudia;* ainsi la *gens Fabia*, assez nombreuse pour se charger seule de soutenir la guerre contre les Véïens. Un certain nombre de ces *gentes*, réunies autour d'un chef particulier, s'appelait *Curia*. Chaque *gens* de la curie donnait son vote, et le suffrage unique de la curie était formé par la majorité des suffrages de chacune des *gentes* qui la composaient. Le vote des curies formait ensuite le vote décisif de tout le peuple ; car alors les assemblées se faisaient par curie.

En dehors de la *gens*, il y avait une classe d'hommes particulière, les plébéiens, qui par cela même qu'ils n'étaient compris dans aucune *gens*, ne prenaient part à aucune délibération, et par conséquent ne votaient jamais. Ces plébéiens étaient des vaincus, des étrangers, ceux, en un mot, qui avaient refusé d'entrer sous le patronage d'un chef de famille. Bien que privés de tout droit politique, ils conservaient cependant leur liberté, et devaient croître en nombre et en puissance, jusqu'à pouvoir renverser un jour cette aristocratie de curies qui n'avait point voulu les recevoir. Toute l'histoire intérieure de Rome se réduit à cette lutte des plébéiens et des patriciens. Mais où ceux-ci, si peu nombreux dans l'origine, trouvèrent-ils assez de force pour soutenir cette lutte ? Ce fut dans l'accroissement de la population pauvre, dans la translation à Rome d'un grand nombre de vaincus, enfin dans la réunion aux plébéiens des clients qui sortaient des *gentes*, à mesure que se relâchaient les liens de patronage, que la décadence ou l'extinction d'une *gens* les laissait sans patron. Mais ce furent surtout les institutions de Servius qui opérèrent ce changement. Dans les assemblées curiates, tous les membres de la *gens*, pauvres ou riches, se rassemblaient au-

tour du chef de famille pour donner leur vote; dans les assemblées centuriates, que Servius substitua aux premières, les riches furent avec les riches, les pauvres avec les pauvres, c'est-à-dire que les clients furent obligés de se séparer de leurs patrons, et de se mêler avec ceux qui étaient trop pauvres pour entrer dans la classe des riches; alors les riches, les patriciens, comprenant que s'ils s'unissaient fortement entre eux, tout le pouvoir leur appartiendrait, oublièrent, pour l'intérêt de leurs castes, leurs clients, qui furent confondus avec les plébéiens. A l'époque de la loi des Douze Tables, on n'aperçoit plus de distinction entre les deux classes.

On comprend aisément que, dans une telle organisation sociale, tout le pouvoir politique devait rester aux mains des patrons. Ils composèrent le grand conseil de la cité, sous le nom de *Patres.* Ils eurent toutes les charges, tous les emplois. Sous Romulus, ils étaient au nombre de cent; quand les Sabins s'établirent à Rome avec Tatius, on en ajouta cent, pris dans les nouveaux venus. Enfin, comme il y avait des plébéiens qui avaient acquis beaucoup de fortune et de puissance, Tarquin l'Ancien porta le nombre des sénateurs à trois cents. On appela ces derniers *Patres minorum gentium.*

Rome étant en guerre continuelle avec ses voisins, il lui fallut un chef militaire : ce chef fut le roi. Le sénat était comme sa *gens;* il le convoquait, le présidait comme patron suprême, et rendait justice à tous les Romains devenus ses clients. Il veillait au maintien de la religion, des lois et des mœurs; il administrait les finances par le moyen de deux questeurs. Toutefois, il lui fallait respecter les droits de l'aristocratie jalouse qui l'entourait. Romulus porta la peine d'avoir voulu attenter aux prérogatives des nobles : les sénateurs en firent un dieu.

Ainsi telle était primitivement l'organisation intérieure de Rome : un roi commandant des armées, chef de la religion et de la justice; un sénat qui discute les lois, juge certaines causes, et gouverne l'État par un de ses membres, en l'absence du roi; enfin, les assemblées par curies, en

qui réside le pouvoir souverain, qui votent l'élection du roi et des magistrats inférieurs, adoptent les lois, font la paix ou la guerre.

L'avant-dernier roi de Rome, Servius, fit un grand changement à cette organisation. Les conquêtes successives des rois ayant augmenté le territoire de Rome et le nombre de ses citoyens, Servius établit une nouvelle division du peuple. Il forma dix-neuf tribus, dont quatre urbaines, correspondant aux quatre quartiers de la ville. Les quinze autres furent les tribus rustiques. Les quatre tribus de la ville se nommèrent Suburrane, Esquiline, Colline et Palatine. Il assigna une limite aux tribus rustiques, et à chaque habitant des nouveaux cantons, un champ à cultiver; puis il ordonna un dénombrement. Il fallut, sous les peines les plus sévères, que chaque citoyen déclarât avec serment son nom, son âge, sa famille et le nombre de ses esclaves, ainsi que la valeur de son bien. Cela fait, Servius rangea, en raison de la fortune, toute la population en six classes, qui furent elle-mêmes divisées en un nombre différent de centuries. La première classe en contenait quatre-vingt-dix-huit, y compris les dix-huit centuries des chevaliers; elle fut composée de ceux qui possédaient au moins cent mille as de fortune. Il en fallait soixante-quinze mille pour entrer dans la seconde, divisée en vingt-deux centuries; cinquante mille pour la troisième, qui en avait vingt; vingt-cinq mille pour la quatrième, qui en avait vingt-deux, et douze mille pour la cinquième, qui en contenait trente. La dernière classe, formée d'une seule centurie, comprenait tous ceux qui ne possédaient rien ou dont la fortune était au-dessous de douze mille as. Ainsi les centuries réunies des cinq dernières classes ne s'élevaient qu'au nombre de quatre-vingt-quinze; et comme le première en contenait quatre-vingt-dix-huit, elle se trouvait en avoir à elle seule un plus grand nombre que toutes les autres ensemble. Or, Servius décréta que l'on ne voterait plus par curie comme autrefois, mais par centurie. C'était dire qu'à l'avenir, le sort d'une proposition dépendrait toujours de la bonne ou de la mauvaise volonté de la première classe. En effet, une

centurie représentant un suffrage, si la première classe tout entière était d'accord pour adopter ou pour rejeter une proposition, elle devait nécessairement avoir la majorité, puisqu'elle avait quatre-vingt-dix-huit suffrages; tandis que les suffrages réunis des autres classes ne pouvaient jamais s'élever au delà de quatre-vingt-quinze. Par ces changements, qui faisaient passer tout le pouvoir entre les mains de ceux qui composaient la première classe, c'est-à-dire des plus riches, Servius remplaça l'aristocratie de naissance par une aristocratie de richesse. Toutefois c'était déjà un avantage pour les plébéiens; c'était un progrès pour eux; car dans l'ancien système, ils n'auraient jamais pu aspirer qu'à devenir les clients des patriciens, tandis que maintenant, si la fortune leur vient, ils pourront au moins, à titre de riches, prendre part à toutes les affaires de l'État. La richesse est une chose mobile qui passe de main en main, qu'on peut acquérir par son courage, son habileté, son industrie; un plébéien pourra donc, en surmontant, il est vrai, d'immenses difficultés, arriver peu à peu de classe en classe jusqu'à la première. Un autre avantage que les plébéiens retirèrent de cette organisation nouvelle, c'est qu'étant renfermés dans une même classe, ils purent se voir, se compter, prendre confiance les uns dans les autres, et s'enhardir dans leur lutte contre l'aristocratie, qui les privait de tout droit politique. D'ailleurs leur nombre vient d'être singulièrement augmenté. Par les lois de Servius, comme nous l'avons déjà remarqué, le client ne connaît plus son patron; il n'y a plus maintenant que des pauvres et des riches. Tous les pauvres, affranchis, plébéiens, étrangers, clients, n'ont plus maintenant qu'un même intérêt. Les lois de Servius sont donc évidemment des lois populaires, bien qu'elles constituent une forte aristocratie. Les plébéiens viennent d'être affranchis des curies: ils n'étaient rien dans l'État; les voici maintenant qui forment une classe, qui sont comptés pour quelque chose. Nous les verrons bientôt commencer une lutte de plusieurs siècles pour obtenir des riches l'égalité de tous les droits politiques.

Afin de prévenir les plaintes que les plébéiens pouvaient élever, Servius compensa pour eux la non-participation aux droits politiques, par divers priviléges qu'il leur accorda. Ainsi les prolétaires, c'est-à-dire les plebéiens de la sixième classe, furent exemptés de tout impôt, même du service militaire qui, à cette époque, où le soldat était contraint de s'équiper et de se nourrir à ses frais, n'était pas un impôt moins lourd que les autres. Quant aux autres classes, elles payèrent collectivement la même somme, c'est-à-dire que le petit nombre des riches de la première classe paya une somme égale à celle que devaient fournir les citoyens beaucoup plus nombreux, mais moins riches, de chacune des classes inférieures. Les cinq premières classes furent obligées au service militaire; mais ceux de la première classe devaient se fournir d'un équipement plus complet et plus cher que les autres. Cette équitable répartition des charges pouvait faire prendre patience, pour quelque temps au moins, aux citoyens de la dernière classe.

Nous avons dû nous arrêter longtemps sur cette législation de Servius; car la connaissance de l'organisation intérieure de Rome est de la plus haute importance pour l'intelligence de son histoire.

II. INSTITUTIONS MILITAIRES.

Rome n'était primitivement qu'un camp retranché; l'armée, c'était le peuple; chaque citoyen était soldat. Romulus forma de tout son peuple une légion; la légion se composa de cinq cohortes, formant quinze manipules qui se divisaient elles-mêmes en deux centuries; en tout trois mille guerriers. Le nombre des légions s'accrut avec la population. Sous Servius, il y eut quatre-vingt mille citoyens en état de porter les armes, et quelques années après l'expulsion des rois, on leva jusqu'à dix légions. Jusqu'aux derniers jours de Rome, l'armée romaine se divisa toujours en légions; seulement la force de la légion varia. Elle fut successivement portée à quatre, cinq, et enfin six mille hommes, point où elle s'arrêta longtemps. Primitivement, la légion

avait trois cents cavaliers; ce nombre fut doublé quand la légion comprit six mille hommes. Chaque légion avait en outre un corps d'auxiliaires aussi nombreux qu'elle-même. Dans le traité conclu entre Tarquin le Superbe et les Latins, et qui fut renouvelé plus tard, il fut stipulé que ceux-ci fourniraient à Rome la moitié de son infanterie et les deux tiers de sa cavalerie.

Les divisions politiques établies par Servius furent aussi des divisions militaires. Les citoyens de la première classe avaient pour armes défensives le casque, le bouclier, les jambards et la cuirasse, le tout d'airain. Leurs armes offensives étaient la lance et l'épée. On attacha à cette classe deux centuries d'ouvriers qui servaient sans porter les armes, et construisaient les machines. Les armes de la seconde classe étaient les mêmes que celles de la première classe, mais ils portaient le bouclier long et point de cuirasse. La troisième classe était armée comme la seconde, mais elle n'avait pas de jambards. La quatrième ne portait que la lance et le dard. La cinquième n'était armée que de frondes et de pierres, et comprenait les *accensi*, les cors et les trompettes, divisés en trois centuries. L'armement et l'organisation de l'infanterie ainsi réglés, Servius forma des premiers de la ville douze centuries de cavaliers.

III. RELIGION.

La religion de Rome se forma, comme sa population, d'importations étrangères, d'emprunts faits à tous les peuples voisins. Remarquons cette facilité des Romains à accepter, dès leur origine, une religion toute faite; nous les verrons plus tard ouvrir de même les portes du Capitole à toutes les divinités de la Gaule et de l'Asie. Cette politique aura pour eux de grandes conséquences; car ce qui s'oppose souvent à la conquête durable d'un peuple par un autre, c'est qu'il y a intolérance religieuse de la part des vainqueurs; mais des considérations de cette nature furent toujours sans valeur auprès du sénat : au lieu d'imposer ses croyances aux vaincus, il prit lui-même leurs propres divinités.

On ne sait rien que de vague sur les religions primitives de l'Italie. Peut-être se bornèrent-elles au culte des puissances ou des objets de la nature, les fleuves, les lacs, la lance, le pain, etc. Suivant Denys d'Halicarnasse, c'était sur les bords d'un lac où flotte une île errante que se trouvait le centre de la religion des Pélasges en Italie.

Pendant les cent soixante ans qui suivirent le règne de Numa, les Romains n'eurent point de simulacres dans leur temple; mais dès les temps les plus reculés, ils adoraient Janus (Djanus, Djana), sans doute identique avec Lunus-Luna, peut-être même avec Vertumnus, le dieu du changement et symbole de la révolution solaire et lunaire; Vesta, divinité pélasgique qui, sous la forme italienne de Larunda, était devenue la mère des Lares. Mais les trois divinités de Rome, celles qui semblent dès l'origine présager ses destinées, c'est le dieu des combats, Mars, Mamers, Mavors, adoré dans le principe sous la forme d'une lance, et plus tard comme père de Romulus; c'est le dieu Terme (Terminus), symbole de cette puissance romaine qui ne devait jamais reculer; c'est enfin la Fortune, à laquelle se rapportent tous les succès de Rome, et dont les bienfaits sont signalés par ses nombreux surnoms : *muliebris*, *equestris*, *mascula*, *obsequens*, *adjutrix*, *virilis*, *hujus diei*, *etc*.

On pense avec assez de vraisemblance qu'on peut rapporter à cette époque la division indiquée par Varron en dieux publics ou certains, et dieux incertains, et les trois ordres de Cicéron : les dieux célestes (*dii consentes*), les demi-dieux (*dii indigetes*) et les vertus, comme la pudeur, la paix, etc.; enfin, les dieux inférieurs ou *semones*, sortes de génies terrestres présidant aux événements de la vie : *Averruncus*, qui préservait des calamités; *Fascinus*, qui détruisait l'effet des sortiléges; *Bonus eventus*, le même sans doute que la Fortune; *Consus*, le bon conseil, etc., et tous ces dieux de la campagne qui sont, eux aussi, un témoignage de la vie des anciens Romains : *Flora*, *Pomona*, *Pales*, *Faunus*, *Pan*; *Insitor* et *Seia*, les dieux des semailles; *Runcator* et *Runcina*, les dieux du sarclement;

Messor, le dieu des moissons; *Picumnus*, le dieu de l'engrais; *Vervactor*, le dieu des jachères; *Robigus* et *Robigo*, les dieux qui garantissaient les blés de la nielle, etc. etc. Ce qui permet d'admettre qu'à cette époque le culte de ces divinités était en vigueur, c'est que déjà la tradition fait mention de leurs fêtes.

Nous ne parlerons que des principales : les *Lupercalia*, fêtes en l'honneur de Pan, qui défendait les troupeaux contre les loups. On les célébrait le quinze février. Le sacerdoce des Luperques était héréditaire dans les deux familles des *Fabii* et des *Quintilii*.

Les *Palilia* en l'honneur de *Palès*, célébrées le vingt et un avril, jour anniversaire de la fondation de Rome.

Les *Ambarvalia*, qui offraient quelque analogie avec les Rogations du culte catholique, et qui consistaient en processions faites autour des champs pour demander aux dieux une abondante récolte. Ce culte était confié à douze prêtres, appelés *Fratres Arvales*.

Citons en outre les *Quirinalia*, consacrées à Romulus; les *Terminalia*, au dieu Terme; les *Compitalia*, aux dieux Lares; les *Consualia*, à Consus ; les *Saturnalia* (dix-sept décembre), les plus célèbres de l'année, où toutes les classes du peuple se livraient à la joie, où les amis se faisaient des présents, où les maîtres traitaient leurs esclaves comme des égaux, etc.

Disons encore quelques mots de la hiérarchie religieuse et des cérémonies du culte. Les prêtres des dieux, même des dieux d'un ordre inférieur, étaient d'ordinaire choisis parmi les personnages les plus considérables de la république. La religion, considérée comme instrument politique, resta longtemps en effet le monopole des patriciens; car, à Rome, la religion présidait à tous les actes politiques : c'était chose importante que de pouvoir disposer de l'autorité religieuse. Les Romains, plus que tous les autres peuples, crurent qu'en toutes choses les dieux manifestaient leurs volontés aux hommes. Les phénomènes qui frappent nos yeux, disaient-ils, sont une langue pleine de révélations pour qui sait la comprendre. Les éclats de la foudre, le vol

et le chant des oiseaux, l'observation des entrailles des victimes, déclarent la volonté des dieux. Nulle chose ne doit être faite sans qu'on les ait consultés par les auspices. Les villes, les champs, doivent être orientés d'après les règles de l'art augural; dès lors les murs de la ville, les bornes des champs sont gardés par les dieux, et la propriété prend un caractère religieux qu'elle communique à celui qui la possède. Cet art étrusque fut de bonne heure transporté à Rome; Tarquin l'Ancien s'efforça surtout d'en relever l'importance. Un jour, devant tout le peuple assemblé, Tarquin, qui voulait fortifier la croyance à la véracité des augures, se prit à dire : « Augure, qui te vantes de tout savoir, dis-moi si la chose à laquelle je pense est possible. — Oui, répondit Nævius. — Eh bien, je me demandais si tu pourrais couper ce caillou avec un rasoir. » L'augure prit la pierre et la coupa comme il l'avait promis. Dès lors, il ne fut plus permis dans Rome de douter du pouvoir des augures. Les patriciens, qui, seuls, en remplissaient les fonctions, profitèrent longtemps de la crédulité populaire, que le prétendu miracle de Nævius avait fortifiée.

A côté des augures étaient les sacrificateurs, chargés d'offrir les sacrifices publics ou particuliers. Plusieurs de ces prêtres formaient entre eux des colléges distingués par leurs noms et leurs fonctions : ainsi les Curions, les Septemvirs ou *Epulones*, les *Sodales Titienses*, les Frères Arvales, les Féciaux, chargés d'accomplir les cérémonies qui présidaient aux déclarations de guerre ou aux traités de paix ; les Flamines, les Saliens, les *Luperci*, les *Pinarii*, les *Politii*, les *Galli*, et enfin les Vestales, auxquelles était confié le soin d'entretenir le feu sacré de Vesta. « De grands honneurs, dit Plutarque, entouraient ces vierges saintes. Quand elles sortaient en public, elles étaient précédées de licteurs, et si elles rencontraient dans les rues un criminel que l'on conduisait au supplice, il était à l'instant mis en liberté, comme s'il eût rencontré une divinité bienfaisante qui devait porter toujours la joie et le bonheur autour d'elle.

« Un homme qui passerait sous leur litière, quand on

les porte, serait puni de mort; mais lorsqu'elles ont fait quelque faute, le grand pontife les frappe avec des verges; quelquefois, couvertes d'un simple voile, elles sont châtiées par lui dans un lieu obscur et retiré. Une vestale qui a violé son vœu de virginité est enterrée vivante près de la *porte Colline*. Il y a dans cet endroit, en dedans de la ville, une terre d'une assez longue étendue. On y prépare un petit caveau, dans lequel on descend par une ouverture pratiquée à la surface du terrain, et où l'on dresse un lit; on y met une lampe allumée et une petite provision des choses les plus nécessaires à la vie : du pain, de l'eau, un peu de de lait et un peu d'huile; car ils croiraient offenser la religion, que de forcer à mourir de faim une personne qu'ils ont consacrée par les cérémonies les plus augustes. Celle qui a été condamnée à ce supplice est mise dans une litière qu'on ferme exactement, et qu'on serre avec des courroies de manière qu'on ne puisse pas même entendre sa voix, et on la porte ainsi à travers la place publique. A l'approche de la litière, tout le monde se range et la suit d'un air morne et dans un profond silence. Il n'est point de spectacle plus effrayant, ni de jour plus lugubre pour Rome. Lorsque la litière est arrivée au lieu du supplice, les licteurs délient les courroies. Avant de terminer cette fatale exécution, le grand pontife fait des prières secrètes et lève les mains au ciel. Il tire ensuite de la litière la coupable qui est couverte d'un voile, la met sur l'échelle par où l'on descend dans le caveau, et s'en retourne aussitôt avec les autres prêtres. Dès qu'elle est descendue, on retire l'échelle et l'on referme l'ouverture, en y jetant de la terre, jusqu'à ce que le terrain soit parfaitement uni [1]. »

[1] Plutarque, Vie de Numa.



CHAPITRE IV.

ÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE. — CONQUÊTES DES ROMAINS JUSQU'A L'ARRIVÉE DES GAULOIS. — LUTTE DES PLÉBÉIENS CONTRE LES PATRICIENS. — DÉCEMVIRS.

I. POUVOIR DES PATRICIENS. DICTATURE. TRIBUNAT PLÉBÉIEN. CORIOLAN.

La révolution qui chassa de Rome les Tarquins fut une révolution tout aristocratique. Aux rois furent substitués deux magistrats annuels, revêtus de toutes les prérogatives royales. Les consuls, dit Cicéron (*de Rep.* II, 32), exerçaient une puissance annuelle par sa durée, mais royale par sa nature et ses prérogatives[1]. Seulement, comme il y avait de certains sacrifices qui ne pouvaient être accomplis que par les rois, on créa un pontife appelé *Rex sacrorum*, qui paya ce titre proscrit par la perte de tous les droits de citoyen romain. Les deux nouveaux magistrats, appelés dans la suite consuls, portèrent jusqu'à l'époque du décemvirat le nom de préteurs, qui désignait alors toute magistrature suprême (*præire*). A la puissance, ils joignirent l'extérieur même de la royauté; douze licteurs, armés de faisceaux et de haches, les précédaient; ils portaient la robe bordée de pourpre, et dans les cérémonies triomphales ils avaient le sceptre et la couronne, avec la robe royale à fleurs d'or.

Les consuls étaient choisis exclusivement dans l'ordre des patriciens, et dans les assemblées par centuries, où les patriciens dirigeaient à leur gré les suffrages. La révolution de l'an 509 avait donc eu pour résultat de faire passer tout le pouvoir aux mains des patriciens. Eux seuls en effet composaient le sénat et remplissaient toutes les charges

[1] Ailleurs, il dit encore : « Regio imperio duo sunto; iique præeundo, judicando, consulendo, prætores, judices, consules appellantor; militiæ summum jus habento, nemini parento; ollis salus populi suprema lex esto. » *De Legibus*, III.

de l'État. Par le sénat, ils ont l'initiative des lois et le gouvernement journalier de la république. Par les assemblées centuriates, ils font les lois qu'ils ont discutées dans le sénat, jugent en dernier ressort les affaires extraordinaires, décident de la paix et de la guerre, créent les consuls et les autres magistrats. Tout pouvoir, en un mot, leur appartient : ils ont le monopole de la religion, car ils remplissent toutes les charges de prêtres et d'augures ; ils ont le monopole de la richesse, car lorsque des terres ont été conquises sur l'ennemi, le sénat seul a le droit d'en disposer ; il en fait trois parts : l'une est vendue au profit de l'État ; l'autre, et sans doute la plus faible, est distribuée aux plus pauvres citoyens ; la troisième, enfin, est affermée au profit de l'État. Or, les patriciens étaient seuls assez riches pour prendre les terres à ferme, et bientôt par la connivence de ceux d'entre eux qui étaient chargés de distribuer ces terres, de fermiers qu'ils étaient, ils devenaient propriétaires. D'ailleurs, comme ils fournissaient à l'armée tous ses chefs, ils avaient la part la plus large dans le butin. Ils avaient le monopole de la justice, car le sénat jugeait les causes extraordinaires, et ses membres fournissaient les seuls juges qui fussent connus dans la république. D'ailleurs le droit était alors à Rome une chose secrète. Pour vider un procès, il fallait employer des formules mystérieuses que les patriciens seuls connaissaient.

Ainsi, après l'expulsion des rois, les patriciens formaient une caste toute-puissante, dont l'entrée était d'ailleurs sévèrement défendue aux plébéiens : car tout mariage entre les deux ordres était interdit. Une autre circonstance qui devait contribuer à séparer encore les deux classes, c'est que les patriciens avaient seuls le droit d'images, c'est-à-dire le droit de conserver les images de tous leurs ancêtres, et de les porter processionnellement aux funérailles de chaque membre de la famille. Ces portraits, qui restaient ainsi perpétuellement sous les yeux, formaient dans la famille une tradition de souvenirs, qu'il était défendu aux plébéiens d'avoir, et faisaient naître cet orgueil aristocratique qui s'oppose toujours aux innovations populaires.

A côté des patriciens se trouvait le deuxième ordre, pauvre, sans pouvoir politique, mais fort de son nombre, et poussé par sa misère même à porter la main sur les droits des patriciens. Dès la première année de la république, il fallut faire au peuple quelques concessions, pour le rattacher à la révolution qui venait de s'opérer au profit de l'aristocratie. Brutus rendit plusieurs lois populaires. Il fit même entrer dans le sénat un certain nombre de riches plébéiens, pour remplir les vides faits dans ce corps par la cruauté de Tarquin. Valérius Publicola décréta peine de mort contre quiconque exercerait une magistrature sans le consentement du peuple, et déclara qu'il serait permis de tuer quiconque aspirerait évidemment à la royauté. Ces lois toutefois étaient moins des concessions faites au peuple que des garanties prises par les patriciens contre le retour de ceux dont ils héritaient. Un acte plus important fut d'ordonner, que désormais les licteurs baisseraient les faisceaux consulaires devant l'assemblée du peuple, et qu'ils en ôteraient les haches dans l'intérieur de Rome; reconnaissant ainsi formellement que l'autorité du peuple assemblé était supérieure à celle des consuls.

Toutes ces lois cependant n'amélioraient pas le sort des pauvres plébéiens. Le cens de l'année 508 avait donné cent trente mille hommes capables de porter les armes; ce qui suppose une population d'environ huit cent mille âmes. Or, pour nourrir tout ce peuple, Rome n'avait qu'un territoire fort étroit, qui s'étendait à peine à quelques milles de ses murs. Ajoutez que ce territoire était sans cesse envahi, ravagé par les incursions ennemies; que les soldats romains servaient à leurs frais; qu'il leur fallait acheter leurs armes, leurs vivres, et laisser encore à la maison de quoi subvenir, en leur absence, aux besoins d'une famille souvent nombreuse. Si la guerre n'avait pas été heureuse, si le butin était insuffisant, le soldat rentrait chez lui ruiné; il lui fallait alors emprunter au taux énorme de douze pour cent, et la loi était impitoyable pour le débiteur; le créancier avait tous droits sur lui : il pouvait vendre sa femme et ses enfants, prendre son champ et sa cabane, le vendre

lui-même, et même, s'il y avait plusieurs créanciers, la loi portait qu'ils couperaient son corps en morceaux, et se les partageraient entre eux. Aussi quand il fallut, après la bataille du lac Régille, combattre les Volsques qui s'étaient levés trop tard pour se joindre aux Latins, le peuple fit éclater ses murmures. Tout à coup un vieillard paraît dans le Forum, pâle, effrayant de maigreur, la barbe longue et les vêtements en lambeaux. Aux cicatrices qui couvrent sa poitrine, on le reconnaît : c'est un des plus braves soldats de l'armée romaine. Il raconte que, dans la guerre contre les Sabins, son champ a été pillé, sa maison, brûlée; il lui a fallu emprunter pour nourrir sa famille; mais bientôt l'usure a dévoré tout ce qui lui restait, et lui-même est devenu le captif de son impitoyable créancier, qui l'a chargé de chaînes, frappé.... Alors il montre son dos tout déchiré et saignant encore. A cette vue, un cri d'indignation s'élève parmi le peuple. Les patriciens qui se trouvaient au Forum faillirent être massacrés. Servilius cependant, consul populaire, apaise la sédition, délivre tous les débiteurs, conduit le peuple contre les Volsques, et s'empare de Suessa-Pometia, dont il accorde le pillage à ses soldats.

Mais le sénat n'entend faire aucun abandon de ses droits; il voulut effrayer le peuple par la création d'un magistrat nouveau, le dictateur, qui eut droit de vie et de mort sans appel sur tous les citoyens, et ne marcha qu'entouré de l'imposant appareil de vingt-quatre licteurs avec leurs faisceaux surmontés des haches. Les plébéiens cédèrent, et une fois qu'ils eurent vaincu les ennemis, on oublia les promesses qui leur avaient été faites. Abandonnant alors une ville, où il n'y avait pour eux que misère, ils se retirèrent à trois milles de Rome, sur le mont Sacré. Effrayé de cette résolution, le sénat leur députa aussitôt un patricien populaire, Menenius, qui leur conta l'apologue des membres et de l'estomac. « Un jour, leur dit-il, tous les membres « du corps humain se révoltèrent contre l'estomac; ils se « plaignaient qu'il demeurât seul oisif au milieu d'eux, « sans contribuer au service du corps, tandis qu'ils sup-

« portaient toute la peine et toute la fatigue, pour fournir « à ses appétits. L'estomac rit de leur folie, qui les empê- « chait de sentir que, s'il recevait seul toute la nourriture, « c'était pour la renvoyer et la distribuer ensuite à chacun « d'eux. Romains, ajouta-t-il, il en est de même du sénat « par rapport à vous. Les affaires qu'il prépare, qu'il di- « gère, pour ainsi dire, dans ses délibérations, afin de ré- « gler l'économie politique, vous apportent et vous distri- « buent à tous ce qui vous est utile et nécessaire [1]. »

Ces remontrances, ces prières réussirent. Le peuple voulut bien rentrer dans Rome; mais il ne descendit du mont Sacré qu'après avoir obtenu la création de cinq tribuns, qui devaient veiller sur les intérêts populaires (494 av. J. C.).

Rien de plus humble que les commencements de cette magistrature [2]. Ces tribuns, sans ornement extérieur, n'ayant pour escorte qu'un simple appariteur, se tenaient à la porte du sénat, attendant qu'on voulût bien leur signifier les décisions de la noble assemblée. Toute leur puissance était dans un mot, *veto* (j'empêche). Avec ce mot, ils ont tout conquis, car ils ne restèrent pas longtemps sur la défensive. Lorsqu'ils se furent un peu habitués à leur puissance, ils s'en servirent pour attaquer eux-mêmes le sénat, et un temps arriva où rien ne fut plus puissant dans Rome que les tribuns du peuple, qui devaient avoir pour héritiers légitimes les empereurs.

Les patriciens ne furent pas longtemps à reconnaître quels adversaires ils s'étaient donnés. Marcius, jeune patricien, qui par son courage à la prise de Corioles avait mérité le surnom de Coriolan, demanda le consulat pour récompense de ses services. Le peuple reconnaissant était disposé à le lui accorder; mais le jour de l'élection, Coriolan se rendit sur la place dans un appareil magnifique,

[1] Plutarque, Vie de Coriolan.

[2] C'est alors aussi que le peuple obtint la création de deux autres magistrats plébéiens, les *édiles*, chargés de veiller à la police intérieure, aux édifices publics, etc. Ils étaient soumis aux tribuns aussi bien qu'aux consuls, et devaient leur obéir également en ce qui concernait la police de la ville.

conduit par le sénat en corps, escorté de tous les patriciens, qui n'avaient jamais montré tant de zèle pour aucun autre candidat. Cette faveur des nobles changea tout à coup en sentiments de haine et d'envie la bienveillance du peuple, qui craignit de compromettre la liberté à peine conquise, en confiant la puissance souveraine à un homme si dévoué et si cher aux patriciens. Coriolan fut donc écarté, et l'on élut d'autres consuls.

Cependant, pendant les derniers troubles civils, les terres étaient restées sans culture, et bientôt la famine se fit sentir. Les consuls envoyèrent en Étrurie, en Campanie, et même en Sicile, pour se procurer du blé; et, soit pour diminuer le nombre de ceux qui avaient à souffrir du fléau, soit pour affaiblir le parti plébéien, ils augmentèrent la colonie de Vélitres et en fondèrent une nouvelle à Norba. Cette mesure fut hautement désapprouvée par les tribuns, qui communiquèrent leurs soupçons au peuple. Les consuls le convoquent aussitôt pour se justifier. Interrompus par les tribuns, ils prétendent leur interdire la parole, et quand l'édile Junius Brutus leur demande pour quel motif ils ne veulent point laisser parler les magistrats du peuple : « C'est, répond le consul Geganius, parce que le « peuple a été réuni non par eux, mais par nous consuls. « Si l'assemblée eût été convoquée par eux, nous ne songerions même point à y prendre part. » Alors Brutus : « Nous avons vaincu, plébéiens! maintenant retirez-vous : « demain, j'en prends l'engagement, je vous ferai connaître quelle est votre puissance. Et vous, tribuns, cédez « aujourd'hui la place aux consuls ; vous ne la leur céderez « pas toujours. Vous saurez bientôt jusqu'où va votre pouvoir. »

Le lendemain, dès le point du jour, les tribuns, par les conseils de Brutus, rassemblèrent le peuple sur le Forum. Là, le tribun Icilius fait approuver une loi qu'il avait préparée avec ses collègues. « Que nul, disait cette loi, ne « contredise et n'interrompe un tribun parlant devant le « peuple. Si quelqu'un enfreint cette défense, qu'il donne « caution aux tribuns pour l'amende à laquelle ils l'auront

« condamné. S'il ne la donne pas, qu'il soit puni de mort, « et que ses biens soient consacrés aux dieux. » Ainsi les patriciens par une imprudente réponse avaient eux-mêmes assuré au peuple le droit des *plébiscites*.

Enfin, les blés fournis par la Sicile arrivèrent, et l'on délibéra dans le sénat afin de savoir à quel prix on le donnerait aux citoyens pauvres. Coriolan saisit cette occasion pour faire éclater sa haine contre le peuple : « S'ils veulent « le blé à l'ancien prix, s'écria-t-il, qu'ils rendent au sé« nat ses anciens droits. » Cette proposition hostile exaspéra le peuple : « Marcius, disait-il, est pour nous un nou« veau bourreau qui ne nous présente que la servitude ou « la mort. » Dans sa colère, il eût peut-être immolé l'insolent patricien, si les tribuns ne l'eussent sommé de venir se défendre devant eux. Coriolan obéit; mais, au lieu de faire entendre un discours humble et suppliant, il parla avec une liberté insultante qui ressemblait plus à une accusation qu'à une défense. Sicinius, l'un des tribuns, le condamne à mort, et ordonne qu'il soit précipité du haut de la roche Tarpéienne. Mais comme les patriciens et le peuple lui-même paraissent vouloir s'opposer à l'exécution de cet arrêt, Sicinius consent à ce que Coriolan soit jugé dans les formes, et le cite à comparaître le troisième jour de marché[1], afin que s'il est innocent, il soit absous par le jugement et par les suffrages du peuple. Coriolan se défendit mal sur quelques points, et fut condamné à un exil perpétuel (491).

Ne songeant plus désormais qu'à la vengeance, il se retire chez les Volsques, qu'il engage à profiter des divisions des Romains pour reprendre les armes. Il est nommé général avec Tullus, l'un des principaux citoyens d'Antium, et après de rapides succès vient camper à cinq milles de Rome. La consternation fut grande dans cette ville : le peuple, effrayé, voulait qu'on abolît sur-le-champ la condamnation de Coriolan; mais le sénat, fidèle à cette politique qui ne consentit jamais à la paix qu'avec des ennemis

[1] Dans vingt-sept jours. Les marchés se tenaient à Rome tous les neuf jours, et pour ce motif on les appelait *nundinæ*.

vaincus, s'opposa formellement à une semblable mesure. Coriolan, encore plus irrité à cette nouvelle, marche sur Rome, où il fallut bientôt songer à négocier. Les ambassadeurs choisis par le sénat étaient tous ou parents ou amis de Coriolan, et, comme tels, ils s'attendaient à un accueil favorable; mais leur attente fut trompée. Les ministres de la religion, qui se présentèrent ensuite devant lui, revêtus de leurs ornements sacrés, n'obtinrent pas plus de succès. La terreur était à son comble. Enfin, les dames romaines, ayant à leur tête Véturie, sa mère, sa femme et ses enfants, viennent tenter un dernier effort et se jeter à ses pieds. Coriolan, ému, relève sa mère, et renonçant à la vengeance : « Tu as vaincu, ô ma mère! lui dit-il; mais « cette victoire sera funeste à ton fils. » Et le lendemain il ramène les Volsques dans leur pays (489). Suivant quelques historiens, les Volsques, irrités, lui donnèrent la mort; suivant d'autres, il atteignit dans sa patrie une vieillesse avancée, répétant souvent *que l'exil était chose bien pénible pour un vieillard.*

Rome, reconnaissante du service que lui avait rendu Véturie, consacra un temple à la *Fortune féminine*.

II. GUERRES DE ROME, DEPUIS LA BATAILLE DU LAC RÉGILLE JUSQU'A LA PRISE DE VÉIES.

La bataille du lac Régille avait tellement affaibli les Latins, qu'ils n'avaient plus d'autres ressources que de rester les fidèles alliés de Rome. Rome fit même avec eux et avec les Herniques un traité par lequel elle accordait à ces peuples, aux Latins surtout, une partie des droits de cité (486). Rome oppose ainsi l'alliance de ces deux peuples aux Volsques et aux Èques avec lesquels elle va être sans cesse en guerre. Ce traité fut l'ouvrage de Sp. Cassius, celui qui le premier proposa la loi agraire. Les troubles qu'excita dans Rome cette proposition favorisèrent les attaques des ennemis du dehors. Ces ennemis étaient au fond peu redoutables. C'étaient, d'une part, les Volsques, qui, divisés en un grand nombre de villes, sans doute rivales et jalouses, ne pouvaient souvent réunir toutes leurs forces pour l'exécu-

tion d'un même dessein ; de l'autre, les Èques, petite peuplade des montagnes ; et enfin les Sabins, qui descendaient sans cesse de leurs collines pour venir piller le territoire romain. Les Romains n'ont rien à craindre de pareils ennemis. Ils n'ont qu'une ville, il est vrai, mais cette ville compte une population de cent trente à cent cinquante mille soldats. Quand elle le voudra bien sérieusement, pouvant porter en un instant ses forces immenses sur un même point, elle écrasera facilement tous ces petits peuples, qui ne seront forts si longtemps contre elle que grâce aux dissensions intestines qui déchirent son sein. Pour les Romains, la guerre extérieure n'est à cette époque qu'une incommode et fatigante distraction de la guerre sérieuse qui a le Forum pour champ de bataille ; quand les Èques ou les Sabins viennent butiner sur son territoire, ils prennent un instant les armes, courent à l'ennemi, le chassent et se hâtent de revenir à Rome continuer leur lutte avec les patriciens. Dans une telle situation, Rome ne pouvait faire de conquêtes au dehors. Aussi cette période, peu fertile en succès, a été embellie par des actes de dévouement et d'héroïsme. Les historiens romains avaient à cœur de bien prouver que le peu de succès de leurs ancêtres à cette époque ne tenait point à l'affaiblissement de leur courage, ou à la supériorité de l'ennemi, mais aux disputes du Forum. De là l'histoire de ces trois cent six Fabius, qui, seuls avec leurs clients, soutiennent la guerre contre les Véïens ; de là cette armée qui refuse d'achever une victoire, pour ne pas en donner l'honneur à un patricien ennemi du peuple, et cette autre qui se fait battre en haine d'Appius, et se laisse décimer par lui plutôt que de violer par une révolte le serment militaire. Il ne faudrait pas croire, du reste, que tous ces faits sont entièrement supposés : c'était alors, ou jamais, que les Romains devaient s'exercer à l'héroïsme.

Les peuples du Latium ne furent pas cependant les seuls ennemis que Rome rencontra à cette époque. A plusieurs reprises, les Véïens s'armèrent contre elle. Nous les avons vus essayer de profiter des discordes qui suivirent l'expulsion des Tarquins, pour attaquer Rome affaiblie par cette

révolution. Nous les retrouvons encore au moment où la guerre éclate plus vive que jamais dans le Forum, par suite de la proposition de la loi agraire. Véïes était comme Rome une grande ville ; comme elle elle pouvait, en un instant, réunir sur un même point une armée nombreuse. Cette guerre était donc une affaire sérieuse. En 481, Rome crut avoir arrêté les Véïens par la bataille de Véïes, le combat le plus sanglant qu'elle eût encore livré. Mais la défaite des trois cent six Fabius, qui, après plusieurs succès, se laissent surprendre par les Véïens, amena ceux-ci jusqu'aux portes de Rome (476). Le Janicule fut enlevé, et Rome vit les étrangers établis à ses portes. Plusieurs consuls épuisèrent en vain toutes leurs forces pour reprendre cette importante position. Virginius parvint cependant à les tailler en pièces, en 475, et plusieurs expéditions que les Romains firent à leur tour sur le territoire des Véïens, obligèrent cette cité à demander une trêve de quarante ans (474).

Déjà commençait le déclin de l'Étrurie. Tandis que sur les bords du Tibre s'agrandissait chaque jour ce camp toujours en armes que l'on appelait Rome, et qui la menaçait par le sud, tandis qu'elle était pressée au nord et à l'est par les Gaulois, les Grecs ruinaient sa puissance maritime, et les Phocéens s'établissaient malgré elle dans la Corse. Cette même année 477, où les Véïens demandaient à Rome quelques moments de repos, les Cuméens battaient une flotte étrusque.

Restaient donc les peuples du Latium. Quant aux Sabins, leurs éternels brigandages, qu'ils portent quelquefois jusque dans les faubourgs de Rome, quand l'armée est éloignée, n'ont aucune importance. Les Sabins sont, comme nous l'avons déjà dit, des ennemis incommodes, mais peu dangereux. S'ils parvinrent cependant, en 460, à s'emparer du Capitole sous la conduite d'Herdonius, ce fut un hardi coup de main, une surprise habilement conduite, mais qui ne pouvait réussir. Il suffit, pour les chasser, que le peuple voulût bien prendre les armes. Les Èques et les Volsques étaient plus incommodes encore. Ces derniers perdirent cependant leur ville d'Antium qui, par ses pirateries, rui-

nait le commerce de Rome et de ses alliés (468). Antium reçut une colonie, et la partie de la nation des Volsques qui la reconnaissait pour capitale se soumit. Les Volsques Écétrans (dans l'intérieur des terres) continuèrent la guerre, unis aux Èques.

Ce petit peuple des Èques semblait infatigable dans sa haine; il eut même plus d'une fois l'honneur d'obliger les Romains à douter de leur fortune, comme ce jour où le sénat n'eut que le temps de confier aux consuls l'autorité dictatoriale par la célèbre formule : *Caveant consules ne quid detrimenti respublica capiat.* Le danger paraissait grand en effet : une armée consulaire était enfermée dans un défilé. Q. Capitolinus, qui avait déjà enlevé aux Volsques la ville d'Antium, dont les rostres étaient allés orner à Rome la tribune aux harangues, parvint cependant à délivrer les légions (468). Cincinnatus sauva de même, quelques années plus tard (458), un autre consul que les Èques tenaient comme assiégé dans leurs montagnes, puis retourna à sa charrue, d'où on l'avait tiré pour le revêtir de la robe dictatoriale.

Pendant ce temps, les disputes continuaient dans le Forum; mais enfin une grande concession fut faite aux plébéiens par le sénat, celle de l'égalité devant la loi. C'est l'œuvre qu'accomplit la loi des Douze Tables [1]. Les plébéiens n'ont plus à demander que l'égalité des droits politiques. Il faudra sans doute lutter longtemps pour l'obtenir; néanmoins un grand pas a été fait vers la réconciliation des deux ordres, par l'établissement d'un code de lois uniformes. On s'en aperçoit à la vigueur avec laquelle les Romains poussent la guerre après la chute des décemvirs. Jusque-là, ils se contentaient de repousser les attaques, pressés qu'ils étaient de revenir à Rome pour tenir tête aux patriciens; mais désormais ils s'attachent à prendre les villes ennemies pour terminer promptement la guerre. Dans les quarante années qui vont suivre, ils en finiront successivement avec les Èques, les Volsques et les Véïens, en s'emparant de leurs villes. Ainsi, ils prennent Fidènes en 435.

[1] Voyez chap. v.

Deux ans auparavant, dans une guerre contre les Véïens, le tribun Cornelius Cossus avait remporté les secondes dépouilles opimes, en tuant le lars Tolumnius. Fidènes s'étant révoltée en 426, ils s'emparent une seconde fois de cette ville, et l'année suivante, 425, accordent aux Véïens une trêve de vingt ans. Ils sont libres alors de tourner toutes leurs forces contre les Èques et les Volsques, et d'accabler définitivement ces deux peuples épuisés déjà par de nombreuses défaites.

Après les grandes concessions faites aux plébéiens par le sénat, en 445, la réconciliation des deux ordres avait été marquée par une importante victoire sur les Volsques. L'an 442, le consul les avait enfermés dans leur camp et taillés en pièces. Leur chef Æquus Cluilius avait été fait prisonnier, et pendant onze ans, les Volsques, épuisés, s'étaient tenus en repos. La guerre reprit une nouvelle vigueur après la seconde prise de Fidènes. Plusieurs armées romaines furent même battues. Mais en 416, les Romains prennent Lavicum; Noles, en 412; Ferrugo, Ferentum, Carventum et Anxur, de 412 à 405. Tant de pertes mirent les Eques et les Volsques hors d'état d'inquiéter désormais les Romains d'une manière sérieuse. Un butin considérable avait été fait dans la riche ville d'Anxur. Le sénat en profita pour établir une solde militaire. Dès lors la guerre nourrira la guerre, qui pourra être faite au loin et sans avoir égard aux saisons. Maintenant le plébéien peut envoyer sa solde à sa famille: il n'aura plus à songer que ses enfants peuvent avoir besoin de lui; il sera moins pressé de retourner à Rome, et restera plus longtemps sous les drapeaux. Cet argent d'ailleurs qu'il va recevoir le mettra nécessairement dans une plus grande dépendance de ses chefs. Cette mesure, si habilement prise par le sénat, est à la fois politique et militaire.

La première ville que les Romains attaquèrent après l'établissement de la solde fut Véïes. Les Volsques et les Èques étaient écrasés, sinon domptés; le temps était venu d'en finir également avec les Véïens.

Véïes ne le cédait à Rome, ni par le nombre de ses

combattants, ni par la quantité de ses munitions de guerre. Enflée de ses richesses, de son luxe, de sa magnificence et de ses délices, elle était entrée en rivalité de gloire et de puissance avec les Romains, et leur avait souvent livré de grands combats; mais affaiblie alors par la perte de plusieurs batailles, elle avait renoncé à son ambition, et les Véïens, contents de s'être entourés de fortes murailles, d'avoir rempli la ville d'armes, de traits, de vivres, et de toutes les autres provisions nécessaires, soutinrent tranquillement le siége [1]. Des deux côtés, on rivalisa d'opiniâtreté; les Romains restèrent dix ans devant les murailles; mais Véïes semblait imprenable. On recourut à la dictature; Camille fut nommé, et dès ce moment les choses changèrent de face dans le camp romain; la discipline fut rétablie, les travaux, poussés avec vigueur, et une mine, habilement pratiquée, conduisit les Romains jusqu'au centre de la ville.

La prise de Véïes (396), celle de Faléries (394), la paix imposée aux Èques, aux Volsques, aux Capénates, font décidément de Rome la puissance dominante de l'Italie centrale.

III. HISTOIRE INTÉRIEURE DE ROME, DEPUIS LA PREMIÈRE PROPOSITION DE LA LOI AGRAIRE JUSQU'AUX DÉCEMVIRS.

Nous avons dû nous débarrasser de toutes ces guerres extérieures, afin de pouvoir suivre plus librement la véritable histoire de Rome, celle de la querelle éternelle des deux classes. Nous avons vu par l'établissement du tribunat la lutte se régulariser; déjà le peuple a ses chefs dans les tribuns, le droit de s'assembler sous la présidence de ses magistrats, et celui de faire des plébiscites. Mais que demandera-t-il encore? Un patricien va le lui apprendre.

Spurius Cassius Viscellinus, qui avait été trois fois consul, et deux fois avait reçu les honneurs du triomphe, voulut, ébloui par ses succès, aspirer plus haut. Si l'on en croit les historiens, Cassius ambitionnait le titre de roi; mais

[1] Plutarque, Vie de Camille, ch. 3.

pour renverser l'aristocratie puissante qui régnait dans Rome, il lui fallait l'appui du petit peuple et celui même des alliés; il proposa de partager aux plébéiens les terres conquises, en comprenant les Herniques et les Latins dans cette distribution. Le patriciat romain était trop fort pour tomber sitôt : Cassius, accusé d'aspirer à la tyrannie, fut précipité du haut de la roche Tarpéïenne (486).

Cette proposition de la loi agraire fut l'arme qui, entre les mains des tribuns, devait offrir le plus de dangers pour les patriciens. En effet, le résultat d'une telle loi n'aurait pas été de donner quelque chose à ceux qui n'avaient rien : proposer, comme fit plus tard Licinius Stolon, le partage égal des terres, c'est-à-dire des fortunes, puisqu'il n'y avait point à Rome d'autre richesse que la terre, c'était demander indirectement l'égalité des droits politiques; car, ainsi que nous l'avons dit, par les lois de Servius les droits politiques furent répartis selon les fortunes. Voilà pourquoi la loi agraire reparut à toutes les époques de la république; voilà pourquoi aussi le sénat la combattit sans cesse de toutes ses forces; pourquoi enfin elle disparut sous les empereurs, parce que l'empire amena l'égalité de tous sous un maître.

Après la mort de Cassius, les tribuns du peuple reprirent sa loi; et chaque année, ils harcelèrent le sénat de cette demande menaçante. En vain le sénat entretint la guerre extérieure pour tenir les plébéiens loin de Rome; en vain il chercha à gagner un des tribuns qui, par son *veto*, arrêtât les résolutions de ses collègues; en vain les consuls transportèrent leur tribunal hors de Rome, dans un lieu non soumis à la juridiction des tribuns, ceux-ci n'en continuèrent pas moins leur violente opposition, traînant par-devant eux, au sortir de leur charge, les consuls qui s'étaient montrés contraires à la loi agraire. C'est ainsi que Menenius, condamné à une lourde amende, se laissa mourir de faim; Servilius, son collègue, également accusé, se défendit avec courage et fut absous. Mais les tribuns redoublèrent d'acharnement; Génucius, tribun l'an 473, cita les deux consuls de l'année précédente. A la fin, les patriciens s'irritèrent de tant d'audace, et, le jour du jugement, Ge-

nucius fut trouvé mort dans son lit. La colère est mauvaise conseillère : cette violence n'abattit pour un instant l'opiniâtreté du peuple que pour la rendre plus redoutable. Les consuls voulaient faire servir comme simple soldat un ancien et brave centurion, Volero : celui-ci s'adressa aux tribuns, et, comme ils ne venaient point à son secours : « J'en « appelle au peuple, s'écria Volero, puisque les tribuns « aiment mieux voir un citoyen romain battu de verges sous « leurs yeux que de s'exposer à être assassinés par vous dans « leur lit. » Et comme le licteur s'acharnait à le dépouiller, il s'élance au milieu de la foule en criant : « J'en appelle au « peuple ; j'invoque son appui. A moi, citoyens ! à moi, ca-« marades ! Ne comptez pas sur les tribuns, ils ont eux-« mêmes besoin de votre secours. » Alors le peuple ne respectant plus la puissance consulaire, brise les faisceaux et disperse les licteurs. Bientôt Volero fut nommé tribun (472). On pensait qu'il s'armerait de sa charge pour tourmenter les consuls de l'année précédente. Il fit mieux ; il proposa cette loi importante : Tous les magistrats plébéiens seront nommés dans les comices par tribus.

C'était enlever aux patriciens la possibilité de porter leurs créatures au tribunat, par les suffrages de leurs clients. Les débats se prolongèrent jusqu'à la fin de l'année. Le peuple réélit Volero. De son côté, le sénat s'attendant à une lutte, élève au consulat Appius Claudius, qui éprouvait pour le peuple toute la haine qu'il lui inspirait lui-même. Volero se borna à défendre son projet ; mais un autre tribun plus audacieux que lui, Letorius, débute par accuser Appius et son orgueilleuse et cruelle famille. « Cet « homme n'est point un consul ; c'est un bourreau qu'a « nommé le sénat pour tourmenter et déchirer le peuple. » Mais chez ce soldat, peu habitué à parler, la langue ne répondait point à la véhémence et à l'audace ; et comme l'expression lui manquait : « Je parle difficilement, Ro-« mains, dit-il, mais je sais agir. Trouvez-vous ici demain, « j'y mourrai sous vos yeux ou j'emporterai la loi. » Le lendemain, les tribuns s'emparent de la tribune ; les consuls et les nobles s'établissent dans l'assemblée pour s'opposer

à la loi. Letorius ordonne de faire sortir tous ceux qui n'ont pas le droit de voter. Les jeunes nobles refusent d'obéir. Letorius donne l'ordre qu'on en arrête quelques-uns. Appius s'y oppose; il soutient que le tribun n'a d'autorité que sur les plébéiens; qu'il est le magistrat, non de Rome, mais du peuple; que d'ailleurs, un usage antique ne permet pas qu'on force les citoyens à sortir, puisque la formule dit : « Si vous le trouvez bon, retirez-vous, Romains. » Letorius n'était pas de force à s'engager dans une discussion de droit. Pour toute réponse, le tribun envoie son viateur contre le consul; le consul, de son côté, envoie son licteur contre le tribun, criant qu'il n'est qu'un particulier sans autorité, sans magistrature. Alors la multitude, qui voit son magistrat menacé, se soulève de toutes parts. Appius fait tête à l'orage, et la lutte allait devenir sanglante, si Quinctius, l'autre consul, n'eût fait entraîner son collègue par les consulaires, pendant qu'il s'efforce de calmer le peuple. L'assemblée se sépare enfin; mais Appius est loin de s'être apaisé. Il atteste les dieux et les hommes que la république est trahie. « Ce n'est pas le consul qui manque au sénat, « mais le sénat au consul. On va se voir imposer des lois « plus dures que celles du mont Sacré. » Cependant l'unanimité des patriciens triomphe de sa résistance; la loi passe sans opposition, et, pour la première fois, les comices par tribus nomment les tribuns.

Ajoutons encore quelques traits qui peignent bien l'opiniâtre acharnement des deux ordres. Les Èques et les Volsques avaient profité de ces dissensions pour reprendre les armes. Appius fut envoyé contre les Volsques, Quinctius contre les Èques. L'extrême rigueur d'Appius était plus libre dans le camp que dans la ville; les tribuns n'étaient plus là pour l'entraver. L'orgueilleux patricien voulut se venger de sa défaite, en déployant contre ses soldats toute la rigueur de l'autorité militaire; mais là aussi le peuple se montra indomptable. Le consul voulait-il hâter la marche, ils ralentissaient le pas; venait-il encourager leurs travaux, à l'instant même tous les bras s'arrêtaient. Quand il eut épuisé toutes les rigueurs, il prit le parti de n'avoir plus

aucun rapport avec les soldats. « Les centurions, disait-il, « m'ont gâté mon armée. Ce sont des tribuns du peuple, « des *Volero.* » La haine des soldats alla si loin, qu'ils se laissèrent vaincre ou mettre en déroute. Mais, rentré sur le territoire romain, il demande aux soldats ce qu'ils ont fait de leurs armes; aux porte-enseignes, ce que sont devenus leurs étendards. Les centurions, les duplicaires, qui ont quitté leurs rangs, sont battus de verges, leur tête tombe sous la hache, et le reste des troupes est décimé.

Ce qui prouve que cette résistance s'adressait plutôt à Appius qu'au patricien, c'est que, dans l'autre armée, on lutta de bienveillance et de bons procédés. Les Èques n'osèrent point tenir tête, et l'armée rentra dans Rome, bien disposée pour son général, et pour les patriciens à cause de son général. « Le sénat, disait-elle, nous a donné un père, « et à l'autre armée, un tyran. »

L'année suivante fut plus agitée encore par les débats des deux ordres sur la loi agraire. Appius fut accusé par deux tribuns. Seul de tous les patriciens, Appius méprisait les tribuns, le peuple et l'accusation. Les menaces de la multitude, les prières du sénat ne purent le déterminer à changer de vêtements, et à paraître en suppliant dans l'assemblée, ni même à adoucir la rudesse ordinaire de son langage. Aussi le peuple trembla devant Appius accusé, comme il avait tremblé devant Appius consul. Sa fierté déconcerta les tribuns, qui prononcèrent un sursis : il fut inutile, car, avant le délai fixé, Appius mourut de maladie. Les tribuns défendirent de prononcer son oraison funèbre; mais le peuple prouva dans cette circonstance qu'il savait rendre hommage à un grand caractère, même dans un ennemi : il voulut qu'Appius ne fût point privé de ce dernier honneur, et après sa mort il écouta son éloge d'une oreille aussi favorable qu'il avait écouté son accusation durant sa vie; bien plus, il suivit en foule ses funérailles.

L'importance que prit alors la guerre extérieure, les dangers de Rome, menacée par des ennemis infatigables, firent pour quelque temps diversion aux querelles du Forum; mais lorsque Q. Capitolinus eut délivré Furius

des Èques, les tribuns recommencèrent. Cependant, fatigués de l'opiniâtre résistance du sénat, ils abandonnèrent la loi agraire et réclamèrent, par la voix de l'un d'eux, Terentillus Arsa (462), la promulgation des lois qui devaient régir la cité. Les patriciens avaient trop d'intérêt à laisser dans le vague et l'indécision la limite de leurs droits et de ceux du peuple, pour accéder à cette demande de la codification des coutumes. Leur opposition à la loi Terentilla dura dix ans. Cet intervalle fut rempli par divers incidents, dont l'un des plus remarquables fut l'accusation de Quinctius Cæson, le fils orgueilleux de Cincinnatus.

Les Herniques avaient annoncé à Rome que les Volsques et les Èques, malgré l'épuisement où les avaient jetés leurs défaites, levaient de nouvelles armées, et qu'Antium était le foyer de la guerre. Aussitôt le sénat ordonne des levées; mais les tribuns crient au milieu du Forum que cette guerre des Volsques n'est qu'une comédie; qu'on déclare la guerre aux Antiates, bien qu'ils soient innocents, pour la faire au peuple romain. Et voyant qu'en face d'eux, dans une autre partie du Forum, les consuls ont fait placer leurs chaises curules et commencent les levées, les tribuns y courent et entraînent avec eux l'assemblée. Bientôt la violence s'en mêle : tous ceux que le licteur saisit par l'ordre du consul, le tribun ordonne de les relâcher. On ne réglait pas ses prétentions sur ses droits, on les soutenait par la force et des coups de main.

Mais l'exemple que les tribuns avaient donné pour empêcher les levées, les patriciens le suivirent pour s'opposer à la loi Terentilla, proposée tous les jours de comices. Les plus âgés ne prenaient aucune part à une opposition où tout était abandonné à l'emportement et à l'audace; mais Cæson Quinctius entraînait les plus jeunes. Fier de sa naissance, de sa taille avantageuse, de sa force extraordinaire, il joignait à ces dons naturels de nombreux exploits et une grande facilité à parler en public. Rome n'avait point de soldat ni de parleur plus hardi. Placé au milieu de la troupe des patriciens qu'il dominait par sa haute stature, il sem-

blait porter dans sa voix et dans le sentiment de ses forces *toutes les dictatures, tous les consulats;* il bravait seul les fureurs des tribuns et les orages populaires. Plus d'une fois il chassa les tribuns du Forum et mit le peuple en fuite. La défaite de la loi paraissait certaine, quand l'un des tribuns, A. Virginius, intenta à Cæson une accusation capitale. Cette démarche irrita plus qu'elle n'abattit le caractère indomptable du jeune patricien. L'accusateur présente toujours la loi, moins dans l'espoir de la faire passer que pour provoquer l'emportement de Cæson. « Cæson, disait-il, est « l'ennemi de la liberté; il y a dans cet homme plus de ty- « rannie que dans tous les Tarquins. » Cependant le jour du jugement arrivé, Cæson s'humilie, il implore la pitié des citoyens. Les personnages les plus illustres de sa famille viennent parler en sa faveur; ils vantent son courage, les services qu'il a rendus à l'État. Son père, Quinctius Cincinnatus, réclame l'indulgence des Romains pour les erreurs de la jeunesse de son fils; il supplie les citoyens d'accorder la grâce du fils à un père qui n'a jamais offensé personne, ni d'actions, ni de paroles. Tout est inutile, surtout quand M. Volscius Fictor, ancien tribun du peuple, vient déposer que, deux ans auparavant, son frère, à peine convalescent, a reçu de Cæson un coup de poing qui l'a renversé sans connaissance et qui a mis sa vie en danger. L'indignation fut si vive que la multitude allait mettre Cæson en pièces, quand Virginius ordonne de l'arrêter et de le conduire en prison. Les patriciens s'y opposent, et repoussent la force par la force. « Un citoyen, accusé de crime capital, « disent-ils, ne peut être arrêté avant sa condamnation, « avant sa défense. » L'accusé est gardé à vue dans le Forum; on décide qu'il donnera dix répondants, dont chacun s'engagera pour trois mille as. Cæson, libre enfin de quitter le Forum, s'exile la nuit suivante chez les Toscans. Au jour du jugement, on allégua qu'il n'avait quitté Rome que pour l'exil, et l'assemblée fut rompue; mais on exigea la caution avec tant de rigueur, que le père, après avoir vendu tous ses biens, fut réduit, pour ainsi dire, à s'expatrier, en se retirant au delà du Tibre.

Peu de temps après, des exilés et des esclaves, au nombre de quatre mille cinq cents, sous la conduite du Sabin Appius Herdonius, s'emparent, à la faveur de la nuit, du temple et de la montagne du Capitole (460), et appellent les esclaves à la liberté. Dans ce danger pressant, le consul Valerius promet de ne plus s'opposer à la loi, appelle le peuple aux armes, monte à l'assaut du Capitole, et tombe en combattant. Un consulaire, P. Volumnius, le remplace, et l'attaque est si vive, que le soldat se trouve vainqueur, avant de savoir qu'il combattait sans général. Herdonius fut tué, et ceux de ses complices qu'on prit vivants subirent, suivant qu'ils étaient libres ou esclaves, le supplice réservé à leur condition.

Lucius Quinctius Cincinnatus succéda à Valerius dans le consulat (459). Il se montra non moins opposé que son fils aux tentatives des tribuns. Les troubles continuèrent ainsi que la guerre contre les Èques, et ce ne fut pas sans peine qu'on obtint des tribuns qu'on songerait à la guerre avant leur loi. Les Romains furent vainqueurs devant Antium; mais, dans le même temps, les Èques, pour faire diversion, s'emparent de la citadelle de Tusculum, qu'ils se virent bientôt obligés de rendre par famine. L'année suivante (458), Èques et Sabins viennent porter leurs ravages jusque sous les murs de Rome. Le consul Minucius marche à leur rencontre; la fortune et le courage lui manquent : il se tient renfermé dans son camp. L'audace des ennemis s'en augmente, ils l'attaquent de nuit; mais, comme ils obtiennent peu de succès, ils passent le jour suivant à l'entourer de retranchements. A cette nouvelle, le trouble et la terreur furent tels dans Rome, qu'on aurait cru que l'ennemi assiégeait non le camp, mais Rome elle-même. On résolut de nommer un dictateur, et, d'un consentement unanime, on choisit L. Quinctius Cincinnatus, alors sexagénaire, qu'on va enlever à sa charrue. Il choisit pour général de la cavalerie L. Tarquitius, qui passait pour le premier homme de guerre de son temps; ensuite il proclame le *justitium*[1], arrive à minuit sur l'Algide avec

[1] Suspension de la justice.

son armée, et entoure à son tour l'armée qui assiégeait le consul. Ainsi attaqués par deux armées, les Èques sont forcés de se soumettre à passer sous le joug. Les honneurs du triomphe sont décernés à Cincinnatus, qui, après seize jours de dictature, retourne à sa charrue.

Cependant les troubles civils et la guerre contre les Eques n'étaient point terminés. L'an 457, les tribuns demandèrent qu'à l'avenir leur nombre fût désormais porté à dix, deux pour chaque classe, afin d'assurer au peuple un secours plus prompt et plus certain. Les patriciens y consentirent, en reconnaissance de ce qu'ils ne s'étaient point opposés aux levées : d'ailleurs dix tribuns pouvaient être plus facilement désunis que cinq.

Grâce à cette bonne intelligence momentanée des deux ordres, les Èques et les Sabins furent vaincus. Mais bientôt les troubles recommencèrent. A l'occasion d'une disette, le tribun Icilius obtint que le mont Aventin serait abandonné au peuple, qui déjà depuis Ancus Martius y possédait un établissement. Non contents de cette conquête, les tribuns renouvellent la proposition de la loi agraire, appuyés par L. Siccius Dentatus. C'était un homme d'une taille élevée, dans toute sa force, quoique âgé de cinquante-huit ans, et assez éloquent pour un soldat. « Romains, dit-il[1] en se « présentant au milieu de l'assemblée, je ne finirais pas, « si je voulais raconter tout ce que j'ai fait pour la répu« blique. Quelques mots me suffiront. Voilà quarante ans « que je sers ma patrie, et trente que je suis officier, soit « comme chef de cohorte, soit comme chef de légion. J'ai « assisté à cent vingt batailles, et j'y ai reçu quarante-cinq « blessures toutes honorables, dont douze en un seul jour, « lorsque Herdonius s'empara du Capitole. Dans presque « tous les combats, j'ai remporté le prix de la valeur. J'ai « obtenu quatorze couronnes civiques, une couronne obsi« dionale, trois murales et huit autres de la main même « de mes généraux. J'ai mérité en outre quatre-vingt-trois

[1] Nous avons cru devoir citer ce discours à cause de la longue et curieuse énumération qu'y fait Siccius des honneurs décernés par les Romains leurs guerriers. C'est d'ailleurs un éloquent résumé des griefs du peuple contre les patriciens.

« colliers d'or, soixante bracelets du même métal, dix-huit « lances et vingt-cinq harnais, dont neuf proviennent d'autant d'ennemis que j'ai vaincus en combat singulier. Et « cependant, Romains, ce Siccius qui vous parle, ce Siccius qui n'a pas un endroit de son corps qui ne soit couvert de cicatrices; qui, au prix de ses sueurs et de son « sang, a acquis à la république tant de riches campagnes « enlevées aux Étrusques, aux Sabins, aux Èques, aux « Volsques, aux Pométiniens; ce Siccius ne possède pas « un coin de terre, non plus que vous qui avez été les compagnons de ses fatigues. La plus belle partie de ces terres « est entre les mains d'hommes impudents auxquels vous « ne les avez pas données, qui ne les ont pas achetées, et « qui ne peuvent faire valoir aucun titre qui constate leurs « droits.

« Si je ments, que quelqu'un de ces hommes respectables « vienne m'accuser de fausseté; qu'ils citent, ces patriciens, des exploits qui leur donnent sur moi la préférence, « et qui leur méritent une récompense dont je doive être « privé; qu'il montrent seulement la dixième partie des « blessures et des récompenses que je vous ai montrées. C'est « dans la parole et non dans l'action que consiste tout « leur mérite; ce n'est point contre l'ennemi, c'est contre « leurs concitoyens qu'ils font l'essai de leurs forces. Il « semblerait que la patrie n'est pas notre mère commune, « et qu'elle n'a qu'eux seuls pour enfants; il semblerait que « ce n'est pas nous qui les avons délivrés de la tyrannie, et « que nous sommes un héritage que leur ont transmis les « tyrans.

« Je ne rappellerai point ici les outrages dont ils nous « accablent, vous les connaissez tous; ils en sont venus « à ce point d'insolence, qu'ils ferment la bouche à quiconque veut parler en faveur de la liberté. Spurius Cassius, qui le premier a proposé le partage des terres; Spurius Cassius, trois fois consul, trois fois honoré du triomphe, ils l'ont faussement accusé d'aspirer à la tyrannie, « et précipité du haut de la roche Tarpéïenne; pourquoi? « parce qu'il aimait sa patrie et le peuple. C. Genucius,

« notre tribun, qui, onze ans plus tard, renouvela la pro-
« position de Spurius, n'osant le tuer ostensiblement, ils
« l'ont fait disparaître, et par là ont effrayé les autres tri-
« buns, au point qu'aucun d'eux, depuis trente ans, n'a
« plus osé s'exposer à un pareil danger. C'est trop longtemps
« souffrir. Prouvez au moins par vos suffrages que vous
« êtes des hommes libres, sanctionnez la loi agraire que vos
« tribuns ont proposée; et vous, tribuns, si les jeunes patri-
« ciens viennent encore, suivant leur usage, entraver les
« votes par des voies de fait, renverser les urnes, enlever
« les bulletins, montrez-leur quelle est votre puissance; et,
« puisqu'on ne peut abroger le consulat, accusez-les quand
« ils sont redevenus particuliers, et faites-les juger par le
« peuple, pour avoir voulu, contre la sainteté de vos lois,
« abroger votre magistrature. »

Les patriciens parvinrent cette fois encore à conjurer l'orage; mais un discours aussi hardi ne fut pas pardonné à Siccius, qui, peu de temps après, suivit les consuls contre les Èques, à la tête d'un corps de huit cents hommes que leur âge exemptait comme lui du service militaire. Les consuls cherchèrent à se défaire de lui en le chargeant d'une mission dangereuse, où ils furent soupçonnés d'avoir voulu le faire assassiner. Il ne dut son salut qu'à son courage; mais peu de temps après le peuple le nomma tribun, et il accusa le consul sortant qui l'avait exposé à une mort certaine. L'autre consul fut également appelé en justice par un ancien tribun. Tous deux furent condamnés à une amende.

IV. DÉCEMVIRS.

Le sénat, effrayé par les violences des tribuns, qui attendaient les consuls à l'expiration de leur magistrature pour les frapper d'énormes amendes, céda enfin et accorda la loi Terentilla. Trois commissaires furent envoyés en Grèce pour étudier les lois de Lycurgue et de Solon. A leur retour (451), on ne songea plus dans Rome qu'à la grande affaire de la rédaction du code. Aussitôt le gouvernement ordinaire de la république fut suspendu; aucune des anciennes charges ne fut remplie; on ne nomma pas même

de tribuns du peuple. Les deux ordres, jusqu'alors irréconciliables, se réunirent dans un même désir, et dix magistrats nouveaux, sous le titre de décemvirs, furent investis d'une autorité dictatoriale et chargés de rédiger les lois.

A la fin de la première année de leur charge, les décemvirs exposèrent dans le Forum dix tables d'airain sur lesquelles étaient gravées les lois qu'ils avaient faites. Le peuple accepta; et comme tout n'avait point été réglé, et que d'ailleurs leur administration avait été douce et équitable, on les élut pour une seconde année. Mais cette fois, les nouveaux magistrats abusèrent de leur pouvoir; ils cessèrent de convoquer le sénat et le peuple, proscrivirent les plus riches citoyens et vendirent la justice. Leur chef, Appius Claudius, ne craignit pas d'ériger ses caprices en volontés souveraines; et bientôt la tyrannie la plus absolue régna dans Rome.

Le brave Siccius Dentatus commandait alors au Capitole; Appius redoutant la présence d'un adversaire aussi intraitable, lui ordonne de se rendre à l'armée, et l'y fait assassiner par des soldats. Sur cent hommes qui l'attaquèrent, l'Achille romain en tua quinze et en blessa trente. Les autres, n'osant s'approcher de lui, l'accablèrent de loin sous une grêle de traits et de pierres.

A la fin de l'année, les décemvirs publièrent deux nouvelles tables sans consulter le peuple, et même ils se continuèrent sans élection nouvelle dans leur pouvoir. Mais cette tyrannie, comme celle de Tarquin le Superbe, devait être renversée par la mort d'une femme.

Virginius, citoyen d'une vertu exemplaire, avait fiancé à Icilius, sa fille, douée d'une rare beauté. Appius Claudius, épris pour la jeune Virginie d'une passion criminelle, veut l'enlever à son père et à son fiancé en la faisant réclamer par M. Claudius, l'un de ses clients, comme née d'une de ses esclaves. Claudius se saisit de la jeune fille, et la conduit devant Appius. Le décemvir ordonne qu'en attendant le retour du père, alors à l'armée, Claudius emmène Virginie dans sa maison. Mais Icilius s'y oppose avec énergie, et le jugement est remis au lendemain pour

laisser au père le temps de se présenter. Celui-ci, averti du danger de sa fille, accourt à Rome avant que l'on ait reçu au camp l'ordre envoyé pour le retenir. Il arrive, plaide la cause de sa fille. Mais Appius confirme sa première sentence : « Va, licteur, dit-il, écarte la foule, fais « ouvrir le passage au maître pour qu'il saisisse son es- « clave. » Alors Virginius, ne voyant plus d'autre moyen de sauver l'honneur de sa fille, arrache un couteau des mains d'un boucher, perce le cœur de son enfant, et se tournant vers le tribunal : « Appius, s'écrie-t-il, c'est par « ce sang que je dévoue toi et ta tête aux dieux infernaux. » Vainement Appius ordonne de l'arrêter ; Virginius se fait jour à travers la multitude, sort de la ville, et, tout couvert du sang de sa fille, va exciter dans l'armée le désir de la vengeance.

Cependant Icilius, et Numitorius, oncle de Virginie, relèvent le corps de la jeune fille, et le montrant au peuple : « Est-ce donc là le sort réservé à la paternité? — Est- « ce là le prix de la pudeur ? » s'écrient les femmes de toute part. Les hommes, et surtout Icilius, parlent de la puissance tribunitienne et de l'appel au peuple qu'on leur a enlevés. L'horreur du crime, l'espoir de recouvrer la liberté, soulèvent le peuple. Appius cite Icilius devant son tribunal ; sur son refus, il ordonne qu'on le saisisse. Alors il s'engage une lutte opiniâtre, où Appius ne ménage même plus deux patriciens qui cautionnent Icilius, mais dont bientôt lui-même est au moment d'être victime. Alors on convoque le sénat, et, comme on sait que la majorité de cet ordre est opposée aux actes des décemvirs, le calme se rétablit pour un instant.

Cependant à l'armée d'Algide, la vue des larmes de Virginius avait ému tous les cœurs. Tous promettent de le venger et de reconquérir la liberté. Aussitôt l'on se met en marche, et l'on vient se poster sur le mont Aventin. Le peuple accourt en foule pour se réunir aux soldats. On nomme dix tribuns militaires. L'armée de Sabine en fait autant, excitée par Icilius, et vient se réunir à celle qui occupe l'Aventin. Toutes deux se retirent sur le mont Sacré où le peuple les suit.

Le danger était pressant. Le sénat, effrayé de cette nouvelle retraite du peuple, lui envoie des députés. Les plébéiens demandent que l'on rétablisse l'appel au peuple et le tribunat; mais avant tout, ils exigent l'abolition du décemvirat et le châtiment des décemvirs. Cette dernière demande est abandonnée, grâce aux sages représentations de Valérius. Toutes les autres sont accordées. L'inviolabilité tribunitienne est renouvelée par des cérémonies religieuses, sous la présidence du grand pontife; on nomme des tribuns du peuple, et au premier rang, Virginius et Icilius.

Le consulat est aussi rétabli, et deux amis du peuple, L. Valérius et M. Horatius, nommés à cette magistrature, font décider, dans une assemblée par centuries, 1° que les décrets du peuple réuni par tribus auraient force de loi; 2° que nulle magistrature sans appel ne pourrait être établie; que quiconque enfreindrait cette loi serait puni de mort (450).

CHAPITRE V.

LOI DES DOUZE TABLES.

La législation des Douze Tables est la rédaction des anciennes coutumes modifiées par les exigences populaires. Le peuple y gagna peu de chose, car elle ne changea rien à la constitution, et l'administration de l'État resta entre les mains des patriciens; ils conservèrent le droit de se marier entre eux (*jus connubii*) et le consulat. Cependant, quelques dispositions de cette loi furent favorables au peuple, en ce qu'elles enlevèrent aux grands le pouvoir de prononcer arbitrairement dans certaines questions difficiles.

La loi des Douze Tables ne nous est point parvenue en entier. Il n'en existe que des fragments épars dans Cicéron, Tite-Live, Festus, etc. Nous ne pouvons donc savoir quelle était la disposition de ce code. Plusieurs érudits, après avoir

recueilli ce que le temps en avait conservé, ont tenté de reconstruire l'ordre primitif. Suivant Godefroy,

La première table avait pour objet les procès.

La seconde, les vols et les brigandages.

La troisième, les prêts et le droit des créanciers sur leurs débiteurs.

La quatrième, les droits du père de famille.

La cinquième, les héritages et les tutelles.

La sixième, la propriété et la possession.

La septième, les délits et les dommages.

La huitième, les biens de campagne.

La neuvième, le droit commun du peuple.

La dixième, les funérailles et les formalités relatives aux décès.

La onzième concernait le culte des dieux.

La douzième, les mariages et les droits des époux.

La classification de Dirksen diffère de celle de Godefroy; c'est celle qui est généralement adoptée aujourd'hui. La voici :

I. II. Procédure civile.

III. IV. Droit des personnes.

V. VI. Successions et propriétés.

VII. VIII. Obligations réciproques.

IX. X. Droit public, droit sacré.

XI. XII. Supplément aux dix premières tables.

Dans l'analyse que nous allons donner des Douze Tables, nous nous inquiéterons seulement de l'ordre logique, et nous présenterons d'abord la partie politique de cette législation, puis les lois civiles, la procédure et la pénalité; puis, enfin, les lois de police.

LOIS POLITIQUES.

Les lois qui portent un caractère politique peuvent se ranger sous deux chefs : garanties du peuple contre les patriciens, garanties des patriciens contre les plébéiens.

La loi consacre la souveraineté populaire : *Ce que le peuple a ordonné en dernier lieu, sera la loi.* — La loi n'admet aucune distinction; pour elle, il n'y a ni patriciens

ni plébéiens : *Point de priviléges.* — Remarquons le caractère général de la loi. La même peine frappe le coupable, quels que soient son rang et sa naissance ; la loi ne connaît d'autre distinction que celle du libre et de l'esclave. *Si quelqu'un* (patricien ou plébéien, peu importe) *fait injure à un autre, il payera* XXV *as d'amende. Celui qui rompt un membre, et ne compose point avec le blessé, subira la peine du talion. Si le patron fait dommage à son client, qu'il soit dévoué. Si quelqu'un brise un os à un homme libre, il payera* CCC *as ; si c'est à un esclave, il en payera* CL. — Les sénateurs, les patriciens étaient juges, la loi leur défend de recevoir de l'argent, de rendre des sentences capitales : *Et qu'il n'y ait point de sentence capitale portée contre un citoyen, si ce n'est par le peuple assemblé dans les grands comices. — Si le juge ou l'arbitre reçoit de l'argent pour rendre une sentence injuste, qu'il soit dévoué.* — Les riches, les préteurs étaient les patriciens. *Si quelqu'un prête à plus de un pour cent par an, il rendra un quadruple.*

Toute loi somptuaire porte un caractère d'hostilité de la part du pauvre contre le riche, du patricien contre le plébéien. Aussi voyons-nous les dispositions de ce genre multipliées dans les Douze Tables :

—Qu'on n'ensevelisse ni ne brûle aucun mort dans la ville. — Qu'on ne fasse rien de plus : que le bûcher ne soit pas poli avec la hache. — La loi restreint la dépense à trois robes de deuil, trois bandelettes de pourpre, et dix joueurs de flûte. — Pas de profusion dans les aspersions, point de longues guirlandes, point de cassolettes de parfums. — Qu'on ne célèbre pas plusieurs obsèques, qu'on ne dresse pas plusieurs lits pour un seul mort. — Point d'or dans la parure du défunt; mais si ses dents sont attachées avec de l'or, on peut ensevelir ou brûler cet or avec lui, etc.

Mais les patriciens protestèrent contre cette égalité que la loi cherchait à établir. Ainsi, ils ne veulent point de mésalliance : *Point de mariage entre les deux ordres.* — On leur doit respect, et leurs vices ou leurs ridicules ne peuvent

fournir matière à la satire : *Si quelqu'un chante des vers outrageants, ou fait des chansons infamantes contre quelqu'un, qu'il périsse sous le bâton.* — Souvent le peuple s'assemble la nuit pour ses plaisirs ou pour se préparer aux combats du lendemain sur le Forum, les patriciens s'en effrayent : *Ceux qui feront des assemblées nocturnes, seront punis de mort.*

LOIS CIVILES.

Que le père tue vite l'enfant né difforme. — *Que le père ait droit de vie et de mort sur ses enfants légitimes, et qu'il puisse les vendre....* La loi n'exprime que ce qui a été longtemps dans les mœurs. Ainsi, Spurius Cassius fut, dit-on, mis à mort par son père. Ainsi encore un sénateur, au temps de Catilina, étant sorti de Rome pour aller joindre les révoltés, fut poursuivi et atteint par son père, qui le fit tuer devant lui.

Si un père a vendu trois fois son fils, que celui-ci ne soit plus sous sa puissance. L'esclave au moins était libre lorsqu'il avait racheté une fois sa liberté. Le fils n'échappera à la puissance paternelle qu'après avoir été trois fois affranchi.

Quelques dispositions qu'un père de famille ait faites pour le partage de son bien, ou pour la tutelle de ses enfants, qu'elles soient observées. Ainsi le père pouvait choisir le tuteur de ses enfants et favoriser les uns aux dépens des autres.

Si le testament ne désigne pas le tuteur, la tutelle appartient de droit aux plus proches parents.

L'enfant né dix mois après la mort de son père est légitime.

La femme n'était pas plus indépendante que le fils. Il y avait trois formes de mariage :

1° Le mariage par *confarreatio*. C'était celui des patriciens. Au temps de Tacite, à une époque où il était tombé en désuétude, il était cependant nécessairé à ceux qui remplissaient les fonctions sacerdotales. Par suite de ce mariage, la femme tombait *in manum viri*. Le mari acquérait un

droit illimité, assez semblable à celui qu'il avait sur ses enfants. Au temps de la royauté, on voit un homme mettre à mort sa femme pour avoir bu du vin, et cet homme est approuvé par le roi. C'est encore par la mort que le mari punissait l'adultère et la fabrication de fausses clefs.

2° Le mariage par *coemptio* n'était pas, comme l'autre, empreint d'un caractère sacré, mais il donnait au mari le même pouvoir sur sa femme. Ce mariage s'appelait ainsi parce que le mari payait en quelque sorte le prix de sa femme à son beau-père. Toutefois il fallait demander à la jeune fille si elle voulait être achetée, et l'union n'avait lieu qu'après son consentement; mais sitôt la cérémonie du mariage terminée, la nouvelle épouse tombait *in manum viri.*

3° Le mariage par *cohabitatio* : il ne nécessitait ni formalités ni cérémonies. Ce mariage était conclu quand les deux époux avaient demeuré ensemble un an et un jour; mais il suffisait que l'épouse s'absentât trois nuits du domicile conjugal, pour rompre une pareille union.

La femme, quel que fût d'ailleurs son âge, était déclarée en tutelle par la loi. Il n'y avait d'exception que pour les vestales.

PROCÉDURE ET PÉNALITÉ.

Qu'il y ait toujours droit contre l'étranger, c'est-à-dire guerre éternelle contre celui qui est étranger dans la cité [1].

Si tu engages ton argent ou ta propriété, ce que la langue aura dit sera la loi. C'est la fidélité inviolable à la parole, à la lettre du contrat, non à l'esprit, car *qui virgula cadit, causa cadit.* C'est la fidélité de Postumius après le traité des Fourches Caudines; c'est l'observation de la promesse faite aux Carthaginois pour la garantie de la *civitas*. Ainsi aucune concession à l'étranger. Sainteté de la parole, si l'on traite avec lui; mais qu'il prenne bien garde aux termes du contrat, et nulle pitié pour lui s'il ne remplit pas les conditions.

[1] C'est l'esprit de la commune du moyen âge, qui proscrit tout ce qui est en dehors de ses murailles.

Le plaidoyer est un combat : *Si qui in jure manum conserunt*, et le vaincu appartient au vainqueur.

Deux classes d'obligations, *ex contractu* et *ex delicto*. *Appelle-le en justice et qu'il y aille; s'il n'y vient pas, prends des témoins, contrains-le; s'il diffère et veut lever le pied, mets la main sur lui. Si l'âge ou la maladie l'empêchent de comparaître, fournis un cheval, mais point de litière.* Ainsi aucun prétexte pour ne point comparaître n'est laissé à l'accusé; s'il est malade, un cheval l'emmènera, serait-il mourant dans son lit, car le jour est fixé; point de litière, car cela augmenterait les frais du plaignant.

Cependant la loi admet de certaines excuses : *Si une maladie dangereuse, ou l'accomplissement d'un vœu, ou une absence pour le service de la république, ou un jour pris avec un étranger pour la conclusion d'une affaire exige une remise, et que l'une de ces choses arrive au juge, à l'arbitre, ou à l'une des parties, le jugement sera différé.* La loi accorde aussi la possession provisoire : *Dans les contestations où il s'agira de la propriété, que l'on adjuge la provision à celui qui possède. Que dans les questions d'État, on l'adjuge en faveur de la liberté.*

Mais lorsque les deux adversaires sont en présence, comment se fera le procès? *Que le riche réponde pour le riche; pour le prolétaire, qui voudra.* Ainsi le patricien doit assistance à tous ceux de son ordre; quant au plébéien, s'en inquiétera qui voudra.

La dette avouée, l'affaire juridiquement jugée, trente jours de délai pour le débiteur; puis qu'on mette la main sur lui, qu'on le mène au juge. Le coucher du soleil ferme le tribunal. S'il ne satisfait au jugement, si personne ne répond pour lui, le créancier l'emmènera et l'attachera avec des courroies ou avec des chaînes qui pèseront quinze livres au plus, moins de quinze livres si le créancier le veut. — Que le débiteur vive du sien, s'il le veut; sinon que celui qui le tient enchaîné (vinctum) *lui donne par jour une livre de farine.*

Ainsi pour le débiteur quinze livres de chaînes et une

livre de farine; quant aux coups de fouet, aux tortures de toute sorte, la loi ne les défend, ni ne les ordonne. Mais qui croira à la pitié de ces patriciens, dont les maisons étaient pleines de captifs qu'on y amenait chaque jour par troupeaux? *gregatim adducebantur* [1]. Quelquefois s'échappaient de ces *ergastula senatoria* des malheureux tout cicatrisés par les coups, et dont la vue soulevait au milieu du Forum des cris d'indignation.

Cependant le sort du débiteur n'était point encore à la discrétion du créancier; il pouvait s'arranger avec lui : mais *s'il ne s'arrange point, tenez-le dans les liens soixante jours; cependant produisez-le en justice par trois jours de marché, et là, publier à combien se monte la dette. Au troisième jour de marché, s'il y a plusieurs créanciers, qu'ils coupent le corps du débiteur. S'ils coupent plus ou moins, qu'ils n'en soient point responsables. S'ils veulent, ils peuvent le vendre à l'étranger au delà du Tibre.*

Le débiteur n'est pas une personne, mais une chose, et s'il a plusieurs créanciers, pourquoi appartiendrait-il à l'un plutôt qu'à l'autre? la loi est juste, le corps du débiteur sera coupé, et chacun prendra sa part.

CODE PÉNAL.

Que celui qui a donné volontairement la mort à un homme libre, qui a chanté des paroles magiques, qui a préparé ou donné des poisons, soit parricide. — Que celui qui a volontairement mis le feu à un tas de blé placé près d'un édifice, soit lié, battu et brûlé; si c'est par imprudence, qu'il répare le dommage, et s'il est insolvable, qu'il soit châtié plus légèrement. Que celui qui aura enchanté la moisson, qui aura séduit (pellexerit) *la moisson d'autrui, soit dévoué à Cérès et puni de mort* (Cereri necatur).

C'était une loi religieuse, politique; le blé était une chose

[1] Voyez M. Michelet, Hist. rom., I, 156, où ce combat du créancier et du débiteur a été reproduit par le talent si dramatique de l'auteur auquel nous avons emprunté la traduction des textes qui se rapportent à cette partie de la loi des Douze Tables.

divine, une divinité, c'était Cérès. D'ailleurs Rome, toujours en guerre, forcée souvent d'envoyer ses guerriers moissonner sur les terres ennemies, devait veiller à ce que les provisions ne fussent pas follement dissipées. Enfin, l'état d'agriculteur était respecté; une loi faite en sa faveur est toute naturelle à Rome.

Les mêmes pensées ont dicté la loi suivante : *Celui qui mènera paître la nuit furtivement des troupeaux dans les récoltes d'autrui, ou qui coupera les récoltes, sera dévoué à Cérès et pendu.*

La loi, qui parlait d'abord sans faire aucune distinction d'âge, ajoute : *S'il n'a pas atteint l'âge de puberté, il payera le double du dommage, et sera battu de verges par jugement du préteur.* Pline, rapportant ce texte, dit que par les Douze Tables ce genre de délit était estimé plus grave que l'homicide.

Que celui qui coupe l'arbre de son voisin paye vingt-cinq livres d'airain. Si l'arbre est coupé en cachette, le coupable est puni comme un voleur.

La loi ne punit pas celui qui tue la nuit un voleur pris sur le fait. Mais elle ne permet pas de tuer dans le jour le voleur, à moins qu'il ne se défende les armes à la main.

Si le voleur est surpris en plein jour, il sera fustigé et ensuite donné à celui qui a été volé, car le voleur appartient à celui dont il a volé la propriété; de même que le débiteur insolvable appartient à ses créanciers.

L'esclave convaincu de vol sera déchiré par les verges et précipité de la roche Tarpéïenne. S'il n'a pas l'âge de puberté, il sera fustigé à l'arbitrage du préteur, et le tort sera réparé.

Si un vol a été découvert en observant les formalités de la ceinture et du bassin, celui qui l'a commis sera puni comme voleur manifeste[1].

Si l'action a pour objet un vol qui ne soit pas manifeste, on ordonnera la restitution du double.

[1] Celui qui réclamait un objet perdu entrait dans la maison, n'ayant qu'une ceinture autour des reins, et tenant un plat à la main. Celui chez lequel se trouvait l'objet volé était dit voleur *manifeste*.

Ainsi, on ne se posait pas cette question : L'accusé est-il coupable, est-il convaincu, ou n'est-il pas convaincu de tel ou de tel délit? mais l'on disait : Jusqu'à quel point y a-t-il présomption contre l'accusé? et l'on mesurait la peine sur le degré de certitude que l'on avait du crime.

Le faux témoin sera précipité du haut de la roche Tarpéienne.

Celui qui rompt un membre et ne s'accorde pas avec le blessé, est soumis au talion.

Que celui qui aura déplacé un os à quelqu'un ex genitali fudit, *paye* CCC *as, si c'est à un homme libre; et* CL, *si c'est à un esclave.*

Ainsi se retrouvent ici les deux systèmes de pénalité que l'on rencontre chez tous les peuples barbares : le talion, membre pour membre, bras pour bras, œil pour œil, et la composition, ou le *wehrgeld*, comme disent les peuples germaniques, c'est-à-dire le prix du sang.

LOIS DE POLICE.

Comme Athènes, Rome a établi un grand nombre de règlements de police. Il est même curieux de voir donner tant de place à ces dispositions dans un code aussi court que celui des Douze Tables. Aucun peuple n'a songé à régler, dès les premiers temps, tout ce qui regarde la ville, comme l'ont fait les Romains; ils sont les premiers enfin qui ont établi des règlements de police remontant à une haute antiquité. C'est par là que Rome montre son vrai génie, son amour et son zèle pour la constitution de la cité.

La voie publique doit avoir huit pieds de largeur, seize là où elle tourne.

Si le chemin est impraticable, on peut conduire ses bêtes de charge par où l'on voudra.

Entre les limites, il est accordé un espace de cinq pieds qui ne peuvent être prescrits. En cas de contestation, trois arbitres décident.

Si quelqu'un plante une haie ou enfonce une barrière près du champ de son voisin, qu'il ne dépasse pas la limite; s'il construit un mur, qu'il laisse un pied de son

champ au delà de ce mur; si c'est un tombeau ou une fosse, qu'il laisse autant d'espace que l'un ou l'autre aura de profondeur; s'il creuse un puits, qu'il laisse un pas de largeur; mais s'il plante un olivier ou un figuier, que ce soit à neuf pieds du champ voisin; pour les autres arbres, à cinq pieds.

Si les fruits du voisin tombent dans votre champ, ils vous appartiennent.

Les arbres seront taillés à quinze pieds de terre, pour que leur ombre ne nuise pas au champ voisin.

Si vos matériaux ont été employés par autrui, et sont maintenant joints à sa vigne ou à ses bâtiments, ne les détachez point pour les enlever, mais qu'il soit condamné à vous payer le double; si par suite ils étaient détachés, vous êtes en droit de les réclamer.

Si un ruisseau, un conduit, traversant un lieu public, nuit à un particulier, il a le droit de réclamer des dommages et intérêts. Il en est de même pour les eaux pluviales.

La chose vendue et livrée n'est acquise à l'acheteur qu'après qu'il en aura payé le prix, ou qu'il aura satisfait le vendeur. Pour les fonds de terre, la prescription est de deux ans; d'un an pour les biens meubles.

CHAPITRE VI.

LA LUTTE DES DEUX ORDRES CONTINUE. — INVASION DES GAULOIS. — NOUVELLES CONQUÊTES DES PLÉBÉIENS SUR LES PATRICIENS.

I. CONQUÊTES DU PEUPLE. TRIBUNAT MILITAIRE. EXIL DE CAMILLE.

Tant qu'avait duré la tyrannie des décemvirs, le sénat avait tenu une conduite fort équivoque. Il avait montré peu de courage, se contentant de marquer par son silence qu'il désapprouvait les œuvres des décemvirs. Comme nous

l'avons vu, il n'en fut point ainsi du peuple ni des plébéiens. Si les décemvirs tombèrent, ce fut sous les coups de ces derniers, et la révolution qui s'opéra à cette époque fut faite par le peuple du Forum et par celui de l'armée. Lorsqu'on avait chassé les Tarquins, c'était l'aristocratie qui s'était mise à la tête de la révolution; elle en avait amplement profité en prenant pour elle tout l'héritage de la royauté. Cet exemple, les plébéiens l'imitèrent, quand ils firent à leur tour leur révolution. Fiers de leurs succès, ils ne quittèrent point les armes qu'ils venaient de prendre, avant d'avoir obtenu d'importantes garanties. Les lois qui furent promulguées immédiatement après la chute d'Appius montrent évidemment que le peuple entendait bien tirer parti d'une révolution qu'il avait faite à ses risques et périls. Dès lors il porta haut ses prétentions, et ne connut plus aucun obstacle. Ce qui semblait être le patrimoine exclusif des patriciens, ils voulurent l'obtenir en partage. Quatre ans se sont à peine écoulés depuis que la tyrannie a disparu, et déjà le tribun Canuleius demande l'abolition de la loi sur les mariages, qui empêchait la fusion des deux ordres de l'État (445). En même temps tous ses collègues demandent l'admission des plébéiens au consulat. Jamais les tribuns n'étaient allés si loin. Demander le mariage entre les deux ordres, c'était vouloir effacer la distinction maintenue jusqu'alors entre les patriciens et les plébéiens; demander le partage du consulat, ce n'était pas seulement vouloir obtenir la première charge de la république, c'était encore pénétrer dans le sanctuaire de la religion, s'initier à ces formules mystérieuses que les patriciens cachaient avec tant de soin : c'était enfin dévoiler tout d'un coup aux plébéiens les ressorts cachés de ce gouvernement que les patriciens avaient su confisquer à leur profit. Aussi les patriciens frémirent d'horreur. « Ainsi donc, disaient-ils, « rien ne pourra rester pur. Il faudra que l'ambition plé« béienne vienne tout souiller, et l'autorité consacrée par le « temps, et la religion, et les droits des familles, et les aus« pices. » Mais les patriciens n'étaient plus tout-puissants. Il fallut céder.

Ici se montre l'habile politique du sénat. Vivement pressé sur deux points importants, il accorde d'abord le premier, et permet le mariage entre les deux ordres, espérant que sans doute aucun patricien ne voudra déshonorer sa race, en s'alliant à une famille plébéienne. Quant à la demande du consulat, il s'en tira d'une autre façon. Il créa une nouvelle magistrature, le tribunat militaire, et donna à ceux qui en étaient revêtus la plupart des fonctions attribuées jusqu'alors aux consuls. Seulement, pour ne point confier à des plébéiens des fonctions religieuses, il eut soin d'enlever aux tribuns militaires la prérogative qu'avaient les consuls d'observer eux-mêmes le ciel et d'accomplir certaines cérémonies religieuses. Le sénat espérait faire regarder le tribunat militaire comme une magistrature remplaçant le consulat. Pour cette dernière charge, il aimait mieux la suspendre et la tenir en réserve afin qu'elle reparût dans toute sa force et pure de toute souillure, si jamais il était donné au sénat de voir s'arrêter cet esprit d'innovation populaire. Le peuple, content d'avoir obtenu cette concession, ne nomma pendant les premières années que des patriciens à cette charge. Peu à peu, il montra moins de désintéressement, et les tribuns militaires, dont le nombre fut porté successivement à six et même à dix, furent bientôt indistinctement choisis dans les deux ordres. Cette magistrature dura soixante-dix-huit ans. Toutefois, durant cet intervalle, on en revint plusieurs fois au consulat. Ces retours vers la magistrature patricienne indiquent les efforts que faisait le sénat pour éteindre le tribunat militaire.

Dès que le sénat se vit obligé d'entrer dans la voie des concessions, il adopta comme règle de conduite d'affaiblir, d'amoindrir toujours ce qu'il était forcé d'accorder au peuple. En 445, il a été obligé de confier presque tous les pouvoirs consulaires à des magistrats qui peuvent être plébéiens; il s'empresse de diviser et de partager entre deux magistratures le pouvoir qui n'appartenait qu'à une seule lorsqu'elle était patricienne. Ainsi, deux ans après l'établissement du tribunat militaire, on créa la censure; les nou-

veaux magistrats furent nommés d'abord pour cinq ans, plus tard pour dix-huit mois; ils furent chargés de faire le cens que les consuls avaient oublié depuis dix-sept ans. La censure, créée ainsi aux dépens du consulat, et qui doit dans la suite devenir la première charge de l'État, était une charge curule. Les patriciens seuls y pouvaient parvenir. C'était un dédommagement des concessions qui venaient d'être faites. Rome, avec sa population si nombreuse, son territoire si étendu, ne pouvait plus se contenter de l'organisation qu'elle avait eue jadis, lorsqu'elle n'était qu'une ville de peu d'importance. Les fonctions deviennent trop pénibles, trop fatigantes pour un seul homme. Il faut au moins doubler les fonctionnaires. Les campagnes étant désormais plus longues, et l'administration de l'armée plus difficile, on fut obligé, en 419, de créer deux questeurs militaires. Le sénat les voulait patriciens; les tribuns ne manquèrent pas de réclamer cette charge pour leur ordre. Il y eut encore sur ce point plusieurs années de disputes, qui se terminèrent l'an 409 par la concession que le sénat fit aux plébéiens de ce qu'ils demandaient.

Tant de querelles firent croire à un chevalier romain que des deux côtés on devait être las d'une liberté si orageuse. Une famine étant survenue, Sp. Melius, reprenant, dit-on, les desseins de Sp. Cassius, s'efforça de gagner la multitude, à laquelle il fit de grandes distributions de blé. Le sénat s'alarma de cette conduite; les tribuns de leur côté furent jaloux de ce qu'on osait se placer entre eux et le peuple; et le malheureux Melius, accusé d'aspirer à la tyrannie, fut tué par Serv. Ahala, lieutenant du dictateur Cincinnatus (440).

Bien que Rome ne soit pas, à cette époque, fort tranquille, les querelles cependant sont moins sérieuses que durant la période précédente. Il y avait encore aux élections des disputes pour savoir si on choisirait des consuls ou des tribuns militaires; mais la question une fois décidée, le peuple prenait les armes et suivait les chefs que les comices lui avaient donnés, en se promettant, s'ils lui déplaisaient, de les changer aux comices prochains. Aussi la guerre est

poussée avec plus de vigueur, le territoire s'étend, les conquêtes s'affermissent. Fidènes (437 et 426) et la plupart des villes des Volsques succombent successivement. L'établissement de la solde (406), dont les patriciens payent la plus lourde part, contribue aussi à rétablir la concorde, et fait entreprendre aux Romains leur plus longue tentative, le siége de Véïes; la longueur du siége fit naturellement naître des soupçons et des inquiétudes. Les accusations réciproques recommencèrent; pour les prévenir, les patriciens employèrent un nouveau moyen : jadis ils cherchaient à gagner les tribuns; maintenant ils se font tribuns eux-mêmes, malgré la loi Trebonia. Les plébéiens se vengent en faisant parvenir des hommes de leur ordre au tribunat militaire, d'abord trois, puis cinq; mais la fortune se montre contraire à ces hommes nouveaux, et il faut recourir au patricien Furius Camillus, le héros de Rome à cette époque. A force de persévérance et d'habileté, Camille s'empare de Véïes et de Falèries (396 et 394). Le danger une fois passé, le peuple fit expier au vainqueur des Véïens et des Falisques la gloire qu'il avait acquise. Camille s'était emparé de Falèries, non par la force des armes, mais par la noble générosité avec laquelle il avait repoussé le traître qui lui offrait de la lui livrer; aussi s'était-il contenté d'exiger des habitants une légère contribution. Mais les soldats, dont le pillage de Véïes avait excité l'avidité, mécontents de s'en revenir cette fois les mains vides, ne furent pas plutôt de retour à Rome, qu'ils accusèrent Camille de s'être montré l'ennemi du peuple en ôtant aux citoyens pauvres un moyen légitime de s'enrichir.

Bientôt de nouveaux griefs s'élevèrent contre lui. A la suite de la conquête de Véïes, le tribun Sicinius avait proposé de faire de cette opulente cité une seconde Rome, en y transportant la moitié des citoyens et du sénat. Camille s'était opposé plus fortement qu'aucun autre patricien à cette proposition funeste qui fut renouvelée par les tribuns, à son retour de Falèries. Camille persista avec énergie dans son opposition, et fit en quelque sorte violence au peuple qui, contre son propre sentiment, abrogea la loi Sicinia.

Mais les tribuns ne pardonnèrent pas à Camille cette nouvelle victoire, et l'un d'eux, L. Apuleius, l'accusa d'avoir détourné une partie du butin de Véïes. Camille venait de perdre son fils; tout entier à sa douleur, il ne comparaît pas devant le peuple qui paraissait disposé à le condamner; mais il appelle près de lui ses amis, ses anciens collègues, les officiers qui ont servi sous ses ordres, et les conjure de ne pas souffrir que, sur des accusations calomnieuses, il subisse une condamnation injuste. « Nous ne saurions, lui « répondirent-ils, empêcher le jugement; mais si tu es con- « damné à une amende, nous la payerons pour toi. » Alors Camille, ne pouvant supporter l'idée d'une telle injustice, et n'écoutant que son indignation, prend la résolution de s'exiler volontairement. Il part, mais arrivé aux portes de la ville, il s'arrête, se retourne, et, moins généreux qu'Aristide, il demande aux dieux, les mains étendues vers le Capitole, que les Romains aient bientôt à se repentir de leur injustice et regrettent de l'avoir perdu. La punition ne se fit pas longtemps attendre.

II. INVASION DES GAULOIS.

Rome comptait déjà trois cent soixante ans d'existence, lorsqu'elle faillit être emportée par une invasion de Gaulois de l'Italie septentrionale. « Ces peuples, dit Polybe, fai- « saient leur demeure dans des bourgs sans murailles, man- « quant de meubles, dormant sur l'herbe ou sur la paille; « ne se nourrissant que de viande, ne s'occupant que de la « guerre et d'un peu de culture; là se bornait leur science « et leur industrie. L'or et les troupeaux constituaient à « leurs yeux toute la richesse, parce que ce sont les seuls « biens qu'on peut transporter avec soi, à tout événement. » Ces peuples à demi nomades envoyaient tous les ans des bandes d'aventuriers piller les villes opulentes de l'Italie, et surtout celles de la Grande-Grèce. Vers 391, une de ces bandes se jeta sur l'Étrurie; c'étaient trente mille guerriers sénons qui, se trouvant trop à l'étroit dans leur pays, vinrent demander des terres aux habitants de Clusium. Ceux-ci implorèrent l'assistance de Rome, qui envoya

d'abord trois députés; l'un d'eux demandait au chef gaulois quel droit il avait sur les terres d'autrui : « Ce droit, « reprit le Brenn, c'est celui que vous faites valoir vous-« mêmes sur les biens de vos voisins; c'est le droit du plus « fort; nous le portons à la pointe de nos épées. » Au sortir de cette conférence, les Romains, oubliant leur caractère d'ambassadeurs, dirigèrent eux-mêmes une attaque sur le camp ennemi. C'était une violation évidente du droit des gens. Les Gaulois en demandèrent réparation, et sur le refus du sénat, ils marchèrent aussitôt sur Rome. Ils trouvèrent l'armée romaine campée sur les bords de l'Allia, à douze milles de Rome (18 juillet 390). Ce fut moins une bataille qu'une déroute. Effrayés de l'aspect et des cris sauvages des Gaulois, les Romains prirent la fuite dès le commencement de l'action. L'aile gauche, presque intacte, se retira à Véïes; l'aile droite, à Rome; quant au centre, il fut écrasé entre l'armée barbare et le fleuve. Cependant un grand nombre de fuyards se retira dans Rome. La consternation fut à son comble.

Les vestales, les vieillards, les femmes, les enfants, se réfugient dans les villes voisines. La jeunesse, abandonnant le reste de la ville, ne songe plus qu'à défendre le Capitole, qu'on remplit d'armes et de munitions.

Trois jours après la bataille, le Brenn arrive dans Rome avec son armée. En voyant les portes et les murailles sans gardes, il soupçonne d'abord quelque ruse; mais lorsqu'il s'est assuré de la vérité, il prend possession de la ville, fait cerner le Capitole par un corps d'élite, et conduit le reste sur le Forum. Là, quand il aperçut tous ces vieillards qui, assis avec leurs ornements et dans un profond silence, restaient immobiles à l'approche des ennemis, il fut saisi d'admiration. Un spectacle si extraordinaire frappa tellement les Gaulois, que, les regardant comme des êtres divins, ils n'osèrent pendant longtemps, ni les approcher, ni les toucher. Enfin, l'un d'entre eux, s'étant hasardé à s'approcher de Marius Papirius, passa doucement la main sur sa barbe qui était fort longue. Papirius le frappa de son bâton sur la tête et le blessa. Le barbare irrité tire son épée et le tue.

Alors les Gaulois se jettent sur les autres, et les massacrent tous. Ils passèrent ensuite plusieurs jours à piller, à saccager la ville, et finirent par y mettre le feu.

Cependant, le siége du Capitole traînant en longueur, les Gaulois, qui commençaient à manquer de vivres, changèrent le siége en blocus, et ravagèrent les contrées voisines. Camille, malgré son injuste exil, toujours dévoué à son ingrate patrie, engage les Ardéates à prendre les armes contre les barbares, auxquels il fait essuyer plusieurs défaites. Mais ils ne se découragent point encore et tentent de s'emparer du Capitole par une attaque nocturne. Peu s'en fallut qu'ils ne surprissent les Romains plongés dans le sommeil; heureusement les oies consacrées à Junon donnèrent l'alarme, et Manlius repoussa les barbares qui, découragés et ne recevant point de renforts, décimés d'ailleurs par des chaleurs pestilentielles, qui aujourd'hui encore rendent si dangereux le séjour de Rome et surtout de sa campagne, consentirent à se retirer moyennant mille livres d'or. S'il faut en croire une tradition rapportée par Tite-Live et Plutarque, mais qui est contredite par de graves autorités, Camille, nommé dictateur, arrive au moment où le Brenn pesait l'or, et ajoutait aux poids son épée avec le baudrier, en s'écriant : Malheur aux vaincus! « La coutume des Romains, dit Camille, est de racheter leur patrie « avec le fer et non avec de l'or[1]. » Et alors la guerre recommence, et le dictateur, dans un combat aussi long que terrible, met les Gaulois en déroute, et en fait un horrible carnage. Mais cette tradition, que l'orgueil national dut préférer, n'est rien moins qu'invraisemblable, et il est beaucoup plus naturel de croire que les Romains durent leur salut autant à leur or qu'à leur opiniâtreté et à leur courage.

Quoi qu'il en soit, les barbares reparurent encore quatre fois dans l'espace de quarante ans; mais les Romains s'étaient habitués à leur manière de combattre; l'habileté de Camille,

[1] Polybe I, 6; II, 18 et 22. Diod. Sic. XIV, 116. Justin, XXVIII, 2 et XLIII, 5. Tacite, Ann. II, 24. Suétone, Vie de Tibère, ch. 3 *aurum Senonibus olim in obsidione Capitolii datum*, NEC, UT FAMA EST, EXTORTUM A CAMILLO.

qui écrasa une armée gauloise sur les bords de l'Anio (367); celle de C. Sulpicius et de Popilius Lænas, qui battirent aussi deux fois les barbares (358 et 350); enfin, les exploits de Manlius Torquatus et de Valerius Corvus, qui tuèrent en combat singulier deux Gaulois de taille gigantesque, délivrèrent Rome des craintes que lui avaient inspirées ces terribles ennemis.

III. LE CONSULAT EST ACCORDÉ AUX PLÉBÉIENS. NOUVELLES CONQUÊTES DES PLÉBÉIENS SUR LES PATRICIENS.

Les petits peuples du Latium et de l'Étrurie qui voulurent profiter des invasions gauloises pour s'affranchir de la domination romaine, furent rudement replacés sous le joug, et leurs attaques ne purent même distraire les Romains des querelles du Forum, qui avaient repris, plus vives que jamais. Les plébéiens commençaient en effet à se lasser du tribunat militaire; ils sentaient bien que l'égalité politique ne serait décidément établie que quand le consulat lui-même serait partagé. Aussi leurs chefs reprirent de nouveau cette proposition. L'an 376, le tribun Licinius Stolon demanda qu'il ne fût point permis de posséder plus de cinq cents arpents de terre, et que l'un des deux consuls fût plébéien. La lutte dura dix ans; les tribuns réunirent cette fois toutes leurs forces; ils se continuèrent dans le tribunat, empêchèrent la nomination aux charges curules, et voulurent même faire traîner en prison le grand Camille, le vainqueur des Gaulois. Tant de violences effrayèrent le sénat, et Camille, vouant un temple à la Concorde, vint déclarer au peuple l'adoption de la loi Licinia. Le tribun Sextius, collègue de Licinius, fut le premier consul plébéien (366).

Les tribuns poursuivirent vivement leur victoire : en moins de trente années, ils envahirent successivement toutes les charges curules. En 365, ils arrivèrent à l'édilité curule; en 359, à la dictature; en 351, à la censure; enfin, en 337, à la préture, charge nouvelle créée par le sénat lorsqu'il avait cédé le consulat, et à laquelle il avait attribué les fonctions judiciaires des consuls. Restait le sou-

verain pontificat ; il fut aussi envahi par les plébéiens en 301. Les charges inférieures tombèrent en même temps en leur pouvoir : déjà, en 364, ils avaient pris occasion du dévouement filial du jeune Manlius, pour le nommer tribun légionnaire, et s'attribuer le choix des deux tiers de ces officiers ; en 311, ils obtinrent que les questeurs des légions pourraient aussi être choisis dans les deux ordres. Ainsi, l'égalité politique était établie et l'union des deux ordres consommée. Il était temps que la paix régnât au Forum, car Rome allait avoir à soutenir une guerre terrible de soixante-dix ans contre tous les peuples d'Italie, dont l'ambition romaine menaçait l'indépendance. Cette longue guerre, où Rome va se trouver engagée, porte le nom du peuple qui y a joué le principal rôle, c'est la guerre du Samnium.



CHAPITRE VII.

GUERRE CONTRE LES SAMNITES. — GUERRE CONTRE PYRRHUS.

I. PREMIÈRE PÉRIODE DE LA GUERRE DU SAMNIUM. (343-338.)



Par les défaites successives que les Gaulois ont essuyées dans le Latium, par les victoires de Popilius Lænas et de Rutilus sur les Étrusques (356), dont la confédération se trouva par là dissoute ; enfin, par la prise de Satricum (346 et 345), de Sora, à l'extrémité du pays des Volsques, Rome a étendu sa domination sur tout le Latium qu'elle tient dans la dépendance par ses colonies, et a contraint les Étrusques à reconnaître leur impuissance. Dès lors elle se trouve en contact avec un nouveau peuple, les Samnites, et elle jette des regards d'envie sur la riche et fertile Campanie.

Les Samnites étaient de cette race sabellienne qui occupait les montagnes de l'Italie centrale, peuplade de pasteurs belliqueux, dont les émigrations avaient couvert les

deux versants des Apennins jusqu'à la Lucanie. Dès l'an 424, ils étaient descendus vers la Campanie, où ils avaient détruit la confédération étrusque et donné le nom de Capoue à l'ancienne Vulturnum. Mais bientôt, amollis par la douceur du climat, ils ne purent résister aux attaques de leurs anciens frères, lorsque ceux-ci, suivant la route qui leur avait été tracée par les Samnites, quatre-vingts ans auparavant, vinrent à leur tour chercher les belles plaines de la Campanie, et essayèrent d'enlever Teanum, ville des Sidicins. Les Capuans marchèrent au secours de ces derniers; vaincus par les Samnites, ils se virent assiégés dans leur propre ville, et implorèrent le secours de Rome (343). Le sénat répondit qu'il avait signé, quelques années auparavant, un traité avec les Samnites. Pour forcer Rome à les défendre, les Capuans se donnèrent à elle. Le sénat accepta, et, oubliant ses intentions pacifiques, avertit les Samnites de respecter une ville devenue la propriété de Rome. Alors commença, sous le nom de guerre du Samnium, cette guerre qui comprit toutes celles que firent les peuples de l'Italie pendant soixante-seize ans pour défendre leur indépendance.

Cependant la guerre, commencée en 343, se termina après deux campagnes. Les Samnites, vaincus, demandèrent la paix, et l'ancienne alliance fut renouvelée. Rome garda Capoue; mais cette conquête faillit lui coûter cher. La garnison qu'elle avait mise dans cette ville se révolta. Séduits par la douceur du climat, ces Romains ne voulaient plus des bords fangeux du Tibre. Il fallut créer un dictateur, Valerius Corvus, qui fut contraint de leur accorder leurs nouvelles demandes : Que la solde des chevaliers fût moins élevée; que les deux consuls pussent être plébéiens; enfin, que le prêt à intérêt fût aboli.

Ces concessions accordées aux plébéiens encouragèrent les Latins à exiger les mêmes priviléges; mais les Romains repoussèrent avec indignation cette insolente demande, et la guerre éclata entre ces deux peuples, amis depuis plus d'un demi-siècle. Cette guerre était difficile; les Latins, qui depuis si longtemps combattaient dans l'armée romaine,

avaient sa discipline, son courage, son habitude des armes. Aussi les généraux romains redoublèrent de prudence et de sévérité : Manlius Torquatus fit mourir son fils pour avoir combattu sans son ordre; Decius qui déjà, en 340, avait délivré son collègue Cornelius Cossus renfermé par les Samnites dans les gorges de Saticule; Decius se dévoua aux dieux, et l'armée romaine, encouragée par ce sacrifice, remporta enfin, près de Veseris, une victoire qui replaça les Latins sous le joug (338). Pour éviter une nouvelle révolte, Rome rendit l'oppression inégale, et créa des intérêts différents parmi les villes latines, en accordant aux unes plus, aux autres moins.

II. DU SYSTÈME COLONIAL DES ROMAINS.

Avant de reprendre l'histoire de la guerre du Samnium, nous devons dire quel fut le système employé par Rome pour maintenir les pays vaincus dans sa dépendance; avant de montrer comment elle conquit l'Italie, il faut dire comment elle conserva le Latium.

Rome n'était qu'une ville, et ne serait jamais parvenue à maintenir l'Italie dans sa dépendance, si elle s'était contentée d'envoyer dans les villes conquises un gouverneur et quelques soldats pour y assurer son autorité. Les vaincus, n'étant point comprimés par la présence d'un corps nombreux de Romains, auraient bien vite essayé partout de ressaisir leur liberté. Le sénat trouva plusieurs moyens pour prévenir ce danger. Dans les premiers temps, on appela dans Rome même une partie des vaincus, on en fit des citoyens romains, pendant que d'anciens habitants de la ville allaient habiter et cultiver une portion des terres cédées par le peuple vaincu; plus tard, lorsque la population de Rome fut assez nombreuse pour n'avoir plus besoin de se recruter parmi les vaincus, on les laissa chez eux après leur défaite, en leur imposant pour condition de paix l'abandon d'un certain nombre d'arpents de terre et de maisons qu'on donnait à des citoyens romains pauvres, ou à d'anciens légionnaires; d'autres fois, quand on ne pouvait ou qu'on ne voulait point envoyer de colonies, on ac-

cordait à la ville certains droits, certains priviléges qui la mettaient dans les intérêts de Rome.

Par une heureuse rencontre, l'établissement de ces colonies convenait à la politique intérieure et extérieure du sénat. Lorsque le peuple, épuisé par la guerre, dépouillé de ses champs par l'ennemi ou l'usure, se soulevait dans le Forum, le sénat décrétait l'établissement d'une colonie, et se délivrait ainsi des plus turbulents d'entre les plébéiens. Ceux-ci partaient avec l'augure et l'agrimensor qui devait partager les terres nouvelles entre les émigrants. La nouvelle cité s'organisait sur le modèle de la métropole. Elle avait ses consuls dans les duumvirs, ses censeurs dans les quinquennaux, ses préteurs dans les décurions; mais la colonie, fille de Rome, ne devenait point, comme la colonie grecque, indépendante de la mère patrie. A Athènes, le fils âgé de vingt et un ans, entre dans la phratrie, devient citoyen, et ne doit plus à son père que les marques du respect filial. A Rome, la condition du fils est pire que celle de l'esclave : l'esclave affranchi est désormais un homme libre; le fils, au contraire, sera trois fois vendu, trois fois affranchi, avant que le père perde ses droits sur lui. De même pour la colonie romaine, elle doit rester éternellement dépendante de la mère patrie. Pour elle point d'émancipation : liberté dans son gouvernement intérieur, mais soumission aux ordres de Rome pour tout ce qui regarde la paix ou la guerre. Si Rome a besoin de soldats, elle en demandera à ses colonies; si celles-ci, épuisées par la guerre, implorent un peu de repos, elle répondra que, filles dévouées, elles doivent sacrifier tout leur sang pour la mère patrie. Ainsi, Rome se sert de ses colonies, qu'elle a semées autour d'elle, comme d'une épée et d'un bouclier pour attaquer et se défendre. Aussi les a-t-elle multipliées; avant la seconde guerre punique, elle en avait cinquante, toutes, à l'exception de trois, dans l'Italie centrale.

Ce fut surtout dans les guerres du Samnium que Rome se servit avec succès de ses colonies pour protéger les terres conquises et enfermer peu à peu les Samnites dans une ceinture de places fortes. Avant le renouvellement de la

guerre, l'extrémité du Latium fut défendue par des colonies envoyées chez les Ausones, à Calès (336), et chez les Volsques, à Terracine (329), à Fregelles (327), et plus tard à Sora, en 315, à Atine et Interamna (314); enfin, chez les Aurunces, à Minturnes et Vescia (315), à Suessa et Aurunca (314).

III. DEUXIÈME PÉRIODE. CONQUÊTE DE L'APULIE ET DE LA CAMPANIE (327-313).

Le Latium se trouvant bien gardé par toutes ces colonies, Rome s'occupa de la conquête de la Campanie. Depuis qu'elle était maîtresse de Capoue, elle voulait dominer sur toute cette contrée. Les Samnites, inquiets de la voir s'établir fermement si près d'eux, poussèrent la petite ville de Palépolis à prendre les armes. Rome envoie contre elle le consul Publius Philo, qui fut continué dans sa charge sous le titre nouveau de proconsul (326). Palépolis prise, la guerre s'engage avec les Samnites. Rome leur oppose son meilleur général, Papirius Cursor, qui montra d'abord une sévérité comparable à celle de Manlius. Forcé de retourner à Rome pour y prendre de nouveau les auspices, il avait défendu à Fabius Rullianus, son général de la cavalerie, de combattre avant son retour; cependant, excité par les provocations des Samnites, Fabius les surprit dans une position désavantageuse, et remporta une victoire signalée. Le dictateur, de retour, ordonne à ses licteurs de saisir Fabius; celui-ci allait éprouver le sort de Manlius Torquatus; mais les soldats, qui l'aimaient, accusant le dictateur de jalousie, protègent leur jeune général, qui se sauve à Rome; le dictateur l'y suit, et réclame la victime due à la discipline militaire. Alors on vit un imposant spectacle. Le peuple, les tribuns, et surtout le vieux père de Fabius, essayèrent de fléchir l'inflexible sévérité de Papirius; mais ce fut seulement lorsque, renonçant aux menaces, on eut recours aux prières, que Papirius, croyant avoir assez fait pour la discipline militaire, pardonna à son lieutenant. Le dictateur, de retour à l'armée, battit les Samnites en deux rencontres, et les força à demander une trêve qu'ils

violèrent deux fois. A la seconde violation, la paix leur fut refusée. Retrouvant alors des forces dans leur désespoir, ils confièrent la conduite de l'armée à Pontius Herennius, leur meilleur général. L'imprudence de Cornelius Cossus fut renouvelée, les Romains s'engagèrent encore dans un défilé. Mais cette fois ils ne trouvèrent point de Decius qui se dévouât volontairement pour le salut de l'armée; ils ne sortirent de ce lieu étroit, d'où l'ennemi pouvait les accabler sans combattre, qu'en se soumettant à passer sous le joug et à livrer leurs armes. Ils déposèrent leurs vêtements, ne conservèrent qu'une tunique, et défilèrent ainsi dépouillés entre deux haies de l'armée victorieuse. On dit que le général des Samnites, avant d'accorder ce honteux traité, avait fait venir au camp son vieux père, l'homme le plus sage de la nation. Le vieillard, consulté sur ce qu'on devait faire, répondit : « Tuez-les tous, ou « renvoyez-les tous avec honneur; de cette manière, vous « vous en ferez des amis fidèles ou des ennemis implaca- « bles. » Herennius comprit bientôt la sagesse de ces paroles.

Le sénat déclara que le traité fait avec les Samnites aux Fourches Caudines n'était point un traité, mais une simple promesse des consuls, et que cette promesse ne liait pas le peuple romain. Le consul Postumius, qui avait conclu le traité, vint se livrer aux Samnites avec ses officiers, afin de dégager la république; mais Pontius refusa de les recevoir, et la guerre recommença.

Lorsque les Romains s'étaient laissé enfermer dans les Fourches Caudines, ils allaient secourir leurs alliés, les Apuliens. Après le désastre de Postumius, en 321, ceux-ci firent défection. Le premier soin de Rome fut de punir ces alliés timides; elle ne craignit point de faire traverser tout le Samnium à ses légions, qui ne sortirent de l'Apulie qu'après en avoir pris toutes les villes, Satricum, Lucérie, Teanum, Canusium; les autres ouvrirent leurs portes. Alors, quand les Romains ne virent plus un ennemi dans cette province, et qu'ils eurent ainsi donné une leçon à leurs alliés, ils revinrent dans la Campanie dont ils voulaient à tout prix achever la conquête. Abandonnant cette

guerre de courses lointaines et aventureuses à travers le pays ennemi qu'ils avaient faite jusqu'alors, ils s'acharnèrent aux siéges des villes, et ne livrèrent bataille aux Samnites que quand ceux-ci vinrent les insulter dans leur camp. C'est ainsi qu'ils prirent Soticula, Sora, Nole, Atime et Calatie, battant autant de fois les Samnites que ceux-ci se présentèrent de fois devant eux. Ainsi, en 313, les Samnites avaient été écrasés par de sanglantes défaites, l'Apulie et la Campanie étaient soumises, et de nombreuses colonies occupaient les pays conquis, veillaient sur tous les mouvements des ennemis et des vaincus.

IV. TROISIÈME PÉRIODE. SOULÈVEMENT DE L'ÉTRURIE ET DE L'OMBRIE (313-304).

Mais c'est alors que commencent pour Rome les vrais dangers. L'Étrurie, jusqu'alors tranquille, s'inquiète des défaites essuyées par les Samnites, dont la ruine annonce celle de l'indépendance italienne. Sutrium était comme le poste avancé de Rome, du côté du nord; les Étrusques viennent l'assiéger. Battus par Æmilius Barbula (311), ils reviennent une seconde fois pour éprouver une seconde défaite. Fabius Rullianus les poursuit au delà de la sombre et effrayante forêt Aminienne, bat une armée d'Ombriens, et revient écraser encore les Étrusques, près de Pérouse. L'Étrurie demande la paix (310). On lui accorde une trêve de trente ans qui ne dure que quelques mois.

Aidés par la diversion des Étrusques et des Ombriens, les Samnites avaient repris quelque avantage; la confiance leur était revenue, et leur splendide armée, avec ses boucliers d'or ou d'argent, croyait que Rome allait céder à ce dernier effort. Mais à Longula, ils rencontrèrent leur habile adversaire, Papirius Cursor, que Fabius venait de proclamer dictateur malgré ses ressentiments, et toutes les richesses de leur camp servirent d'ornement au dernier triomphe du victorieux Papirius (309). Cette même année, Fabius ruinait à jamais la puissance de l'Étrurie par la sanglante victoire du lac Vadimon; jamais l'Étrurie ne s'en releva.

Passant de là dans le Samnium, puis dans l'Ombrie, Fabius ajoute partout de nouveaux titres à sa gloire; par ses victoires, toute confédération générale devient impossible, et il ne quitte le commandement que quand il ne reste plus qu'à détruire les résistances partielles qui se rencontrent encore. Ainsi les Herniques, les Èques, assez imprudents pour se soulever, se font accabler, et les Samnites, après quelques nouveaux efforts, toujours inutiles, semblent reconnaître leur impuissance et demandent la paix (304).

Durant cette période, les Romains avaient continué leur système de mettre entre eux et leurs ennemis un certain nombre de places fortes, où des soldats romains tenaient garnison, sous le titre de colons. Ainsi de 315 à 304 ils avaient formé, en établissant des colonies à Fregelles, Atina, Interamna, Casinum, Teanum, Sidicinum, Suessa, Aurunca, Sora et Alba, une barrière de places fortes que les Samnites ne pouvaient franchir, et qui en outre les empêchaient de faire des levées dans plusieurs pays, d'où ils auraient pu tirer de nombreux soldats.

V. QUATRIÈME PÉRIODE. UNION DES SAMNITES, DES ÉTRUSQUES, DES OMBRIENS ET DES BOÏENS. FIN DE LA GUERRE (304-282).

La guerre ne pouvait se terminer que par l'extermination de ces infatigables Samnites. En 299, Rome apprend que les Étrusques ont rompu la trêve, que le Samnium est en armes, que les Ombriens se soulèvent, qu'enfin, les terribles Gaulois de la Cisalpine, les Boïens, vont unir leurs efforts à ceux des autres ennemis de Rome. Le sénat fait face de toutes parts. Fabius Maximus, Decius Mus, Volumnius, combattent et sont vainqueurs à Bovianum, à Tiferne, à Malventum et sur le Vulturne. Ainsi les premières années se passent à s'essayer sur divers points. Tout à coup les Samnites passent dans l'Étrurie, et tous, Étrusques, Ombriens, Samnites, Gaulois, Boïens, s'unissent une dernière fois. A Rome, toute la population prit les ar-

mes. Deux armées couvrirent la ville; une autre surveilla le Samnium. Une quatrième marche à l'ennemi, conduite par Fabius et Decius Mus, et engage la plus sanglante bataille de cette longue guerre. Decius se dévoua comme son père, et la victoire de Sentinum (296) délivra Rome de ses terreurs.

Mais le triomphe de Rome n'était pas encore complet. Les Samnites lèvent de nouvelles troupes, et font intervenir les dieux dans leurs préparatifs. Suivant un ancien usage religieux, tous s'engagent par serment à combattre jusqu'à la mort; quiconque n'accourra pas aux ordres du général ou se retirera sans ses ordres, sera dévoué à Jupiter. Quarante mille hommes se réunissent à Aquilonie. Là, au milieu du camp, dans une enceinte entourée de toiles et de claies, on offre un sacrifice d'après les rites de l'ancienne religion du Samnium. Ensuite chaque soldat est introduit à son tour dans l'enceinte, et là, devant l'autel, sur la victime qui vient d'être immolée, entouré des centurions tenant leur épée nue à la main, il jure de ne rien révéler de ce qu'il aura vu ou entendu pendant son initiation. Ensuite il s'engage par un serment terrible, qui appelle l'exécration des dieux sur sa tête et sur sa famille, à suivre partout son général, à ne jamais fuir, et à tuer sur-le-champ, de sa propre main, tout guerrier qui prendrait la fuite. Quelques-uns refusent de jurer : on les égorge et on les laisse étendus près de l'autel, pour servir de leçon aux autres. Ils recrutent ainsi seize mille hommes, qu'ils appellent la *Légion du lin*. On les revêt d'armes brillantes et de casques surmontés d'aigrettes, pour les distinguer des autres soldats, qui se montent à plus de vingt mille. L'armée réunie va prendre position à Aquilonie.

Le général romain, Papirius Cursor, malgré de funestes présages, engage la bataille, et au plus fort de l'action, l'ennemi voit tout à coup des nuages de poussière s'élever derrière lui. C'étaient des cavaliers romains, qui, d'après les ordres de Papirius, traînaient derrière eux d'énormes branches d'arbres, et figuraient ainsi l'arrivée d'un renfort. Les Samnites se croyant pris à dos, lâchent pied; mais la

Légion du lin, fidèle à son serment, périt tout entière (293).

Les Samnites éprouvèrent alors défaites sur défaites. Le fils de Rullianus, le jeune consul Fabius Gurgès, reçut, il est vrai, une sévère leçon pour les avoir attaqués avec trop de témérité; mais guidé par l'expérience de son père, il leur tua vingt mille hommes et fit prisonnier le célèbre Pontius Herennius. Sur son char de triomphe, Fabius avait à sa droite son père et son fils encore enfant, qui devait être un jour Fabius Cunctator.

Les Samnites tinrent encore une année la campagne. Enfin, en 290, Curius Dentatus dicte la paix aux malheureux restes de ce peuple héroïque. La soumission des Sabins qui avaient remué, et l'envoi de colonies dans l'Ombrie, à Castrum, Adria, Sena et Firmum, assurent la tranquillité de l'Italie centrale et étendent la domination de Rome jusqu'à la mer Adriatique. Les Gaulois ayant encore pris les armes, en 283, furent écrasés. Le consul Dolabella reconquit la rançon du Capitole, et Rome put se vanter qu'il ne restait plus un seul des descendants des Gaulois qui avaient assiégé le Capitole. L'année suivante, les Brutiens et les Lucaniens perdirent vingt-cinq mille guerriers. Ce fut la dernière bataille de cette longue guerre. Dès lors Rome domine depuis le Rubicon jusque dans la Grande-Grèce.

VI. PYRRHUS. — SOUMISSION DE LA GRANDE-GRÈCE.

Rome trouvait toujours une guerre nouvelle derrière une guerre achevée. Après la réduction de l'Italie centrale, il lui fallut entreprendre celle de la Grande-Grèce. Elle avait à se plaindre des Tarentins, qui s'étaient plus d'une fois alliés aux Samnites, et qui d'ailleurs commencèrent eux-mêmes les hostilités, en courant sus à des galères romaines qui passaient un jour en vue de leur port, et en attaquant Thurii, alliée des Romains. Les ambassadeurs envoyés par Rome pour demander satisfaction furent reçus avec une insultante ironie, et un vil bouffon, Philomidès, osa même salir de son urine la robe de Postumius, le chef de l'ambassade. « Riez maintenant, s'écria le Romain; vos ris se change- « ront bientôt en pleurs. Ce sera dans votre sang que se-

« ront lavées les taches de mes vêtements. » Les indignes descendants de Sparte ne se sentirent pas la force de soutenir seuls la lutte qui les menaçait. Ils appelèrent à leur secours, Pyrrhus, l'aigle de l'Épire[1], qui en moins d'un an avait conquis et perdu la Macédoine, et qui alors, rentré dans ses États, saisit avec empressement cette nouvelle occasion de guerroyer. Les Tarentins s'étaient flattés que ce prince les laisserait en paix se livrer aux plaisirs, tandis que lui il s'exposerait pour eux aux dangers; mais il fallut renoncer à cette folle espérance. Pyrrhus, arrivé avec les débris d'un armement considérable détruit par la tempête, fit fermer les théâtres, les bains, les gymnases, et cesser les festins. Bien plus, il força la jeunesse à prendre les armes, et se montra d'une sévérité inexorable pour les enrôlements. « Choisissez les grands, disait-il à ses officiers, je « me charge de les rendre braves. » Bientôt Pyrrhus se mit en campagne. La première rencontre eut lieu près d'Héraclée, sur les bords du Liris. L'armée romaine, commandée par Levinus, fit des prodiges de valeur, et c'en était fait de Pyrrhus, s'il n'eût fait avancer ses éléphants. La vue de ces animaux monstrueux et inconnus jeta le désordre dans les rangs romains, et bientôt la fuite devint générale. Mais Pyrrhus avait perdu l'élite de ses troupes. Aussi félicité de sa victoire, il répondit : « Encore un pareil suc« cès et je retourne en Épire sans un soldat. »

Cependant ce premier avantage lui assura les secours des Lucaniens et des Samnites, qui vinrent en grand nombre se joindre à lui. Avec ce renfort il marche sur Rome, et afin d'inquiéter les derrières de l'armée romaine, il cherche à faire prendre les armes aux Étrusques; mais ceux-ci ne bougèrent pas, et Pyrrhus arrivé à Préneste, à quinze lieues de Rome, apprenant que deux armées consulaires s'approchent pour le cerner, retourne prendre position en Campanie. Il songe alors à négocier; car il commence à douter de sa fortune. « Les Romains n'ont pas été

[1] Les Épirotes lui ayant donné le surnom d'aigle : « C'est par vous, « leur dit-il, que je le suis devenu. Vos armes ont été pour moi comme « des ailes rapides qui m'ont élevé à un vol si haut. »

« vaincus par les Épirotes, c'est Levinus seul qui a été « battu par Pyrrhus, » avait dit l'incorruptible Fabricius en apprenant l'issue du combat d'Héraclée; et Pyrrhus sentait bien tout ce que ce mot avait de vrai.

Il envoie donc à Rome le Thessalien Cinéas, qui avait été disciple de Démosthène, et par l'éloquence duquel il avait conquis plus de villes que par la force des armes. Celui-ci, au nom de son maître, offrit de rendre tous les prisonniers sans rançon, et d'aider les Romains à conquérir l'Italie, ne demandant pour cela que leur amitié et une sûreté entière pour les Tarentins. Quelques sénateurs inclinaient pour la paix; mais le vieil Appius Claudius, que l'âge et la cécité retenaient loin des affaires, se fait porter dans le sénat, auquel il reproche son hésitation et sa faiblesse, et dicte cette réponse, que Cinéas doit porter à son maître : « Que Pyrrhus sorte sur-le-champ de l'Italie, « et qu'alors, s'il le veut, il fasse des propositions de paix « et d'alliance. »

La guerre recommença. Un second combat eut lieu près d'Asculum. L'issue en fut douteuse, et les deux armées rentrèrent chacune dans son camp. Cette bataille avait coûté à Pyrrhus la meilleure partie des troupes qu'il avait amenées d'Épire et ses plus habiles capitaines. Ses alliés commençaient à se refroidir, et il ne voyait aucun moyen de recruter son armée; tandis que les Romains réparaient sans peine les pertes de leurs légions. Il devait donc saisir avec empressement la première occasion qui s'offrirait de quitter l'Italie; elle ne tarda pas à se présenter.

Les Siciliens, harcelés par les Mamertins et par les Carthaginois, appelèrent l'aventurier épirote à leur secours. Il les délivra; mais, aspirant dès lors à la conquête de l'Afrique, il accabla tellement le pays, que bientôt les Siciliens ou s'allièrent avec les Carthaginois, ou invoquèrent l'assistance des Mamertins. Il ne voyait partout que défection, que soulèvements, quand il reçut des lettres des Samnites et des Tarentins qui le conjuraient de venir les protéger. Ces lettres lui fournissaient un prétexte honnête pour quitter la Sicile. Il repassa donc le détroit, disant à ceux qui

l'environnaient : « Mes amis, quel beau champ de bataille « nous laissons là aux Carthaginois et aux Romains ! »

Les Samnites étaient dans la situation la plus fâcheuse. Défaits dans plusieurs combats par les Romains, ils avaient perdu courage. Pyrrhus essaya de réparer leurs défaites; mais vaincu à Bénévent par Curius Dentatus, il abandonna ses alliés et l'Italie (275) pour aller enlever la Macédoine à Antigone Gonatas, et mourir à Argos de la main d'une vieille femme. Tarente, Crotone, Locres, toute la Grande-Grèce, tombèrent bientôt au pouvoir des Romains, dont la domination dès lors s'étendit du Pô au détroit de Messine.



CHAPITRE VIII.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. — CONQUÊTES DE ROME ET DE CARTHAGE DANS L'INTERVALLE DE LA PREMIÈRE A LA SECONDE GUERRE PUNIQUE.



I. PARALLÈLE DE ROME ET DE CARTHAGE.

Par la retraite de Pyrrhus, par la conquête de l'Italie méridionale, par la soumission définitive du Samnium et de l'Étrurie, Rome a étendu son autorité sur toute la partie péninsulaire de l'Italie. Cette ville est devenue maintenant une puissance redoutable, la plus grande qui se trouvât alors dans le monde. La Grèce, en effet, a perdu depuis longtemps sa liberté; la Macédoine est épuisée par les guerres d'Alexandre, et les successeurs du héros macédonien n'ont élevé en Asie que de fragiles empires. La seule puissance qui puisse lutter sérieusement avec Rome, ce n'est point un peuple, mais une ville comme elle, une colonie de Tyr, Carthage, qui avait bien vite effacé sa métropole par ses richesses et sa puissance. Carthage était une grande puissance commerciale; mais dans l'antiquité, le commerce ne pouvait se faire qu'à main armée; aussi les flottes de Carthage étaient-elles toujours montées par de nombreux soldats, à

l'aide desquels elle assurait et étendait son commerce. Toute la côte septentrionale de l'Afrique, depuis les confins de la Libye jusqu'au grand Océan, par delà les colonnes d'Hercule, lui était soumise; la Corse, la Sardaigne, les îles Baléares, servaient de stations à ses vaisseaux; l'Espagne, alors si riche en mines d'argent, était exploitée par elle, après l'avoir été par les Phéniciens. Ainsi Carthage commandait sur toute la partie occidentale de la Méditerranée. De bonne heure elle convoita la grande île qui se trouve au pied de l'Italie, en face de l'Afrique; de bonne heure elle y envoya des armées nombreuses; mais elle rencontra en Sicile des Grecs civilisés, industrieux et habiles dans l'art de la guerre; elle rencontra Agrigente, Syracuse, ces villes presque aussi grandes qu'elle-même; Gélon, Denys l'Ancien, Agathocle, qui l'empêchèrent de prendre pied en Sicile. Toutefois, à l'époque où commence la première guerre Punique, Carthage, grâce aux troubles de Syracuse, ou aux dissensions qui agitaient la Sicile tout entière, était parvenue à s'emparer des deux tiers de l'île.

Le vaste empire des Carthaginois, qui s'étendait ainsi sur toutes les côtes occidentales de la Méditerranée, n'était point, il s'en fallait de beaucoup, aussi fermement établi que celui de Rome, sur l'Italie. Carthage traitait rudement ses sujets, forçait les Espagnols à exploiter eux-mêmes leurs mines pour son compte; les Baléares, les Africains, à monter sur ses vaisseaux; chez tous, elle établissait des comptoirs où elle forçait les vaincus à venir acheter les denrées dont ils avaient besoin, et qu'elle leur faisait payer au prix qu'elle fixait elle-même. Les peuples de l'Italie, après leurs défaites, perdaient, il est vrai, leur indépendance politique et souvent une partie de leur territoire; mais ils conservaient presque toujours leur gouvernement municipal, et quelquefois même, pour les attacher à sa cause, Rome leur cédait quelques-uns des droits de cité. Si Rome faisait des conquêtes, c'était par ambition : une fois entrée dans cette voie violente, il lui fallut aller jusqu'au bout, abattre les résistances partout où elle en trouvait; si les Carthaginois, au contraire, entretenaient des armées, c'était

uniquement dans des vues commerciales, c'était pour conquérir de jour en jour de nouvelles richesses. Aussi, le système suivi par ces deux villes à l'égard des peuples soumis était tout différent. Les conquêtes de Carthage ayant pour but l'or, non-seulement elle enlevait aux vaincus leur indépendance politique, mais encore elle les épuisait chaque jour par mille vexations nouvelles, tandis que Rome les laissait, après leur défaite, se conduire à peu près comme ils le voulaient, pourvu qu'ils reconnussent sa suprématie. Ces différences dans la manière de traiter les vaincus sont importantes à remarquer, car elles expliquent la force de Rome et la faiblesse de Carthage.

Les ressources de cette dernière ville étaient grandes sans doute; sa marine était puissante, tandis que Rome avait à peine quelques galères. Mais, à cette époque où l'art de la navigation était encore dans son enfance, il n'était point difficile à un peuple étranger à la mer d'égaler en peu de temps les plus habiles marins. Aussi verrons-nous les Romains battre les Carthaginois la première fois qu'ils les rencontreront sur mer. Ce qui, dans la lutte de ces deux villes, devait surtout donner l'avantage aux Romains, c'était que leurs armées étaient composées de citoyens, d'alliés, intéressés à leur cause. Celles de Carthage, au contraire, n'étaient formées que de mercenaires, dont on allait acheter les services en Corse, en Espagne et en Gaule surtout. Ces soldats, combattant pour une cause qui n'était pas la leur, devaient le faire avec moins de courage, devaient se montrer moins disposés à supporter les privations, à braver les périls, que les Romains combattant pour leur patrie.

L'état intérieur de Carthage, à cette époque, était pour cet État une nouvelle cause de faiblesse : autrefois deux magistrats à vie, nommés suffètes, commandaient les armées et exerçaient dans l'intérieur de la ville, durant la paix, une sorte de prééminence qui ne leur assurait du reste que peu d'autorité; un sénat décidait de presque toutes les affaires, et le peuple était consulté dans les occasions importantes; enfin, un conseil secret, composé d'un petit nombre

de sénateurs, jugeait dans les cas importants. A l'époque de la première guerre Punique, cette organisation était changée : les suffètes étaient devenus annuels; ils avaient perdu le commandement des armées, dont s'étaient emparées quelques familles puissantes; le sénat, asservi par elles, avait créé le conseil des centumvirs, qui épiait la conduite des généraux, et sur le moindre soupçon, les faisait mettre en croix; enfin, à toutes ces autorités rivales et ennemies, il fallait ajouter le peuple, puissant par son nombre, et qui voulait avoir sa part dans le gouvernement. Toutefois ce n'était en quelque sorte que par des séditions qu'il réclamait de temps à autre l'exercice du pouvoir; dans les temps ordinaires, la puissance était entre les mains des Cent nommés à vie par le peuple : ils dominaient le sénat; les suffètes étaient réduits à l'état de juges et les généraux commandaient les armées. Telle était l'étendue de l'empire de Carthage et son organisation intérieure, telles étaient les forces dont elle pouvait disposer au moment où éclata la première guerre Punique [1].

[1] Montesquieu, dans son beau parallèle de Rome et de Carthage, dit : « Carthage, qui a fait la guerre avec son opulence, contre la pauvreté romaine, avait par cela même du désavantage; l'or et l'argent s'épuisent, mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

« Les Romains étaient ambitieux par orgueil, et les Carthaginois, par avarice; les uns voulaient commander, les autres voulaient acquérir : et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

« Les Carthaginois se servaient de troupes étrangères, et les Romains employaient les leurs. Comme ces derniers n'avaient jamais regardé les vaincus que comme des instruments pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avaient soumis; et plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république. Carthage employait plus de force pour attaquer; Rome, pour se défendre. Celle-ci arma sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille de cheval contre les Gaulois et Annibal qui l'attaquaient, et elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois, ce qui rendit ses forces éternelles.

« L'établissement de Carthage dans son pays était moins solide que celui de Rome dans le sien : cette dernière avait trente colonies autour d'elle, qui en étaient comme les remparts. Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avait abandonnée; c'est que les Samnites et les autres peuples d'Italie étaient accoutumés à sa domination.

« La plupart des villes d'Afrique, étant peu fortifiées, se rendaient d'abord à quiconque se présentait pour les prendre; aussi tous ceux qui y

II. PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

L'occasion de la première guerre Punique fut la demande d'un secours faite aux Romains par les Mamertins,

débarquèrent, Agathocle, Regulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

« On ne peut guère attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion ; leur ville et leur armée même étaient affamées, tandis que les Romains étaient dans l'abondance de toutes choses.

« Chez les Carthaginois, les armées qui avaient été battues devenaient plus insolentes, quelquefois elles mettaient en croix leurs généraux, et les punissaient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimait les troupes qui avaient fui, et les ramenait contre l'ennemi.

« Le gouvernement des Carthaginois était très-dur : ils avaient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que lorsque les Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs, et, si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succombèrent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagère, et qu'elle ne remplit pas même ses vues.

« La fondation d'Alexandrie avait beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la superstition bannissait en quelque façon les étrangers de l'Égypte ; et lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avaient songé qu'à affaiblir leurs nouveaux sujets : mais, sous les rois grecs, l'Égypte fit presque tout le commerce du monde, et celui de Carthage commença à déchoir.

« Les puissances établies par le commerce peuvent subsister longtemps dans leur médiocrité ; mais leur grandeur est de peu durée. Elles s'élèvent peu à peu et sans que personne s'en aperçoive, car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit et signale leur puissance ; mais lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

« La cavalerie carthaginoise valait mieux que la romaine, par deux raisons : l'une, que les chevaux numides et espagnols étaient meilleurs que ceux d'Italie ; et l'autre, que la cavalerie romaine était mal armée ; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grèce qu'ils changèrent de manière, comme nous l'apprenons de Polybe.

« Dans la première guerre punique, Regulus fut battu dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie ; et, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires.

« Scipion ayant conquis l'Espagne, et fait alliance avec Massinissa, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama, et finit la guerre.

« Les Carthaginois avaient plus d'expérience sur la mer, et connaissaient mieux la manœuvre que les Romains : mais il me semble que cet avantage n'était pas pour lors si grand qu'il le serait aujourd'hui.

« Les anciens n'ayant pas la boussole, ne pouvaient guère naviguer que sur les côtes ; aussi ne se servaient-ils que de bâtiments à rames, petits et plats ; presque toutes les rades étaient pour eux des ports ; la science des pilotes était très-bornée, et leurs manœuvres, très-peu de chose : aussi

anciens mercenaires au service d'Agathocle, et qui, restés sans emploi après sa mort, s'emparèrent de Messine, et de là ravagèrent toute la Sicile. Assiégés à la fois par les Syracusains et les Carthaginois, ils implorèrent le secours de Rome; le sénat le leur promit.

On a discuté sur la justice de cette guerre, comme si Rome avait jamais invoqué d'autre principe que celui de l'utilité, de l'opportunité d'une entreprise. Or, il était urgent d'éloigner de l'Italie méridionale, si récemment conquise et encore indocile au joug, une puissance qui ne pouvait manquer de devenir une rivale dangereuse, surtout si elle s'établissait fermement en Sicile.

Ce fut l'an 264 que commença la première guerre Punique; elle devait durer vingt-trois ans. Les événements en furent variés; d'abord la Sicile en fut le théâtre. Les lé-

Aristote disait-il qu'il était inutile d'avoir un corps de mariniers, et que les laboureurs suffisaient pour cela.

« L'art était si imparfait, qu'on ne faisait guère avec mille rames que ce qui se fait aujourd'hui avec cent.

« Les grands vaisseaux étaient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvaient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit à Actium une funeste expérience; ses navires ne pouvaient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquaient de toutes parts.

« Les vaisseaux anciens étaient à rames; les plus légers brisaient aisément celles des plus grands, qui, pour lors, n'étaient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux dématés.

« Depuis l'invention de la boussole, on a changé de manière; on a abandonné les rames, on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus composée, et les pratiques se sont multipliées. Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochaient soudain, et les soldats combattaient des deux parts; on mettait sur une flotte tout une armée de terre. Dans la bataille navale que Regulus et son collègue gagnèrent, on vit combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors, les soldats étaient pour beaucoup, et les gens de l'art, pour peu; à présent, les soldats sont pour rien, ou pour peu, et les gens de l'art, pour beaucoup.

« La victoire du consul Duillius fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avaient aucune connaissance de la navigation : une galère carthaginoise échoua sur leurs côtes; ils se servirent de ce modèle pour en bâtir. En trois mois de temps, leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée; elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois et la battit.

« A peine à présent tout une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paraître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer; c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne puisse pas faire. Et si de nos jours un grand prince réussit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi. »

gions, conduites par Appius Caudex, traversèrent le détroit de Messine sur des radeaux ou des navires empruntés aux peuples commerçants de l'Italie, et battirent, les uns après les autres, les Carthaginois et les Syracusains. Hiéron, qui commandait ces derniers, fut si étonné de sa prompte défaite, qu'il fit aussitôt la paix avec les Romains, et persévéra cinquante ans dans cette alliance. Ainsi protégés sur leurs derrières par la possession de Messine et le traité fait avec Syracuse, les Romains s'avancèrent dans l'intérieur de l'île. A leur approche, toutes les villes ouvrirent leurs portes. Telle était la dureté du joug de Syracuse, que soixante-sept villes se rendirent ainsi sans combat; les Carthaginois ne purent même défendre Agrigente, prise la seconde année de la guerre. Mais c'est alors que commencèrent pour Rome les plus rudes travaux. Chassés de l'île, les Carthaginois montèrent sur leurs vaisseaux, et, tournant autour de la Sicile, ravitaillèrent les villes de la côte, tandis que leurs flottes ravageaient les rivages de l'Italie.

Dans une île, toute la vie est aux rivages, dans les cités maritimes; c'était donc ne rien avoir que de laisser les côtes entre les mains des Carthaginois. Mais pour les leur enlever, il fallait une flotte; une galère carthaginoise, échouée sur le rivage, servit de modèle : en deux mois, cent vingt vaisseaux sont construits et lancés à la mer. Le consul Scipion se laissa prendre, il est vrai, en sortant du port; mais ce malheur fut bientôt réparé. Pour rendre inutile l'habileté des Carthaginois à faire manœuvrer leurs vaisseaux, le consul Duilius fixe à la proue des siens une machine, appelée *corbeau*, qui, s'abaissant sur le navire ennemi, le saisit, l'arrête et le force de recevoir l'abordage. Dès lors l'engagement ressemble à un combat sur la terre ferme; les Romains y retrouvent tous leurs avantages, et Carthage, qui se croyait la reine des mers, est battue sur son élément à la première rencontre (260).

La conquête de la Corse, de la Sardaigne et de presque toute la Sicile carthaginoise, une nouvelle victoire près des îles Lipariennes, enfin l'important succès d'Ecnome, ouvrent aux Romains le chemin de l'Afrique. Regulus y passa; toutes les villes ouvrirent leurs portes; Tunis même

se rendit, et Carthage n'avait plus d'espoir, quand elle vit arriver le Lacédémonien Xantippe, dont l'habileté rétablit ses affaires. Regulus, attiré dans les plaines, enveloppé par la cavalerie numide, fut vaincu et fait prisonnier (255).

Cependant la même année, les Romains remportent encore deux victoires sur les côtes d'Afrique; mais les tempêtes détruisent successivement toutes leurs flottes, et la guerre, redevenant continentale, est de nouveau transportée en Sicile. Les succès sont balancés; si les Carthaginois perdent Panorme, Himère et Lipari, Rome se voit enlever Agrigente (254); toutefois Carthage, qui ne peut, comme Rome, vivre dans la guerre et de la guerre, demande la paix (250). Le sénat s'y refuse; car il veut maintenant chasser à tout prix les Carthaginois de la Sicile. Toute la guerre se concentre autour de Lilybée et de Drépane. Amilcar, placé à Érix, veille sur ces deux siéges, harcèle sans cesse les Romains, et pendant huit ans rend tous leurs efforts inutiles. Le sénat reconnaît encore une fois la nécessité d'avoir une marine; ce dernier effort réussit: Lutatius Catulus est vainqueur près des îles Égates, et Carthage qu'épuise cette guerre sans résultat, laisse voir tout à coup son découragement et demande la paix. On lui rend la Corse et la Sardaigne, mais elle renonce à la Sicile et aux îles voisines, et promet de payer en dix ans deux mille deux cents talents (241).

III. GUERRE DES MERCENAIRES. — CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES CARTHAGINOIS. — CONQUÊTES DES ROMAINS DANS L'INTERVALLE DES DEUX PREMIÈRES GUERRES PUNIQUES.

Carthage n'était pas au bout de ses sacrifices. Ces nombreux mercenaires avec lesquels elle avait soutenu la lutte, il fallait encore les payer, et accomplir les nombreuses promesses qui leur avaient été faites; mais les marchands de Carthage ne pouvaient consentir à mettre encore de l'argent dans une si mauvaise affaire. Ils firent si bien qu'ils laissèrent arriver tous les mercenaires de Sicile, avant d'oser leur déclarer qu'il fallait qu'eux aussi eussent leur part des charges communes. Invoquer le patriotisme des mer-

cenaires était chose singulière ; ils répondirent par des cris : L'argent, l'argent ! et comme l'argent ne venait point, ils voulurent se payer de leurs propres mains. Alors commença une guerre que ce monde de fer de l'antiquité a nommée la *guerre inexpiable*. Point de prisonniers de part ni d'autre. Quand les mercenaires, enfermés dans le défilé de la Hache par le grand Amilcar, eurent mangé les esclaves et les plus faibles d'entre eux, il fallut traiter ; le Carthaginois promit tout, puis fit mettre les chefs en croix et passer le reste au fil de l'épée (240-237).

L'armée d'Amilcar pouvait devenir dangereuse à son tour ; Carthage envoya le général et les soldats lui soumettre toute la côte d'Afrique jusqu'au delà des colonnes d'Hercule, pour la dédommager de ses pertes. Une proie plus riche fut la conquête de l'Espagne ; Amilcar y passa. Pendant huit ans, il lutta contre les peuples belliqueux de cette contrée, et périt dans une bataille contre les Lusitaniens. Son gendre Asdrubal poussa jusqu'à l'Èbre, où les Romains effrayés l'arrêtèrent par un traité (227).

Tandis que l'empire de Carthage s'étendait jusqu'à l'Èbre, Rome agrandissait aussi son territoire. Déjà, pendant la révolte des mercenaires d'Afrique, les peuples de la Corse et de la Sardaigne avaient appelé les Romains, qui, au mépris des traités, s'emparèrent de ces deux îles.

L'année même où se terminait la guerre inexpiable, Rome commençait sa longue lutte contre la Gaule cisalpine. Dans ce pays étaient descendus à diverses époques des barbares dont l'esprit remuant et belliqueux menaçait la tranquillité de toute la Péninsule. Les Gaulois étaient des hôtes fort incommodes pour l'ancien monde. Quelques années auparavant, plusieurs bandes, parties des environs de Tolosa, s'étaient jetées à travers toute la Germanie, pour aller piller le temple de Delphes ; puis après avoir ravagé la Macédoine, elles étaient passées dans l'Asie Mineure qu'elles rançonnaient d'une extrémité à l'autre. Leurs incursions dans l'Italie centrale avaient laissé un terrible souvenir. Aussitôt que l'on apprenait à Rome une nouvelle prise d'armes des Gaulois, la terreur et l'effroi étaient au comble, les précautions,

extrêmes : on déclarait qu'il y avait *tumulte*, et alors il fallait que tous, jusqu'aux prêtres, prissent les armes. Quand les Romains virent tous les peuples qui les entouraient parfaitement dociles au joug, ils songèrent à ces terribles ennemis du nord de l'Italie, et entreprirent d'en débarrasser la Péninsule, mais en les attaquant prudemment les uns après les autres, et en semant la division parmi eux. Rome commença par les Gaulois Boïens et les Liguriens. Cette première guerre fut heureuse, grâce aux dissensions intestines qui divisaient les Gaulois; les Boïens firent peu de résistance. Rome crut un instant que ces terribles ennemis avaient perdu leur ancien courage, et ne poussa pas plus loin la guerre contre eux. Elle crut même pouvoir poser les armes, et fermer le temple de Janus pour la première fois depuis Numa (235).

Cette paix universelle que Rome déclarait ainsi solennellement ne fut pas de longue durée. La même année, il y eut des troubles dans la Corse et la Sardaigne. Les Liguriens remuèrent aussi, et il fallut plusieurs combats pour les forcer à quitter la plaine et à se réfugier dans les montagnes. Une proposition du tribun Flaminius, pour le partage des terres enlevées aux Sénons, rallume la guerre. Les Boïens, qui savaient par la colonie militaire envoyée à Ariminium ce qu'il en coûtait d'avoir les Romains pour voisins, prirent les armes à la nouvelle de la proposition de Flaminius. Ils essayèrent de former une ligue entre toutes les nations de l'Italie du nord. Mais les Venètes, ennemis des Gaulois et d'origine différente, refusèrent d'y entrer. Les Liguriens étaient épuisés, les Cénomans, jaloux sans doute des Insubres et des Boïens, avaient vendu leur alliance à Rome. Les Boïens et les Insubriens, restés seuls, ne désespèrent point de leur cause; ils appellent à leur secours les Gésates, et prennent eux-mêmes l'offensive. Le sénat s'alarme, et déclare qu'il y a tumulte (226); sept cent mille fantassins et soixante-dix mille cavaliers se tiennent prêts à repousser l'invasion de ces redoutables ennemis. Déjà l'armée gauloise était en Étrurie, et elle avait détruit cinquante mille Romains près de Clusium, quand le hasard fit débarquer sur

ses derrières les légions qui revenaient de la Sardaigne, au moment même où l'armée consulaire leur barrait le chemin de Rome. La victoire de Télamone (225) sauva Rome; celle de l'Addua (223), la prise de Milan, la défaite des Gésates et la mort de leur roi Viridomare, tué par Marcellus, qui remporta les troisièmes dépouilles opimes, assurèrent aux Romains la soumission apparente de toute l'Italie du nord (222). L'Istrie est conquise l'année suivante, et la conquête de l'Illyrie (219) leur ouvre l'entrée de la Grèce.

Ainsi l'an 219, Rome, maîtresse de la Sicile, de la Corse et de la Sardaigne, domine sur la Péninsule tout entière, et possède, même du côté de la Grèce, les avant-postes de l'Italie; mais à l'ouest, elle n'a pas encore franchi les Alpes; elle ne tient point les passages des montagnes; c'est par là qu'arrivera Annibal.

CHAPITRE IX.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Comme la seconde guerre Punique aura l'Italie pour principal champ de bataille, comme Rome verra l'ennemi camper au pied de ses murailles, il est nécessaire que nous sachions bien quel était l'état de cette contrée à cette époque, que nous sachions surtout par quels moyens Rome pouvait la tenir dans sa dépendance.

De tous les États de l'antiquité, Rome est celui qui sut le mieux créer une grande et forte unité politique. Les moyens qu'elle employa pour arriver à ce but furent surtout l'envoi d'un très-grand nombre de colonies chez les vaincus, et la concession faite à ceux-ci d'une certaine portion des droits de citoyens romains. Pour les colonies, nous avons montré plus haut, à l'occasion de la guerre du Samnium, quelle était leur importance sous le rapport militaire; ajoutons ici, que ces colonies étaient comme autant de petites Romes destinées à répandre autour d'elles l'esprit et les coutumes de la métropole, à faire oublier toute la vieille

histoire des peuples vaincus, à effacer enfin leurs souvenirs et leur nationalité. Quant aux concessions de priviléges, elles étaient faites de manière à mettre les vaincus dans les intérêts de Rome, ou à semer la division parmi eux. La politique des Romains fut toujours d'accorder aux villes soumises des priviléges plus ou moins étendus, selon que la ville était plus ou moins rapprochée de Rome. D'abord elle s'était formé autour d'elle comme une ceinture de villes municipales qui avaient droit de suffrage à Rome même: c'étaient les villes des Sabins et des Latins, dont les habitants se trouvaient parfaitement égaux en droits politiques aux Romains mêmes; puis venaient les municipes, sans droit de suffrage, qui cependant étaient presque romains encore, comme Céré, par exemple, dont les habitants étaient inscrits parmi les citoyens de la dernière classe; ces villes étaient en quelque sorte des bourgades romaines. Au-dessous des municipes, se trouvaient des villes auxquelles on avait accordé le *jus Latii;* d'autres, et c'était le plus grand nombre, n'avaient que le *jus Italicum*. Les différences de ces deux droits, qui d'ailleurs sont peu connues, étaient en faveur du droit latin. Outre les municipes avec ou sans droit de suffrage, il y avait les préfectures ou villes gouvernées par un magistrat romain que Rome y envoyait tous les ans. A toutes ces villes, plus ou moins attachées par leurs priviléges à la fortune de Rome, ajoutons les colonies qui, comme autant de forteresses, tiennent l'Italie dans sa dépendance, et qu'il faudra renverser avant de pouvoir arriver jusqu'à elle. Grâce à cette sage politique, Rome n'était plus seulement une ville, mais une nation. Quoiqu'il n'y eût dans l'Italie qu'une cité, Rome, les Romains, cependant, formaient un peuple répandu sur toute la surface de la Péninsule, qui peu à peu s'unit aux anciens habitants, aux vaincus, et les rattacha à la métropole. Ainsi, Rome forme un centre puissant d'action qui exerce son attraction et son influence sur l'Italie tout entière. Que maintenant paraisse Annibal, et il trouvera Rome défendue par sept cent soixante-dix mille légionnaires; pour arriver jusqu'à elle, il lui faudra renverser cette ceinture formi-

dable de villes alliées ou sujettes, placées autour d'elle, et qu'elle a su si bien attacher à sa cause qu'Annibal restera seize ans dans la Pénisule sans pouvoir soulever contre elle, d'une manière sérieuse, les peuples de l'Italie centrale.

Cependant la première guerre Punique n'avait été pour Rome et pour Carthage que le prélude d'une lutte plus acharnée. Il fallait que l'une de ces deux villes effaçât l'autre de la surface de la terre, car il n'y avait point pour elles de partage possible. Annibal le comprit : successeur en Espagne de son père, le grand Amilcar, et d'Asdrubal, le gendre d'Amilcar, il acheva la conquête de la Péninsule et se prépara à aller chercher les Romains jusqu'en Italie, espérant entraîner sur son passage et précipiter sur Rome toutes les peuplades gauloises qui portaient si difficilement le joug. Sans attendre l'ordre du sénat carthaginois, voulant même prévenir, par une éclatante rupture, l'effet des intrigues et des paroles du parti qui, à Carthage, veut à tout prix la paix, Annibal attaque Sagonte, ville alliée des Romains, et n'en fait qu'un monceau de ruines (218). Après cette sanglante déclaration de guerre, il passe les Pyrénées, franchit le Rhône, malgré une armée de barbares, qui en défendait les bords, et s'engage audacieusement dans les Alpes avec ses éléphants et ses bagages. En vain les montagnards lui dressent à chaque pas des embûches; en vain des précipices, des rochers affreux, une neige éternelle qui n'a jamais été foulée sous les pas des hommes, s'opposent à sa marche; il triomphe de tous les obstacles, et, arrivé au sommet des Alpes, il montre à ses soldats le côté où doit se trouver Rome, ces riches plaines du Pô, où tant de butin les attend.

Rome n'avait point compté sur tant d'audace et de rapidité. Elle croyait Annibal encore au delà des Pyrénées, lorsque le consul qu'elle envoyait en Espagne, apprit en arrivant à la hauteur de Marseille que les Carthaginois avaient déjà franchi le Rhône. Aussitôt, rebroussant chemin, l'armée romaine courut l'attendre à sa descente des Alpes. Annibal n'avait pas impunément accompli cette marche, la plus hardie que nous offre l'histoire militaire

de l'antiquité. Son armée était épuisée, réduite de moitié, dans un complet dénûment; mais c'étaient des soldats éprouvés par les combats et les fatigues. Ils avaient pour eux leur courage, l'expérience du plus grand général de l'antiquité, leur éloignement de leur patrie, la nécessité de vaincre ou de périr, enfin, la haine des Gaulois cisalpins pour Rome. Ceux-ci venaient déjà, avant l'arrivée d'Annibal, de détruire une armée romaine; ils attendirent cependant, avant de se déclarer, que la fortune se fût prononcée en faveur des Carthaginois.

Une première rencontre eut lieu sur les bords du Tésin; ce ne fut qu'un combat de cavalerie dans lequel les Numides donnèrent la victoire à Annibal; une seconde bataille sur la Trébie fut plus décisive. Désormais les Gaulois n'hésitent plus; ils accoururent en foule dans le camp d'Annibal, qui, voyant la route de l'Étrurie et Rome ouverte devant lui, s'y engagea au printemps suivant.

Ces deux défaites frappèrent tous les esprits de terreur. Partout il n'était question que de prodiges effrayants qui semblaient menacer Rome de malheurs plus grands encore. Des boucliers avaient sué du sang; à Antium le sang avait jailli sous la faucille qui moissonnait les épis; une pluie de pierres ardentes était tombée dans le Picenum; dans les plaines d'Amiterne, sur différents points on avait vu errer au loin des fantômes à forme humaine couverts de longs voiles blancs; enfin en Gaule un loup avait tiré du fourreau l'épée d'une sentinelle. Ces prodiges et d'autres encore jetèrent l'effroi dans tous les esprits; mais Flaminius, alors consul, n'en fut point ému. Il se mit donc sur-le-champ en marche et vint occuper Arretium. A cette nouvelle, Annibal quitte ses quartiers d'hiver, passe l'Apennin, et, traversant, non sans de grandes difficultés et de grandes pertes, les marais formés par les débordements de l'Arno, il attire le consul dans un vallon qu'entourent les collines de Cortone, et que ferment les bords du lac de Trasimène. Vis-à-vis de l'étroite issue qui conduit dans ce vallon, il se place avec les Africains et les Espagnols, cache derrière les monticules circulaires qui forment comme les gradins de ce vaste amphi-

théâtre ses archers et sa cavalerie. Au point du jour, Flaminius pénètre dans le défilé par un brouillard épais, et avant qu'il ait pu se ranger en bataille, il se voit assailli de tout côté, sans pouvoir reconnaître ses ennemis. Quinze mille Romains restèrent sur le champ de bataille victimes de l'imprudence d'un chef qui tomba lui-même après des prodiges de valeur; six mille, qui parvinrent à forcer les lignes ennemies, furent forcés de se rendre le lendemain; dix mille seulement, se dispersant dans l'Étrurie, retournèrent à Rome par divers chemins. L'acharnement des deux armées fut tel qu'elles ne ressentirent pas même la commotion d'un tremblement de terre qui, pendant la bataille, renversa des villes, changea le cours de plusieurs rivières, et entr'ouvrit des montagnes (217).

Après ce brillant succès, Annibal pénètre en Ombrie, échoue devant la courageuse résistance de Spolète[1], et se retire dans le Picenum, contrée riche et fertile, pour y refaire ses troupes, et surtout sa cavalerie, décimée par une maladie contagieuse.

A Rome, après la défaite de la Trébie, on avait trompé le peuple en lui annonçant que la victoire avait été douteuse. Mais cette fois, il fallut renoncer aux détours. Le préteur Pomponius convoqua l'assemblée du peuple, et lui dit : « Romains, nous avons été vaincus dans un grand combat. » L'impression que produisit cette nouvelle fut si terrible, que ceux-là même qui avaient assisté à la bataille jugèrent le désastre plus affreux encore qu'il ne leur avait paru au moment de la lutte. D'un commun accord, on eut recours à la dictature, et le prudent Fabius fut élu prodictateur. Il choisit Minucius pour général de la cavalerie, et, après avoir offert aux dieux des sacrifices solennels, il partit à la tête des légions et marcha contre Annibal, non dans

[1] Les habitants de Spolète, fiers de ce souvenir, ont donné le nom d'Annibal à l'une de leurs portes, sur laquelle on lit cette inscription :

ANNIBAL
CAESIS AD TRASYMENVM ROMANIS
VRBEM ROMAM INFENSO AGMINE PETENS
SPOLETO
MAGNA SVORVM CAEDE REPVLSVS
INSIGNI FVGA PORTAE NOMEN FECIT.

l'intention de le combattre, mais résolu de l'épuiser par une sage temporisation.

Pour n'avoir pas à craindre les attaques de la cavalerie d'Annibal, il campait toujours en des endroits montueux et escarpés; quand l'ennemi restait dans son camp, il se tenait tranquille; lorsqu'il se mettait en marche, il tournait autour de lui et toujours à sa vue, mais sans quitter les hauteurs, et à une distance où Annibal ne pouvait le forcer à combattre; assez près cependant pour faire craindre aux ennemis que ces lenteurs n'eussent d'autre but que d'attendre le moment favorable pour les attaquer.

Cependant Fabius, en traînant ainsi la guerre en longueur, se faisait généralement mépriser; ses troupes murmuraient contre lui, et l'ennemi lui-même avait conçu une bien faible opinion de son courage et de ses talents. Annibal seul n'en jugeait pas ainsi[1].

Malgré tous les efforts du Carthaginois pour vaincre la résolution de son adversaire, malgré les vaines clameurs de ses troupes qui l'appelaient par dérision le pédagogue d'Annibal, Fabius persista dans sa résolution. Par ses habiles manœuvres, il parvint à cerner Annibal près de Casilinum dans la Campanie, comme celui-ci avait cerné les Romains à Trasimène. Mais le rusé Africain lui échappa par un stratagème. Deux mille bœufs furent lâchés par lui dans la direction des Romains, portant aux cornes des sarments enflammés, et à la faveur du trouble qu'ils jetèrent dans les rangs de ses ennemis, il parvint à sortir du défilé.

Cette nouvelle excita un violent mécontentement à Rome. On donna au lieutenant de Fabius des pouvoirs égaux à ceux de son général; Minucius voulait commander alternativement avec le dictateur, mais celui-ci s'y refusa et partagea l'armée en deux corps. Minucius avec ses troupes attaqua Annibal, et, entouré de toutes parts, il aurait péri sans l'arrivée de Fabius, devant lequel les Carthaginois se retirèrent en désordre. « Ne vous l'avais-je pas dit souvent, « s'écria alors Annibal, que ce nuage qui se tenait toujours

[1] Plutarque, Vie de Fabius, ch. 6.

« sur les montagnes finirait un jour par crever, et ferait « fondre sur nous un violent orage! »

Cependant Fabius se démit de sa dictature, et les consuls qui lui succédèrent suivirent son système de temporisation. Mais l'année suivante (216), le peuple, las de toutes ces lenteurs, et persuadé que les nobles prolongeaient à dessein les hostilités, voulut avoir un consul *vraiment* plébéien; car, disait-il, c'est le seul moyen de finir la guerre. On nomma donc le fils d'un boucher, Terentius Varron, qui prétendait qu'un jour lui suffirait pour voir les ennemis et les vaincre, et on lui adjoignit le patricien Paul Émile, l'élève et l'ami de Fabius.

Varron, sourd aux sages conseils de son collègue, vint camper en présence d'Annibal, sur les bords de l'Aufide près du bourg de Cannes, et le lendemain, dès le point du jour, il fit déployer devant sa tente le manteau de pourpre, signal de la bataille. Annibal accepta le combat avec empressement. D'abord il rangea son armée de manière qu'elle eût à dos un vent impétueux et brûlant qui chassait la poussière de ces plaines sablonneuses dans les yeux des Romains, qui en étaient aveuglés. Puis, mettant sur les deux ailes les plus forts et les plus vaillants de ses soldats, il se plaça lui-même au milieu avec les moins aguerris, et les disposa de manière que le centre de son armée s'avançait en *coin* et débordait les ailes. Ce coin, par son ordre, plia bientôt et forma un croissant, et quand les Romains se furent avancés pour profiter de ce premier avantage, les deux ailes se rapprochèrent et enveloppant les ennemis en firent un horrible massacre. Cinquante mille Romains périrent dans cette bataille, plus de dix mille furent faits prisonniers. Paul Émile, couvert de blessures, se fit donner la mort. Varron, suivi d'un petit nombre des siens, se réfugia à Vénouse.

La victoire de Cannes donnait à Annibal toute l'Italie méridionale; mais Rome était trop forte pour être accablée, même par un si grand revers. D'ailleurs, les Carthaginois n'avaient point massacré cinquante mille Romains sans s'être eux-mêmes épuisés; il leur fallait de l'argent, des

secours de toute espèce. Les peuples Italiens, qui voulaient bien se laisser affranchir par eux, n'étaient point disposés à partager leurs périls et leurs fatigues. Carthage elle-même, qui redoutait de trouver plus tard un maître dans Annibal, se contenta de lui envoyer quatre mille Numides. « Si Annibal est vainqueur, disait Hannon, il n'a point besoin « de secours; s'il est vaincu, il nous trompe, et alors il « en est indigne. » Heureusement, Annibal avait son génie; abandonné à lui-même, il sut se passer des secours qu'on lui refusait, et rester pendant seize années la terreur de Rome.

La première ville où il entra après sa victoire fut Capoue, qui se donna à lui; il y passa l'hiver pour refaire ses troupes. Rome mit ce temps à profit; les alliés furent maintenus dans la fidélité, des armées nouvelles, mises sur pied, et les hostilités, poussées avec vigueur partout où n'était pas Annibal, en Sicile, en Espagne, en Sardaigne, en Grèce. Maintenant, les Romains éviteront les grandes batailles avec le général carthaginois, et celui-ci, réduit presque à l'inaction par la faiblesse de son armée, sera forcé de soulever le monde contre ses opiniâtres adversaires. Pendant qu'il manœuvre avec une admirable adresse entre les armées romaines qui l'entourent, depuis l'extrémité du Bruttium jusqu'au Latium, il arme le roi de Macédoine et fait déclarer Syracuse contre les Romains. En même temps, il se prépare des secours pour lui-même. Son frère Asdrubal, puis Magon, doivent suivre la route qu'il a si péniblement tracée de l'Èbre jusqu'aux Alpes, envahir une seconde fois l'Italie, et venir le rejoindre avec une armée de soixante mille hommes. Alors il pourra terminer d'un coup la guerre et mettre Rome à ses pieds.

Mais « Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébie et de Trasimène; après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples voisins de l'Italie, elle ne demanda pas la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes; il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun

accommodement, tandis qu'il serait en Italie; et je trouve dans Denys d'Halicarnasse que, lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violerait point ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvait faire de paix tandis que les ennemis étaient sur ses terres; mais que si les Volsques se retiraient, on accorderait tout ce qui serait juste.

« Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes mêmes de verser des larmes : le sénat refusa de racheter les prisonniers et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompenses ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

« D'un autre côté, le consul Terentius Varron avait fui honteusement jusqu'à Vénouse; cet homme de la plus basse naissance n'avait été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe; il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple; il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république.

« Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille, c'est-à-dire celle de quelques milliers d'hommes, qui est si funeste à un État, mais la perte imaginaire et le découragement qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avait laissées [1]. »

Bientôt l'étoile d'Annibal semble pâlir. Marcellus lui fait éprouver deux échecs près de Noles (215 et 214); et la Sardaigne, qui s'est révoltée en faveur des Carthaginois, est forcée par Manlius Torquatus de rentrer sous le joug de Rome. Encore deux ans, et la Sicile sera perdue pour Carthage.

Après la mort d'Hiéron, Syracuse, comme nous venons de le dire, s'était déclarée pour Carthage (214); le sénat y envoya Marcellus, le premier des généraux romains qui pût se vanter d'avoir battu Annibal. Il lui fallut trois années pour s'emparer de cette grande ville que défendait le

[1] Montesquieu.

génie d'Archimède (212). Deux ans plus tard, la prise d'Agrigente donna la Sicile tout entière aux Romains. Le roi de Macédoine avait en 214 signé un traité avec Annibal; les Romains, sans lui donner le temps de passer en Italie, vont l'attaquer lui-même en Épire, lui enlèvent Oricum, le forcent de brûler sa flotte, et d'aller cacher en Macédoine ses regrets et sa honte. En Italie, Capoue avait donné la première le signal de la défection; le sénat voulut en tirer une éclatante vengeance. Sans se laisser détourner par les manœuvres et les menaces d'Annibal, qui vint camper jusque sous les murs de Rome, les consuls s'acharnèrent sur Capoue, et portèrent, par la prise de cette ville (211), un coup mortel à l'influence du Carthaginois, qui n'avait pu sauver ses premiers alliés. La réduction de Tarente par Fabius (209) ne lui fut pas moins funeste. Cependant il pouvait encore réparer toutes ses pertes. Son frère Asdrubal arrivait avec soixante mille hommes; qu'il puisse le joindre, et tous les dangers de Rome vont reparaître; mais elle est sauvée par la victoire du Métaure, et la tête d'Asdrubal jetée dans les retranchements d'Annibal lui annonce que ses espérances sont à jamais détruites (207). Dès lors il est enfermé dans le Bruttium, où il tiendra tête encore pendant trois ans aux généraux romains, jusqu'au moment où Carthage le rappellera pour la sauver de Scipion.

Scipion était en effet à ses portes. Envoyé en Espagne dès l'année 211 pour y réparer les désastres de son père et de son oncle vaincus et tués après de brillants succès, Scipion s'était emparé de Carthagène, l'arsenal des Carthaginois en Espagne, et bientôt par son adresse à gagner les indigènes, par trois victoires remportées sur les Carthaginois, il avait soumis toute la Péninsule à ses armes. Revenu en Italie et nommé consul en récompense de ses succès, il avait exécuté le projet, conçu et préparé par lui depuis longtemps, de renvoyer à Carthage la guerre qu'Annibal était venu porter jusque sous les murs de Rome. Descendu en Afrique avec trente mille légionnaires, il avait brûlé (204), la nuit, dans leur camp, quarante mille Carthaginois (203), battu, dans les *Grandes Plaines*, Asdrubal

et Scyphax, le roi des Numides, pris Tunis, et rendu la Numidie à son allié Massinissa, que Scyphax avait jadis dépouillé.

Menacée par Scipion, dont les troupes venaient butiner jusqu'à ses portes, Carthage rappelle enfin Annibal; mais la fortune de Rome l'emportait. Annibal ne put vaincre dans sa patrie, et la bataille de Zama (202), qu'il perdit malgré ses admirables dispositions, força Carthage d'accepter la paix que Scipion lui offrit. « L'Espagne, la Sicile « et toutes les îles entre l'Italie et l'Afrique, resteront aux « Romains; les Carthaginois livreront leurs éléphants, leurs « vaisseaux de guerre, à l'exception de dix trirèmes qu'ils « conserveront pour leur commerce; ils payeront en cin- « quante ans dix mille talents, et ne feront aucune guerre « sans le consentement du peuple romain (201). »

Ainsi se termine à l'avantage de Rome cette lutte qu'elle avait soutenue avec tant d'héroïsme; la chute de Carthage lui assure l'empire du monde, car il n'y a plus maintenant de puissance capable de lui résister.



CHAPITRE X.

GUERRES CONTRE PHILIPPE ET CONTRE ANTIOCHUS.



I. ÉTAT DE L'ORIENT APRÈS LA SECONDE GUERRE PUNIQUE.

La bataille de Zama et la ruine de Carthage donnèrent à Rome l'empire de l'Occident. Il n'y avait plus maintenant pour lui tenir tête, en Espagne et en Gaule, que des peuplades isolées, peuplades belliqueuses, il est vrai, et qui devaient exercer longtemps encore la valeur des légions, mais qui n'étaient point unies entre elles de manière à former une puissance de quelque importance. Quant à l'Italie et à la Sicile, elles étaient parfaitement soumises. L'Afrique carthaginoise était partagée entre Massinissa et Carthage. C'est une proie que Rome saisira, quand elle voudra s'en donner la peine.

Il y avait eu jusqu'alors comme deux mondes séparés. Dans l'un combattaient les Carthaginois et les Romains. L'autre était agité par des querelles qui duraient depuis la mort d'Alexandre. Ces deux mondes étaient si étrangers l'un à l'autre qu'Hérodote et Thucydide paraissent ne pas avoir connu les Romains. Si Philippe, roi de Macédoine, contracta après la bataille de Cannes une alliance avec Annibal, cette alliance n'eut pas de suite, et ce prince ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile. Le traité qui termina la seconde guerre Punique, donna aux Romains le loisir de regarder autour d'eux, et de jeter leur ambition dans cet autre monde des successeurs d'Alexandre, où il devait suffire qu'ils se présentassent pour être maîtres. Là il y avait plus de richesses que dans l'Occident, plus de civilisation, plus d'éclat, mais aussi une grande faiblesse. On comptait alors dans l'Orient quatre puissances capables de résister aux Romains, la Grèce et les royaumes de Macédoine, de Syrie et d'Égypte.

Dans la Grèce se trouvaient encore trois ligues considérables, les Étoliens, les Achéens et les Béotiens. Ces ligues étaient des associations de villes libres, qui avaient des assemblées générales et des magistrats communs. Les Étoliens étaient belliqueux, hardis, avides de gain, toujours libres de leur parole et de leurs serments, faisant la guerre sur terre comme les pirates la font sur mer. Les Achéens étaient plus pacifiques, grâce au génie d'Aratus, qui avait reconstitué leur ligue. Mais ce peuple, sans force réelle, se trouvait encore affaibli par la rivalité de Sparte, qui, corrompue et dégénérée, conservait encore, avec son nom, ses anciennes prétentions sur le Péloponèse. Les Béotiens, dont la confédération occupait la Grèce centrale, avaient abdiqué toute dignité, tout patriotisme, pour s'abandonner à leurs plaisirs. Un décret avait déclaré que les Béotiens ne se mêleraient plus des affaires générales des Grecs; et c'était, dit Polybe, une habitude prise par eux que le père laissât ses biens non à ses enfants, mais à ses compagnons de table; de sorte qu'il s'en trouvait qui avaient plus de repas à faire qu'il n'y avait de jours dans le mois.

Athènes n'était qu'une ville littéraire, sans force, sans alliés, et qui n'étonnait plus le monde que par ses flatteries envers les rois. Bien que divisée entre tant de peuples jaloux les uns des autres, la Grèce était redoutable encore par sa situation, la force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, ses mœurs, ses lois; elle aimait la guerre, elle en connaissait l'art, et elle aurait été invincible, si elle avait été unie; mais les jalousies des peuples, les intrigues de la Macédoine y avaient créé des intérêts différents. Philippe et Alexandre l'avaient plutôt étonnée que domptée. Lorsque la Macédoine, durant les troubles qui suivirent la mort du héros macédonien, fut ravagée par les Gaulois, la Grèce s'affranchit, mais les rois de Macédoine s'attachèrent toujours à reprendre l'influence qu'ils avaient perdue. Ils y employèrent toutes choses, la force ouverte, la ruse, les alliances. C'est ainsi que Philippe, celui qui fit le traité avec Annibal, était parvenu, grâce à la rivalité des Spartiates et des Achéens, à exercer une grande influence sur la Grèce. Si Philippe avait montré de loin aux Grecs l'ambition romaine, s'il était parvenu par sa modération à éteindre toutes les jalousies particulières, à rallier à lui toute la Grèce contre les barbares, Rome aurait eu fort à faire. Mais il l'irrita au contraire par de petites usurpations; et s'amusant à discuter des intérêts puérils, quand il s'agissait de son existence, il se rendit par ses mauvaises actions odieux à tous les Grecs, si bien que Rome trouva toute facilité pour en armer au moins une partie contre lui [1].

Derrière la Macédoine, dans l'Asie, se trouvait le royaume de Syrie, qui, malgré les titres pompeux sous lesquels ses rois cachaient leur faiblesse, ne pouvait présenter de résistance si elle était sérieusement attaquée. Déjà l'Asie Mineure presque tout entière lui avait échappé. Deux royaumes, Pergame et la Bithynie, s'étaient élevés sur les côtes septentrionales. Les Gaulois s'étaient établis

[1] Dans ce résumé de l'état de la Grèce nous avons souvent copié Montesquieu. Voyez aussi l'histoire romaine de M. Poirson. La partie de ce consciencieux travail qui regarde la Grèce est une des mieux traitées.

au centre pour la rançonner à leur aise. Au delà du Taurus se trouvait la Syrie propre, qui consistait presque tout entière dans deux villes, Antioche et Séleucie, dont la rivalité ajoutait encore à la faiblesse de l'empire. Au N. E. elle était menacée par la naissante monarchie des Parthes, tandis qu'au S. O. l'Égypte lui disputait la Phénicie et la Palestine. Sous les Ptolémées, l'Égypte était devenue une contrée florissante. Le commerce lui apportait presque toutes les richesses de l'Orient. Mais l'Égypte n'était, à vrai dire, qu'un entrepôt. Dans cette contrée, il n'y avait qu'une ville, Alexandrie, qui absorbait tout, et dont la populace faisait chaque jour des révolutions qui ébranlaient l'empire. Point de peuple, point de forces militaires; les seules troupes qui valussent quelque chose étaient, comme en Syrie, des mercenaires grecs ou gaulois. Du moment qu'on empêchera l'Égypte et la Syrie de se recruter en Grèce, on leur aura enlevé toutes leurs forces, et il suffira presque d'un simple décret du sénat pour faire crouler les trônes des rois d'Égypte et de Syrie.

II. GUERRE CONTRE PHILIPPE.

Philippe, nous l'avons vu, avait fait un traité avec Annibal. Cet acte semblait promettre aux Romains de sérieux dangers. Ils furent étonnés quand ils allèrent au-devant du roi de Macédoine, de le voir si peu préparé. Ils surprirent son camp, le forcèrent de brûler sa flotte, et de regagner en toute hâte la Macédoine [1]. La guerre languit jusqu'en 205. Une paix de cinq années suspendit les hostilités. Les Romains l'employèrent à se créer des partisans dans la Grèce, et lorsque l'an 200 ils déclarèrent la guerre à Philippe, ce prince se trouvait presque réduit à ses seules forces. Cependant la guerre ne prit quelque activité qu'au moment où le peuple eut nommé consul Flamininus, émule de Scipion l'Africain, qui, attaquant de front le roi de Macédoine, traversa hardiment les monts Chaoniens, battit Philippe sur l'Aous, et lui enleva en une campagne l'Épire et la Thessalie. L'année suivante, Flamininus, dont les in-

[1] Nous renvoyons, pour plus de détails, à notre Précis d'histoire ancienne.

trigues avaient fait déclarer tous les Grecs contre le roi de Macédoine, lui fit éprouver à Cynoscéphales (196) une défaite décisive[1]. Philippe dut se contenter de la possession de la Macédoine, livra sa flotte, et réduisit son armée à cinq cents hommes.

Après avoir ainsi abattu la Macédoine, Flamininus va faire proclamer aux jeux Isthmiques la liberté de la Grèce. Les garnisons romaines évacuent en effet toutes les places, mais Flamininus laisse partout derrière lui des semences de haines et de guerres. Nabis, tyran de Lacédémone, perd, il est vrai, Gythium et Argos; toutefois il est encore assez fort pour lutter contre les Achéens. Dans la Grèce centrale, les Étoliens doivent surveiller Philippe. Mais Rome compte trop sur leur bonne volonté. Les Étoliens croyaient en effet avoir fait beaucoup pour elle. « C'est notre cavalerie, « disaient-ils, qui a gagné la victoire de Cynoscéphales, « et Rome oublie nos services. Nous lui montrerons que « nous sommes non moins redoutables comme adversaires « que précieux comme amis; » et ils entamèrent des négociations avec Antiochus.

III. GUERRE CONTRE ANTIOCHUS.

Nous avons dit plus haut quel était l'état de l'Orient, et combien de faiblesse réelle cachait la fausse grandeur des rois de Syrie. Cependant on ne peut nier qu'Antiochus ne parût aux Romains un ennemi dangereux. Sa domination s'étendait depuis les extrémités orientales de la Perse jusque dans l'Asie Mineure. Il méditait la conquête de la Phénicie, et même celle de l'Égypte, quand les Romains intervinrent en faveur du jeune Ptolémée Épiphane, dont on leur avait déféré la tutelle. Antiochus leur avait fièrement répondu qu'il ne se mêlait point de leurs affaires, et qu'ils n'avaient, eux, rien à voir dans les siennes. Quelque temps après, il avait entrepris la conquête de la Carie et

[1] A cette bataille de Cynoscéphales, une grande question militaire fut décidée, la supériorité de la légion sur la phalange. « Cette bête monstrueuse, dit Plutarque, partout hérissée de fer, et qui renversait tout ce qu'elle trouvait devant elle, ne put résister aux attaques multipliées et inégales de la légion. »

de la Lydie. Enfin il avait même franchi l'Hellespont pour s'emparer de la Chersonèse de Thrace. C'est alors que la fortune lui amena l'homme qui pouvait le plus puissamment l'aider dans ses projets. Annibal vint lui demander un asile.

Après Zama, Annibal, rentré dans Carthage, s'était mis à la tête de l'administration, et bientôt son habileté et sa vigilance eurent créé pour sa patrie de nouvelles ressources. Les factions qui la déchiraient disparurent devant lui; il disciplina la ville comme il disciplinait son armée. La faction Barcine domina; les Hannons se turent, et Annibal, heureux de cette prospérité inespérée, méditait déjà une vaste confédération de tout le monde ancien contre Rome: de l'Espagne, où le sénat usait tous les ans une armée et un général; de la Gaule cisalpine, qui était toujours en armes; de la Macédoine, de la Syrie enfin. Tout à coup arrivèrent à Carthage des ambassadeurs romains qui demandèrent qu'Annibal leur fût livré; et le grand homme, obligé de fuir pour sauver sa tête, se réfugia à la cour d'Antiochus.

C'était une bonne fortune pour le roi de Syrie. Annibal lui demandait seulement dix mille hommes pour porter la guerre en Italie même. Mais les courtisans vinrent se mettre entre lui et le roi; ils représentèrent à ce dernier qu'Annibal ne songeait qu'à travailler pour lui-même, et qu'il serait dangereux de lui confier des forces trop imposantes. Annibal, ainsi rendu inutile, offrait au moins au roi ses conseils, demandait qu'on ménageât Philippe, qu'on se conciliât les Grecs, qu'on brusquât les opérations; Antiochus ne voulut rien entendre. Cependant Annibal, ne perdant pas encore toute espérance, avait secrètement envoyé des émissaires à Carthage, pour tâcher de faire entrer cette ville dans une ligue contre Rome; mais les Carthaginois, encore effrayés de leurs dernières défaites, livrèrent ces émissaires aux Romains.

Rome, ainsi assurée de Carthage, met daus ses intérêts Eumène, roi de Pergame, qu'alarmait la puissance d'Antiochus. Les Grecs furent flattés plus que jamais; Philippe

de Macédoine, insulté par Antiochus, qui favorisait un compétiteur au trône de Macédoine, fut aisément gagné, et l'on put compter sur la fidélité des Béotiens et des Achéens. Le sénat prit toutes les précautions que pouvait suggérer la prudence : et l'importance qu'il attachait à cette guerre était telle, que le consul Cornelius défendit aux sénateurs de s'absenter de Rome plus d'un jour.

Antiochus voulut conduire lui-même son armée. Débarqué à Chalcis, en Eubée (192), il perdit tout l'hiver à célébrer ses noces avec une jeune fille, et à fêter une passion ridicule. Les Étoliens lui avaient promis que toute la Grèce se lèverait à son approche, et c'est à peine s'ils lui donnèrent deux ou trois petits peuples pour alliés. Cependant son armée grossissait, mais c'étaient de ces masses innombrables, composées, comme toutes les armées asiatiques, d'esclaves incapables de soutenir une attaque sérieuse. Lorsque les Romains se présentèrent pour franchir les Thermopyles, il suffit, pour mettre en fuite toute cette armée, d'une marche hardie de Caton, qui tourna, comme autrefois les troupes de Xerxès, le passage que défendaient les Syriens (191). Les troupes d'Antiochus, vivement poursuivies, furent taillées en pièces; lui-même ne se crut en sûreté que lorsqu'il se vit sur le continent asiatique; mais les légions l'y suivirent, conduites par L. Scipion, à qui son frère, l'Africain, avait voulu servir de lieutenant. L'armée romaine rencontra celle des Syriens à Magnésie. Ce ne fut point une bataille, mais une sanglante boucherie. Les vainqueurs eux-mêmes eurent honte des terreurs qu'un ennemi si faible leur avait d'abord inspirées. Antiochus repassa en toute hâte le Taurus, promit une contribution de guerre de quinze mille talents, et abandonna l'Asie Mineure, où les petits royaumes de Bithynie et de Pergame, alliés de Rome, furent agrandis à ses dépens (190).

Avant de quitter l'Asie, les Romains écrasèrent les Galates (189). Ces Gaulois, partis en 278 des environs de Toulouse, étaient arrivés jusqu'en Asie Mineure par la vallée du Danube, pillant sur leur passage la Grèce, la Macédoine et la Thrace. Établis en Phrygie par Nicomède,

qu'ils avaient secouru contre Antiochus Ier, ils se rendirent bientôt redoutables. Cn. Manlius, pour les attaquer, supposa, à tort ou à raison, qu'ils avaient secouru le roi de Syrie. Sa victoire sur leurs trois peuplades, les Tolistoboïens, les Trocmes, et les Tectosages, fut loin d'être facile, et il fallut des prodiges de force pour parvenir à enchaîner les captifs, qui, dans leur désespoir, mordaient leurs chaînes, et se présentaient mutuellement la gorge pour être étranglés.

La même année 189, Rome avait forcé les Étoliens à lui livrer leurs armes, leurs chevaux, et à lui payer mille talents.

CHAPITRE XI.

GUERRE CONTRE PERSÉE. — LA MACÉDOINE, LA GRÈCE, L'AFRIQUE ET L'ASIE RÉDUITES EN PROVINCES ROMAINES.

I. GUERRE CONTRE PERSÉE.

Depuis la bataille de Zama, Rome avait fait de rapides progrès; après la chute de Carthage, elle s'était trouvée la puissance dominante de l'ancien monde; après la défaite d'Antiochus, elle s'en trouve l'arbitre, et va bientôt en devenir la maîtresse absolue. Tout cela ne lui avait coûté que dix années d'efforts peu difficiles. Elle avait en effet affaibli Philippe, en lui enlevant toute son influence sur la Grèce; la Grèce, en y réveillant toutes les anciennes jalousies de Sparte et de Messène contre la ligue achéenne; Antiochus enfin, en le dépouillant de tout ce qu'il possédait dans l'Asie Mineure, et en préparant pour lui de sanglantes séditions, dans l'intérieur de son royaume, par l'énorme tribut qu'elle l'avait obligé de payer. Les Galates avaient été exterminés; l'Égypte était presque tombée dans la dépendance de Rome, et reconnaissait le sénat pour tuteur de son jeune roi Ptolémée Épiphane. Rhodes avait brigué

l'alliance du peuple-roi, et sa puissante marine augmentait les forces de Rome. Ainsi les Romains n'ont fait, pour ainsi dire, que paraître dans l'Orient, et déjà toutes les relations des peuples entre eux sont rompues. Les grandes puissances sont affaiblies, démembrées; de petits États, que la main seule de Rome peut soutenir, ont été placés à côté d'elles pour les braver en quelque sorte, et les surveiller de plus près.

Rome n'a rien pris pour elle dans l'Orient, elle a montré partout un parfait désintéressement. Ses armées ont quitté la Grèce, évacué l'Asie; mais elle est encore partout présente par ses commissaires qui, sans escorte, sans forces militaires, mais revêtus seulement de l'autorité de la puissante république, décident souverainement de toutes choses. Personne n'ose rejeter cette intervention ni ce puissant arbitrage. Toutefois, tant que vécurent Annibal et Philippe, Rome craignit toujours cette confédération universelle dont elle s'était crue menacée lorsque Antiochus l'attaqua. Le vieil Annibal, retiré à la cour de Prusias, semblait toujours redoutable : pour se délivrer de toute crainte, Rome envoya Flamininus demander sa tête à Prusias. Annibal échappa, en s'empoisonnant, à l'ignominie d'être donné en spectacle à la populace de Rome (183). La même année, Scipion mourait à Liternum en maudissant l'ingratitude de ses concitoyens.

Le moment était enfin venu d'en finir avec tous les rois et toutes les nations restées libres. La Macédoine reçut encore les premiers coups. Dans la guerre contre Antiochus, Philippe, insulté par le roi de Syrie, avait fourni des vivres aux armées romaines; en reconnaissance de ce service, Scipion l'avait exempté du tribut qui lui avait été imposé après Cynoscéphales. Cependant cette amitié était toute de circonstance; le sénat redoutait Philippe, et à chaque occasion favorisait ses ennemis. Un jour même, au mépris de la dignité royale, il voulut forcer Philippe à comparaître par-devant des commissaires romains, pour s'expliquer sur les plaintes d'une ville de la Thrace; Philippe, indigné, songea dès lors à la guerre, et commença en secret ses préparatifs.

Philippe avait deux fils, Demetrius et Persée. Le premier, envoyé en otage à Rome, avait gagné l'amitié du sénat, qui le flattait, et cherchait à se l'attacher, afin de mettre la désunion entre les frères. Cette politique réussit. A peine Demetrius fut-il de retour en Macédoine, que Persée l'accusa d'avoir voulu le faire assassiner. Philippe, prévenu contre son fils, le fit empoisonner, et mourut quelque temps après de honte et de regret (179).

Arriver ainsi au trône par le meurtre du protégé de Rome, c'était presque se déclarer l'ennemi de cette république. Cependant Persée commença par demander au sénat la permission de prendre le titre de roi, et quand il eut gagné du temps par cette basse soumission, il reprit les projets de son père. La Grèce, du moins l'Achaïe et Athènes, auxquelles il renvoya leurs esclaves fugitifs, furent gagnées. Carthage reçut secrètement les ambassadeurs du roi de Macédoine; le roi d'Illyrie, Gentius, celui de Thrace, Cotys, promirent leurs secours; l'Orient était bien disposé : que Persée prenne hardiment son rôle d'adversaire de Rome, qu'il attaque quand elle n'a pas encore fait ses préparatifs, et tout ce monde, vaincu par Rome, se soulèvera contre elle. Mais Persée hésite et s'effraye; il ne prend que des demi-mesures; il ne fait point assez pour entraîner la Grèce dans son parti, et elle lui échappe; des subsides qu'il refuse à Gentius et aux Bastarnes, barbares des bords du Danube, que Philippe avait voulu précipiter sur l'Italie, le privent d'une importante diversion.

Lorsque l'an 172, Persée voit arriver en Grèce les commissaires romains, il demande la paix, et on lui accorde une trêve de quelques mois, qui donne à une armée consulaire le temps d'arriver.

A l'ouverture de la campagne, Persée est heureux, il bat la cavalerie du consul; mais il s'arrête au milieu de sa victoire, qu'il n'ose achever. Cependant les Romains semblent travailler dans ses intérêts : ils accablent les Grecs de telles exactions, que l'Épire et l'Étolie se déclarent pour le roi de Macédoine. Protégé par des montagnes inaccessibles, Persée attend que les Romains viennent le chercher. Un con-

sul, deux préteurs, sont vaincus en voulant forcer les passages, et M. Philippus manque de perdre son armée engagée dans des défilés impraticables. Enfin Rome se lassa des lenteurs de cette guerre, et envoya son meilleur général, Paul Émile, qui força le passage de l'Olympe, et contraignit Persée à se replier sur Pydna. Le roi de Macédoine attendit l'ennemi dans une plaine unie, très-commode pour sa phalange. Paul Émile, en voyant la disposition, le nombre et l'ordre de bataille des ennemis, s'arrêta saisi d'admiration, et ne voulut point engager sur-le-champ le combat, comme ses jeunes officiers l'en pressaient. Une éclipse qui survient jette l'effroi dans les deux camps; Paul Émile offre de nombreux sacrifices, et ayant enfin obtenu des présages favorables, il attaque les Macédoniens. Mais quand il eut vu les soldats de la phalange prendre en main leurs boucliers, qu'ils portaient suspendus sur leurs épaules, et baisser tous à la fois leurs piques de dix-huit pieds de long, cette haie impénétrable de boucliers serrés les uns contre les autres, ce front hérissé de piques, le frappèrent d'étonnement et de crainte. A la vue des Romains renversés, il déchire de douleur sa cotte d'armes; mais bientôt, apercevant dans la phalange des ouvertures et des intervalles, il partage ses troupes par pelotons, et leur ordonne de se jeter dans les vides. Les Romains, par cette heureuse manœuvre, pénètrent dans l'intérieur des rangs, prennent les ennemis en flanc et en queue, et bientôt la phalange est rompue. Vingt-cinq mille Macédoniens restèrent sur le champ de bataille. Persée, blessé, s'enfuit de Pydna à Pella, puis dans l'île de Samothrace, où la flotte romaine le bloqua longtemps inutilement. Mais son favori Ion ayant livré ses enfants aux Romains, le malheureux roi, *comme une bête féroce à qui l'on a enlevé ses petits*[1], se rendit à discrétion, et fut conduit au vainqueur dont il orna le splendide triomphe (167).

Avant de retourner à Rome, Paul Émile divisa la Macédoine en quatre districts. Défense fut faite aux habitants de se marier, d'acheter des biens-fonds hors de leurs dis-

[1] Plutarque.

tricts; la désobéissance à cet ordre était punie de mort. Il fut interdit aux Macédoniens d'exploiter leurs mines d'or, et d'échanger leurs produits avec les pays étrangers. Et comme si par un vain mot il pouvait faire oublier aux habitants l'horreur de ces mesures qui anéantissaient leur nationalité, le vainqueur les déclara libres!

La même année le préteur Anicius bat Gentius, et s'empare de l'Illyrie dans l'espace de trente jours. L'Épire est également soumise, et les soldats romains s'y livrent à d'affreux pillages. Ces deux contrées sont traitées avec non moins de rigueur que la Macédoine, et, comme elle, sont déclarées affranchies.

II. LA MACÉDOINE ET LA GRÈCE RÉDUITES EN PROVINCES ROMAINES.

La Macédoine avait conservé une réputation supérieure à ses forces réelles. On se rappelait que c'était de là qu'Alexandre était sorti pour conquérir l'Asie, et bien que sous les faibles successeurs de ce grand homme elle fût rentrée dans ses limites naturelles, elle en imposait encore au monde par le souvenir de sa gloire, par le courage et la discipline de ses troupes. Aussi quand on apprit que ce royaume, défendu d'ailleurs par des montagnes inaccessibles, était tombé sous la domination romaine, la terreur fut grande parmi tous ceux, rois ou peuples, qui restaient encore indépendants. Beaucoup avaient fait en secret des vœux pour Persée; quelques-uns lui avaient promis des secours; tous craignaient que Rome ne leur demandât compte des espérances qu'ils avaient conçues. Le roi de Syrie, Antiochus Épiphane, avait alors presque conquis l'Égypte; Popilius Lænas vint lui intimer au nom du sénat l'ordre d'abandonner cette conquête. Antiochus veut délibérer. Alors Popilius traçant un cercle autour du roi avec la baguette qu'il tenait à la main : « Avant de sortir de ce cercle, dit-il, rendez réponse au sénat. » Antiochus promit d'obéir, et évacua l'Égypte. Mais à Rome c'était un bien autre spectacle. Les rois y étalaient leur humiliation devant le sénat. Le fils de Massinissa vint dire dans cette assemblée : « Vous savez « combien de blé, de fantassins, de cavaliers et d'éléphants

« mon père vous a envoyés en Macédoine. Eh bien! deux « choses seulement l'ont affligé, c'est que le sénat lui ait fait « demander par des ambassadeurs le secours qu'il avait droit « d'exiger, et lui ait remboursé le prix du blé fourni. Mas- « sinissa n'a point oublié qu'il doit sa couronne au peuple « romain; content de l'usufruit, il sait que la propriété et « les droits restent au donateur. Il est donc juste que vous « preniez et ne demandiez pas; il est juste que vous n'ache- « tiez pas les productions d'une terre que vous avez donnée. »

L'année suivante on vit Prusias, la tête rasée, avec l'habit et le bonnet d'affranchi, venir à Rome féliciter le sénat de la défaite de Persée et de Gentius. Il se prosterna devant le seuil du sénat, et s'écria : « Je vous salue, ô mes dieux « sauveurs. » Entré dans le sénat, il prononça un discours, moins honorable pour les auditeurs qu'humiliant pour le prince qui s'avilissait à ce point. Le sénat se contenta de ses bassesses. Eumène n'en eût pas été quitte à si bon marché, si son frère, à qui le sénat avait offert la couronne, l'eût acceptée. Quant aux Rhodiens, accusés d'avoir favorisé Persée, ils étaient plus compromis, et on délibéra dans le sénat si l'on ne ferait pas justice de ces insulaires qui avaient osé s'interposer entre Rome et ses ennemis. Le patronage de Caton les sauva.

Cette terreur universelle enhardit le sénat à jeter enfin le masque dont il avait jusqu'alors couvert son ambition. Désormais il n'entreprendra plus de guerres sans prendre possession du pays conquis. Ses intrigues, ses armes, ont assez fait jusqu'à présent pour qu'il puisse, dans l'espace de quelques années, réduire en provinces romaines la Macédoine, la Grèce, une partie de l'Asie Mineure et l'Afrique carthaginoise.

Après la défaite de Persée, la Macédoine avait conservé une liberté apparente; mais un aventurier nommé Andriscus ayant soulevé les Macédoniens et tenté de rétablir l'ancien royaume d'Alexandre, les légions reparurent aussitôt. Andriscus, battu et fait prisonnier, est conduit à Rome chargé de chaînes (148), et l'année suivante la Macédoine est réduite en province romaine.

Le même général qui avait vaincu Andriscus, Metellus, commença la guerre contre les Achéens. Les Romains avaient ordonné que Sparte, Argos, Corinthe et d'autres villes importantes, cesseraient à l'avenir de faire partie de la confédération. Les Achéens, indignés de cette intervention que rien ne justifiait à leurs yeux, prirent les armes et déclarèrent eux-mêmes la guerre. Rome en finit avec eux en deux combats. Corinthe, prise par le barbare Mummius, fut brûlée, et sur ses ruines le consul déclara que la Grèce formait, sous le nom d'Achaïe, une nouvelle province romaine (146).

III. TROISIÈME GUERRE PUNIQUE. DESTRUCTION DE CARTHAGE.

Le jour même de la prise de Corinthe, si l'on en croit quelques historiens, Carthage disparaissait dans une ruine effroyable. Les vieux Romains conservaient toujours une haine mortelle pour cette ville, d'où était sorti Annibal, et avec lui la seconde guerre Punique. Caton terminait tous ses discours par ces mots : « Et de plus, je pense qu'il faut détruire Carthage, » *delenda est Carthago.* On se décida enfin à écouter les conseils de Caton. Carthage faisait la guerre à Massinissa, l'allié de Rome. C'était une infraction au traité conclu après Zama, qui défendait aux Carthaginois d'entreprendre une seule guerre sans le consentement de Rome. Aussitôt les consuls débarquent en Afrique. Les Carthaginois font les plus humbles soumissions, livrent leurs armes, leurs machines de guerre, leurs vaisseaux. A ces conditions, ils pourront conserver leur ville ; ils en ont la promesse. Mais quand on les croit désarmés, sans défense, les consuls leur déclarent qu'il faut aller s'établir loin de la mer, dans l'intérieur des terres ; qu'on leur a garanti la cité (*civitas*), non la ville (*urbs*) ; que celle-ci va être détruite, rasée. Le désespoir prêta des forces aux Carthaginois. Au bout de quelques jours, les remparts furent couverts de machines, et la population entière eut trouvé de nouvelles armes. Les Romains, qui comptaient sur un succès facile, se virent à leur tour pressés dans leur camp par les habitants de la

ville et par une armée qu'un général carthaginois était parvenu à lever dans les campagnes. Les légions faillirent même un jour être exterminées, et elles l'eussent été sans le courage et l'habileté de Scipion Émilien. A Rome, on crut qu'un Scipion pouvait seul terminer cette troisième guerre Punique. Émilien fut nommé consul. La discipline qu'il rétablit dans le camp romain, les ouvrages qu'il fit exécuter, réduisirent bientôt l'ennemi aux plus dures extrémités. Un assaut heureux lui livra les murailles de Carthage. Quant à la ville, il fallut l'emporter rue par rue, maison par maison. Cinquante mille Carthaginois périrent, et Carthage fut rasée. Scipion versa des larmes sur ses ruines :

« Et Troie aussi verra sa fatale journée, »

s'écria-t-il avec Homère, en reportant sur sa patrie des regards inquiets. La chute si prompte et si cruelle de ce grand empire, dont il venait d'effacer les derniers vestiges, semblait au jeune vainqueur un avertissement pour Rome.

IV. CONQUÊTE DE L'ASIE MINEURE.

L'Afrique carthaginoise fut réduite en province romaine. L'Asie Mineure eut bientôt le même sort. Après la défaite d'Antiochus, Eumène II, roi de Pergame, avait reçu en don des Romains tous les pays que ce prince possédait dans l'Asie Mineure, et dès lors le royaume de Pergame se composa de la Mysie, de la Phrygie, de la Lycaonie, de la Lydie, de l'Ionie et d'une partie de la Carie. Eumène II devint par là si puissant, que dans la guerre contre Persée il eut de la peine à conserver la faveur du sénat et à se maintenir dans son royaume. Son frère, Attale II, plus fidèle partisan des Romains, prit une part active à presque toutes les affaires de l'Asie Mineure, et surtout à celles de la Bithynie. Son neveu, l'imbécile Attale III, après un règne de cinq ans (133), ayant légué en mourant tous ses biens aux Romains, le sénat n'hésita pas à considérer le royaume de Pergame comme compris dans les biens de ce roi, et le revendiqua à titre de legs. L'héritier d'Attale, Aristonique, fils naturel d'Eumène, jeune prince d'un cou-

rage fier et hardi, tenta vainement de résister à cette usurpation (132). Il avait déjà remporté quelques avantages sur plusieurs villes que la crainte des armes romaines empêchait de se soumettre à lui, lorsque l'Asie fut décernée (131) au consul Licinius Crassus, qui, en sa qualité de souverain pontife, n'aurait pas dû sortir de l'Italie. Ce général, plus empressé de piller les richesses d'Attale que de donner ses soins à la guerre dont il était chargé, fut vaincu et fait prisonnier par Aristonique; mais se souvenant de la gloire de sa famille et du nom romain, il creva l'œil au barbare qui veillait sur lui, et le poussa ainsi à lui donner la mort qu'il désirait. Le consul Perpenna, qui lui succéda, battit et prit Aristonique dès le premier combat. Il fit alors embarquer et transporter à Rome les trésors d'Attale. Ce ne fut cependant pas lui qui termina la guerre d'Asie : cet honneur était réservé à Aquilius, qui souilla sa gloire par un crime; car, pour forcer quelques villes à capituler, il empoisonna les sources. Perpenna étant mort dans l'intervalle, Aristonique orna le triomphe d'Aquilius, et mourut étranglé dans sa prison. L'Asie soumise devint une province romaine, et transmit à Rome ses vices avec ses richesses.

CHAPITRE XII.

GUERRES CONTRE LES ESPAGNOLS, LES GAULOIS, LES LIGURES. CONQUÊTE DE L'ISTRIE, DE LA SARDAIGNE ET DE LA CORSE.

I. GUERRES CONTRE LES ESPAGNOLS. — VIRIATHE.

Dans le même temps où Rome achève ces guerres si faciles dans leur exécution et si importantes dans leurs résultats, elle en soutient d'autres, bien autrement pénibles, contre les Espagnols et contre les Gaulois. Ainsi les légions romaines combattent à la fois dans l'Orient et dans l'Occident, dans l'Asie Mineure et dans la péninsule espagnole. Ces deux mondes qui avaient été si longtemps séparés, qui

ne s'étaient jamais nommés l'un à l'autre, se trouvent maintenant réunis par une même crainte : partout Rome menace l'indépendance des peuples et les trônes des rois. Pendant que Flamininus bat le roi de Macédoine à Cynoscéphales, que Scipion rejette Antiochus au delà du Taurus, que Manlius écrase les Galates, des préteurs s'efforcent de soumettre l'Espagne, de dompter les Gaulois Cisalpins, d'affermir le domination romaine dans l'Istrie, la Corse et la Sardaigne.

De toutes ces guerres occidentales, celle qui fournit le moins de triomphes éclatants, mais qui coûta les plus pénibles efforts, fut la guerre d'Espagne. L'an 206, Scipion avait expulsé les Carthaginois de cette péninsule, qui ne se trouvait pas pour cela façonnée au joug de Rome. Si les Espagnols avaient aidé les Scipions, c'était par haine de Carthage, et non par amour pour Rome; s'ils avaient reconnu l'autorité de Scipion l'Africain, c'est qu'il avait su les gagner par sa douceur et son adresse; c'est qu'ils respectaient en lui l'homme généreux et non le général romain. Aussi quand il fut parti pour l'Italie, quand les Espagnols virent qu'ils n'avaient combattu que pour changer de maître, ils reprirent les armes. L'an 200, la guerre d'Espagne commença; elle devait durer près de soixante-dix ans. Il n'était point possible en effet de dompter l'Espagne en une seule bataille; il y avait là cinquante peuples braves, fiers et peu disposés à l'obéissance. Carthage n'avait jamais possédé d'une manière sérieuse que les côtes et la Bétique; quant au centre et à l'ouest, les montagnes qui couvrent cette partie de l'Espagne défendaient l'indépendance des habitants, et leur permettaient de faire, comme les guérillas de l'Espagne moderne, une guerre de surprise, qui déconcertait la tactique romaine.

Les Sédétains, qui donnèrent le signal en 200, furent, il est vrai, écrasés, et l'Espagne resta quelque temps tranquille; mais en 197, le sénat fut effrayé par une révolte générale et par la nouvelle de la défaite et de la mort du préteur Sempronius. Cette défaite ne fut réparée que deux ans plus tard par Caton, qui, après la victoire d'Empories,

fit en un même jour raser les murailles de quatre cents villes ou bourgades. Toute l'Espagne jusqu'à l'Èbre parut soumise. Restaient les Lusitaniens et les Celtibériens, les peuples du centre et de l'ouest. De 195 à 190, ils remportent divers avantages sur les généraux romains. Paul Émile, qui devait tant s'illustrer par la conquête de la Macédoine, perdit même contre eux six mille hommes; mais il rétablit l'année suivante sa réputation, en leur tuant vingt mille guerriers. Deux défaites qu'éprouvent séparément les Lusitaniens et les Celtibériens, en 187, ne peuvent abattre leur courage. Ils se réunissent en 185, sans être plus heureux; trente mille Espagnols périssent sur les bords du Tage. Nous l'avons dit, une grande victoire ne pouvait terminer la guerre, qui renaissait de toutes parts autour des Romains. Terentius Varro (183), Fulvius Flaccus et Manlius Vulso, ont encore à combattre et à vaincre les Suessétains, les Celtibériens et les Lusitaniens. Enfin, Sempronius Gracchus, le père des Gracques (181-179), gagne quatre batailles sur les Celtibériens, qu'il poursuit avec acharnement, leur prend trois cents villes et leur impose un traité, dont les conditions modérées firent aimer par toute l'Espagne le nom de Gracchus. Dans le même temps, Postumius forçait les Lusitaniens, affaiblis par la perte de quarante-cinq mille hommes, à poser les armes (180).

L'Espagne semble soumise; cependant elle proteste encore contre le joug, par deux révoltes des Celtibériens, en 175 et en 170. La dernière semblait sérieuse. L'auteur de ce mouvement était un fanatique, qui prétendait avoir reçu du ciel un javelot d'argent, gage assuré de la victoire. Une multitude immense se rangea autour de lui. Quand il se vit en présence des légions, voulant terminer la guerre d'un coup, il se glissa dans le camp romain pour assassiner le préteur; mais les gardes l'aperçurent et le massacrèrent. La vue de sa tête exposée au bout d'une pique dissipa la multitude qui l'avait suivi.

L'Espagne resta seize ans tranquille; mais les exactions des préteurs préparaient une nouvelle guerre plus redoutable encore que la précédente. Les Lusitaniens furent les

premiers qui se lassèrent de cette tyrannie (154). Une victoire qu'ils remportent sur Calpurnius Piso ranime le courage des Celtibériens, toujours imparfaitement soumis; Fulvius Nobilior perd six mille hommes, puis éprouve une défaite complète sous les murs de Numance (153). Mummius ne fut guère plus heureux l'année suivante, malgré le triomphe qu'il se fit décerner. Le consul Marcellus, grâce au système de modération qu'il adopta, put, après quelques succès, imposer la paix aux Celtibériens. Pour assurer la domination de Rome sur les provinces méridionales, il fonda Cordoue sur les bords du Bétis.

Pendant ce temps, le préteur Attilius voyait la Lusitanie tout entière se soulever contre lui, et ses efforts pour la soumettre, ruiner son armée. Effrayés de tant de désastres, les Romains commençaient à regarder l'Espagne comme le tombeau de leurs légions. Les victoires mêmes coûtaient tant de sang, que si l'on n'eût consulté que le peuple, Rome aurait renoncé à cette conquête. La jeunesse romaine refusait de s'enrôler pour cette guerre interminable, et la province eût été perdue, si un jeune homme, Scipion Émilien, fils de Paul Émile, et petit-fils adoptif de Scipion l'Africain, n'eût donné lui-même l'exemple en faisant inscrire son nom par les consuls (150). Scipion eut un indigne chef, L. Lucullus, qui, spéculant sur la guerre pour s'enrichir, rompit les anciens traités conclus par Marcellus, attaqua les Vaccéens, et massacra les habitants de Cauca, au mépris d'une capitulation qui leur accordait la vie. Aussi les Espagnols, perdant toute confiance en lui, ne lui rendirent la ville d'Intercatia que sous la garantie de Scipion Émilien.

En Lusitanie, l'issue de la guerre fut plus honteuse encore. Galba fut défait, et cet indigne général adopta, à l'exemple de Lucullus, un système de perfidie qui devait faire du nom romain un objet d'exécration pour toute l'Espagne. Lucullus, ayant défait un corps de Lusitaniens, avait fait ravager tout le pays par ses troupes, et s'était gorgé de butin; la cupidité de Galba en fut d'autant plus excitée. Ne pouvant ou n'osant vaincre ses ennemis, il né-

gocie et engage trente mille d'entre eux à venir s'établir sur des terres qu'il leur offre ; Rome, dit-il, veillera sur eux ; ils n'ont donc plus besoin de leurs armes. Quand ils les ont livrées, le préteur les fait entourer et massacrer par ses légions (151). Lorsque Galba rentra à Rome, Caton voulut lui intenter une accusation; mais le sénat, qui renfermait peut-être de nombreux complices de Galba, refusa d'écouter les plaintes de Caton.

Un simple berger espagnol, échappé aux massacres de Galba, fut le vengeur de sa patrie. Au milieu de l'anarchie et de la désolation de l'Espagne, ce berger, nommé Viriathe, devenu brigand et endurci aux plus grandes fatigues, employa bientôt ses armes d'une manière plus noble pour la liberté de son pays ; il résista aux Romains en profitant des avantages que présente l'Espagne pour une guerre de partisans. Sa troupe, grossie peu à peu par la réputation du chef, devint à la fin une armée qui osa tenir tête aux Romains, et vainquit dans un combat un préteur envoyé contre lui (149). Ce succès attira sous ses drapeaux une foule de Lusitaniens. Quatre préteurs successivement défaits attestèrent son habileté ; mais il tira plus de gloire encore de son humanité et de sa justice. Ce brigand respecta mieux le droit des gens que les Lucullus et les Galba. Un adversaire redoutable pour Viriathe fut le consul Fabius Æmilianus, le fils aîné de Paul Émile et le frère de Scipion Émilien ; il rétablit d'abord la discipline dans l'armée romaine, fit à Viriathe une guerre de tactique et de temporisation qui devait à la longue devenir fatale au chef lusitanien. Continué dans son commandement sous le titre de proconsul, il obtint quelques avantages (144).

Son successeur Metellus, surnommé Macedonicus, releva avec plus de gloire encore l'honneur des armées romaines ; il eut de grands succès dans la Celtibérie, qui s'était révoltée pour la dixième fois à l'instigation de Viriathe ; car il sentait la nécessité d'unir la résistance des peuples de l'ouest à celle des peuples du centre. Metellus s'empara de Nertobriga et de Contrebia, villes situées au centre de l'Espagne, dans le pays des Carpétains. Mais dans les montagnes de

la Lusitanie, la fortune fut plus favorable à Viriathe : il remporta une victoire sur un nouveau proconsul, et l'année suivante, descendant dans la Bétique, il défit près de la ville d'Itrique (142), le consul lui-même, Fabius Maximus Servilianus. Enfin les deux partis, également épuisés, conclurent un traité où il était dit qu'il devait y avoir paix et amitié entre le peuple romain et Viriathe. Rome n'avait jamais conclu une paix si humiliante ; mais ce traité n'était qu'un piége. Le consul Cépion, frère et successeur de Fabius Servilianus, viola le traité, et reprit les armes. La dernière paix avait été fatale à Viriathe : la plupart de ses alliés étaient découragés, ses bandes, dispersées ; il persista donc à demander la paix ; mais on exigea pour première condition qu'il livrât les principaux citoyens des villes espagnoles qui s'étaient retirés auprès de lui. Il consentit encore à cette lâcheté ; c'est la seule de ses actions qui soit peu digne de son caractère. Mais quand il eut fait le sacrifice de l'honneur et de la bonne foi, les Romains lui demandèrent ses armes. Il ne consentit pas à cette humiliation ; l'exemple des habitants de Cauca et des Lusitaniens égorgés par Galba suffisait pour l'éclairer. Alors Cépion eut recours à la trahison ; il corrompit deux officiers de Viriathe, qui l'assassinèrent dans sa tente (141).

La mort de Viriathe ne termina pas la guerre ; pendant plusieurs années, l'Espagne donna encore aux Romains les craintes les plus vives. Viriathe avait soutenu la guerre principalement dans la Lusitanie; lorsque sa mort eut éteint toute résistance dans cette partie de l'Espagne, elle recommença dans la Celtibérie avec plus de force que jamais. Ce ne fut pas cette fois une guerre de montagne. Metellus s'était, en 143, emparé de toutes les villes de la Celtibérie, à l'exception de Termantia et de Numance ; cette dernière ville devint le foyer de toute cette guerre et la seconde terreur des Romains, comme dit Bossuet. Toutes les populations voisines, les anciennes bandes de Viriathe, vinrent défendre ses murailles ; aussi Numance put résister dix années aux Romains. Le consul Pompeius, ayant commis l'imprudence d'attaquer cette ville (141), et n'espérant

point sortir avec honneur de cette entreprise, détermina les Numantins à traiter avec lui de la paix, en leur promettant des conditions favorables; mais il viola lui-même le traité, et eut l'audace de le désavouer dans le sénat, afin de donner aux Romains la liberté de recommencer la guerre.

L'an 139, l'Espagne fut attaquée dans sa partie septentrionale, dans la Galice, où quelques succès valurent au consul Brutus le surnom de Gallaicus; mais tout le fort de la guerre était sous les murs de Numance. Le consul Hostilius Mancinus, qui succéda à Brutus, fut battu dans toutes les rencontres. Obligé de se retirer honteusement, et cerné de toutes parts, Mancinus fit un traité ignominieux avec les Numantins (137). Telle était la défiance de ce peuple, qu'il exigea de lui que le traité fût garanti par son questeur, Tiberius Gracchus, et par plusieurs autres officiers. Le sénat ne fut pas plus fidèle à ce traité qu'au précédent; il offrit de livrer le consul aux ennemis, qui le refusèrent, et pendant plusieurs années les généraux envoyés au siége de la ville n'avancèrent en rien les affaires. Enfin les Romains, honteux de voir toute leur puissance échouer contre Numance, choisirent, pour terminer cette guerre, Scipion Émilien, qui dix ans auparavant avait ruiné Carthage. Le nouveau consul (134) opposa à l'intrépidité des Numantins des troupes mieux disciplinées et peu à peu aguerries par de petits combats, où il était aisé de leur donner l'avantage. Il se garda bien de livrer une action générale; mais il attendit que la famine lui livrât Numance, et se contenta de bloquer sévèrement la place. Pour n'y rien laisser entrer, il la fit environner de fortifications plus considérables que celles de la ville. Une double ligne de circonvallation et de contrevallation arrêtait d'un côté les sorties des assiégés, de l'autre les attaques par lesquelles les peuples voisins essayaient de délivrer Numance. Dans l'armée de Scipion Émilien servaient deux hommes qui depuis furent bien célèbres, Jugurtha, petit-fils de Massinissa, roi de Numidie, qui commandait un corps de troupes auxiliaires, et Marius, destiné dans la suite à le

vaincre. Les Numantins, après d'admirables efforts, demandèrent de nouveau la paix sans pouvoir l'obtenir. Scipion exigeait qu'ils se rendissent à discrétion. Plutôt que d'en venir à cette humiliation, les Numantins combattirent la famine par des moyens qui répugnent à la nature. Enfin, épuisés par la misère et les maladies, réduits à un petit nombre, ils ouvrirent leurs portes. Plusieurs d'entre eux, ne voulant pas survivre à leur patrie, mirent le feu à leurs maisons, et s'entretuèrent jusqu'au dernier (133). Ceux qui s'étaient rendus furent dispersés en différents lieux, et la ville fut détruite huit ans après la ruine de Carthage. Depuis cette époque, l'Espagne parut soumise; mais bientôt les Romains y réveilleront eux-mêmes la guerre, lorsque dans leurs querelles politiques une faction proscrite y viendra chercher un asile.

II. CONQUÊTE DE LA GAULE CISALPINE.

Les guerres des Romains contre les Gaulois (200-163) furent plus promptes et plus terribles ; le sénat n'entendait pas prolonger ses terreurs en laissant au-dessus de lui dans l'Italie supérieure ces ennemis si remuants et si intrépides, qui tranchaient vite les questions, et au premier succès se jetaient audacieusement sur la route de Rome. L'avantage devait rester aux Romains; car si les Gaulois, comme le dit Florus, avaient l'intrépidité des bêtes féroces et une taille plus qu'humaine; si leur premier choc était plus terrible que ne l'est celui des hommes, leur seconde attaque était plus faible que ne le serait celle des femmes. Leurs corps, nourris sous le ciel humide des Alpes, avaient quelque chose de semblable aux neiges de ces montagnes. Dès la première ardeur du combat, ils étaient baignés de sueur, et à la moindre agitation, ils fondaient comme la neige aux rayons du soleil.

Les Cisalpins se repentaient de n'avoir pas soutenu Annibal avec plus de vigueur ; les Cénomans eux-mêmes, rivaux des Insubres, qui si souvent avaient compromis par leur trahison la cause de l'indépendance de la Cisalpine, comprenaient qu'ils seraient enveloppés dans la ruine com-

mune, et que Rome n'aurait pas plus égard à leurs services qu'à l'inimitié des Boïens et des Insubres. Quant aux Liguriens, c'était toujours ce peuple opiniâtre et indomptable qui défiait Rome du milieu des précipices des Apennins. Pour l'Istrie, la Sardaigne et la Corse, si Rome eut à s'occuper de ces provinces, ce ne furent que des guerres peu sérieuses, et qui ne servirent qu'à les mettre décidément sous le joug de Rome. Nous accorderons à ces guerres plus d'étendue qu'on ne leur en accorde d'ordinaire, car cette rude lutte contre la Cisalpine fut longtemps l'école des légions et nous offre à nous, fils des Gaulois, un degré d'intérêt plus fort peut-être que toutes les autres.

Au moment où la guerre de Macédoine occupait tous les esprits (200), on apprit tout à coup à Rome que les Gaulois s'étaient soulevés (*gallici tumultus fama exorta est*). C'étaient les Insubres, les Cénomans et les Boïens, qui, secondés par les peuples de la Ligurie, avaient osé reprendre les armes. Commandés par le Carthaginois Hamilcar, que Magon, en retournant en Afrique, avait laissé dans la Cispadane, ils s'étaient emparés de Plaisance et avaient pillé cette colonie romaine; puis, dans leur fureur, ils l'avaient incendiée presque entièrement, et n'avaient laissé qu'à peine deux mille habitants au milieu de ses décombres. Ensuite, passant le Pô, ils s'étaient dirigés sur Crémone pour lui faire subir un sort semblable. A cette nouvelle, le préteur L. Furius Purpureo, qui commandait dans la province, n'ayant auprès de lui que cinq mille hommes, tous alliés ou latins, crut devoir prévenir le sénat de sa position difficile. « Avec cinq mille alliés, disait-il, comment combattre quarante mille ennemis? car tel est leur « nombre; ce serait vouloir par ma défaite ajouter à leur « audace. » On lui envoie à Ariminium l'armée consulaire qui devait se réunir en Étrurie, et que vont remplacer les cinq mille alliés, peut-être suspects. Furius conduit ses troupes à marches forcées contre l'ennemi; il l'attaque dès le lendemain et le défait complétement. Trente-cinq mille Gaulois et Hamilcar lui-même restent sur le champ de bataille. Soixante-dix étendards, près de deux cents chars,

avec le riche butin dont ils étaient chargés, tombent au pouvoir des Romains. Crémone est délivrée, et deux mille citoyens libres de Plaisance, rendus à leur patrie.

L'année suivante (199), le préteur Cn. Bæbius Pamphilus, ayant imprudemment pénétré sur le territoire des Insubres, fut cerné avec toute son armée, et perdit près de six mille six cents hommes, perte à laquelle le succès éclatant de Furius ne permettait pas de s'attendre. Bæbius fut renvoyé à Rome par le consul, qui vint en personne le remplacer, et ne fit lui-même rien de remarquable. Mais en 197 les consuls Cornelius Cethegus et Q. Minucius Rufus viennent tous deux commander dans la Gaule. Cornelius, par une manœuvre habile et par d'adroites négociations, parvient à tenir ses ennemis séparés et à détacher les Cénomans de la ligue. Le jour du combat arrivé, trente-cinq mille Insubres sont taillés en pièces, et sept mille cinq cents sont faits prisonniers. Minucius, de son côté, avait retenu les Boïens sur leur territoire; mais il ne put les déterminer à engager une affaire décisive. Il se borna donc à ravager leurs bourgs; cependant il obtint la soumission des Ilvates Liguriens.

La victoire de Cornelius Cethegus n'avait pas terminé la guerre. Les Boïens et les Insubres résistaient toujours, et l'année 196 retint encore les deux consuls dans la Cisalpine. L'un d'eux, Claudius Marcellus, resta chez les Boïens; mais au moment où, fatiguées d'une longue marche, ses troupes vont camper sur un mamelon, Corolame, roi des Boïens, les attaque à l'improviste et leur tue trois mille hommes. Cependant le campement continua, et après quelques jours donnés au soin des blessés, comme les Boïens impatients étaient retournés dans leurs châteaux et dans leurs bourgs, le consul passe le Pô et conduit ses légions sur le territoire de Come, où les Insubres étaient campés. Là il fait essuyer à ces derniers une défaite complète, leur tue quarante mille hommes, leur prend cinq cent sept drapeaux et quatre cent trente chars, emporte leur camp d'assaut, le pille, et peu de jours après s'empare de Come et de vingt-huit châteaux.

Pendant ce temps, le second consul, L. Furius Purpureo, déjà célèbre par la campagne de l'an 200, pénètre dans la partie du territoire des Boïens qu'on nomme la tribu Sappinia. Déjà il approchait de Mutilum, quand, craignant d'être cerné tout à la fois par les Boïens et par les Ligures, il revint sur ses pas, et par un long détour rejoignit son collègue. Les deux armées réunies ravagèrent le territoire des Boïens jusqu'à Felsine (Bononia, Bologne), qui se soumit, ainsi que tous les autres lieux fortifiés. Ensuite l'armée passa en Ligurie. La jeunesse des Boïens, qui s'était répandue en armes dans les forêts, suivait et épiait la marche des Romains, espérant trouver une occasion de les surprendre. Enfin les deux armées en vinrent aux prises. Dans cette bataille, les Romains se montrèrent plus avides de carnage que de victoire, et à peine laissèrent-ils aux Boïens un messager de leur défaite.

L'année suivante (195) fut signalée par de nouveaux succès. Le consul L. Valerius Flaccus battit les Boïens près de la forêt Litana, et leur tua huit mille hommes; mais l'armée ennemie s'étant dispersée, il s'en tint à cet avantage, et employa le reste de l'été à rebâtir les édifices qui avaient été détruits à Plaisance et à Crémone, où il tint ses troupes cantonnées.

Mais en 194 Rome tente un plus vigoureux effort. Les deux consuls auront l'Italie pour province; le nombre des légions sera porté à huit. En attendant l'arrivée des consuls, Flaccus, continué en qualité de proconsul dans le commandement de l'armée romaine, défait aux environs de Milan les forces réunies des Boïens et des Insubres, qui perdent dix mille hommes. Bientôt après cet avantage, le consul Ti. Sempronius Longus arrive dans la province avec ses légions. Le chef des Boïens, Boïorix, secondé par ses deux frères, avait soulevé toute la nation, et s'était campé dans une plaine pour annoncer clairement l'intention où il était de combattre si l'ennemi pénétrait sur son territoire. Quand le consul vit le nombre et la confiance des Boïens, il fit prévenir son collègue, P. Scipion l'Africain, de vouloir bien hâter sa marche : en attendant son arrivée, il devait,

par des tergiversations, traîner les choses en longueur. Mais ce qui portait le consul à différer le combat, était précisément ce qui excitait les Boïens à le hâter ; ils voulaient en finir avant que les deux consuls eussent opéré leur jonction. Durant deux jours cependant, ils se bornèrent à se ranger en bataille, préparés à combattre si quelque adversaire se présentait ; mais le troisième jour, ils s'avancèrent jusqu'aux retranchements ennemis, et attaquèrent le camp de toutes parts. Aussitôt le consul ordonne à son armée de prendre les armes. Un combat acharné s'engage ; tour à tour les deux partis sont vainqueurs et mis en fuite ; mais suivant toute vraisemblance l'avantage reste aux Gaulois, car Sempronius se réfugie à Plaisance, et quand Scipion a opéré sa jonction avec lui, il se borne à quelques prudentes escarmouches. Des historiens disent même qu'il retourna à Rome sans avoir rien tenté.

En 193, nouvelle levée en masse des infatigables Boïens, qui parviennent à soulever la Ligurie. Le danger parut grand à Rome, car on déclara qu'il y avait *tumulte* : des levées extraordinaires furent mises sur pied, et il fallut encore que les deux consuls vinssent en personne faire tête à d'aussi redoutables adversaires. L'un d'eux, Q. Minucius, marche contre les Ligures, qui osent l'assiéger dans son camp et qu'il défait ; l'autre, Cornelius Merula, attire dans la plaine les Boïens, qui jusque-là retirés dans leurs forêts s'étaient contentés de le harceler sans cesse. La bataille fut terrible et dura jusqu'au milieu du jour. Le corps des vétérans romains y fut anéanti ; mais une charge heureuse de la cavalerie des auxiliaires assura aux Romains une victoire longtemps indécise. Les Gaulois perdirent quatorze mille hommes ; dix-neuf cents d'entre eux mirent bas les armes.

Cette population énergique commençait à s'épuiser ; aussi quand en 192 les consuls Domitius Ænobarbus et L. Quintius Flamininus eurent exercé dans le pays d'horribles ravages, un grand nombre de familles gauloises, désespérant du succès d'une plus grande résistance, vinrent se réfugier dans le camp romain. Mais ils n'y trouvèrent pas

l'hospitalité sur laquelle ils avaient compté. Un seul trait prouvera ce que les Gaulois en se soumettant pouvaient attendre des Romains.

Flamininus avait emmené de Rome un jeune homme qu'il aimait, et celui-ci, pour faire valoir son dévouement, lui rappelait souvent qu'il était parti de Rome au moment où l'on allait donner un combat de gladiateurs. Un jour qu'ils étaient à dîner, et déjà échauffés par les vapeurs du vin, on annonça au consul qu'un noble boïen venait avec ses enfants chercher un asile auprès de lui. Flamininus ordonne qu'on l'introduise sous sa tente. Le Gaulois commençait à lui parler par interprète, quand Flamininus se tournant vers son favori : « Puisque tu as renoncé pour moi à un spectacle de gladiateurs, veux-tu, dit-il, voir mourir ce Gaulois sous tes yeux ? » Le jeune homme, bien éloigné de prendre cette question au sérieux, fit un signe affirmatif. Aussitôt le consul, saisissant son épée suspendue au-dessus de son lit, frappe le Gaulois à la tête ; et, comme ce malheureux fuyait invoquant la foi du peuple et de tous les spectateurs, Flamininus lui enfonce son épée dans le flanc. Voilà où déjà en était Rome. Flamininus, il est vrai, fut recherché pour ce crime, mais huit ans plus tard, sous la rigoureuse censure de Caton.

C'en était fait des Boïens du moment qu'ils ne prenaient plus conseil de leur courage, et que chacun isolément cherchait à faire sa paix avec le vainqueur. Il y eut cependant encore des efforts généreux. En 191, ils perdirent une bataille où le consul Scipion Nasica leur tua vingt mille hommes et leur fit trois mille prisonniers. Fier de ce succès, il se livra à d'horribles ravages et osa se vanter, en réclamant les honneurs du triomphe, de n'avoir laissé vivants, de toute la race boïenne, que les enfants et les vieillards.

Elle n'était pas encore éteinte, cette race généreuse ; mais désespérant de lutter plus longtemps contre son cruel ennemi, et ne pouvant se résigner à vivre en esclave au sein de sa patrie, elle rassembla ses débris, et, traversant les Alpes Noriques, elle alla se réfugier sur les bords du Danube, et le nom des Boïens fut effacé de l'Italie (190).

III. CONQUÊTE DE LA LIGURIE.

Les Insubres, qui depuis 194 étaient restés dans l'inaction, ne tardèrent pas, instruits par l'exemple des Boïens, à faire la paix avec Rome (187). Déjà depuis trois ans les Cénomans avaient abandonné la cause commune, et devaient à cette lâcheté une apparence de protection. Les Venètes s'étaient également soumis sans coup férir. Il ne restait plus que la valeureuse nation des Ligures, qui, suivant l'expression de Tite-Live, semblait réservée par les dieux pour maintenir la discipline romaine pendant les intervalles des grandes guerres. « Les Ligures, dit Florus, établis au pied des Alpes, entre le Var et la Macra, dans des lieux hérissés de buissons sauvages, étaient plus difficiles encore à trouver qu'à vaincre. C'étaient des hommes durs et agiles, qui mettaient leur sûreté dans leur agilité et dans les positions qu'ils occupaient, et suivant l'occasion plus brigands que guerriers. »

Leur résistance dura encore trente ans. Dès l'année 189, ils avaient massacré l'escorte du préteur Bæbius, qui se rendait en Espagne; lui-même, percé de coups, était arrivé sans licteurs à Marseille, où il était mort trois jours après des suites de ses blessures. Deux ans plus tard, le consul C. Flaminius, après plusieurs combats heureux, força les Ligures Friniates à se soumettre, et leur ordonna de livrer leurs armes. Un tel sacrifice devait leur coûter; aussi eurent-ils recours à la ruse pour se soustraire au désarmement; et comme on les en punit, ils abandonnèrent leurs villages, et se réfugièrent sur le mont Auginus. Le consul les y suivit aussitôt, et acheva, non sans peine, de les vaincre et de les désarmer. Ensuite il attaqua les Ligures Apuans, qu'il réduisit également; et quand il eut ainsi pacifié sa province, il occupa ses troupes à construire une voie militaire de Bononia à Arretium. De son côté, l'autre consul, M. Æmilius, achevait la soumission de ceux des Ligures qui s'étaient retirés dans les Apennins; et lui aussi, après sa victoire, occupa les loisirs de ses troupes à ouvrir une route de Placentia à Ariminium.

Il faut croire cependant que le désarmement des Apuans n'avait pas été complet, car dès l'année suivante (186), on envoie contre eux le consul Q. Marcius Philippus, qu'ils surprennent dans un défilé, et auquel ils font perdre quatre mille hommes. Leur succès fut tel, qu'ils se lassèrent plus promptement de poursuivre que les Romains de fuir. Le consul ne put effacer le souvenir de cette défaite; le défilé où il avait été vaincu garda à jamais son nom (*Fauces Marcianæ*).

Les successeurs de Philippus, M. Sempronius Tuditanus et Ap. Claudius, réparèrent ce désastre. Sempronius, en ravageant les champs des Ligures, et en brûlant leurs châteaux, éclaira le pays jusqu'à la Macra et jusqu'au port de la Lune. Les Ligures alors se réfugièrent sur une montagne, antique demeure de leurs ancêtres; mais Sempronius, malgré les obstacles qu'offrait cette position, parvint à les en chasser. De son côté, Ap. Claudius combattait avec succès une autre peuplade ligurienne, les Ingaunes, leur prenait six de leurs places fortes, et faisait trancher la tête à quarante-trois chefs accusés d'être les auteurs de la guerre.

Vinrent ensuite quatre années de repos; mais dès le printemps de l'an 181, le proconsul Paul Émile dut marcher contre les Ingaunes. A peine était-il campé sur les frontières des ennemis, que ceux-ci lui envoient des députés sous prétexte de demander la paix, mais en effet pour s'assurer de ses ressources. Paul Émile, fidèle à la politique romaine, leur déclara qu'il ne consentirait à traiter que lorsqu'ils se seraient rendus. Les députés répondirent qu'ils n'étaient pas éloignés de le faire, mais qu'il leur fallait du temps pour amener à cette résolution une race d'hommes farouches et sauvages. Le proconsul leur ayant accordé une trêve de dix jours, ils demandèrent que, pendant ce temps, les soldats romains ne vinssent pas faire du fourrage et du bois de l'autre côté des montagnes voisines, le seul pays cultivé qu'ils possédassent. Paul Émile y consentit. Alors, profitant du délai qui leur était laissé, ils rassemblèrent en hâte toutes leurs forces derrière les monta-

gnes dont ils avaient si adroitement écarté l'ennemi, et vinrent en nombre infini assiéger à la fois toutes les portes du camp romain, sans laisser au proconsul le temps et la possibilité de faire sortir ses troupes et de les ranger en bataille. Cependant la résistance des Romains fut telle, que les Ingaunes se retirèrent dans leur position.

Quelque temps après, Paul Émile exhorte ses soldats, leur représente que les vainqueurs d'Annibal, de Philippe, d'Antiochus, ne peuvent se laisser ainsi menacer par des Ligures accoutumés à fuir comme de vils troupeaux, et qui maintenant, enorgueillis par un premier succès, ne prennent plus les armes que gorgés de vin et de viandes. Bientôt, les voyant avancer ivres et en désordre, il s'élance sur eux, à la tête de ses troupes, en poussant des cris terribles, et il en fait un affreux carnage. Plus de quinze mille Ligures restèrent sur le champ de bataille; deux mille cinq cents furent faits prisonniers. Trois jours après, toute la nation des Ingaunes se soumit en lui donnant des otages; et comme ils se livraient aussi à la piraterie, les Romains firent emprisonner leurs pilotes et leurs matelots, et trente-deux de leurs navires furent pris par C. Matienus. Ce brillant succès mérita à Paul Émile les honneurs du triomphe. Quant aux Ligures, ils vinrent implorer une paix perpétuelle, en s'engageant à ne plus prendre les armes que sur l'ordre du peuple romain. Une armée fut maintenue sur leur territoire.

Malgré la défaite qu'ils avaient fait essuyer aux Apuans, les Romains redoutaient encore cette peuplade valeureuse. Aussi, l'an 180, les proconsuls P. Cornelius et M. Bæbius, qui n'avaient rien fait de mémorable durant leur consulat, pénétrèrent sur son territoire. Les Apuans, qui ne s'attendaient pas à être attaqués avant l'arrivée des nouveaux consuls, se soumirent au nombre de douze mille. Mais cela ne suffisait point aux généraux romains; persuadés que la guerre ne finirait en Ligurie qu'autant qu'on en ferait disparaître les habitants, ils résolurent, après avoir pris l'avis du sénat, de transporter les Apuans dans un territoire qui avait été autrefois enlevé aux Samnites, et qui appar-

tenait maintenant à la république. Vainement les infortunés demandèrent qu'on ne les contraignît pas d'abandonner les demeures où ils avaient reçu le jour; vainement ils offrirent leurs armes, des otages; on leur ordonna de descendre de leurs montagnes, avec leurs femmes et leurs enfants, et quarante mille d'entre eux furent réduits à s'expatrier; seulement, Rome pourvut aux frais de leur nouvel établissement.

Mais toute la nation ne s'était pas exilée, car, dans le cours de la même année, on voit les deux consuls marcher contre les Ligures, et Fulvius recevoir la soumission des Apuans établis sur les bords de la Macra, qu'il fait transporter par mer à Neapolis, d'où ils sont conduits dans le Samnium. De son côté, l'autre consul, Postumius, attaque les Ligures des montagnes, et après avoir coupé leurs vignes, incendié leurs maisons, il les contraint à livrer leurs armes et à se soumettre. Ensuite il parcourt les côtes des Ingaunes et des Intéméliens, sans doute pour s'assurer de leur obéissance.

La soumission de la Ligurie n'était pas encore complète, car l'année suivante (179), les deux consuls Q. Fulvius et L. Manlius reçurent encore cette contrée pour province. Ils pénètrent dans les montagnes, en chassent les habitants qu'ils forcent à descendre et à s'établir dans la plaine; et comme il est à craindre qu'ils n'abandonnent leurs nouvelles demeures, des postes sont placés sur les montagnes pour les en éloigner de vive force.

L'année 178 se passa sans qu'il fût question des Ligures; mais en 177, nouvelle révolte. Le proconsul Claudius Pulcher marche contre eux, et les défait sur les bords de la Scultenna. Il leur tue douze mille hommes, leur fait sept cents prisonniers, s'empare de cinquante et un étendards, et va triompher à Rome. Mais pendant son absence, les infatigables Ligures reprennent les armes, ravagent le territoire de Mutina, et s'emparent de cette colonie. A cette nouvelle, le sénat ordonne à Claudius de retourner en toute hâte contre eux, en attendant que le nouveau consul, Petilius, vienne prendre le commandement de l'armée. Clau-

dius leur reprend Mutina, où il leur tue huit mille hommes; pendant ce temps, une flotte romaine parcourt les côtes de la Ligurie pour intimider les révoltés. Cependant les Ligures, en apprenant le retour de Claudius, s'étaient emparés des monts Lectus et Balista, qu'ils avaient entourés d'un mur. Là, dans leur désespoir, ils massacrent leurs prisonniers, égorgent leurs troupeaux, brisent contre les murailles tout le butin fait à Mutina. Petilius arrive, fait sa jonction avec Claudius, et s'avance pour les attaquer dans leurs retraites. Il est tué dans un combat; mais les ennemis ne s'en aperçoivent pas, et leur position est emportée. Le collègue de Petilius, C. Valerius, lui succède, et venge sa mort par de nouveaux succès.

Les Apuans et les Friniates étaient anéantis; restaient les Garules, les Lapicins, les Hercates et les Briniates. Le consul Publius Mucius Scævola les soumit et les désarma (175).

Cependant Rome continuait à envoyer presque chaque année ses deux consuls en Ligurie. L'an 173, les Statielles, les seuls d'entre les Ligures qui n'eussent jamais pris les armes contre les Romains, sont injustement attaqués par le consul Popilius Lænas. Celui-ci, en assiégeant Carystum, leur capitale, les met dans la nécessité de prendre les armes et de songer à se défendre. Ils résistèrent durant trois heures avec un courage héroïque; mais une brillante charge de la cavalerie romaine assure la victoire au consul, qui en abuse cruellement. Dix mille Statielles seulement échappent à ce désastre. Toute résistance devenait inutile; ils se soumettent donc sans condition, comptant sur un traitement généreux; mais le consul leur enlève leurs armes, renverse leur ville, les fait tous vendre comme esclaves, et met leurs biens à l'encan. Le sénat jugea cette conduite atroce, et, craignant les suites d'un pareil exemple, ordonna au consul de racheter les Statielles, de les remettre en liberté, et de leur rendre leurs biens; cela fait, il sortira de la province, car une victoire est glorieuse quand on bat l'ennemi qui nous attaque, et non quand on sévit contre des vaincus.

Popilius n'obéit point; il accourt à Rome pour demander

que le sénat rapporte son décret; et comme il ne peut l'obtenir, il retourne se venger sur les malheureux Ligures. L'an 172, conservant le commandement en qualité de proconsul, il attaque les Statielles, leur tue dix mille hommes, et par là provoque un soulèvement en masse de toutes les peuplades liguriennes. L'indignation à Rome fut à son comble. Les tribuns du peuple, M. Marcius Sermo et Q. Marcius Sylla, du consentement du sénat, portent cette rogation : « Si, avant les calendes de Sextilis, il se trouve un seul Statielle qui ne soit pas rendu à la liberté, le sénat s'engage par serment à rechercher et à punir l'auteur de ce délit. » Les nouveaux consuls vont remplacer Popilius, qu'on rappelle à Rome pour qu'il ait à se justifier; mais les prières et les intrigues de sa famille, jointes à l'influence de son frère, alors consul, le dérobent au jugement qui le menace; et cependant il avait massacré vingt mille innocents! Pour tout dédommagement, quelques milliers de Statielles furent rachetés, et on leur assigna des terres au delà du Pô.

Six ans plus tard, les Ligures se soulèvent encore; mais c'est leur dernier effort, et l'on pressent désormais l'issue de cette lutte inégale. Il fallut cependant quatre ans (166-163), et chaque année deux armées et deux consuls pour anéantir les débris de ce peuple énergique, pour briser cette pierre sur laquelle le peuple romain, suivant la belle expression de Florus, avait si longtemps aiguisé le fer de sa valeur.

IV. CONQUÊTE DE L'ISTRIE.

Dans le cours des années 178 et 177, l'Istrie qui, déjà conquise en 221, avait recouvré son indépendance pendant la seconde guerre Punique, s'était vue replacée sous le joug de Rome. Cette expédition faillit être funeste au consul Manlius Vulso, qui l'avait entreprise sans l'autorisation du sénat : il fut surpris sur les bords du Timave, par les Istriens, que commandait leur roi Æpulo. Une terreur panique s'empare de son armée, qui l'entraîne dans sa fuite, et son camp tombe au pouvoir des ennemis. Ceux-ci trouvant les tables dressées dans les tentes, ne songent plus qu'à se livrer à des plaisirs qui leur sont peu connus. Ils

se gorgent de vin et de viandes; mais, pendant leur ivresse, Manlius revient et les fait passer du sommeil à la mort. Æpulo est sauvé par quelques serviteurs fidèles qui le jettent à la hâte sur un cheval.

Cependant la nouvelle de la prise du camp arrive à Rome. En peu d'instants, soixante mille hommes sont prêts pour voler au secours de Manlius; mais quand on apprend que le jour même il a réparé son désastre, son collègue Junius se borne à lui mener quelques auxiliaires. Les Istriens sont défaits une seconde fois, et se dispersent dans leurs villes.

C. Claudius Pulcher, successeur de Manlius, assiége Nesactium, place forte où s'étaient retirés Æpulo et les principaux chefs des Istriens. Gêné dans ses opérations par la rivière Arsa, qui traversait la ville, et qui, en fournissant de l'eau aux assiégés, prolongeait leur résistance, Claudius la détourne en lui creusant, non sans peine, un nouveau lit. Les barbares, en voyant tout à coup la rivière se dessécher, sont frappés de terreur. Sans songer à demander la paix, ils égorgent leurs femmes et leurs enfants; et pour que les ennemis soient spectateurs de cette résolution désespérée, ils les égorgent sur les remparts, et les précipitent dans les fossés. Au milieu des cris des enfants et des femmes, et de cette affreuse boucherie, les soldats romains escaladent les murs et pénètrent dans la ville. Le tumulte et les clameurs des fuyards apprennent au roi que Nesactium est tombé au pouvoir des ennemis; il se perce de son épée pour ne pas être pris vivant; tout le reste est tué ou fait prisonnier. Claudius s'empare ensuite de deux autres places fortes, Mutila et Faveria, qu'il détruit. Près de six mille Istriens furent vendus; les auteurs de la guerre furent frappés de verges et décapités; toutes les populations voisines livrèrent des otages et se soumirent. Et ainsi par la prise de ces trois villes, par la mort de son roi, l'Istrie, comme le dit Tite-Live, fut pacifiée!

V. CONQUÊTE DE LA SARDAIGNE ET DE LA CORSE.

Nous avons vu plus haut que les Romains s'étaient emparés de la Sardaigne et de la Corse pendant la première

guerre Punique, et qu'ils les avaient rendues aux Carthaginois par le traité des îles Égates, qui mit fin à cette guerre. Nous avons vu aussi que, profitant des embarras suscités à Carthage par la guerre des mercenaires, Rome, contre la foi des traités, s'était, sur l'invitation des Corses et des Sardes, emparée de nouveau de ces deux îles, dont elle avait fait deux provinces. Les Carthaginois les reprirent, il est vrai, et en restèrent maîtres quelque temps; mais en 215, elles étaient retournées aux Romains, qui en étaient tranquilles possesseurs depuis trente-quatre ans, lorsqu'en 181, exaspérées par les exactions des préteurs, elles se soulevèrent tout à coup. Le préteur M. Pinarius Posca les força à rentrer dans le devoir. En 178, nouvelle insurrection en Sardaigne. Deux peuplades, les Iliens et les Balares, parcourent l'île, appelant aux armes tous ses habitants, et ravageant les villes qui refusent de se joindre à eux. Celles-ci invoquèrent l'appui de Rome. Le consul Tib. Sempronius Gracchus, père des Gracques, arrive dans l'île, bat les confédérés (177), et leur tue vingt-sept mille hommes. L'année suivante, en qualité de proconsul, il achève la soumission de l'île. Le nombre des captifs qu'il ramena à Rome fut si considérable qu'il passa en proverbe, et que dans la suite, pour désigner une quantité considérable de denrées dont on avait peine à se défaire, on dit : *Sardi venales* (Sardes à vendre). Ce sévère châtiment n'intimida pas les Corses, qui reprirent les armes en 173. Le préteur C. Cicerius les défit et les contraignit à demander la paix. Quelques soulèvements eurent encore lieu dans les deux îles jusqu'en 163, où le consul Manius Juventius Thalna acheva leur soumission.

Ainsi fut achevée la conquête du nord de l'Italie, et la soumission de la Péninsule tout entière. Les frontières de la république vont maintenant jusqu'aux Alpes; la Corse et la Sardaigne sont pour elle des postes avancés sur la Méditerranée, et la possession de l'Istrie assure sa domination sur la mer Adriatique. Cette conquête des parties centrales de l'empire était l'affaire la plus importante et la plus difficile; nous avons vu en effet combien peu d'efforts coûtè-

rent à Rome les guerres qui amenèrent la réduction de la Macédoine, de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique.

CHAPITRE XIII.

ÉTAT INTÉRIEUR DE ROME.

A l'époque où nous sommes arrivés, Rome a fini ses grandes guerres, celles du moins qui pouvaient compromettre son existence. Elle est devenue à peu près la maîtresse du monde. Quelle riche proie pour ceux qui pourront s'en saisir, pour ceux qui pourront se dire les maîtres du peuple-roi! Aussi allons-nous voir renaître les querelles intestines éteintes depuis si longtemps. Mais avant d'arriver à ces révolutions, cherchons-en les causes dans les changements qu'ont subis les mœurs de Rome.

Tant que Rome n'eut à combattre que les pauvres et belliqueux habitants de l'Italie centrale, elle garda ses mœurs rudes et guerrières; mais quand ses légions sortirent de l'Italie pour courir le monde, des colonnes d'Hercule jusqu'au mont Taurus, alors une vie nouvelle commença. Les nations vaincues se vengèrent de Rome en lui donnant avec leurs richesses toute leur corruption. Durant la deuxième guerre Punique, les Romains, toujours menacés par un grand danger, n'avaient pu changer leurs mœurs; il leur fallait vivre dans les camps, avoir constamment les armes à main; il ne leur restait pas alors de temps pour s'abandonner aux jouissances du luxe. Mais après la chute de Carthage, lorsqu'il n'y eut plus à soutenir que de petites guerres, ou deux légions suffisaient pour tenir tête aux ennemis les plus redoutables, ces plébéiens, ces nobles, enrichis par les trésors de Carthage, de Persée, d'Antiochus, voulurent à leur tour goûter de la vie molle et fastueuse de l'Orient. Un luxe effréné éclata alors dans la ville, et avec lui d'effrayantes dépravations. Hâtons-nous de dire cependant que ce n'était pas seulement pour satisfaire des

passions brutales que les Romains adoptèrent des mœurs inconnues à l'ancienne république. Les plus nobles d'entre eux avaient été séduits par l'élégance de la civilisation grecque. Ces jeux, ces théâtres, cette littérature si brillante, leur faisaient dédaigner l'antique rusticité romaine et cet idiome du Latium qui n'avait encore rien produit.

A la tête de ce parti qui aurait voulu faire de Rome une nouvelle Athènes, se trouvait le vainqueur de Zama, Scipion l'Africain. Lorsqu'il préparait son expédition d'Afrique à Syracuse, il passait dans cette ville toutes ses journées au gymnase, au théâtre, ou à écouter les dissertations des philosophes. Caton, qui servait sous lui comme questeur, s'indignait de cette mollesse, et l'accusait de dépenser l'or de la république en fêtes inutiles. Le général le renvoya avec ces mots : « Je n'ai pas besoin d'un questeur si exact. » La victoire de Zama, la gloire d'avoir fini la seconde guerre Punique, lui donnait une influence qui semblait le placer au-dessus des lois. On lui offrit un consulat à vie ou la dictature : il refusa. C'était une conduite habile, car il valait mieux pour lui n'avoir aucun titre, afin qu'on ne pût mesurer ses droits. En restant simple particulier, il n'en conservait pas moins une influence qui le mettait au-dessus des lois de l'État. Un jour que les questeurs craignaient d'enfreindre les lois en ouvrant le trésor, Scipion prit les clefs et l'ouvrit, comme s'il n'y avait point pour lui de sacrilége.

Autour de l'Africain se groupaient un grand nombre de patriciens qu'avait séduits la vie molle et ingénieuse des Grecs ; les Flamininus, les Metellus, les Æmilius, les Fabius, et une foule d'autres. Pour être plus forts contre les réclamations qui devaient nécessairement s'élever de toutes parts, ils s'unissaient entre eux par des liens de famille, par des adoptions, des mariages, et commençaient à former cette faction des grands qui si longtemps devait dominer le sénat lui-même, et voulait enlever au peuple les anciennes concessions qui lui avaient été faites. Rien n'égalait l'orgueil de ces nobles forts de leur union. Un gendre de Fabius ayant été accusé de trahison, le tribunal, pour le déclarer innocent, se contenta de cette parole de son beau-

père : « Il n'est point coupable, puisqu'il est resté le gendre de Fabius. » Scaurus, accusé d'avoir reçu de l'argent de Jugurtha, dit devant le peuple : « Varius de Sucrone accuse Scaurus de s'être rendu coupable de concussion, Emilius Scaurus le nie : lequel des deux croirez-vous? » Un homme ayant accusé un Metellus de concussion, apporta au tribunal les registres qui contenaient les preuves du crime; les juges refusèrent d'y jeter les yeux. Le peuple, il est vrai, se vengeait par des satires; mais malheur à qui parlait pour lui! Nævius, le poëte populaire, en fit l'épreuve. C'était un Campanien qui, habitué aux licences de la comédie grecque, avait osé par ses allusions et ses railleries attaquer les Metellus et les Scipions. Ils l'en punirent cruellement. Mis d'abord en prison, Nævius alla finir sa vie en exil. Aussi Plaute se tint pour averti, et se renferma dans la satire générale des vices et des ridicules.

Mais Caton n'était pas homme à fléchir. C'était un homme nouveau. Né à Tusculum de parents obscurs, sa grande sagesse avait de bonne heure fait changer son nom de Priscus en celui de Caton. A dix-sept ans, il avait fait sa première campagne contre Annibal, et ses nombreuses cicatrices attestaient sa bravoure. Ensuite il s'était retiré à la campagne près des lieux qu'avait habités Manius Curius, le vainqueur de Pyrrhus et des Samnites, et s'était efforcé d'imiter l'héroïque tempérance et la vertueuse simplicité de ce grand homme. Dès le matin, il allait dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en priaient. De là il revenait dans son champ, où, vêtu d'une simple tunique pendant l'hiver, et nu pendant l'été, il se livrait avec ses esclaves aux travaux de l'agriculture. Après le travail, il les admettait à sa table, mangeait du même pain et buvait du même vin. Un noble romain, Valerius Flaccus, dont les terres touchaient à la villa de Caton, admirant cette vie simple et laborieuse, conçut de l'estime pour cet homme des anciens jours, et prévoyant tout ce que la patrie pouvait attendre d'un caractère aussi énergique, il lui persuada d'aller s'établir à Rome. Là, Caton se fit bientôt distinguer par son éloquence; il fut d'abord tribun légionnaire, ensuite ques-

teur, puis préteur, enfin consul (195) et censeur avec Valerius. On a vu plus haut comment il rompit avec Scipion.

L'admirateur de Curius était plus que tout autre en droit de blâmer le luxe et l'avidité de l'Africain, lui qui, de son propre aveu, ne porta jamais une robe qui coûtât plus de cent drachmes; qui, même lorsqu'il commandait et pendant son consulat, ne but jamais d'autre vin que celui de ses esclaves; qui, de tout le butin qu'il fit en Espagne, ne retira rien que ce qui était nécessaire à sa nourriture.

Cette haine d'ailleurs contre les Scipions et leurs amis ne venait pas seulement du contraste de leurs habitudes: il ne s'agissait pas seulement de savoir si Rome changerait ses anciennes mœurs pour des mœurs nouvelles, mais encore si elle conserverait sa liberté. Car ces hommes, qui dédaignaient l'antique austérité, entendaient bien introduire aussi, comme innovation, le mépris des droits du peuple, et même de ceux du sénat. Caton s'attaqua hardiment au plus redoutable de tous ces nobles, se déclara l'adversaire de Scipion, et le poursuivit sans cesse de ses accusations. Le bruit courait que les Scipions avaient reçu quelques sommes d'Antiochus, pour lui accorder des conditions plus favorables. A l'instigation de Caton, deux tribuns du nom de Petilius citèrent les deux Scipions, afin qu'ils rendissent compte de toutes les sommes qu'ils avaient reçues. On ajouta encore je ne sais combien d'autres griefs contre l'Africain, et sa conduite déréglée à Syracuse, et les troubles de Locres, et cette ambition qui lui faisait affecter le rôle d'un homme au-dessus des lois. Le jour du jugement, Scipion, au lieu de se défendre, monte à la tribune, et dit: « Tribuns, et vous, Quirites, c'est à pareil jour que « j'ai battu Annibal et les Carthaginois. Les procès et les « querelles doivent être suspendus aujourd'hui. Suivez-moi « au Capitole pour rendre grâce aux dieux, et leur deman- « der de vous donner toujours des chefs qui me ressemblent; « car si depuis ma jeunesse vous avez prévenu mon âge « par vos honneurs, j'ai prévenu, moi, vos honneurs par « mes services. » Rappeler ses exploits avec cette morgue aristocratique, ce n'était pas prouver sa probité, et les im-

menses richesses de Scipion portent à croire qu'il n'était pas exempt de reproches. Aussi les Petilius revinrent à la charge, et mirent en cause Lucius Scipion, son lieutenant et son questeur. Les accusés furent condamnés. Comme les licteurs mettaient la main sur Lucius, Scipion le leur arracha, et déchira les registres en s'écriant : « Je ne rendrai pas compte de quatre millions de sesterces, quand « j'en ai fait entrer deux cent millions dans le trésor. »

On ignore comment finit cette lutte; mais ce qui paraît certain, c'est que l'Africain, après son triomphe momentané sur la puissance tribunitienne, fut de nouveau mis dans la nécessité de se défendre, et préféra s'exiler à Liternum, où il mourut, et fit graver sur sa tombe : « Ingrate « patrie, tu ne possèdes pas même mes os. »

Les Scipions avaient favorisé l'introduction des mœurs nouvelles; les progrès en furent rapides, effrayants. L'an 195, les matrones, fatiguées de la sévérité que leur imposait la loi Oppia, suscitèrent deux tribuns pour en proposer l'abrogation. Elles réussirent malgré l'opposition de Caton, alors consul. L'an 186, on s'aperçut combien les relations établies entre Rome, la Grèce et l'Orient, avaient apporté dans la ville de dangereuses innovations. Des crimes nombreux, commis par des mains inconnues, avaient jeté la terreur dans Rome, lorsqu'on apprit qu'une obscure superstition, les bacchanales, s'était mystérieusement introduite, et que ce culte, dont les rites étaient la prostitution, et le meurtre pour ceux qui refusaient l'infamie, comptait déjà de nombreux partisans. Le sénat fut effrayé; les plus *grandes précautions* furent prises pour s'assurer des coupables, et une foule de femmes, qui s'étaient fait initier à ces coupables mystères, furent exécutées dans l'intérieur de leurs maisons.

Ces religions étrangères entraînaient avec elles la débauche; mais les mauvaises mœurs naissaient de bien d'autres causes; elles naissaient surtout de la sécurité dans laquelle vivait Rome, et des richesses que la conquête du monde mettait en ses mains. Un dernier effort contre la corruption fut la nomination de Caton à la censure.

Parvenu au poste le plus honorable de la république, Caton nomma prince du sénat Valerius Flaccus, le seul homme avec lequel il lui fût possible de combattre par les remèdes les plus violents le luxe et la mollesse qui commençaient à miner sourdement la république. Il chassa du sénat plusieurs sénateurs, et entre autres ce Quintius Flamininus qui, pendant son consulat, s'était montré si cruel envers un Gaulois. Déjà sous son consulat il avait échoué dans sa tentative pour réformer le luxe des femmes; devenu censeur, il établit plusieurs règlements somptuaires qui tendaient à déraciner le mal : il taxa les vêtements, les voitures, les parures des femmes, les ameublements; il supprima tous les conduits qui détournaient dans les maisons et dans les jardins particuliers l'eau des fontaines publiques. Il fit démolir dans l'espace de trente jours toutes les constructions particulières qui empiétaient sur la voie commune, diminua de beaucoup les bénéfices des entreprises à bail données par l'État, et porta au taux le plus élevé les revenus de la république. Aussi ses ennemis engagèrent le sénat à casser les baux et les marchés qu'il avait faits pour la réparation des temples et des autres monuments, et employèrent tous les moyens possibles pour empêcher la construction d'une basilique qu'il élevait aux frais de l'État; mais elle fut achevée, et reçut le nom de basilique Porcia.

Il paraît que le peuple approuva la conduite de Caton dans sa censure, car sur la base de la statue qu'il lui érigea, il ne rappela ni ses exploits, ni son triomphe, ni l'Espagne, ni les Thermopyles; mais il fit graver cette inscription : « A Caton, pour avoir, par de salutaires ordonnances, par « des établissements et des institutions sages, relevé dans « sa censure la république romaine que l'altération des « mœurs avait mise sur le penchant de sa ruine. »

Quelle devait être à l'égard des vaincus la conduite de ces hommes qui, dans l'intérieur de la cité, professaient si ouvertement le mépris pour les anciennes coutumes aussi bien que pour les lois elles-mêmes? On ne devait pas s'attendre à ce qu'ils traitassent doucement les pays conquis, eux qui, pour satisfaire leurs nouveaux besoins, consom-

maient en quelques jours les richesses qui auraient suffi jadis pour toute la vie du plus noble d'entre les patriciens. Aussi s'élevait-il de toutes les provinces des réclamations et des plaintes contre les gouverneurs que Rome y avait envoyés. Au plus fort même de la seconde guerre Punique, les alliés se virent déjà en butte à la rapacité des proconsuls. Les députés siciliens vinrent déclarer au sénat que la Sicile aimerait mieux être engloutie sous les feux de l'Etna que d'avoir encore une seconde fois Marcellus pour gouverneur. Un peu plus tard, Pleminius, alors fort de l'appui de Scipion, s'était livré aux plus révoltants excès. Quelquefois des consuls, pour obtenir un triomphe, attaquaient sans motifs des peuples tranquilles, comme Popilius Lænas, qui vendit comme esclaves dix mille Ligures, et qui pour répondre à un sénatus-consulte favorable à ces malheureux, les obligea à un combat, où il leur tua dix mille hommes. Les Espagnols surtout furent horriblement maltraités par ces nombreux préteurs, qui se succédaient chaque année pour les combattre. L'Espagne avait le malheur de posséder des mines d'argent. Les grands qui voulaient s'enrichir se faisaient envoyer dans la Péninsule, et tombaient sur elle comme sur une proie qui leur était abandonnée. En vain les Espagnols supplièrent le sénat de modérer les rapines de ses généraux : il y avait tant de familles compromises, qu'après avoir commencé pour la forme une enquête judiciaire, on laissa là ce procès interminable. La Grèce ne fut pas mieux traitée. Les généraux dépouillaient les temples, les maisons des particuliers ; Athènes, malgré la stérilité de son territoire, fut forcée de fournir cent mille boisseaux de blé. On sait comment Paul Émile traita la Macédoine, comment Anicius pacifia l'Épire et l'Illyrie : cent cinquante mille Épirotes ou Illyriens furent vendus comme esclaves ; toutes leurs villes furent démantelées. En Étolie, cinq cent cinquante des principaux du pays furent massacrés ; mille Achéens, les chefs des autres parties de la Grèce, furent déportés en Italie, où ils attendirent pendant dix-sept ans que le sénat voulût bien les juger.

Non-seulement les généraux foulaient le peuple et les

provinces, mais ils y affectaient une sorte d'indépendance. Manlius, Metellus, Cassius et beaucoup d'autres ne prenaient pour règle de conduite que leur volonté, et le sénat était obligé de laisser ces fautes impunies. La soif des distinctions s'introduisait aussi parmi tous ces grands, qui ne voulaient pas être confondus même avec la foule des nobles. Dès la deuxième guerre Punique, on commença à voir se répandre l'usage des surnoms, qui formèrent comme une décoration militaire. Les généraux vainqueurs prenaient le nom du pays vaincu : ils s'appelaient l'Africain, l'Asiatique, le Macédonique, l'Achaïque, le Numidique, le Baléarique, etc. Les gouvernements étaient devenus si lucratifs, que les grands les recherchaient avec fureur. La loi Villia qui, en l'année 179, fixa l'âge auquel on pouvait arriver aux diverses charges; une loi contre la brigue en 181, rien ne put les arrêter; les consuls, en 159, durent décréter la peine de mort contre ceux qui brigueraient par argent. Mais les grands se riaient de ces lois. Ils allaient jusqu'aux menaces pour forcer les citoyens à les élire, et il fallut qu'en 139 la loi Sabinia, pour assurer la liberté des élections, décidât que désormais le peuple donnerait son vote. Contre ces débordements, la censure était impuissante; car les coupables eux-mêmes se faisaient nommer à cette charge. Aussi fallut-il créer de nouveaux tribunaux. Quatre cours de justice furent établies sous le nom de *Quæstiones perpetuæ*. Ces quatre tribunaux devaient rechercher les concussionnaires, punir la brigue, le péculat, et les crimes de majesté; mais les nouveaux juges partagèrent les désordres qu'ils devaient punir, et vendirent publiquement leurs voix. Enfin pour enlever à la république tout espoir d'un meilleur avenir, la dépravation se glissa jusque dans l'éducation des enfants. Au lieu de cette vie rude et de ces exercices violents, qui les préparaient autrefois aux fatigues de la guerre, ils étaient maintenant entourés d'esclaves, et confiés à des rhéteurs incapables de former jamais un bon citoyen.

Avant que les plébéiens parvinssent aux charges, il y avait une lutte continuelle et souvent sanglante entre les

patriciens et les premiers du peuple; mais les familles plébéiennes qui devinrent illustres par les charges dont leurs membres furent revêtus, se mêlèrent aux familles patriciennes et formèrent avec elles une aristocratie d'autant plus dangereuse, que le peuple y voyait ceux dont les pères avaient si longtemps combattu pour lui. Ces nobles sortis des classes inférieures firent cause commune avec les anciens patriciens, pour fermer l'entrée des charges à ceux qu'ils appelaient des hommes nouveaux. Dès lors le peuple ne trouva plus dans ses rangs d'hommes assez hardis ni assez puissants pour prendre ses intérêts. Les plébéiens n'étaient plus d'ailleurs, il faut le dire, ce peuple jaloux de ses droits, et qui veillait de si près sur la conduite du sénat. Décimés par la guerre continuelle à laquelle Rome était condamnée, ils n'avaient laissé au Forum qu'un ramas d'Italiens et d'affranchis mêlés à d'anciens Romains, qui par la misère, et le contact de ces affranchis, avaient perdu tout sentiment de leur ancienne dignité. Le sénat ne s'y trompa pas, et c'est parce qu'il connaissait le peuple du Forum, qu'il ne craignit pas de prendre pour lui tous les pouvoirs. Scipion Émilien interrompu, un jour qu'il parlait sur la place publique, par les cris de la populace, s'écria : « Silence ! vous que l'Italie ne reconnaît pas pour ses enfants; ces hommes que j'ai amenés ici enchaînés ne me feront pas peur aujourd'hui qu'on leur a ôté leurs chaînes. » Aussi le sénat s'inquiétait peu de cette populace. Cependant tant qu'il lui resta des ennemis redoutables, tant que vécut Annibal, que la Macédoine ne fut pas domptée, des gratifications et des distributions de terre firent vivre les soldats; pour soulager les plébéiens de Rome, de nombreuses colonies furent fondées. L'an 197, quinze cents familles sont envoyées dans cinq villes de Campanie et d'Apulie; trois ans après, six nouvelles colonies sont établies dans la Lucanie et le Bruttium; treize autres le sont de 192 à 175. En même temps ont lieu à Rome, pour ceux qui restent, des distributions presque gratuites de blé. Enfin les tribuns, de l'avis et avec le concours du sénat, répriment l'usure, si funeste aux plébéiens.

Mais tout en soulageant les misères du peuple, le sénat songe à diminuer le nombre de ceux qui peuvent partager le gouvernement avec lui. En 176 les censeurs renferment la populace dans les quatre dernières tribus; huit ans plus tard, ils renferment encore dans l'une de ces quatre tribus tous ceux qui n'ont pas en propriétés rurales trente mille sesterces. D'une autre part, depuis la fin de la deuxième guerre Punique, le sénat décide seul dans presque toutes les questions qui regardent les peuples vaincus : c'est lui qui fixe leur sort, et qui par ses commissaires intervient dans les affaires du monde entier. Il s'habituait aussi peu à peu à gouverner la république, et refusait même de regarder les chevaliers comme un ordre nouveau. Les plus riches des Romains formaient cette classe; nobles et plébéiens, tous y pouvaient entrer, pourvu qu'ils possédassent une somme déterminée par la loi. C'étaient eux qui composaient la cavalerie des légions. Placés entre le sénat et le peuple, ils voulaient se séparer de ces deux ordres, et en former un troisième dans l'État. Le sénat repoussa leurs prétentions. Plus tard, il se repentit de s'être aliéné cet ordre de citoyens, qui pouvait se joindre au peuple pour arracher au sénat la suprématie qu'il avait usurpée. Ce corps ne semblait plus en effet se souvenir des droits du peuple. Depuis que l'absence de tout danger extérieur ne rend plus les plébéiens indispensables, le sénat daigne à peine les consulter, il décide seul de la paix et de la guerre. Des Marseillais étant venus l'an 165 implorer les secours de Rome contre les Ligures, le sénat fit partir un consul et une armée, sans porter l'affaire aux comices; il achève cette même guerre sans consulter davantage les plébéiens. La troisième guerre Punique fut aussi arrêtée par le sénat seul. Ainsi, selon le bon vouloir du sénat, le peuple combattra; quant à la décision de la guerre, elle ne le regarde plus. En même temps, par l'établissement des *Quæstiones perpetuæ* il enlève au peuple le pouvoir judiciaire, et remplit de ses membres tous les tribunaux, où, dit Plutarque, il se fit craindre du peuple et des chevaliers par sa vénalité et son injustice, jusqu'à Caius Gracchus.

Du moins le peuple privé de ses droits aura peut-être encore les ressources des distributions gratuites et des colonies ; mais de 144 à 143 la disette désole l'Italie, et le sénat ne fait pas venir de blé ; de 168 à 133, dans l'espace de trente-cinq ans, il ne fonde qu'une seule colonie. Il ne reste alors aux plébéiens pour vivre que la ressource d'être fermiers des patriciens, ou des riches chevaliers, qui se sont approprié les biens de l'État ; mais les riches n'en veulent pas ; ils préfèrent les esclaves aux hommes libres ; un esclave sera moins difficile à nourrir, et à coups de fouet on le forcera à travailler davantage : c'est double gain. D'ailleurs Caton lui-même, le grand agriculteur, a changé de système à la fin de sa vie ; il préfère, comme rapportant plus, les pâturages aux terres de labour. Son exemple est imité, et c'est de là une des causes les plus puissantes de la dépopulation de l'Italie, qui, changée en jardins et en pâturages, ne peut nourrir ses habitants, ni fournir du travail aux pauvres. Le plébéien, qui refuse toujours d'exercer les métiers manuels abandonnés aux esclaves, n'a plus qu'à attendre les gratifications du sénat, les dons des riches, et la chance d'une nouvelle colonie. Il a bien son vote, qu'il peut vendre aux candidats ; mais le sénat lui ôte encore cette dernière ressource, en l'entassant dans les dernières tribus où son vote est inutile. Il faut donc qu'il périsse ou qu'une révolution vienne changer son sort. « Les Gracques, dit Salluste, « ressaisirent les libertés populaires. »

CHAPITRE XIV.

GUERRE DES ESCLAVES. — LES GRACQUES.

Les réclamations des plébéiens furent précédées de celles des esclaves. L'esclavage, cette plaie de l'Orient, s'était depuis les conquêtes de Rome étendu sur toute l'Italie. Ces hommes, qui avaient vaincu Carthage et la Grèce, dédaignaient de cultiver la terre de leurs mains victorieuses.

Partout le travail de l'esclave avait remplacé celui de l'homme libre, et la Péninsule s'était couverte d'un nombre infini de ces malheureux, que la guerre avait privés de leur liberté, ou qui avaient été enlevés de vive force et par surprise sur les côtes de la Thrace ou de l'Asie Mineure. La Sicile surtout en était encombrée; et, comme il arrive toujours, la sévérité et la cruauté des maîtres augmentaient avec le nombre des esclaves. Les choses en vinrent au point qu'une révolte devait nécessairement éclater. Les esclaves de Tauromenium donnèrent le signal. Ils prirent pour chef un Syrien nommé Eunus, qui prétendait avoir le don de prophétie. Quatre préteurs furent successivement battus par ces esclaves, dont le nombre s'éleva bientôt à deux cent mille. Quoiqu'en eût le sénat, il se vit obligé d'envoyer un consul contre ces ennemis qu'on avait méprisés d'abord. La prise de Tauromenium et d'Enna en 133, de sages règlements établis par Rupilius, mirent fin à cette dangereuse révolte qui aurait pu gagner l'Italie et compromettre Rome elle-même; car si les esclaves de la Péninsule, si tous ceux que renfermait la ville, avaient agi en même temps que ceux de Sicile, dix fois plus nombreux que leurs maîtres, ils les auraient facilement écrasés, et Rome, qui avait échappé à Annibal, serait tombée sous les coups de ses propres esclaves.

La révolte des esclaves avait menacé l'existence même de Rome; la révolution tentée par les Gracques faillit enlever aux nobles le pouvoir qu'ils avaient usurpé, pour le faire passer aux mains du peuple.

Tiberius Gracchus, père des Gracques, avait été honoré de la censure, de deux consulats et d'autant de triomphes; mais il tirait de sa propre vertu une gloire bien supérieure à celle que lui donnaient toutes ces dignités. Cornélie, leur mère, fille de Scipion, le vainqueur d'Annibal, avait après la mort de son époux refusé la couronne d'Égypte que Ptolémée VII lui offrait de partager. Elle s'était consacrée avec un dévouement tout maternel à l'éducation de ses enfants, sa seule gloire, *son unique parure*. Elle voulait qu'un jour on l'appelât, non la belle-mère de Scipion (sa fille était

mariée à Scipion Émilien), mais la mère des Gracques. Cette célébrité qu'elle ambitionnait ne se fit pas attendre.

Tiberius, l'aîné de ses fils, combattit jeune encore en Afrique sous Scipion Émilien; il se distingua par sa valeur et sa soumission à la discipline, et monta le premier à l'assaut d'une ville ennemie. De retour à Rome, il fut nommé questeur, et envoyé en Espagne pour servir contre les Numantins, sous les ordres du consul Mancinus. Là ce général, après plusieurs batailles, malheureusement cerné de toutes parts par les ennemis, avait dû à l'estime dont jouissait Tiberius une capitulation qui avait sauvé son armée. Mais le sénat romain, fidèle à ses antiques maximes, et pressentant peut-être un adversaire dans ce jeune guerrier déjà si influent, cassa le traité et offrit de livrer Mancinus aux Numantins. Il voulut même livrer Tiberius; mais le peuple s'y opposa, car il avait besoin de lui. Aussi bientôt après fut-il nommé au tribunat.

On a prétendu que c'était pour se venger du sénat que Tiberius avait embrassé avec tant d'ardeur la cause du peuple pour laquelle il périt; sa conduite avait un motif plus noble. D'après le témoignage de son frère lui-même, Tiberius, en traversant l'Italie pour se rendre en Espagne, avait vu ce beau pays désert, n'ayant pour pâtres que des étrangers ou des barbares, et ce tableau affligeant lui avait donné la première pensée d'un projet qui fut si funeste aux deux frères. Le peuple d'ailleurs enflammait encore son ardeur en couvrant les portiques, les murailles et les tombeaux d'affiches par lesquelles on l'exhortait à faire restituer aux citoyens pauvres les terres du domaine public usurpées par les patriciens. « Car enfin, dépouillés, sans « ressource, quel intérêt avaient-ils à prendre les armes? « comment pouvaient-ils désirer d'élever des enfants? »

Tiberius entreprit donc de faire cesser un état de choses qui menaçait de dépeupler l'Italie d'habitants libres, et de la remplir d'esclaves barbares que les riches employaient à la culture des terres pour remplacer les citoyens libres qu'ils avaient dépossédés. Ce projet avait déjà été conçu par Lælius, l'ami de Scipion, auquel il n'avait manqué qu'un

peu de courage pour l'exécuter. Au reste, il ne rédigea pas seul sa loi : il prit conseil des citoyens de Rome les plus distingués par leur réputation et par leur vertu. C'était d'ailleurs la loi la plus douce et la plus modérée qu'on pût faire contre l'injustice et l'avarice les plus révoltantes. Loin de dépouiller les riches, ainsi qu'on en aurait eu le droit, des terres domaniales qu'ils avaient usurpées, on leur laissait cinq cents arpents de ces terres pour eux, et deux cent cinquante pour chacun de leurs enfants; bien plus, on leur payait le prix de la portion qu'ils restituaient à l'État, et qui devait être distribuée aux citoyens qui en avaient besoin pour vivre. La détresse de ces derniers était grande. « Les bêtes sauvages, disait éloquemment « Tiberius, les bêtes sauvages qui sont répandues dans « l'Italie ont leurs tanières et leurs repaires où elles peuvent « se retirer; et ceux qui combattent, qui versent leur sang « pour la défense de l'Italie, n'y ont d'autre propriété que la « lumière et l'air qu'ils respirent! Sans maison, sans éta- « blissement fixe, ils errent de tous côtés avec leurs fem- « mes et leurs enfants. Les généraux les trompent quand « ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et pour « leurs temples : dans un si grand nombre de Romains, « en est-il un seul qui ait un autel domestique et un tombeau « où reposent ses ancêtres? Ils ne combattent et ne meu- « rent que pour entretenir le luxe et l'opulence d'autrui. « On les appelle les maîtres de l'univers, et ils n'ont pas en « propriété une motte de terre! »

Quelque modérée que fût la proposition de Tiberius, ses adversaires, en gagnant le tribun Octavius, parvinrent à la faire échouer. Tiberius, irrité de cette opposition, retira cette première loi si modérée, et en présenta une seconde plus rigoureuse. Elle ordonnait aux oppresseurs de quitter sur-le-champ les terres usurpées au mépris des lois. Octavius, détenteur de beaucoup de terres domaniales, renouvela son opposition. Tiberius, pour la faire cesser, offrit de lui rendre le prix de ses terres sur son propre bien, qui était peu considérable. Octavius rejeta cette offre, et Tiberius, désespéré, se vit contraint, après avoir tout fait pour vaincre

la résistance de son collègue, de violer la puissance tribunitienne en faisant déposer Octavius. Sa loi passa, et il fut nommé triumvir pour en surveiller l'exécution; on lui adjoignit son jeune frère et Appius Claudius. Mais alors les nobles l'abreuvèrent de dégoûts, surtout lorsqu'il eut, au mépris des anciennes attributions du sénat, distribué au peuple les trésors que le roi de Pergame avait légués aux Romains. On alla même jusqu'à l'accuser d'aspirer à la royauté.

Les choses en vinrent au point qu'il importa bientôt à sa sûreté d'obtenir un second tribunat qui lui laissât le temps d'exécuter sa loi. Pour y parvenir, il proposa des lois qui abrégeaient les années du service militaire, qui permettaient d'appeler au peuple des sentences de tous les tribunaux, et qui admettaient les chevaliers à partager la puissance judiciaire avec les sénateurs. Quand il recueillit les suffrages sur ces nouvelles lois, il s'aperçut que l'absence d'une partie du peuple assurerait la supériorité à ses adversaires. Il remit donc l'assemblée au jour suivant.

Ce jour venu, il se rendit au Capitole, où il fut reçu avec acclamations. Mais bientôt instruit que les riches veulent attenter à ses jours, il porte la main à sa tête pour faire connaître à ceux qui ne peuvent l'entendre le danger dont il est menacé. Aussitôt les partisans des nobles courent annoncer au sénat que Tiberius demande le diadème. A cette nouvelle, Scipion Nasica, beau-frère des Gracques, Scipion qui possédait une grande étendue de terres domaniales, et à qui il coûtait beaucoup de s'en dessaisir, requiert le consul Mucius de marcher contre le tyran. Le consul répondit qu'il ne donnerait pas l'exemple de la violence, mais que si le peuple, gagné ou contraint par Tiberius, rendait un plébiscite contraire aux lois, il ne le ratifierait pas. Alors Nasica s'élançant de sa place : « Puisque le premier magis-« trat trahit la république, à moi ceux qui veulent la sau-« ver! » Tous les sénateurs le suivent avec leurs clients armés de massues et de débris de bancs brisés. Tiberius tomba frappé à la tête, et trois cents de ses partisans partagèrent son sort (133). Les autres furent bannis.

L'un d'eux, Blossius de Cumes, amené devant les consuls, avoua qu'il avait exactement suivi tous les ordres de Tiberius. « Mais, lui dit Scipion Nasica, s'il t'avait enjoint « de brûler le Capitole ? — Jamais, répondit Blossius, il ne « m'eût donné un pareil ordre. » D'autres sénateurs lui ayant fait plusieurs fois la même question : « Si Tiberius « me l'eût ordonné, j'aurais cru devoir le faire, parce qu'il « ne m'aurait pas donné cet ordre s'il n'eût été utile au « peuple [1]. »

Cette réponse prouve quelle aveugle confiance la vertu de Tiberius avait inspirée à ses amis. Son parti, tout proscrit qu'il était, ne cessait pas d'être redoutable : il avait le peuple pour lui. Le sénat ne crut donc pas pouvoir s'opposer au partage des terres ; il alla même plus loin : Scipion Nasica, devenu odieux au peuple, qui menaçait de le mettre en jugement, et dont la colère s'exhalait chaque jour en cris de vengeance, fut chargé sans nécessité d'une mission en Asie. C'était le condamner à l'exil. Scipion erra quelque temps en Asie, puis alla mourir à Pergame, de dépit et d'ennui.

Après l'assassinat de Tiberius Gracchus et la mort d'Appius Claudius, on leur substitua Fulvius Flaccus et Papirius Carbon, pour veiller à l'exécution de la loi agraire conjointement avec le jeune Gracchus ; et comme les possesseurs des terres négligeaient de fournir l'état de leurs propriétés, on invita par une proclamation à les dénoncer devant les tribunaux. De là une multitude de procès très-embarrassants, un remuement universel, un chaos de mutations et de translations respectives de propriétés.

« Fatigués de cet état de choses et de la précipitation avec laquelle les triumvirs jugeaient toutes ces affaires, les Italiens, pour se prémunir contre toute injustice, prirent pour défenseur Cornelius Scipion Émilien, le destructeur de Carthage, qui ne put s'y refuser. Il se rendit donc au sénat, et sans blâmer ouvertement la loi de Gracchus, par égard pour les plébéiens, il représenta les difficultés de l'exécution, et conclut à ce que la connaissance de ces con-

[1] Plutarque, Vie de Tiberius Gracchus.

testations fût ôtée aux triumvirs, comme suspects à ceux qu'il s'agissait d'évincer, et proposa de la remettre à d'autres juges, ce qui fut adopté. Le consul Tuditanus fut chargé de cette mission; mais il n'eut pas plutôt commencé, qu'effrayé des difficultés, il se mit en marche pour l'Illyrie, saisissant avec empressement ce prétexte pour se délivrer d'une tâche aussi pénible. Ce résultat commença d'exciter contre Scipion l'animosité et l'indignation du peuple. Lui qu'ils avaient tant aimé; lui pour qui ils s'étaient si souvent mis en opposition avec les grands; lui que deux fois ils avaient nommé consul en dépit des lois, ils le voyaient agir contre eux pour favoriser les Italiens! Les ennemis de Scipion, qui entendaient ces reproches, disaient hautement qu'il était bien décidé à abroger la loi de Gracchus, et qu'il était disposé à répandre beaucoup de sang pour y parvenir [1]. »

Ce n'étaient pas les seuls griefs que le peuple eût contre Scipion. Il ne lui pardonnait pas de s'être écrié devant Numance, en apprenant la mort de Tiberius :

« Puisse périr ainsi qui voudra l'imiter [2] ! »

Il ne pouvait non plus oublier qu'interrogé par le tribun Carbon sur ce qu'il pensait de la mort de Tiberius, il avait répondu : *Je pense qu'il a mérité son sort;* et que le peuple à ces mots ayant fait entendre des murmures, il avait osé prononcer ces paroles que nous avons déjà rapportées : « Qu'ils se taisent ceux dont l'Italie n'est pas la véritable « mère. Ceux que j'ai amenés enchaînés à Rome, vous « aurez beau faire, je ne les craindrai jamais, tout déchaî« nés qu'ils sont. »

Quoi qu'il en soit, Scipion s'étant retiré un soir pour préparer le discours qu'il devait prononcer le lendemain dans l'assemblée du peuple, fut le matin trouvé mort sans blessures. Les soupçons tombèrent sur Caïus Gracchus, sur sa mère Cornélie, sur sa sœur Sempronia, femme de Scipion, qui, laide et stérile, n'était pas aimée de son mari

[1] Appien, Guerres civiles, I, 18, 19.
[2] Hom., Od., I, 47.

et ne l'aimait pas non plus. D'autres pensèrent qu'il s'était donné la mort parce qu'il reconnaissait l'impossibilité d'accomplir les promesses qu'il avait faites (129).

Cependant Caïus Gracchus, héritier des vertus et du dévouement de son frère, mais plus éloquent que lui, commençait à donner de vives inquiétudes au sénat. On l'attacha comme questeur au consul Oreste, envoyé contre la Sardaigne révoltée (127-125). Mais après deux années d'utiles services, qui ajoutèrent à sa gloire et à son influence, il revint à Rome, et, cité par les censeurs, il prouva qu'il avait fait plus qu'il n'était tenu de faire, et ajouta : « Je « suis le seul de toute cette armée qui, parti de Rome la « bourse pleine, l'ai rapportée vide, tandis que tous les « autres ont emporté leurs amphores pleines de vin, et les « ont rapportées pleines d'or et d'argent. » Bientôt il se présenta pour le tribunat (123), et l'affluence que son élection attira à Rome fut si grande, que le Champ de Mars ne pouvant contenir cette foule immense, plusieurs donnèrent leurs suffrages du haut des toits. Ses deux premières lois furent destinées à venger la mort de son frère, car c'était pour lui le premier devoir.

Son frère vengé, il fit confirmer et étendre la loi agraire, et proposa différentes lois ayant pour but d'augmenter le pouvoir du peuple et d'affaiblir celui du sénat. L'une d'elles était relative à l'établissement des colonies : une distribution des terres domaniales devait être faite aux pauvres citoyens qu'on y enverrait. Une autre était en faveur des soldats : elle ordonnait qu'ils fussent habillés aux frais du trésor public, sans que pour cela leur solde fût diminuée. Elle ajoutait qu'aucun citoyen ne serait enrôlé avant qu'il eût dix-sept ans accomplis. Une troisième ordonnait qu'à des époques fixes une distribution de blé serait faite à bas prix aux citoyens indigents.

Cependant Caïus ne s'en tenait pas à ces réformes législatives ; il fallait aussi donner du travail aux pauvres. Des lois furent rendues pour le rétablissement de plusieurs colonies, pour la construction de greniers publics et de grandes routes. Lui-même dirigeait toutes ces entreprises. Grâce

à lui, l'Italie fut bientôt sillonnée en tout sens par des chemins larges, solides et commodes, que n'interrompait aucun obstacle. Le peuple ne pouvait se lasser d'admirer son tribun entouré d'entrepreneurs, d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de soldats, de gens de lettres, répondant avec douceur à tous sans rien perdre de sa dignité, et se montrant plus populaire encore dans le commerce ordinaire que dans les discours éloquents que d'une voix si puissante il prononçait du haut de la tribune.

Caïus avait obtenu dans Rome une autorité presque monarchique. Le sénat l'admettait à ses délibérations, et lui demanda souvent son avis. Il est vrai que le jeune tribun ne donna jamais que des conseils dignes de cet ordre. Tel fut le décret aussi honorable que juste qu'il proposa au sujet du blé que le propréteur Fabius avait envoyé d'Espagne. Il détermina le sénat à faire vendre ce blé, à en renvoyer le prix aux villes de cette province, et à réprimander Fabius de ce qu'il rendait par ses exactions la puissance romaine odieuse et insupportable aux pays qu'il gouvernait.

Voyant les Romains disposés à lui donner toutes les preuves de bienveillance qu'il pourrait désirer, il dit un jour, dans une de ses harangues publiques, qu'il avait à réclamer du peuple une seule grâce dont l'obtention lui tiendrait lieu de tout. On crut qu'il allait demander le consulat, et qu'il voulait même cumuler cette charge avec celle de tribun; mais quand vint le jour des comices consulaires, il parut au Champ de Mars, tenant Fannius, son ami, par la main, et sollicita pour lui le consulat. Un refus était impossible; Fannius fut élu, et Caïus, nommé tribun du peuple pour la seconde fois sans l'avoir demandé (122).

Mais déjà le sénat ne dissimulait plus sa haine contre lui; Fannius lui-même, en qui il espérait trouver un appui, se refroidit à son égard. Il n'en persista pas moins dans ses desseins. Le droit de suffrage est accordé aux Italiens, et le droit de connaître de tous les procès est transféré des sénateurs aux chevaliers. Cette dernière mesure anéantissait le pouvoir et l'influence des sénateurs. Caïus ne s'y mépre-

naît pas : aussi, dans la joie du succès, s'écria-t-il : « J'ai d'un seul coup frappé de mort le sénat. » Il disait vrai ; mais l'agonie devait être longue, et avant de mourir le sénat devait se venger.

Pour abattre Caïus, il fallait le dépopulariser, et le plus sûr moyen de lui enlever la faveur de la multitude, c'était de faire pour elle plus que n'avait fait son tribun bien-aimé. On acheta donc l'un de ses collègues, Livius Drusus, qui, abandonnant au sénat l'exercice de son tribunat, fit des lois qui, sans offrir aucun motif honnête ou utile, n'avaient d'autre but que de surpasser Caïus en complaisance pour le peuple. Ainsi Caïus avait proposé l'établissement de deux colonies qu'il composait des citoyens les plus honnêtes, et les sénateurs l'avaient accusé de vouloir corrompre le peuple ; Livius, pour renchérir sur lui, ordonna d'en établir douze, chacune de trois mille citoyens indigents, et les sénateurs appuyèrent sa loi.

Mais pour enlever entièrement à Caïus l'affection populaire, il fallait trouver moyen de l'éloigner. Un autre tribun, Rubrius, proposa de rétablir Carthage, et cette mission échut à Caïus et à l'un de ses partisans, Fulvius ; ils ne purent refuser. Ce fut alors que les ennemis de Caïus se donnèrent une libre carrière. Pendant les soixante-dix jours que dura son absence, on accumula sur lui d'odieuses calomnies ; son ennemi déclaré, Opimius, était au moment de se voir nommer consul, car le peuple, rassasié de lois populaires, s'était laissé prendre aux séductions du sénat, et Opimius avait pour lui une faction nombreuse.

Caïus, informé du danger qui le menace, se hâte de revenir à Rome, et sollicite un troisième tribunat ; mais il échoue, bien qu'il eût, dit-on, obtenu la majorité des suffrages. Un nouvel affront lui était réservé. Opimius, nommé consul (121), annonce l'intention d'abroger plusieurs lois, et ordonne une enquête sur l'établissement de la colonie de Junonia (c'était le nouveau nom donné à Carthage). On cherchait évidemment à irriter Caïus, afin que par ses emportements il donnât lieu à quelqu'un de le tuer. La patience enfin lui manqua. Le jour où Opimius devait casser

les lois de Caïus, les deux partis occupèrent le Capitole dès le matin. Le licteur Attilius ayant dit à Fulvius et à ses partisans : « Place aux honnêtes gens, mauvais citoyens ! » et ayant ajouté des voies de fait à ces insultes, fut à l'instant percé de coups, malgré la résistance de Caïus, qui reprochait aux siens de donner à leurs ennemis un prétexte qu'ils cherchaient depuis longtemps.

Le lendemain, le cadavre d'Attilius fut exposé sur la place publique, et plusieurs sénateurs vinrent l'entourer et l'arroser de leurs larmes feintes. On voulait par cet appareil frapper les esprits du peuple. Mais à la vue des honneurs hypocrites rendus par les nobles à un misérable licteur, le peuple ne put se défendre de songer avec quelle sécheresse de cœur ces mêmes nobles avaient de leurs propres mains donné la mort à Tiberius, et l'effet qu'on voulait produire fut manqué.

Alors on eut recours aux grands moyens ; le consul fut invité à veiller au salut de la république. Les sénateurs reçurent l'ordre de prendre les armes, et les chevaliers durent amener chacun deux hommes armés. De l'autre côté, on se prépara à la défense. Fulvius, non moins menacé que Caïus, rassembla autour de lui une troupe nombreuse qui s'arma des dépouilles que dans l'année de son consulat il avait remportées sur les Gaulois ; puis il alla s'emparer du mont Aventin. Pour Caïus, en se retirant de la place, il s'arrêta devant la statue de son père, la contempla longtemps sans proférer une seule parole, et s'éloigna en versant des larmes et poussant de profonds soupirs. Le jour décisif arrivé, il ne voulut point s'armer ; il sortit malgré les prières de sa femme, n'emportant qu'un petit poignard, car il était résolu de mourir avec les siens, mais non de la main d'un ennemi.

Caïus, arrivé sur l'Aventin, tente un dernier moyen de conciliation. Par son conseil, le fils de Fulvius, d'une beauté remarquable, fut envoyé au sénat et au consul, un caducée à la main. Mais Opimius le renvoie, avec défense de revenir, si ce n'est pour apporter la soumission des coupables. Caïus, toujours généreux, veut se dévouer pour les siens ; peut-

être compte-t-il encore sur son éloquence; mais Fulvius s'y refuse, et le jeune héraut est envoyé de nouveau aux sénateurs. Opimius, qui ne demandait qu'à combattre, le fait sur-le-champ arrêter, et marche contre Fulvius à la tête d'une infanterie nombreuse et d'un corps d'archers crétois. Cependant comme la résistance est plus opiniâtre qu'il ne s'y attendait, il fait proclamer une amnistie, et bientôt Caïus n'a plus autour de lui que quelques amis fidèles qui se font tuer au pont Sublicius pour lui laisser la possibilité de fuir. Il eut le temps de se jeter dans le bois des Furies, où il reçut la mort de la main de son esclave, Philocrate, qui se la donna ensuite lui-même. Le consul avait fait mettre la tête de Caïus à prix, et avait promis de donner son pesant d'or. Un certain Septimuleius, qui s'en empara, en fit sortir la cervelle, et la remplaça par du plomb fondu qu'il fit couler dans le crâne. Fulvius fut massacré avec son fils aîné. Le plus jeune, retenu prisonnier au commencement du combat, eut le même sort. Trois mille citoyens, massacrés inhumainement, furent jetés dans le Tibre, leurs biens furent confisqués au profit du trésor, et l'on défendit à leurs veuves de porter leur deuil.

CHAPITRE XV.

MARIUS. — GUERRE DE JUGURTHA. — LES CIMBRES ET LES TEUTONS.

I. RÉACTION DU PARTI DES GRANDS. MARIUS.

Ainsi la tentative faite par les Gracques avait échoué. Les chefs que le peuple s'était donnés dans sa misère étaient tombés sous les coups de l'aristocratie. Les nobles triomphaient; ils conservaient les terres usurpées, les prérogatives enlevées aux plébéiens, et croyaient en avoir fini à jamais avec lui. Mais la révolution n'est que retardée. Les Gracques ont voulu faire une révolution légale, les nobles les ont combattus par la violence : ce sera désormais aussi

par la violence que le peuple voudra se faire justice. Les plébéiens, accablés de misères, se jetteront dans les bras du premier chef qui se présentera pour les venger des nobles. « Lorsque le dernier des Gracques périt, dit Mirabeau, « il prit dans sa main de la poussière, et la lança contre le « ciel; de cette poussière sortit Marius, Marius moins célè- « bre par ses victoires que par sa haine contre les grands. »

Dans toute l'affaire des Gracques, les consuls n'avaient pas joué le premier rôle; ils s'étaient tenus presque en dehors de la querelle. C'étaient les nobles seuls et leurs partisans qui avaient renversé ces généreux adversaires. Ces nobles formaient ce parti puissant que Salluste désigne sous le nom de faction des grands, et qui dominait le sénat lui-même. Après la mort de Caïus, elle se trouva toute-puissante. Son chef Opimius éleva comme par dérision un temple à la Concorde, dans le même temps où il proscrivait les partisans des Gracques. Carbon, l'ami de Caïus, fut obligé de se donner la mort. Popilius, que Caïus avait exilé, fut rappelé. Bientôt les grands attaquèrent les lois des Gracques; d'abord, ils restreignirent la quantité de blé que les greniers publics devaient fournir au peuple, gratis ou à bas prix. Ensuite on attaqua la loi agraire, et on la supprima à cette condition toutefois (pour ne pas jeter trop d'irritation parmi le peuple), que les détenteurs du domaine public payeraient une redevance qui serait distribuée aux plébéiens. Mais on supprima bientôt cette redevance, et le peuple retomba dans son ancienne misère.

Les chevaliers ne pouvaient pas espérer qu'on leur laisserait l'administration de la justice, que Caïus leur avait fait donner. Il importait trop en effet aux riches et à la haute aristocratie de remplir les tribunaux de ses membres, pour qu'elle n'essayât pas d'en chasser les chevaliers. Tout ce que ceux-ci purent obtenir, ce fut de partager avec le sénat. Ainsi, les nobles ne comprenaient pas qu'ils avaient besoin de concession pour se sauver eux-mêmes. Pendant quatorze ans, ils continuèrent la proscription contre les hommes nouveaux; et de 121 à 107, ils ne laissèrent arriver au consulat et aux charges curules personne qui ne sortît de leurs

rangs. Lorsque Marius demanda à son général la permission d'aller à Rome briguer le consulat, celui-ci lui répondit : « Il sera temps de vous présenter quand mon fils le demandera. » Il s'en fallait encore de vingt ans pour que son fils eût l'âge. C'était pousser trop loin l'oppression, trop profiter de la victoire; c'était rendre une réaction imminente. Leurs violences préparèrent les proscriptions de Marius. Celui-ci, né aux environs d'Arpinum, d'une famille équestre, mais de parents pauvres et obscurs, s'était distingué par son courage devant Numance. Un jour qu'on demandait à Scipion Émilien qui pourrait le remplacer : « Celui-ci « peut-être, » dit-il, en frappant sur l'épaule de Marius. De retour à Rome, Marius fut porté au tribunat par la faveur de Metellus, dont il était le client, deux ans seulement après la mort de Caïus. Marius parut d'abord ne vouloir flatter aucun parti. Un Metellus ayant parlé en plein sénat contre une loi qu'il proposait, il le menaça de le faire mettre en prison. Quelque temps après, il se déclara contre une distribution de blé proposée par ses collègues. Ainsi, Marius refusait de prendre le rôle de chef du peuple; il sentait que la populace ne suffisait pas pour combattre les nobles. Peu fait d'ailleurs pour les disputes du Forum, il lui fallait trouver ailleurs le crédit et l'influence qu'il ne pouvait obtenir à Rome par l'éloquence. Ce fut dans les armées qu'il chercha un appui plus fort que celui auquel s'étaient confiés les Gracques. Il parvint à se faire nommer questeur de Metellus, dans la guerre de Jugurtha. Cette guerre durait déjà depuis longtemps, grâce à l'impéritie et à la vénalité des généraux romains.

II. GUERRE DE JUGURTHA.

Jugurtha était neveu de Micipsa, fils de Massinissa, et roi de Numidie. Micipsa entrevoyant de bonne heure les talents et l'ambition de Jugurtha, et craignant qu'il ne devînt un jour pour ses fils un rival dangereux, voulut s'en débarrasser en l'envoyant en Espagne à la tête des troupes auxiliaires que Rome lui avait demandées. Mais après la



ruine de Numance, Jugurtha revint avec la réputation d'un brave soldat et d'un habile général. Micipsa, gagné lui-même par la réputation de son neveu, l'adopta, et en mourant lui laissa un tiers de son royaume; Hiempsal et Adherbal furent investis des deux autres portions. Ce n'était pas le compte de Jugurtha; il ambitionnait tout l'héritage et ne recula devant aucun moyen pour s'en emparer. D'abord il fit assassiner Hiempsal (118), et s'empara de ses États. Adherbal lui-même est bientôt après attaqué, malgré ses prières au sénat, et une défaite qu'il éprouve l'oblige à s'enfermer dans Cirta. Jugurtha l'assiége, le force par la famine à se rendre, et malgré des promesses solennelles, malgré la présence des commissaires romains, il le fait mettre à mort.

Cependant le peuple s'indigne de voir ce roi barbare tenir si peu de compte de son intercession en faveur d'Adherbal : la guerre lui est déclarée; mais Calpurnius Pison et son lieutenant Scaurus se laissent gagner et lui vendent la paix. A cette nouvelle, l'indignation du peuple contre la vénalité des grands est à son comble. Le tribun Memmius cite Jugurtha qui, comptant sur son or, ose venir à Rome. Il ne s'était pas trompé; interrogé par Memmius, il reçoit d'un autre tribun, qu'il a gagné, défense de répondre, et, comme pour braver le peuple et son tribun, il fait assassiner, dans l'enceinte même de Rome, un prince numide, Massiva, dont il redoutait les prétentions. Ce nouveau crime lui fit donner l'ordre de sortir à l'instant de l'Italie. En passant les portes de Rome, il s'écria en se retournant vers les murailles : « Ville vénale, que tu périrais bientôt, « si tu trouvais un acheteur (111) ! »

Le consul Spurius Postumius Albinus est envoyé aussitôt en Numidie; mais, soit incapacité, soit corruption, Albinus laisse échapper Jugurtha; et son frère Aulus Albinus, auquel il laisse en son absence le commandement, se fait battre par le Numide et passe sous le joug avec toute son armée. Cette honte força le sénat à confier enfin la guerre à des mains plus sûres et plus habiles. L. Metellus fut envoyé contre Jugurtha, qu'il poursuivit à outrance

sans se laisser arrêter par ses promesses ou ses menaces. D'abord, il rétablit la discipline dans les légions, puis bat le prince sur les bords du Muthul et s'empare de Vacca. Ces opérations prennent toute la première campagne; la seconde année de son commandement, il entame des négociations avec Jugurtha qui, effrayé d'avoir un tel adversaire, consent à livrer ses armes et ses trésors. Mais quand Metellus, qui le croit désarmé, veut lui ordonner de venir se livrer lui-même, il refait son armée, s'allie avec Bocchus, et cependant, malgré ses efforts, il ne peut empêcher la prise de Thala.

Tel était l'état de la guerre; la Numidie était presque conquise, et Jugurtha vaincu était allé chercher un asile chez les Gétules, lorsque l'honneur de le prendre fut enlevé à Metellus par son questeur Marius. Marius était resté longtemps avant d'oser solliciter le consulat; « car, dit Salluste, si le peuple disposait alors des autres magistratures, la noblesse se transmettait de main en main cette dignité suprême, dont elle était exclusivement en possession. Tout homme nouveau, quels que fussent sa renommée et l'éclat de ses actions, paraissait indigne de cet honneur; il était comme souillé par la tache de sa naissance. » Cependant, à force d'intrigues et de récriminations contre son général qui, disait-il, traînait la guerre en longueur, il parvint à se faire un parti parmi les négociants italiens, dont la guerre ruinait le commerce. D'ailleurs, le parti démocratique, qui se taisait depuis longtemps, avait repris à la fin quelque courage. La honte dont la noblesse s'était couverte en Afrique l'avait enhardi, et il voulait, comme autrefois, ressaisir le consulat. De tout le parti, l'homme le plus distingué était Marius. Les suffrages se portèrent sur lui, et il fut élu. C'est alors qu'il laissa exhaler toute sa haine contre la noblesse. « Appuyés sur leurs noms, les no-« bles, qui ressemblent si peu aux grands hommes des « temps passés, osent nous mépriser, nous qui sommes « leurs émules : ils réclament de vous tous les honneurs, « non comme la récompense du mérite, mais comme un « droit acquis. Ces hommes si orgueilleux sont dans une

« étrange erreur. Leurs ancêtres leur ont transmis tout ce « qui pouvait l'être, richesses, images, souvenirs glorieux « de ce qu'ils furent; mais ils ne leur ont point légué la « vertu, parce que cela est impossible : la vertu seule « ne peut se donner ni se recevoir. Ils m'accusent de vile- « nie et de grossièreté, parce que je m'entends mal à ordon- « ner les apprêts d'un festin, que je n'ai point d'histrion à « ma table, et que mon cuisinier ne me coûte pas plus cher « qu'un garçon de charrue. Oui, je l'avoue et je m'en fais « gloire : mon père et d'autres personnages d'une vie irré- « prochable m'ont enseigné que ces futilités conviennent « aux femmes et le travail aux hommes, et qu'il faut au « brave moins de richesses que de gloire, que les armes, « et non les ameublements, sont sa parure. Eh bien donc, « cette vie qui leur plaît tant, qu'ils la mènent toujours, « qu'ils aiment, qu'ils boivent, qu'ils passent dans les fes- « tins leur vieillesse comme leur adolescence, esclaves de « leur ventre et des appétits les plus honteux : qu'ils nous « laissent la sueur, la poussière, toutes les fatigues, à nous « qui les trouvons plus douces que leurs orgies. »

La guerre ne languit pas avec Marius; Capsa, Mulucha furent enlevées, Bocchus et Jugurtha furent vaincus dans deux batailles, et Bocchus effrayé consentit enfin à remettre Jugurtha, son gendre, aux mains de Sylla, questeur de Marius. Cette importante capture mit fin à la guerre, mais commença la haine et la rivalité de Marius et de son lieutenant. La portion de la Numidie qui avoisinait l'Afrique carthaginoise, fut réduite en province; Bocchus obtint la portion qui touchait à la Mauritanie; le reste fut partagé entre Hiempsal et Mandrestal, petits-fils de Massinissa. Quant à Jugurtha, conduit à Rome derrière le char de triomphe de Marius, il fut jeté tout nu dans une fosse profonde où il lutta pendant six jours contre la faim (106)[1].

[1] Dans cette période où les événements intérieurs sont si graves, la guerre extérieure n'est marquée que par des expéditions peu importantes. à droite et à gauche de la Cisalpine. — (156) Conquête de la Dalmatie. (153) Guerre contre les Oxybiens et les Décéates. (126) Guerre contre les Vocontiens et les Salyens, à la sollicitation des Marseillais. (124) Fondation d'Aquæ Sextiæ. — (121) Guerre contre les Allobroges et contre

Marius avait signalé son premier consulat par une importante innovation. Jusqu'à lui, les magistrats n'avaient jamais confié d'armes à cette populace de Rome qui, sous le nom de prolétaires, remplissait les dernières tribus, et échappait par sa misère à toutes les charges de l'État. Marius les enrôla; et ces hommes, qui, souvent avant lui, n'avaient pour vivre que les rares et gratuites distributions faites par le sénat ou par les riches patriciens, eurent dès lors une solde, et formèrent toute la force militaire de l'État. N'ayant rien qui les attachât à leur patrie, ils oublièrent bientôt Rome pour le chef qui leur donnait gloire et butin. Dès ce moment, les armées cessèrent d'appartenir à la république.

III. GUERRE CONTRE LES CIMBRES ET LES TEUTONS.

A peine Marius était-il de retour de la guerre de Numidie, qu'il fut appelé à sauver Rome du plus grand danger qu'elle eût encore couru depuis Annibal. C'était une terrible invasion des peuples du Nord qui menaçait l'Italie. Trois cent mille barbares, reculant devant un débordement de la Baltique, étaient descendus vers le sud. Déjà ils ont battu au pied des Alpes un préteur romain qui voulait arrêter le torrent; déjà l'Illyrie, le Norique sont inondés de barbares; déjà l'Italie n'est plus défendue que par ses montagnes. C'étaient les Cimbres et les Teutons, peuples du nord de la Germanie, qui venaient chercher au midi des terres et un climat plus doux. La terreur fut grande dans

les Arvernes leurs alliés. Grande victoire de Fabius Maximus, réduction de la Provence et d'une partie du Dauphiné en province romaine (*Provincia*). — (119) Fondation de Narbonne. —(124) Soumission des îles Baléares. — (118) Expédition contre les Dalmates. — (115-113) Guerre contre les Scordisques, peuples des bords du Danube; défaite de Caton. Les Scordisques s'avancent vers l'Adriatique, mais ils sont successivement vaincus par deux consuls.

— (105-102) Seconde révolte des esclaves en Sicile; défaite de Licinius Nerva à Murgantia; prise de Triocale; siége de Lilybée par Athénion, qui veut se joindre à Tryphon, l'autre chef qui avait commencé la révolte; défaite des esclaves par Lucullus; fuite et mort de Tryphon (104). — Athénion resté seul bat Servilius et prend Marcella; les esclaves sont presque maîtres de l'île entière; Manius Aquilius défait et tue Athénion. (102) — Un million d'hommes avaient péri dans les deux guerres serviles.

Rome. On ne savait pas d'où était partie cette nuée orageuse. « Ils habitent, disait-on, aux extrémités de la terre « près de l'Océan hyperboréen, dans un pays couvert par- « tout de bois et d'ombres épaisses, presque inaccessibles « à la lumière; car les rayons du soleil ne peuvent péné- « trer dans ces forêts si vastes et si profondes qu'elles vont « se joindre à la forêt Hercynienne. » — « Aux bords de « l'Océan, dit Tacite, habitent les Cimbres, peuple main- « tenant peu nombreux, mais dont la gloire est immense. « Il reste de leur ancienne renommée des traces largement « empreintes : ce sont, en deçà comme au delà du Rhin, « des camps dont le vaste contour permet encore aujour- « d'hui de mesurer la masse et les forces de la nation, et « rend croyable la multitude infinie de ses guerriers. »

Cependant la hauteur des Alpes arrêta ces barbares; ils tournèrent vers la Gaule, entraînant avec eux les populations des montagnes, et répandirent une effroyable désolation sur cette contrée. Arrivés sus les bords du Rhône, ils virent encore devant eux ces Romains qu'ils avaient déjà rencontrés dans leurs courses vers l'Orient, en Illyrie, en Macédoine, en Thrace. L'immensité de ce grand empire, dont ils trouvaient partout les frontières, les frappa d'étonnement, et, reculant pour la première fois devant une bataille, ils demandèrent au proconsul Silanus des terres, offrant en retour de faire pour Rome toutes les guerres qu'elle leur commanderait. « Rome, leur répon- « dit Silanus, n'a point de terres à vous donner, et n'a au- « cun besoin de vos services. » Puis il passa le Rhône et se fit battre (107 av. J. C.).

L'année suivante, les Teutons tuèrent près de Genève le consul Cassius, et firent passer sous le joug les débris de ses troupes, tandis que les Cimbres détruisaient au midi l'armée de Scaurus. La *Province* restait sans défense; les Alpes n'étaient plus gardées, et le prestige du nom romain commençait à s'affaiblir chez ces barbares tant de fois vainqueurs des légions. Un conseil fut tenu par eux pour choisir la route à suivre; Scaurus prisonnier assista, chargé de chaînes, à cette délibération. Interrogé par les barbares,

il les intimide de ses réponses courageuses : « Je vous le « conseille, dit-il, passez les Alpes ; mettez le pied en Italie, « et vous saurez quelle est la force de Rome. » Ces paroles hardies irritèrent un jeune chef qui, comme les sauvages américains que provoquent les sarcasmes du prisonnier attaché au poteau de guerre, se jeta sur Scaurus et le perça de son épée. Toutefois, les barbares hésitèrent encore.

L'an 105, profitant de la mésintelligence des deux généraux envoyés contre eux, ils exterminent deux armées romaines. Quatre-vingt mille légionnaires, quarante mille esclaves ou valets d'armée tombèrent sous le glaive; tout le reste fut pris; dix hommes seulement échappèrent. C'était la sixième armée romaine détruite par les barbares.

Avant la bataille, les barbares, pour venger un outrage ait à leurs députés, avaient juré de sacrifier aux dieux tout ce que leur donnerait la victoire; ils accomplirent religieusement leur serment. Les hommes furent tués, les chevaux précipités dans le Rhône; les cuirasses, les armes, les chariots brisés et brûlés, enfin l'or et l'argent même jetés dans le fleuve. Puis ce ne fut plus des Alpes jusqu'aux Pyrénées qu'une immense dévastation.

Arrivés au portes de l'Espagne, les barbares, oubliant l'Italie, furent curieux de voir cette contrée nouvelle. Ils passèrent les Pyrénées et allèrent émousser leurs épées contre cette race des Celtibériens, si dure et si opiniâtre dans ses montagnes. Ce fut le salut de Rome. Elle eut le temps d'appeler d'Afrique Marius, et de l'envoyer garder les Alpes.

Durant trois années, sans égard pour les lois, Marius fut prorogé dans son consulat. Il employa ce temps à exercer ses soldats par de prodigieux travaux, et les soumit à la plus sévère discipline. Enfin les barbares revinrent avec l'intention, cette fois, de pénétrer en Italie. Les Cimbres prirent à gauche par l'Helvétie et le Norique pour descendre par le Tyrol et la vallée de l'Adige. Les Teutons marchèrent droit à Marius, qui, pour habituer ses soldats à voir de près ces barbares, leur refusa longtemps de combattre. Ils se décidèrent à passer outre. Six jours entiers,

sans que leur marche fût interrompue, ils défilèrent en vue du camp romain, et comme ils passaient sous le rempart, on les entendait crier, en raillant, aux soldats : « Nous « allons voir vos femmes, n'avez-vous rien à leur mander ? » Marius les suivit à petites journées, épiant une occasion favorable.

Arrivée près d'Aix, la horde s'arrêta, et Marius, résolu de combattre, vint camper près d'elle, sur une colline où l'eau manquait. Les soldats se plaignirent bientôt de la soif, Marius, leur montrant de la main une rivière qui baignait le camp des barbares : « C'est là, leur dit-il, qu'il faut « aller chercher de l'eau au prix de votre sang. » Cependant les valets de l'armée, qui n'avaient d'eau ni pour eux ni pour leurs bêtes, descendirent bientôt en foule vers la rivière. Les barbares se croyant attaqués, coururent précipitamment prendre leurs armes, et s'avancèrent bientôt, frappant leurs boucliers en mesure, et marchant tous ensemble en cadence, au son de cette musique terrible. Mais en passant la rivière, les barbares rompirent leur ordonnance, et ils n'avaient pas eu le temps de la rétablir, lorsque les Romains fondirent sur eux de leurs postes élevés, et les heurtèrent avec tant de force, qu'ils les obligèrent, après un grand carnage, à prendre la fuite. Parvenus près de leurs chariots, les Romains trouvèrent un nouvel ennemi auquel ils ne s'attendaient pas ; c'étaient les femmes des Teutons qui, grinçant les dents de rage et de douleur, frappaient également et les fuyards et ceux qui les poursuivaient. Elles se jetaient au milieu des combattants, et de leurs mains nues s'efforçaient d'arracher aux Romains leurs épées et leurs boucliers.

Les Romains, après ce premier succès, regagnèrent leur poste à la nuit tombante ; mais l'armée ne fit pas entendre, comme il était naturel après un si grand avantage, des chants de joie et de victoire. Ils passèrent toute la nuit dans le trouble et dans la frayeur, car leur camp n'avait ni clôture, ni retranchement.

Il restait encore un grand nombre de barbares qui n'avaient pas combattu. Toute la nuit ils poussèrent des cris

horribles, qui ressemblaient à des hurlements, à des gémissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamentations; les cris de cette multitude immense faisaient retentir les montagnes voisines, et jetaient la terreur dans le camp romain. Marius lui-même, frappé d'étonnement, s'attendait à un combat de nuit, dont il craignait le désordre; mais ils ne sortirent de leur camp, ni cette nuit, ni le jour du lendemain; ils les employèrent à se préparer pour la bataille.

Cette seconde bataille (102), livrée deux jours après la première, ne fut pas plus heureuse pour les barbares. Attaqués en face par les légions, surpris par derrière par un lieutenant de Marius, ils ne purent résister. Le massacre fut horrible, comme dans toutes les batailles de l'antiquité où l'on se battait à l'arme blanche, homme à homme. Quelques historiens, cités par Plutarque, prétendent que depuis cette bataille, les Marseillais firent enclore leurs vignes avec les ossements de ceux qui avaient été tués, et que les corps, consommés dans les champs par les pluies qui tombèrent pendant l'hiver, engraissèrent tellement la terre, et la pénétrèrent à une si grande profondeur que l'été suivant elle rapporta une quantité prodigieuse de fruits.

Cependant la guerre n'était point finie : les Teutons seuls avaient été exterminés, restaient encore les Cimbres. Catulus, qu'on avait envoyé pour défendre contre eux le passage des Alpes, désespérant de garder ces défilés, était descendu en Italie, et s'était réfugié derrière l'Adige. Il éleva des deux côtés du fleuve de bons retranchements afin d'en empêcher le passage; mais les barbares méprisaient tellement leurs ennemis, et les insultaient si ouvertement, que, pour faire parade de leur audace et de leur force, ils s'exposaient tout nus à la neige, grimpaient sur les montagnes, à travers des monceaux de neige et de glace, et, parvenus au sommet, ils s'asseyaient sur leurs boucliers; puis, glissant le long des rochers, ils s'abandonnaient à la rapidité de la pente sur le bord de précipices d'une profondeur effrayante.

Quand enfin ils eurent transporté leur camp près de celui

des Romains, et qu'ils eurent examiné comment ils pourraient passer la rivière, ils résolurent de la combler. Coupant donc les tertres des environs, déracinant les arbres, détachant d'énormes rochers, et de grandes masses de terre, ils les roulaient dans le fleuve, pour en resserrer le cours. Ils jetaient en même temps, au-dessus du pont que les Romains avaient construit, des masses d'un grand poids, qui, entraînées par le courant, venaient battre le pont, et en ébranlaient les fondements.

La plupart des soldats romains, effrayés, forcèrent leur général de quitter la position qu'il avait prise. Les barbares s'emparèrent du fort que Catulus avait construit au delà du fleuve. Remplis d'admiration pour les soldats romains, qui l'avaient défendu avec la plus grande valeur et s'étaient exposés si courageusement pour leur patrie, ils les laissèrent aller à des conditions honorables, dont ils convinrent en jurant sur leur taureau d'airain. On dit que ce taureau fut pris après la bataille de Verceil, et porté dans la maison de Catulus, comme les prémices de la victoire.

Les barbares, trouvant le pays sans défense, firent partout un horrible dégât. Heureusement on venait d'apprendre à Rome la victoire de Marius : il fut rappelé en toute hâte et envoyé au secours de son collègue.

Cependant les Cimbres attendaient toujours l'arrivée des Teutons. Ils ne voulaient pas croire à leur défaite, et envoyèrent même à Marius des ambassadeurs, chargés de lui demander pour eux et pour leurs frères, des terres et des villes où ils pussent s'établir. « Ne vous inquiétez plus de « vos frères, leur dit Marius, ils ont la terre que nous leur « avons donnée et qu'ils conserveront à jamais. » Les barbares s'emportèrent en injures et en menaces, et lui déclarèrent qu'il allait être puni de ses railleries, d'abord par les Cimbres et ensuite par les Teutons, lorsqu'ils seraient arrivés. « Ils le sont, répliqua Marius, et il serait peu hon« nête de vous en aller sans avoir salué vos frères. » En même temps il ordonna qu'on amenât, chargés de chaînes, les rois des Teutons, que les Séquaniens avaient faits prisonniers comme ils s'enfuyaient dans les Alpes.

Les Cimbres n'eurent pas plutôt entendu le rapport de leurs ambassadeurs, qu'ils marchèrent sur-le-champ contre Marius, qui se tenait tranquille dans son camp et se contentait de le garder. Boïorix, roi des Cimbres, à la tête d'un détachement peu nombreux de cavalerie, s'étant approché du camp de Marius, provoqua ce général à fixer le jour et le lieu du combat, pour décider qui resterait maître du pays. Marius lui répondit que les Romains ne prenaient jamais conseil de leurs ennemis pour combattre; que cependant il voulait bien satisfaire les Cimbres sur ce qu'ils demandaient. Ils convinrent donc que la bataille se donnerait dans trois jours, et dans la plaine de Verceil.

Les barbares furent exacts au rendez-vous. Le jour venu, leur infanterie se rangea en bataille dans la plaine; elle formait une phalange carrée, qui avait autant de front que de profondeur, et dont chaque côté couvrait trente stades de terrain. Leurs cavaliers, au nombre de quinze mille, étaient magnifiquement parés; leurs casques se terminaient en gueules béantes et en mufles de bêtes sauvages, surmontés de hauts panaches semblables à des ailes, ce qui ajoutait encore à la hauteur de leur taille. Ils étaient couverts de cuirasses de fer et de boucliers dont la blancheur jetait le plus grand éclat; ils avaient chacun deux javelots à lancer de loin, et dans la mêlée ils se servaient d'épées longues et pesantes.

A peine le combat était-il commencé, qu'il s'éleva sous les pas de cette multitude un tel nuage de poussière, que les deux armées ne purent plus se voir. Marius, qui s'était avancé pour tomber le premier sur l'ennemi, le manqua dans cette obscurité, et ayant poussé bien au delà de leur front de bataille, il erra longtemps dans la plaine, tandis que Catulus avait seul à soutenir tous les efforts des barbares. L'ardeur du jour, et les rayons brûlants du soleil qui donnaient dans le visage des Cimbres, secondèrent les Romains. Les barbares, nourris dans des lieux froids et couverts, et endurcis aux plus fortes gelées, ne pouvaient supporter la chaleur; inondés de sueur et tout haletants, ils se couvraient le visage de leurs boucliers et exposaient leurs corps sans défense aux coups de l'ennemi.

Les plus braves d'entre les ennemis furent taillés en pièces : car, pour empêcher que ceux des premiers rangs ne rompissent leur ordonnance, ils s'étaient liés ensemble par de longues chaînes attachées à leurs boucliers. Les vainqueurs poussèrent les fuyards jusqu'à leurs retranchements; et ce fut là qu'on vit le spectacle le plus tragique et le plus affreux. Les femmes, vêtues de noir, et placées sur les chariots, tuaient elles-mêmes les fuyards; elles étouffaient leurs enfants, les jetaient sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes. Une d'entre elles, après avoir attaché ses deux enfants à ses deux talons, se pendit au timon de son chariot. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou des nœuds coulants qu'ils attachaient aux cornes ou aux jambes des bœufs, et les piquaient ensuite pour les faire courir ; ils périssaient étranglés ou foulés aux pieds de ces animaux. Malgré le grand nombre de ceux qui se tuèrent ainsi de leurs propres mains, on fit plus de soixante mille prisonniers, et on en tua deux fois autant (101).

Les honneurs rendus à Marius après cette victoire témoignèrent de la crainte des Romains. Il fut surnommé le troisième Romulus. Chaque citoyen, à la nouvelle de sa victoire, répandit des libations en son nom. Lui-même crut avoir égalé les exploits de Bacchus dans l'Inde, et fit ciseler sur son bouclier la tête d'un barbare tirant la langue. Rome croyait en effet avoir étouffé la barbarie dans ses bras puissants.

CHAPITRE XVI.

MARIUS ET SATURNINUS. — GUERRE SOCIALE. — RIVALITÉ DE MARIUS ET DE SYLLA — GUERRE CONTRE MITHRIDATE.

I. MARIUS ET SATURNINUS. — LE PARTI DES NOBLES REPREND LE DESSUS.

Les services rendus à Rome par Marius étaient grands : Jugurtha vaincu, la Numidie réduite en province romaine, les Cimbres et les Teutons écrasés, enfin, la grande invasion germanique reculée pour cinq siècles. A Rome, la crainte avait été extrême, et la reconnaissance fut inouïe. Marius, dit un ancien auteur, parcourut six consulats, poussé d'un seul trait par la fortune. C'était le premier Romain qui eût jamais en si peu de temps obtenu tant de fois la magistrature suprême. Aussi, le danger passé, on se refroidit un peu pour le *Dieu sauveur;* et quand on le vit demander un sixième consulat (100), on trouva qu'il aurait dû, comme Scipion, se contenter des honneurs dont il avait été revêtu. Il éprouva, de la part des nobles surtout, une vive opposition. Le sénat, pour faire échouer sa demande, lui opposa le personnage le plus recommandable de son ordre, Metellus le Numidique. Cette opposition rapprocha nécessairement Marius des chefs du parti populaire, de Saturninus, démagogue séditieux, avec lequel il avait déjà eu d'anciennes relations. Pour écarter Metellus, il était nécessaire que Saturninus fût tribun ; mais le peuple semblait peu disposé à lui accorder cette charge. Alors il se forma comme un premier triumvirat entre Marius, Saturninus et le préteur Glaucia, homme également dépravé, et on résolut de recourir à la violence, s'il le fallait, pour obtenir l'élection de Saturninus. Les chances tournaient contre lui. Les dix tribuns étaient déjà désignés, lorsque les partisans de Saturninus renversent les urnes, chassent les tribuns et massacrent Nonius, son compétiteur. Pendant la nuit, Glaucia s'empare avec une troupe armée du Champ

de Mars et du Capitole, et fait élire Saturninus à la place de Nonius. La première loi que fit le nouveau tribun fut un décret portant que les terres occupées un moment dans le nord de l'Italie par les barbares seraient distribuées aux plébéiens, c'est-à-dire aux prolétaires dont Marius avait formé ses légions, et dont il voulait s'assurer l'appui. Le sénat s'opposa à cette loi. Marius feignit de ne pas l'approuver, et promit au sénat de la repousser; mais lorsqu'on en vint aux suffrages, il donna le sien à la loi, et entraîna tous les autres sénateurs; Metellus seul refusa, et partit pour un exil volontaire. Lorsque arriva l'époque des élections consulaires, Saturninus voulut faire élire son complice Glaucia, et pour lui rendre le service qu'il en avait reçu, il fit assassiner Mummius, l'adversaire de Glaucia. Mais ce nouveau crime indigna le peuple et le sénat, qui confia au consul l'autorité dictatoriale par la formule : *Caveant consules, etc.* Marius, qu'effraya l'explosion de l'indignation générale, n'hésita pas à marcher contre ses anciens complices; il les assiégea dans le Capitole, et, pour les prendre par la soif, il coupa les conduits qui leur portaient l'eau. Forcés de se rendre, Glaucia, Saturninus et leurs partisans furent massacrés par le peuple. Les lois de Saturninus sont abolies, et bientôt après Metellus revint de son exil (99). Son retour fut un triomphe. Le haineux Marius, qui s'y était opposé de tout son pouvoir, ne put supporter cette vue, et partit pour l'Asie, sous prétexte d'accomplir une mission du sénat.

Ainsi, les nobles triomphaient encore une fois. Ce Marius, que le peuple avait comblé d'honneurs, n'avait su que montrer contre les grands une haine brutale et pleine en même temps de duplicité. Son incapacité, sa faiblesse même, s'étaient montrées dans tout leur jour, sitôt qu'il était revenu à Rome sur la scène politique. Ainsi, le chef que les plébéiens cherchaient n'était pas encore trouvé. Mais les nobles eurent bientôt d'autres dangers à repousser.

II. LES ITALIENS RÉCLAMENT LE DROIT DE CITÉ. — GUERRE SOCIALE.

Derrière les plébéiens étaient les Italiens qui, depuis si

longtemps, versaient leur sang pour Rome; ils vinrent réclamer à leur tour, comme avaient déjà fait les esclaves et les prolétaires. Leur misère était grande. En leur enlevant leur indépendance, Rome leur avait accordé de certains droits. Tant que durèrent ses dangers, les droits des Italiens furent respectés, les traités faits avec eux, observés; mais après la défaite d'Annibal, lorsque Rome fut devenue toute-puissante, lorsque les grands se crurent au-dessus des lois, on vit alors beaucoup d'actes de cruauté et d'injustice; témoin ce magistrat de Préneste qui est battu de verges pour une négligence qu'il avait apportée dans son service; témoin ce censeur qui, voulant faire bâtir à Rome un temple à la Concorde, fait enlever le toit du temple de Junon Lacinienne dans le Bruttium, et qui, forcé par le sénat de s'en dessaisir, se contente de le laisser à terre dans une des cours du temple. Les riches, de leur côté, préféraient les terres de l'Italie à toutes les autres. Aussi y avait-il de grandes spoliations : souvent les propriétaires étaient dépossédés; rarement on leur payait une modique indemnité.

Les Italiens, fatigués de réclamer vainement contre d'aussi odieuses injustices, prirent un autre moyen, celui de se faire citoyens romains en s'introduisant furtivement dans la ville. Ils refluèrent d'abord dans le Latium, et de là ils passaient dans Rome. Pour y pénétrer, ils faisaient des ventes simulées. Ainsi le père vendait son fils à un citoyen romain, sous la condition tacite qu'il l'affranchirait; cet affranchi devenait ensuite citoyen par sa qualité même d'affranchi. On fit plusieurs décrets afin de réprimer ces envahissements. Ainsi en 187 douze mille familles latines furent chassées de Rome. Quinze ans plus tard, on en expulsa seize mille. La fraude étant découverte, et ne pouvant plus réussir, les Italiens employèrent les voies légales. Ils s'adressèrent aux tribuns. Les Gracques commencèrent. Les promesses que leur fit Tiberius furent vagues. Fulvius le premier proposa de donner le droit de cité à tous les alliés, et persévéra dans cette proposition pendant tout son consulat. Le sénat, pour se débarrasser de lui, fut obligé de l'envoyer hors de Rome avec une commission insigni-

flante. Nommé ensuite tribun avec Caïus Gracchus, il reprit son projet.

Il y avait donc comme deux mouvements contraires, l'un qui poussait les Italiens sur Rome, l'autre qui tendait à les en éloigner; leur force s'accrut de toute la résistance qu'ils rencontrèrent. Le choc fut préparé par Livius Drusus (91), le même qui avait été l'instrument du sénat pour détruire la popularité de Caïus. Il voulut concilier tous les intérêts et toutes les ambitions. Il tâcha de gagner le peuple par des colonies en Italie et des distributions de blé, proposa d'augmenter de trois cents des plus nobles chevaliers le nombre de sénateurs auxquels les jugements seraient rendus. Enfin, il voulait donner le droit de cité aux Italiens.

Toutes les lois proposées par Drusus furent acceptées par le peuple, non sans une vive opposition de la part des chevaliers et des consuls Cépion et Philippe, qui favorisaient leur parti. Le tribun ne réussit qu'en employant la violence contre ses adversaires. Mais ce triomphe, qu'il devait en grande partie aux alliés, le jeta dans le plus grand embarras. Les alliés le sommèrent de tenir sa parole, et demandèrent le droit de bourgeoisie, comme le prix de l'assistance qu'ils avaient donné au parti du sénat. Cependant le tribun sentait bien que les Romains ne pourraient se résoudre à descendre au niveau des peuples qui, jusque-là, avaient été leurs sujets sous le nom d'alliés. Ceux-ci, désespérant de le voir mettre ses projets à exécution, formèrent l'horrible complot de tuer les consuls qui s'y opposaient. Drusus, instruit de ce dessein, avertit lui-même Philippe, son plus mortel ennemi. On ne fut pas aussi généreux envers lui, car il périt, peu de temps après, assassiné. Les soupçons tombèrent sur les consuls et sur un des collègues de Drusus. Au moment de sa mort, la discorde était à son comble en Italie; tout annonçait un soulèvement général. La manière dont les chevaliers exploitèrent ce meurtre, préparé par leurs mains, amena l'explosion. Le consul fit casser toutes les lois de Drusus par un simple décret du sénat. Les chevaliers seuls restèrent en posses-

sion de rendre la justice, et tous les partisans du tribun furent exilés.

Les chevaliers triomphaient dans Rome. Mais pour les peuples de l'Italie, la mort de Drusus fut le signal de la guerre. Les alliés, ayant perdu leur unique protection, eurent recours aux armes, et levèrent l'étendard de la révolte (90). Quatre peuples seuls, dans toute l'Italie, n'eurent point de part à l'insurrection; c'étaient les Latins, qui jouissaient déjà de priviléges très-considérables; les Étrusques, les Ombriens et les Gaulois cisalpins, aux dépens desquels devaient être établies les colonies de Drusus. Tout fut exécuté avec ordre et promptitude, comme si la guerre eût été préparée d'avance; ils formèrent le plan d'une république italique, semblable en tout à celle de Rome. La capitale devait être Corfinium, dans le pays des Péligniens; ils instituèrent comme les Romains un sénat, des consuls, des préteurs, etc. Ces ennemis étaient d'autant plus redoutables, qu'ils avaient la discipline et la science militaire des Romains. Le chef de la ligue et l'âme en quelque sorte de cette entreprise était Pompedius Silo, vaillant guerrier et politique habile. Dans cette confédération, les Samnites et les Marses tenaient le premier rang. Cette guerre, appelée le plus souvent guerre sociale, fut aussi nommée guerre des Marses, guerre italique; au fond, et Florus le dit, c'était une vraie guerre civile. Sa durée ne fut que de deux ans; mais elle continua longtemps encore après la mort de Pompedius, et ne s'éteignit entièrement que sous la dictature de Sylla. Dans cette lutte acharnée, Rome employa toutes ses ressources; elle multiplia ses armées et ses généraux; le père de César, celui de Pompée, de Caton, Sylla, Sertorius, Metellus, puis Murena, soutinrent dignement l'honneur et la fortune de Rome. Cependant, quoique commandés par d'habiles généraux, les Romains éprouvèrent d'abord plusieurs défaites. Mais la victoire remportée par Pompeius Strabon dans le Picenum et la prise d'Asculum, capitale de cette province, portèrent un coup terrible à la confédération (89); bientôt elle perdit Bovianum. Enfin une victoire gagnée par Sylla sur les Samnites décida le sort de

la guerre. Mais la perte la plus sensible que firent les confédérés, fut celle de Pompedius Silo, tué dans une bataille. Rome n'abusa pas de sa victoire. Après avoir prouvé sa force, elle montra sa prudence. Le sénat avait senti qu'il fallait faire quelque concession aux peuples qui lui étaient restés fidèles; il leur accorda le droit de cité. Cette mesure eut un heureux effet; elle attacha plus fortement aux Romains ceux qu'elle favorisait. Puis, à mesure qu'une ville se soumettait, le sénat lui donnait ce droit, de sorte qu'à la fin de la guerre presque tous les peuples jouissaient de ce privilége. Mais ce grand nombre de citoyens inspira des craintes, et pour rendre inutile ce que les alliés avaient acquis avec tant de peine, au lieu de les incorporer dans les trente-cinq tribus déjà existantes, où, par leur grand nombre, ils auraient pu faire la loi, on les renferma dans huit nouvelles tribus que l'on créa et que l'on appela les dernières pour donner leurs suffrages, de sorte qu'elles n'avaient aucune influence.

III. RIVALITÉ DE MARIUS ET DE SYLLA.

Rome s'était ainsi prémunie contre l'influence politique que les Italiens auraient pu exercer dans les élections. Néanmoins l'équilibre de la constitution fut rompu. La populace déjà si nombreuse se trouva accrue par la foule des Italiens, et dès lors les démagogues, les tribuns du peuple, trouvèrent plus de facilité pour recruter des satellites et faire appuyer leurs projets par les cris et les violences de cette multitude. Durant la guerre sociale, la conduite de Marius avait été singulièrement équivoque. On l'avait vu se tenir toujours renfermé dans son camp, refuser le combat, perdre les plus belles occasions, et se retirer enfin sous prétexte de ne pouvoir plus supporter les fatigues de la guerre. Sylla, au contraire, avait poussé la guerre avec vigueur, et éclipsé par ses victoires l'ancienne réputation de Marius; aussi les récompenses furent-elles pour lui. A son retour à Rome, il fut nommé consul avec Q. Pompeius.

Mais ce n'était pas cette charge qu'ambitionnait Sylla. Rome avait alors une de ces guerres qui pouvaient suffire à l'ambition de ses plus habiles généraux. Mithridate le

Grand s'était emparé de toute l'Asie antérieure, de la Macédoine, de la Grèce, et menaçait déjà l'Italie. Il y avait là gloire et butin à gagner! Si Marius avait pour lui d'avoir repoussé les peuples du Nord, Sylla aurait de son côté pour lui d'avoir vaincu le plus grand roi de l'Orient. Il avait déjà partagé avec Marius la gloire d'avoir terminé la guerre de Numidie; il avait de plus ses victoires contre les Italiens : qu'il revienne donc vainqueur de l'Asie, et il pourra écraser Marius de sa gloire. D'ailleurs, les guerres d'Asie avaient toujours pour les généraux romains de grands attraits. Ce n'étaient point des campagnes difficiles, des expéditions qui demandassent une bien grande habileté, et il y avait, en récompense de quelques fatigues, tant à gagner, tant de butin à faire, et avec ce butin on pouvait acheter une armée. Aussi Sylla demandait-il instamment d'être chargé de cette guerre.

Ce n'était pas là le compte de Marius. Quittant tout à coup sa magnifique maison du cap Misène, il accourut à Rome; chaque matin on le voyait, malgré ses soixante-sept ans et son extrême embonpoint, descendre au Champ de Mars, s'y exercer avec la jeunesse romaine, pour bien prouver à tous que *ses maux de nerfs* étaient passés. Afin de pouvoir lutter contre Sylla, qui avait pour lui le sénat et la dignité consulaire, Marius chercha encore un appui parmi les tribuns; il trouva dans Sulpicius un émule et un admirateur de Saturninus, qui ne reprochait à son modèle que deux choses, timidité et lenteur. Sulpicius, afin d'être prêt pour toutes les occasions, entretenait toujours auprès de sa personne trois mille satellites armés et un grand nombre de jeunes chevaliers prêts à exécuter tout ce qu'il leur commanderait : c'était ce qu'il appelait son antisénat. Sulpicius ne reculait devant rien; il emporta par la violence toutes les lois qu'il proposa, et pour être plus fort il chercha encore un appui dans les Italiens; il leur promit de les disséminer dans les trente-cinq anciennes tribus; c'était leur livrer Rome. Mais ce qu'il voulait surtout, c'était de faire donner à Marius le commandement de la guerre d'Asie. Grâce aux violences de l'antisénat, la loi pour la guerre contre Mithridate passa.

En vain les consuls essayèrent de suspendre toutes les affaires, de fermer les tribunaux, de suspendre même l'action du gouvernement, afin d'arrêter les violences du tribun; Sulpicius les contraignit de révoquer cet édit. Un jour que les deux consuls tenaient une assemblée publique, il se jeta avec ses gladiateurs sur ceux qui les entouraient, en tua plusieurs, et parmi eux le fils du consul Pompeius, qui n'échappa lui-même à la mort que par la fuite. Sylla fut entraîné dans la maison de Marius, et obligé de jurer qu'il se démettrait du commandement dont il était déjà investi.

Ici encore Marius manqua de résolution. Tandis qu'il avait Sylla entre les mains, il aurait dû s'en défaire: il n'osa. Sylla quitta Rome en toute hâte, et alla se mettre à la tête des troupes réunies à Noles, et qui étaient là pour dissiper les derniers restes des Italiens révoltés. Sylla n'hésita point à faire ce qu'aucun général romain n'avait osé exécuter avant lui : il marcha sur Rome, où Marius faisait mourir ses amis et livrait sa maison au pillage. Lorsqu'on apprit son approche, le sénat lui envoya deux préteurs pour l'empêcher de passer outre. Les préteurs faillirent être tués par les soldats, et on les renvoya après leur avoir fait subir mille outrages. Marius cependant faisait quelques préparatifs. Il fit publier à son de trompe qu'il accorderait la liberté à ceux des esclaves qui prendraient les armes pour lui : c'était recourir à un moyen qui devait lui aliéner tous les riches, quand bien même sa vie passée ne l'aurait pas séparé d'eux. Ce fut à peine s'il put faire quelques instants de résistance sur le mont Esquilin. Sylla ayant donné ordre de mettre le feu aux maisons, ses soldats pénétrèrent dans l'enceinte de Rome jusqu'au temple de la Terre; Marius, poursuivi, fut obligé de s'enfuir précipitamment (88).

Il voulut passer en Afrique; mais les vents contraires l'ayant empêché de réaliser ce dessein, il fut rejeté sur la côte de la Campanie, et se vit réduit, pour se dérober aux émissaires de Sylla, à se cacher dans un marais. Découvert dans cette retraite, il fut conduit à Minturnes, dont les magistrats, dévoués à son rival, résolurent de le faire mourir,

et envoyèrent un cavalier gaulois ou cimbre dans sa prison pour lui couper la tête; mais le barbare ne put résister ni au regard de feu, ni à la voix terrible de Marius, qui s'écria en le voyant entrer : « Oseras-tu, malheureux, tuer Caïus « Marius? » et il s'enfuit en jetant son épée. Les Minturniens, émus par le récit de cette aventure, et plus encore sans doute par l'intérêt qu'ils devaient porter à l'ami des Italiens, favorisèrent la fuite de Marius, qui fit voile pour l'Afrique, où son fils avait sollicité pour lui les secours d'Hiempsal. A peine fut-il débarqué près de Carthage, que le gouverneur d'Afrique, Sextilius, lui envoya un licteur avec l'ordre de sortir de la province. Cette défense accabla Marius d'une tristesse et d'une douleur si profonde, qu'il n'eut pas d'abord la force de répondre; mais comme le licteur lui demandait ce qu'il devait répondre au préteur : « Dis-« lui, répondit Marius avec un soupir, que tu as vu Marius « sur les ruines de Carthage. »

Pendant que Marius échappait avec peine aux dangers de la proscription, une réaction favorable commençait à Rome; le parti populaire était trop fort pour être si facilement détruit. Ceux d'ailleurs qui aimaient la licence craignaient que Sylla ne voulût trop être maître. Le proconsul Pompeius Strabon, apprenant que son parent le consul Quintus Pompeius arrivait pour prendre le commandement de son armée, le fit assassiner par ses troupes. Or, Pompeius était un partisan de Sylla; l'assassiner, c'était presque se déclarer contre son patron. Mais bientôt le peuple lui-même montra ses sentiments. Il rejeta avec des marques de mépris Nonius, neveu de Sylla, et Servius, un de ses amis, qui s'appuyaient de sa protection; en leur place il nomma Cn. Octavius, l'homme dont il put croire que l'élection mortifierait le plus Sylla (87); celui-ci fit semblant de l'approuver, et dit même qu'il était bien aise que le peuple lui dût la liberté de faire tout ce qu'il voulait. Pour flatter la faction démocratique, il laissa encore élire Lucius Cinna, partisan de Marius : il est vrai qu'il croyait s'être assuré d'avance du nouveau consul, en lui faisant jurer avec les plus fortes imprécations qu'il ser-

virait ses intérêts; mais à peine celui-ci eut-il pris possession de sa charge, qu'il entreprit de casser tout ce qui avait été fait; il voulut même intenter procès à Sylla, et le fit accuser par un tribun. Sylla comprit qu'il ne serait le maître que quand il se serait formé une armée dévouée; aussi laissant accusateurs et juges, il partit contre Mithridate. Le collègue de Cinna, Octavius, était un partisan du sénat, et lorsque Cinna voulut faire passer la loi qui répandait dans toutes les tribus les Italiens, Octavius, soutenu par les grands, par une partie même du peuple qui était jalouse des Italiens, chassa de Rome son collègue, et fit nommer consul à sa place Cornelius Merula. La guerre civile recommença. Cinna, proscrit pour avoir voulu se rendre utile aux Italiens, devait trouver des secours parmi eux; ayant levé des troupes, il commença la guerre contre les deux consuls, et marcha même sur Rome, où Octavius réunissait lentement de faibles moyens de défense. Instruit par Cinna de ce retour de fortune, Marius revint en Italie. A peine débarqué à Télamone, en Étrurie, il fit publier pour la seconde fois qu'il donnerait la liberté aux esclaves qui se joindraient à lui. Attirés par sa réputation, les laboureurs et les bergers du pays accouraient en foule; en peu de jours, il eut une armée. Cinna le reçut avec joie, et lui envoya même les faisceaux proconsulaires. Mais Marius les refusa, disant que ces ornements ne convenaient point à sa fortune présente. Il continua à porter son costume de proscrit et à laisser croître ses cheveux, comme il avait toujours fait depuis le jour où il avait été banni. A son arrivée, la face des affaires changea : agissant sans perdre de temps, il s'empara de toutes les villes maritimes, et parut bientôt sous les murs de Rome. Le parti populaire, fort de l'approche de Marius, fit lui-même la révolution, força Merula d'abdiquer, rendit à Cinna la dignité de consul, et invita celui-ci à entrer dans la ville. Avant d'entrer, il envoya des satellites qui arrachèrent Octavius de son tribunal. Aux portes de Rome, Marius s'arrêta, disant que les lois l'avaient banni de sa patrie, et qu'il fallait un nouveau décret qui lui permît de rentrer dans Rome. Le peuple s'as-

sembla ; mais à peine trois tribuns avaient donné leur vote, que Marius, cessant cette comédie ridicule, franchit les portes avec ses satellites, choisis parmi les plus robustes des esclaves qui avaient pris parti pour lui. A une seule parole, à un seul geste de Marius, ils tuaient tous ceux qu'il leur désignait. Un préteur étant venu le saluer, et Marius ne lui ayant rien répondu, ils l'égorgèrent à ses pieds ; ce fut un signal pour massacrer dans les rues tous ceux à qui Marius ne rendait point le salut ; ses amis eux-mêmes ne l'approchaient qu'avec frayeur. Cinna, rassasié de sang, voulait mettre fin à tant de meurtres ; mais Marius, plus aigri chaque jour, continuait ses massacres. Pendant cinq jours et autant de nuits, la ville fut comme abandonnée à ses esclaves. Merula se fit ouvrir les veines, et Catulus, le vainqueur de Verceil, s'asphyxia. En vain ses amis sollicitèrent pour lui auprès de Marius, ils ne purent tirer de sa bouche que ces mots : « Il faut qu'il meure. » L'orateur Marc-Antoine fut égorgé, et sa tête exposée sur la tribune aux harangues. Sylla, sa famille, ses partisans, furent proscrits. Cependant Cinna et Sertorius eurent horreur de tant d'excès ; ayant réuni quelques troupes, ils surprirent une nuit les esclaves pendant qu'ils dormaient dans leur camp, et les massacrèrent. Au commencement de l'année 86, Marius se fit nommer consul pour la septième fois avec Cinna. Mais il n'était point tranquille au milieu de son triomphe. Le bruit des victoires de Sylla arrivait jusqu'à lui. Pour s'étourdir sur ses dangers, il se plongea dans tous les plaisirs. Son corps usé ne put résister longtemps à tant d'excès ; il mourut le 13 janvier 86.

IV. GUERRE CONTRE MITHRIDATE.

Les discordes des Romains avaient favorisé les progrès du plus terrible ennemi qu'ils eurent depuis Annibal, de Mithridate, roi de Pont. Dans sa minorité, la Phrygie lui avait été enlevée par les Romains, et de bonne heure il avait conçu une haine violente pour ces vainqueurs de l'Asie. Sa situation favorisait les projets qu'il méditait ; placé entre les Romains et la Scythie, il pouvait tirer de

cette contrée des troupes considérables. Appelé dans la Crimée par les colonies grecques contre les Scythes, il en chassa ces barbares, soumit un grand nombre de leurs petits princes sur le continent, et s'allia avec plusieurs tribus de Sarmates et de Germains qui habitaient les bords du Danube; il se ménageait ainsi une route vers l'Occident. Maître du Pont-Euxin par sa nombreuse marine, il pouvait toujours communiquer avec ces peuples qui recrutaient ses armées. D'un autre côté, par son alliance avec Tigrane, son gendre, roi d'Arménie, il s'ouvrait les riches contrées de l'Asie qui pouvaient lui fournir les moyens d'acheter le courage des barbares du Nord. Dans sa lutte contre Rome, il suivit d'abord le plan d'Antiochus, en passant en Grèce : il voulut, mais trop tard, suivre celui d'Annibal, qui avait toujours dit qu'il fallait attaquer les Romains en Italie. Ses prétentions sur la Phrygie, la Paphlagonie et la Cappadoce, le mirent d'abord aux prises avec le roi de Bithynie, allié des Romains. Le mécontentement des provinces romaines opprimées par les publicains facilita ces succès, et une double victoire sur le roi de Bithynie et sur le consul Aquilius lui valut la soumission de l'Asie Mineure. C'est alors qu'il commanda cet affreux massacre de quatre-vingt mille citoyens romains. Son armée passa en Grèce sous le commandement d'Archelaüs, son meilleur général. Il fit d'Athènes sa principale place d'armes, et de là s'avança à la conquête de la Grèce. Heureusement Brutus Sura, préteur de Macédoine, arrêta les progrès des généraux de Mithridate en Béotie et en Thessalie.

Tel était l'état des affaires, lorsque Sylla arriva en Grèce (87). Il résolut de commencer ses opérations par le siége d'Athènes et du Pirée, éloigné de la ville de quarante stades, mais qui y était joint par de vastes fortifications. Archelaüs se défendit avec courage; le siége fut long et difficile; il fallut à Sylla dix mois d'efforts pour s'emparer de cette malheureuse ville, qui fut livrée au pillage le plus affreux (86). Le vainqueur, sur le point de la raser, se laissa fléchir, et pardonna aux vivants en faveur des morts. Archelaüs fut aussi contraint d'abandonner le Pirée.

De là Sylla remonta vers la Béotie, où Archelaüs, Taxile et Dorilaüs se trouvaient avec une armée formidable par son nombre. La première rencontre eut lieu près de Chéronée, ville déjà fameuse par la bataille qu'y gagna Philippe de Macédoine, et qui asservit la Grèce. Sylla, malgré l'infériorité du nombre de ses troupes, remporta une victoire qui lui coûta peu de monde. Mais bientôt une armée de quatre-vingt mille hommes vint se joindre aux débris de celle qu'il avait vaincue. La victoire d'Orchomène compléta celle de Chéronée. La Grèce et l'Asie Mineure se soulevèrent contre le roi de Pont. Mithridate effrayé essaya d'entamer des négociations.

Tandis que Sylla combattait les barbares, le parti démocratique l'avait proscrit dans Rome. Cinna avait nommé pour le remplacer Valerius Flaccus; mais la fortune de Sylla le dispensa de combattre ce rival sans talents. Il fut assassiné par Fimbria, son lieutenant, qui s'empara du commandement; et comme il ne reconnaissait pas l'autorité de Sylla, et par conséquent ne se croyait pas lié par les négociations de celui-ci avec Mithridate, il entra en Asie, y remporta de grands avantages, et aurait pris le roi dans la ville de Pitane, si Lucullus, amiral de la flotte de Sylla, n'eût laissé échapper ce redoutable ennemi (85).

Le roi de Pont, étonné de voir que les discordes des Romains ne les empêchaient pas de le poursuivre avec une égale vigueur, demanda la paix; elle fut conclue à Dardanum, dans la Troade (84). Mithridate rendit toutes ses conquêtes, livra ses flottes, paya une somme d'argent considérable, et ne conserva que ses États héréditaires. Sylla marcha ensuite contre Fimbria, qui, se voyant abandonné de ses troupes, et craignant de tomber entre les mains de son ennemi, se donna la mort. Mais Sylla ne quitta pas l'Asie sans régler les peines et les récompenses que méritaient les peuples et les villes; il distribua ses légions par tout le pays, et fit donner une paye à chaque soldat, outre le logement et la nourriture. Il achetait ainsi ses troupes pour la guerre civile.

V. GUERRE CIVILE. PROSCRIPTIONS ET DICTATURE DE SYLLA.

A la nouvelle de son approche (83), les chefs du parti démocratique réunirent toutes leurs forces; mais il ne s'en trouvait pas un seul parmi eux capable de prendre la première place et d'organiser une résistance sérieuse. Marius était mort; Cinna, qui aurait pu le remplacer, avait été massacré par ses troupes, qu'il réunissait pour marcher contre Sylla. Restaient le démagogue Carbon, son collègue dans le consulat, et le jeune Marius, personnages sans habileté et sans crédit, incapables de tenir tête au vainqueur de Mithridate et à ses troupes. Aussi Sylla eut-il à peine une armée à combattre; tous les patriciens, tous les nobles qu'avaient révoltés les excès de Marius, vinrent se joindre à lui. L'armée de Corn. Scipion passa tout entière de son côté, et Metellus Pius donna aux sénateurs l'exemple de la défection. Le jeune Pompée leva de sa propre autorité trois légions qu'il lui donna. La défaite peu difficile de Norbanus, puis celle de Carbon, furent comme le signal de nouvelles proscriptions dans Rome. Les *Marianistes* se souillèrent de leurs derniers excès. Sylla en effet avançait rapidement; les peuples de l'Italie avaient été gagnés par la cession ou la confirmation du droit de cité. Rien ne semblait l'arrêter. Il y eut cependant deux sanglantes batailles, l'une à Sacriport, où le jeune Marius fut vaincu; l'autre aux portes de Rome (82). Dans celle-ci, l'adversaire de Sylla était le Samnite Pontius Telesinus, qui, par un dernier et héroïque effort, voulait profiter de la querelle des deux partis pour se jeter sur Rome et venger enfin l'Italie. Les Marianistes continuèrent encore la guerre durant quelque temps en Sicile et en Afrique; mais ils furent vaincus, en 81, par Pompée, qui, l'année suivante, obtint, le premier des chevaliers Romains, les honneurs du triomphe. Déjà Sylla, dans son admiration pour le jeune général, l'avait salué du nom de Grand (*Magnus*).

Le premier jour de son entrée dans Rome, Sylla fit massacrer six à sept mille prisonniers dans le Champ de Mars; et comme le sénat s'effrayait des cris des mourants : « Ne

vous inquiétez point, lui dit-il, ce sont quelques factieux que je fais châtier. » Puis à ce massacre succéda une proscription régulière de tous les jours; les sentences de mort ne tombaient pas seulement sur les anciens partisans de Marius, mais sur tous ceux qui avaient quelque chose à perdre; car il fallait que Sylla payât les services de ses nombreux satellites. L'un était tué pour sa belle villa; d'autres pour leurs richesses, pour leur réputation. « Quand donc cesseront ces massacres? dit un jour Metellus à Sylla. — Je ne sais. — Mais dites au moins quels sont ceux que vous avez résolu de faire périr. » Dès le lendemain et les jours suivants, on afficha au Forum des listes de proscription. Le premier jour, un citoyen, qui était resté toujours étranger à toutes les factions, jette en passant un regard sur la liste fatale; il y voit son nom : « C'est ma maison d'Albe qui me « tue! » s'écrie-t-il. Il fut égorgé à deux pas de là.

Quand Sylla fut rassasié de sang, il fit des lois. Il se fit d'abord donner la dictature, tombée en désuétude depuis cent vingt ans; il se fit donner l'abolition du passé, et pour l'avenir, le droit de vie et de mort, le pouvoir de confisquer les biens, de partager les terres, de bâtir et de détruire des villes, d'ôter et de donner les royaumes à son gré. Voulant concentrer tout le pouvoir entre les mains du sénat, il lui rendit les jugements, enleva au peuple l'élection des pontifes, et réduisit les forces de la multitude en diminuant son nombre par le retrait du droit de cité accordé aux villes latines. Le parti italien se ressentit aussi de sa colère. L'Italie fut couverte des colonies de ses vétérans (80); vingt-trois légions se partagèrent la Péninsule; l'Étrurie presque tout entière leur fut abandonnée. Cependant, afin de paraître prendre soin également de l'État, et non pas seulement de son pouvoir, il promulgua plusieurs règlements utiles pour punir les délits et garantir la sûreté des citoyens; ainsi il créa quatre nouveaux tribunaux, et porta le nombre des préteurs à huit. Il réprima les exactions des gouverneurs de province, et rendit aux magistratures leur éclat, en fixant l'âge et les services nécessaires pour y parvenir, etc. Tous ces soins n'arrêtaient pas la proscription du parti

vaincu. « Il vendait à l'encan, dit Plutarque, les biens qu'il avait confisqués ; du haut de son tribunal, il présidait lui-même à ces ventes, mais avec tant d'insolence et de despotisme, que les adjudications qu'il en faisait étaient encore plus odieuses que la confiscation même. Des courtisanes, des musiciens, des farceurs, des affranchis, recevaient des pays entiers ou tous les revenus d'une ville. Il alla jusqu'à enlever des femmes à leurs maris pour les faire épouser à d'autres malgré elles, selon les desseins de sa politique. Il voulait par là se gagner des partisans ou récompenser des amis. Maître absolu dans l'État, il ne souffrait d'ambition que celle qu'il voulait bien permettre. Lucretius Ofella, qui avait pris le jeune Marius dans Préneste et terminé la guerre civile en Italie, s'étant mis sur les rangs pour le consulat, Sylla lui fit dire de se désister. Sur son refus, il lui envoya un centurion, qui le tua au milieu du Forum. Le peuple s'étant saisi du centurion, et l'ayant mené devant son tribunal, il déclara que c'était par son ordre que ce meurtre avait été commis, et qu'on eût à laisser le centurion tranquille. »

Après tant de meurtres, Sylla méprisa assez les Romains pour se démettre de la dictature, et rester confondu au milieu de la foule des citoyens, sans escorte, sans licteur, mais gardé par cette terreur invisible dont était entouré l'homme qui avait fait écrire sur les listes de proscription les noms de quatre mille sept cents Romains, et qui avait couvert l'Italie de sang et de ruines. Il vécut ainsi deux ans tout-puissant encore dans sa retraite, qu'il souilla de honteuses débauches et d'une mort horrible (79).

CHAPITRE XVII.

RÉACTION CONTRE L'ARISTOCRATIE. — LEPIDUS. — SERTORIUS. — POMPÉE GRANDIT PAR LA GUERRE. — SPARTACUS. — LES PIRATES. — MITHRIDATE. — ÉLÉVATION DE CICÉRON. — VERRÈS. — CONSPIRATION DE CATILINA. — PREMIER TRIUMVIRAT.

I. RÉACTION CONTRE L'ARISTOCRATIE. LEPIDUS.

Sylla s'était proposé de reconstituer l'ancienne aristocratie; tous ses efforts tendirent donc à refouler la démocratie. Mais il n'était donné à personne de rétablir un ordre de choses depuis longtemps ruiné. Rome était trop embarrassée de son immense empire et de sa liberté; il lui fallait un maître. « Sylla, dit Montesquieu, fit des lois très-propres à ôter la cause des désordres que l'on avait vus. Elles augmentèrent l'autorité du sénat, tempérèrent le pouvoir du peuple, réglèrent celui des tribuns. La fantaisie qui lui fit quitter la dictature sembla rendre la vie à la république; mais dans la fureur de ses succès, il avait fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté. Il ruina dans son expédition d'Asie toute la discipline militaire. Il accoutuma son armée aux rapines, et lui donna des besoins qu'elle n'avait jamais eus. Il entra dans Rome à main armée, et enseigna aux généraux romains à violer l'asile de la liberté; il donna les terres des citoyens aux soldats, et il les rendit avides pour jamais, car dès ce moment il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains. Il inventa les proscriptions, et mit à prix les têtes de ceux qui n'étaient pas de son parti. Dès lors il fut impossible de s'attacher davantage à la république, car parmi deux hommes ambitieux et qui se disputaient la victoire, ceux qui étaient neutres et pour le parti de la liberté, étaient sûrs d'être proscrits par celui des deux qui serait vainqueur. Il était donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux. » Ajoutons encore qu'un État libre, comme

celui de Rome, dans lequel il n'y avait pas de classe intermédiaire, devait, par sa nature, être exposé à des convulsions continuelles et d'autant plus violentes, qu'il était plus puissant. Enfin, par l'effet du bouleversement presque général des propriétés pendant les dernières révolutions, il s'était formé un parti puissant qui ne demandait rien avec autant d'ardeur qu'une contre-révolution. D'ailleurs Sylla n'avait point ruiné à jamais la faction démocratique. Ses chefs, il est vrai, avaient été proscrits, massacrés, et la foule, il croyait l'avoir réduite à l'impuissance en privant le tribunat de ses plus importantes prérogatives, en faisant peser sur lui comme une réprobation perpétuelle par la déclaration qu'il fit que tous ceux qui avaient exercé cette magistrature seraient incapables d'obtenir aucune autre charge; mais la faction populaire ne s'était point formée pour servir les intérêts et l'ambition d'un seul homme : derrière Marius et Cinna, il y avait des besoins qu'il fallait à tout prix satisfaire. Tuer les chefs, ce n'était pas tuer le parti, car ce parti ne pouvait être anéanti que par la satisfaction de ces besoins impérieux qui faisaient à la fois sa force et sa misère. Après les lois de Sylla, la population n'était pas moins nombreuse, moins affamée, moins oublieuse, dans ses misères, du souvenir de la patrie, moins avide enfin d'un changement. Que la main qui pesait si lourdement sur elle s'écarte un peu, et bientôt elle relèvera la tête.

Du vivant même de Sylla, Lepidus essaya de se donner pour chef à cette multitude. Pompée, qui jusqu'alors avait soutenu Sylla, dont il était le lieutenant, favorisait l'élection de Lepidus au consulat. « Prenez garde, dit Sylla, vous élevez peut-être un ennemi contre vous. » Lepidus en effet demanda le rappel des proscrits et la restitution de leurs biens. En même temps, comme tous les chefs de la populace, il s'appuyait sur les Italiens, promettant de leur restituer les terres que leur avait enlevées le dictateur; mais il trouva un courageux adversaire dans son collègue Catulus (78). Le jour même des funérailles de Sylla, Lepidus et Catulus s'attaquèrent en sortant du Champ de Mars. Le

sénat, effrayé, fit jurer aux deux consuls qu'ils n'en viendraient point aux mains, et renvoya Lepidus dans son gouvernement de la Gaule transalpine. Lorsque l'époque des comices pour l'élection des consuls approcha, Lepidus, laissant Brutus et quelques troupes dans la Narbonnaise, s'avança avec son armée jusqu'aux portes de Rome, dans l'intention d'obtenir un nouveau consulat. On se mit en mesure pour l'arrêter; Catulus, revêtu de l'autorité dictatoriale que lui donnait la formule *Caveant consules*, appela aux armes tous les bons citoyens, et battit Lepidus un peu en avant du Champ de Mars (77). Lepidus, vaincu, alla mourir en Sardaigne. Un autre chef de parti, Brutus, père de l'assassin de César, s'enferma dans la ville de Modène; il y fut bientôt assiégé par Pompée, qui le prit et le fit tuer.

II. GUERRE DE SERTORIUS.

Les débris des troupes de Lepidus et de Brutus allèrent, sous la conduite de Perpenna, grossir en Espagne l'armée de Sertorius. Cet ancien lieutenant de Marius était depuis longtemps célèbre par son courage et son adresse : à la bataille où les Cimbres massacrèrent quatre-vingt mille Romains sur les bords du Rhône, Sertorius presque seul échappa avec son épée et son bouclier ; dans une expédition qu'il fit ensuite en Espagne, il battit par un adroit stratagème un corps d'Espagnols qui croyait l'avoir surpris luimême dans ses campements. Depuis lors sa réputation fut grande dans la Péninsule, et lorsqu'il y vint chercher un asile à l'époque où Sylla débarqua en Italie, il trouva les esprits bien disposés pour lui. Cependant Sylla envoya contre lui le préteur Annius qui, s'emparant des passages des Pyrénées que Sertorius avait fait garder par Livius Salinator, rétablit en Espagne l'autorité de Sylla. Sertorius se retira en Afrique; après avoir quelque temps erré sur la Méditerranée, on dit que, fatigué de l'inconstance du sort, et que voyant partout le parti de Sylla triomphant, il voulut aller cacher sa vie dans les îles Fortunées; mais ses compagnons s'y opposèrent, et il fallut rester en Afrique.

Trop faible pour faire la guerre en son nom, il aida les Maurusiens contre leur roi Ascalius, qu'ils avaient chassé du trône, et reçut de la générosité de ses alliés des secours pour ses soldats. Cependant sa situation était toujours fort précaire, lorsqu'il reçut tout à coup des Lusitaniens l'invitation de passer en Espagne. Il saisit avec empressement cette occasion de sortir d'embarras. Toutefois ses ressources étaient encore bien faibles; deux mille six cents Romains, sept cents Africains, et quatre mille sept cents Espagnols, formaient l'armée avec laquelle il combattit contre quatre généraux qui pouvaient disposer de cent vingt mille hommes. D'abord le gouverneur de la Bétique et un autre général furent défaits, et une grande partie de l'Espagne reconnut Sertorius.

A la nouvelle de ces succès, Sylla, qui vivait encore, envoya (77), contre Sertorius, Metellus Pius, qui s'était distingué dans la guerre sociale. Metellus ne manquait pas de talents militaires, mais son armée était trop lourde et trop lente pour échapper aux manœuvres et aux surprises de son ennemi. Sertorius frappait un coup, puis se retirait, et revenait encore quand on le croyait en fuite; c'était une guerre à désoler le vieux et méthodique général. Dès que Metellus menaçait une ville, il se trouvait cerné dans son camp, ses convois étaient coupés, enlevés, et ses opérations troublées par des attaques continuelles C'est ainsi qu'il en arriva à Leucobrige : à peine était-il devant la place, que Sertorius parut, y jeta du renfort, battit un de ses lieutenants, et le força enfin à lever le siége. Metellus, croyant qu'à force de troupes il pourrait écraser son adversaire, fit venir le gouverneur de la Narbonnaise avec trois légions. Sertorius l'arrête, le défait, et le force à se réfugier presque seul dans Ilicerda. Les passages des Pyrénées étaient ouverts; il les franchit et soumet la Narbonnaise jusqu'aux Alpes.

Souvent il est plus difficile de gouverner que de faire des conquêtes; mais Sertorius était aussi habile administrateur que bon général. Pour fortifier l'ascendant qu'il exerçait sur les Espagnols, il leur avait persuadé qu'il

était en communication avec les dieux, et qu'une biche blanche, qui le suivait partout, lui servait d'intermédiaire. Quand un courrier lui arrivait de nuit, il le faisait cacher; alors la biche, dressée à ce manége, venait comme lui parler à l'oreille, et Sertorius promettait à ses soldats une bonne nouvelle. En effet, quelque temps après le courrier paraissait et confirmait le message apporté par la biche.

Sertorius ne se contenta pas de cet artifice, il employa des moyens plus sérieux. Les Espagnols furent par lui exercés à la discipline romaine, et les enfants de leurs plus riches citoyens, réunis à Osca, reçurent l'instruction des jeunes Romains; le général les visitait, les interrogeait lui-même, et donnait comme récompense aux plus méritants la bulle d'or que portaient à Rome les fils des patriciens. Ces enfants étaient encore pour lui des otages qui lui répondaient de la fidélité de leurs pères, car Sertorius n'avait point abdiqué les sentiments de citoyen romain; les Espagnols étaient pour lui des instruments, et rien de plus : aussi ne leur confiait-il aucune charge, aucun grade militaire, et ne les admettait point dans son sénat, où il avait donné asile à tous les proscrits de Sylla. Du reste, ces sentiments romains causèrent sa perte; ils finirent par lui aliéner le cœur des Espagnols.

Sertorius venait de recevoir un nouveau renfort; Perpenna, après la défaite de Lepidus, lui avait amené cinquante-trois cohortes romaines. Perpenna eût bien voulu faire la guerre pour son compte, mais ses soldats le forcèrent de se joindre à Sertorius, qui fit de Perpenna son premier lieutenant, sans pouvoir étouffer sa jalousie.

Derrière Perpenna arrivait Pompée, qui reconquit en passant la Gaule narbonnaise. Pompée crut qu'il lui suffirait de paraître pour réduire Sertorius. Ce général assiégeait Lauron. Pompée voulut lui faire lever ce siége; mais la perte de dix mille hommes et celle de Lauron le rendirent plus prudent et plus modeste (76).

Malheureusement Sertorius était mal soutenu : son lieutenant Hirtuleius fut défait par Metellus dans la Bétique, près d'Italica. Dans le même temps, Pompée battait Heren-

nius et Perpenna près de Valence. Mais Sertorius répara cet échec en battant lui-même Pompée à Sucron ; cette victoire aurait été décisive sans l'arrivée de Metellus : « Si cette vieille femme, dit Sertorius, n'était survenue, j'aurais renvoyé ce petit garçon à Rome après l'avoir châtié comme il le mérite. » Dès lors Pompée ne se sépara plus de Metellus, et la situation de Sertorius devint précaire. La bataille de Segontia sembla décider la guerre en faveur de Rome; Sertorius fut, il est vrai, vainqueur à l'aile qu'il commandait; mais il arriva trop tard pour soutenir l'autre aile attaquée par Metellus. Il eut beau le repousser, le blesser même de sa main; il lui fallut céder la champ de bataille. Metellus fut si fier de ce succès, qu'il se fit décerner les honneurs divins. Toutefois le dieu fut assez mal mené par le vaincu, et alla prendre en Gaule ses quartiers d'hiver. Quant à Pompée, après Segontia (75), il échoua devant Pallentia, et perdit trois mille hommes auprès de Calaguris. Aussi écrivait-il alors au sénat : « J'ai tout épuisé, « mon bien et mon crédit; vous êtes mon unique ressource. « Si vous m'abandonnez, rappelez-vous ce que je vous pré« dis : Malgré moi, malgré tout ce que je pourrai faire, mon « armée, et sur ses pas celle de Sertorius, passeront en « Italie. »

L'inquiétude que causa dans Rome l'aveu de Pompée fut encore augmentée par la nouvelle qu'on y reçut d'une alliance conclue entre Sertorius et Mithridate-Eupator, roi de Pont. Ce prince offrait à Sertorius de l'argent et des vaisseaux, à la condition que celui-ci lui céderait l'Asie. Sertorius refusa. « Je veux que Rome s'élève par mes ar« mes, et non qu'elle s'abaisse; jamais on ne me verra « mendier une victoire humiliante. » Mithridate, étonné de tant de fierté, lui donna cependant trois mille talents et des vaisseaux. Sertorius, de son côté, lui envoya un de ses lieutenants.

Cependant sa fin approchait; les Romains qu'il avait sauvés de la proscription s'indignaient d'être soumis à un homme d'une naissance obscure. Pour ruiner l'influence de Sertorius en Espagne, ils accablèrent les habitants de

vexations de toute espèce faites au nom de Sertorius; les peuples marquèrent leur mécontentement par des plaintes et des murmures, quelques révoltes éclatèrent même; Sertorius étonné les punit sévèrement. Aigri par l'âge et par les manœuvres de ses ennemis, il oublia sa clémence ordinaire et même la prudence, en commandant le meurtre de quelques-uns des enfants élevés à Osca. Ces cruautés achevèrent de lui aliéner l'affection des Espagnols. Alors une conspiration put se former; Perpenna en était le chef. Sertorius fut attiré à un banquet et poignardé en sortant de table (72).

Avec lui tomba ce parti qu'il avait soutenu pendant huit ans avec tant de bonheur et de talents. Perpenna, qui voulut prendre sa place, fut bientôt obligé de se rendre à Pompée. Il demandait la vie; Pompée le fit tuer, et brûla, sans les lire, tous les papiers de Sertorius. Ainsi se termina par la trahison cette guerre si dangereuse. Pompée, grâce au crime de Perpenna, put se vanter d'avoir reconquis l'Espagne.

III. GUERRE DES GLADIATEURS. SPARTACUS.

Pendant que Rome combattait Sertorius en Espagne, et luttait en Asie contre Mithridate, une nouvelle guerre servile éclatait en Italie même (73).

« Un certain Lentulus Batiatus entretenait à Capoue des gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces. Étroitement enfermés, quoiqu'ils ne fussent coupables d'aucune mauvaise action, mais par la seule injustice du maître qui les avait achetés, et qui les obligeait malgré eux de combattre, deux cents d'entre eux firent le complot de s'enfuir. Leur projet ayant été découvert, soixante-dix-huit, qui en furent avertis, eurent le temps de prévenir la vengeance de leur maître; ils entrèrent dans la boutique d'un rôtisseur, se saisirent des couperets et des broches, et sortirent de la ville. Ils rencontrèrent en chemin des chariots chargés d'armes de gladiateurs qu'on portait dans une autre ville; ils les enlevèrent, et s'en étant armés, ils s'emparèrent d'un lieu très-fortifié, et élurent trois chefs, dont le premier

était Spartacus, Thrace de nation, mais de race numide, qui, à une grande force de corps et à un courage extraordinaire, joignait une douceur et une prudence bien supérieure à sa fortune, et plus digne d'un Grec que d'un barbare. On raconte que la première fois qu'il fut mené à Rome pour y être vendu, on vit, pendant qu'il dormait, un serpent entortillé autour de son visage. Sa femme, de même nation que lui, et qui, possédée de l'esprit prophétique de Bacchus, faisait le métier de devineresse, déclara que ce signe annonçait à Spartacus un pouvoir aussi grand que redoutable, et dont la fin serait heureuse. Elle était alors avec lui, et l'accompagna dans sa fuite.

« Ils repoussèrent d'abord quelques troupes envoyées contre eux de Capoue, et leur ayant enlevé leurs armes militaires, ils s'en revêtirent avec joie, et jetèrent leurs armes de gladiateurs comme désormais indignes d'eux, et ne convenant qu'à des barbares. Clodius, envoyé de Rome avec trois mille hommes de troupes pour les combattre, les assiégea dans leur fort, qui, situé sur une montagne, n'avait d'accès que par un sentier étroit et difficile, dont Clodius gardait l'entrée; partout ailleurs ce n'étaient que des rochers à pic, couverts de ceps de vigne sauvage. Les gens de Spartacus coupèrent les sarments les plus propres au projet qu'ils avaient conçu, en firent des échelles solides et assez longues pour aller du haut de la montagne jusqu'à la plaine. Ils descendirent en sûreté à la faveur de ces échelles, à l'exception d'un seul, qui resta pour leur jeter leurs armes, et qui, après les leur avoir glissées, se sauva comme les autres. Les Romains, qui ne s'étaient pas aperçus de leur manœuvre, se virent tout à coup enveloppés, et furent chargés si brusquement, qu'ils prirent la fuite et laissèrent le camp au pouvoir de l'ennemi. Ce succès attira dans leur parti un grand nombre de bouviers et de pâtres des environs, tous robustes et agiles; ils armèrent les uns et se servirent des autres comme de coureurs et de troupes légères.

« Le second général qui marcha contre eux fut Publius Varinus; ils défirent d'abord Furius, son lieutenant, qui les avait attaqués avec deux mille hommes. Cossinius, le

conseiller et le collègue de Varinus, qu'on avait envoyé ensuite contre eux avec un grand corps de troupes, fut sur le point d'être surpris et enlevé par Spartacus pendant qu'il était au bain de Salina, d'où il eut beaucoup de peine à se sauver. Spartacus, s'étant rendu maître de ses bagages, et l'ayant suivi de près, lui tua un grand nombre de soldats, et s'empara de son camp; Cossinius périt dans cette déroute. Spartacus battit Varinus lui-même en plusieurs rencontres, et s'étant saisi de ses licteurs et de son cheval de bataille, il se rendit par ces exploits aussi grand que redoutable. Néanmoins, sans être ébloui de ses succès, il prit des mesures très-sages, et, ne se flattant pas de triompher de la puissance romaine, il conduisit son armée vers les Alpes, persuadé que ce qu'il y avait de mieux à faire était de traverser ces montagnes, et de se retirer chacun dans son pays, les uns dans les Gaules, les autres dans la Thrace. Mais ses troupes, à qui leur nombre et leurs succès avaient inspiré la plus grande confiance, refusèrent de le suivre, et se répandirent dans l'Italie pour la ravager.

« Ce ne fut donc plus la honte et l'indignité de cette révolte qui irritèrent le sénat; la crainte et le danger d'avoir à soutenir une des guerres les plus difficiles et les plus périlleuses que Rome eût encore eues sur les bras, le déterminèrent à y envoyer les deux consuls. Gellius, l'un d'eux, étant tombé brusquement sur un corps de Germains qui, par fierté et par mépris, était séparé des troupes de Spartacus, le tailla en pièces. Lentulus, son collègue, qui commandait des corps d'armée nombreux, avait environné Spartacus qui, revenant sur ses pas, attaque les lieutenants du consul, les défait, et s'empare de tout leur bagage. De là, il continuait sa marche vers les Alpes, lorsque Cassius, commandant de la gauche des environs du Pô, vint à sa rencontre avec dix mille hommes. Les deux armées se battirent avec acharnement; Cassius fut défait, et eut bien de la peine à se sauver, après avoir perdu beaucoup de monde (72).

« Le sénat, indigné contre les consuls, leur envoya l'ordre de déposer le commandement, et nomma Crassus

pour continuer la guerre. Un grand nombre de jeunes gens des premières familles le suivirent, attirés par sa réputation et par l'amitié qu'ils lui portaient. Crassus alla camper dans le Picenum pour y attendre Spartacus, qui dirigeait sa marche vers cette contrée; il ordonna à son lieutenant Mummius de prendre deux légions, et de faire un grand circuit pour suivre seulement l'ennemi, avec défense de le combattre, ou même d'engager aucune escarmouche. Mais Mummius, à la première lueur d'espérance qu'il vit briller, présenta la bataille à Spartacus, qui le battit et lui tua beaucoup de monde : le reste des troupes ne se sauva qu'en abandonnant ses armes. Crassus, après avoir traité durement Mummius, donna d'aûtres armes aux soldats, et leur fit prendre l'engagement de les garder plus fidèlement que les premières. Prenant ensuite les cinq cents d'entre eux qui, se trouvant à la tête des bataillons, avaient donné l'exemple de la fuite, il les partagea en cinquante dixaines, les fit tirer au sort, et punit du dernier supplice celui de chaque dixaine sur qui le sort était tombé. Il remit ainsi en vigueur une punition anciennement usitée chez les Romains et interrompue depuis longtemps. L'ignominie attachée à ce genre de mort, qui s'exécute en présence de toute l'armée, rend cette punition plus sévère et plus terrible pour les autres. Crassus, après avoir châtié ses soldats, les mena contre l'ennemi.

« Spartacus, qui avait traversé la Lucanie, et se retirait vers la mer, ayant rencontré au détroit de Messine des corsaires ciliciens, forma le projet de passer en Sicile, et d'y jeter deux mille hommes; ce nombre aurait suffi pour rallumer dans cette île la guerre des esclaves, qui, éteinte depuis peu de temps, n'avait besoin que de la plus légère étincelle pour se rallumer avec violence. Il fit donc un accord avec ces corsaires qui, après avoir reçu de lui des présents, le trompèrent, et, ayant mis à la voile, le laissèrent sur le rivage. Alors Spartacus, s'éloignant de la mer, va camper dans la presqu'île de Rhegium. Crassus y arriva bientôt après lui, et averti par la nature même du lieu de ce qu'il doit faire, il entreprend de fermer l'isthme d'une

muraille, et par là de garantir ses soldats de l'oisiveté en même temps qu'il ôterait aux ennemis le moyen de se procurer des vivres. C'était un ouvrage long et difficile; cependant, contre l'attente de tout le monde, il fut achevé en peu de temps. Crassus fit tirer d'une mer à l'autre une tranchée de trois cents stades (quinze lieues) de longueur, sur une largeur et une profondeur de quinze pieds, le long de laquelle il éleva une muraille d'une épaisseur et d'une élévation étonnantes. Spartacus ne témoigna d'abord que du mépris pour ce travail; mais lorsque les vivres commençant à lui manquer il voulut sortir pour fourrager, il se vit enfermé par cette muraille, et ne pouvant rien tirer de la presqu'île, il profita d'une nuit que le vent et la neige rendaient très-froide, pour combler avec de la terre, des branches d'arbres et d'autres matériaux, une petite partie de la tranchée sur laquelle il fit passer le tiers de son armée.

« Crassus, qui craignit que Spartacus ne voulût aller droit à Rome, fut rassuré par la division qui se mit entre les ennemis, dont les uns, s'étant séparés du corps de l'armée, allèrent camper sur les bords d'un lac de la Lucanie, dont l'eau, dit-on, change souvent de nature, et après avoir été douce quelque temps, devient si amère qu'elle n'est plus potable. Crassus attaqua d'abord ceux-ci et les chassa du lac; mais il ne put en tuer un grand nombre, ni les poursuivre; car Spartacus, qui parut tout à coup, arrêta la fuite des siens. Crassus avait écrit au sénat qu'il fallait rappeler Lucullus de Thrace, et Pompée d'Espagne, pour le seconder; mais il se repentit bientôt de cette démarche; et sentant qu'on attribuerait tout le succès à celui qui serait venu à son secours, et non pas à lui-même, il voulut, avant leur arrivée, se hâter de terminer la guerre. Il résolut donc d'attaquer d'abord les troupes qui s'étaient séparées des autres, et qui campaient à part sous les ordres de Cannicius et de Castus; il envoya six mille hommes pour se saisir d'une hauteur qui offrait un poste avantageux, avec ordre de faire tout leur possible pour n'être pas découverts. Dans l'espoir d'y réussir, ils couvrirent leurs

casques de branches d'arbres : mais ils furent aperçus par deux femmes qui faisaient des sacrifices pour les ennemis à l'entrée de leur camp ; et ils auraient couru le plus grand danger, si Crassus, paraissant tout à coup avec ses troupes, n'eût livré le combat le plus sanglant qu'on eût encore donné dans cette guerre. Il resta sur le champ de bataille douze mille trois cents ennemis, parmi lesquels on n'en trouva que deux qui fussent blessés au dos ; tous les autres périrent en combattant avec la plus grande valeur, et tombèrent à l'endroit même où ils avaient été placés. Spartacus, après une si grande défaite, se retira vers les montagnes de Pétélie, toujours suivi et harcelé par Quintus et Scrophas, le premier, lieutenant de Crassus, et l'autre, son questeur. Spartacus se tourna brusquement contre eux, et les mit en fuite ; Scrophas fut dangereusement blessé, et on eut de la peine à le sauver des mains des ennemis. Ce succès, en inspirant aux fugitifs la plus grande fierté, causa la perte de Spartacus ; ses troupes ne voulant plus éviter le combat, ni obéir à leurs chefs, les entourent en armes au milieu du chemin, les forcent de revenir sur leurs pas, à travers la Lucanie, et de les mener contre les Romains.

« C'était entrer dans les vues de Crassus, qui venait d'apprendre que Pompée approchait ; que déjà dans les comices bien des gens sollicitaient pour lui, et disaient hautement que cette victoire lui était due ; qu'à peine arrivé en présence des ennemis, il les combattrait, et terminerait aussitôt la guerre. Crassus donc, pressé de la finir avant son arrivée, campait toujours le plus près qu'il pouvait de l'ennemi. Un jour qu'il faisait tirer une tranchée, les troupes de Spartacus étant venues charger les travailleurs, le combat s'engagea, et comme des deux côtés il survenait à tout moment de nouveaux renforts, Spartacus se vit dans la nécessité de mettre toute son armée en bataille. Lorsqu'on lui eut amené son cheval, il tira son épée et le tua : « La « victoire, dit-il, me fera trouver assez de bons chevaux « parmi ceux des ennemis ; et si je suis vaincu, je n'en « aurai plus besoin. » A ces mots, il se précipite au milieu des ennemis, cherchant à joindre Crassus à travers une

grêle de traits et déjà couvert de blessures ; mais n'ayant pu l'atteindre, il tue de sa main deux centurions qui s'étaient attachés à lui. Enfin abandonné de tous les siens, resté seul au milieu des ennemis, il tomba mort après avoir vendu chèrement sa vie (71)[1]. »

IV. POMPÉE. — RÉTABLISSEMENT DES DROITS DU TRIBUNAT. — INFLUENCE DES CHEVALIERS. — CONDAMNATION DE VERRÈS.

Pompée recueillit encore la gloire de cette guerre ; il revenait d'Espagne avec ses troupes, quand il rencontra en Lucanie dix mille gladiateurs échappés à Crassus ; il les extermina, puis écrivit au sénat que, si Crassus avait coupé l'arbre, il avait, lui, extirpé les racines. Il fallut que Crassus se contentât de partager avec lui l'honneur de cette guerre.

Crassus ne put voir sans un vif mécontentement ses services ainsi méconnus. Mais que faire contre cette faveur populaire si souvent aveugle ? Crassus, en homme habile, caressa d'idole du peuple ; les deux rivaux unirent même leurs factions pour se faire porter tous deux au consulat ; mais une fois l'objet de leur ambition obtenu, la mésintelligence reparut. Du reste cette mésintelligence fut utile à Pompée ; car il n'avait pas à craindre que Crassus, qui n'avait pour lui que ses immenses richesses, pût jamais l'éclipser.

La destinée de Pompée est singulière. Général à vingt-trois ans, il lève, bien que simple particulier, trois légions qu'il conduit à Sylla. Le dictateur, terrible pour tous, s'adoucit pour lui seul ; il flatte sa vanité, le salue lui-même du nom d'*Imperator* et de *Magnus*, et le laisse triompher malgré sa défense. Après la mort de Sylla, Pompée se fait pour quelque temps le général du sénat et de l'aristocratie, poursuit les derniers restes de l'armée de Lepidus, puis passant en Espagne, profite de tous les coups que Metellus a déjà portés à Sertorius, pour accabler ce généreux soutien de la cause populaire. Jamais général ne fut plus heureux. Il n'entreprend que des guerres à moitié achevées,

[1] Plutarque, Vie de Crassus.

et les succès de ceux qui l'ont précédé sont mis en oubli pour venir grossir les siens. Après la défaite de Sertorius, il revenait en Italie; rencontrant par hasard quelques bandes de gladiateurs, il les prend ou les disperse, et lorsqu'il entre à Rome, c'est tout au plus si l'on se souvient que Crassus a écrasé, détruit la véritable armée, et tué son chef. Bientôt nous allons le voir se faire revêtir de pouvoirs extraordinaires pour une guerre peu sérieuse, et enfin aller recueillir en Asie la gloire qu'avait si bien méritée Lucullus dans sa guerre contre Mithridate. Ainsi se forma, pour ainsi dire, des dépouilles d'autrui, la réputation et la gloire de Pompée. Jamais il n'avait pris de couleur politique bien tranchée : jusqu'alors, il est vrai, il avait paru servir le sénat; mais en combattant Sertorius, c'était moins la faction aristocratique qu'il voulait fortifier, que l'empire de Rome, où il espérait lui-même prendre la première place. Et puis sa vanité n'était point satisfaite des éloges graves et modérés que pouvaient donner les sénateurs. Dans les rangs de cette noblesse il y avait sans doute contre lui beaucoup de jalousie, et on ne lui épargnait pas les paroles railleuses. Le peuple, au contraire, s'abandonnait à l'admiration, à l'enthousiasme.

Pompée d'ailleurs affectait parfois un certain désintéressement. Après son triomphe, il avait refusé d'entrer dans le sénat, et était resté simple chevalier. Un jour, durant son consulat, comme les censeurs étaient assis sur leur tribunal, et faisaient la revue des chevaliers, on vit tout à coup Pompée descendre vers la place, précédé de tout l'appareil de la dignité consulaire, menant lui-même son cheval par la bride. Quand il fut près des censeurs, le plus ancien des deux lui demanda, selon l'usage, s'il avait fait toutes les campagnes ordonnées par la loi : « Oui, je les ai toutes faites, répondit-il à haute voix, et je n'ai jamais eu que moi pour général. » Tout le peuple battit des mains, les censeurs eux-mêmes se levèrent, et, pour plaire à la multitude, le reconduisirent chez lui.

C'est par ces applaudissements que le peuple avait gagné Pompée. Aussi, pour le reconnaître, il effaça durant

son consulat (70) la loi de Sylla concernant les tribuns du peuple, et rétablit cette magistrature dans ses anciens droits. Il rendit encore une autre loi importante, ce fut celle qui transféra les jugements aux chevaliers. Dans une ville comme Rome, où il n'y avait point de pouvoir établi pour exercer une surveillance active sur tous les agents de l'autorité; où les grands, ceux qui avaient les charges, se croyaient au-dessus des lois et libres d'agir selon leurs caprices; où le seul tribunal qui était ouvert aux plaintes s'élevant de toutes les parties de l'empire, siégeait dans la capitale, les fonctions judiciaires prenaient une bien grande importance, puisqu'elles donnaient à ceux qui en étaient revêtus le droit de juger sans appel tous les citoyens. Plus ces fonctions étaient importantes, plus elles donnaient de pouvoir réel et même de richesses, si on voulait se vendre, et plus elles étaient ambitionnées. Et ce n'était pas seulement par quelques hommes que ces places étaient recherchées, mais par l'un des ordres de l'État. Il y en avait trois à Rome, et chacun d'eux, presque toujours en guerre contre les deux autres, voulait obtenir les jugements et se donner ainsi les moyens d'assurer l'impunité à ses membres et de frapper ceux des deux autres classes. Aussi les changements du pouvoir judiciaire ne furent pas à Rome, comme ils le seraient chez nous, de simples changements administratifs, mais de véritables révolutions politiques; car selon qu'il était entre les mains des sénateurs ou des chevaliers, il donnait à l'un ou à l'autre la prédominance. Nous avons vu déjà à plusieurs reprises l'autorité judiciaire passer successivement du sénat aux chevaliers; au temps de Pompée, les sénateurs étaient en possession des jugements. Pompée, qui durant son consulat s'était décidément tourné contre le sénat, favorisa la révolution qui fit passer de nouveau les jugements aux chevaliers. Cette révolution fut amenée par le scandaleux procès de Verrès.

Verrès s'était fait connaître durant la guerre civile, en passant dans le camp de Sylla avec la caisse militaire de Carbon, dont il était questeur. Sylla ne lui témoigna jamais ni confiance, ni estime. Chargé, comme lieutenant du pro-

consul Dolabella, de combattre les pirates, il abusa impunément de son autorité pour piller à Délos, à Samos, à Ténédos, à Aspende, à Athènes, les richesses des temples. A Lampsaque, l'infamie de ses mœurs lui fit courir risque de la vie; sauvé de la fureur du peuple par l'intercession des chevaliers et des négociants romains, il fit condamner à mort ceux qui avaient résisté à ses coupables désirs. Préteur à Rome, en l'année 74, il vendit la justice tout le temps qu'il fut en charge. Mais ce fut surtout en Sicile qu'il montra la misérable condition des provinciaux soumis aux caprices de ceux que Rome envoyait pour les gouverner. Si à Rome ni les lois, ni la publicité, ni la surveillance active du sénat et du peuple, ne pouvaient arrêter les prévarications d'un magistrat, que devait-il arriver dans une province dont les habitants étaient toujours considérés comme des vaincus que leur défaite abandonnait à la merci des gouverneurs romains; où la justice, les finances, les troupes de terre et de mer, les approvisionnements, l'administration entière, étaient concentrés dans les mains d'un homme qui avait rarement à répondre de sa conduite? Aussi il n'est pas d'actes d'avarice, de libertinage et de barbarie, que le maître de la Sicile ne se plût à commettre. Les villes soumises à d'énormes contributions, les sommes détournées de leur destination, les vaisseaux de guerre vides de soldats et de munitions, les exemptions de tout genre prodiguées à ceux qui pouvaient les acheter; les flottes romaines prises par suite de sa négligence; le pavillon des pirates arboré sur le port de Syracuse; les capitaines, qui avaient été vaincus faute de soldats, mis à mort impitoyablement; un citoyen romain exécuté sur le bord de la mer en face même de l'Italie; enfin les maisons et les temples dépouillés de tous les ouvrages précieux qu'ils renfermaient, et deux vaisseaux expédiés à Rome d'année en année pour y transporter des richesses d'autrui : tels sont les traits caractéristiques du gouvernement de la Sicile par Verrès, dont la conduite semblait du reste justifiée par celle de bien d'autres proconsuls.

Cependant Verrès fut remplacé. Quand il revint à Rome, des accusateurs l'y avaient précédé; mais Verrès était sans

crainte, il se vantait d'avoir amassé assez pour échapper à la justice. Il avait divisé ses trois années de brigandages en trois parts, l'une pour ses juges, l'autre pour son avocat, la troisième pour lui. Toutefois, il n'avait pas compté sur les événements politiques qui s'étaient passés à Rome durant son absence. Il était de l'intérêt de Pompée que Verrès fût condamné, et son procès commença. Cicéron se chargea de l'accusation. Rien ne fut négligé pour produire une grande impression : l'orateur fit un voyage en Sicile pour réunir les preuves, et revint écraser Verrès d'une série de questions accablantes. Le préteur prévint par l'exil une condamnation inévitable, après avoir rendu aux Siciliens neuf millions : ce n'était encore que le tiers de ce qu'avait demandé Cicéron. Le procès fini, Cicéron, pour que rien ne manquât à la honte de l'aristocratie, d'où Verrès était sorti, écrivit les Verrines, qui, lues et copiées, répandirent partout le spectacle de la corruption sénatoriale (70).

V. GUERRE CONTRE LES PIRATES.

Le scandale qu'avait excité dans Rome le grand orateur ne permettait plus au sénat de garder les jugements, qui passèrent aux chevaliers. Pompée appuya de tout son crédit cette révolution ; en reconnaissance, les chevaliers lui firent donner le commandement de la guerre contre les pirates. Ces pirates étaient des hommes de toutes races, des Ciliciens surtout, et tous ces marins qui étaient restés sans service quand Sylla eut obligé Mithridate de licencier ses flottes. Profitant des guerres civiles, ils infestaient toutes les côtés du grand empire, enlevant les navires de commerce, pillant même les villes maritimes. Lorsqu'ils faisaient un citoyen romain prisonnier, et que celui-ci les menaçait de la colère de Rome, ils affectaient beaucoup de crainte, se prosternaient devant lui pour lui demander grâce, lui apportaient de splendides vêtements pour lui faire honneur ; puis appliquant une échelle au bord du navire, ils le priaient de partir pour regagner sa belle ville ; s'il hésitait, on le faisait descendre la tête la première. Un jour, César tomba entre leurs mains ; ils lui demandaient

cinquante talents pour sa rançon : « Vous en aurez cent, dit-il, mais ensuite je vous ferai pendre ; » et il leur tint parole. Tant qu'ils se contentèrent de piller les côtes de la Grèce ou de l'Asie, le peuple romain ne crut pas sa dignité compromise ; mais lorsqu'ils s'avisèrent d'intercepter les convois qui portaient à Rome les blés de la Sicile, alors le peuple s'indigna, et n'eut point de repos qu'il n'eût donné commission à Pompée de châtier ces misérables ennemis.

Les pouvoirs extraordinaires qui lui furent confiés montrent combien on était loin déjà des anciennes habitudes républicaines. C'était presque le pouvoir dictatorial. On lui donnait pour trois ans le proconsulat des mers avec cinq cents vaisseaux montés par cent vingt mille soldats, et six mille talents ; vingt-quatre sénateurs étaient mis sous ses ordres pour lui servir de lieutenants ; enfin il eut permission de puiser dans le trésor public, et on lui accorda une autorité *absolue et irresponsable* sur toutes les côtes jusques assez avant dans les terres. En vain le consul Catulus et le sénat s'opposèrent à ce décret ; tel était l'aveuglement du peuple, qu'il passa malgré toutes les résistances. Il n'en fallait pas tant cependant pour achever cette guerre [1] : en moins de trois mois, il eut balayé la Méditerranée, et pris tous les repaires des pirates (66).

VI. GUERRE DE LUCULLUS ET DE POMPÉE CONTRE MITHRIDATE.

A peine cette guerre était-elle terminée que Pompée fut chargé d'achever celle d'Asie, dont la loi Manilia venait de lui déférer la conduite. Après le départ de Sylla, Mithridate avait eu encore quelques différends avec L. Murena, le général laissé par Sylla en Asie (82). Mais le dictateur, qui ne se souciait pas de voir son lieutenant faire

[1] Déjà Servilius Vatia (79-76) les avait vaincus dans divers combats, et leur avait enlevé plusieurs villes dans l'île de Rhodes, la Lycie et la Pamphylie ; la capitale même de l'Isaurie, d'où était sorti un grand nombre de pirates, tomba en son pouvoir ; mais, en 76, ils battirent honteusement Marc-Antoine. De 76 à 70, ils régnèrent sur toute la Méditerranée ; ils avaient déjà pris quatre cents villes quand on se décida à envoyer contre eux Metellus. Celui-ci resta trois ans à faire la conquête de la Crète, qui fut réduite en province romaine.

la guerre sur le théâtre de ses propres exploits, et qui était rassasié peut-être de combats, lui envoya l'ordre de suspendre les hostilités, et la seconde guerre des Romains contre le roi de Pont se termina ainsi, l'an 81. Mithridate profita de ce repos pour réparer ses forces, et accroître son royaume par des conquêtes dans le Bosphore et la Colchide. Mais la possession de ces pays sauvages souriait moins à son ambition que celle de la Cappadoce. Il avait toujours les yeux sur cette province, et il ne pouvait abandonner l'espérance de réunir à son royaume la meilleure partie de l'Asie Mineure. Voyant les Romains occupés de nouveau par la guerre civile, il crut l'occasion favorable, et excita Tigrane, roi d'Arménie, à s'emparer de la Cappadoce; en même temps il reçut une ambassade de Sertorius, et prenant enfin courage et confiance dans les troubles de la république, il commença lui-même, l'an 74, la troisième guerre pontique. Ses ressources semblaient lui promettre un succès certain. Une flotte formidable était équipée, d'immenses approvisionnements, préparés; presque tous les peuples du Caucase et de la Scythie asiatique lui fournissaient des soldats; les Arméniens, les Sarmates, les Yaziges, les Bastarnes, les Thraces, et tous les peuples barbares de l'Europe compris entre le mont Hemus et le Tanaïs, étaient ses auxiliaires. Enfin son armée se montait à cent soixante mille hommes.

A la nouvelle de ces préparatifs, le sénat envoie les deux consuls en Asie (74). Mais Cotta, qui veut défendre la Bithynie, est vaincu et assiégé dans Chalcédoine, pendant que son lieutenant Rutilius perd une bataille et la vie, et que la flotte romaine est entièrement détruite. Mais l'autre consul, Lucullus, nourri de Xénophon et de Thucydide, marche à la rencontre du roi; par ses prudentes manœuvres, il évite une affaire générale, et quand le roi, pour le forcer au combat, vient assiéger Cyzique, Lucullus se retranche sur une hauteur à peu de distance de la ville, et Mithridate voit ses forces se consumer dans de vains efforts qu'il fait tour à tour pour emporter la ville ou le camp du consul. En vain ses lieutenants lui soumettent la Phrygie,

la Cilicie, la Pisidie et l'Isaurie. Lucullus ne s'inquiète point, il sait que la guerre est là où est le roi : aussi aucun des mouvements de ce prince ne lui échappe, et quand Mithridate, réduit enfin par la famine à trente mille hommes, songe à se retirer, Lucullus le suit, écrase les débris qui lui restent, et le force à s'enfuir à travers le Pont-Euxin. Lucullus n'eut plus qu'à réduire une à une toutes les villes qui tenaient encore pour le roi.

Mais pendant qu'il était arrêté par la courageuse résistance d'Amisus, Mithridate, renforcé par quarante mille hommes qui étaient arrivés des régions caucasiennes, redevenait redoutable. A l'instant, Lucullus reprend l'offensive, fatigue l'armée pontique par une multitude de combats, lui enlève ses convois, et force encore une fois le roi à fuir sans avoir pu combattre. Mithridate crut que c'en était fait à tout jamais de sa puissance, et, abandonnant ses États, se réfugia auprès de Tigrane, roi d'Arménie. Son fils Macharès, qu'il avait fait roi du Bosphore, envoya une couronne d'or à Lucullus, et toutes les villes du Pont se soumirent (70).

Lucullus ne croyait pas la guerre finie tant qu'il ne serait pas maître de la personne de Mithridate; aussi envoya-t-il demander son extradition à Tigrane. Ce prince, qui avait accueilli assez froidement son beau-père, fut offensé de cette demande, et, pour toute réponse, déclara la guerre aux Romains. Lucullus se mit aussitôt en campagne; autant il avait paru mettre de lenteur dans la conduite de la guerre contre Mithridate, autant il poussa vivement celle contre le roi d'Arménie. Il se porta aussitôt sur la Syrie et la Mésopotamie, provinces récemment enlevées par Tigrane aux Séleucides. D'abord un satrape fut vaincu, puis le roi lui-même vit son innombrable armée dissipée par la poignée de soldats que commandait Lucullus. Cette défaite entraîna la prise de Tigranocerte (69).

L'année suivante (68), Lucullus entreprit une nouvelle expédition : malgré la fatigue et les mauvaises dispositions de ses soldats, il s'empara de plusieurs provinces, de l'Assyrie et de la Gordyène; puis il marcha à la rencontre de

Tigrane et de Mithridate, campés au milieu des montagnes du Taurus. Comme les deux rois, instruits par l'expérience, voulaient à leur tour temporiser, Lucullus fit mine d'assiéger la capitale Artaxate. Tigrane crut pouvoir l'arrêter au passage de l'Arsanias; ce fut pour éprouver une nouvelle défaite. Mais l'insubordination des légions valut mieux pour lui qu'une victoire. Lucullus, qui assiégeait Artaxate, fut en effet contraint par les murmures de ses soldats à lever le siége et à hiverner dans la Mésopotamie. Au printemps, il lui fallut ramener ses troupes mutinées dans l'Asie Mineure, sans pouvoir réparer la défaite de ses deux lieutenants, Fabius Adrianus et Triarius, vaincus par Mithridate, qui était rentré dans ses États.

C'est alors qu'arriva, pour le remplacer, le consul Glabrion (67). Mithridate n'eut point de peine, avec un tel adversaire, à recouvrer ses États, et même à chasser les Romains de la Cappadoce. Le consul s'enfuit honteusement devant le roi, et il semblait que toute la Péninsule allait de nouveau reconnaître le pouvoir de Mithridate. C'est alors que Pompée fut investi du commandement; il se hâta de réunir toutes ses troupes dans la Galatie, et poursuivit Mithridate jusque dans la petite Arménie, où il lui livra un combat de nuit qui détruisit son armée tout entière. Le roi n'échappa qu'avec huit cents cavaliers. Tigrane refusa cette fois de le recevoir. Alors le vieux roi de Pont conçoit un dessein hardi; il veut traverser le Caucase, se jeter à travers les Scythes et entraîner sur l'Italie toutes ces nations barbares; mais ses soldats s'effrayent de ce projet gigantesque; de toutes parts éclatent des défections, et son fils même, Pharnace, le trahit, se fait proclamer roi, et l'assiége dans Panticapée, où Mithridate se donne la mort pour échapper aux Romains.

Pendant ce temps, Pompée battait Tigrane, qui implorait la paix; il écrasait les Ibériens et les Albaniens, peuples peu dangereux, mais qui redoutaient le voisinage des Romains; réduisait le Pont en province avec la Bithynie et la Paphlagonie; passait enfin en Syrie, qu'il réunissait à la Phénicie déjà conquise, et rétablissait Hircan II sur le trône

de Jérusalem. C'est pendant ces expéditions, plus brillantes que difficiles que Pompée apprit que la guerre venait de se terminer tout à coup par la mort de Mithridate. Ainsi, il n'y avait plus dans l'Asie antérieure que les quatre petits royaumes d'Arménie, de Cappadoce, de Bosphore (laissé à Pharnace), et de Judée [1].

VII. CICÉRON. CONSPIRATION DE CATILINA.

Pendant que Pompée achevait dans l'Orient le pompeux ouvrage de l'empire romain, un homme qui, avant son départ, n'était encore connu que pour un brillant orateur, se trouvait porté à la tête du sénat, et avait reçu pour ses services le titre de Père de la patrie. Cet homme, c'était Cicéron. Il était d'une famille peu distinguée, dont la fortune était très-médiocre. Dans sa jeunesse, il fit quelques vers, et conserva longtemps le goût de la poésie. Il s'adonna ensuite à l'art oratoire, et défendit avec éclat Roscius d'Amérie, fils d'un proscrit, dont Sylla avait accordé les dépouilles à son affranchi Chrysogonus; du moins celui-ci avait acheté pour deux cents drachmes des biens qui valaient deux cent cinquante talents. Cicéron gagna sa cause, mais il eut peur de Sylla, et, prétextant sa mauvaise santé, il alla faire un voyage en Grèce. Après la mort de Sylla, revenu à Rome, il parvint à se faire nommer questeur en Sicile. Dans un temps de disette, malgré les extorsions qu'il était obligé de faire, pour arracher aux Siciliens le blé dû à Rome, il sut gagner leur confiance. Ils gardèrent souvenir de son administration, et lorsqu'ils attaquèrent Verrès, ce fut lui qu'ils prirent pour défenseur. Malgré la vénalité des juges, Cicéron réussit, et Verrès s'exila. Cicéron ne voulut rien recevoir de la reconnaissance des Siciliens. Cependant, lorsqu'il fut nommé édile, ils lui firent don de plusieurs objets précieux pour servir d'ornement à ses jeux. Il brigua ensuite la préture, et, quoiqu'il eût plusieurs concurrents distingués, il fut néanmoins nommé le premier. Les jugements

[1] Quelques succès qui se rattachent à cette guerre de Mithridate, sont la soumission des Dardaniens et des Besses dans la Thrace, et des peuples de la Mœsie jusqu'au Danube (75-71).

qu'il rendit pendant sa préture lui firent une grande réputation de droiture et d'équité. Bientôt, il demanda le consulat; car il n'y avait aucune charge dans Rome à laquelle l'éloquence ne pût faire monter, et Cicéron avait la réputation du plus grand orateur que Rome eût encore vu. Cette fois Cicéron rencontra un adversaire redoutable, Catilina.

Depuis que Pompée avait rendu au sénat tous ses droits, la faction démocratique n'avait cessé d'augmenter chaque jour ses forces. Tant que Pompée était resté à Rome, son autorité avait arrêté tout mouvement séditieux. Mais lorsqu'il fut parti, cette foule immense chercha un chef. « Je « vois, disait Catilina, je vois dans la république deux corps « dont l'un a une tête, mais est maigre et épuisé; l'autre n'a « pas de tête, mais est grand et robuste. Je veux mettre « une tête à ce dernier. » Catilina désignait par là le sénat et le peuple, les nobles et cette populace grossie par toutes les misères qui étaient tombées sur l'Italie. Pour mieux arriver à ses fins, Catilina chercha à se former un parti qui le fît nommer au consulat. C'était un moyen de prévenir beaucoup de violences; car alors il aurait pu faire en quelque sorte légalement la révolution qu'il méditait. La première fois qu'il se présenta, il fut refusé (66).

Deux ans plus tard, lorsqu'il n'avait pour concurrent que Cicéron, homme nouveau qui devait toute son illustration à ses talents oratoires et au procès de Verrès, il crut pouvoir se remettre sur les rangs. Mais tous les honnêtes gens se rangèrent autour de son adversaire, qui, soutenu par l'opinâtreté de Caton, l'emporta malgré les menaces, les sinistres avertissements, et même les tentatives d'assassinat de la faction. Cette seconde défaite ne fit qu'exaspérer Catilina, qui résolut alors de recourir aux moyens violents. Pendant qu'il faisait ses préparatifs, Cicéron accablait le parti populaire qui, lui aussi, secrètement excité par César, commençait à relever la tête; ainsi, il fit rejeter une loi agraire du tribun Servilius Rullus, et sauva le chevalier romain Rabirius, l'un des meurtriers de Saturninus, que le tribun T. Labienus accusait à l'instigation de César.

Tous ces succès n'étaient que l'annonce d'un triomphe plus important. Catilina, réduit à employer la force, avait envoyé le centurion Manlius près des vétérans de Sylla établis dans l'Étrurie. Ces hommes de sang et de pillage s'ennuyaient depuis longtemps du métier pacifique de laboureurs. Catilina, jadis sicaire de Sylla, et, à ce titre, l'un des chefs de ces vétérans, entretenait d'actives relations avec eux; aussi eut-il peu de peine à les soulever (63).

Mais il fallait agir en même temps dans Rome. Les rôles étaient déjà distribués : Cicéron devait être assassiné, et pendant que Rome perdait son premier magistrat, le feu devait être mis aux quatre coins de la ville pour jeter dans son sein un trouble et une confusion dont Catilina saurait bien profiter pour s'emparer du gouvernement. Cicéron, averti par un des conjurés, prit une marche hardie : rencontrant Catilina au sénat, il l'attaque de front, lui dévoile tous ses projets, lui annonce les mesures qu'il a prises pour la sûreté de la ville, et l'écrase de tout le poids de son indignation et de son éloquence. Catilina furieux court se mettre à la tête des troupes d'Étrurie. A l'instant, Cicéron s'empare des conjurés que le chef a laissés derrière lui pour accomplir ses projets dans Rome, et faisant taire les lois qui défendent à un consul de prononcer la peine de mort contre un citoyen, il les fait exécuter dans leur prison. Cette mesure hardie déconcerte Catilina; ses troupes sont effrayées; les secours qu'il attendait de diverses provinces de l'Italie lui manquent; enfin, il est lui-même battu et tué près de Pistoie par le consul Antonius (62). Cicéron avait sauvé Rome, et, lorsqu'au sortir de son consulat, il dut prêter le serment demandé selon l'usage aux consuls sortant de charge, il dit seulement : « Je jure que j'ai sauvé la patrie. » Rome en effet lui accorda le titre de *Père de la patrie*.

Ainsi Cicéron grandissait dans la paix. Ce qu'il avait sauvé toutefois n'était pas la liberté romaine, car depuis longtemps elle était perdue; il n'avait sauvé que le pouvoir de l'aristocratie. Cicéron comme Pompée, son ancien patron, ne s'était jeté avec violence vers aucun parti politique. Cependant, lorsqu'il eut parcouru les charges, il fal-

lut bien qu'il prît une couleur. N'ayant point d'ambition personnelle et ne voulant pas non plus servir sous un maître, il dut nécessairement s'éloigner de la faction démocratique et de Pompée, pour se rapprocher du sénat, au sein duquel ses talents et ses goûts l'appelaient. La découverte de la conjuration de Catilina, la punition de ses complices, la loi agraire qu'il avait fait rejeter, la défense de Rabirius accusé par un ami de César, enfin la loi de Sylla qu'il avait fait revivre pour interdire les charges publiques aux enfants des proscrits, scellèrent son union avec le sénat et lui firent prendre place parmi les ennemis du pouvoir populaire.

Mais la faction démocratique ne le laissa pas jouir de son triomphe; à l'instigation de César, le tribun Metellus Nepos l'accusa d'avoir fait mourir des citoyens sans jugement. L'accusation était prématurée, et le sénat contraignit le tribun à se désister. L'aristocratie en effet était trop forte encore; mais, comme au temps des Gracques, sa confiance la perdit; elle crut n'avoir besoin ni de Crassus, ni de Pompée, et ce même Metellus, ayant proposé de rappeler Pompée avec son armée pour réformer et pacifier l'État, fut contraint de se retirer dans le camp de son patron.

VIII. PREMIER TRIUMVIRAT.

A son arrivée, Pompée éprouva lui-même combien était tombé son ancien crédit; car, malgré la circonspection de sa conduite, et ses paroles pleines de respect pour les nobles, et de soumission pour le sénat dans le procès de Claudius, il ne put obtenir qu'on confirmât les actes de son gouvernement en Cilicie. On chercha même à blesser son orgueil en accordant à Metellus Creticus et à Lucullus le triomphe qu'ils avaient longtemps demandé pour la guerre des pirates et celle de Mithridate. Enfin, ayant fait proposer qu'on distribuât des terres à ses soldats, le sénat s'opposa vivement à cette loi. Pour vaincre la résistance du consul Metellus Celer, le tribun Flavius le fit conduire en prison. Le sénat tout entier voulut l'y suivre. Le tribun,

effrayé de cette résolution, qui aurait singulièrement compromis, aux yeux même du peuple, la loi qu'il proposait, et l'usage qu'il faisait de son autorité, fit placer sa chaire curule à la porte même de la prison, et s'y étant assis revêtu des insignes qui rendaient sa personne sacrée, il dit aux sénateurs qu'il passerait là la nuit entière, et que s'ils voulaient entrer dans la prison, il leur faudrait percer la muraille.

Pompée, qui reculait toujours devant la violence, fit retirer la proposition. Mais, comprenant qu'il ne pouvait pas dominer seul dans Rome, il se rapprocha de Crassus et de César, et forma avec eux le premier triumvirat (60). Crassus devait son influence bien moins à ses talents et à ses victoires contre Spartacus qu'aux immenses richesses qu'il avait amassées, et avec lesquelles il pouvait entretenir toute une armée. Par malheur, il ne savait pas user utilement pour lui de tant de trésors, il ne savait pas les prodiguer pour se faire des amis, des partisans, et Plutarque raconte comme un trait à son honneur, qu'il consentait parfois à prêter sans intérêt à ses amis. Aussi Crassus ne se forma jamais un parti à lui; il servit seulement pendant quelque temps à maintenir l'équilibre entre César et Pompée.

CHAPITRE XVIII.

JULES CÉSAR. — SON CONSULAT. — TROUBLES INTÉRIEURS. — GUERRE CONTRE LES PARTHES. — DEUXIÈME CONSULAT DE POMPÉE. — GUERRE DES GAULES.

I. CÉSAR. — SON CONSULAT.

Caius Julius César était d'une famille patricienne qui prétendait descendre, d'un côté de Vénus, de l'autre d'Ancus Martius. Sa tante avait épousé Marius, et cette alliance le rapprocha du parti populaire. On ne pouvait

lui reprocher à lui la parcimonie de Crassus, mais bien plutôt une excessive prodigalité; il donnait à pleines mains, et quand il avait tout donné, il empruntait pour donner encore. Lorsqu'il obtint le gouvernement de Lusitanie, ses créanciers l'arrêtèrent, et il fallut, pour qu'il obtînt la liberté de partir, que Crassus se fît sa caution pour l'énorme somme de huit cent trente talents[1]. Ses mœurs étaient dissolues, mais ce n'était pas une tache comme dans l'ancienne république; du reste, il était éloquent, actif, et surtout audacieux. Jeune encore, il plaida pour les villes de la Grèce contre des magistrats romains qui les avaient opprimées. A peine âgé de dix-sept ans, il sut résister aux ordres de Sylla. De bonne heure, il s'annonça comme le successeur de Marius, et replaça ses trophées au Capitole; enfin, durant sa préture, il punit comme meurtriers les sicaires de Sylla. Il s'attira ainsi la faveur du peuple, qui le fit grand pontife, questeur, édile, préteur, et enfin gouverneur de la Lusitanie. C'est en se rendant dans cette province qu'il dit, en parlant d'une misérable bourgade : « J'aimerais mieux être le premier ici que le deuxième à « Rome. » Dans sa province, il fit tant qu'il put la guerre avec ses voisins; car il lui fallait à tout prix empêcher qu'on ne l'oubliât à Rome. Il arrivait de Lusitanie, quand il se rapprocha de Pompée et de Crassus.

Le premier soin des triumvirs fut de gagner les deux hommes les plus haut placés alors dans l'opinion publique, Caton et Cicéron. Le premier, descendant de Caton le censeur, croyait devoir imiter la sévérité et jusqu'au cynisme des mœurs de son aïeul. Cette censure constante des mœurs publiques lui semblait comme une magistrature héréditaire qui lui avait été léguée. Caton croyait qu'avec un peu moins de corruption Rome serait sauvée, qu'elle le serait encore si elle consentait à revenir aux anciennes formes de la république. C'est la même erreur que celle de Sylla, qui avait voulu replacer l'État sur des institutions vieillies et mourantes. Les triumvirs échouèrent contre Caton : quant à Cicéron, la chose fut plus facile; ils le subjugué-

[1] Près de trois millions cinq cent mille francs.

rent en montrant de l'admiration pour ses talents; ils flattèrent sa vanité, et il crut que ces trois chefs de parti s'étant réunis, la république serait désormais tranquille. « Cet homme, disait Cicéron en parlant de Caton, avec « son austérité et sa véhémence s'est aliéné l'esprit de quel- « ques citoyens, d'ailleurs bien disposés pour la républi- « que; et moi, avec un peu de discrétion, je ramène et je « désarme tous les ennemis de l'État. » Il disait encore : « Quelle belle perspective s'ouvre devant moi! Je puis me « lier intimement avec Pompée et même avec César; je puis « avoir la paix avec mes ennemis et vivre tranquille dans « ma vieillesse. » Ses espérances furent bientôt trompées; par l'influence réunie de Pompée et de Crassus, César fut porté au consulat. Le sénat lui opposa Bibulus, qu'il parvint à faire élire.

César proposa une loi agraire assez habilement combinée pour qu'il pût espérer de gagner la faveur du peuple sans trop blesser les intérêts du sénat. Il était impossible de faire aucun reproche à cette loi, dit un ancien historien; aux yeux mêmes de Caton, elle n'avait d'autre danger que de rendre César trop populaire. Il partageait les terres publiques entre ceux qui avaient plus de deux enfants, et avec les trésors rapportés par Pompée, il achetait des terres patrimoniales pour y établir des colonies. Caton et Bibulus pensèrent payer de leur vie une inutile opposition à cette loi. En vain Bibulus déclara fériés tous les jours de son consulat; renfermé dans sa maison, il fit afficher par toute la ville de sanglantes protestations qu'il rédigeait avec Caton. Cependant le consulat de César, qu'on appela le consulat de Caïus et de Julius César, fut paisible et marqué par la promulgation de quelques bonnes lois. Il chercha à s'attacher les chevaliers, en diminuant d'un tiers le prix de la ferme des impôts. Il fit approuver les actes du gouvernement de Pompée, et le fit nommer avec Crassus l'un des commissaires pour le partage des terres et l'établissement d'une colonie à Capoue. Cette charge plaisait fort à Pompée, qui comptait se faire autant de partisans qu'il y aurait de colons à établir. D'autres lois équitables et salu-

taires sur la forme des délibérations et des jugements, de sages règlements pour les élections, illustrèrent le consulat de César, qui ne paraissait ainsi occupé qu'à servir la république.

Mais il avait d'autres desseins. Le mauvais succès de Catilina l'avait averti qu'il serait difficile de renverser le gouvernement par une conspiration faite avec les moyens ordinaires, c'est-à-dire, la populace et quelques nobles mécontents ou ruinés et diffamés. Il fallait que, par des moyens légaux, il obtînt une armée qu'il pût s'approprier comme Sylla avait fait de la sienne, en lui prodiguant des richesses glorieusement acquises. César jeta les yeux sur la Gaule cisalpine. D'une part, il trouvait au delà des Alpes une province qui offrait le plus vaste champ à ses talents militaires, et où ses soldats auraient de nombreuses et pénibles victoires à remporter. D'une autre part, la Cisalpine avait pour bornes au midi l'Arno et le Rubicon; de là, en peu de jours, une marche rapide et imprévue pouvait conduire à Rome. Sur un bruit que les Helvétiens vont commencer la guerre, le tribun Vatinius propose au peuple de donner lui-même, en vertu de son autorité suprême, le gouvernement de la Cisalpine à César avec trois légions. La vaine opposition du sénat ayant été écartée, ce corps, pour ménager César, lui donna en outre le gouvernement de la Transalpine avec une quatrième légion (58).

II. CLODIUS. — EXIL ET RAPPEL DE CICÉRON. — RENOUVELLEMENT DU TRIUMVIRAT. — EXPÉDITION DE CRASSUS CONTRE LES PARTHES.

Avant de partir pour sa province, César craignit de laisser des ennemis derrière lui. Il redoutait peu Caton, malgré l'autorité que lui donnait sa vertu; mais Cicéron le gênait davantage. L'orateur s'enhardissait à parler contre les triumvirs. On disait même que des projets de meurtre étaient formés contre eux; un certain Vettius assurait que Cicéron et Lucullus l'avaient payé pour tuer César et Pompée. César résolut d'opposer à Cicéron un homme à lui, un

jeune patricien, Appius Clodius, qui, couvert de dettes et de crimes, repoussé par ceux de son ordre, cherchait à refaire sa fortune au moyen d'une révolution. Clodius était d'ailleurs un ennemi personnel de Caton et de Cicéron. César le fit nommer tribun (59), après l'avoir fait adopter dans une famille plébéienne. S'étant ainsi assurés du tribunat, les triumvirs convinrent que le consulat de l'année suivante serait donné à Calpurnius Pison et à Gabinius, leurs partisans.

Clodius commença par s'attacher les deux consuls, en leur faisant donner deux riches provinces, à l'un la Macédoine, à l'autre la Syrie. Il mit également dans ses intérêts le petit peuple, en lui remettant tout ce qu'il devait aux greniers publics, et en lui assurant pour l'avenir des distributions gratuites. Alors il attaqua ouvertement Cicéron, en proposant une loi qui condamnait à l'exil quiconque aurait fait mourir un citoyen sans forme de procès. Vingt mille chevaliers et une partie du sénat prennent le deuil; mais Clodius, soutenu de Gabinius et de Pompée, arme la populace, et l'orateur est contraint de sortir de Rome; ses biens sont confisqués, et il est condamné à l'exil (58). Pour Caton, on s'en débarrassa en l'envoyant réduire l'île de Chypre en province romaine (57).

Pendant que César était retenu par la guerre des Gaules (58 à 50), Clodius, qui n'avait plus à craindre ni Caton ni Cicéron, prenait peu à peu dans Rome un grand pouvoir. Il s'était mis à la tête de ce parti dont Pompée avait refusé d'être le chef, et que César osait à peine courtiser. Ce n'était pas, à vrai dire, un parti politique, mais une réunion de tout ce qu'il y avait d'impur dans la république : des hommes ruinés, des patriciens déshonorés, et cette populace affamée qui remplissait la ville, et qui, comme les oiseaux de proie, ne trouvait sa pâture qu'au milieu des désordres et des guerres civiles. Clodius n'avait d'abord été que l'agent de César; mais quand il se vit, en l'absence de son maître, environné d'une foule nombreuse, et qu'il put compter sur la populace, il dédaigna de travailler pour autrui. Aussi, sans s'inquiéter si Pompée était l'allié de César, il

l'attaqua ouvertement, le menaçant de casser plusieurs des actes de son gouvernement en Asie; un jour même il alla jusqu'à lui enlever son prisonnier, le fils de Tigrane. Pompée, insulté chaque jour, se trouva encore repoussé du côté du sénat.

La plus grande victoire de Clodius, celle à laquelle il attachait le plus d'importance, c'était l'exil de Cicéron. Pompée, effrayé de l'audace du tribun, songea au rappel du proscrit. Mais il était difficile de vaincre l'obstination de Clodius. La violence ne répugnait point au tribun; entouré toujours d'une troupe nombreuse de satellites, il arrêtait par la force toutes les mesures qui lui déplaisaient. Pompée et le sénat, qui se trouvaient enfin d'accord, résolurent de le combattre avec ses propres moyens. Ils suscitèrent contre lui un homme qui, comme Clodius, se faisait peu de scrupule de verser le sang. La guerre se trouva alors organisée dans Rome. Clodius et Milon ne marchaient plus qu'accompagnés de gladiateurs, et toutes les fois qu'ils se rencontraient, ils en venaient aux mains. L'audace de Clodius en fut quelque peu diminuée, et le sénat crut que la loi pour le rappel de Cicéron allait enfin passer. Clodius fit tout pour l'empêcher : il recourut à ses violences ordinaires, empêcha le sénat de se réunir, et menaça de tuer quiconque proposerait la loi. Un jour, Quintus, frère de Cicéron, faillit être massacré; il n'échappa qu'en se cachant sous les cadavres de ses esclaves, morts en défendant sa maison. Un tribun fut tué, et, pour rejeter sur leurs adversaires ce meurtre odieux, les partisans de Clodius voulurent égorger un autre tribun, leur partisan. On recourut vainement à la justice; Milon dénonça le crime, mais Clodius dispersa les juges. Cependant le peuple lui-même se lassait de tant de violences, et lorsque le sénat fit présenter la loi, Clodius, intimidé par Milon, fut contraint de laisser voter librement.

Le retour de Cicéron fut un triomphe (57). Il rentra aux applaudissements de tous; c'était le plus beau moment de sa vie, et s'il avait eu quelque énergie, il aurait pu profiter de l'ascendant que lui donnait l'espèce de persécution qu'il

venait de souffrir, pour se mettre à la tête de l'aristocratie. Elle était alors sans chef; Pompée, qui flottait toujours entre les partis, semblait, il est vrai, se rapprocher du sénat, mais il ne lui inspirait aucune confiance. Ce sénat, qui vivait dans de perpétuelles alarmes; qui, pour le présent, redoutait Clodius, et n'osait songer à ce que lui réservait pour l'avenir l'ambition de César, se serait volontiers jeté dans les bras de Cicéron; mais le grand orateur ne comprit point sa position. Il était si heureux de retrouver le Forum, qu'il ne songea, en rentrant dans la ville, qu'à témoigner sa reconnaissance à ceux qui avaient travaillé pour son rappel. Il n'y eut point surtout assez de remercîments pour Pompée; et quand celui-ci eut été nommé préfet des vivres, Cicéron se laissa mettre le premier sur la liste de ses lieutenants.

Clodius cependant ne désespérait pas encore de sa cause. Le sénat ayant fait donner à Cicéron sur le trésor public de fortes sommes pour rebâtir sa maison détruite, le tribun s'opposa à la reconstruction. Les travailleurs avaient à peine fait quelque ouvrage, qu'il vint, avec des hommes armés, les dissiper; il alla ensuite mettre le feu à la maison de Quintus, et il y tint une garde, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement brûlée. Le lendemain, il attaqua Cicéron sur la voie Sacrée, et l'aurait tué, si celui-ci ne s'était réfugié dans une maison entourée de hautes murailles; puis Clodius courut brûler encore la maison de Milon.

Clodius ne pouvait redevenir sans danger simple particulier; car toutes les accusations soulevées contre lui seraient alors venues l'accabler. A force de violences, il se fit nommer édile; c'était le moment où Milon sortait du tribunat. Clodius triomphait : il accusa Milon de violences publiques; Cicéron et Pompée le firent absoudre. Clodius alors se retourna contre celui-ci, qui, selon son habitude, venait de se faire décerner des pouvoirs extraordinaires pour une mission assez peu difficile; c'était, disait-on, pour ramener l'abondance dans Rome; mais au fond, le sénat espérait qu'il se servirait de ses pouvoirs pour rompre avec César, et chasser Clodius de la ville. Clodius l'attaqua de la

manière la plus pénible pour lui, dans sa vanité et son orgueil. Entouré de ses partisans, il leur demandait du haut de la tribune, en présence même du triumvir : « Qui affame « le peuple romain? Qui veut à tout prix être envoyé à « Alexandrie? Qui veut encore quelque dignité extraordi- « naire? » A chaque question, tous répondaient en chœur : « Pompée. » Cette scène déconcerta singulièrement le triumvir, qui aspirait surtout à une grande considération.

César n'avait pas approuvé le rappel de Cicéron; le retour triomphant de ce citoyen était en quelque sorte une défaite pour lui. Cependant, par son argent et ses intrigues, il était encore tout-puissant à Rome. Dans les quartiers d'hiver qu'il tenait à Lucques, il voyait accourir un grand nombre de sénateurs. Il en vint jusqu'à deux cents à la fois, et il y en avait un si grand nombre qui étaient revêtus de charges publiques, qu'on voyait cent vingt licteurs à l'entrée de ses quartiers. Il fit aussi sentir à Pompée et à Crassus la nécessité de resserrer leur ligue. Pompée s'était, il est vrai, rapproché du sénat; mais il voyait qu'il obtiendrait difficilement de ce corps l'autorité qu'il ambitionnait. Il avait sollicité la commission extraordinaire de remettre Ptolémée Aulètes sur le trône d'Égypte; sans la lui refuser hautement, les patriciens répandirent partout qu'on avait trouvé dans les livres sibyllins un oracle qui portait que les Romains ne devaient pas refuser leur amitié au roi d'Égypte qui la leur demanderait; mais qu'ils seraient menacés de grands malheurs, s'ils essayaient de remettre ce prince sur son trône par la force des armes. L'affaire n'alla pas plus loin. Dans une autre circonstance, il se vit accusé de dissiper l'argent du trésor public; en même temps, Clodius ne cessait de le poursuivre de ses injures. Repoussé de tous les partis, il accepta l'invitation de César, et se rendit à Lucques, où Crassus était déjà arrivé. Les triumvirs renouvelèrent leur première association (56) : il fut convenu que César garderait encore cinq ans son gouvernement de la Gaule; que Pompée aurait l'Espagne et Crassus la Syrie, également pour cinq ans; que l'un et l'autre aurait une armée nombreuse; enfin que Pompée et Crassus se met-

traient sur les rangs pour le consulat, afin d'en écarter Domitius Ahenobarbus, ennemi de César.

Il fallut enlever par la force cette élection. Au jour des comices, le jeune Crassus et un corps nombreux de citoyens qui servaient sous César arrivèrent des Gaules, et empêchant Ahenobarbus d'approcher du Champ de Mars, firent élire par la force Pompée et Crassus. Caton lui-même fut blessé à côté de Domitius, et l'esclave qui précédait celui-ci fut tué à ses pieds. Toutes les autres charges furent ensuite distribuées aux créatures des triumvirs (55).

Crassus, quoique déjà vieux [1], se mit aussitôt en marche pour aller attaquer les Parthes, malgré la courageuse opposition du tribun Ateius. Il se flattait de faire oublier les exploits de Lucullus contre Tigrane, et la victoire de Pompée sur Mithridate; déjà même dans ses folles espérances il voyait la Bactriane, les Indes et la mer extérieure soumises à ses armes. D'ailleurs, César lui écrivait des Gaules pour l'exciter à cette guerre.

Après la conquête de la Syrie, Pompée avait laissé dans cette province Scaurus, qui, ainsi que ses successeurs Marcius Philippus et Lentulus Marcellinus, guerroya inutilement contre les Arabes Nabathéens. Gabinius, envoyé en Syrie (57), rétablit Hircan II dans la grande sacrificature, et divisa la Judée en cinq provinces. Pour dix mille talents, il rétablit Ptolémée Aulètes sur le trône d'Égypte; et déjà il se préparait à attaquer les Parthes, lorsque Crassus vint lui ravir cette riche proie. Cet empire parthique, né d'une réaction des populations indigènes contre les successeurs d'Alexandre, s'étendait de l'Hydaspe à l'Euphrate : Pompée avait évité de se commettre avec eux; Gabinius les menaça; Crassus osa les attaquer (54). Dans une première campagne, il pénétra en Mésopotamie, et, après quelques minces exploits, revint piller la Syrie, durant l'hiver.

[1] Lorsqu'il arriva en Galatie, il trouva le roi Dejotarus occupé, malgré son extrême vieillesse, à bâtir une ville. « Eh quoi ! lui dit Crassus « en plaisantant, vous commencez à bâtir une ville à la douzième heure « du jour ! — Mais vous-même, lui répondit en riant Dejotarus, vous ne « partez pas de trop bonne heure pour aller faire la guerre aux Parthes. » Crassus avait alors soixante ans.

L'année suivante (53), Crassus, négligeant les avis du roi d'Arménie, prit sa route à travers les plaines de la Mésopotamie : son armée, bientôt cernée, périt tout entière sous les flèches des Parthes, qui, menaçant à leur tour la Syrie, n'en furent repoussés que par l'habileté de Cassius. Mais dès lors leur prépondérance sur l'Asie occidentale devint menaçante pour les possessions romaines, et tous les grands hommes de guerre que Rome possédera tourneront leurs regards de ce côté, César, Antoine, Corbulon, Trajan, etc.

III. DÉPRAVATION DES MŒURS POLITIQUES. — SECOND CONSULAT DE POMPÉE. — IL SE SÉPARE DE CÉSAR.

A l'époque où fut renouvelé le premier triumvirat, l'intérieur de Rome était bien déplorable. Il n'y avait plus de respect pour la loi, plus de honte même. Afranius osa demander un jour au peuple que les élections de la préture ne fussent point soumises aux lois de la brigue, et cependant ces lois étaient sans force ; les votes se vendaient. Des bureaux étaient ouverts dans le voisinage du Champ de Mars. Chacun y venait traiter de son suffrage pour quelques sesterces. Cent mille sesterces furent promis à celui qui pourrait procurer les suffrages de la première centurie. Les sommes dépensées par les candidats furent si grandes que l'intérêt de l'argent monta de quatre pour cent à huit, tant on avait besoin de capitaux. Une année, les deux consuls qui devaient sortir de charge convinrent avec deux candidats, pour le consulat suivant, de forger un édit du peuple et du sénat sur la distribution des provinces consulaires. Mummius et Gabinius, les deux candidats, déposèrent entre les mains des consuls une forte somme d'argent, qu'ils devaient garder si ceux-ci n'appuyaient pas le faux sénatus-consulte du témoignage de trois augures et de deux sénateurs consulaires, qui jureraient d'avoir assisté à l'assemblée où avait été confirmé ce décret. La divulgation de ce traité, qui montrait une corruption si profonde même parmi les premiers personnages de la république, empêcha l'élection de nouveaux consuls, et la cité resta six mois sans magistrats. On parla alors d'un dictateur, et le nom de Pom-

pée fut sourdement prononcé. Caton profita des protestations de désintéressement que fit Pompée pour l'empêcher de se rétracter, en lui prodiguant ces éloges qu'il aimait tant, et qui sortant d'une bouche sévère, en avaient d'autant plus de prix à ses yeux. Pompée d'ailleurs n'aurait pu s'emparer de cette charge sans mécontenter César et rompre le triumvirat; aussi était-il fort embarrassé sur le parti à prendre. Il sentait que bien César ne se contenterait pas toujours de partager avec lui. La mort de Crassus, qui venait d'être tué dans la guerre contre les Parthes, avait rompu l'équilibre; il n'y avait plus que deux hommes dans la république, et leur rivalité devait bientôt éclater. Julia, la fille de César et l'épouse de Pompée, vint encore à mourir, et cette mort rompit le dernier lien qui existait entre eux. Ils restaient donc tous deux en face l'un de l'autre avec leur ambition. César le comprenait; aussi se hâtait-il d'en finir avec les Gaules. Pour Pompée, flottant toujours dans l'incertitude, il n'osait rompre encore, et écoutait sans les entendre les conseils de Caton. « Vous ne savez pas, lui « disait celui-ci, le fardeau que vous placez sur votre tête; « il tombera un jour sur la république, mais il vous écra« sera auparavant. » Il attendait donc, faisant administrer ses provinces par des lieutenants, et cherchant les applaudissements du peuple, en établissant un théâtre fixe, où tous les spectateurs étaient assis.

L'anarchie qui régnait dans la ville amena un nouvel interrègne : on ne pouvait parvenir à nommer les consuls. Le Forum était transformé en un véritable champ de bataille où les candidats se chargeaient à la tête de ceux qu'ils avaient gagnés, et la rivalité de Milon et de Clodius portait toujours le désordre au comble. Milon aspirait au consulat, Clodius ne manqua pas de s'y opposer; les deux adversaires se livrèrent sur la voie Sacrée un combat en règle. Le consul Calvinus, qui voulut les séparer, se fit blesser; le combat finit pourtant; mais à quelques jours de là, Clodius allant à Lanuvium, rencontra Milon, près de Bovilæ, sur la voie Appienne; les gladiateurs des deux troupes se prirent de querelle, et le combat recommença. Milon, qui se

trouvait le plus fort, profita de son avantage; Clodius fut obligé de se réfugier dans une auberge sur la route, où il fut assiégé et tué (53). A cette nouvelle, il y eut une émeute dans la ville; toute cette populace dont Clodius était le chef se vengea sur la maison de Milon. Pendant plusieurs jours, il fut impossible de rétablir l'ordre. « Aussi tout ce qu'il y avait de gens raisonnables aurait regardé comme un grand bonheur que cet état si violent de démence n'amenât pas un plus grand mal que la monarchie. Plusieurs même osaient dire ouvertement que la puissance d'un seul était l'unique remède aux maux de la république, et que ce remède, il fallait le recevoir du médecin le plus doux, ce qui désignait clairement Pompée. Caton, qui pénétrait l'ambition de ce chef, conseilla au sénat de le nommer seul consul, afin que, satisfait de cette espèce de monarchie plus conforme aux lois, il n'enlevât pas de force la dictature [1]. »

Cette décision rapprocha définitivement Pompée du sénat, et les actes de son nouveau consulat (52) le réconcilièrent avec cet ancien parti qui avait peu de confiance en lui, mais qui était obligé par le malheur des temps de se mettre sous sa protection. Les juges ne furent plus choisis que parmi les citoyens les plus riches, afin de pouvoir en trouver, s'il était possible, qui fussent moins avides. Les lois sur la brigue furent remises en vigueur. Il fut défendu aux accusés de se faire assister, comme cela avait eu lieu jusqu'à présent, par une armée de patrons et de solliciteurs. Le temps de la procédure fut fixé, et l'on ne laissa que trois heures à la défense. Voulant paraître revenir en toutes choses à la légalité, il décréta que nul ne pourrait obtenir de provinces que cinq ans après sa sortie de charge. Il est vrai que lui-même donnait un éclatant démenti à sa loi, en cumulant le gouvernement de l'Espagne et de l'Afrique avec sa dignité consulaire. Ses règlements sur la procédure ne furent pas mieux observés par lui, à moins que son intérêt ne l'y obligeât, comme dans le procès de Milon, où, par une affectation d'impartialité, il entoura le tribunal de ses soldats, pour défendre les juges, mais en réalité pour leur imposer

[1] Plutarque.

la condamnation de l'accusé, que Cicéron intimidé n'osa défendre. Au bout de sept mois, Pompée s'adjoignit un collègue; il prit son beau-père, Metellus Scipion, qui crut faire beaucoup en abolissant la loi de Clodius, par laquelle il était défendu aux censeurs de noter un citoyen, comme si la censure pouvait redevenir comme autrefois une puissance capable d'arrêter et de punir la corruption.

Pompée, qui ne voulait point encore rompre avec César, dont il redoutait, sans se l'avouer à lui-même, l'ambition et les talents, fit donner au proconsul des Gaules, malgré une loi récente qu'il avait rendue lui-même, le droit de postuler le consulat en son absence. Ce fut la dernière preuve de bonne intelligence que se donnèrent les deux triumvirs. Le moment approchait en effet où il faudrait savoir qui des deux aurait l'empire. Pompée s'était franchement rallié au parti sénatorial, qui se croyait tout-puissant. Le calme régnait dans la ville, le tribunat était muet, César, éloigné; les lois s'exécutaient, le Forum n'était plus ensanglanté, comme au temps de Clodius et de Milon. La paix semblait renaître sous la main de Pompée, et le sénat pouvait croire qu'il était assez fort pour conserver l'antique constitution. Il n'y avait plus, pensait-on, qu'à se débarrasser de César pour voir renaître les beaux jours de la république. Dans cette confiance, on poussait de tous côtés Pompée à en finir avec lui. Marcellus, Lepidus, Bibulus, parlaient chaque jour dans le sénat contre le proconsul des Gaules. Caton jurait de le traîner devant les tribunaux, dès qu'il aurait licencié son armée. Oubliant qu'il était à la tête de dix légions, on ne gardait envers lui aucune mesure. César avait dernièrement accordé le droit de bourgeoisie aux habitants de la ville de Côme; un des sénateurs de cette ville étant venu à Rome, le consul Marcellus (50) le fit battre de verges, et lui dit que n'étant pas citoyen romain, il lui imprimait cette marque d'ignominie afin qu'il allât la montrer à César. C'était forcer César à se mettre au-dessus des lois. Aussi disait-il après la bataille de Pharsale : « Ils m'ont réduit à cette nécessité; si j'avais licencié « mon armée, ma condamnation était prononcée. »

D'abord, selon sa coutume, il gagna à prix d'or des partisans. Les trésors de la Gaule lui permirent d'acheter plusieurs importants personnages. Le collègue de Marcellus, Æmilius Paulus, consentit à recevoir quinze cents talents, dont il employa, il est vrai, la plus grande partie à construire une basilique sur le Forum. Cicéron lui-même se chargeait de surveiller les immenses travaux que César faisait exécuter à Rome pour que le peuple, non-seulement entendît parler de ses triomphes, mais encore le vît en quelque sorte tous les jours au milieu de lui, en regardant tout ce qu'il faisait pour ses plaisirs et pour l'ornement de la ville. Mais la meilleure acquisition pour César fut celle du tribun Curion, homme habile, éloquent, qui par son adresse sut cacher sa connivence avec César, et en profita pour donner aux affaires de celui-ci la tournure la plus favorable. Marcellus ayant proposé dans le sénat de révoquer César du commandement des Gaules, Curion, qui n'était pas suspect, parce qu'on le croyait ennemi des triumvirs, applaudit à Marcellus; mais en même temps il proposa d'ôter à Pompée son gouvernement, afin que tous deux, désarmés en même temps et devenus simples particuliers, laissassent les lois seules agir. Au sortir du sénat, Curion fut reconduit chez lui au bruit des applaudissements du peuple. Rien ne semblait plus populaire que la demande de cette double démission. Ce n'était pas toutefois l'intention de Pompée. Il sentait que la force seule pouvait désormais trancher la question. Dans cette vue, il chercha à affaiblir son rival. Sous prétexte que les Parthes menaçaient la Syrie, le sénat décréta que César et Pompée fourniraient chacun une légion. César fut obligé de les donner toutes deux; car Pompée lui redemanda celle qu'il lui avait prêtée pour assurer le succès de sa sixième campagne dans les Gaules. César renvoya les deux légions après avoir donné deux cent cinquante drachmes à chaque soldat. C'étaient autant de partisans de César dans le camp de Pompée.

IV. CAMPAGNES DE CÉSAR DANS LES GAULES.

Pendant que tant d'excès souillaient la capitale du monde

romain, César avait poursuivi glorieusement la conquête des Gaules.

Il y avait près d'un siècle que les Romains avaient, pour la première fois, franchi les Alpes et porté leurs armes sur le territoire gaulois, à la sollicitation de Massalie (Marseille), colonie phocéenne. Cette ville, qui avait conservé de ses anciens fondateurs un esprit industrieux, actif et mercantile, était devenue puissante par la ruine des peuples et des villes commerçantes qui l'entouraient, des Étrusques, de Tarente, de Syracuse, de Carthage et de la Grèce même. Marseille, de bonne heure alliée des Romains, survécut seule à tous ces désastres, et couvrit bientôt de ses colonies toute la côte de la Méditerranée, depuis Empories en Espagne, jusqu'au Var en Italie. Mais la position de Marseille, entourée de peuples barbares qui jetaient des yeux d'envie sur ses richesses, était toujours précaire; l'alliance de Rome la sauva. Dès l'an 154, des légions parurent dans le pays des Ligures Oxybiens et Décéates, qui avaient assiégé deux colonies de Marseille. Les barbares, malgré leur courage, ne purent tenir contre le consul Opimius, et leurs terres furent données à Marseille.

Ce succès encouragea les Massaliotes à demander encore, vingt-huit ans plus tard, l'assistance de Rome contre les Salyens (125). Fluvius Flaccus, puis C. Sextius Calvinus, écrasèrent les Salyens et les Voconces; tout le littoral, depuis le Rhône jusqu'au Var, fut encore cédé aux Massaliotes. Cette fois cependant les Romains firent un établissement dans les Gaules. Ce fut Aquæ Sextiæ (Aix). Se mêlant aussi à la politique gauloise, ils firent alliance avec les Édues, que pressaient à droite, dans les Alpes, et à gauche, dans les Cévennes, les Allobroges et les Arvernes.

Ces peuples étaient trop éloignés du territoire de Rome pour avoir avec elle quelque contestation; mais un roi des Ligures s'étant réfugié chez les Allobroges, Domitius le réclama, et, sur leur refus, déclara la guerre. Les Gaulois ne se firent pas longtemps attendre: deux cent mille Arvernes parurent bientôt devant l'armée romaine. Leur chef Bituit était monté sur un char d'argent; son costume militaire

était tout éclatant d'or et d'argent. A l'une des ailes de l'armée étaient une grande quantité de chiens ; c'était ce qu'il appelait sa meute de combat. En voyant le petit nombre des Romains, il disait : « Il n'y en a pas là pour un repas de mes chiens. » Cependant les habiles dispositions de Fabius, la discipline des Romains, mais surtout la présence des éléphants, animaux inconnus aux Gaulois, jetèrent le désordre dans leurs rangs. Ils périrent presque tous dans le Rhône, qu'ils avaient eu l'imprudence de franchir. Quelque temps après, Domitius appela Bituit à une conférence, et, malgré la foi promise, il le retint prisonnier et l'envoya à Rome. La paix fut faite avec les Gaulois. On ne demanda rien aux Arvernes, mais les Allobroges payèrent pour tous. Ils furent déclarés sujets de l'empire, et leur territoire forma, avec celui des Ligures, la Province romaine.

Rome songea ensuite à fonder une ville sur la rive droite du Rhône, afin de pouvoir surveiller la Gaule, l'Espagne et Marseille elle-même. Ce fut Narbonne qui devint l'arsenal des Romains entre les Alpes et les Pyrénées. Pour lui former un territoire, on fit la guerre aux peuples voisins, et le consul Cépion poussa même jusqu'à Tolosa pour piller les trésors de cette riche cité.

On a vu plus haut les événements dont la Gaule méridionale et la Province avaient été le théâtre pendant l'invasion des Cimbres. Durant la guerre civile de Marius et de Sylla, la Province prit parti pour le premier ; l'Aquitaine se déclara pour Sertorius, et défit une armée romaine ; enfin un grand nombre de Gaulois passèrent les Alpes avec Lepidus. Aussi, quand Pompée parut dans la Narbonnaise, poursuivant les débris du parti démocratique vaincu en Italie, il soumit la Province à mille vexations tyranniques. Telle était donc la situation de la Gaule, environ soixante ans avant notre ère : au sud-est, la Province romaine ; au sud-ouest, l'Aquitaine ; sur le Rhône supérieur, les Édues ; à leur gauche, dans le Jura, les Séquanes ; à leur droite, dans les Cévennes, la puissante confédération des Arvernes ; au nord-est, les Belges, les plus belliqueux et les plus opiniâtres des Gaulois ; à l'ouest, la confédération des cités

armoricaines, où les Venètes, puissants par leur marine, tenaient le premier rang; enfin au nord, les Morins, et entre la Seine et la Loire, divers peuples, parmi lesquels dominaient les Carnutes, dont le pays était le centre de la religion druidique.

Depuis l'invasion des Cimbres, les peuplades germaniques jetaient des yeux d'envie sur la Gaule, et se pressaient sur les bords du Rhin; les Suèves surtout n'attendaient qu'une occasion de saisir cette proie. Elle se présenta bientôt; un jour, ils virent arriver au milieu d'eux des Gaulois implorant leur secours. C'étaient des députés séquanes qui, opprimés par les Édues, *alliés et amis* du peuple romain, voulaient opposer à cette alliance celle des barbares d'au delà du Rhin. Arioviste, chef de plusieurs tribus suéviques, les accueillit avec empressement, et passa le Rhin avec quinze mille guerriers. Deux batailles suffirent pour ruiner la puissance des Édues; mais les Suèves oublièrent bientôt qu'ils n'étaient entrés dans la Gaule qu'à titre d'alliés des Séquanes. Une fois au milieu de ces riches contrées, ils ne voulurent plus les quitter, prirent le tiers du territoire des Séquanes, exigèrent de nombreux otages, et formèrent à deux pas des frontières romaines une puissance défendue par deux cent mille guerriers.

La Gaule allait devenir Germanie; tous alors s'adressèrent à Rome. César, qui comme nous l'avons déjà dit, avait besoin de longues et glorieuses entreprises, se fit charger du gouvernement de la Province (58), et méditant la conquête de la Gaule entière, il comprit qu'il fallait avant tout en fermer l'entrée aux barbares de la Germanie. D'abord il refoula dans leurs montagnes les Helvétiens, qui, fatigués des continuelles incursions des Suèves, leurs voisins, voulaient aller chercher sur les côtes du grand Océan un climat plus doux et une vie moins rude.

Cette première expédition achevée, César se trouva vis-à-vis des Suèves. Il avait d'abord essayé des négociations, et demandé une conférence à Arioviste. « Si j'avais « besoin de César, dit le chef barbare, j'irais le trouver; « si César a besoin de moi, qu'il vienne lui-même. Quant

« à la demande de ne plus tourmenter les Édues, j'use du « droit de l'épée : le vainqueur dispose à son gré du vaincu. « Que César, comme il s'en vante, essaye de venger les « Édues, il apprendra à connaître les Germains, nation « aguerrie et indomptable qui, depuis quatorze ans, n'a « pas reposé sous un toit. » « Ceci est ma Gaule, disait-il « plus tard à César lui-même, en montrant de la main « tout le pays des Séquanes ; vous avez la vôtre.... Au reste, « si vous me laissez en repos, je ferai toutes les guerres « que vous voudrez sans peines ni périls pour vous. »

Ces paroles, les récits que faisaient les Gaulois de la taille gigantesque des soldats d'Arioviste, de leur bravoure prodigieuse, de leur habitude des armes, jetaient la terreur dans le camp romain. Partout on ne voyait que gens qui faisaient leur testament ; les plus vieux soldats se promettaient même de ne point suivre les enseignes, quand César ordonnerait de les porter en avant. Il fallut toute l'éloquence du proconsul pour ranimer les courages ; « Si « vous m'abandonnez, leur dit-il, j'irai toujours ; il me « suffira de la dixième légion. »

La bataille fut acharnée ; cependant la discipline romaine l'emporta. Tout ce qui ne fut point tué sur le champ de bataille, fut poursuivi jusqu'au Rhin, et périt dans le fleuve. Arioviste, avec un petit nombre, échappa dans une barque qu'il trouva par hasard sur la rive. Mais il ne survécut pas longtemps à la honte de sa défaite, ou à ses blessures. César apprit bientôt sa mort avec la nouvelle que les Suèves effrayés s'éloignaient des bords du Rhin, et regagnaient leurs forêts. L'invasion de la Gaule fut retardée pour quatre siècles (58).

Par la défaite des Helvètes et des Suèves, César dominait dans tout le sud-est de la Gaule ; ses légions campaient sur les frontières des Belges. Ces peuples, alarmés de ce dangereux voisinage, formèrent une vaste coalition contre les Romains. Mais là aussi se trouva un peuple qui trahit les intérêts communs ; les Rèmes jouèrent dans la Belgique le même rôle que les Édues dans la vallée du Rhône ; ils se détachèrent de la ligue, qui fut rompue par cette défection.

César n'eut plus qu'à attaquer ces peuples les uns après les autres. Ce fut toutefois une rude guerre : les Belges passaient pour les plus belliqueux de tous les Gaulois ; leur pays d'ailleurs, entrecoupé de marais et de forêts impénétrables, était éminemment propre à une guerre défensive ; il fallut souvent que les légions s'ouvrissent un passage avec la hache à travers ces bois que la main de l'homme avait encore rendus impraticables ; car là où se trouvaient des clairières, où la forêt était moins épaisse, ils recourbaient de jeunes arbres et les replantaient en terre pour se faire ainsi des barrières naturelles. Une première victoire remportée sur l'Axona (l'Aisne) lui soumit les Suessions, les Bellovaques et les Ambiénois, c'est-à-dire les Belges de l'ouest. Restaient ceux de l'est ; c'étaient les plus terribles. Les Nerviens se firent tous tuer jusqu'au dernier, mais après avoir mis en grand péril l'armée romaine dont plusieurs légions furent écrasées. César lui-même courut de grands risques, et fut obligé de combattre comme un simple légionnaire. La soumission des Atuatiques, qui furent tous vendus comme esclaves au nombre de cinquante mille, assura aux Romains la possession de la Belgique orientale. Pendant ce temps, le jeune Crassus soumettait les cités armoricaines, pays maritimes entre la Loire et la Seine. César de son côté dompta les Morins ; enfin, durant l'hiver, Sergius Galba écrasa les populations du haut et bas Valais, afin d'assurer à César les importantes positions des Alpes et les communications entre l'Italie et la Gaule (57).

La troisième campagne (56) fut employée tout entière à recommencer la conquête de l'Armorique. Les diverses cités de cette péninsule formaient une puissante confédération, à la tête de laquelle se trouvaient les Venètes ; il fallut, pour combattre les grands vaisseaux des Vénètes, dont les cordages étaient des chaînes et les voiles des peaux de bêtes préparées, inventer une tactique nouvelle. Après une vive résistance, ils furent vaincus dans un grand combat naval ; leur soumission amena celle de la confédération des cités armoricaines, et par contre-coup celle aussi des peuples de la Normandie actuelle. Pour achever la conquête

du littoral, César envoya Crassus s'emparer de l'Aquitaine.

César, comme nous l'avons dit, voulait isoler la Gaule de la Germanie. Lorsqu'il se trouva maître de toute la Gaule orientale, après son expédition contre les Belges, il voulut assurer ses nouvelles conquêtes du nord, comme il avait fait pour celles du midi, en éloignant des bords du Rhin les peuplades germaniques. D'ailleurs, ce que les Suèves avaient tenté, deux nouvelles tribus voulaient le faire. La défaite d'Arioviste n'avait pu ébranler la puissance de la ligue des Suèves ; elle faisait encore en Germanie tout trembler devant elle, forçant les peuplades voisines à payer tribut ou à chercher au loin de nouvelles demeures. Les Usipiens et les Tenctères, après une vive résistance, avaient été chassés de leurs terres, et poussés pendant trois années de canton en canton à travers les forêts de la Germanie ; ils étaient enfin arrivés, au nombre de quatre cent trente mille, à l'embouchure du Rhin. La tribu gauloise des Ménapes se retira à leur approche sur la rive gauche, pour défendre le passage. Trompés par un stratagème des Germains qui, après s'être éloignés du fleuve pendant trois jours, tombèrent à l'improviste sur les Ménapes, ceux-ci perdirent une partie de leurs guerriers, et les Germains se trouvèrent encore une fois au delà du Rhin, au milieu des peuplades récemment soumises par César.

La terreur se répandit sur toute la Gaule. Heureusement pour César, les Gaulois redoutaient plus encore la férocité des Germains que le joug dont César les menaçait. La plupart se réunirent à lui, et une nombreuse cavalerie vint se joindre aux légions. Comme les Cimbres, comme Arioviste, les nouveaux envahisseurs ne demandèrent à César que de les laisser s'établir paisiblement sur les terres qu'ils avaient conquises. « Nous ne cédons, disaient-ils, qu'aux Suèves « seuls, à qui les dieux mêmes ne résisteraient pas ; quant « à tout autre ennemi, il n'en est pas sur la terre qui ne « doive trembler devant nos armes. »

César fut plus heureux encore cette fois que contre Arioviste. Les barbares, surpris par l'armée romaine, au mo-

ment où ils attendaient le retour de leurs envoyés, eurent à peine le temps de saisir leurs armes; rompus par les légions, ils s'enfuirent jusqu'au confluent de la Meuse et du Rhin. Toute la horde périt entre les deux fleuves (55).

Profitant de cette victoire inespérée, le proconsul jeta en dix jours un pont sur le Rhin, non loin de Cologne, alla chercher lui-même les barbares jusque dans leurs forêts, et revint sans avoir rencontré l'ennemi.

Ces deux victoires de César arrêtèrent le mouvement qui poussait les peuplades germaniques sur la Gaule; elles avaient été reçues si rudement lorsqu'elles s'étaient aventurées au delà du fleuve, qu'elles désespèrent de franchir cette frontière.

La même année (55), César passa en Bretagne; car pour être maître de la Gaule, il fallait être craint dans la grande île qui s'étend le long des côtes, du nord-est au nord-ouest, et qui entretenait des relations habituelles avec le continent. « La Bretagne, dit César, est la patrie des druides, » c'est-à-dire que cette île était regardée par les Gaulois comme le centre de leur religion. Aussi les Venètes, dans leur guerre contre César, avaient-ils appelé leurs frères de la Bretagne, et en avaient-ils reçu d'utiles secours. Des vaisseaux furent donc préparés, et l'armée romaine débarqua après avoir dispersé les insulaires postés sur la rive. Mais cette expédition faillit être fatale aux Romains: la quatrième nuit depuis le débarquement, la violence des vents fit gonfler les vagues, comme dans une marée de printemps. C'était d'ailleurs la nouvelle lune, époque des plus hautes marées de l'Océan; bientôt, au grand étonnement des Romains, les flots arrivèrent jusqu'aux galères tirées sur le sable [1], les soulevèrent, les brisèrent les unes contre les autres, et César se crut enfermé avec ses soldats dans l'île. D'un autre côté, les insulaires, encouragés par ce désastre, montraient des intentions hostiles; César crut

[1] Les Romains ne naviguaient alors que sur la Méditerranée; le soir, s'ils étaient près de la côte, ils descendaient à terre, et tiraient leurs grandes barques sur la grève, où elles n'avaient pas à craindre d'être, durant la nuit, mises à flot par la marée montante, qui est à peine sensible dans la Méditerranée.

donc nécessaire, pour rendre quelque courage à ses soldats, de les mener à l'ennemi, qui se dispersa après une vive résistance. Profitant de ce succès, il fit réparer ses vaisseaux, et se hâta de regagner prudemment le continent, après une absence de dix-sept jours.

C'était presque une fuite; aussi César reconnut la nécessité de faire, l'année suivante (54), après avoir réprimé les Pirustes en Illyrie et les Trévires en Gaule, une nouvelle expédition en Bretagne. Ses mesures étaient mieux prises cette fois, et il put conquérir une partie du pays. Il poursuivit les insulaires jusqu'à douze milles de la côte, dans un bois qui paraissait avoir été fortifié depuis longtemps durant les guerres civiles, car les approches en étaient défendues par de grands abatis d'arbres. Cependant les Romains ayant élevé une terrasse et formé la tortue avec leurs boucliers, pénétrèrent dans l'intérieur du bois et en chassèrent les insulaires. Le lendemain au matin, César apprit qu'une tempête avait encore détruit une partie de sa flotte, et il fallut perdre dix jours et dix nuits à construire de nouveaux vaisseaux, qu'il mit à l'abri des flots en les traînant jusque dans son camp retranché; puis il se remit à la poursuite des Bretons. Ceux-ci étaient alors réunis en beaucoup plus grand nombre qu'auparavant. Pour mettre plus d'unité et de force dans leur résistance, ils s'étaient choisi un chef de guerre; c'était le puissant et belliqueux Caswallawn, dont les États s'étendaient sur la rive gauche de la Tamise. Toutes les peuplades, oubliant leurs anciennes haines, vinrent se ranger sous son étendard, décidées à tous les sacrifices pour sauver l'indépendance nationale et repousser les envahisseurs. « Les Bretons, dit César, combattent, par petites troupes, à cheval ou montés sur des chariots. Lorsqu'ils veulent engager le combat, ils se lancent à travers la plaine, étonnent d'abord l'ennemi par la rapidité de leur course et le bruit de leurs chariots. Ils ont une telle habitude de les conduire, qu'ils poussent leurs chevaux sur la pente rapide des collines, courent sur le timon, sautent sur le joug, tout en lançant des traits, et si l'ennemi est proche, ils se retirent sur leurs

chariots pour le combattre de pied ferme, ou sautent à terre pour l'attaquer corps à corps. »

Les Romains, étonnés de ce nouveau genre de combat, perdirent d'abord beaucoup de monde; mais la discipline et la supériorité des armes finirent, comme toujours, par l'emporter; les Bretons vaincus se dispersèrent, et ne se rallièrent que pour disputer aux légions le passage de la Tamise, dont ils avaient fortifié le seul gué praticable. Ce fut encore sans succès.

César dit que le seul aspect des légions, entrant en ordre de bataille dans le lit du fleuve, intimida tellement les insulaires, qu'ils s'enfuirent dans les bois sans oser les attendre. Si l'on en croit un autre écrivain, les Bretons n'auraient cédé qu'à la terreur dont ils furent saisis à la vue d'un éléphant, portant sur son dos une tour chargée d'hommes armés. Les Romains, déjà maîtres du pays de Kent, pouvaient maintenant pénétrer dans les contrées au nord de la Tamise, dans les États mêmes du grand chef breton. Caswallawn ne perdit point encore toute espérance; certain qu'il ne pourrait plus arrêter les Romains par une bataille, il renvoya toutes ses troupes, à l'exception de quatre mille chariots, fit retirer toute la population dans les bois, incendia les habitations, détruisit toutes les provisions et suivit de près l'armée romaine, enlevant les fourrageurs et tous ceux qui s'écartaient des enseignes. Ce nouveau plan du chef breton compromettait singulièrement le succès de l'expédition, et les *Césariens* auraient peut-être été contraints de quitter honteusement la Bretagne, comme l'année précédente, si la trahison n'était venue à leur secours.

Dans le camp romain se trouvait un jeune Breton, Mandubrat, qui, sous le nom d'Androg ou d'Afarwy, a été longtemps maudit par les Bretons, avec tous les traîtres qui causèrent la ruine de l'île de Prydain. Son père, puissant chef du pays des Trinobantes, avait été tué par Caswallawn; lui-même n'avait échappé à la mort qu'en fuyant sur le continent. Depuis qu'il était redescendu dans l'île avec César, il avait envoyé ses émissaires chez les Trino-

bantes, qui s'étaient joints à la grande armée nationale. Pressés par ces émissaires, les Trinobantes se soumirent aux Romains. Leur défection fut fatale à Caswallawn, car elle entraîna celle de plusieurs autres peuples. Le chef, abattu par plusieurs défaites, abandonné à lui-même par la retraite de ses alliés, ne put tenir tête aux légions, et fit la paix; César l'accorda volontiers, à condition que l'île payerait un tribut annuel.

La Bretagne n'était pas conquise, mais César avait atteint son but : l'île était effrayée; il pouvait donc revenir maintenant achever son ouvrage en Gaule. A la seconde expédition de César dans l'île, le divitiac des Édues qui lui avait jusqu'alors, dans toutes les guerres de Gaule et de Germanie, servi de guide et d'interprète, refusa de passer avec lui dans la Grande-Bretagne, disant que la religion l'empêchait cette fois de le suivre.

Ce refus fut comme l'annonce des combats que César allait avoir à livrer. La vraie guerre des Gaules, la guerre de l'indépendance, n'avait pas encore commencé. Jusqu'alors on s'était battu sur divers points, et pendant que César écrasait telle ou telle nation gauloise, il y en avait une autre qui applaudissait à la chute d'une rivale. Mais maintenant les illusions sont dissipées; tous voient bien que Rome veut asservir la Gaule entière, et cette pensée va maintenant réunir les Gaulois, et former ces coalitions formidables que César ne dissipera qu'à force de génie et de courage.

César avait été forcé par la disette de disperser ses légions; les Gaulois du nord croient l'occasion favorable, et les Éburons massacrent la légion qui campait au milieu d'eux: les Atuatiques et les Nerviens assiégent une autre légion, commandée par Q. Cicéron, le frère de l'orateur. Ce digne chef fait une résistance opiniâtre, qui donne le temps à César de venir le délivrer : le proconsul s'était fait jour avec huit mille hommes à travers soixante mille Gaulois. Dans le même temps, Labienus, le plus habile de ses lieutenants, battait les Trévires dans le pays rémois, et dispersait les Atuatiques et les Nerviens (53). La coali-

tion du nord paraît dissoute, et César veut que la Gaule entière avoue solennellement qu'elle se reconnaît vaincue. Il convoque à Lutèce les états de la province; tous y viennent, à l'exception des Sénonais, des Carnutes et des Trévires. César les attaque séparément et les accable. Les Trévires seuls font une vive résistance, guidés par leur chef Ambiorix, qui, voyant toute l'armée romaine réunie contre lui, disperse ses troupes et se jette dans la profonde forêt des Ardennes. Les Germains d'au delà du Rhin s'étaient rapprochés du fleuve pour donner assistance aux Trévires; César, pour les chasser de la frontière gauloise, passa une seconde fois le Rhin, mais sans pouvoir joindre l'ennemi. A son retour, il fit traquer dans les bois, par divers corps de Gaulois, l'infatigable Ambiorix; mais, soit la difficulté de la poursuite, soit le mauvais vouloir des troupes gauloises qui en étaient chargées, Ambiorix échappa à toute recherche. Dans le même temps, César fit condamner à mort et exécuter Acco, le chef des Sénonais.

Alors la Gaule du midi s'ébranla (52), et entraîna dans son mouvement le pays tout entier. L'auteur de cette révolution était un jeune Arverne, dont le père avait exercé jadis une sorte de dictature sur la Celtique. Héritier de sa fortune, de son influence et de son ambition, le fils du Celte saisit une occasion honorable de ressaisir le rang que son père avait perdu; il entraîne dans ses projets la multitude qu'il n'a cessé d'exciter contre Rome, et se fait décerner le commandement de la guerre, et le titre de Vercingétorix. Presque tous les peuples répondent à son invitation, et il se trouve bientôt à la tête d'une innombrable armée. Avant tout, il veut écraser les traîtres à la patrie; Lucterius est chargé par lui de forcer les Ruthènes à rentrer dans la ligue, tandis qu'il attaque lui-même les Bituriges, qui lui livrent leurs troupes; les Ruthènes, les Nitiobriges, les Gabales, donnent aussi des otages à Lucterius, qui menace déjà la Province romaine, lorsque César arrive tout à coup de la Cisalpine. Le danger était grand, et la Narbonnaise s'effrayait; mais le proconsul rassure les esprits et met le pays à l'abri d'un coup de main. Lucterius, intimidé, re-

cule à son tour, et laisse César franchir les Cévennes et se jeter audacieusement entre les deux armées gauloises, pour aller ravager le pays des Arvernes, le pays d'où est partie la guerre. A cette nouvelle, le Vercingétorix revient sur ses pas. C'est ce que demandait César; laissant le jeune Brutus faire face à l'ennemi, il se rend à Vienne, prend ce qu'il y trouve de cavalerie, court à Langres où sont deux légions, réunit les troupes éparses sur la route, et recompose ainsi son armée qui, se trouvant dispersée au commencement de la campagne, aurait pu être détruite légion par légion.

Mais le Vercingétorix égale le proconsul en activité; ne le trouvant plus à son retour chez les Arvernes, il poursuit son premier plan d'écraser les amis de Rome. Il attaque la ville éduenne de Gergovie; mais César a maintenant ses légions sous la main, et les villes tombent une à une sous ses coups. Déjà Vellaudunum a capitulé, Genabum est prise, pillée, détruite; Noviodunum ouvre ses portes. Alors le chef des Arvernes déclare qu'il n'y a qu'un moyen d'anéantir l'armée romaine, c'est de faire un désert autour d'elle; on l'approuve, et les villages, les fermes sont brûlées par les Gaulois eux-mêmes. Vingt villes deviennent la proie des flammes; mais les habitants d'Avaricum demandèrent grâce pour leur cité, l'ornement et le boulevard de la Gaule; le Vercingétorix y consentit à regret. Avaricum n'en tomba pas moins au pouvoir des légions, qui s'opiniâtrèrent avec une admirable constance. Cependant ce succès est funeste à César, car il détermine les Édues, jusqu'alors fidèles, et du pays desquels il tirait tous ses vivres, à entrer dans la confédération gauloise. Noviodunum, où sont les magasins et le trésor, est prise et pillée. César voit toute la Gaule en armes. Son lieutenant Labienus est pressé et presque accablé dans le nord; il semble qu'il n'y ait plus qu'à regagner en toute hâte la Province. Au contraire, César s'enfonce audacieusement vers le nord, et se jette au milieu de ses ennemis; il opère sa jonction avec Labienus, qui vient de se dégager par une pénible victoire, entre Lutèce et Melun, et répand partout le bruit qu'il fuit au delà du Rhin. Ce fut contre cette ruse que vint échouer

la prudence des Gaulois; ils le poursuivent et l'atteignent près du pays des Lingons. Une bataille seule pouvait sauver César; il l'accepte avec joie. Les cavaliers gaulois avaient juré de ne point rentrer sous leurs toits, de ne point revoir leurs femmes et leurs enfants, qu'ils n'eussent deux fois traversé à cheval les rangs romains; ils tinrent parole. Le combat fut terrible; César lui-même perdit son épée dans la mêlée; mais la tactique romaine l'emporta. La meilleure partie de l'armée gauloise resta sur le champ de bataille. Le Vercingétorix, encore à la tête de quatre-vingt mille guerriers, vint chercher un refuge sous les murs de la ville forte d'Alesia, située au haut d'une montagne. César l'y suivit et n'hésita point à assiéger cette grande ville défendue par une armée de quatre-vingt mille hommes. Il y eut là des efforts gigantesques.

Alesia était située sur le sommet d'une colline élevée, au pied de laquelle coulaient deux rivières en sens divers. Devant la ville s'étendait une plaine d'environ trois milles de long; de tous les autres côtés, des collines peu éloignées et d'une égale hauteur entouraient la place. L'ennemi était campé au pied des murs du côté qui regarde l'orient, et avait devant lui un fossé et une muraille haute de six pieds. César fit tirer une ligne de circonvallation de onze milles d'étendue; son camp, avantageusement situé, fut défendu par vingt-trois forts. Pendant que les Romains achevaient ces travaux, un combat de cavalerie s'engage; les Gaulois sont mis en déroute, et ne regagnent leur camp qu'avec peine. Le Vercingétorix, profitant de ce que les Romains n'avaient point encore achevé leurs retranchements, renvoie sa cavalerie pendant la nuit, ordonnant à chacun de retourner dans son pays pour lui ramener des renforts. Il a encore des vivres pour trente jours, et pourra tenir un peu plus longtemps en les ménageant; mais s'ils tardent à revenir, c'en est fait de lui et des quatre-vingt mille hommes d'élite qu'il commande.

César, instruit de la résolution de son ennemi, croit devoir ajouter à ses moyens de défense et d'attaque. D'abord on creusa un fossé à angles droits de vingt pieds de lar-

geur et de profondeur, puis deux autres de quinze pieds, dont le premier fut rempli des eaux de la rivière qu'on y détourna. Derrière ces fossés, on éleva une terrasse et un rempart de douze pieds de haut, garni d'un parapet à créneaux et de gros troncs d'arbres fourchus plantés à la jonction du parapet et du rempart, afin d'empêcher l'ennemi de monter. Le tout est flanqué de tours placées à quatre-vingt pieds l'une de l'autre.

Cela ne suffit point encore pour arrêter les attaques des Gaulois. César alors fit creuser en avant de ses lignes un nouveau fossé de cinq pieds, puis huit rangs de fossés moins profonds, dont le fond était hérissé de pieux durcis au feu, qui ne sortaient de terre que de quatre pouces, et qu'on recouvrit de ronces et de broussailles. Tous ces travaux, César les fit répéter du côté de la campagne dans une étendue de quatorze milles, pour se mettre à l'abri des attaques du dehors. Et pour de pareils prodiges, César n'eut besoin que d'un mois et de soixante mille hommes.

Cependant la Gaule entière s'était levée à la voix du Vercingétorix. Huit mille cavaliers, deux cent quarante mille fantassins accoururent au secours d'Alesia. Mais les efforts réunis des assiégés et de leurs auxiliaires sont impuissants; trois cent mille hommes vinrent se briser contre les retranchements de César et le courage des légions. Le Vercingétorix, l'âme de cette guerre, voyant qu'il faut céder au sort, se couvre de ses plus belles armes, sort de la ville sur un cheval magnifiquement enharnaché, et après l'avoir fait caracoler autour de César, qui était assis sur son tribunal, il met pied à terre, se dépouille de toute son armure, et va s'asseoir en silence aux pieds du général romain, qui le remet à ses soldats pour servir d'ornement à son triomphe.

Ce fut le dernier effort de la Gaule: il y eut bien encore des résistances partielles qui éclatèrent l'année suivante (51); mais elles n'eurent rien de sérieux. L'indépendance gauloise avait décidément péri sous les murs d'Alesia. Pour éviter que ces résistances isolées se prolongent, César les punit avec la dernière sévérité. Les habitants d'Uxello-

dunum ayant été pris d'assaut, César fait couper le poing à tous les prisonniers, et les disperse par toute la Gaule. Le pays des Trévires et des Éburons fut encore une fois ravagé; les Bituriges et les Carnutes, qui avaient remué, firent leur soumission; les Bellovaques furent également contraints à fléchir sous le joug. Enfin la révolte de l'Aquitaine fut réprimée; et la soumission des Atrébates fut le dernier acte de la guerre des Gaules.

Dès lors César changea de conduite à l'égard des vaincus; il ne parut plus occupé qu'à fermer les blessures faites par la victoire. Il employa le dernier hiver qu'il passa au delà des Alpes (50) à parcourir l'une après l'autre les cités gauloises. Point de confiscations, de colonies militaires; aucune mesure violente. Il leur laissa toute liberté dans leur gouvernement intérieur, ne leur demandant qu'un impôt de quarante millions de sesterces, qui encore fut déguisé sous le nom moins humiliant de solde militaire. Les meilleurs guerriers de la nation entrèrent même dans les troupes, et formèrent la légion de l'*Alauda*, qui lui rendit tant de services durant la guerre civile. Ce ne fut pas tout : il enrôla, à titre d'auxiliaires, des corps choisis dans les différentes armes où la Gaule excellait, de l'infanterie pesante de la Belgique, de l'infanterie légère de l'Aquitaine et de l'Avernie, des archers ruthènes, etc. Les ailes de ses légions se composèrent presque uniquement de cavalerie tirée de l'une et de l'autre province transalpine. Aussi ce ne fut pas seulement, comme on l'a dit, avec l'or des Gaulois qu'il conquit Rome, mais aussi avec leurs armes; car les vétérans gaulois payèrent de leur sang toutes les victoires du dictateur sur les Pompéiens (50).

CHAPITRE XIX.

GUERRE CIVILE. — DICTATURE DE CÉSAR. — SA MORT.

I. GUERRE CIVILE ENTRE CÉSAR ET POMPÉE. — GUERRE D'ESPAGNE. — BATAILLE DE PHARSALE.

« La politique n'avait pas permis qu'il y eût des armées auprès de Rome; mais elle n'avait pas souffert non plus que l'Italie fût entièrement dégarnie de troupes. Cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule cisalpine, c'est-à-dire dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le sénatus-consulte que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Cesène, par lequel on dévouait aux dieux infernaux, et l'on déclarait sacrilége et parricide, quiconque avec une armée, avec une légion, avec une cohorte, passerait le Rubicon[1]. »

César n'en était plus à s'inquiéter de légalité; cependant lorsqu'il arriva sur les bords du fleuve avec ses cinq mille fantassins et ses cent cavaliers, il hésita un instant; mais bientôt : « *Le sort en est jeté,* » dit-il, et il franchit cette étroite et terrible barrière, derrière laquelle il devait trouver cinq années de guerre civile, la dictature, le pouvoir absolu et la mort. Lorsque cette nouvelle parvint à Rome, le sénat en corps se rendit précipitamment auprès de Pompée. On lui demanda quelles étaient ses forces : il répondit, deux légions, celles que César lui avait renvoyées, et les nouvelles levées, qui pourraient promptement fournir trente mille hommes. « Tu nous as trompés, » s'écria un sénateur, et il proposa d'envoyer des ambassadeurs à César. « Frappe donc du pied, lui dit un autre, il en est temps; » mais l'activité de César ne donnait pas même le loisir de la

[1] Montesquieu. — La fuite des deux tribuns Curion (voyez pag. 241) et Antoine, réduits à quitter Rome, déguisés en esclaves, pour chercher un asile dans le camp de leur patron, avait décidé César, dont les partisans étaient ainsi proscrits, à ne plus garder de mesure; d'ailleurs la présence de ces tribuns au milieu de son armée semblait légitimer son entreprise.

réflexion. A peine a-t-on reçu la nouvelle du passage du Rubicon, qu'on apprend qu'il est entré à Ariminium, qu'il est en Toscane, qu'il s'avance sur Rome. La frayeur fut extrême; Pompée, suivi des consuls et du sénat, se dirigea vers la Campanie.

Peu de jours après, César entra dans Rome; il traita avec douceur ceux qui étaient restés. Déjà on pouvait voir qu'il n'y aurait pas de proscription pour les vaincus. Labienus, un de ses plus habiles lieutenants, l'ayant abandonné, il lui renvoya, sans en rien retenir, son argent et ses équipages. Domitius, qui défendait Corfinium, se rendit à lui et en fut bien reçu. Cette clémence lui était presque aussi utile que son activité; elle lui gagna les troupes de Domitius et les nouvelles levées faites pour Pompée. A Rome, il eut besoin d'argent; le tribun Metellus ayant voulu l'empêcher de toucher au trésor public, César, pour la première fois, fit entendre des paroles de colère. Il le menaça de le tuer, ajoutant qu'il lui était moins difficile de le faire que de le dire. Cet argent était celui qu'on tenait en réserve depuis les invasions gauloises, dans la crainte d'un nouveau *tumulte*. « Cet or, dit César, est inutile, puisque par ma conquête j'ai rendu impossible le danger qu'il était destiné à prévenir; » et il fit briser à coups de hache la porte du trésor. Après quelque temps de séjour à Rome, il se mit à la poursuite de Pompée, afin de le chasser d'Italie avant que les troupes qu'il attendait d'Espagne arrivassent. Pompée s'était emparé de Brundusium, moins pour s'y arrêter qu'afin d'avoir une ville et un port où il pût réunir ses forces pour les diriger sur Dyrrachium; car il avait résolu de transporter la guerre en Grèce. César et Cicéron lui-même ne comprirent rien à ce départ précipité. Soixante jours avaient suffi pour la conquête de l'Italie. César aurait dû se mettre sur-le-champ à la poursuite de Pompée; mais il n'avait pas de vaisseaux. Lui laissant donc tout loisir de réunir ses moyens de défense, « Je vais, dit-il, combattre une armée sans général; je combattrai ensuite un général sans armée: » il parlait des sept légions que Pompée avait en Espagne.

Lorsque Pompée avait poursuivi au delà des Alpes les

restes de l'armée de Lepidus, il avait exécuté dans la Province de grands changements, proscrit les uns, enrichi les autres; une ville surtout avait été l'objet de ses faveurs : Marseille n'avait eu qu'à se louer de la conduite de Pompée à son égard. Aussi en garda-t-elle souvenir, et quand éclata la guerre civile, Marseille, toute *pompéienne* de cœur, prétendit, à l'arrivée des Césariens, rester neutre entre les deux partis. Pompée en effet était trop loin pour la secourir; mais César ne s'y trompa pas; il connaissait les dispositions de la ville, et cette cité était trop importante pour qu'il laissât derrière lui ce foyer de résistance. Il la fit assiéger par Trebonius, puis franchit les Pyrénées pour aller combattre les légions de Pompée. C'étaient ses meilleures troupes, de vieux soldats depuis longtemps sous les armes, mais qui pendant leur long commerce avec les Espagnols avaient oublié quelques-uns des usages de la tactique romaine. Leurs chefs étaient dévoués à Pompée, ce qui rendit la guerre difficile.

César allait si rapidement qu'il n'amenait jamais avec lui qu'une partie de ses troupes. D'ailleurs il était obligé de combattre en plusieurs endroits différents; son habileté toutefois suppléa au nombre. Les Pompéiens furent attirés dans un pays difficile où les vivres n'arrivaient que péniblement. Les Césariens eux-mêmes souffrirent de la famine; mais il y avait longtemps qu'ils y étaient habitués. Par les adroites manœuvres de César, l'armée pompéienne fut enveloppée de toutes parts; les communications furent coupées, les convois, enlevés. Il fallut bientôt capituler. D'ailleurs César employa le moyen qui avait si bien réussi à Sylla, au commencement de la guerre civile. Ses soldats gagnèrent ceux de l'ennemi. Les légionnaires de Petreius et d'Afranius contraignirent leurs chefs à se rendre. César renvoya les généraux et les officiers, et garda les soldats. Ce traité lui donna l'Espagne citérieure. Un autre général pompéien, Varron, était, avec deux légions, dans l'ultérieure. César ne se donna même pas la peine de le combattre. Il attira à lui l'une de ses légions; trop faible pour résister avec l'autre, Varron mit bas les armes.

A son retour par la Gaule, César acheva le siége de Marseille, qui avait été soutenu par les habitants avec un grand courage. Il était temps qu'il revînt vers le centre de l'empire. Plusieurs de ses lieutenants, Dolabella, Antonius, avaient été vaincus. Curion venait d'être tué en Afrique par Varius et Juba, après avoir soumis rapidement la Sicile et la Sardaigne. Enfin une de ses légions s'était révoltée. Le regret du reste vint bientôt, et la mort de douze des plus mutins fit rentrer les autres dans le devoir.

A Rome, on le proclama *dictateur;* mais depuis Sylla ce titre déplaisait; César ne le garda que quelques jours, tout juste le temps nécessaire pour rendre plusieurs édits qui devaient lui assurer des partisans. Il rappela les bannis, Milon excepté, rétablit dans tous leurs droits les enfants de ceux qui avaient été proscrits par Sylla, et déchargea les débiteurs d'une partie des intérêts de leurs dettes. Après quelques autres ordonnances semblables, il abdiqua au bout de onze jours la dictature, et se nomma lui-même consul avec P. Servilius Vatia Isauricus. Puis il partit pour Brindes et ne s'occupa plus que de la guerre.

Il n'avait sous la main que six cents cavaliers et cinq légions. On était au commencement de janvier; la mer était difficile; la côte opposée, stérile, couverte d'ennemis; il y avait de quoi arrêter le plus hardi. César cependant partit, traversa la mer Ionienne, s'empara d'Oricum et d'Apollonie, et renvoya les vaisseaux de transport pour ramener en toute hâte le reste de ses troupes. Mais la flotte pompéienne et les orages barraient le passage; César, fatigué de rester à Apollonie sans rien entreprendre, à cause de la faiblesse de ses troupes, voulut un jour les aller chercher lui-même. A l'entrée de la nuit, il se déguisa en esclave, monta dans une barque, et descendit le fleuve Aous. Arrivé à l'embouchure du fleuve, il s'éleva un vent si violent que les vagues refoulèrent les eaux du fleuve. Le patron de la barque ne put se résoudre à franchir cette barre dangereuse, et voulut retourner en arrière. « Que crains-tu? lui dit son « passager, tu portes César et sa fortune. » On fit de nouveaux efforts, mais la tempête était trop violente; il fallut

mettre pied à terre. Bientôt Antoine, trompant la vigilance de Bibulus, arriva avec les troupes de Brindes. Aussitôt César marcha contre le camp de Pompée.

Celui-ci avait rassemblé les forces les plus considérables. Sa flotte comptait cinq cents vaisseaux de guerre et une multitude de bâtiments d'un ordre inférieur. Dans son armée, il y avait jusqu'à sept mille chevaliers romains, tous distingués par leur naissance et par leurs richesses; mais son infanterie, formée de soldats de différentes nations, avait besoin d'être disciplinée; du reste elle était nombreuse. Au milieu d'elle se voyait une foule d'officiers et de généraux; tous les personnages distingués de la république étaient dans son camp, Caton, Cicéron, Brutus, Bibulus, le sénat tout entier; si bien que la république semblait être transportée dans le camp de Dyrrachium. Mais cette multitude d'hommes qui avaient exercé les plus hautes charges, ce grand nombre de généraux habiles, faisait la faiblesse même de Pompée. Il y avait trop de chefs dans cette armée pour que celui qui était chargé de la conduire pût mettre dans ses mouvements précision et activité. A chaque instant il fallait délibérer, éviter de choquer les amours-propres susceptibles, de jouer enfin, comme le disaient quelques-uns, le rôle d'Agamemnon, le roi des rois.

Dans l'armée de César, il y avait moins d'éclat, moins d'illustrations et de richesses; mais il n'y avait qu'un chef, et sous lui, des hommes obéissant à ses moindres ordres, des hommes éprouvés à la fatigue, habitués à ne jamais compter les ennemis, à ne pas tenir compte du mauvais temps, des mauvais jours qu'il leur fallait passer dans les privations, exposés au froid ou à la faim.

Avec sa flotte Pompée pouvait aisément approvisionner son camp, tandis qu'il enlevait à César tous ses convois : la famine se fit bientôt sentir parmi les Césariens. Ils furent réduits à faire bouillir des écorces d'arbre, qu'ils détrempaient ensuite dans du lait pour en faire du pain. Ils jetèrent quelques-uns de ces pains dans les retranchements de Pompée; et celui-ci, effrayé d'avoir à combattre des bêtes féroces plutôt que des hommes, défendit de laisser voir ces pains à

ses soldats. A Dyrrachium, comme à Alesia, comme en Espagne, comme partout, César, avec des forces inférieures, voulut envelopper et enfermer l'ennemi dans son camp. Chaque jour, il faisait attaquer quelques-uns des retranchements de Pompée, et dans ces escarmouches ses vétérans avaient l'avantage. Les Pompéiens se hasardèrent une fois à sortir avec toutes leurs forces. Leur courage réussit, ils forcèrent les lignes ennemies. « La victoire aurait été au« jourd'hui aux ennemis, dit César, si leur général avait « su vaincre. »

Toutefois la leçon lui profita. Quittant ce pays stérile où il s'était tenu jusqu'alors, il se retira en Thessalie et en Macédoine, où du moins, pensait-il, ses soldats auraient des vivres en abondance. La joie éclatait autour de Pompée en paroles insultantes contre César qui fuyait, et contre Pompée lui-même, parce qu'il hésitait à le poursuivre. On croyait déjà voir César captif derrière le char de triomphe. On se disputait les charges dont il était revêtu et celles de ses lieutenants. Le grand pontificat qu'il possédait était surtout l'objet de la plus vive ambition. Plusieurs Pompéiens faillirent se brouiller pour savoir qui d'entre eux aurait les dépouilles du grand homme. D'autres envoyaient déjà leurs amis ou leurs domestiques à Rome pour y retenir les maisons les plus voisines de la place, afin qu'ils fussent plus en vue pour briguer les charges. Cependant il fallait terminer la guerre. Cela devait être peu difficile; car César semblait se jeter lui-même dans le piége : il s'éloignait de l'Italie et des provinces occidentales, où on le connaissait, où était toute sa force, pour fuir vers l'Orient où Pompée avait toutes ses amitiés, et d'où les rois envoyaient de l'argent et des troupes à Dyrrachium. On le suivit donc en Thessalie. La bataille se livra dans la plaine de Pharsale, près de l'Énipée (48).

« Jamais la fortune ne vit le peuple romain déployer tant de forces et de grandeur. De part et d'autre, plus de trois cent mille hommes, sans compter les secours des rois et des alliés. Jamais des signes plus clairs d'une ruine prochaine : les victimes s'enfuirent, des essaims de mouches

vinrent se reposer sur les drapeaux, le jour s'éclipsa. Pompée lui-même entendit, la nuit, en songe, son théâtre retentir de lamentations lugubres.

« Jamais, au contraire, l'armée de César n'avait montré plus d'ardeur et plus de joie. Ce fut elle qui fit entendre les premiers sons de la trompette et qui lança les premiers traits. L'issue de la guerre fut aussi étonnant que son début. Pompée, qui avec sa nombreuse cavalerie se flattait d'envelopper facilement l'armée de César, se trouva enveloppé lui-même. Après qu'on eut longtemps combattu de part et d'autre avec un égal avantage, il donna ordre à sa cavalerie de fondre à bride abattue sur l'aile opposée. Mais les cohortes des Germains s'étant tout à coup ébranlées à un signal donné, heurtèrent ce corps avec tant d'impétuosité qu'on eût dit que les cavaliers de Pompée étaient à pied et les fantassins de César à cheval. Cette sanglante déroute de la cavalerie entraîna celle de l'infanterie légère. La terreur se répandit alors plus loin, le désordre se mit dans tous les rangs; ce ne fut plus qu'une horrible boucherie, et l'on eût dit qu'une seule main portait les coups.

« Rien ne nuisit davantage à Pompée que la multitude même de ses troupes. César se multiplia dans cette bataille, il s'y montra tout à la fois général et soldat. On a recueilli les deux paroles qu'il proféra en parcourant les rangs à cheval, l'une cruelle, mais pleine de sens et propre à assurer la victoire : *Soldat, frappe au visage!* l'autre toute d'ostentation : *Épargne les citoyens!* Lui-même il les poursuivait!

« Heureux Pompée, même dans son malheur, s'il eût subi le sort de son armée! Il ne survécut à sa gloire que pour fuir plus honteusement à cheval à travers les vallées de la Thessalie, aborder à Lesbos sur une misérable barque, se voir chasser de Syèdre, rocher aride de la Cilicie, hésiter s'il irait chercher asile chez les Parthes, en Afrique ou en Égypte, et périr enfin sur la côte de Péluse par l'ordre du plus méprisable des rois, par le conseil de vils eunuques, et, pour comble d'infortune, par le fer de Septimius, déserteur de son armée, sous les yeux mêmes de sa femme et de ses enfants[1]. »

[1] Florus, IV, 2.

César vainqueur pénétra dans le camp de Pompée, et à la vue de ce grand nombre d'ennemis dont la terre était couverte et de ceux qu'on massacrait encore, il s'écria : « Hélas! ils l'ont voulu. Ils m'ont réduit à cette cruelle nécessité. Oui, si César eût licencié son armée, malgré « tant de guerres terminées avec gloire, il aurait été condamné! » Ces regrets étaient-ils sincères, ou n'était-ce, comme le dit Florus, qu'une vaine affectation d'humanité? Les données de l'antiquité sur ce point sont si différentes, qu'il est bien difficile de se prononcer. Penchons cependant pour l'opinion la plus probable : la clémence est toujours si facile après la victoire! D'ailleurs nous voyons ensuite César incorporer dans ses légions la plupart des prisonniers, rendre la liberté à la Thessalie, à Cnide, et, arrivé en Asie, décharger cette province du tiers des impôts; puis, quand il aborde à Alexandrie (23 juin 48), et qu'on lui présente la tête et l'anneau de son ennemi, il détourne la tête avec horreur, ne peut retenir ses larmes, recueille avec bienveillance les partisans de Pompée qui se sont dispersés dans l'Égypte, et écrit à Rome : « Le fruit le plus « doux que je puisse retirer de ma victoire, c'est de sauver tous les jours quelques-uns des citoyens qui ont porté « les armes contre moi. »

II. GUERRE D'ALEXANDRIE. — GUERRE D'ASIE. — GUERRE D'AFRIQUE.

Ptolémée Dionysos régnait alors en Égypte. Par les conseils de l'eunuque Photin, il avait chassé sa sœur Cléopâtre, qu'il devait épouser, et celle-ci s'était réfugiée en Syrie, où elle avait levé des troupes pour soutenir ses droits par les armes. César, mécontent de l'accueil que Ptolémée avait fait à ses troupes, mande à Cléopâtre de revenir. Elle part aussitôt, n'emmenant de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jette dans un petit bateau et arrive de nuit devant le palais d'Alexandrie. Comme elle ne pouvait y entrer sans être reconnue, elle s'enveloppe dans un paquet de hardes qu'Apollodore lie avec une courroie, et qu'il fait entrer chez César par la porte même du palais. Cette ruse donna à César une idée favorable de l'esprit de la jeune

reine, et vaincu par la douceur, par les grâces de sa conversation, il la réconcilie avec son frère, à la condition qu'elle partagerait le trône avec celui-ci. Ce n'était pas là ce que voulaient les eunuques, qui régnaient au nom du roi. Ils excitent une révolte dans Alexandrie, et César se voit assiégé dans le Bruchium par l'armée royale sous les ordres d'Achillas. La lutte dangereuse qu'il eut alors à soutenir prouve, dit M. Heeren, combien était profond le ressentiment que les Alexandrins nourrissaient depuis longtemps contre Rome, qui depuis plus d'un siècle tenait leurs rois en tutelle; elle prouve aussi à quel point les révolutions de la capitale de l'Égypte décidaient du sort de tout le pays. César, pressé par les Alexandrins qui veulent lui enlever sa flotte, est obligé de la brûler lui-même. L'incendie gagna de l'arsenal au palais, et consuma la grande bibliothèque formée par les rois d'Égypte. Ensuite, dans le combat qui s'engage près de l'île du Phare, il se jette à la mer, et, nageant d'une main, de l'autre soutenant ses Commentaires au-dessus de sa tête, il rejoint les siens. Aidé des secours que lui amènent le Juif Antipater et Mithridate le Pergaménien, il rentre à Alexandrie, et comme Ptolémée Dionysos a disparu dans le combat, il fait remonter Cléopâtre sur le trône qu'elle doit partager avec son plus jeune frère, Ptolémée Néotoros (47).

Tandis que César oubliait le soin de sa gloire auprès de la jeune reine d'Égypte, le parti du sénat s'était relevé. Déjà peu de temps après la bataille de Pharsale, les chefs des Pompéiens s'étaient réunis à Dyrrachium, auprès de Caton qui y avait été laissé à la tête d'une armée et de trois cents vaisseaux. Là, ils avaient offert le commandement à Cicéron qui ne s'était pas senti le cœur de l'accepter. Alors les plus éminents d'entre eux s'étaient distribué les forces navales. Cassius avait fait voile pour le Pont, afin d'y soulever Pharnace; mais, loin de donner suite à ce projet, il livra ses soixante-dix trirèmes à ce même César qu'il devait plus tard assassiner. Lucius Scipion et Caton s'étaient retirés en Libye, sûrs de l'appui de Varus, de son armée, ainsi que de Juba son allié. Pompée, le fils aîné du grand

Pompée, s'était en toute hâte rendu en Espagne avec une partie de l'armée, et ayant détaché ce pays de la cause de César, y avait formé une nouvelle armée d'Espagnols, de Celtibériens et d'esclaves. Ainsi c'était en Espagne et en Afrique que devait recommencer la guerre civile.

César, reveillé par le danger, voulut avant tout n'avoir rien à craindre de l'Asie, où Pharnace avait battu Domitius et s'était emparé de la Cappadoce et de la Bithynie. Le vainqueur de Pharsale accourt, remporte une victoire signalée, et pour caractériser la promptitude et la facilité de cette expédition, il écrit à Rome : *Veni, vidi, vici.* « Heureux Pompée, s'écria-t-il après sa victoire, qui s'est acquis « tant de gloire et le surnom de grand pour avoir combattu « de tels soldats ! »

Après la victoire de Pharsale, César avait été nommé de nouveau dictateur avec des prérogatives très-étendues. Il avait choisi pour général de la cavalerie Antoine, qu'il avait envoyé à Rome commander à sa place. Antoine, qui avait moins de talent comme administrateur que comme soldat, avait mis le désordre partout, et s'était vu réduit à occuper le Forum en armes. A cette nouvelle, César abandonne l'Asie Mineure et prend en toute hâte le chemin de l'Italie. A peine est-il arrivé que les séditions s'apaisent. Mais une révolte éclate en Campanie dans son armée, qui se plaint de n'avoir pas encore reçu les gratifications promises après Pharsale, et d'être retenue sous les drapeaux aux mépris des lois militaires. Un seul mot de César suffit pour les faire rentrer dans le devoir ; il les appela *Quirites* et non *soldats*. « Quirites, leur dit-il, je vous licencie. Ce « que je vous ai promis, je vous le donnerai quand j'aurai « triomphé avec d'autres. » Tous le conjurent de pardonner à leur repentir et de les garder à son service. César se fait longtemps prier, surtout pour la dixième légion, qui à ses yeux est moins excusable que toutes les autres. Elle demande à être décimée. César cède enfin à leurs prières, et, fort de sa clémence, il se met aussitôt en campagne avec ses vieilles bandes pour porter la guerre en Afrique.

Les républicains, comme nous l'avons dit, s'y étaient

réunis sous la conduite de Lucius Scipion, beau-père de Pompée. César tombe en débarquant de son vaisseau : mais tournant aussitôt ce présage en sa faveur, il s'écrie : « Je te tiens, Afrique ! » Pour éluder les prédictions de ceux qui prétendaient que le nom des Scipions avait toujours été heureux et invincible en Afrique, il avait amené avec lui l'un des membres les plus méprisés de la *gens Cornelia*, que l'on surnomma ironiquement *Salutio*. Dans tous les combats, il le mettait à la tête de l'armée, comme s'il eût été le véritable général, et l'obligeait souvent de combattre contre les ennemis.

Le début de la campagne est loin d'être favorable au dictateur. Il est battu près de Ruspina par Labienus et Petreius, lieutenants de Scipion, qui ne poursuivent pas leurs succès dans la crainte d'enlever à leur général l'honneur de vaincre. Cependant l'occasion était favorable, car la déroute des soldats de César fut telle, que leur général se vit obligé de saisir par le cou un porte-aigle qui prenait la fuite, et de le forcer à faire volte-face en lui disant : « C'est là que sont les ennemis. » Mais bientôt Scipion, accompagné du roi Juba, lui offre une occasion de réparer cet échec, et la bataille de Thapsus vient achever la victoire de Pharsale.

César aussitôt se dirige sur Utique, la principale place d'armes des Pompéiens. Caton y commandait; quand il apprit que le dictateur s'approchait avec toute son armée : « Eh quoi ! dit-il, César nous traite donc en hommes ! » Il songe d'abord à se défendre ; mais son conseil, composé de trois cents Romains qui faisaient le commerce en Afrique, ayant refusé de le seconder, il ne songe plus qu'à bien mourir. Il faut lire dans Plutarque les derniers moments de ce généreux romain qui ne voulut point survivre à la liberté. César apprit sa mort en chemin : « O Caton, s'é-« cria-t-il, je t'envie ta mort, puisque tu m'as envié la sa-« tisfaction de te sauver la vie. » Juba, Petreius et Scipion imitèrent l'exemple du héros d'Utique, ils se poignardèrent. La Numidie devint une province romaine.

Caton, dit Sénèque, immola la république en s'immolant lui-même. Après lui, quel défenseur restait-il à la cause de

la liberté? Sans doute Cicéron survivait à Caton; mais quelle différence! « Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, était incapable du premier; il avait un beau génie, mais une âme souvent commune. L'accessoire chez Cicéron c'était la vertu; chez Caton, c'était la gloire. Cicéron se voyait toujours le premier; Caton s'oubliait toujours. Celui-ci voulait sauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter. Quand Caton prévoyait, Cicéron craignait; là où Caton espérait, Cicéron se confiait; le premier voyait toujours les choses de sang-froid, l'autre au travers de cent petites passions [1]. »

III. TRIOMPHE DE CÉSAR. — GUERRE D'ESPAGNE.

A Rome, les plus grands honneurs attendaient César. Déjà après la bataille de Pharsale (48), on l'avait, contrairement aux lois, nommé dictateur pour un an et consul pour cinq ans; il avait obtenu la puissance tribunitienne, le droit de paix et de guerre, et la possession des provinces. Après Thapsus (46), la dictature est renouvelée pour dix ans, et l'on y joint la préfecture des mœurs; il aura droit de siéger au sénat sur la chaise curule, au milieu des consulaires; il y dira le premier son avis; il donnera le signal dans toutes les courses de chars; il désignera les candidats pour les places auxquelles le peuple a nommé jusqu'à ce jour. Son char sera transporté au Capitole vis-à-vis du char de Jupiter; on y placera sa statue ayant l'image de la terre sous ses pieds, et l'on inscrira ces mots sur la base: « César est un demi-dieu. » C'est peu encore; quarante jours de supplications lui sont décrétés avec le triomphe.

Il triompha quatre fois dans le cours du même mois, mais à différents intervalles. Le premier jour des Gaulois, le second de l'Égypte, le troisième de Pharnace, et le quatrième de l'Afrique. Les ornements de ces quatre triomphes furent de matières différentes, de citronnier, d'acanthe, d'écaille de tortue et d'ivoire; l'appareil et le spectacle n'y furent pas moins variés. Au premier, il fit porter devant

[1] Montesquieu.

lui les statues en or du Rhin, du Rhône et de l'Océan, sous la forme de captifs; puis derrière son char, que traînaient quatre chevaux blancs, venait le Vercingétorix, qui fut ensuite mis à mort. Au second, il offrit aux yeux du peuple Arsinoé, sœur de Cléopâtre, la statue du Nil et l'image du Phare brillant de mille feux; au troisième, l'emblème du Pont et la statue de Pharnace, et sur le tableau de sa victoire, les trois mots fameux : *veni, vidi, vici;* au quatrième enfin, le fils de Juba, qui dut à son malheur de devenir l'un des plus savants historiens grecs. Ce fut sans doute aussi lors de ce dernier triomphe qu'il monta au Capitole entre deux haies de quarante éléphants, trophée de sa victoire d'Afrique, et portant des lustres garnis de flambeaux. Rien d'ailleurs qui rappelât Pompée, dont la mémoire était encore chère à Rome; mais des tableaux qui représentaient Scipion, Petreius et Caton se donnant la mort. Le peuple, bien que comprimé par la terreur, ne put les voir sans gémir et sans songer à ses propres maux. Du reste, comme pour le consoler par l'espoir de largesses futures, César fit porter dans sa pompe triomphale soixante mille talents d'argent et deux mille huit cent vingt-deux couronnes d'or. Enivré par tant d'éclat et tant de pompe, César aurait pu croire qu'en effet il était un demi-dieu, si les sarcasmes audacieux des soldats qui l'entouraient n'étaient venus à chaque pas lui rappeler qu'il n'était qu'un homme. Ils n'épargnaient aucune de ses faiblesses, pas même son ambition. *Fais bien*, chantaient-ils à gorge déployée, *fais bien et tu seras puni; fais mal et tu seras roi.*

Vinrent ensuite d'immenses largesses; à chaque vétéran vingt-quatre mille sesterces, le double aux centurions, le quadruple aux tribuns et aux chefs des cohortes. Il leur distribua aussi des terres, mais de distance en distance, pour ne pas dépouiller entièrement les possesseurs de ces biens. Quant au peuple, dix boisseaux de blé par tête, autant de livres d'huile, quatre cents sesterces, et une remise de deux mille sur leurs loyers. Puis encore des festins publics de deux mille tables, chacune à trois lits; des distributions de viande, des spectacles de tout genre, des combats de

gladiateurs, des représentations théâtrales dans toutes les langues et dans tous les quartiers de la ville; des jeux du cirque, des athlètes, des jeux troyens, des combats de bêtes, des batailles rangées, une nomachie. Des chevaliers eux-mêmes descendirent dans l'arène. On ne pouvait, comme le dit Cicéron, subir plus gaiement l'esclavage.

Cependant César, au milieu de l'ivresse générale, n'oublie pas des soins plus importants; il fait réformer le calendrier par Sosigène, rend les jugements aux chevaliers et aux sénateurs, et les enlève aux tribuns du trésor, prévient par une loi les attentats contre la sûreté de l'État, impose des bornes au luxe, réduit la durée des gouvernements, avilit les magistratures en les multipliant, prend des mesures pour repeupler l'Italie, envoie de nombreuses colonies, entre autres à Corinthe et à Carthage, accorde le droit de citoyen à quiconque enseigne la médecine et les arts libéraux, complète le sénat en y introduisant une foule d'inconnus, et surtout des Gaulois, qui seront pour lui des instruments dociles et l'aideront à achever l'asservissement de sa patrie.

Il restait cependant des hommes qui ne partageaient pas l'ivresse commune, et pour qui la patrie n'était pas un vain mot. Il y avait encore de vrais Romains en Espagne, et leur armée, conduite par les deux fils de Pompée, Cneius et Sextus, allait rappeler les temps de Viriathe et de Sertorius. César ne leur en laisse pas le temps, et en vingt-sept jours il arrive près de Corduba. Mais ses soldats commençaient à se lasser de tant de courses à travers le monde, ils ne voulaient plus de guerres. Aussi, quand après plusieurs combats acharnés, une bataille décisive s'engagea près de Munda (45), César vit avec douleur ses vétérans reculer. Alors arrachant le bouclier d'un de ses soldats, il s'élance lui-même au-devant de l'ennemi en s'écriant : « Eh quoi! « me livrerez-vous ainsi à des enfants? Voici pour moi la fin « de la vie, et pour vous la fin de la guerre. » A sa voix, les vétérans se rallient; cependant la victoire n'est décidée qu'à la fin du jour; trente mille Pompéiens restent sur le champ de bataille. Mais César ne se dissimula pas le dan-

ger qu'il venait de courir; aussi, en rentrant dans son camp, il dit à ses amis : « J'ai souvent combattu pour la victoire; « je viens de combattre pour la vie. » Quelques jours après, on lui apporta la tête de Cneius. Sextus seul était parvenu à trouver un asile. La fortune le cacha en Celtibérie; elle le réservait à d'autres guerres, quand César ne serait plus.

IV. CÉSAR DICTATEUR PERPÉTUEL. — SA MORT.

De retour à Rome, César triomphe de l'Espagne et tout à la fois des malheurs de la patrie. Cependant tout plie sous l'ascendant de sa fortune. Il est proclamé dictateur perpétuel, *imperator*, père de la patrie; on lui décerne les honneurs divins, on crée en son honneur un collége de prêtres qu'on appelle Juliens; on lui dresse des statues dans les temples; comme les temples, sa maison sera surmontée d'un dôme; il portera sur le théâtre une couronne d'or radiée, s'asseyera sur un trône dans la curie; son nom sera donné à un mois, à sa tribu; la monnaie sera frappée à son effigie; enfin, on élèvera un temple à Jupiter Julius.

Mais tous ces honneurs, décernés par la bassesse et la flatterie, étaient comme autant de bandelettes dont on parait la victime destinée à la mort. César en fut étourdi; il semblait s'oublier et se jouer des dignités qu'il recevait comme de celles qu'il donnait. Dans son troisième et dernier consulat, il nomma deux consuls à sa place pour les trois derniers mois, et pendant ces deux années, il ne se fit aucune autre élection que celles des tribuns et des édiles; il remplaça les préteurs urbains par des préfets, et un consul étant mort la veille des calendes de janvier, il créa Canidius consul pour le reste du jour, ce qui donna lieu aux plaisanteries si connues de Cicéron. Pauvre Cicéron qui trouvait encore à rire dans de pareils temps! César alla plus loin : comme il projetait une expédition en Orient, il osa, au mépris de toutes les lois, disposer des magistratures pour trois ans. Les Romains n'en pouvaient plus douter, ils avaient un maître. Mais ce maître, sûr de l'empire du monde, méditait de grands projets pour y rétablir l'ordre et le bien-être. Il voulait porter

la guerre chez les Parthes, et déjà il en faisait les préparatifs; il voulait au retour traverser l'Hyrcanie le long de la mer Caspienne et du Caucase, soumettre le monde barbare, les Scythes, les Germains, et revenir en Italie par les Gaules. Dans le même temps, il voulait couper l'isthme de Corinthe, creuser un canal de Rome à Circéï, dessécher les marais Pontins, etc. La mort le prévint au milieu de ces grands projets.

Le mépris de César pour les lois n'était pas la seule cause de la haine qui animait les Romains contre lui; on ne pouvait lui pardonner l'orgueil insolent avec lequel, un jour que le sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, il avait reçu, sans daigner se lever, les consuls, les préteurs et les sénateurs qui s'étaient présentés devant lui. Il était facile de voir qu'il aspirait à la royauté, ses amis d'ailleurs ne s'en cachaient pas; ils semaient dans le public que d'après un oracle des livres sibyllins les Parthes ne seraient soumis par les armées romaines que lorsqu'elles seraient commandées par un roi. Il ne resta plus aucun doute, quand, à la fête des Lupercales, Antoine, alors consul, vint à trois reprises différentes lui offrir le diadème. César refusa mollement; mais quelques jours après on vit ses statues couronnées d'un bandeau royal, et César priva de leur charge, en les injuriant, les deux tribuns, Flavius et Marcellus, qui avaient osé arracher ces diadèmes.

Dès lors sa mort fut résolue; mais il fallait un centre à la conjuration : on jeta les yeux sur Brutus, neveu et gendre de Caton. Une généalogie douteuse le faisait descendre de l'ancien Brutus qui chassa les Tarquins, et de Servilius Ahala, l'assassin de Spurius Cassius. Cette âme forte et énergique, imbue de bonne heure des principes sévères de l'école stoïcienne, était capable des plus généreuses comme des plus pénibles résolutions. Ainsi, Pompée avait fait tuer son père, et cependant, regardant la cause de Pompée comme la plus juste, Brutus avait combattu pour lui à Pharsale. César, qui le regardait comme son fils, l'avait comblé de bienfaits et semblait l'avoir désigné pour son successeur; Brutus ne l'ignorait pas, et pourtant si

la patrie l'ordonne, la patrie dont la voix est pour lui celle de la vertu, Brutus poignardera César. D'ailleurs on ne négligeait rien pour exciter son dévouement. On avait écrit sur la base de la statue de l'ancien Brutus : « Plût aux « dieux que tu fusses encore en vie! » et lui-même, alors préteur urbain, avait trouvé ces paroles écrites sur son tribunal : « Tu dors Brutus! non tu n'es pas Brutus! »

Cassius, préteur comme lui, comme lui dévoué à la cause républicaine, mais plus ennemi du tyran que de la tyrannie, s'était fait le centre de la conjuration. Lorsqu'il s'en ouvrit à ses amis, ils ne consentirent à s'y associer qu'autant que Brutus en serait le chef. « Une pareille en- « treprise, lui dirent-ils, demande moins du courage et « de l'audace que la réputation d'un homme tel que lui qui « commence le sacrifice, et dont la présence seule prouve « la justice de notre cause. » Alors Cassius va trouver Brutus, et lui demande s'il ira au sénat le jour des ides de mars, jour où, s'il est bien informé, les amis de César doivent proposer de le faire roi. « Je n'irai point, répondit « Brutus. — Mais si l'on nous y appelle — Alors mon de- « voir sera de ne pas me taire, mais de m'y opposer et de « mourir avant de voir expirer la liberté. — Quel est donc « le Romain qui voudrait consentir à ta mort? Ignores-tu « qui tu es? Crois-tu que ce soient des tisserands et des « cabaretiers, et non les premiers citoyens de Rome, qui « couvrent ton tribunal des écrits que tu y trouves chaque « jour? Des autres préteurs on attend des distributions d'ar- « gent, des spectacles, des combats de gladiateurs; mais « de toi on réclame comme une dette héréditaire le renver- « sement de la tyrannie! »

Brutus ne peut plus hésiter, il accepte, et le nombre des conjurés s'élève bientôt à soixante; mais Brutus sent les difficultés et les dangers de l'entreprise, et s'il est calme en public afin de ne pas trahir sa pensée, la nuit il n'est plus le même, et l'inquiétude qui l'agite le réveille souvent en sursaut. Témoin de ce trouble extraordinaire, Porcia sa femme, et la fille de Caton, ne veut lui demander son secret qu'après avoir éprouvé son propre courage; elle se

fait à la cuisse une profonde blessure, et quand elle est sûre de pouvoir résister à la douleur, elle parle et obtient la confidence du complot dont son époux est le chef.

Les ides de mars arrivèrent, et déjà la conspiration n'était plus un secret. Les avertissements ne manquèrent pas à César. Quelqu'un sur un faux bruit étant venu lui dire qu'Antoine et Dolabella tramaient quelques projets contre lui, il avait répondu : « Ce ne sont pas ces gens si gras « et si bien peignés que je crains, mais ces hommes mai- « gres et pâles. » Il désignait par là Cassius et Brutus. Quelque temps après on lui dénonça Brutus, en l'avertissant de se tenir en garde contre lui. « Eh! quoi, dit-il, croyez-vous « que Brutus n'attendra pas la fin de ce corps si faible? » Vainement on avait cherché à frapper son imagination par les plus étonnants prodiges; vainement un devin l'avait averti de se défier des ides de mars, vainement le jour fatal arrivé, Calpurnie, alarmée par un songe, veut le retenir et l'engager à remettre l'assemblée; Decimus Brutus, qui était aussi de la conjuration, l'entraîne, en lui représentant qu'un délai peut changer les dispositions de ceux qui veulent le déclarer roi. Chemin faisant, Artémidore de Cnide lui remit un mémoire où il l'instruisait d'une partie de la conjuration; César essaye plusieurs fois de le lire, mais la foule qui se presse sur son passage l'en empêche toujours, et il entre dans le sénat le tenant toujours à la main sans en avoir pu prendre connaissance.

Pendant ce temps les conjurés étaient loin d'être tranquilles. Le jour était déjà fort avancé, et le retard de César commençait à les alarmer. Ils eurent encore d'autres motifs d'inquiétude; un homme s'approcha de Casca, l'un des conjurés, et l'ayant pris par la main : « Casca, lui dit-il, « vous m'avez fait mystère de votre secret, mais Brutus « m'a tout dit; » Casca fut fort étonné, mais cet homme reprenant la parole en riant : « Et comment, lui dit-il, seriez- « vous devenu en si peu de temps assez riche pour briguer « l'édilité? » Sans ces dernières paroles, Casca trompé allait tout lui révéler. Un sénateur, nommé Popilius Lænas, ayant salué Brutus et Cassius d'un air plus empressé que d'ordi-

naire, leur dit à l'oreille : « Je prie les dieux qu'ils donnent « un heureux succès à votre dessein; mais je vous conseille « de ne pas perdre un moment, car l'affaire n'est plus se- « crète. »

Enfin César arrive en litière. A peine est-il descendu que Popilius Lænas s'empare de lui et engage un long entretien auquel César paraît donner la plus grande attention. Les conjurés, ne pouvant entendre ce qu'ils disaient, crurent qu'une conversation si longue ne pouvait être qu'une dénonciation détaillée. Déjà Cassius et quelques autres mettaient la main sous leurs robes pour en tirer leur poignard, et prévenir leur arrestation par une mort volontaire, quand Brutus reconnaît aux gestes de Lænas qu'il s'agit d'une prière très-vive, et la gaieté qu'il montre sur son visage rassure ses complices.

Quand le sénat fut entré dans la salle, les conjurés environnèrent le siége de César, feignant d'avoir à lui parler de quelque affaire, et Cassius portant, dit-on, ses regards sur la statue de Pompée, l'invoqua comme si elle eût été capable de l'entendre. Antoine, dont on craignait la fidélité pour César et la vigueur extraordinaire, fut retenu hors du lieu de l'assemblée par Trebonius qui engagea à dessein une longue conversation avec lui. Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur, et dès qu'il fut assis, les conjurés se pressant autour de lui firent avancer Tullius Cimber pour lui demander le rappel de son frère. Ils joignirent leurs prières aux siennes, et prenant les mains de César, ils lui baisaient la poitrine et la tête. Il rejeta d'abord des prières si pressantes, et comme ils persistaient, il se leva pour les repousser de force. Alors Cimber lui prenant la robe des deux mains, lui découvre les épaules, et C. Casca, qui était derrière le dictateur, tire son poignard et lui porte le premier, le long de l'épaule, un coup dont la blessure ne fut pas profonde. César, saisissant la poignée de l'arme dont il venait d'être frappé, s'écrie en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu ? » Casca appelle son frère à son secours en langue grecque. César, atteint de plusieurs coups à la fois, porte ses regards autour de lui pour repousser les meurtriers; mais dès qu'il



voit Brutus lever le poignard sur lui, il s'écrie en grec : « Et « toi aussi, mon fils! » Alors quittant la main de Casca qu'il tenait encore, et se couvrant la tête de sa toge, il livre son corps aux conjurés. Comme ils le frappaient tous à la fois sans aucune précaution, et qu'ils étaient serrés autour de lui, ils se blessèrent les uns les autres.

Soit hasard, soit dessein formé de leur part, il fut poussé jusqu'au pied de la statue de Pompée qui fut couverte de son sang. Il semblait que Pompée présidait à la vengeance qu'on tirait de son ennemi, qui, abattu et palpitant, vint expirer à ses pieds, percé, dit-on, de vingt-trois coups[1].

CHAPITRE XX.

ANTOINE ET OCTAVE. — SECOND TRIUMVIRAT. — GUERRE CONTRE BRUTUS ET CASSIUS. — PARTAGE DU MONDE. — GUERRE CONTRE SEXTUS POMPÉE. — LUTTE D'ANTOINE ET D'OCTAVE.

I. TROUBLES QUI SUIVIRENT LA MORT DE CÉSAR. — ANTOINE. — OCTAVE. — GUERRE DE MODÈNE. — SECOND TRIUMVIRAT.

« Il était tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avait jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran et qu'il n'y eut pas de liberté ; car les causes qui l'avaient détruite subsistaient toujours[2]. »

Le tyran venait d'être tué, mais un nouveau maître ne pouvait manquer de prendre sa place. Les conjurés n'avaient formé de plan que pour la conjuration, ils n'en avaient point fait pour la soutenir. Aussi après le meurtre du dictateur ils se réfugièrent au Capitole comme étonnés du coup qu'ils avaient porté. Ils y passèrent toute la nuit dans les

[1] Plutarque, Vies de Brutus et de César.
[2] Montesquieu.

transes. Cependant, quand vint le jour, trompés par la stupeur qui régnait dans toute la ville, ils crurent que le peuple était pour eux, et se hasardèrent à descendre jusque dans le Forum. Brutus monta à la tribune; le peuple, accoutumé à le respecter, l'écouta avec une attention qui fortifia ses premières espérances, mais bientôt les véritables sentiments de la multitude se montrèrent. Un autre conjuré, Cornelius Cinna, ayant voulu remplacer Brutus, et faire l'éloge des meurtriers, le peuple ne put se contenir, et chassa l'orateur; les conjurés se hâtèrent de regagner le Capitole, gardé par leurs gladiateurs.

Pendant ces irrésolutions, les amis de César reprenaient courage; les vétérans étaient aux portes mêmes de la ville, et menaçaient le sénat, l'empêchant surtout de rien retrancher aux promesses du dictateur. Bientôt Lepidus, que César avait choisi pour maître de la cavalerie, fit entrer dans Rome trois légions. Antoine, alors consul, obtint la ratification des actes du testament de César. Toutefois, il laissa écrire dans le décret que toute recherche contre les meurtriers serait défendue; car il ne se sentait point encore assez fort pour jeter le masque. Le parti sénatorial semblait se relever; les meurtriers ne soutenaient point, il est vrai, la vigueur de leurs premiers coups, mais cependant leur audace faisait croire à de secrètes ressources. Aussi Antoine hésitait, et promit même de se réconcilier avec Brutus; mais les hésitations des conjurés le rassurèrent, et il ne chercha plus que les moyens d'accroître ses forces et le nombre de ses partisans.

Au moment de sa mort, César, qui se préparait à une longue expédition, avait distribué pour plusieurs années les charges et les provinces. Plusieurs des assassins avaient eu part à cette distribution : Brutus avait la Macédoine; Cassius, la Syrie; Trebonius, l'Asie; Cimber, la Bithynie; Decimus Brutus, la Cisalpine. Antoine eut soin de rappeler au peuple les bienfaits du dictateur envers ses meurtriers. Ayant obtenu de célébrer les funérailles de César, il parvint par ses discours artificieux à émouvoir la multitude. D'abord il lui lut le testament, sur lequel Brutus était por-

té pour un legs considérable. Lorsqu'il fut à l'article où César promettait quatre-vingt-quinze deniers à tous les citoyens, et donnait ses jardins au peuple, la reconnaissance fut vive. L'indignation éclata lorsqu'il montra la robe sanglante de César; on faillit massacrer les meurtriers.

C'était une déclaration de guerre que leur faisait Antoine; cependant il ménagea encore le sénat, et fit rendre une loi qui abolissait la dictature. Il rappela Sextus Pompée, qui obtint la surintendance des mers avec une large indemnité. Ces actes semblaient rapprocher Antoine du sénat; il profita de l'empressement des sénateurs pour se faire donner une garde de six mille hommes. Alors il renonça à tout ménagement. Il s'était emparé des papiers du dictateur, et y inscrivait tout ce qu'il voulait : avait-il un homme à gagner, il lui faisait donner, au nom de César, une somme d'argent ou une charge. Son alliance avec Lepidus fut cimentée par la nomination de celui-ci au pontificat. Les meurtriers n'eurent plus alors qu'à quitter l'Italie pour se soustraire à la puissance d'Antoine. Brutus et Cassius gagnèrent la Grèce; Trebonius et Cimber se rendirent à leur gouvernement. Aussitôt Antoine les fait dépouiller par le peuple de leurs provinces, donne la Syrie à Dolabella, garde pour lui la Macédoine, et laisse toutefois Cyrène à Brutus, et la Crète à Cassius, comme dernière preuve qu'il ne veut pas rompre avec eux.

Cependant il existait un héritier du nom de César et de sa fortune, le jeune Octave, fils d'Octavius, homme intègre, mais d'une naissance peu distinguée, et d'Attia, nièce de César. Quelque temps après la mort de César, il arriva à Rome d'Apollonie, où il achevait ses études. « C'était un enfant de dix-huit ans, petit et délicat, souvent malade, boitant fréquemment d'une jambe, timide et parlant avec peine, au point que plus tard il écrivait d'avance ce qu'il voulait dire à sa femme; une voix sourde et faible : il était obligé d'emprunter celle d'un héraut pour parler au peuple. Assez d'audace politique, car il en fallait pour venir à Rome réclamer la succession de César; d'autre courage, point; craignant le tonnerre, craignant les ténèbres, craignant

l'ennemi, et implacable pour qui lui faisait peur[1]. » Arrivé à Rome il déclara qu'il venait venger César et acquitter ses legs au peuple.

La position d'Octave était difficile. Prendre le nom de César, c'était se porter son vengeur. En outre, du moment qu'il acceptait la succession de son père adoptif, il lui fallait aussi payer les legs qu'il avait faits au peuple et aux vétérans. Or, Antoine s'était emparé, pour son propre usage, des sommes laissées par le dictateur. Octave ne recula pas cependant, et dût sa fortune y passer tout entière, il promit d'accomplir les legs. Antoine vit avec déplaisir l'arrivée du jeune César; Octave de son côté ne lui fit point d'avances, car s'allier à lui, c'était courir le risque de n'être que le second dans le parti des Césariens; Antoine eût absorbé toute la gloire d'Octave. D'ailleurs le premier semblait vouloir travailler pour lui-même : il s'était chargé d'exécuter les actes du dictateur, afin de se mettre en quelque sorte à la place de César; mais il n'avait ni l'activité, ni la résolution de son général; lui aussi il montra trop d'hésitation, et ce fut ce qui le perdit. Il ménagea le sénat, les meurtriers, les vétérans, tout le monde, faisant tour à tour à l'un le sacrifice de l'autre. C'est ainsi qu'oubliant de quel parti César avait été le chef, il rappelait Sextus Pompée, faisait tuer un homme qui se disait petit-fils de Marius, parent de César, et élevait, sur la place même du bûcher, une colonne funèbre avec ces mots : *Au Père de la patrie*. Il ne comprenait pas non plus le pouvoir de l'argent sur les légions. Cette prodigalité de César qui lui faisait donner tout pour tout gagner, Antoine ne la connaissait que pour s'acheter à lui-même de nouveaux plaisirs. Cette clémence politique de son ancien chef qui s'arrêtait devant le châtiment inutile, pour imposer un dévouement et un sacrifice sans bornes, Antoine ne la connaissait pas davantage. Une légion l'ayant accueilli avec des murmures, il la fit impitoyablement décimer.

Octave tenait une conduite bien différente. Pour faire honte à Antoine, il vendit tous ses biens afin de payer

[1] Michelet. Hist. rom., t. II.

l'argent promis par César aux citoyens. Il caressait les vétérans de son père, leur promettait de leur conserver, d'augmenter même les dons qu'ils en avaient reçus. Vis-à-vis du sénat, sa conduite ne fut pas moins habile; ce corps, pressé d'un côté par Antoine, de l'autre par les conjurés, accueillit ce jeune homme qui semblait n'avoir aucune ambition et ne voulait, disait-il, que venger la mort de son père. Le sénat crut qu'Octave serait un instrument commode, que par lui il pourrait s'assurer les vétérans, et contenir ainsi les deux partis opposés. Ce fut Cicéron qui fit adopter cette politique au sénat. Il avait eu de vifs démêlés avec Antoine; aussi accueillit-il Octave avec empressement. Le jeune homme paraissait d'ailleurs plein de docilité, il se soumettait aux conseils du vieil orateur, adoptait tous ses plans, disait ne vouloir se conduire que par ses avis, et l'appelait son véritable père. Ainsi cet enfant de dix-huit ans, naguère inconnu à Rome, se trouvait avoir en quelque temps gagné Cicéron et le sénat, le peuple et les vétérans. Il avait créé un parti que Cicéron et le sénat croyaient à la vérité pouvoir diriger, mais dont il était le véritable chef.

Antoine, qui l'avait reçu d'abord avec dédain, commença bientôt à le craindre, et reconnaissant la nécessité d'avoir une armée, il se fit donner la Cisalpine, et fit venir les légions de Macédoine. Son départ pour Brindes, où il alla recevoir ses nouvelles troupes, qui lui montrèrent d'ailleurs beaucoup de froideur, fut comme le signal de la guerre. Il y eut contre lui dans le sénat une explosion de haine et de colère. Cicéron, ne gardant aucune mesure, prononça contre lui un discours violent. C'est la première Philippique. A cette nouvelle, Antoine marcha sur Rome, se promettant d'en finir, cette fois, avec tous ses ennemis; mais il trouva la ville bien gardée. Octave avait parcouru l'Étrurie, le Samnium et la Campanie, appelant autour de lui tous les vétérans. Bientôt il eut dix mille hommes. Son armée s'augmentait chaque jour par les défections qui s'opéraient dans celle d'Antoine. Les soldats de celui-ci, qui s'indignaient d'avoir vu trois cents de leurs com-

pagnons égorgés aux pieds de Fulvie, passèrent à son rival. Deux légions entières firent ainsi défection. Aussi Antoine, après avoir reparu quelques jours à Rome, s'empressa de s'enfuir dans la Cisalpine, où il alla organiser la guerre civile.

Le sénat était en effet décidé à pousser les choses avec vigueur. Il se voyait maintenant une armée, un chef qu'il croyait diriger à son gré, puis les deux consuls, tous les magistrats, l'autorité enfin de la république. Cicéron parla encore contre Antoine, et fit autoriser Octave à partir pour la Cisalpine accompagné des deux consuls Hirtius et Pansa (43). Antoine tenait déjà Decimus Brutus enfermé dans Modène. C'était un des meurtriers de César; Octave n'hésita pas cependant à s'avancer pour le délivrer. Son armée, unie à celle des deux consuls, fit lever le siége. Une bataille s'étant livrée, Antoine fut vaincu; mais les deux consuls restèrent sur le champ de bataille. Il faut avouer que si Octave ne fut pas coupable de leur mort, il fut singulièrement aidé des circonstances, car il ne pouvait arriver d'événement plus heureux pour lui, la mort des deux consuls le laissant seul chef de l'armée sénatoriale.

Cependant le sénat crut que son habile politique allait être couronnée du plus grand succès. Antoine était fugitif au delà des Alpes; Octave avait parfaitement rempli ce qu'on demandait de lui. On crut n'en avoir plus besoin et pouvoir le mettre de côté. Decimus Brutus fut chargé de continuer la guerre. Octave demanda l'ovation, on la lui refusa; il demanda le consulat, on lui répondit assez plaisamment qu'il n'avait pas l'âge nécessaire pour cette charge, comme s'il était encore quelqu'un dans la république qui observât les lois. C'était trop d'imprudence. Cicéron tâcha vainement de la faire comprendre au sénat, on ne l'écouta point, mais on eut bientôt sujet de s'en repentir. « *Vous refusez le consulat à notre général*, avait dit le centurion envoyé par Octave, *cette épée le lui donnera.* » Octave en effet marche sur Rome, s'y fait nommer consul, assemble les comices, qui reconnaissent son adoption par César et condamnent à mort les meurtriers du grand homme. Dès ce moment Oc-

tave a jeté son masque : il reprend son rôle véritable. Maintenant qu'il a une armée et la charge de consul, il peut, sans craindre de perdre dans l'alliance, s'unir avec Antoine.

Le sénat l'avait chargé de la guerre contre Lépide et Antoine ; il conclut d'abord une trêve avec eux. Bientôt une conférence des trois chefs a lieu, et d'une île du Reno, près de Bologne, sort le second triumvirat. Ils se décernent pour cinq ans le pouvoir consulaire, se partagent les provinces. Antoine et Octave doivent marcher contre Cassius et Brutus qui ont rassemblé des forces immenses. Lépidus pendant ce temps gardera l'Italie. Mais en partant pour la Grèce, Octave et Antoine ne veulent point laisser d'ennemis derrière eux ; les ennemis seront donc proscrits et massacrés. D'ailleurs, il faut de l'argent pour faire la guerre, il en faut pour satisfaire aux prétentions des légions ; car elles sont toutes-puissantes : ainsi elles veulent que pour cimenter l'alliance, Octave épouse Fulvie, belle-fille d'Antoine, et Octave obéit.

Alors commencent d'horribles massacres ; trois cents sénateurs, deux mille chevaliers sont désignés au poignard des assassins. Chacun des trois triumvirs réclame le sang de ses ennemis, et accorde en échange celui d'un parent ou d'un ami. Octave sacrifia Cicéron à Antoine, qui de son côté lui abandonna César, son oncle maternel, et Lepidus sacrifia à tous deux son frère Paulus. Le massacre s'étendit bientôt à toute l'Italie, et, il faut le dire, des trois triumvirs, Octave se montra le plus cruel.

Les trois tigres se lassèrent enfin de cette horrible curée, et songèrent à exécuter le principal article de leur traité, la guerre contre Brutus et Cassius.

GUERRE CONTRE BRUTUS ET CASSIUS. — PARTAGE DU MONDE.

Lorsque les proscriptions faites par les triumvirs pour se délivrer de leurs ennemis et accumuler de grandes sommes furent terminées, ils songèrent à exécuter enfin le principal article de leur traité, la guerre contre les assassins de César.

L'empire romain se trouvait partagé également entre les deux partis, car si le premier était en possession de l'Italie et des provinces de l'Occident, le second occupait tous les pays situés à l'Orient, et la puissance navale de Sextus Pompée paraissait devoir leur assurer l'empire de la mer. Toutefois les ressources n'étaient pas égales. La possession de la Macédoine, de l'Asie Mineure, ne pouvait compenser celle de l'Italie, le centre de l'empire, de l'Espagne et de la Gaule, où les triumvirs pouvaient trouver à bon marché d'excellents soldats. Plus tard, dans les révolutions de l'empire, nous verrons les légions d'Asie presque toujours vaincues par celles de l'Europe occidentale.

Dès l'automne de l'année 44, M. Brutus était parvenu à s'emparer de la Macédoine, tandis que Cassius de son côté avait pris possession de la Syrie. Tous deux eurent d'abord quelques ennemis à combattre. L'an 43, Brutus fit prisonnier le frère d'Antoine. De son côté, Cassius eut à combattre Dolabella, qui s'était emparé de l'Asie en faisant mourir le proconsul Trebonius. Le sénat l'avait déclaré ennemi public, Cassius le tint enfermé dans Laodicée, et le força de se donner la mort. Les Lyciens, les Rhodiens et Cléopâtre avaient soutenu Dolabella. Cassius les châtia sévèrement. Rhodes surtout fut impitoyablement traitée. l'Asie Mineure fut aussi contrainte de fournir son contingent à la guerre civile; il fut lourd, car Cassius exigea tout d'un coup le tribut de douze années. Cette malheureuse Asie avait d'abord montré à ses vainqueurs tant de richesses qu'on ne croyait pouvoir jamais l'épuiser. Dans certaines villes, il fallut pour payer l'impôt vendre toutes les propriétés publiques, les temples furent dépouillés; enfin on vendit comme esclaves quelques-uns des habitants. Brutus souffrait et s'indignait de ces exactions, il aurait voulu que la cause qu'il défendait triomphât sans qu'on fût obligé de recourir aux moyens violents et injustes qu'employaient les triumvirs eux-mêmes.

Lorsque les deux chefs réunirent leurs forces à Smyrne, elles se montaient à cent mille hommes, quatre-vingt mille légionnaires et vingt mille chevaux. Les triumvirs en avaient

un peu plus, cent mille fantassins, mais treize mille cavaliers seulement. Lepidus était resté à Rome avec le titre de consul; Octave et Antoine se chargeaient de la conduite de la guerre.

La Grèce allait être encore une fois le théâtre d'une de ces grandes luttes qui décident du sort du monde; le passage de Brindes, en Grèce, ne s'effectua pas sans danger. Sextus Pompée battit Octave, un autre chef harcela constamment Antoine; mais enfin les troupes passèrent. Ce fut dans les plaines de Philippes, en Macédoine, que se rencontrèrent les deux armées (42). Il y eut deux batailles; dans la première, Cassius, voyant les retranchements forcés par Antoine, se donna la mort; dans la seconde, Brutus, vainqueur à l'aile droite, laissa son centre se dégarnir; Octave, qui s'était prudemment tenu éloigné pendant le feu de la bataille, profita de cette faute, et s'empara du camp républicain, tandis qu'Antoine prenait en queue les ennemis. Brutus vaincu se fit donner la mort.

Après la victoire, les deux triumvirs mirent autant de différence dans leur conduite qu'ils en avaient mis durant la bataille : Antoine, content du succès, parut ne plus connaître d'ennemis; Octave s'acharna au contraire sur les vaincus. Il fit traîner devant son tribunal ceux qui avaient échappé à la mort, et en condamna bon nombre à être passés par les verges. Il poussa la cruauté jusqu'à faire battre un fils contre son père. Cependant tout n'était point fini; Brutus et Cassius étaient morts, il est vrai, et, avec eux, le parti républicain, qui n'avait plus qu'un défenseur très-suspect dans Sextus Pompée; mais les triumvirs se trouvèrent embarrassés de cette victoire même. Ils ne l'avaient obtenue qu'au prix des plus brillantes promesses; les cent mille légionnaires qu'ils avaient conduits à Philippes voulaient des récompenses; il leur fallait de l'argent, des terres, et les triumvirs se trouvaient réduits à recommencer une guerre plus dangereuse contre les propriétaires. Pour satisfaire l'avidité de leurs soldats, ils se partagèrent la tâche : Antoine se chargea de fournir l'argent, Octave de distribuer les terres. Ils firent aussi un nouveau partage du

monde romain : l'Espagne et la Numidie augmentèrent les possessions d'Octave ; Antoine ajouta aux siennes la Transalpine et l'Afrique. Chacun d'eux aurait bien voulu avoir l'Italie ; mais être maître de la Péninsule, c'était posséder Rome, et aucun d'eux ne voulait laisser à son collègue le siége du gouvernement, le lieu d'où émanait toute autorité légale. Dans cette nouvelle distribution des provinces, Antoine et Octave oublièrent presque Lépide, qui joue dans le deuxième triumvirat le même rôle que Crassus dans le premier, et que ses collègues finiront par dépouiller. Toutefois les triumvirs ayant encore besoin de lui, convinrent que s'il était trop mécontent, on lui céderait l'Afrique.

Cependant toutes les provinces n'étaient pas soumises : l'Orient surtout, où Cassius avait trouvé tant de ressources, avait besoin d'être visité par les possesseurs de l'empire. C'était là d'ailleurs que devait se trouver les richesses dont les triumvirs avaient besoin. Antoine partit donc pour l'Orient.

III. ANTOINE EN ORIENT. — CLÉOPATRE. — FULVIE. — GUERRE DE PÉROUSE. — RÉCONCILIATION DES TRIUMVIRS. — NOUVEAU PARTAGE DU MONDE. — GUERRE CONTRE SEXTUS POMPÉE.

L'Asie, qui avait déjà tant payé, dut se saigner encore. Antoine prit tout et garda tout pour lui ; il lui fallait en effet des sommes immenses pour fournir aux dépenses de sa vie nouvelle. Ce n'était plus le rude soldat, le lieutenant de César, l'homme habitué à toutes les privations, à toutes les fatigues ; les mœurs de l'Orient l'avaient gagné. Ainsi, en arrivant à Éphèse, il souffrit qu'on le reçût comme le dieu Bacchus. Dès lors il s'abandonna à tous les vices, et on le vit bientôt surpasser les Asiatiques par son luxe et sa mollesse. En quelques mois il dissipa les revenus de plusieurs années. Autour de lui se pressaient une foule de débauchés qui pillaient le pays en son nom. Cependant il se montra bon parfois : ainsi on le vit combler de bienfaits ceux qui avaient souffert pour leur fidélité à César, comme

Rhodes, Tharse, Laodicée, et le Juif Hérode, qu'il fit roi de Jérusalem. Il pardonna à ceux qui avaient porté les armes contre lui, exceptant seulement ceux qui avaient frappé César. Du reste, cette clémence avait peut-être un but politique; il ne fallait point augmenter le nombre des proscrits qui allaient porter leur haine chez les Parthes et les instruire à combattre les Romains.

Les rois de l'Asie regrettaient toujours leur ancienne indépendance : toutes les fois qu'une guerre civile divisait Rome, ils prenaient parti pour le plus faible. C'est ainsi qu'ils aidèrent Pompée contre César, qu'ils envoyèrent des secours à Brutus et à Cassius. C'était un moyen, en éternisant la guerre, de la rendre fatale à Rome. De tous ces rois, le plus puissant était celui des Parthes. Depuis leur victoire sur Crassus, les Parthes se rapprochaient chaque jour des provinces romaines, et soutenaient de loin ceux qui, dans les troubles qui suivirent la mort de César, s'étaient emparés de l'autorité dans les villes de la Syrie. Bientôt ils vinrent eux-mêmes envahir les provinces romaines; conduits par le pompéien Labienus, ils pénétrèrent en Syrie, en Cilicie, et jusque dans la Carie. Un général romain, que Pompeius Strabon avait conduit à Rome comme captif derrière son char de triomphe, battit deux fois les Parthes en Syrie, et vengea Crassus en tuant Pacorus, fils de leur roi. Un autre général prit Jérusalem, où les Romains étaient entrés pour la première fois vingt-six ans auparavant, détrôna Antigone que les Parthes avaient mis sur le trône, et y plaça Hérode, ami dévoué d'Antoine. Encouragé par les succès de ses lieutenants, Antoine envoya sa cavalerie piller Palmyre, qui, située dans le désert, au point de rencontre des deux grandes routes commerciales de l'Arabie et de la Mésopotamie, était le centre où venaient s'accumuler les denrées de l'Inde et de la péninsule arabique. Grâce à son heureuse position, elle rivalisait avec les villes les plus opulentes de l'Asie et de l'Égypte. Aussi était-il de l'intérêt d'Antoine, maître de la Syrie et de la Judée par ses lieutenants, et de l'Égypte par Cléopâtre, de renverser une ville qui avait voulu jouer le rôle si difficile d'État

neutre entre les deux colosses de l'empire romain et de l'empire des Parthes. Un autre lieutenant d'Antoine pénétrait en même temps dans l'Arménie, et s'emparait des défilés du Caucase.

Ainsi le triumvir allait se trouver maître des trois grandes routes du commerce, *celle du Caucase*, *celle de Palmyre* et *celle d'Alexandrie*. Mais les avantages que lui promettait cette heureuse position, il ne pouvait en jouir tant que les Parthes inquiéteraient la Syrie; il se décida donc à marcher contre eux. Avant de partir, il voulut demander compte à la reine d'Égypte de la conduite équivoque qu'elle avait tenue dans la guerre contre Brutus et Cassius; peut-être aussi espérait-il la faire contribuer aux frais de sa nouvelle guerre. Cléopâtre vint le trouver à Tarse, remonta le Cidnus sur une galère dont la proue était dorée, les voiles de pourpre, et les rames argentées; elle se présenta devant lui avec les attributs que l'imagination brillante des Grecs donnait à Vénus. Antoine séduit oublia son expédition, et la suivit en Égypte. Il y resta plongé dans toutes les délices de la *vie inimitable*, jusqu'au moment où le bruit de la guerre de Pérouse vint le réveiller de son sommeil, et lui rappeler qu'il avait un rival dangereux.

Après la bataille de Philippes, Octave, moins belliqueux et plus adroit, avait pris pour lui la tâche moins brillante, mais plus utile, d'exécuter les promesses faites par César aux vétérans, et de leur distribuer des terres en Italie. C'était un sûr moyen de les attacher à sa personne; car les soldats devaient se rappeler plus volontiers le chef qui leur aurait donné des terres que celui qui n'avait fait que les leur promettre. Ce fut en Italie qu'Octave les établit; il comprenait bien que c'était un moyen indirect de se rendre maître de la Péninsule. Il est vrai que pour leur donner ces terres, il fallait dépouiller les habitants. Aussi cette mesure violente souleva des plaintes générales; mais qu'importaient au triumvir les plaintes du peuple : il s'appuyait sur les soldats, et pourvu que les soldats fussent contents, il s'inquiétait peu du reste. Après avoir dépouillé les Italiens, il fallut enlever à ceux qui possédaient encore quelque chose

l'argent nécessaire pour les gratifications. On alla jusqu'à dépouiller les temples de leurs richesses, sans pouvoir assouvir l'avidité des vétérans.

C'est de cette époque, à vrai dire, que commença le règne des soldats. L'ancienne discipline à laquelle la république avait dû ses nombreux succès était depuis longtemps inconnue dans les camps. Sous Marius, sous César, la discipline s'était encore conservée; quoique Marius eût ouvert le premier les légions aux prolétaires, il ne fut pas moins pour eux un chef sévère, et l'on parla longtemps des *mulets* de Marius. Au temps de César le mal avait fait bien des progrès; cependant ses talents militaires, dix années passées sous les tentes, au milieu des soldats, dans les guerres périlleuses de la Gaule, lui avaient assuré l'obéissance de ses troupes. Mais l'avidité et la turbulence des légions qui avaient fait la guerre sous le second triumvirat ne pouvaient être arrêtées par Octave, dont le courage équivoque leur imposait peu. Aussi fallait-il à chaque instant réprimer quelque sédition. Un jour au théâtre, un soldat, ne pouvant gagner le gradin qui lui était assigné, se plaça parmi les chevaliers. Octave lui ordonna de sortir. Lorsque ses camarades le surent, le malheureux faillit être tué pour avoir laissé avilir ce qu'ils appelaient la dignité de leur corps. Une autre fois, Octave devait passer la revue d'une légion; comme il se fit attendre, les soldats se mirent à parler mal de lui. Un centurion voulut prendre sa défense, ils le jetèrent dans une rivière et placèrent ensuite son cadavre sur le chemin d'Octave, qui feignit de ne pas s'apercevoir de cette menace, et recommanda doucement aux soldats de ne point se laisser aller à ces querelles violentes. Quoi qu'il en soit de ces faits, Octave n'en avait pas moins atteint son but; les légions lui étaient dévouées, il pouvait compter sur elles.

Fulvie, l'épouse d'Antoine, cette femme cruelle aux pieds de laquelle son mari avait fait égorger trois cents vétérans; Fulvie, dont Octave avait repoussé les avances, et à qui la haine et l'intérêt ouvrirent les yeux, comprit que cet ascendant que prenait Octave sur les soldats pourrait devenir fatal à son époux. Elle suivit la même politique qu'Octave, le com-

battit avec ses armes, rivalisa avec lui de générosité à l'égard des soldats, chercha à se former un parti, et, décidée à tout faire pour rappeler Antoine, qui s'endormait dans les délices de l'Égypte, elle excita son beau-frère Lucius Antonius à la guerre civile. Antonius parvint à se faire des partisans en promettant de rétablir les anciennes formes républicaines, de combattre Octave et même son propre frère. Il obtint d'abord quelques avantages : cependant les soldats intervinrent, et l'on négocia. Mais Octave parvint à faire recommencer les hostilités, et Lucius se vit bientôt enfermé dans Pérouse où trois armées l'assiégèrent. Après avoir résisté trois mois, il se rendit à Octave qui, pour ne pas se brouiller avec son frère, l'épargna, et l'envoya comme proconsul en Espagne (41). Quant aux soldats de Lucius, ils furent sauvés par ceux d'Octave qui forcèrent le triumvir à la clémence : il fit tomber sa colère sur les habitants et les magistrats de Pérouse, plus de quatre cent chevaliers ou sénateurs furent égorgés sous ses yeux, et la malheureuse ville fut livrée aux flammes. Fulvie s'en alla mourir de dépit en Grèce, auprès d'Antoine qu'elle était parvenue à arracher d'Alexandrie.

Cependant Antoine approchait. Domitius Ahenobarbus avait réuni sa flotte à la sienne. Sextus Pompée s'unissait à Antoine, malgré le mariage d'Octave avec Scribonia, sœur de son beau-père. Avant l'arrivée d'Antoine, Octave se débarrassa de Lepidus, qui lui était suspect, et l'envoya en Afrique ; mais les soldats ne voulurent pas d'une guerre où il n'y avait rien à gagner. Déjà à l'époque de la guerre de Pérouse, ils avaient voulu imposer la paix ; Antoine et Fulvie, qui s'étaient moqués du sénat botté, avaient eu à s'en repentir. Les triumvirs ne s'exposèrent point au terrible mécontentement des légions. Mécène pour Octave, et Pollion pour Antoine, firent un traité qui partageait de nouveau l'empire. Octave eut l'Occident, Antoine prit l'Orient (40). Pour sceller cette union, César donna en mariage sa sœur Octavie à son rival. Restait Sextus Pompée : les triumvirs auraient bien voulu l'accabler ; mais les plaintes publiques excitées en partie par la crainte de la famine les

forcèrent de renoncer à leurs projets. Il fallut s'accommoder avec lui, et signer à Misène un traité qui lui cédait la Sicile, la Sardaigne et la Corse (39). On lui promit encore l'Achaïe et le consulat pour l'année suivante, et les proscrits réfugiés auprès de lui recouvrèrent une partie de leurs biens. Après ces dispositions, les contractants, pour donner au monde un signe de leur bonne intelligence, eurent plusieurs entrevues; mais chacun ne se rendait chez l'autre qu'avec la méfiance la plus vive. Un jour qu'Antoine et Octave étaient sur le vaisseau prétorien de Sextus, Ménas, l'affranchi de ce dernier, vint lui proposer de couper le câble et d'emmener les triumvirs en pleine mer : « Pourquoi ne « l'as-tu pas fait sans me le dire? » répondit Pompée.

L'histoire de Rome n'est plus que celle de quelques hommes. Ce sont maintenant Octave, Antoine et Pompée qui président à toutes les affaires, qui font tout par eux-mêmes; maintenant les étrangers et les esclaves sont promus aux premières charges. Le consulat est sans crédit, c'est une récompense dont se servent les triumvirs; et pour multiplier davantage ces gratifications, ils diminuent la durée des fonctions. Il est rare de voir un consul achever son année : presque toujours il est forcé de se démettre pour céder ses honneurs à un consul substitué. Il n'en saurait être autrement, puisque le sénat et le peuple sont sans force, et que tout le pouvoir est passé entre les mains de deux hommes.

Sextus ne pouvait pas espérer que son alliance avec les triumvirs fût durable. Si le traité de Misène avait été exécuté, il se serait trouvé le dominateur de la Méditerranée; il aurait tenu Rome et l'Italie dans sa dépendance, par la menace continuelle de la famine. Antoine et Octave ne pouvaient d'ailleurs faire amitié avec le fils de Pompée. Quelques démentis qu'ils eussent déjà donnés à leur zèle pour la mémoire de César, ils ne pouvaient pas cependant s'unir ainsi avec l'ennemi de leur maison. Antoine laissa à Octave le soin de le combattre : c'était, pensait-il, une tâche peu brillante; il préférait son expédition contre les Parthes. Octave accepta, bien que la chose parût difficile (38). Les légions furent exercées à la discipline et au courage par Agrippa, qui

les conduisit contre les Gaulois qui s'étaient soulevés, passa le Rhin comme avait fait César, puis alla combattre les Pannoniens et les Dalmates. Mais ce n'était pas tout : pour vaincre Sextus, qui était parvenu à se maintenir en Sicile, il fallait une flotte, et Octave se trouvait dans la même position que Rome au commencement de la première guerre punique; il n'avait ni vaisseaux ni matelots. Agrippa suppléa à tout; des galères furent construites, des matelots improvisés. L'art nautique n'avait guère avancé depuis la première guerre punique; la chiourme fut exercée sur le lac Lucrin. Il y eut d'ailleurs des défections dans la flotte pompéienne. Sextus n'avait point, comme son père et comme Brutus, confié des commandements à des proscrits de grand nom, mais aussi de grande ignorance; il avait placé des affranchis à la tête de ses flottes. Ceux-ci étaient habiles, il est vrai; mais, indifférents à la cause qu'ils défendaient, ils trahissaient volontiers leur maître pour un peu d'or. L'un d'eux, Mélas, livra à Octave, avec soixante vaisseaux, la Sicile et la Sardaigne (37). Cette défection n'assurait pourtant pas la victoire au triumvir, qui fut battu deux fois, et vit sa flotte dispersée et détruite par la tempête.

D'un autre côté Antoine, après un séjour de quatre ans en Grèce, s'était rapproché de l'Italie avec trois cents vaisseaux. Peut-être voulait-il se joindre à Sextus Pompée, et par là se défaire d'un rival redoutable. La vertueuse Octavie prévint toute collision, et dans une entrevue que les deux triumvirs eurent à Tarente (36), Antoine donna cent vingt vaisseaux à Octave, qui à son tour lui fournit vingt mille légionnaires.

Cependant Agrippa, de retour des Gaules, relève par la victoire de Myles la fortune d'Octave, et rabaisse l'orgueil de Sextus, qui déjà se faisait appeler le fils de Neptune. Enfin, la bataille de Nauloque (36) acheva la défaite de Pompée, qui de trois cents vaisseaux n'en put sauver que dix-sept, avec lesquels il se déroba aux poursuites de l'ennemi, réduit, pour cacher sa fuite, à faire éteindre le fanal du vaisseau prétorien et à jeter son anneau dans la mer pour n'être pas reconnu. Il se retira en Asie, avec

l'intention de se réunir à Antoine; mais celui-ci, auquel il aurait pu être si utile, rejeta ses offres. Pompée, défait par le préfet de Syrie, fut jeté dans un cachot où on lui ôta la vie.

IV. AFFAIRES D'ORIENT JUSQU'A LA RUPTURE ENTRE LES TRIUMVIRS.

En retournant dans l'Orient, après la paix de Misène, Antoine passa par la Grèce et s'arrêta quelque temps dans Athènes, où on lui offrit la main de Minerve; il accepta, mais exigea mille talents pour dot. Cependant les préparatifs des Parthes rendaient une expédition nécessaire. Antoine se décida enfin à l'entreprendre. Il n'alla même pas en Égypte, et fit venir Cléopâtre en Syrie au milieu de ses armements. Toutefois il lui prodigua des dons qui le compromirent beaucoup aux yeux des Romains. Il lui donna la Phénicie, la Célésyrie, l'île de Chypre et une grande partie de la Cilicie; il y ajouta le canton de la Judée qui porte le baume, et l'Arabie des Nabathéens, qui s'étend depuis la mer Rouge jusqu'à l'Océan. C'étaient les domaines que les rois d'Égypte avaient si longtemps disputés aux Séleucides. Par cette réunion de tous les pays commerçants de la Méditerranée orientale, l'Égypte allait devenir le centre et l'entrepôt de tout le commerce de l'Asie. S'il y avait eu plus de virilité dans ce royaume, la donation d'Antoine aurait pu en faire un État puissant que Rome n'aurait pu aisément effacer. Il distribua également à de simples particuliers des tétrarchies et de vastes royaumes, et dépouilla plusieurs rois de leurs États, entre autres Antigone, roi des Juifs, qu'il fit même décapiter publiquement. Ces dispositions faites, il commença son expédition. L'occasion semblait favorable pour accomplir enfin les projets de César: les Parthes étaient divisés, et les plus nobles d'entre eux, réfugiés près d'Antoine, lui contaient que leur roi Phraate avait tué son père et ses vingt-neuf frères. Le roi d'Arménie offrait un passage à travers ses montagnes, et épargnait aux Romains le danger de traverser les plaines si fatales à Crassus. Ce roi réunit même un corps auxiliaire de

six mille chevaux et de sept mille fantassins à l'armée romaine, forte de soixante mille hommes et de dix mille cavaliers.

Mais pressé d'en finir pour retourner plus promptement auprès de Cléopâtre, Antoine laisse derrière lui ses machines de guerre, et pénètre rapidement jusqu'à Praapsa. La défection du roi d'Arménie, intimidé ou gagné par les Parthes, l'oblige de traiter avec Phraate, qui lui promet de le laisser tranquillement opérer sa retraite, et qui, pendant les vingt-sept jours qu'elle dure, lui livre dix-huit combats. Cependant à force de discipline et de courage, les Romains échappèrent aux flèches des Parthes, et Antoine parvint à ramener en Syrie les débris de son armée. Vingt mille hommes avaient péri dans la retraite. Il se vengea du roi d'Arménie, en s'emparant de sa personne et de son royaume. Maître par là des fortes positions de l'Arménie, il menaçait de bien près les Parthes; mais au lieu de les attaquer, il alla triompher à Alexandrie avec toute la pompe d'un triomphe romain (34), et fit observer tous les usages usités à Rome en pareil cas, offensant ainsi les Romains qui le voyaient mettre une ville barbare au niveau de la capitale de l'empire.

Mais l'indignation fut portée à son comble quand on apprit que, couvert des attributs d'Osiris, le vieux lieutenant de César siégeait sur un trône d'or à côté de Cléopâtre, revêtue des ornements de la déesse Isis, et qu'oubliant qui il était, il partageait ses conquêtes aux deux fils qu'il avait eus de Cléopâtre. Ainsi Alexandre eut en partage l'Arménie, la Médie, et le royaume des Parthes qu'Antoine espérait soumettre; Ptolémée, son second fils, eut la Cilicie et la Phénicie. Il les présenta au peuple, Alexandre avec la tiare persane, et Ptolémée avec le costume des successeurs d'Alexandre. Cette distribution ridicule des royaumes de l'Orient fut, dit-on, rédigée par écrit dans des actes publics, qu'Octave supposa peut-être, et dont il fit courir les copies à Rome. Toutefois il attendit encore quelque temps, laissant Antoine indisposer de plus en plus les Romains par ses extravagances. Octavie d'ailleurs s'interposait entre eux. Elle

avait obtenu d'aller rejoindre en Grèce, avec des présents d'armes, d'argent et de chevaux, son mari qui se préparait à une seconde expédition contre les Parthes. Il s'était élevé vers ce temps entre le roi des Mèdes et Phraate ; roi des Parthes, une grande contestation dont le résultat fut l'arrivée, auprès d'Antoine, d'ambassadeurs mèdes, qui l'engagèrent à déclarer la guerre aux Parthes, promettant que leur roi le seconderait de toutes ses forces. Cette proposition avait fait concevoir au triumvir les plus grandes espérances. Elle lui assurait ce qui lui manquait dans sa première expédition, de la cavalerie et des gens de trait. Séduit par les intrigues de Cléopâtre, Antoine renvoya au printemps l'expédition de Médie, quoiqu'il eût appris que les Parthes étaient en proie à des dissensions. En même temps il fit passer l'ordre à Octavie de ne pas avancer plus oin. Octavie revint près de son frère, qui, feignant une grande indignation pour l'affront qu'elle venait de recevoir, lui ordonna de quitter la maison d'Antoine et de loger seule ailleurs.

Dès ce moment il ne garda plus de mesure; il accusa Antoine dans le sénat d'avoir démembré l'empire; puis il fit courir le bruit que son rival voulait donner Rome à Cléopâtre, et que déjà les soldats portaient le nom de Cléopâtre écrit sur leurs boucliers. Enfin, Antoine, pressé par les instances de Cléopâtre, ayant signifié à Octavie l'acte par lequel il la répudiait (32), Octave fit aussitôt rendre par les comices un décret qui privait Antoine de la puissance triumvirale. Un autre décret chargea Octave de la guerre contre Cléopâtre. La Grèce devint encore le théâtre de cette guerre. Supérieur en forces, Antoine, qui était en Épire, aurait pu envahir l'Italie; mais apprenant que Cléopâtre était à Patras, en Achaïe, il donna ordre à toutes ses troupes de prendre leurs quartiers d'hiver, et alla rejoindre la reine d'Égypte.

V. LUTTE D'ANTOINE ET OCTAVE. — CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE. — OCTAVE RESTE MAÎTRE DU MONDE.

Octave profita de ces lenteurs pour achever ses levées,

et, ses préparatifs terminés, il partit pour Brindes (31). Antoine n'avait pas moins de cinq cents vaisseaux, dont plusieurs à huit et dix rangs de rames, tous aussi magnifiquement armés que s'ils n'eussent dû servir qu'à la pompe d'un triomphe. Son armée se composait de cent mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il avait sous ses ordres les rois de Libye, de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Thrace et de la Comagène. Le roi de Pont, ceux des Arabes, des Juifs, des Lycaoniens, des Galates et des Mèdes, lui avaient envoyé des troupes. Le roi des Gètes lui-même devait lui amener un renfort considérable. Auguste, de son côté, avait deux cent cinquante vaisseaux, quatre-vingt mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie que les ennemis. Et cependant quelle différence entre les deux armées! Ici les soldats et le général étaient pleins d'énergie, là tout était sans force et sans vigueur; ici des matelots robustes, là un vil ramas d'hommes étrangers à la mer et dénués de tout; d'un côté des vaisseaux lourds et difficiles à remuer, dont Antoine dut sacrifier la plus grande partie avant la bataille, de l'autre des galères solides, mais agiles. Enfin, Auguste conservait tous les siens, tandis que chaque jour la désertion enlevait des défenseurs à Antoine.

Quoi qu'il en soit, une bataille sur terre pouvait assurer la victoire à Antoine; mais Cléopâtre, qui déjà songeait à se ménager une retraite facile, voulut que l'on combattît sur mer, et Antoine n'eut pas la force de lui déplaire. « Eh! général, » lui dit d'une voix douloureuse un vieux centurion qui depuis longtemps servait sous lui, et dont le corps était couvert de cicatrices, « pourquoi, te défiant de ces blessures « et de cette épée, mets-tu ton espérance dans de mauvaises « planches? Laisse les hommes d'Égypte et de Phénicie « combattre sur mer, et donne-nous la terre, sur laquelle « nous savons vaincre ou mourir. » De son côté, Canidius, qui commandait l'armée de terre d'Antoine, engageait celui-ci à renvoyer Cléopâtre et à se retirer dans la Thrace et dans la Macédoine où il pourrait déployer tous ses talents militaires et utiliser la valeur de ses légions. Inutiles conseils; Cléopâtre avait parlé.

Cependant dès qu'il est décidé que l'on combattra sur mer, Antoine, qui a peu de matelots et que la multitude de ses navires ne peut manquer d'embarrasser, fait brûler tous les vaisseaux égyptiens, à l'exception de soixante, et place sur ses meilleures galères vingt mille soldats légionnaires et deux mille hommes de trait.

Durant quatre jours l'agitation de la mer empêche les deux armées de combattre, mais le cinquième jour les deux flottes s'avancent l'une contre l'autre. Quand le combat fut engagé, on ne vit pas les vaisseaux se heurter et se briser les uns les autres. Les navires d'Antoine, retardés par leur pesanteur, ne pouvaient fondre sur ceux de l'ennemi avec cette impétuosité à laquelle rien ne résiste; ceux d'Auguste évitaient d'aborder ces masses énormes dans la crainte de briser leur proue. Aussi la bataille ressembla-t-elle plutôt à un siége. Trois ou quatre galères d'Octave se réunissaient pour attaquer chacune des citadelles flottantes des Antoniens, en lançant contre elle des dards enflammés; les Antoniens, de leur côté, faisaient pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de traits à l'aide des catapultes dont leurs tours étaient garnies. Les attaques réitérées des Césariens, qu'un historien compare avec raison à des charges de cavalerie légère, rompirent enfin l'aile droite d'Antoine; cependant le combat était encore douteux et la victoire incertaine, quand tout à coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant leurs voiles, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient et les mirent en désordre. Antoine alors oubliant tout, et trahissant les braves qui combattaient et mouraient pour lui, ne songe plus qu'à suivre celle qui commençait sa perte, et qui devait bientôt l'achever.

Cependant sa flotte continuait à se défendre. Ceux qui la montaient ne s'étaient point aperçus de sa fuite, ou ne pouvaient y croire. Comment en effet concevoir qu'un général eût abandonné dix-neuf légions et douze mille chevaux encore intacts? Mais bientôt la résistance ne fut plus possible et il fallut céder. Cinq mille hommes avaient perdu la vie, et trois cents vaisseaux furent pris ou coulés à fond. On voyait flotter au loin les débris de cette escadre im-

mense; la mer en était couverte, et les vagues agitées par les vents rejetaient continuellement sur les côtes l'or et la pourpre, dépouilles des Arabes, des Sabéens, et de mille autres nations asiatiques.

L'armée de terre, sincèrement attachée à Antoine, s'attendait à chaque instant à le voir reparaître, et resta sept jours entiers sous les armes, résistant aux séductions d'Octave qui cherchait à l'attirer dans son parti. Mais enfin Canidius qui la commandait ayant quitté le camp durant la nuit pour aller faire sa soumission, ces troupes abandonnées et trahies par leurs chefs se rangèrent du côté du vainqueur. Dès lors il n'y eut plus qu'un parti ou plutôt qu'un maître dans l'empire.

Antoine parvenu en Afrique avait envoyé Cléopâtre en Égypte. Bientôt il apprend la défection du lieutenant auquel il avait confié l'armée d'Afrique; alors il veut se donner la mort, mais ses amis l'en ayant empêché, il se dirige vers Alexandrie, et y trouve Cléopâtre occupée à faire transporter sa flotte dans le golfe Arabique à travers l'isthme qui sépare les deux mers. Elle voulait avec toutes ses richesses et des forces considérables aller s'établir dans une terre éloignée où elle pût être à l'abri de la guerre et de la servitude. Mais les Arabes voisins de Pétra ayant, à l'instigation de Q. Didius, gouverneur de la Syrie, brûlé les premiers navires parvenus ainsi sur leurs côtes, elle dut renoncer à cette entreprise hardie; d'ailleurs, Antoine comptait encore sur les légions d'Actium qu'il avait ordonné à Canidius de conduire en Asie en traversant la Macédoine.

Il lui fallut bientôt renoncer à cette illusion. Il apprend que son armée est perdue pour lui, que les rois ses alliés ont embrassé le parti du vainqueur. Antoine alors ne songe qu'à fuir les hommes, et se retire dans une tour qu'il fait construire près d'Alexandrie, et qu'il appelle la tour de Timon le Misanthrope dont il veut imiter la vie; mais il quitte bientôt sa retraite pour retourner auprès de sa chère Cléopâtre. Ce ne fut plus que jeux, que banquets, que divertissements. Ils suppriment leur société de la *Vie inimitable* qu'ils remplacent par celle de la *Mort commune*, qui ne le

cède à la première ni en mollesse, ni en luxe, ni en magnificence. Leurs amis entrent dans cette association, dont la première loi était de mourir ensemble. Ils passaient toutes les journées à faire bonne chère, et ensuite Cléopâtre allait faire l'essai des poisons qui pouvaient donner la mort la plus douce.

Néanmoins ils avaient envoyé messages sur messages à Octave, dont le premier soin après sa victoire avait été, non de poursuivre Antoine, mais de satisfaire son armée, même en vendant ses biens et ceux de ses amis. Cléopâtre lui demandait d'assurer à ses enfants le royaume d'Égypte; Antoine, qu'il le laissât en Égypte, ou qu'il lui permît de vivre à Athènes en simple particulier. Octave rejeta la prière d'Antoine, et répondit à Cléopâtre qu'elle pouvait attendre de lui les conditions les plus favorables si elle faisait mourir Antoine, ou du moins si elle le bannissait de ses États. Puis quand il eut tout réglé en Italie, il marcha contre Antoine, se disposant à l'attaquer du côté de la Syrie, tandis que ses lieutenants l'attaqueraient du côté de l'Afrique. Bientôt ceux-ci s'emparent de Péluse, et Octave s'approche d'Alexandrie. Antoine fait une sortie et bat la cavalerie ennemie; puis il provoque à un combat singulier Octave, qui se contente de lui répondre : « Antoine a plus d'un chemin pour aller à la mort. » Antoine choisit la mort des braves, il se décide à attaquer son ennemi par mer et par terre; mais avant de mourir, il veut jouir une fois encore des plaisirs de la vie, il commande un excellent repas : qui sait s'il en pourra faire autant demain?

On prétend qu'au milieu de cette nuit de débauches, pendant que l'armée, saisie de frayeur à l'approche des événements, était plongée dans le silence et la consternation, tout à coup l'on entendit les sons harmonieux de mille instruments, mêlés aux cris confus d'un multitude en délire, à des danses de satyres, à des chants de joie. On eût dit une troupe bachique s'abandonnant sans crainte à la gaieté. A mesure que le cortége fantastique s'avance, le bruit redouble; enfin, après avoir traversé la ville, il sort par la porte qui conduit au camp d'Octave. C'était, nul n'en put douter, le dieu d'Antoine qui l'abandonnait.

En effet, tout était fini pour le lieutenant de César. Le lendemain, sa flotte, sa cavalerie l'abandonnent pour un chef plus heureux; son infanterie résiste, mais elle est vaincue. Antoine n'en peut plus douter, Cléopâtre l'a trahi[1], il n'a plus qu'à se donner la mort; car, d'ailleurs, il vient d'apprendre que la reine, qui s'était enfermée dans un tombeau avec tous ses trésors, a mis fin à sa vie. Espérant captiver aussi le vainqueur, elle avait fait répandre ce bruit à dessein : elle savait bien qu'Antoine ne pourrait lui survivre. Éros, l'esclave fidèle d'Antoine, avait promis depuis longtemps à son maître de lui donner la mort au premier ordre. Sommé de tenir sa promesse, il tire son épée, la lève comme pour frapper Antoine, mais s'en perce lui-même, et tombe à ses pieds. Antoine imite son exemple et se plonge l'épée dans le sein. Le coup n'était pas de nature à lui donner une mort prompte; aussi quand il apprend que Cléopâtre existe encore et qu'elle veut le voir, il se fait transporter au tombeau qui lui sert de refuge. Cléopâtre n'ouvrit point la porte qu'elle avait barricadée avec soin, mais, aidée de deux de ses femmes, elle le hisse par une fenêtre avec des chaînes et des cordes. Ce fut un spectacle digne de pitié que de voir Antoine, tout baigné dans son sang, la serrer sur son sein, la consoler, s'occuper des moyens de concilier sa sûreté avec son honneur, et mourir heureux de ce qu'étant Romain il n'avait été vaincu que par un Romain.

Antoine mort, des négociations s'engagent entre Cléopâtre et Octave; tous deux y rivalisent de ruse et d'adresse. Pendant qu'elle s'entretient à travers la porte de sa retraite avec un envoyé du vainqueur, Proculeius, l'un des affidés d'Octave, pénètre dans le tombeau par la même fenêtre qui avait servi à introduire Antoine. Cléopâtre veut se percer de son poignard; Proculeius le lui arrache.

[1] « Une femme à qui Antoine avait sacrifié le monde entier le trahit; tant de capitaines et tant de rois qu'il avait agrandis ou faits, lui manquèrent : et comme si la générosité avait été liée à la servitude, une troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits, la première idée que vous lui inspirez, c'est de chercher à les conserver; ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre. » (Montesquieu.)

Quelque temps après Octave arrive auprès d'elle. Cléopâtre avait alors trente-neuf ans, mais elle était encore belle; elle chercha à le séduire; ce fut en vain. Après avoir rendu les devoirs funèbres à Antoine, elle songe elle-même à mourir, car elle ne veut pas aller orner le triomphe du vainqueur. Un aspic introduit dans un panier de figues, malgré la surveillance de ses gardes, la délivra de cet opprobre. On la trouva sans vie couchée sur un lit d'or et vêtue de ses habits royaux. Des deux femmes qu'elle avait gardées près d'elle, l'une, Iras, était morte à ses pieds; l'autre, Charmion, pouvant à peine se soutenir, lui arrangeait le diadème autour de la tête. « Voilà qui est beau, Charmion! » lui dit l'un des satellites d'Octave en colère. « Oui, répondit-elle, très-beau et digne d'une reine issue de tant de rois. » Elle tomba morte en proférant ces mots.

Octave, tout mécontent qu'il était de se voir enlever cette victime, ne put se défendre d'admirer sa magnanimité : il ordonna qu'on l'ensevelît auprès d'Antoine avec toute la magnificence due à son rang; mais à son triomphe il fit porter une statue de Cléopâtre dont le bras était entouré d'un aspic.

Octave entra dans Alexandrie en s'entretenant avec le philosophe Areus qu'il tenait par la main, et à la prière duquel il pardonna aux habitants. Mais il fit tuer Cæsarion, fils de César et de Cléopâtre, et Antyllus, l'aîné des enfants d'Antoine et de Fulvie; Octavie prit les autres et les fit élever avec les siens.

L'Égypte conquise fut réduite en province romaine (30); mais cette province si riche, si populeuse et si remuante, il n'osa la confier à aucun sénateur. Un chevalier la gouverna avec le modeste titre de préfet.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ROMAINE.



DEUXIÈME PARTIE.

ROME SOUS LES EMPEREURS.

CHAPITRE XXI.

AUGUSTE.

(*Cæsar Augustus.*)

30 avant J. C. — 14 de J. C.

I. ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE. — ORGANISATION CIVILE ET MILITAIRE.

La bataille d'Actium (31) donna à Octave l'empire du monde, qui s'étendait depuis l'Espagne jusqu'à l'Euphrate, et du pied de l'Atlas jusqu'au Pont-Euxin et au Danube, sur une largeur d'environ six cents lieues, et une longueur de neuf cents. Sur cet immense territoire était répandue une population de cent vingt millions d'hommes. Au milieu d'eux vivaient un peu plus de quatre millions de citoyens romains dont plusieurs conservaient encore des prétentions et des souvenirs; en outre quatre cent mille légionnaires, les soutiens de la puissance d'Octave, mais redoutables par leur humeur avide et turbulente. Placé entre les citoyens et les soldats, Octave occupait une position difficile; car il fallait satisfaire l'avidité des uns, tout en évitant de trop fouler les autres. Tant qu'il fut triumvir, il s'appuya uniquement sur les soldats; mais cette position lui imposait un rôle de violence qui commençait à lui répugner. Aussi, dès que la mort d'Antoine l'eut débarrassé d'un rival dangereux, il chercha à légitimer sa puissance en la cachant sous des formes légales. Octave ne pouvait songer à renverser complétement la forme du gouvernement qui avait régi l'État jusqu'alors. Il conserva encore les formes républicaines, bien sûr que l'esprit républicain, n'existant plus que chez quelques particuliers, finirait bientôt par s'éteindre de lui-même. Pour voiler son usurpation sous une apparence de légalité, il se fit successivement donner tous les titres des principales magistratures. Mais

avant, il prit la censure durant son cinquième consulat, sous le titre de préfet des mœurs (29). Il avait besoin de cette charge pour épurer le sénat; car il fallait renvoyer de ce corps les amis d'Antoine et les membres indignes qui y étaient entrés à la faveur des guerres civiles. Octave parut, en prenant ces mesures, ne songer qu'à rendre au premier corps de l'État son ancienne considération. Comme s'il n'eût voulu être que le premier des sénateurs, il garda pour lui le titre de prince du sénat. Pour rompre avec tout son passé, il cassa les actes de son triumvirat, annonçant ainsi que d'autres maximes allaient présider à sa conduite.

L'empire romain était en effet devenu son patrimoine, et il allait veiller sur lui comme sur son bien propre. Il feignit même de vouloir abdiquer; du moins il en fit la proposition : « Ses fatigues, disait-il au sénat, ne lui permettaient plus de porter un fardeau si lourd; il le remettait « entre des mains plus capables de s'en charger. » Aussitôt tous les amis de l'ancien triumvir de s'écrier que l'empire, comme un navire longtemps battu de l'orage, et voguant encore sur une mer tourmentée, avait besoin d'être conduit par un habile pilote pour arriver au port. Octave se fit prier; mais à la fin : « Ne voulant pas, disait-il, résister aux instances de si illustres personnages, » il consentit à ce que l'on prorogeât ses pouvoirs pour dix ans.

Voulant donner encore une preuve plus grande de son désintéressement, il partagea l'administration de l'empire avec le sénat, lui abandonnant les belles provinces de l'Italie et de la Sicile, où les sénateurs avaient leurs parents, leurs amis, leurs maisons de campagne. Pour lui, il prit les provinces frontières, les cantons les plus sauvages de l'Espagne, de la Gaule et de la Syrie, l'Égypte, les bords de l'Euphrate, du Danube et du Rhin. C'étaient des provinces qui promettaient à celui qui en était chargé le plus de fatigues et de dangers; celles où il y aurait plus d'une fois des révoltes à réprimer, des guerres à soutenir; mais celles aussi où résidait la force militaire de l'empire. Dans les provinces de l'empereur, les gouverneurs, nommés par lui (*legati*), exerçaient en son nom l'autorité civile et

militaire; au contraire, les gouverneurs des provinces sénatoriales (*proconsules*) n'avaient que l'autorité civile. Auprès des uns et des autres étaient des intendants (*procuratores* et *quæstores*). Les provinces gagnèrent incontestablement à cette organisation, non-seulement parce que les gouverneurs étaient tenus sous une surveillance sévère, mais aussi parce que ces fonctionnaires étaient salariés par l'État, et ne pouvaient plus espérer de trouver à Rome l'impunité promise autrefois à ceux qui revenaient avec assez d'or pour acheter leurs juges. Le sort des provinces dépendit naturellement en grande partie du caractère de l'empereur et de son légat. Mais il y eut une différence notable entre les provinces du prince et celles du sénat. Ces dernières étaient exemptes de l'oppression militaire qui pesait sur les autres. C'est là ce qui explique l'état florissant de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, etc.

Pour rendre sa personne inviolable, Auguste se fit revêtir de la puissance tribunitienne (30) et du grand pontificat (13). Il eut le pouvoir consulaire à Rome, et le pouvoir proconsulaire dans les provinces (19). Ce fut la réunion de tous les titres et de tous les pouvoirs des anciens magistrats, qui forma la *puissance impériale*. Aucun nom, aucune forme nouvelle, ne furent inventés; seulement le pouvoir, autrefois divisé entre dix magistrats, fut réuni dans les mains d'un seul. Avec la puissance tribunitienne qu'il se fit donner l'an trente, il obtint les importantes prérogatives du tribunat plébéien : par le *veto*, il put annuler les ordonnances des autres magistrats, suspendre les délibérations du sénat et du peuple. Ce titre enfin rendit sa personne sacrée et prépara ainsi les accusations de lèse-majesté, dont les empereurs firent dans la suite un si terrible abus. En qualité de grand pontife, il avait l'inspection des ministres du culte; comme proconsul, il commandait dans les provinces; comme *imperator* (31), c'est-à-dire chef des armées, il jouissait d'une autorité absolue dans les camps; comme consul, il commandait à Rome avec les autres magistrats; comme préfet des mœurs, il atteignait ceux de ses ennemis sur lesquels ne pouvait tomber une accusation

publique, car le censeur frappait sans rendre compte des motifs qui l'engageaient à frapper ; enfin, comme intendant des vivres et des chemins, il avait la police de l'empire, et se trouvait le dispensateur des bienfaits de la république à l'égard du peuple de Rome ; car, quelque méprisable que fût cette populace, il fallait cependant tenir compte de sa faveur.

Bien qu'Octave eût été déclaré, dès l'an 19, *consul à perpétuité*, il accepta plusieurs fois le consulat annuel, et son exemple fut imité par ses successeurs, même lorsque l'empire fut devenu une monarchie héréditaire. Ce fut Justinien qui, au sixième siècle, abolit cette charge depuis longtemps sans pouvoir réel.

Il fallait à Octave un nouveau nom pour faire oublier les violences du triumvir. On lui donna celui d'*Auguste*, titre d'honneur que portèrent ses successeurs. Enfin, on lui décerna le titre de *Père de la patrie* (8) et la surintendance des chemins et des vivres. Quoiqu'il eût ses pouvoirs à vie, il se fit renouveler tous les dix ans, ce qui donna lieu plus tard aux *Sacra decennalia*.

Cette substitution du pouvoir d'un seul homme à l'autorité du sénat et des autres magistrats de la république, dut nécessairement amener d'importants changement dans l'administration de l'État. Le sénat resta toujours le conseil de l'État. Cependant il était naturel qu'un prince qui n'avait encore d'autre cour que celle que lui formaient ses amis et ses affranchis, qui n'avait point de ministres proprement dits, délibérât avec ses confidents intimes, tels que Mécène et Agrippa. Ce fut ce qui forma plus tard le conseil secret du prince. Vers la fin de sa vie, Auguste lui donna une sorte d'organisation régulière. Il joignit à ce *consistorium* quinze sénateurs et un membre de chaque collége de magistrats. Bientôt le sénat attribua aux décisions de ce conseil toute l'autorité des sénatus-consultes. Une sorte de hiérarchie s'établit dans la suite entre ces conseillers ou compagnons du prince, *comites*. Ils furent divisés en trois classes ; toute l'administration de l'État, tout le pouvoir, furent entre leurs mains.

Le peuple conservait encore ses assemblées ; les comices

et les élections subsistaient. Souvent on vit le prince aller briguer les suffrages pour lui-même ou pour ses amis. Enfin toutes les anciennes charges étaient encore exercées, et des plébiscites étaient parfois rendus. Mais il est inutile de dire que ces assemblées avaient bien peu de liberté; non pas que l'autorité du prince leur fût imposée par la terreur ou par la force militaire; mais il arrivait d'elles ce qu'il advient des institutions qui tombent en désuétude, on les abandonnait; car bien que chacun se fît encore honneur de l'apparence de la république, on n'était pas fâché au fond d'une douce et agréable domination. Le peuple se laissa même enlever peu à peu la part qu'il conservait encore dans le gouvernement. L'ambition des candidats ayant causé plusieurs fois des troubles dans Rome, Auguste nomma d'abord un consul, puis il disposa de toutes les charges.

Il était de son intérêt que Rome fût tranquille; aussi montra-t-il une vigilance continuelle. Il abolit les corporations d'arts ou de métiers, fit une loi contre la brigue, substitua la déportation au bannissement, qui était un moyen d'éluder les lois, facilita les plaintes contre les vexations des magistrats provinciaux, régla les affranchissements qui se multipliaient, créa des inspecteurs pour les rues, les édifices publics, les aqueducs, les grands chemins, pour la distribution des blés, etc. Il donna une compagnie d'esclaves aux inspecteurs des grands chemins pour leurs travaux, et aux édiles pour les incendies; plus tard, il divisa la ville en quatorze quartiers, à chacun desquels il préposa un magistrat annuel, préteur ou tribun, avec des officiers et des esclaves sous ses ordres; douze ans après, il créa des gardes de nuit; enfin, pour faciliter l'action rapide du gouvernement sur les provinces, il établit des postes régulières pour les messages d'État.

Les sources des finances restèrent presque entièrement les mêmes. Seulement Auguste fit dans l'administration intérieure des finances plusieurs changements dont nous n'avons qu'une connaissance imparfaite. Il y eut deux trésors. La caisse du prince, *fiscus*, et celle du sénat, *ærarium*. Plus tard ces deux trésors se confondirent[1].

[1] Voyez pour les finances le règne de Constantin, ch. XXXII.

Non content d'introduire dans l'armée une organisation militaire régulière, il voulut que la réforme pénétrât jusque dans les rangs des soldats. Maintenant qu'il avait moins besoin d'eux, il pouvait leur parler sévèrement et ramener dans les camps l'ancienne discipline. Ce lui fut chose facile lorsqu'il eut divisé et éloigné les unes des autres ses vingt-cinq légions. Il ne pouvait pas faire que l'état militaire ne fût plus regardé comme une profession ; au moins il l'organisa, lui donna des règlements déterminés. Il s'efforça, pour prévenir toute réclamation, de régulariser la paye des soldats; les légionnaires, se voyant payés à jour fixe, redevinrent moins fiers et moins prompts à la révolte; pour ne pas mécontenter les habitants au profit des soldats, il substitua les sommes d'argent aux distributions de terre. Chaque soldat dut prêter serment, afin que cette solennité relevât à ses yeux et rendît plus fort l'engagement qu'il prenait de servir avec obéissance; enfin il fixa le temps du service. Grâce à ces règlements, les soldats que nous avons vus si turbulents, si audacieux durant la guerre civile, von redevenir dociles au frein. Au lieu d'être les maîtres de l'empire, ils en seront peut-être les habitants les plus misérables [1].

II. GUERRES EN ESPAGNE, EN GERMANIE ET EN ORIENT.

Dans les mémoires qu'Auguste écrivit pour servir d'instruction à ses successeurs, il recommanda avec soin d'éviter toute guerre nouvelle; il trouvait que les frontières s'étendaient déjà assez loin du centre. Rome avait soumit tout l'ancien monde civilisé; toutes les vieilles puissances des temps passés, la Grèce, la Phénicie, l'Égypte, l'Afrique, ne formaient plus maintenant que des provinces de l'empire romain. La meilleure partie du monde barbare

[1] L'armée, qui s'élevait à vingt-cinq légions, fut distribuée sur toutes les frontières dans des *castra stativa*. Dans l'intérieur de l'empire, il n'y eut d'autre milice que celle des cohortes prétoriennes et urbaines, chargées de veiller sur la personne de l'empereur et sur la ville. Deux flottes, l'une à Ravenne, l'autre à Misène, protégeaient le commerce de la Méditerranée; quarante vaisseaux gardaient le Pont-Euxin, et des barques armées assuraient la navigation du Rhin et du Danube.

avait de même été domptée; ce qui restait encore ne méritait pas d'être compté pour quelque chose; et que pouvait-on gagner à s'enfoncer dans les sombres et marécageuses forêts de la Germanie? Ravir aux Germains leur liberté n'aurait guère enrichi Rome; et puis un pouvoir nouveau, qui s'élevait par usurpation, avait besoin de repos. De nouvelles guerres ne pouvaient rien ajouter à la puissance d'Auguste, et pouvaient la compromettre; il les évita donc avec soin. Cependant il fut contraint de prendre les armes pour soumettre quelques peuples révoltés ou restés libres dans les limites de l'empire.

C'est ainsi qu'il acheva (27) la réduction de toute l'Espagne par la soumission des Asturiens, des Cantabres et des Lusitaniens. Aucune province n'avait fait une aussi longue résistance; aucune non plus n'adopta plus promptement et ne conserva plus longtemps les mœurs romaines. Ce ne fut toutefois qu'en l'an 20 que la défaite des Cantabres ne laissa plus un seul foyer de guerre et de résistance dans toute la Péninsule.

Lorsqu'il n'était encore que triumvir, Auguste avait soumis la Mœsie et la Pannonie. La conquête de ces provinces attira son attention sur la frontière du Danube. Il comprit que pour être en pleine sécurité, l'Italie avait besoin que les passages des Alpes fussent gardés par les légions. Ces montagnes ne pouvaient pas servir de frontières; il fallait qu'elles restassent entre les mains de Rome comme un rempart inaccessible, au pied duquel viendraient échouer les barbares.

Il fit donc plusieurs guerres qui avaient pour but de le rendre maître des montagnes et de reculer les frontières de l'empire jusqu'au Danube; il battit (35-33) les Iapodes et les Pannoniens : la soumission de Ségeste lui assura le cours de la Save jusqu'au Danube. Plus tard (15), il conquit la Rhétie, la Vindélicie et le Noricum; les légions purent alors venir établir leurs *castra stativa* sur la rive droite du Danube. L'autre frontière de la Germanie était le Rhin. Les victoires de César sur Arioviste, les Usipiens et les Tenctères, avaient arrêté le mouvement qui poussait

les peuplades germaniques sur la Gaule; elles avaient été reçues si rudement, lorsqu'elles s'étaient aventurées au delà du fleuve, qu'elles désespéraient de franchir cette frontière. Auguste, de son côté, comprit qu'il n'y avait rien à gagner avec de tels hommes ; aussi lorsqu'il se trouva maître tranquille de l'empire, il posa comme une maxime politique qui devait guider à jamais ses successeurs, de ne point chercher à porter les aigles romaines au delà du Rhin : ce fleuve devait servir, du côté de la Gaule, de frontière à l'empire. Ainsi la Germanie se trouvait enfermée par deux grands fleuves, sur les bords desquels veillaient les légions.

Cependant, malgré les intentions pacifiques d'Auguste, l'empire ne pouvait pas faire halte sur le Rhin; il lui fallait, bon gré mal gré, poursuivre sa carrière de conquêtes; il devait périr à force de s'étendre. Auguste avait cru assurer la paix en traitant avec les tribus voisines. Profitant de l'inimitié des Suèves et des Ubiens, il avait chargé ceux-ci de la garde du fleuve, en les établissant à Cologne. Cette précaution n'empêcha pas que le général romain Lollius ne fût défait et ne laissât une aigle entre les mains des barbares. L'empereur crut devoir venir lui-même dans la Gaule; il se contenta, au lieu de chercher à vaincre les Germains, de réduire en province romaine les pays voisins du Rhin, et de donner à ces contrées gauloises le nom de Germanie supérieure et de Germanie inférieure. Après son départ, les mouvements des barbares continuèrent, et Drusus résolut d'en finir avec eux par une grande expédition (12-9).

Son plan était habilement conçu : il fit monter une partie de ses troupes sur une flotte, avec ordre de côtoyer la terre et de rentrer dans la Germanie par les embouchures du Weser et de l'Elbe. Pendant ce temps son armée de terre s'avançait en chassant devant elle les peuplades qui, menacées pour la première fois, ne savaient point encore se réunir pour faire tête au danger commun. Dans l'espace de quatre campagnes, il traversa le Weser, bâtit cinquante forts, et pénétra jusqu'à l'Elbe, où une maladie mortelle

l'arrêta. Domitius Ænobarbus passa ce fleuve après lui, mais il ne fit que des excursions inutiles (7-2). Auguste se borna à conserver le pays conquis par Drusus.

Les Bructères, les Sicambres, les Chérusques paraissaient soumis. Afin de prévenir toute révolte, Auguste transporta quarante mille Sicambres de l'autre côté du Rhin, et pour rendre les barbares moins impatients du joug, il chercha à introduire parmi eux la civilisation de Rome, et surtout les formes de sa jurisprudence. Une armée de légistes vint s'abattre sur le nord de la Germanie, et ces missionnaires d'un genre nouveau, comme plus tard les prêtres chrétiens envoyés par Charlemagne, s'efforcèrent de convertir les Germains à leur religion juridique. Rien ne devait blesser davantage les barbares : ils auraient pu consentir à porter le joug de Rome, mais abandonner les mœurs et les usages de leurs pères, leurs vieilles coutumes, leurs formules de droit si poétiques et si belles, pour un code dont ils ne pouvaient comprendre les formes sévères, c'était leur demander plus que l'abandon des dieux de leur patrie. Aussi le mécontentement ne tarda pas à devenir général, surtout lorsque le proconsul Varus (5-9 après J. C.), traînant à sa suite une multitude de ces légistes, vint prendre le commandement des contrées d'outre-Rhin.

Pour que cette fermentation éclatât, il ne lui manquait qu'un chef résolu. On le vit bientôt paraître. Ce fut Hermann, ainsi nommé comme son peuple (homme de guerre); il avait été élevé à Rome, et décoré du titre de chevalier. Mais ni les faveurs d'Auguste, ni les prestiges de la civilisation romaine, ne purent lui faire oublier sa patrie. L'empereur l'ayant envoyé servir sous les ordres de Varus, il conçut l'exécution d'un projet héroïque, la délivrance de son pays. L'énergie nationale secondant son activité, il parvint à associer à ses desseins les chefs de presque toutes les tribus habitant les pays entre l'Elbe et le Rhin. Des soulèvements partiels eurent d'abord lieu dans des contrées lointaines, pour obliger le proconsul à disséminer ses forces; et quand l'armée se trouva réduite à trois légions et aux troupes allemandes qui servaient comme auxiliaires, l'insurrection

devint plus générale. Hermann et les chefs ses confédérés conseillèrent à Varus de marcher contre les rebelles, pour étouffer la révolte dans son berceau. Ce fut en vain que Ségeste, chef des Cates, qui n'avait pas voulu entrer dans la conjuration, dénonça au général romain la trame qui s'ourdissait : la présomption et la légèreté de Varus lui firent fermer l'oreille à ces sages avis, et tous les jours son armée s'enfonçait davantage dans les contrées où l'attendait le piége le plus funeste. Arrivé non loin des sources de l'Ems et de la Lippe, après une marche pénible, les yeux de l'infortuné Varus se dessillèrent enfin quand il vit toutes les hauteurs voisines couvertes de Germains sous la conduite d'Hermann. Attaquée dans ces forêts marécageuses, l'armée romaine fit des prodiges de valeur. Ce fut une horrible mêlée, qui dura trois jours. Mais le courage que les vainqueurs du monde déployèrent dans ces jours funèbres dut céder au nombre; les trois légions périrent, et Varus, déjà blessé, ne voulant point survivre à la honte de sa défaite, se tua (9 après J. C.). Les Germains exercèrent d'horribles cruautés sur les légistes : aux uns ils coupaient les pieds et les mains, aux autres ils crevaient les yeux, ou bien leur arrachaient la langue, en leur disant : « Siffle donc maintenant, vipère! »

C'est ainsi que fut sauvée l'indépendance de la Germanie. La consternation fut grande dans l'empire; Rome tremblait, et croyait déjà voir les barbares à ses portes. L'empereur déchira ses vêtements, laissa croître sa barbe et ses cheveux, et ne cessa pendant plusieurs mois de s'écrier, en donnant les marques du plus violent désespoir : « Varus, rends-moi mes légions! » Tibère et après lui Germanicus, accourus sur le Rhin, calmèrent les esprits, rétablirent avec la discipline la confiance des soldats, et firent quelques incursions moins pour menacer les Germains et venger Varus que pour assurer la défense des frontières et dissiper les craintes.

Du côté de l'Orient, les événements militaires du principat d'Auguste sont moins malheureux. Le préfet d'Égypte, Petronius, reprenant les projets des Ptolémées, voulut,

pour faire de l'Égypte l'entrepôt universel du grand commerce d'Orient, soumettre la péninsule arabique. L'expédition qu'il conduisit contre l'Arabie-Heureuse échoua complétement; mais celle qu'il tenta ensuite contre l'Éthiopie (24) fut glorieuse. Toutefois elle n'eut d'autre résultat que de mettre de ce côté les frontières à couvert. En Syrie, les Parthes avaient cessé d'être menaçants; les dissensions intérieures les affaiblissaient, et leur rendaient redoutable une nouvelle invasion romaine; aussi, pour prévenir une expédition projetée contre eux (22), Phraate rendit les drapeaux de Crassus, donna ses quatre fils en otage, et laissa les Romains établir un roi dans l'Arménie, aux portes mêmes de son empire. Agrippa donnait en même temps un roi aux Cimmériens.

III. AUGUSTE EMBELLIT ROME, ET RÉPARE LES DÉSASTRES DE LA GUERRE CIVILE EN ITALIE ET DANS LES PROVINCES.

Ainsi, excepté la malheureuse bataille de Teutberg, les armes ou la politique romaine étaient heureuses; les frontières étaient assurées, et l'empire pacifié pouvait se reposer enfin, sous la main d'Auguste, de ses longues agitations. Une vie nouvelle semblait circuler dans ce grand corps. L'activité meurtrière des derniers temps s'était portée vers les arts et vers la littérature. Auguste donnait lui-même l'exemple. L'aspect de Rome était indigne de l'empire; il l'embellit si bien, qu'il put se vanter avec raison de laisser de marbre une ville qu'il avait trouvée de briques. Il construisit beaucoup de monuments publics, plusieurs temples, une place publique, des portiques, des basiliques et le théâtre de Marcellus. En même temps il engageait les citoyens riches à l'aider dans ses efforts pour l'embellissement de la capitale du monde. C'est ainsi que s'élevèrent des temples construits par Philippe, Cornificius, Pollion, Minucius Plancus, le théâtre de Cornelius Balbus, l'amphithéâtre de Statilius Taurus, et les nombreux monuments d'Agrippa. Celui-ci conduisit à Rome deux rivières, rétablit trois aqueducs tombés en ruine, bâtit cent cinquante

fontaines, cent soixante bains publics et gratuits, enfin le fameux temple de Jupiter-Vengeur, surnommé le Panthéon. Rome reçut une nouvelle distribution; chaque quartier fut placé sous la surveillance d'un magistrat nommé par le peuple même du quartier. Auguste établit contre les incendies des sentinelles nocturnes. Pour prévenir les inondations du Tibre, il élargit et nettoya son lit. Enfin il répara la voie Flaminienne, et voulut que tous les citoyens honorés du triomphe employassent l'argent pris sur l'ennemi à faire paver un chemin.

L'Italie, si maltraitée par lui pendant son triumvirat, eut part aussi à ses bienfaits. Pour repeupler les parties désertes et les rendre à la culture, il y envoya vingt-huit colonies auxquelles furent accordés divers priviléges, et entre autres le droit conféré à leurs magistrats, d'adresser à Rome leurs suffrages cachetés pour le jour des comices. Aussi toute l'Italie, tranquille et heureuse après tant d'agitations, voit enfin se développer dans son sein cette civilisation grecque à laquelle les Romains n'avaient jusqu'alors emprunté que le luxe et le goût des plaisirs. Horace, Tite-Live, Virgile, Ovide font du siècle d'Auguste l'une de ces périodes brillantes que l'humanité rencontre si rarement sur sa route.

Les provinces partagèrent cette tranquillité et cet éclat de la capitale du monde et de l'Italie. Grâce à la vigilance d'Auguste qui les parcourut toutes, grâce aussi à l'habileté de Mécène et à celle d'Agrippa, qui sait à la fois défendre et embellir l'empire, les grandes injustices de Rome sont expiées. Carthage et Corinthe se relèvent; partout des villes nouvelles sont fondées. Mais c'est la Gaule surtout qui appelle l'attention d'Auguste. Nous trouvons dans les dispositions prises par lui, pour l'organisation de cette province, un exemple de l'habileté de l'administration qui veillait alors sur l'empire.

La Gaule, la dernière conquête des Romains, n'était pas encore façonnée au joug; il fallait soumettre ces populations à une forte unité politique qui rompît les habitudes et l'esprit de l'ancien ordre social, qui fît disparaître les

traditions nationales, et surtout les souvenirs héroïques de la dernière guerre. Pour y parvenir, il établit une nouvelle division territoriale, fonda un grand nombre de villes nouvelles, qui sans passé, sans histoire, ne connurent que la main qui les avait élevées, et grandirent sous la protection impériale, tandis qu'à côté d'elles, les villes qui se recommandaient le plus au respect de la Gaule, par la double illustration d'une grande constance avant la conquête, et d'un noble rôle pendant la lutte, étaient frappées de proscription, privées de leurs prérogatives, ruinées dans leur commerce et condamnées à périr, comme la capitale des Bellovaques et celle des Arvernes. D'autres changèrent leur nom pour celui d'Augusta, comme la capitale des Suessions et celles des Veromandues, des Tricasses, des Rauraques, des Trévires. Bibracte elle-même, si célèbre jadis, devint Augustodunum. Puis les priviléges furent inégalement répartis pour rendre impossible toute coalition nouvelle. « Les centres d'autorité et d'influence furent changés ou rattachés à des idées d'un autre ordre; l'institution de la clientelle, source de la puissance des grandes cités, n'exista plus, le territoire même de ces cités fut souvent morcelé, leurs tribus éparpillées : plus de barrière entre les confédérations politiques, entre les races, entre les langues diverses; tout gît confondu pêle-mêle sous le niveau de l'administration romaine[1]. »

Le centre de cette administration siégea dans Lugdunum, qui par son admirable position dominait une grande partie de la Gaule. Enfin, la population gauloise fut désarmée, et les légions qui campaient sur le Rhin veillèrent également sur la Germanie et sur la Gaule.

Ce n'était pas tout que d'être maître du territoire par la force ou par la politique, il fallait encore gagner les esprits. Une école fut fondée à Autun, d'autres s'élevèrent à Tolose, Arelate, Vienne, etc; et bientôt Rome se vit inondée de rhéteurs gaulois. La question religieuse fut aussi habilement traitée. La sombre et patriotique religion des druides fut pros-

[1] Amédée Thierry.

crite, tandis que le polythéisme gaulois était associé aux honneurs du culte romain, et voyait ses dieux partager les autels de Jupiter et de Mercure. De toutes parts s'élevèrent des temples, où l'identité des deux cultes fut publiquement consacrée, et où accoururent en foule tous ceux qui ne demandaient qu'un prétexte pour accepter la religion des vainqueurs. Enfin, pour achever ce grand œuvre de la régénération de la Gaule, Auguste écrasa les peuplades des Alpes, et fit construire à travers les montagnes plusieurs routes qui rendirent promptes et faciles les communications de la Gaule avec l'Italie.

Les dernières années du règne d'Auguste furent malheureuses. « L'influence de Livie, sa seconde femme, était très-considérable, et elle paraît en avoir abusé pour élever à la suprême puissance ses fils Tibère et Drusus. L'incertitude naturelle de la succession dans un État tel qu'était alors l'empire romain, fut encore accrue par les événements. Après la mort prématurée de Marcellus, qu'Auguste avait adopté, et qui était à la fois son neveu et son gendre, Julie sa veuve, l'unique enfant qu'il avait eu de Scribonia et qu'il chérissait tendrement, avait été mariée à Agrippa. Auguste avait adopté les deux jeunes césars, Caius et Lucius, nés de ce mariage, et leur mère, après la mort d'Agrippa, avait épousé Tibère; mais l'empereur fut forcé ensuite de l'exiler à cause de sa conduite scandaleuse. Lorsque les deux jeunes césars furent devenus grands, Auguste leur marqua tant de prédilection, que Tibère mécontent se retira de la cour. Cependant ces deux jeunes gens étant morts, Tibère vit renaître ses espérances, et fut adopté par Auguste, à condition qu'il adopterait à son tour Drusus Germanicus, fils de son frère Drusus, mort précédemment [1]. » Enfin Auguste, avec le consentement du sénat, associa formellement Tibère à l'empire, au retour de sa campagne en Germanie, à la condition qu'il adopterait Germanicus, fils de Drusus, son frère. Puis il mourut à Nole, âgé de soixante-treize ans (14 ap. J. C.). Tibère, averti par sa mère, accourut de l'Illyrie où il avait été envoyé par

[1] Heeren, Manuel d'histoire ancienne.

Auguste. « On ne sait s'il le trouva vivant. Livie faisait garder toutes les avenues du palais, et l'on apprit tout à la fois qu'Auguste était mort et que Tibère était le maître de l'empire [1]. »

CHAPITRE XXII.

TIBÈRE.

I. TIBÈRE. — GERMANICUS. — SÉJAN.

(*Tiberius Cæsar.*)

14 — 37.

« Comme on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment, et couvrir les campagnes qu'elles conservaient, ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, et renversa, sous Tibère, avec violence [2]. »

Cependant Tibère affecta d'abord une grande modération; il offrit d'abdiquer, et parut n'accepter qu'avec peine le fardeau de l'empire. Mais bientôt il se montra tel que les Romains devaient le connaître. Auguste avait laissé des legs que son successeur paraissait vouloir garder pour lui. Un jour qu'il siégeait sur son tribunal, au Forum, un plaisant s'approcha d'un mort qu'on portait, et lui dit à l'oreille ce qui se passe afin qu'il en porte la nouvelle à Auguste. Tibère voulut continuer la plaisanterie; il lui fit aussitôt payer sa part, mais ensuite le fit tuer, pour l'envoyer, dit-il, raconter à Auguste que ses legs étaient acquittés.

Toutes les fois qu'une tyrannie commence, il se trouve toujours une foule de gens qui courent au-devant de la ser-

[1] Tacite.
[2] Montesquieu.

vitude. Tibère, à son avénement, trouva bon nombre de ces hommes disposés à lui livrer les libertés publiques, pourvu qu'il consentît à partager avec eux les fruits de sa tyrannie. Ils remplissaient déjà le sénat, et fatiguèrent le prince de leurs bassesses : « Oh les lâches! » disait-il, en voyant la dégradation de ces vieilles familles de Rome. Aussi les traita-t-il eux-mêmes sans pitié comme des instruments qu'on brise dès qu'on n'en a plus besoin.

On a souvent méconnu le caractère véritable des premiers empereurs romains; on n'a pas vu qu'ils étaient héritiers des tribuns, les successeurs de Marius, les ennemis des grands; ces derniers ont raconté toutes leurs misères par la bouche de Tacite, mais le grand historien n'a pas dit combien cette aristocratie, cruellement décimée par les empereurs, avait elle-même foulé le peuple. Il ne s'est plus rappelé Verrès et les crimes de tous ces nobles qui sous la république avaient accablé de tant de misères le peuple des provinces. L'empire fut pour eux une longue expiation.

Il y avait une loi de majesté contre ceux qui se rendaient coupables de quelque attentat contre le peuple romain. Tibère se saisit de cette loi qui devint entre ses mains une arme terrible. Comme il était le représentant du peuple romain, tout ce qui se fit contre lui en actions, en paroles, en pensées même, devint un crime de lèse-majesté. Dès lors, « il n'y eut plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves; la vertu fut regardée comme une affectation qui pouvait rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des temps précédents. La délation fut mise en honneur, et, comme pour lui donner un appât, on promit au délateur une partie des biens du proscrit [1]. »

Si Tibère se montra cruel envers tous ceux à qui leur nom et leur fortune pouvaient donner des regrets et des espérances, il fut pour les provinces un habile administrateur. Tacite, lui-même, est obligé de lui rendre justice, et, si l'on ne connaissait Tibère que par le tableau qu'il fait de l'administration de ce prince, son nom, au lieu d'être

[1] Montesquieu.

donné aux rois comme une épithète outrageante, aurait été ambitionné par les meilleurs princes.

« D'abord les affaires publiques et les plus importantes de celles des particuliers se traitaient dans le sénat : les plus anciens sénateurs votaient les premiers. Si quelqu'un voulait le faire avec flatterie, le prince se hâtait de le désapprouver. Les charges, les honneurs étaient toujours donnés au plus digne : il aurait été difficile de faire un meilleur choix. Le consulat, la préture, conservaient leur éclat extérieur, et les moindres magistratures leurs fonctions. Toutes les anciennes lois étaient fidèlement observées. Les approvisionnements de grains, la perception des impôts et des revenus publics, étaient confiés, comme autrefois, à des chevaliers romains. Pour ses domaines particuliers, le prince choisissait les hommes les plus capables, souvent même sans les connaître, si ce n'est sur la réputation de leurs talents, et *il persistait dans ses choix avec une fermeté qui allait même jusqu'à l'excès, laissant presque toujours vieillir les mêmes hommes dans les mêmes emplois*. Si le peuple souffrit de la cherté des grains, ce ne fut pas la faute du prince. Il remédia autant qu'il put à la stérilité de l'Italie et aux contrariétés des saisons qui arrêtaient les convois de l'Égypte et de l'Afrique. Il ne permit pas que les provinces fussent chargées de nouveaux impôts, ni que les anciens fussent aggravés par l'avarice des magistrats. Les punitions corporelles, les confiscations, furent supprimées ; il avait peu de domaines en Italie, peu d'affranchis. S'il avait un procès avec un particulier, il allait au Forum, et la loi décidait. Il est vrai que ses manières étaient rudes et peu agréables, et inspiraient souvent de la crainte : mais enfin le bien se faisait, et la république était tranquille [1]. » Ajoutons que dans plus d'une circonstance, il soulagea ceux qui avaient été frappés de quelque malheur. Un tremblement de terre ayant renversé plusieurs villes en Asie, les libéralités de Tibère les aidèrent à se relever de leurs ruines. En reconnaissance, elles lui érigèrent une statue colossale. Un amphithéâtre s'était écroulé

[1] Tacite.

à Fidènes et avait écrasé cinquante mille spectateurs; en même temps un incendie dévastait le mont Cœlius à Rome : Tibère sut réparer tous ces malheurs. Enfin, il créa une espèce de caisse publique pour prêter de l'argent aux citoyens obérés.

Après avoir rendu avec les paroles mêmes de Tacite toute justice à Tibère, hâtons-nous de dire que l'histoire a justement flétri sa tyrannie. Le meurtre du jeune Agrippa Posthume *fut le premier crime du nouveau règne;* toutefois Tibère n'eut pas la hardiesse de l'avouer : dans le sénat, il attribua la mort d'Agrippa à un ordre d'Auguste. Agrippa n'était pas cependant le rival le plus à craindre. Par l'ordre d'Auguste, Tibère avait adopté Germanicus, fils de Claudius Drusus, premier mari de Livie, et d'Antonia, nièce du fondateur de l'empire. Par ses vertus et ses qualités brillantes, Germanicus attirait sur lui tous les yeux. A la mort d'Auguste, plusieurs légions s'étaient soulevées sur le Rhin et voulaient contraindre Germanicus, leur général, à prendre la pourpre [1]. A force d'éloquence et de fermeté, le neveu de Tibère parvint à les calmer et à leur faire entreprendre sous les auspices du nouvel empereur une campagne glorieuse. Germanicus vainquit les Germains à Idistavisus, et recueillit les ossements des légions de Varus; mais la Germanie n'en garda pas moins sa liberté. Du reste, Tibère, jaloux du jeune général, se hâta de l'éloigner du théâtre de ses exploits; il l'envoya dans l'Orient pour veiller sur les mouvements des Parthes qui avaient chassé de l'Arménie le roi que les Romains y avaient placé. Germanicus rétablit les choses sur l'ancien pied, et réduisit la Cappadoce et la Comagène en provinces (18). Quelque temps après, il mourut après une courte maladie. Suétone et Tacite en accusent Tibère, qui, pour se délivrer de ses craintes et de sa jalousie, lui aurait fait administrer du poison par Pison, gouverneur de la Syrie; Rome et l'empire en accusèrent Pison et demandèrent vengeance. Le sénat commença à instruire le procès; mais Pi-

[1] Une révolte moins sérieuse avait aussi éclaté en Illyrie; les soldats demandaient paye et congé. Drusus, fils de Tibère, les apaisa.

son fut trouvé un matin étranglé dans sa prison : Tibère avait craint, peut-être, les révélations de son agent.

La mort de Germanicus est une période fatale dans l'histoire de Tibère ; il semble que ce prince, ne craignant plus dès lors de rival, s'abandonna désormais à toute la cruauté de son caractère. Bientôt il quitta Rome, comme s'il se sentait mal à l'aise au milieu de tous les débris de l'ancienne liberté romaine. Il alla habiter la Campanie, et de sa retraite partaient des sentences de mort que le sénat s'empressait d'enregistrer.

« Tibère, dit M. de Chateaubriand, le premier dans l'ordre des temps de tous ces monstres nés de la corruption romaine, fut aussi le plus habile : tout dégénère, même la tyrannie ; des tyrans actifs, on arriva aux tyrans fainéants.

« Tibère étendit le crime de lèse-majesté qu'avait inventé Auguste. Ce crime devint une loi de finance d'où naquit la race des délateurs ; nouvelle espèce de magistrature que Domitien déclara sacrée sous la justice des bourreaux. Tibère sacrifia les droits du peuple aux sénateurs [1], et les personnes des sénateurs au peuple, parce que le peuple, pauvre et ignorant, n'avait de force que dans ses droits, et que les sénateurs, riches et instruits, ne tiraient leur puissance que de leur valeur personnelle.

« Tibère mêlait à ses autres défauts celui des petites âmes, la haine pour les services qu'on lui avait rendus et la jalousie du mérite : le talent inquiète la tyrannie ; faible, elle le redoute comme une puissance ; fort, elle le hait comme une liberté [2]. »

Le sénat se montra l'exécuteur docile de toutes les barbaries légales de l'empereur. Depuis que ce corps avait cessé d'être le gouvernement d'un État libre, il était devenu naturellement l'instrument de la tyrannie ; on peut voir dans Suétone et Tacite la longue liste de tous les meurtres que Tibère lui commanda [3].

[1] Il abolit les comices et transporta le droit d'élection du peuple au sénat.

[2] Chateaubriand, Études historiques, t. I. p. 47, 48.

[3] Tibère ordonna cependant qu'il y aurait un délai de dix jours entre le pourvoi de l'arrêt et l'exécution.

Par une faiblesse singulière, Tibère avait un favori; c'était Séjan, le commandant des gardes prétoriennes. Séjan, voyant combien il restait peu de membres de la famille impériale, osa lever les yeux jusque sur la première place. Le prince le nommait publiquement le compagnon de ses travaux; que Drusus, que les fils de Germanicus périssent, et rien ne s'opposera à ce que Séjan partage avec Tibère la puissance tribunitienne. Le crime ne l'arrête point: Drusus est empoisonné; la vertueuse Agrippine, la veuve de Germanicus, est reléguée dans l'île de Pandataria, déjà souillée par l'exil de Julie; l'aîné de ses fils, Néron, se donne la mort pour échapper aux tortures qu'on lui prépare; le second, Drusus, est enfermé dans une prison où il meurt bientôt, après avoir mangé la laine de ses matelas; elle-même périt de faim dans sa prison. Ainsi de toute la race de Germanicus, il ne restait plus que le jeune Caligula, et sa sœur Agrippine.

Séjan croyait toucher au but; Tibère vivait loin de Rome, à Caprée; les gardes prétoriennes étaient gagnées, et, réunies dans un camp particulier, elles formaient comme une armée toute dévouée à leur chef; un parti nombreux semblait appuyer les espérances du ministre. Enfin, le prince lui-même le comble chaque jour davantage de titres et de pouvoir. Cependant Tibère veillait sur son ministre. Tout à coup arrive au sénat une lettre foudroyante contre Séjan; un arrêt de mort est prononcé contre lui, et celui qu'on encensait la veille est livré aux fureurs de la populace. La punition de ses complices, ou de ceux qu'il plut à l'empereur de croire tels, remplit Rome de sang. Dès lors Tibère, rendu plus féroce encore par le danger qu'il venait de courir, étendit sa tyrannie sur tout l'empire. Les riches citoyens de la Gaule, de l'Espagne, de la Grèce, furent condamnés, l'un pour ses mines d'or, l'autre pour quelques paroles indiscrètes ou légères. Alors, dit Tacite, on exerçait sur les Romains, comme sur des captifs, le rapt, la violence et tous les caprices du plus fort.

C'est sous ce règne odieux que Jésus-Christ accomplit sur la croix son sanglant sacrifice; ainsi s'élevait du Cal-

vaire cette voix nouvelle et pure qui devait régénérer le monde, quand Rome n'avait plus d'autre dieu que Tibère.

Les dernières années de Tibère se passèrent dans d'infâmes débauches ou dans de puérils amusements, qu'il interrompait pour ordonner de nouvelles proscriptions. Arrivé enfin à l'âge de soixante-dix-huit ans, il sentit la mort approcher, et la vit venir sans trop de frayeur. Un de ses affranchis, Macron, hâta l'instant fatal en le faisant étouffer sous des amas de couvertures (l'an 37 de J. C.).

II. GUERRES DES ROMAINS SOUS TIBÈRE.

Tibère fit peu de guerres, il imita la politique d'Auguste. Cependant il lui fallut apaiser quelques révoltes dans la Gaule, celle de Florus et de Sacrovir, excitée par les violences du fisc (21); celle de Tacfarinas (17), qui souleva les Maures et les Garamantes récemment soumis; il fallut huit campagnes pour les vaincre. En Orient, les affaires parurent un moment devoir se compliquer.

Artaban, roi des Parthes, écrivit à Tibère une lettre insultante, lui reprochant sa cruauté, l'infamie de ses mœurs, et sa vieillesse inutile. L'empereur se vengea en fomentant des troubles parmi les Parthes, et en suscitant, contre Artaban, Phraate, puis un autre chef qui fut secondé par les légions de Vitellius, gouverneur de la Syrie. Ces intrigues de Tibère ne contribuèrent pas peu à affaiblir le royaume des Parthes. Mais les grandes guerres de cette époque eurent lieu en Germanie.

Après avoir délivré son pays de l'oppression étrangère, Hermann eut à combattre ses propres concitoyens, et surtout le chef d'une tribu puissante, Ségeste, dont il avait enlevé la fille. Germanicus, accouru à la prière de ce dernier, le délivra d'une espèce de piége, et parmi les prisonniers qui tombèrent entre ses mains se trouva la femme d'Hermann. Elle se présenta devant le général romain avec une noblesse digne de son époux. Sa douleur, dit Tacite, était muette; elle ne laissa échapper ni larmes ni prières. Elle tenait ses mains serrées, et ses regards étaient fixés

sur le sein qui portait le fils du libérateur de la Germanie.

La trahison de Ségeste et le sort de sa femme captive donnèrent une nouvelle énergie au patriotisme d'Hermann. Il appelle contre les Romains toutes les nations aux armes, parvient à soulever les Chérusques et toutes les peuplades voisines, et entraîne dans sa ligue son oncle Inguiomère, guerrier d'un grand renom dans l'armée romaine. Germanicus sentit la nécessité de prévenir l'attaque. Pour diviser des forces si considérables, il envoie Cécina et d'autres lieutenants avec des troupes se porter sur divers points. Les Bructères sont dispersés et taillés en pièces : on pénètre jusqu'aux extrémités de leur pays. Près de là se trouvait la forêt de Teutberg où l'on disait que Varus et ses légions étaient restés sans sépulture. Les Romains furent émus profondément à l'aspect des tristes vestiges de cette célèbre défaite. Germanicus éprouva le besoin de leur rendre les derniers honneurs, et toute son armée partagea ce pieux sentiment. On pénétra dans les profondeurs de la forêt; tout fut reconnu autant qu'il pouvait l'être. Enfin, six ans après, les ossements de ces trois légions furent inhumés solennellement.

Ce pieux devoir rempli, le général romain se mit à la poursuite d'Hermann, qui s'enfonçait dans des lieux impraticables; il l'atteignit enfin, et fit avancer sa cavalerie pour le chasser d'une plaine qu'il occupait. Le chef des Chérusques avait averti les siens de se replier et de s'approcher de la forêt : aussitôt il fit donner le signal de l'attaque à ceux qu'il y avait embusqués. La vue d'une nouvelle armée troubla la cavalerie romaine, qui se renversa sur les cohortes envoyées pour la soutenir, et les entraîna dans sa fuite. Le désordre devint général, et ils allaient tous être poussés dans un marais, quand Germanicus fit avancer ses légions en ordre de bataille. Ce mouvement intimida les Chérusques, rendit la confiance aux Romains, et l'on se retira avec un égal avantage de part et d'autre. Germanicus ayant ramené son armée vers l'Ems, rembarqua les légions sur sa flotte. Il faut lire dans Tacite les détails de cette campagne. Tout en conservant un cœur entière-

ment romain, il sait rendre justice à la cause et au caractère d'Hermann; il prend plaisir à donner aux discours qu'il met dans sa bouche toute l'énergie et toute la chaleur qu'il admire dans le chef des Chérusques; il semble même agité d'un triste pressentiment, prévoir que la barrière élevée contre les envahissements de Rome par le génie d'Hermann s'ouvrira un jour pour la honte de sa patrie dégénérée. Il fait clairement entendre que, sans la fougue d'Inguiomère, qui négligea les conseils d'un héros non moins prudent que brave, Hermann aurait fait éprouver le sort de Varus aux légions de Germanicus.

Le général romain fit de nouveaux efforts. Il avait formé la résolution de tenir la mer; il devait trouver une route facile pour les siens et inconnue à l'ennemi; il embarquait ses convois avec ses légions et sa cavalerie, et, remontant par les fleuves, ses troupes arrivaient toutes fraîches au centre de la Germanie. L'île des Bataves fut assignée pour le rendez-vous de la flotte : quand elle fut arrivée, Germanicus y distribua ses légions et les alliés et entra dans le canal de Drusus, d'où il gagna l'Océan par les lacs. Arrivé à l'embouchure de l'Ems, il traversa ce fleuve, et prit ses campements. Le Weser coulait entre les Romains et les Chérusques. Les deux armées enflammées par les harangues de leurs chefs et brûlant de combattre, descendent dans les champs d'Idistavisus. Les Chérusques s'étant jetés en avant par un excès d'audace, Germanicus donne ordre à sa meilleure cavalerie de les prendre en flanc, et à l'un de ses lieutenants de les tourner et de les prendre en queue. Cependant huit aigles se font voir prêtes à entrer dans la forêt; ce brillant augure attire l'attention du général romain; il crie de marcher, de suivre ces oiseaux de Rome, ces dieux des légions. Aussitôt l'infanterie engagea l'action, en même temps que la cavalerie se porta sur les flancs et les derrières de l'ennemi. Ses deux ailes furent mises en déroute et les Chérusques furent délogés des hauteurs. Au milieu d'eux on distinguait Hermann qui, du geste et de la voix, s'efforçait de soutenir le combat. Il s'était jeté sur les archers romains, et les aurait rompus, s'ils n'eussent été protégés par les cohortes des

Rhètes et des Gaulois. Malgré ces obstacles, il se fit jour au milieu des ennemis, s'étant couvert le visage de son sang pour n'être pas reconnu. Le carnage que l'armée romaine fit des Germains dura depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit.

Les Romains consacrèrent le souvenir de cette victoire, en élevant un monument, avec un trophée où fut inscrit le nom des nations vaincues. La vue de ce monument outra les Germains de douleur et de rage. Bientôt ils ne parlent que de combats; ils courent aux armes, harcèlent les Romains par des incursions subites, et enfin choisissent un champ de bataille. C'était une plaine étroite et marécageuse resserrée entre des forêts et le fleuve. L'infanterie des Germains se range sur une large chaussée, construite en avant des forêts, tandis que leur cavalerie se cache dans les bois pour prendre les Romains à dos. Le général romain sentit que de près le combat serait inégal : il ordonna donc à ses légions de se retirer un peu, et fit avancer les frondeurs et les machines, qui, à force de traits, balayèrent la chaussée. Germanicus se jeta le premier dans la forêt avec les cohortes prétoriennes. Là on se battit corps à corps. L'ennemi avait à dos le marais; les Romains étaient enfermés par le fleuve ou par les montagnes. Il n'y avait, pour les deux partis, de salut que dans la victoire; elle échut aux Romains, qui, jusqu'à la nuit, se baignèrent dans le sang.

Cependant ce n'étaient là que des succès négatifs; quelque brillants qu'ils fussent, ils ne conduisaient point les Romains au but qu'ils s'étaient proposé. Germanicus embarqua son armée. La flotte fut assaillie par une horrible tempête. Une partie des vaisseaux fut engloutie; un plus grand nombre fut jeté sur des îles lointaines. Cette sanglante campagne n'amena donc aucun résultat décisif, puisqu'elle finit par la retraite des Romains et par le désastre naval le plus funeste.

A l'époque où Hermann avait formé au nord la ligue formidable des Chérusques, Marbod, élevé comme lui à Rome, comme lui citoyen et chevalier romain, avait fondé dans le sud le puissant royaume des Marcomans. A la tête de qua-

tre-vingt mille guerriers qu'il essayait de soumettre à la discipline romaine, il avait envahi la Bohême. Là, dans cette contrée entourée de toutes parts de montagnes presque impraticables, il était comme renfermé dans une forteresse, d'où il pouvait étendre au loin ses ravages et sa domination. La ligne du Danube se trouvait à son tour menacée comme l'avait été celle du Rhin. Si les Chérusques traversaient ce fleuve et se jetaient sur les Gaules, si Marbod pénétrait dans les Alpes, à peine soumises, et attaquait l'Italie septentrionale, l'empire se serait trouvé dans un danger imminent. Aussi Tibère disait-il que Marbod était plus redoutable pour Rome que ne l'avaient jamais été Philippe pour les Athéniens, ni Pyrrhus, ni Antiochus pour la république. Auguste comprit le danger ; il sentit qu'il fallait à tout prix détruire cette puissance naissante. Douze légions furent données à Tibère. Jamais une armée aussi nombreuse n'avait été réunie sous les ordres d'un général romain.

Tibère, avec une partie de ses troupes, vint sur le bord du Danube pour attaquer Marbod par la Pannonie. En même temps un autre général s'avançait vers le Hartz. Par malheur, les Pannoniens et les Dalmates, récemment soumis par Rome, crurent l'occasion favorable pour ressaisir leur indépendance. Mais Tibère eut l'adresse d'arrêter les hostilités qui allaient commencer entre lui et les Marcomans, et tourna ses armes contre les Damaltes, qui ne purent résister. Les Dalmates s'étaient trop hâtés, car à peine avaient-ils déposé les armes, qu'ils apprirent la nouvelle du grand désastre essuyé dans le nord par Varus. C'était pour Marbod, s'il eût sincèrement voulu l'indépendance de la Germanie, l'occasion favorable de tomber sur les Romains encore effrayés ; mais le roi des Marcomans ne pouvait entendre vanter les exploits du chef des Chérusques ; il était jaloux de la gloire d'Hermann. D'ailleurs il n'était point animé comme ce jeune chef du noble sentiment de l'indépendance nationale. Ce qu'il voulait, ce n'était point l'affranchissement de la Germanie, mais un empire formé à son profit, et qu'il pût gouverner comme Auguste gouvernait l'empire romain.

Après la victoire de Teutberg, Hermann, voulant réunir toute la Germanie contre les Romains, avait envoyé à Marbod la tête de Varus, comme pour sceller une alliance avec lui. Marbod la rendit aux Romains, et refusa d'unir ses armes à celles du libérateur de la Germanie du nord. Cette conduite lui aliéna les esprits; deux des plus puissantes tribus suéviques, les Sénones et les Lombards, abandonnèrent Marbod pour rentrer dans la confédération des Chérusques. La guerre ne tarda pas à éclater. Hermann sortit victorieux de cette guerre civile, et eut la gloire de sauver ses compatriotes de l'oppression qui les menaçait dans l'intérieur, après les avoir affranchis du joug étranger. L'action qui décida la guerre fut longue et sanglante : les Germains ne se battaient plus en corps détachés et sans s'assujettir à aucun ordre; Hermann les avait façonnés à la discipline romaine. Les dispositions des combattants furent dignes de l'école où leurs chefs s'étaient formés, et le succès fut longtemps indécis. Mais le roi des Marcomans ayant le premier retiré ses troupes du champ de bataille, parut avoir reconnu la supériorité de son rival. C'était un coup fatal porté à sa puissance. Beaucoup de ceux qui jusqu'alors l'avaient suivi le quittèrent, et il lui fallut rentrer en Bohême avec les débris de ses troupes. Il n'y fut pas longtemps tranquille. Un jeune chef des Gothons, peuplade à demi germanique, qui habitait à l'est des Marcomans, Catwald, profita de leur défaite; soutenu sans doute par l'or de Rome, il pénétra dans la Bohême et en chassa Marbod, qui alla mendier un asile auprès des Romains et mourut à Ravenne. Catwald ne fut pas plus heureux; dépouillé de la Bohême par les Hermondures, il s'enfuit sur les terres de l'empire, et vécut misérablement dans la petite colonie romaine de *Forum Julium* (Fréjus).

Le souvenir de la défaite de Varus, de la lutte si glorieusement soutenue contre Germanicus pour la liberté de l'Allemagne, aurait dû protéger la vie d'Hermann; et cependant il tomba sous les coups des siens, assassiné par ses proches et flétri du nom de traître. Il voulait, dit-on, prendre sur les Germains une autorité que ne lui donnaient

pas les coutumes et les lois de son pays. Tacite l'affirme; mais Tacite n'a point vu que, pour soutenir cette grande lutte, Hermann avait eu besoin de prendre un pouvoir supérieur à celui dont il se serait contenté dans des temps plus calmes.

Hermann était âgé de trente-sept ans lorsqu'il fut assassiné. Il n'en avait que vingt-six quand il extermina les légions de Varus. « Cet homme, dit Tacite, fut sans contredit le libérateur de la Germanie, et ce n'était pas, comme tant de rois et de capitaines, à Rome naissante qu'il faisait la guerre, mais à l'empire dans sa grandeur et dans sa force. Battu quelquefois, jamais il ne fut dompté. Sa vie dura trente-sept ans, sa puissance douze. Chanté encore aujourd'hui par les barbares, il est ignoré des Grecs, qui n'admirent d'autres héros que les leurs, et trop peu célèbre chez les Romains, qui, enthousiastes du passé, dédaignent ce qui est moderne. »

CHAPITRE XXIII.

CALIGULA. — CLAUDE. — NÉRON.

I. CALIGULA.

(*Caius Cæsar Caligula.*)

37 — 41.

Ce fut le dernier fils de Germanicus, Caius Caligula, qui succéda à Tibère (37). « Je laisse au peuple romain, disait celui-ci, un serpent pour le dévorer, et au monde un Phaéton pour l'embraser. » Caligula faillit vérifier cette prédiction par ses folies et ses cruautés. Un seul trait suffira pour le faire connaître. Un jour qu'il jouait aux dés, la chance lui étant contraire, il se fit apporter les registres de la province, marqua les noms des plus imposés, et prononça contre eux une sentence de mort; puis revenant vers

les joueurs : « Vous jouez, leur dit-il, pour quelques misérables drachmes; moi, d'un seul coup, je viens d'en gagner cinquante millions »

Les événements de son règne ne sont que des actes de folie ou de cruauté. Ainsi, il nommait son cheval consul, et durant les jeux faisait jeter les spectateurs aux bêtes quand les criminels manquaient. Ce fou ambitionna cependant la gloire des conquêtes.

Il fit, au delà du Rhin, une expédition ridicule. Il avait rassemblé jusqu'à deux cent mille légionnaires, mais à peine s'était-il avancé quelques milles dans le pays qu'il revint sur ses pas sans avoir tué ni même vu un ennemi. Pendant la marche, un soldat ayant dit que si l'ennemi paraissait, on serait dans un grand embarras, Caligula fut si effrayé, qu'il descendit en hâte de son char, monta à cheval, et regagna le pont pour repasser le fleuve. Le pont se trouvant encombré, il se fit porter de main en main par-dessus les têtes. Revenu de sa frayeur, il ordonna à quelques soldats germains de ses gardes de traverser le Rhin, de se cacher, et de sortir ensuite de leur embuscade avec grand bruit, afin qu'on pût lui annoncer que l'ennemi approchait. Il était à table quand on vint lui apporter la nouvelle d'une attaque, aussitôt il courut avec ses amis et une partie de la garde prétorienne, passa le fleuve, s'avança jusque dans la forêt voisine, et y fit abattre des arbres pour ériger des trophées. Au retour de cette expédition, il traita de poltrons et de lâches ceux qui ne l'avaient pas suivi, et distribua des couronnes aux compagnons de sa victoire. Ce n'en était pas assez pour sa gloire : il fit amenes secrètement quelques enfants qu'il gardait comme otages, et ordonna qu'on vînt ensuite lui annoncer qu'ils s'étaient échappés. La nouvelle lui en étant arrivée, il monta à cheval, poursuivit les prétendus fugitifs à la tête d'un corps de cavalerie, et les ramena chargés de chaînes. Fier de ces succès, Caligula écrivit au sénat une lettre pour se plaindre de lui et du peuple, qui se livraient aux plaisirs pendant que César combattait et s'exposait pour eux aux plus grands dangers. Ses troupes le proclamèrent sept fois *imperator* sur les bords du Rhin.

Son expédition en Grande-Bretagne n'est pas moins ridicule ; nous en parlerons plus loin quand nous reviendrons sur la conquête de cette île par les Romains.

Une conspiration formée par Chæreas délivra le monde de ce monstre ridicule (41).

II. CLAUDE.

(*Ti. Claudius Cæsar.*)

41 — 54.

Son oncle Claude lui succéda. « Il faut rendre justice à Claude, il ne voulait pas la puissance : caché derrière une porte pendant le tumulte qui suivit l'assassinat de Caius, un soldat le découvrit et le salua empereur. Claude consterné ne demandait que la vie ; on y ajouta l'empire, et il pleurait du présent[1]. »

Au premier bruit de la mort de Caligula, les consuls et le sénat s'étaient emparés du Capitole et de la place publique à l'aide des cohortes urbaines, et prétendaient rétablir l'ancienne liberté. Claude lui-même fut sommé par un tribun de venir opiner dans le sénat ; il répondit que les troupes le retenaient par force. Le sénat, jaloux de recouvrer son ancienne autorité, lui envoya représenter qu'il ne devait pas entreprendre de se faire empereur par violence, mais s'en remettre au sénat du soin de veiller au salut de l'État ; qu'il pouvait se souvenir des maux dont Rome avait été affligée sous la domination des tyrans, des dégoûts dont Auguste l'avait abreuvé, et des dangers qu'il avait courus durant le règne de Caligula ; qu'il serait étrange qu'ayant détesté la tyrannie dans les autres, il voulût, par son ambition, engager de nouveau sa patrie sous le joug insupportable dont elle venait d'être délivrée.

Cependant, le lendemain, le sénat, soutenant ses dernières résolutions avec trop de faiblesse, et se partageant en plusieurs avis, le peuple qui entourait l'assemblée, et

[1] Chateaubriand.

qui, comme nous l'avons dit, voyait dans la puissance impériale un frein mis à l'avidité et à l'oppression des grands, se joignit aux prétoriens et demanda à haute voix un seul maître. Claude fut donc proclamé. Il reçut le serment des soldats, et promit à chacun d'eux quinze grands sesterces[1]. Telle fut l'origine du fameux *donativum* dont l'usage établi dès lors dans l'empire fut si désastreux pour le trésor.

Quel était donc cet homme que le peuple préférait au sénat et au retour de la liberté? C'était le frère de Germanicus et le fils de ce Drusus qui, après avoir illustré les armes romaines en Germanie, périt par le poison, pour avoir annoncé le dessein de rétablir un jour l'ancienne république. Claude, né à Lyon, avait passé sa jeunesse en proie à des maladies longues et opiniâtres qui affaiblirent pour toujours sa constitution et enlevèrent toute énergie à son caractère. Repoussé par sa famille qui le méprisait et qui le regardait comme stupide, parce qu'il était faible et distrait, abandonné à un précepteur sans culture et qui avait été conducteur de bêtes de somme, il languit obscur et délaissé sous le règne d'Auguste, et même sous celui de Tibère, qui cependant à sa mort le nomma au troisième rang de ses héritiers, et le recommanda nommément aux armées, au sénat et au peuple romain parmi ce qu'il avait de plus cher.

Ainsi condamné à l'oubli par les préventions de la cour, Claude chercha un refuge dans l'étude des lettres. Bientôt il se distingua par son éloquence. « J'ai entendu votre petit-fils Claude prononcer un harangue, écrivait Auguste à Livie, et, à ma grande surprise, je n'ai pu me défendre de l'admirer. » Tacite lui rend le même témoignage. Mais il eut peu d'occasions d'exercer son talent; et, encouragé par Tite-Live, il se livra aux travaux historiques. Il écrivit l'histoire de Rome sous César et sous Auguste; celle des Étrusques et des Carthaginois. Il composa aussi huit livres de mémoires sur sa vie, ouvrage élégant, mais où l'on retrouvait toutes les bizarreries de son caractère. Enfin, on

[1] Environ 3000 francs.

cite encore de lui une apologie de Cicéron et un ouvrage sur les jeux de hasard.

Le règne de Caligula vint l'arracher à ses études favorites. Sous ce prince, il commença à sortir de son obscurité et parvint aux honneurs. Il fut le collègue de l'empereur au consulat, et, plus d'une fois, dans les jeux publics, qu'il fut chargé de présider, le peuple témoigna par ses acclamations son respect pour le frère de Germanicus. Il avait cinquante ans quand il fut appelé à l'empire. Le premier acte de son règne fut la publication d'une amnistie générale, dont les meurtriers de Caligula furent seuls exceptés. Plein de vénération pour sa famille, dont il avait eu tant à se plaindre, il fit décerner à Livie les honneurs divins, et à sa mère le nom d'*Augusta;* il voulut qu'on célébrât par des fêtes l'anniversaire de la naissance de Drusus, son père, d'autant plus que c'était celui de son aïeul Antoine; enfin, il fit élever à Tibère un arc de triomphe en marbre, et ne voulut pas qu'on mît au nombre des fêtes le jour de la mort de Caligula, bien que ce fût le premier de son règne.

Ces premiers devoirs remplis, Claude abolit tous les actes de son prédécesseur, et montra la plus grande déférence pour le sénat, pour les consuls et pour tous les magistrats. Aussi, en peu de temps, se fit-il aimer à un tel point que le faux bruit de sa mort s'étant répandu pendant un voyage qu'il fit à Ostie, le peuple accabla de malédictions les soldats et le sénat, les appelant traîtres et parricides, et il fallut, pour apaiser l'émeute, que les magistrats vinssent annoncer du haut de la tribune aux harangues que Claude vivait et qu'il allait arriver.

Claude mettait tous ses soins à rendre la justice; on le voyait sans cesse, même les jours de fête, siéger sur son tribunal. Il ne s'en tenait pas toujours aux termes de la loi; mais il la rendait ou plus douce ou plus sévère, suivant les conseils du bon sens et de l'équité. On lui reproche quelques jugements légers et même extravagants; mais on en pourrait citer plusieurs autres qui annoncent une grande sagacité et une haute sagesse. Contentons-nous d'un exemple. Une mère refusait de reconnaître son fils, et les preu-

ves étaient équivoques de part et d'autre : Claude ordonna à cette femme d'épouser le jeune homme, et la contraignit ainsi à s'avouer mère.

Rome lui dut de sages lois. Il abolit la loi de lèse-majesté, diminua les impôts, réprima l'usure, encouragea les mariages. Quelques citoyens ayant fait exposer leurs esclaves dans l'île d'Esculape pour s'épargner la peine de les guérir, il déclara que tous ceux qui seraient ainsi exposés seraient libres, et n'appartiendraient plus à leur maître en cas de guérison, et que si quelqu'un tuait son esclave, au lieu de l'exposer, il serait jugé comme coupable de meurtre. Enfin, et ce n'est pas l'un de ses moindres titres, il abolit dans les Gaules la religion des druides qu'il trouvait trop cruelle.

Comme il restait peu d'anciennes familles romaines, et qu'il était difficile de compléter le sénat, Claude résolut d'appeler dans cette assemblée les principaux habitants de la Gaule, qui depuis longtemps avaient obtenu le droit de citoyens romains. Cette proposition excita de vives discussions, mais un discours éloquent de Claude, que le temps nous a conservé, triompha de toutes les résistances, et les Édues, *les frères des Romains*, reçurent les premiers le droit de siéger dans le conseil suprême de l'empire.

Il s'occupa avec non moins de zèle de l'administration publique. Il chercha à rétablir la censure, ne négligea aucun moyen pour prévenir les disettes dont Rome avait si souvent à souffrir, acheva l'aqueduc commencé par Caligula, et conduisit dans la ville l'eau nommée de son nom *aqua Claudia;* agrandit la circonférence de Rome, ouvrit une issue au lac Fucin et bâtit un port à Ostie, pour recevoir les vaisseaux qui apportaient à Rome les blés de l'Afrique et de l'Égypte.

Mais à cette époque, ce n'était pas un maître instruit et bien intentionné que réclamait l'empire, c'était un maître ferme et énergique. Or, Claude était le plus faible des hommes. Pour le malheur de Rome, il avait une femme qu'il aimait, et cette femme était Messaline. Entouré d'ailleurs dès son enfance d'hommes abjects, il n'avait pu se

défendre de leur funeste exemple ; il était devenu gourmand et débauché. Aussi entend-on pour la première fois sous son règne prononcer avec le nom de l'empereur celui de ses indignes épouses, Messaline et Agrippine, et de ses ignobles affranchis, Félix, Harpocras, Polybe, Narcisse, Pallas, et l'eunuque Posidès. Narcisse et Pallas surtout jouissaient auprès de lui de la plus grande faveur ; il alla même jusqu'à les revêtir de la questure et de la préture. Honneurs, commandements, grâces, punitions, tout dépendait de ses affranchis et de ses femmes ; tout se faisait dans leur intérêt ou selon leur caprice, et souvent même à l'insu de Claude. Ce fut à leur instigation qu'il condamna à mort plusieurs membres de sa famille, et notamment le jeune Silanus, son gendre. Il signa, dit-on, l'arrêt de mort de trente-cinq sénateurs et de plus de trois cents chevaliers romains avec tant de légèreté, qu'un centurion étant venu lui annoncer la mort d'un personnage consulaire, et lui ayant dit qu'il avait obéi à ses ordres, il répondit qu'il n'en avait donné aucun, et ne laissa pas que d'approuver ce meurtre sur ce que ses affranchis assurèrent que les soldats avaient fait leur devoir en se portant d'eux-mêmes les vengeurs de l'empereur. Mais ce qui passe toute croyance, c'est qu'on lui fit, s'il faut en croire Suétone, signer à lui-même le contrat de mariage de Messaline et de Silius, son amant, en lui faisant croire que ce n'était qu'un jeu pour détourner quelques mauvais présages.

Messaline, dont le nom rappelle les plus horribles débauches, s'était avisée de prendre à la face de Rome un second époux, Silius, jeune patricien qui aspirait à l'empire. Le mariage s'était célébré avec les solennités ordinaires, en présence du sénat, des chevaliers, du peuple et des soldats. Cependant Narcisse, dont ce monstrueux hymen menace la puissance, apprend à Claude qu'il est répudié. Claude était alors à Ostie. A cette nouvelle, il accourt pour se venger. Narcisse le conduit au camp des prétoriens, et là l'empereur prononce une harangue à la suite de laquelle les soldats s'écrient qu'il faut punir les coupables. Silius et plusieurs autres amants de Messaline

sont aussitôt mis à mort. Messaline partagea bientôt leur sort. « Ainsi, dit Tacite, fut consommée une vengeance, juste sans doute, mais qui eut des suites affreuses, et ne fit que changer les acteurs du plus triste spectacle. »

Après le meurtre de Messaline, les affranchis se disputèrent à qui donnerait une épouse à Claude, incapable de supporter le célibat, et toujours prêt à l'obéissance conjugale. Le choix tomba sur la jeune Agrippine, fille de Germanicus, et par conséquent nièce de l'empereur. Il n'y avait pas encore eu d'exemple d'un oncle épousant sa nièce, aussi Claude voulut-il que son union fût autorisée par un décret du sénat. La nouvelle impératrice désirant assurer le trône à son fils Domitius, le fit adopter par son époux sous le nom de Claudius Néron, et lui fit donner pour femme Octavie, fille de l'empereur. Britannicus, fils de Messaline et de Claude, se vit ainsi dépouillé de son héritage. Claude cependant ne tarda pas à se repentir de cette injustice : « Puisses-tu bientôt être en âge de prendre la robe virile, dit-il un jour au jeune prince, pour que les Romains soient gouvernés par un véritable César. »

Agrippine fut alarmée de ces paroles. D'ailleurs, non moins dissolue que Messaline, elle savait que l'empereur avait dit : « Mon sort est de souffrir des désordres de mes femmes, et de les punir à la fin. » Elle résolut donc de le prévenir et de l'empoisonner. Mais le choix du poison l'embarrassait : trop soudain, il trahisait une main criminelle; trop lent, il laissait à Claude le temps de deviner le complot et de revenir à l'amour de son fils. Il en fallait un qui troublât la raison sans trop hâter la mort. On jeta les yeux sur une femme habile en cet art détestable, Locuste, condamnée depuis peu pour empoisonnement, et qui fut longtemps un instrument du pouvoir. Le poison fut servi à l'empereur dans un plat de champignons, et comme l'effet ne répondait point à l'attente d'Agrippine, un médecin, nommé Xénophon, qu'elle avait su gagner, sous prétexte de faciliter les vomissements de l'empereur, lui mit dans la gorge une plume imprégnée d'un venin qui le tua sur-le-champ (54).

Malgré les démêlés avec les Germains et les Parthes, qui ne furent que des querelles de frontières, l'étendue de l'empire romain s'accrut sous le règne de Claude. L'an 42, la Mauritanie devint une province romaine. Suetonius Paulinus pénétra jusqu'au mont Atlas, qu'ont naguère visité nos soldats. Les Romains s'établirent en Afrique, dans ces mêmes contrées où nous portons aujourd'hui notre civilisation, et la Mauritanie fut divisée en deux parties, la Césarienne et la Tingitane.

En 43, une velléité de gloire militaire s'était emparée de Claude, qui choisit la Bretagne pour théâtre de ses exploits. En peu de jours, il s'empara sans combat et sans effusion de sang d'une partie de l'île qu'avait soumise Aulus Plautius[1], et revint à Rome, six mois après son départ, triompher avec le plus grand appareil et recevoir le titre de *Britannicus* que son fils prit en même temps.

En 43, la Lycie; en 44, la Judée[2]; la Thrace, en 47, sont réduites en provinces romaines.

Après la mort d'Hermann, la Germanie fut quelque temps paisible. Mais en 47, les dangers recommencèrent pour l'empire, et il fallut tout le talent et toute l'énergie de Corbulon pour repousser une invasion des Cauques. En 59, une irruption des Cates fut également refoulée, et la joie de ce succès fut accrue par la délivrance de quelques soldats de Varus, arrachés après quarante ans à la servitude.

C'est du règne de Claude (50) que date la fondation de Cologne (Colonia Agrippina). Agrippine, dit Tacite, voulant étaler son pouvoir aux yeux des peuples alliés, envoya dans la ville des Ubiens, où elle était née, des vétérans et une colonie à laquelle on donna son nom.

III. NÉRON.

(*Nero Claudius Cæsar.*)

54 — 68.

Pendant quelque temps la mort de Claude fut tenue se-

[1] Voyez le récit de cette campagne et de celles qui la suivirent, p. 347 et suiv.

[2] Voyez p. 343 et suiv.

crète par la prévoyance d'Agrippine. On profita de ce temps pour préparer les troupes, et quand on crut le moment favorable, Néron leur fut présenté par Burrhus, qu'Agrippine avait fait nommer chef des troupes prétoriennes. Quelques voix s'élevèrent pour demander Britannicus; mais la promesse d'un *donativum* égal à celui de Claude fit taire tous les scrupules. Du camp il se rendit au sénat, où il prononça un discours préparé par Sénèque, son précepteur, et dans lequel il promettait de prendre Auguste pour modèle de sa conduite. L'admiration et l'enthousiasme des pères conscrits leur fit voter l'inscription de ce discours sur une table d'argent. Le même décret portait que tous les ans les consuls en feraient une lecture publique; c'eût été la plus sanglante satire du règne de Néron.

Néron régna cinq ans, comme Caligula avait régné quelques mois; guidé par l'expérience de Burrhus et de Sénèque; maintenu par le respect qu'il avait encore pour l'habile et impérieuse Agrippine, il réprima ses penchants et fit espérer aux Romains un bon prince.

Agrippine espérait gouverner le monde sous le nom de son fils. Elle cachait même asez peu ses prétentions, répondant avec lui aux ambassadeurs et assistant aux séances du sénat, cachée derrière un voile. Elle ne se privait même point du plaisir d'ordonner des supplices; ainsi elle fit tuer Silanus, proconsul d'Asie, et Narcisse, affranchi de Claude. Agrippine allait trop loin, et les ministres de Néron crurent devoir mettre quelques bornes à ses prétentions. Un jour que Néron devait recevoir une ambassade des Arméniens, Agrippine vint pour se placer, selon sa coutume, sur le trône où siégeait déjà son fils; mais Néron, la prévenant, alla au-devant d'elle, et reçut debout la députation. Ce commencement de mésintelligence fut aggravé par l'opposition d'Agrippine à la passion de Néron pour une esclave qu'il voulait épouser. Le premier signe que le prince en donna fut la disgrâce de Pallas, affranchi de sa mère, et qui avait eu le maniement des finances sous Claude. Agrippine irritée menaça sourdement de faire reconnaître Britannicus pour empereur. Ce fut comme une

sentence de mort pour le malheureux prince. Néron se débarrassa de cette crainte par un meurtre (54). Le coup était hardi; les légions murmuraient; mais de grandes largesses firent bientôt oublier le crime. Burrhus et Sénèque souillèrent leur réputation en y prenant part.

Cependant, sous leur habile administration, l'empire florissait; les provinces étaient heureuses; plusieurs intendants poursuivis par les plaintes des peuples furent punis, et ceux qui sous les règnes précédents avaient vendu leur éloquence, furent exilés. On essaya de rendre plus difficiles, par la publicité, les fraudes dans la levée des impôts. Plusieurs sources de revenus furent même entièrement abolies.

Bientôt un grand crime étonna le monde et fit connaître Néron. Excité par Poppée, qu'il avait enlevée à Othon, il ordonna le meurtre de sa mère (59); Burrhus vint à la tête des prétoriens le féliciter d'avoir échappé au danger; Néron, en effet, répandait le bruit qu'il n'avait fait que défendre sa vie contre l'ambition d'Agrippine. Dès lors Néron, comme pour s'étourdir sur ses remords, se plongea chaque jour davantage dans la débauche et le crime. Qu'importe au monde l'histoire de ce fou à qui la fortune avait donné tout pouvoir sur le monde? Citons quelques-unes de ses victimes : Burrhus, qui fut probablement empoisonné; Sénèque, Lucain, Pison, qui reçurent ordre de se donner la mort; le consul Vestinus, qu'il fit étouffer dans un bain chaud; Pétrone son confident, le vertueux Thraséas, le grand Corbulon, et tant d'autres dont la liste serait trop longue, tombèrent victimes de sa jalousie et de sa cruauté. Un incendie ayant dévoré, durant neuf jours et neuf nuits, trois des quatorze quartiers de Rome, et en ayant dévasté sept autres, Néron voulut jouir de ce beau coup d'œil; il monta sur une tour, et là, une lyre à la main, il chanta un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie [1].

Ce qui distingue Néron des autres tyrans, sa spécialité

[1] Le 5 février de l'an 63, la ville de Pompéi, en Campanie, fut à moitié détruite par un tremblement de terre : seize ans plus tard, elle fut entièrement engloutie par une éruption du Vésuve.

à lui, ce sont les arts; il est avant tout mime et joueur de flûte, et on le voit courant toutes les grandes villes de l'empire pour montrer ses talents, impitoyable pour qui n'admirait pas, jaloux de ses rivaux, jusqu'à faire étrangler sur le théâtre même un acteur qui chantait mieux que lui; mais aussi payant cher les applaudissements, comme ce jour où il déclara la Grèce libre, en reconnaissance des éloges qui lui avaient été prodigués et des couronnes qu'on lui avait décernées à Olympie.

Si Néron n'eût que brigué la réputation de premier mime de l'empire, les Romains auraient moins souffert; mais ses profusions épuisaient Rome et les provinces, tandis que sa haine soupçonneuse décimait les plus illustres familles. La révolte de Galba en Espagne délivra Rome de ce monstre (68). Lorsque l'approche des soldats envoyés par Galba le força à se tuer, il ne prononça que ces mots : *Quel artiste le monde va perdre!*

Chose singulière, le souvenir de Néron resta cher au petit peuple. Pendant plusieurs années, son tombeau fut toujours couronné de fleurs, qu'on y portait la nuit. On refusa même de croire à sa mort, et il parut en Orient jusqu'à trois faux Nérons. A la fin du troisième et quatrième siècle, c'était une croyance populaire que Néron paraîtrait à la fin du monde pour être l'antechrist, ou pour régner dans l'Occident, et y rétablir l'idolâtrie, en même temps que l'antechrist se ferait adorer dans l'Orient. D'autres enfin pensaient qu'il n'était point mort, mais qu'il était encore dans la fleur de l'âge[1].

On peut s'étonner de la popularité de Néron; « la cause en est sans doute dans le soin que lui et ses prédécesseurs prenaient de fournir des aliments à une partie du peuple. Aux distributions de blé, qui avaient lieu tous les mois du temps de la république, on ajouta extraordinairement les distributions de vin et de viande (*congiaria et viscera-*

[1] Sous le règne de Néron, il y eut deux guerres sérieuses, l'une en Grande-Bretagne, l'autre contre les Parthes. Nous renvoyons, pour ces expéditions, à Domitien et à Trajan.

tiones). Les époques de tyrannie étaient assez ordinairement l'âge d'or de la populace [1]. »

CHAPITRE XXIV.

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS. — LES FLAVIENS.

I. GALBA.

(*Servius Sulpitius Galba.*)

68 — 69.

L'extinction de la maison de César, dans la personne de Néron, occasionna des tempêtes si furieuses, qu'en moins de deux ans quatre empereurs s'emparèrent du trône. Les armées commençaient en effet à se lasser d'être cantonnées sur les frontières; de toutes parts les révoltes éclatèrent. Vindex se souleva dans la Gaule, Galba en Espagne, Macer en Afrique; quant à Vindex, attaqué et vaincu par Virginius Rufus, commandant des légions du haut Rhin, il se donna la mort; mais à Rome, Galba était proclamé par Nymphidius, préfet des gardes prétoriennes, et Néron était obligé de se tuer.

Galba était un vieillard [2] économe, austère. Il voulut rétablir l'ordre dans les finances; mais on l'accusa de parcimonie. Sa conduite fut peu prudente, et son règne fut une trop violente réaction contre celui de Néron. Toute une légion de marins, composée des anciens satellites de Néron, fut exterminée; il fit rendre les folles gratifications de son prédécesseur; la pythie de Delphes et le président des jeux Olympiques restituèrent l'argent qu'ils avaient reçu. Quelques-uns cependant échappèrent, et c'étaient précisément les plus coupables. Galba fit fléchir sa vertu jusqu'à composer avec eux. Enfin, il mécontenta les légions de Germanie,

[1] Heeren, Manuel d'histoire ancienne.
[2] Il était âgé de soixante-douze ans quand il parvint à l'empire.

en destituant leur chef Virginius. Quant aux prétoriens, habitués aux prodigalités de Néron, ils se laissèrent aller bien vite au plus vif mécontentement. Il crut, en adoptant Licinius Pison, jeune homme brave et actif, fortifier son pouvoir; mais Pison était d'un caractère trop rigide pour plaire aux soldats; d'ailleurs son adoption enlevait à Othon l'espérance qu'il avait entretenue jusque-là d'être choisi par Galba.

II. OTHON ET VITELLIUS.

(*M. Otho, A. Vitellius.*)

69.

Othon était né l'an trente-deux après J. C., d'un père qui avait été consul sous Tibère. Il s'annonça par une jeunesse prodigue et licencieuse, fut le compagnon de débauche de Néron, et vécut longtemps à ce titre dans son intimité; mais ayant osé lui disputer la possession de Poppée, Néron l'exila en lui donnant la questure de Lusitanie. Othon y demeura dix ans, et parut vouloir, par une conduite honorable, démentir la réputation que ses premières années lui avaient faite. Il fut l'un des premiers à se déclarer pour Galba, dont il espérait devenir le lieutenant et le successeur; mais le vieil empereur préféra l'austère vertu de Pison. Othon, qui était poursuivi chaque jour par ses nombreux créanciers, et qui avait besoin de se réfugier dans la pourpre contre la misère, ne vit plus de salut pour lui que dans une révolte qui lui donnerait l'empire, et se fit par ses prodigalités un parti dans les troupes. Les soldats, qui regrettaient Néron, crurent l'avoir retrouvé dans Othon, et il n'eut point de peine à les pousser à la révolte. Galba et Pison furent massacrés par les prétoriens; mais Othon ne jouit pas longtemps du pouvoir impérial. A peine était-il proclamé à Rome, que les légions de Germanie reconnurent pour empereur Vitellius, envoyé par Galba pour les commander. Othon, qui n'avait pour lui que les cohortes prétoriennes et une foule indisciplinée plutôt qu'une armée, fut vaincu à Bédriac. Il pouvait prolonger encore de quelque temps sa

résistance et la guerre civile, mais il préféra se donner la mort.

Le nouveau maître de l'empire apportait sur le trône impérial des vices qui ne l'avaient pas encore déshonoré. On avait vu déjà des empereurs fous et cruels ; mais on n'avait point eu encore à rougir pour les chefs de l'empire de cette gloutonnerie que montra Vitellius, toujours *couché à l'ombre des jardins comme ces animaux immondes qui gisent à terre engourdis après leur pâture*. Les dépenses de sa table se montèrent à cent quatre-vingt millions. Le monde ne pouvait être longtemps gouverné par un tel homme. C'étaient les légions du Rhin qui l'avaient proclamé ; celles de Syrie voulurent à leur tour faire un empereur, et donnèrent ce titre à leur général Vespasien, qui l'accepta à la sollication de Mucien, gouverneur de Syrie. Bientôt les légions du Danube se joignirent à lui, pénétrèrent en Italie sous la conduite d'Antonius Primus, battirent près de Crémone les troupes de Vitellius, qui dès lors ne tarda pas à être précipité du trône ; mais il eut encore le temps de retourner à Rome, où il versa des flots de sang et incendia le Capitole.

III. VESPASIEN.

(*Flavius Vespasianus.*)

69 — 79.

Vespasien était un homme obscur, fils d'un publicain de Réate, qui s'était enrichi par l'usure. Son fils hérita de son avarice. Lorsqu'il fut empereur, non content d'avoir rétabli les impôts abolis sous Néron et sous Galba, il en ajouta de nouveaux, et s'abaissa jusqu'à des moyens honteux même pour des particuliers. Il vendait les honneurs aux candidats et l'absolution aux accusés. On prétend même qu'il élevait aux grands emplois les gens d'affaires les plus habiles afin de les pressurer quand ils se seraient enrichis. Une ville voulait lui élever une statue colossale : « Qu'on la pose de suite, dit-il, en montrant le creux de sa main ;

voici la basse. » Cependant il se montra parfois libéral à propos. Lorsque des sénateurs étaient trop pauvres pour soutenir leur dignité, il les aidait de son trésor, et si une ville était frappée de quelque calamité, il lui venait en aide. Mais un mérite qu'il faut surtout reconnaître à Vespasien, c'est celui d'habile administrateur. Sous lui l'empire respira; il sut rétablir les finances et la discipline de l'armée. On ne vit plus de confiscations, de jugements de majesté. Il bannit de Rome les philosophes stoïciens; lui, qui n'était qu'un homme d'affaires, ne comprenait pas de quelle utilité pouvait être dans l'État cette philosophie solitaire : l'empire n'était pas encore assez vieux pour attendre patiemment ce qu'il plairait aux dieux de lui envoyer de bien ou de mal.

Vespasien acheva deux guerres importantes, celle de Judée et celle des Gaules. Sous Hérode le Grand, la Judée s'était relevée, grâce à l'amitié d'Auguste. Hérode avait ajouté à son royaume la Samarie, la Galilée, la Pérée en deçà du Jourdain, l'Iturée et la Trachonitide avec l'Idumée. A sa mort, ce riche héritage fut partagé entre ses trois fils, Archelaus, Philippe et Antipas; Archelaus ayant par sa mauvaise conduite excité la colère des Romains, sa part de l'héritage paternel, c'est-à-dire la Judée et la Samarie, fut ajoutée à la province romaine de Syrie. A la mort de Philippe, son royaume subit le même sort. Cependant, l'an 37, Caligula donna ce pays à Agrippa, petit-fils d'Hérode; il y joignit bientôt la tétrarchie d'Antipas et l'ancien royaume d'Archelaus; mais après sa mort, tout le pays fut définitivement réduit en province romaine. L'oppression des procurateurs, et particulièrement les exactions de Gessius Florus, portèrent les Juifs à la révolte. Un premier général fut peu heureux; mais Néron envoya contre eux Vespasien, qui allait assiéger Jérusalem, quand il fut proclamé empereur. En partant pour l'Italie, il laissa à son fils Titus le commandement de son armée. Ce fut une guerre horrible, sans pitié. Les Juifs se défendirent avec l'opiniâtreté ordinaire de leur race. Les Romains n'entrèrent dans Jérusalem que lorsqu'il ne resta plus personne pour

la défendre; la famine et le fer de l'ennemi emportèrent treize cent mille Juifs. Les dépouilles trouvées dans la ville firent baisser de moitié la valeur de l'argent en Syrie (71).

L'autre guerre eut la Gaule pour théâtre. Cette province, ou du moins quelques-uns des peuples qui habitaient vers le nord-est, n'étaient point encore résignés au joug, et lorsque le Batave Civilis, profitant des guerres civiles qui précédèrent et qui suivirent l'avénement de Vespasien, leva l'étendard de la révolte, il trouva assistance parmi plusieurs peuples de la rive gauche du Rhin. Les légions qui gardaient ce fleuve furent vaincues ou gagnées, et bientôt l'on vit ces mots écrits sur les bannières de Civilis : *Empire gaulois*. Enfin, un chef gaulois, Sabinus, qui prétendait descendre de César, prit la pourpre impériale. Mais trop de peuples dans la Gaule étaient déjà façonnés à la domination romaine, pour que cette tentative pût réussir. Tout alla bien tant que Vitellius disputa l'Italie à Vespasien; mais lorsque celui-ci se trouva seul maître de l'empire, il envoya une armée qui eut bientôt rétabli tout sur l'ancien pied. Civilis, enfermé dans l'île des Bataves, fit sa soumission (70). Quant à Sabinus, ayant fait courir le bruit de sa mort, il se cacha dans un souterrain où il demeura neuf ans avec sa femme et ses enfants; découvert enfin, il fut conduit à Rome et mis à mort malgré les larmes de la fidèle Éponine.

IV. TITUS.

(*Titus Flavius Vespasianus.*)

79—81.

Titus a eu le bonheur de régner à peine deux ans. Si Néron n'avait pas vécu davantage, il aurait pu comme lui mériter le surnom de *délices du genre humain*. A son retour de Judée, Titus avait été nommé préfet du prétoire, et dans cette charge il avait montré beaucoup de cruauté et de violence. Il se débarrassait sans scrupule de ceux qui lui étaient suspects, et fit même égorger à sa table Cécina, dont la défection avait assuré le trône à Vespasien. Outre ses cruautés on lui reprochait ses débauches; mais il ne fut plus le même dès qu'il fut empereur.

Son règne fut marqué par de grandes calamités : une éruption du Vésuve ensevelit Herculanum et Pompéi, dont on exhume aujourd'hui les restes ; à Rome, le Panthéon et le Capitole furent détruits par un incendie. Titus s'efforça par ses libéralités de réparer ces désastres ; mais la mort l'empêcha de réaliser ses vues bienfaisantes. Ajoutons toutefois, quoiqu'il en coûte de toucher à cette réputation classique, que Titus fut lui-même la cause de sa mort, s'il est vrai, comme il en fut accusé, qu'il ait voulu séduire la femme de son frère Domitien, qui se serait vengé de cet outrage par le poison.

V. DOMITIEN.

(*Titus Flavianus Domitianus.*)

81—90.

Domitien fut un Néron par sa passion pour les spectacles et les jeux de toute espèce ; mais à choisir entre eux, l'on préférerait encore le fils d'Agrippine ; car s'il y a égalité entre eux pour la cruauté, Néron l'emporte au moins sur Domitien par quelque chose de brillant, de généreux même quelquefois. Néron fut l'idole du petit peuple ; mais Domitien, avec sa cruauté sombre et soupçonneuse, se fit exécrer de tous, même de la populace. « Y a-t-il quelqu'un avec l'empereur ? » demandait-on un jour ; « Pas même une mouche, » répondit une personne présente. En effet, lorsqu'il était seul dans son cabinet, il n'avait d'autre occupation que de percer des mouches avec un poinçon.

Sous ce prince, les délateurs, les jugements de majesté, les confiscations, reparurent : c'était un moyen de remédier à l'épuisement du trésor ; car pour fonder son despotisme sur la force militaire, il avait augmenté d'un quart la solde de ses soldats. Par lui le sénat fut avili ; tout ce qu'il y avait de grand dans l'empire, persécuté ; tout ce qui attirait les yeux de la foule, condamné. Ainsi Agrippa, le beau-père de l'historien Tacite, qui s'était illustré par ses exploits dans la Grande-Bretagne, fut empoisonné par ses ordres. Les exécutions qu'il ordonna furent si nombreuses,

qu'il défendit d'en tenir registre. Un complot, formé dans l'intérieur même du palais impérial, mit fin à la vie de cet odieux tyran. Les conjurés justifièrent leur assassinat en élevant Nerva à l'empire.

Domitien, comme Caligula, eut l'ambition des conquêtes. Il attaqua les Cattes (82), l'une des plus belliqueuses tribus de la Germanie; ravagea une partie de leurs terres, fit quelques prisonniers, et rentra à Rome en triomphe. Son char était précédé d'une multitude d'esclaves qu'il avait achetés et fait habiller en Germains. Plus tard, il eut affaire avec la puissante nation des Daces; mais il n'y avait point à se jouer avec elle. La guerre, cette fois, fut sérieuse (86—90). Les frontières de l'Italie furent entamées, et déjà plusieurs peuples de la Germanie remuaient. Domitien s'effraya; il se hâta d'acheter la paix et de promettre un tribut annuel.

C'est cependant sous ce prince que fut accomplie la conquête de la Grande-Bretagne. Reprenons en peu de mots l'histoire des expéditions des Romains contre cette île. César, nous l'avons vu, y était descendu deux fois sans pouvoir y faire un établissement durable. Mais la soumission de cette île, d'où partaient pour la Gaule tant de missionnaires druidiques, était si nécessaire à la tranquillité du continent voisin, que tous les empereurs voulurent en essayer la conquête. Les préparatifs commencés trois fois par Auguste furent continués par Caligula : il s'avança, dit Suétone, vers le bords de l'Océan avec un grand appareil de balistes et de machines de guerre. Arrivé sur le rivage de Boulogne, au moment de s'embarquer pour la Bretagne, il ordonna tout à coup à ses soldats de ramasser les coquillages que la marée avait laissés sur la côte, et d'en remplir leurs casques : « Ce sont, dit-il, les dépouilles de l'Océan que « nous venons de conquérir; nous les porterons au Capitole « et nous en décorerons le palais impérial. » Puis, comme monument de sa victoire, il éleva une tour très-haute où il fit placer des fanaux, pour éclairer les vaisseaux durant la nuit. Rien ne manqua à cette ridicule expédition, ni le *donativum*, ni le triomphe au Capitole. Il donna cent

deniers d'argent à chaque soldat, en gratification militaire : « Maintenant, leur dit-il, vous pouvez vous en aller riches « et contents de la libéralité de votre empereur. » Les galères sur lesquelles il était entré dans l'Océan furent transportées par terre à Rome, et il écrivit qu'on lui préparât pour récompenser ses exploits le plus magnifique triomphe qui eût jamais été vu dans la capitale de l'empire. Claude, son successeur, reprit sérieusement le projet d'une descente. L'île était malheureusement déchirée par des guerres continuelles entre tous les chefs qui se partageaient son territoire, et depuis que les enseignes romaines s'étaient montrées aux yeux des Bretons, le chef vaincu passait toujours la mer, et allait demander asile et protection aux *Césariens*. Pour rentrer dans leur patrie, ils n'hésitaient point à implorer les secours de l'étranger ; ainsi Mandubrat, au temps de César ; Admine (Edwin), sous Caligula, auquel le prince breton résigna, dit-on, par un traité formel tous ses droits sur l'île. Claude eut aussi près de lui un chef insulaire, Véric ou Béric, qui se chargea de guider les légions.

Une expédition en Bretagne n'était point une guerre qui plût alors aux soldats. Cette île sombre, toujours cachée dans les brouillards, ces druides, ministres d'un culte sanguinaire et mystérieux, qu'ils avaient chassés de la Gaule et qu'ils allaient poursuivre dans leur dernier asile, leur inspiraient un effroi dont ils ne pouvaient se défendre. « Leur « pouvoir est grand, disaient quelques-uns, car ils commandent aux vents et aux flots de la mer ; ils donnent le « beau temps ou le naufrage. C'est par eux que furent sou« levées les tempêtes qui deux fois ont brisé les flottes du « grand César. Il en adviendra de même de nos vaisseaux, « et nous périrons sans gloire enfermés dans cette île fu« neste. » Un heureux présage fit taire toutes ces craintes ; un météore brillant traversa le détroit dans la direction que la flotte romaine devait suivre. Aux yeux des Romains, c'était un engagement que les dieux prenaient de leur donner la victoire. Aussi tous partirent dès lors rassurés et confiants. Les insulaires imitèrent la tactique de Caswallawn : les vivres furent détruits, les habitations, incendiées ; il n'y eut

plus qu'un désert autour des légions. Mais leur général n'était point cette fois pressé d'en finir par une bataille pour aller comprimer les soulèvements de la Gaule, le continent était tranquille et envoyait en abondance des vivres au camp romain; Aulus Plautius put donc s'avancer sans crainte dans l'intérieur de l'île, lançant à la poursuite des Bretons les Germains qui lui servaient d'auxiliaires. Ceux-ci, habitués à cette guerre de rivières et de marais, surprenaient toujours les insulaires, qui, comptant sur la lenteur et la pesanteur des légions, croyaient encore l'ennemi bien loin d'eux. Les Bretons furent les premiers à perdre patience : sur les bords de la Saverne, ils livrèrent à Plautius une bataille de deux jours, où l'un de leurs chefs, Togodumne, fut tué. Bientôt arriva l'empereur lui-même, qui s'avança jusqu'à Camalodunum, au delà de la Tamise, reçut la soumission de plusieurs peuplades voisines, et retourna triompher à Rome. Les pays que baigne la Tamise au sud et au nord furent déclarés *province romaine* (45 après J. C.).

Les Bretons toutefois ne laissèrent pas l'étranger s'établir paisiblement au milieu d'eux. Vespasien, l'un des lieutenants de Claude, eut plus de trente batailles à livrer aux insulaires avant de soumettre les Belges et les habitants de l'île de Wight. Plautius, de l'autre côté de la Tamise, ne put résister aux peuplades qui l'entouraient qu'en jetant avec l'or la division parmi elles. Lorsqu'après cinq années il fut remplacé par Ostorius Scapula, une grande confédération s'était formée pour délivrer l'île de la présence de l'étranger. A la tête de cette ligue était le puissant Caractac, descendant de Caswallawn, et dont le frère était mort glorieusement pour la cause de l'indépendance. Son énergie et son courage échouèrent devant le talent d'Ostorius et l'opiniâtreté de son armée. La femme et la fille de Caractac furent prises, et ses frères se rendirent à discrétion; lui-même, trahi par Cartismandua, reine des Brigantes, chez laquelle il était allé chercher un asile, fut chargé de fers et livré aux vainqueurs. Conduit à Rome, où son nom n'était pas sans éclat, il fit un appel courageux à la clémence de Claude, qui lui pardonna.

« Après Ostorius vint Didius Gallus, qui maintint les conquêtes de ses prédécesseurs ; seulement il établit en avant un petit nombre de forts pour se donner la réputation d'avoir fait plus que le simple devoir. A Didius succéda Veranius, qui mourut dans l'année. Après ce dernier, Suetonius Paulinus eut deux ans de succès, pendant lesquels il soumit des nations et fortifia des postes : sa confiance s'en accrut, et, en attaquant l'île de Mona, qui fournissait des secours aux rebelles, il laissa derrière lui le champ libre à la rébellion[1]. »

En effet, les Bretons enhardis par son absence se soulevèrent sous la conduite de la reine Boadicée, et si Suetonius, averti de ce mouvement, qui coûta, dit-on, la vie à quatre-vingt mille Romains, ne se fût hâté d'accourir, la Bretagne se détachait de l'empire.

« Une bataille gagnée la rendit à son ancienne soumission, bien qu'il restât en armes un bon nombre d'habitants qu'agitait la conscience de leur révolte et qui se croyaient plus menacés par le général. Suetonius, doué d'ailleurs de grandes qualités, traitant ceux qui s'étaient rendus avec la hauteur et la dureté d'un homme qui venge sa propre injure, on mit à sa place Petronius Turpilianus, comme moins inexorable. Désintéressé dans les offenses de l'ennemi, et par là même plus indulgent pour le repentir, Petronius pacifia la province sans chercher à l'étendre, et la remit à Trebellius Maximus. Ce dernier, sans activité comme sans expérience des camps, maintint l'ordre par une certaine politesse d'administration. Les barbares eux-mêmes apprirent à pardonner aux vices agréables, et les guerres civiles qui survinrent alors, fournirent à l'inaction du général une excuse légitime. Mais on éprouva le fléau de la discorde, effet du désœuvrement chez des soldats accoutumés à de continuelles expéditions. Réduit à fuir et à se cacher pour échapper à leur fureur, Trebellius, déshonoré, avili, reprit à peine un commandement précaire, comme si l'armée eût traité pour la licence, et le chef, pour la vie : cette sédition ne coûta pas de sang. Vectius Bolanus, dans un temps où

[1] Tacite, Agricola, 14.

les guerres civiles duraient encore, ne donna pas plus de vigueur à son gouvernement : même inaction à l'égard des ennemis, même indiscipline dans les camps; seulement Bolanus, irréprochable et pur de tout crime qui pût le faire haïr, s'était concilié l'amour à défaut de respect.

Mais lorsque, avec le reste du monde, la Bretagne eut reconnu Vespasien, on y vit d'habiles généraux, d'excellentes armées, et l'espoir des ennemis s'affaiblit. Petilius Cerialis les frappa d'abord de terreur en attaquant la cité des Brigantes, la plus considérable de toute la province. Il livra de nombreux et quelquefois de sanglants combats, et il étendit sur une grande partie du pays ou la conquête ou la guerre. Les services et la renommée de Cerialis auraient écrasé tout autre successeur; un grand homme, autant qu'il était alors permis de l'être, Julius Frontinus, en soutint le poids. Il dompta par les armes la forte et belliqueuse nation des Silures, entreprise où, avec le courage des ennemis, il eut encore à vaincre la difficulté des lieux.

« Telles étaient la fortune de la guerre et la situation de la Bretagne lorsque Agricola s'y rendit[1]. » Agricola, qui avait fait ses premières armes en Bretagne, sous Suetonius Paulinus, reprend le projet de ce général sur l'île de Mona, qu'il soumet; effraye les ennemis par les armes, et les gagne par sa clémence; ferme par une ligne de fortifications l'espace de terre que laissent entre elles les rivières de Glotta et de Bodotria; défait les Calédoniens conduits par le brave Galgacus; fait alors explorer par sa flotte l'extrémité septentrionale de l'île; et rappelé à Rome par la jalousie de Domitien, reçoit, pour récompense de cette importante conquête, le triomphe, et peu de temps après la mort.

[1] Tacite, Agricola, 16-18.



CHAPITRE XXV.

NERVA. — TRAJAN. — ADRIEN.

I. NERVA.

(*Marcus Cocceius Nerva.*)

96 — 98.

Nerva ne fit pour ainsi dire qu'une seule chose durant son règne; mais elle suffit pour lui mériter la reconnaissance de l'empire : sentant sa faiblesse, il choisit Trajan pour son successeur. Ajoutons aussi qu'il chercha, par l'abolition des impôts et par une distribution de terres aux plus indigents, à ranimer l'industrie. Une révolte des gardes, qui coûta la vie aux meurtriers de Domitien, fut cause de l'adoption de Trajan. Un mot de Tacite suffit à son éloge : « Nerva, dit le grand historien, unit deux « choses jadis incompatibles, le pouvoir suprême et la li« berté. »

II. TRAJAN.

(*Marcus Ulpius Nerva Trajanus.*)

98 — 117.

Trajan avait quarante-six ans quand Nerva l'adopta; il commandait alors les légions de la basse Germanie. Telle était déjà l'autorité de son nom, que la nouvelle de son adoption apaisa les séditions qui troublaient Rome depuis plusieurs mois. Il manda près de lui les chefs de la révolte; aucun d'eux n'osa désobéir, et Trajan les punit sévèrement. Après la mort de Nerva, reconnu empereur par le sénat, le peuple et les armées, il resta une année encore sur les bords du Danube pour surveiller et intimider les barbares. Lorsqu'il revint à Rome, les soldats qui l'accompagnaient donnèrent un exemple, depuis bien longtemps inconnu, de l'ancienne discipline : personne n'eut aucune plainte

à élever contre eux. A son arrivée, Trajan entra dans Rome à pied, escorté seulement de quelques soldats, et affable pour tout le monde. Justifiant l'inscription placée par Nerva sur le palais impérial, *Palais public*, Trajan l'ouvrit à tous les citoyens, et, rappelant la modestie étudiée d'Auguste, il visitait, comme un simple particulier, ses anciens amis, assistait à leurs fêtes de famille, et donnait à ceux même contre qui on voulait lui inspirer des craintes, des marques de la plus entière confiance.

Quelques défauts ternissaient cependant l'éclat de ses vertus. Trajan n'avait pu se soustraire complétement aux mœurs de ses contemporains, et Julien, dans ses *Césars*, lui reproche d'avoir trop aimé le vin; il est juste de dire que Trajan défendit l'exécution des ordres qu'il donnait après les longs repas.

Il n'imita point ceux de ses prédécesseurs qui, toujours jaloux de la faveur du soldat et de la populace de Rome, faisaient tomber sur eux toutes leurs faveurs. La gratification qu'il donna à son avénement, fut répandue sur toute l'Italie; celle du peuple fut payée avant celle des soldats. Il ne voulut point recevoir les dons prétendus volontaires que les provinces et les villes faisaient à chaque nouveau règne. Les empereurs jusqu'alors n'avaient guère songé qu'à approvisionner Rome aux dépens des provinces: Trajan, accordant la libre circulation des grains répandit partout l'abondance, si bien que Rome put à son tour rendre à l'Égypte, réduite à la famine par l'insuffisance de la crue du Nil, le service qu'elle en recevait tous les ans. Les délateurs n'étaient pas heureux sous les bons princes: Trajan les envoya mourir dans des îles désertes. L'ordre et l'économie qu'il fit régner dans la maison impériale et dans l'administration lui permirent de diminuer les impôts, d'augmenter ses revenus en vendant successivement une foule de palais, de maisons de plaisance, de jardins superbes que les premiers Césars avaient acquis par leurs confiscations. Enfin, dit son panégyriste, l'État se trouva plus grand que le domaine du prince.

S'il construisit des monuments, ce furent des édifices

d'utilité publique, ou qui devaient servir à l'ornement de Rome, comme la colonne Trajane, qui raconte encore ses exploits. Parmi ces constructions, la plus importante fut une grande route qui traversait tout l'empire, du Pont-Euxin jusque dans les Gaules. Un grand nombre d'autres routes, et de voies militaires tracées par lui, facilitaient l'action rapide du gouvernement impérial. C'est lui qui fit creuser à ses frais le port d'Ancône.

Il aurait voulu qu'on ne le crût que le général de la république. S'efforçant de rétablir les anciennes formes républicaines, il rendit les élections aux comices, la liberté des suffrages au sénat. Pour donner quelque considération aux magistratures, il s'en faisait revêtir lui-même, sans oublier aucune des formalités imposées aux candidats, se rendant au milieu du Champ de Mars, et attendant son élection, confondu, comme les autres, dans la foule. A la fin de son troisième consulat, il vint à la tribune aux harangues jurer qu'il n'avait rien fait contre les lois. Il veilla à ce que les charges ne tombassent pas sur des personnages indignes. Tous les candidats devaient avoir des propriétés en Italie : la fortune était considérée comme une garantie.

Ces soins cependant n'occupèrent que peu l'empereur : son règne fut le plus belliqueux de tous ceux que Rome avait vus jusqu'alors. Il attaqua d'abord les Daces, nation valeureuse qui habitait au delà du Danube, et avait imposé un tribut à Domitien. L'empereur ouvrit la campagne l'an cent et un par une victoire éclatante. Malgré l'adroite tactique du Décébal, ou chef des Daces, Trajan le poussa de retraite en retraite jusqu'à sa capitale, dont on voit encore les ruines en Transylvanie. Les Daces furent contraints d'acheter la paix (103). Trajan, affectant la conduite des anciens généraux, renvoya au sénat les députés des Daces pour la ratification du traité. La guerre, recommencée l'an cent cinq contre ce peuple, se termina l'année suivante par la réduction de la Dacie en province romaine.

La frontière du Rhin avait été assurée par la soumission de Civilis; celle du Danube, par la victoire de Trajan contre les Daces : restait celle de l'Euphrate. Trajan y passa

les dernières années de son règne. Cosroès, roi des Parthes, avait placé sur le trône d'Arménie son propre frère; Trajan prétendit que Rome avait le droit de donner l'investiture de ce royaume. Parthamasiris vint inutilement s'humilier aux pieds de l'empereur; Trajan pénétra dans l'Arménie, en chassa les Parthes, vainquit Parthamasiris, et, resté maître de l'Arménie, menaça l'empire des Parthes. D'abord il prit Édesse, capitale d'un petit royaume indépendant entre les deux grands empires, puis s'empara de Nisibie, de Singara, et s'avança vers le Tigre, marchant lui-même à pied, malgré son âge, à la tête de ses troupes, leur rappelant ainsi les anciens généraux de la république.

Au retour de cette première expédition, il envoya l'un de ses lieutenants conquérir l'Arabie-Pétrée, tandis que lui-même alla soumettre les peuples qui habitaient le Pont-Euxin et la mer Caspienne. L'Ibérie et la Colchide furent soumises à l'empire (114).

L'année suivante, 115, il entreprit une nouvelle expédition contre les Parthes, consulta l'oracle d'Héliopolis, qui, guidé par la prudence des prêtres, lui envoya pour toute réponse une baguette brisée. Quel que fût le résultat de la guerre, l'oracle ne pouvait être accusé de s'être trompé. Les Parthes essayèrent vainement de défendre le passage du Tigre. Une province située sur la rive gauche de ce fleuve, l'Adiabène, fut conquise, et Trajan, qui avait toujours devant les yeux l'expédition d'Alexandre, dut se réjouir de traverser les champs de Gaugamela, où Alexandre avait vaincu Darius, et de pénétrer dans la petite ville d'Arbèles.

Après cette conquête, il redescendit vers Babylone, qui depuis longtemps avait perdu sa puissance, prit Suze et vint assiéger Ctésiphon, la nouvelle capitale de l'Assyrie. Il revint encore une fois dans le sud de la Mésopotamie jusqu'à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate dans le golfe Persique, descendit ce bras de mer dans toute sa longueur, et entra même dans l'Océan indien. « Si j'étais plus jeune, dit-il, j'entreprendrais ce qu'a fait Alexandre. » Il se consola de ne pouvoir aller aussi loin, en faisant la conquête

d'une contrée qui n'avait pas vu le roi de Macédoine, l'Arabie-Heureuse. Puis il rentra en Mésopotamie, d'où les Parthes avaient déjà chassé ses légions. N'espérant pas pouvoir réaliser les espérances qu'il avait conçues, il se résigna à donner un roi aux Parthes, puisqu'il ne pouvait les détruire (117).

Pendant ses lointaines expéditions, derrière lui avait lieu une effroyable révolte : les Juifs, si horriblement décimés par Titus, espéraient ressaisir leur indépendance. A Cyrène, dans l'île de Chypre, en Égypte, ils massacrèrent impitoyablement les Romains qu'ils purent saisir, les livrant à des tourments inouïs. Les uns étaient sciés tout vifs dans la longueur de leur corps, d'autres étaient dépecés avec des tenailles rougies au feu. Si les historiens romains n'ont pas exagéré, il faut croire que les Juifs dévorèrent plus d'une fois les membres de leurs victimes. Il fallut une guerre en règle pour les soumettre.

C'est au milieu de ces circonstances que mourut Trajan, l'an 117, avec la douleur de voir son ouvrage presque détruit; le roi qu'il avait donné aux Parthes, chassé; ses conquêtes au delà du Tigre, perdues; l'Arménie enfin, retombée sous l'influence des Parthes. Son règne belliqueux fut toutefois utile à l'empire. Ces barbares furent étonnés de la vigueur que conservaient encore les Romains, et ses campagnes préparèrent un règne pacifique à ses deux successeurs. Les historiens lui ont longtemps reproché d'être l'auteur de la troisième persécution contre les chrétiens; il faut remarquer toutefois qu'il pouvait confondre les chrétiens avec les Juifs dont le nom était en horreur dans l'empire. De plus, s'il ordonna de punir ceux qui refuseraient d'offrir de l'encens aux idoles, il faut ajouter qu'il écrivait à Pline, gouverneur de Bithynie, de ne point rechercher les chrétiens, de ne point s'inquiéter de ce qu'ils feraient dans leurs demeures, de ne point admettre de délations contre eux, mais de les punir toutes les fois qu'ils se présenteraient eux-mêmes devant lui, et insulteraient l'empire en refusant d'adorer les dieux qui le protégeaient.

III. ADRIEN.

(*Publius Ælius Hadrianus.*)

117 — 138.

Adrien, cousin et pupille de Trajan, dont il avait épousé la nièce, fut proclamé à Antioche par les troupes : Trajan, assurait Plotine, l'avait adopté avant de mourir. Le sénat confirma l'élection du nouvel empereur. Le premier acte de l'administration d'Adrien fut l'abandon des conquêtes de Trajan. Ce prince n'avait point le caractère belliqueux de son père adoptif ; c'était un lettré, faisant des vers, curieux de toutes choses, étudiant la médecine, l'arithmétique, la géométrie ; apprenant à chanter, à jouer des instruments, à peindre et à graver ; préférant Athènes à Rome ; esprit un peu efféminé, mais administrateur habile et vigilant, qui rendit d'importants services à l'empire. Adrien suivit la politique d'Auguste ; il retira toutes les troupes qui étaient dans l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie, bornant l'empire à l'Euphrate. Ainsi pour la première fois le dieu Terme reculait ; l'empire sentait le besoin de se resserrer, de concentrer ses forces. L'Arménie redevint un royaume comme avant Trajan. Adrien aurait voulu aussi renoncer à la Dacie, mais on l'en détourna en lui représentant qu'il y avait un trop grand nombre de citoyens romains, pour qu'il pût honorablement l'abandonner. Toutefois, comme mesure de sûreté, il abattit les arches du pont que Trajan avait jeté sur le Danube, de peur que les Daces ne s'en servissent pour pénétrer dans la Mœsie ; il oubliait que tout l'hiver le Danube devenait un pont pour les barbares.

Adrien régularisa le gouvernement impérial ; il fit pour la discipline des armées et les exercices militaires un grand nombre de règlements qui lui survécurent longtemps. Il fixa l'âge auquel on pourrait obtenir les diverses charges militaires, au moins celle de tribun ; de plus, il voulut que dans chaque cohorte il y eût, comme dans les premières armées de Rome, des ouvriers de toute espèce. Les charges

de la maison impériale, celles de la justice, furent distribuées dans l'ordre où elles étaient encore à la fin du quatrième siècle. Afin d'honorer les charges du palais, il éloigna de lui les affranchis dont s'étaient servis ses prédécesseurs, et les remplaça par des chevaliers romains. Le préfet du prétoire, qui n'avait eu jusqu'alors que le commandement des gardes prétoriennes, fut revêtu par lui d'une autorité civile, ce qui en fit bientôt la deuxième personne de l'empire. Le conseil privé devint un des corps constitués; il fit des lois au nom de l'empereur, et dès lors les édits commencèrent à remplacer les sénatus-consultes. Quatre chancelleries furent établies, et, pour régulariser l'administration de la justice, Salvius Julianus dressa par l'ordre d'Adrien un édit perpétuel. Jusqu'alors chaque préteur entrant en charge promulguait un édit, de sorte que les formes comme les principes de la justice pouvaient varier chaque année. Cette *lex annua* fut remplacée par l'*edictum perpetuum*, qui contenait les principales dispositions des anciens édits des préteurs, mais coordonnées, codifiées. Tous les magistrats durent le prendre pour règle dans l'administration de la justice.

Adrien adoucit encore le sort des esclaves ; la jurisprudence ordinaire voulait que quand un maître était assassiné chez lui, tous les esclaves qui se trouvaient au moment du meurtre dans la maison fussent punis du dernier supplice comme coupables, sinon d'avoir commis le meurtre, du moins d'avoir manqué de vigilance pour l'empêcher. Adrien ordonna qu'on soumettrait seulement à la question ceux qui se seraient trouvés assez près du meurtre pour l'entendre. Une autre innovation fort grave dans cette partie de la législation fut celle qui enleva aux maîtres le droit absolu de vie et de mort sur les esclaves. Quand ces derniers avaient commis quelque crime qui pouvait entraîner la peine de mort, les magistrats seuls pouvaient les y condamner. Les prisons particulières ou *ergastula*, dans lesquelles les maîtres enfermaient ceux de leurs esclaves qu'ils voulaient punir, et même quelquefois des hommes libres qu'ils y entraînaient de vive force pour les faire travailler, furent fermées par Adrien.

Presque tout le règne de ce prince se passa à visiter les provinces; il commença par la Gaule, s'instruisant sur son passage de l'état des villes, des provinces, et examinant la conduite des gouverneurs, qu'il punissait sévèrement quand les plaintes élevées contre eux se trouvaient fondées. Il visita aussi les frontières de la Germanie, et rétablit la discipline parmi les troupes. Il passa aussi dans la Grande-Bretagne, où il construisit une muraille de trente lieues de long pour fermer l'entrée de la province aux Pictes et aux Scots. A son retour en Gaule, il fit bâtir à Nîmes, en l'honneur de Plotine, un palais magnifique qui n'existe plus : mais on lui attribue la construction de l'amphithéâtre aujourd'hui nommé les Arènes de Nîmes, la plus belle ruine que les Romains aient laissée dans les Gaules. Le pont du Gard, si célèbre dans le Midi, est aussi regardé comme un monument d'Adrien. De là il passa en Espagne, puis en Mauritanie, d'où il s'embarqua pour sa chère ville d'Athènes. Il visita ensuite la Syrie, où il eut, dit-on, une entrevue avec Cosroès, dont il entretenait les intentions pacifiques. Il parcourut l'une après l'autre les provinces de l'Asie Mineure, les îles de la mer Égée; à son retour à Athènes, il se fit initier aux mystères d'Éleusis, qu'il transporta ensuite à Rome (125 après J. C.); puis il passa en Sicile, et, après être monté jusqu'au cratère de l'Etna, il revint dans la capitale de l'empire.

L'an 129, il recommença ses voyages par l'Afrique, où il fit beaucoup de bien, parut une seconde fois dans l'Orient, afin de régler les affaires de l'empire avec les royaumes voisins, visita la Palestine, l'Arabie, l'Égypte, où il perdit Antinous, qui se noya dans le Nil, peut-être, dit-on, afin de prolonger la vie de l'empereur par le sacrifice volontaire de la sienne. Mais les moqueries des Alexandriens le chassèrent, et il les quitta pour Athènes, sa ville de prédilection, à laquelle il donna l'île de Céphalonie, et où il voulut bien consentir à remplir la charge d'archonte. Il semble, dit un historien, avoir fait d'Athènes une ville nouvelle, et un quartier tout entier portait son nom.

Les derniers temps du règne de ce prince furent, comme

les commencements, attristés par des meurtres. Ainsi plusieurs personnages illustres furent mis à mort, comme accusés d'une conspiration contre lui. Après avoir d'abord adopté Ælius Verus, qui périt victime de ses débauches, il adopta Titus Antoninus, à condition qu'il adopterait à son tour Aurelius Verus et Lucius Verus. L'an 135, Adrien mourut à Rome d'une maladie de langueur, âgé de soixante-trois ans. Il fut haï du sénat, pour lequel il n'avait eu aucune considération, et qu'il avait privé de tout pouvoir, en transportant dans ses voyages le siége du gouvernement partout où il se trouvait lui-même; mais il fut aimé dans les provinces, où il avait réprimé les rapines des gouverneurs et régularisé l'administration.

Le règne pacifique d'Adrien fut troublé par une nouvelle révolte des Juifs. Adrien ayant bâti une ville sur les ruines de Jérusalem, voulut y construire un temple en l'honneur de Jupiter. Ce sacrilége poussa les Juifs à la révolte. L'an 134, ils prirent pour chef un aventurier nommé Barcocab, qui se donna pour le Messie, et qui, comme Eunus, le roi des esclaves, s'était fait reconnaître un pouvoir surnaturel, en soufflant des flammes de sa bouche, au moyen d'étoupes allumées. Cette révolte leur coûta encore cinq cent quatre-vingt mille hommes; l'entrée de Jérusalem, devenue dès lors une colonie sous le nom d'Ælia Capitolina, leur fut interdite, et c'est à compter de cette époque qu'ils commencèrent à se disperser dans le monde.

CHAPITRE XXVI.

LES ANTONINS.

I. ANTONIN.

(*Titus Ælius Hadrianus Antoninus Pius.*)

138 — 161.

Antonin était issu d'une famille gauloise. Ce n'est pas

le premier empereur qu'aient fourni les provinces. La famille d'Auguste était, il est vrai, une ancienne famille patricienne de Rome ; mais après elles étaient venus des Italiens, comme Vespasien, qui était de Réate ; puis des Espagnols, comme Nerva et Trajan. Si Antonin est Gaulois, Septime Sévère sera Africain ; Elagabal et son successeur viendront de la Syrie, et plus tard un Thrace, Goth d'origine, siégera à Rome comme empereur. Ainsi la pourpre impériale sera tour à tour envahie par toutes les nations. L'avénement d'un Gaulois, d'un Espagnol, d'un Syrien, n'est pas seulement la satisfaction d'une ambition personnelle ; ce fait en cache un autre plus important : les vaincus s'élèvent successivement à la hauteur des vainqueurs. C'est que les nations autrefois soumises par Rome ont perdu peu à peu leurs mœurs, leurs coutumes ; c'est qu'enfin ce que Rome devait faire se trouve accompli : le chaos de l'ancien monde, où s'élevaient tant de nationalités hostiles, a fait place à l'unité politique que Rome lui a imposée. Ces chefs de l'empire, venus de toutes les provinces, sont désormais étrangers au vieil esprit de Rome, si exclusif et si égoïste. Déjà Trajan a étendu sur toute l'Italie ces gratifications réservées jadis à la populace de Rome ; Adrien connaît à peine la capitale de l'empire ; il passe son règne à voyager dans les provinces ; enfin Marc-Aurèle écrit ces mots : « Comme Antonin, j'ai Rome pour patrie ; comme homme, j'ai le monde. » Ainsi l'on comprend qu'au-dessus de la *famille* il y a *l'humanité*, au-dessus de la *cité*, le *monde*.

L'esprit chrétien, qui prêche l'égalité de tous les hommes devant Dieu, se montre dans plus d'une page du livre de Marc-Aurèle. On sent que le moment approche où le christianisme, si longtemps persécuté, va prendre enfin possession du trône impérial et de tout l'empire. Aussi est-on porté à attribuer à Marc-Aurèle l'édit qui déclare citoyens romains tous les habitants libres de l'empire. Sans doute cet édit fut une mesure fiscale, car les citoyens étaient soumis à des taxes que ne payaient point les provinciaux ; mais ce n'en est pas moins au fond la déclaration de l'éga-

lité devant la loi de tous les hommes libres de l'empire. L'édit ne parle pas des esclaves, bien que les derniers princes, et surtout Adrien, aient fait beaucoup pour eux : le christianisme seul trouvera assez de force dans sa morale sublime pour attaquer cet odieux privilége, sanctionné cependant par tous les philosophes païens, et pour déclarer que l'esclave a devant Dieu les mêmes droits que l'homme libre.

« Le règne d'Antonin fut sans contredit la plus heureuse période de l'empire. Ce prince trouva la république dans la meilleure situation; il conserva dans leurs emplois tous ceux qui y avaient été placés par Adrien. Son activité paisible fournit peu de matériaux à l'histoire, et cependant il fut peut-être l'homme du caractère le plus noble qui fût encore monté sur le trône. Quoique prince, il vécut ainsi qu'aurait pu faire un simple particulier, administrant les affaires de l'État comme les siennes propres. Il honorait le sénat, et les provinces fleurirent sous lui, parce que non-seulement il tint les gouverneurs des provinces sous une surveillance sévère, mais aussi parce qu'il s'était fait une maxime de laisser longtemps dans leur place les hommes dont il avait une fois reconnu la probité. Il maintint un ordre rigoureux dans les finances, et il n'épargna jamais rien, soit pour l'amélioration, soit pour la fondation des établissements utiles, comme le témoignent, entre autres exemples, plusieurs grands édifices et la création d'instituteurs salariés dans toutes les provinces. Il n'entreprit jamais aucune guerre, et plusieurs nations étrangères le choisirent pour arbitre de leurs différends. Quelques troubles qui s'élevèrent dans l'Égypte et dans la Grande-Bretagne, et quelques guerres de frontières, suscitées par les Germains, les Daces, les Maures et les Alains, furent apaisés par ses lieutenants[1]. »

[1] Heeren, Manuel d'histoire ancienne.

II. Marc-Aurèle.

(*Marcus Aurelius Antoninus.*)

161—180.

Lorsque Antonin se sentit mourir, il ordonna qu'on portât dans l'appartement de Marc-Aurèle la statue de la Victoire, qui était toujours placée dans la chambre de l'empereur. Ce Marc-Aurèle était un philosophe livré tout entier aux doctrines stoïciennes, toujours assez mal vêtu, courant les écoles, professant lui-même. Lorsqu'il fut sur le trône, il prodigua, malgré la pénurie du trésor, de grandes sommes pour l'entretien des chaires de philosophie qu'il avait fondées. Sans les guerres nombreuses de son règne, cette époque aurait été le règne des sophistes. Lorsqu'on vint lui annoncer que l'empereur l'avait nommé César, il fit aux envoyés un très-long discours sur les inconvénients de la royauté.

Trajan, Adrien et les Antonins sont certainement des hommes supérieurs, mais ils ne font qu'imiter l'antiquité; ainsi Trajan copie Alexandre, et Marc-Aurèle, les philosophes grecs. Ces princes cependant ont fait grand bien à l'empire : ce sont tous d'habiles administrateurs; mais ce qui a, plus que toute autre chose, assuré leur réputation, c'est le respect que tous, à l'exception d'Adrien, ont montré pour le sénat. Avec un peu de bonne volonté et en se laissant aller aux paroles de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, le sénat aurait pu se croire revenu aux anciens temps de la république. Pour Marc-Aurèle, souvent il lui renvoyait les causes que les empereurs avaient coutume de juger; il donnait des sénateurs pour patrons aux villes, afin de relever l'honneur de ce corps; lorsqu'ils étaient pauvres, il leur donnait quelque charge à l'aide de laquelle ils pussent soutenir leur dignité; enfin, il venait lui-même au sénat comme simple sénateur, et si quelque accusation s'élevait contre l'un des membres de ce corps, il avait soin de l'examiner attentivement avant qu'elle devînt publique, et, pour éviter tout scandale, il la faisait juger dans le sein même du

sénat. Comme les bons empereurs, Marc-Aurèle aimait à rendre lui-même la justice, et surveillait tous ceux qui étaient chargés de prononcer dans les procès. Tous les moments de la journée, il les employait aux soins de l'État; et même au milieu des spectacles, auxquels le peuple le contraignait d'assister, il s'occupait des affaires de la république.

L'empire aurait pu être heureux sous un tel prince : cependant son règne, comme celui de Titus, fut marqué par de déplorables calamités. Dès la première année, un débordement du Tibre désola Rome; la famine affligea l'Italie; enfin, après la guerre des Parthes, la peste ravagea tout l'empire, de l'Euphrate jusqu'au Rhin. Cette peste, qui dura plusieurs années, dépeupla les armées et les provinces, et cependant jamais Rome n'avait eu plus besoin d'armées nombreuses. Les Scots de la Bretagne menaçaient le mur d'Adrien; les Alamans remuaient sur le Rhin; les Celtes, dans la Germanie; enfin, des guerres terribles avaient éclaté sur les frontières du Danube et de l'Euphrate.

Aussitôt que Marc-Aurèle eut été proclamé, il s'associa L. Verus, son frère d'adoption, et Rome vit pour la première fois deux empereurs. L. Verus, homme indolent, corrompu, débauché, n'avait rien qui pût justifier le choix de Marc-Aurèle, si ce n'est peut-être sa déférence entière pour son collègue, qu'il laissa presque seul administrer l'empire. L. Verus servit à Marc-Aurèle comme de chef nominal dans l'expédition contre les Parthes. Les Parthes avaient alors pour roi Vologèse, qui déjà avait menacé l'empire d'une guerre sous Antonin. La fermeté de cet empereur arrêta pour quelque temps Vologèse qui, à sa mort, se jeta sur l'Arménie. Il battit une armée romaine, tua son chef, et descendit en Syrie. Verus arriva en toute hâte pour s'opposer à ses projets; il fit peu par lui-même, mais il fut habilement secondé par Avidius Cassius, gouverneur de Syrie. Les détails de cette guerre, qui dura quatre années, sont peu connus. L'on sait seulement que les Parthes furent à leur tour défaits dans une grande bataille sur l'Euphrate; après quoi Verus entra dans Séleucie, qu'il brûla

après y avoir massacré plus de trois cent mille habitants. Ctésiphon elle-même, la capitale des Parthes, fut détruite; des forteresses furent alors construites dans l'Osroène; une forte garnison défendit Nisibis, et cette petite province alliée devint un boulevard pour l'empire en avant de la frontière. Pendant ce temps, les Bretons étaient comprimés par Pertinax, les Cattes arrêtaient leurs démonstrations hostiles. Les empereurs pouvaient donc croire au maintien de la paix, lorsqu'ils entrèrent tous deux dans Rome en triomphe avec le surnom de Parthiques (165). Mais la sécurité de Rome fut bientôt troublée.

Les Marcomans, dont Tibère disait qu'ils étaient plus dangereux pour Rome que ne l'avaient jamais été Pyrrhus et Antiochus; les Marcomans reprirent les armes. Depuis la soumission de Civilis, la Germanie était restée tranquille. Les grandes guerres des Romains contre les barbares du Nord étaient celles de Trajan contre les Daces. Les Romains croyaient n'avoir plus rien à craindre de ces peuples. Tout à coup on apprit qu'il venait de se former une vaste confédération de tous les peuples de la Germanie méridionale; les Marcomans, les Cattes, les Iaziges, les Hermondures, plusieurs peuplades sarmates avaient pris part à ce mouvement. L'effroi était dans l'Italie; on consulta un imposteur qui se donnait pour prophète, et qui promit une victoire si on jetait dans le Danube, de manière à les faire aborder sur la rive gauche, deux lions chargés de parfums et d'aromates. Les barbares passèrent le fleuve et massacrèrent vingt mille Romains. Le prophète déclara qu'il avait promis une victoire sans dire à qui. Cependant pour repousser cette invasion redoutable, il fallut recourir aux dernières ressources. On enrôla jusqu'à des esclaves, des étrangers, pour remplir les vides que la peste avait laissés dans les armées romaines; l'empereur lui-même fut obligé de vendre jusqu'au dernier meuble de son palais. Tout cela n'empêcha pas les barbares de pénétrer jusqu'à Aquilée. Les deux empereurs marchèrent contre ces ennemis. Ce fut avec grande peine qu'ils parvinrent à leur faire repasser les Alpes. Une fois de l'autre côté des montagnes,

ils furent bien vite repoussés au delà du Danube. Les barbares demandèrent la paix, et Marc-Aurèle se trouva heureux de pouvoir la leur accorder. Verus était mort durant cette expédition (167-174).

A peine Marc-Aurèle s'était-il éloigné de leurs villes, que les barbares, intimidés plutôt que vaincus, recommencèrent la guerre. Cette fois l'empereur courut le plus grand danger. Attiré au delà du Danube dans une position difficile, par une feinte retraite des barbares, il se trouva entouré par eux. L'armée romaine allait périr de soif et sous les coups des barbares, lorsqu'un violent orage éclata. Les Romains regardèrent cet orage comme un miracle; leur courage en fut ranimé, tandis que les barbares, effrayés par la grêle, les éclats de tonnerre, s'éloignèrent en toute hâte, et laissèrent le passage libre à l'empereur. Marc-Aurèle leur dicta la paix (174).

Tandis que l'empereur était ainsi retenu sur les bords du Danube, des révoltes avaient lieu en Égypte. Alexandrie elle-même faillit être prise par les rebelles, et il fallut l'adresse de Cassius pour rétablir la tranquillité. En même temps les barbares de l'Afrique s'étaient jetés sur l'Espagne. Enfin plusieurs mouvements avaient lieu dans la Gaule.

L'année qui suivit le traité fait avec les Germains, Avidius Cassius, ce général si habile, que les historiens nous représentent comme digne de la pourpre, se fit proclamer empereur sur un faux bruit de la mort de Marc-Aurèle. Bientôt l'Égypte et les provinces d'Asie au delà du Taurus furent pour lui. Marc-Aurèle n'eut pas besoin de marcher contre lui. Avidius fut assassiné par ses soldats. Marc-Aurèle profita de ces événements pour visiter l'Orient, qu'il n'avait pas vu depuis qu'il était empereur. Les complices de Cassius furent presque tous traités avec indulgence.

Cependant la guerre avec les Marcomans n'était pas terminée. L'empereur avait à peine rétabli l'ordre en Orient qu'il fut rappelé une troisième fois sur le Danube (178). La discipline romaine l'emporta encore; mais cette fois Marc-Aurèle assura les frontières par des forteresses, et, pour se préserver des barbares, il en prit un certain nombre

à sa solde, et les établit sur le territoire romain : précaution dangereuse et peut-être impolitique, car ces barbares pouvaient aider eux-mêmes leurs frères à pénétrer plus tard dans l'empire.

Marc-Aurèle, né plutôt pour les disputes de l'école que pour la vie des camps, ne put même passer dans le repos ses derniers jours ; il mourut à Vienne sous la tente, à deux pas des barbares.

COMMODE.

(*Lucius Aurelius Commodus.*)

180 — 192.

L'*adoption* avait pendant quatre-vingts ans donné à l'empire une suite de souverains tels qu'aucun autre État n'en saurait présenter; mais avec le fils de Marc-Aurèle, qui, s'il faut croire les historiens, n'avait rien de ce grand homme que le nom, on vit s'asseoir sur le trône un monstre de cruauté, d'insolence et de débauche.

Commode était sur les bords du Danube quand Marc-Aurèle mourut. Aussitôt il rassemble les principaux chefs de l'armée, et dans un discours plein d'adresse il s'engage à suivre les traces du grand prince qui vient de monter au ciel, et demande pour le fils l'affection et le dévouement qu'on portait au père. Ensuite on agite dans un conseil la question de savoir si l'on reviendra à Rome. Pompeianus, ami et allié du prince, s'y oppose : se retirer, c'est accroître l'audace des ennemis; Commode ne doit rentrer dans Rome qu'en traînant à la suite de son char de triomphe les rois et les chefs des peuples vaincus. D'ailleurs, on ne peut profiter de son absence pour lui nuire. N'a-t-il pas dans son camp les premiers d'entre les sénateurs? n'a-t-il pas pour lui la mémoire de son père?

Sages, mais inutiles conseils : Commode avait assez de la vie des camps; il voulait retourner à Rome pour s'abandonner aux voluptés. Il se hâta donc de traiter avec les barbares, d'acheter d'eux une paix qu'il pouvait leur imposer, et rentra à Rome suivi de ses prétoriens et de ses

flatteurs. Il fut reçu avec enthousiasme en Italie, et pendant quelque temps il parut vouloir justifier l'attente générale; mais bientôt, incapable de soutenir par lui-même le fardeau du gouvernement, il en abandonna les rênes à Perennis, chef de la garde prétorienne, ne se réservant pour lui que les plaisirs, la mollesse et la plus honteuse oisiveté.

Cependant sa vie fut bientôt en danger. Lucilla, sa sœur et la veuve de Lucius Verus, s'était flattée de partager le pouvoir de son frère, et pendant quelque temps elle jouit en effet de tous les honneurs du rang suprême; mais lorsque Commode eut épousé Crispina, il fallut descendre du premier rang et se contenter du second. Lucilla ne put se résigner à cet affront, et profitant de l'amour que lui portait un jeune patricien nommé Quadratus, elle l'excita à ourdir une conspiration dans laquelle il fit entrer plusieurs sénateurs et Quintianus, d'autres disent Pompeianus, jeune homme plein de courage qui, se cachant dans un passage conduisant à l'amphithéâtre, s'élança sur Commode au moment où il passait, en s'écriant : *Le sénat t'envoie ce poignard!* Cette exclamation imprudente laissa à Commode le temps d'éviter le coup, et Quintianus arrêté aussitôt fut mis à mort. Lucilla fut reléguée dans l'île de Caprée, où dans la suite elle fut tuée par l'ordre de son frère. Peu de temps après, Crispina, accusée d'adultère, eut le même sort, et Perennis profita de l'occasion pour faire périr tous ceux dont l'attachement à Commode lui faisait ombrage. Bientôt, à l'exemple de Séjan, il ne se contenta plus de la seconde place, et aspira à la première. Il fit donner le commandement de l'Illyrie à son fils, qui devait lever des troupes pour l'appuyer quand il aurait tué Commode; mais la conspiration, qui n'était plus un secret pour personne, fut dénoncée publiquement à l'empereur par un détachement de quinze cents hommes de l'armée de Bretagne, venus à Rome tout exprès, et les deux coupables perdirent la vie.

Le successeur de Perennis fut l'affranchi Cléandre, Phrygien d'origine, qui porta plus loin encore la tyrannie

et l'avidité. Ce misérable poussa l'audace jusqu'à la folie; il fit entrer dans le sénat des esclaves nouvellement affranchis, et fit en une seule année vingt-cinq consuls. Le peuple, en proie à la disette, lui attribua ses malheurs; une troupe d'enfants parcourut la ville, conduite par une femme d'une taille imposante, d'un visage terrible, et criant : « Mort à Cléandre! » Le peuple se joignit à eux, et l'émeute devenant redoutable, Cléandre fit repousser la multitude par la cavalerie des prétoriens; mais cette troupe, accablée par les pierres et les tuiles qu'on lançait sur elle du haut des toits, prit la fuite et se réfugia dans le palais impérial, où le peuple la suivit. Commode apprend de Phadilla, sa sœur, ce qui se passe. Effrayé, il mande auprès de lui Cléandre, lui fait trancher la tête, et la jette au peuple, qui s'apaise aussitôt.

Peu de temps auparavant Commode avait couru un danger non moins grand. Maternus, simple soldat, réunissant autour de lui un certain nombre de déserteurs, s'était bientôt trouvé à la tête d'une armée assez considérable, avec laquelle il ravagea les Gaules et l'Espagne. Pescennius Niger, envoyé contre ces brigands, parvint à les dissiper, et Maternus passa en Italie avec ses compagnons, divisés en plusieurs bandes. Il voulait tuer Commode durant les fêtes de Cybèle, et se faire proclamer empereur à sa place; mais dénoncé par quelques-uns de ses complices, il fut arrêté et mis à mort.

Ces conspirations si fréquentes accrurent la défiance et la cruauté de Commode; désormais il n'aura plus de ministre, il s'abandonnera à ses inspirations, à ses goûts. Néron a été artiste, Commode est gladiateur. Sa gloire à lui c'est de descendre dans l'arène, de tuer de sa main impériale. Il faut qu'il voie et touche le sang, qu'il le fasse couler lui-même. Quand il appelait un gladiateur dans la lice, il ordonnait qu'on lui remît une épée de plomb, et lui s'armait de la plus longue et de la plus aiguë qu'il pût trouver.

Mais les Romains d'alors peuvent tout supporter; et d'ailleurs, comment oseraient-ils se plaindre du règne de Commode? C'est l'âge d'or; Commode l'a déclaré par un

édit. Le temps où l'on vit sous Commode s'appelle *sæculum aureum;* mieux encore, c'est le *sæculum Commodianum*. Rome elle-même abdique son glorieux nom pour celui de son maître, et n'est plus que la *colonia Commodiana*. Le sénat, comme la ville éternelle, comme le temps lui-même, s'appelle le sénat de Commode, *senatus Commodianus;* car il faut que tout soit souillé de ce nom.

Mais Commode lui-même n'est point Commode, le fils de Marc-Aurèle; il est *Hercule, fils de Jupiter;* il est *l'Hercule romain;* il prend ce nom sur ses médailles, il s'y fait représenter avec tous les attributs d'un demi-dieu, et quand il écrit au sénat c'est en ces termes : « L'empereur Césarien, l'Heureux, le Lion, l'Auguste, le Pieux, le Sarmatique, le Britannique, le Germanique, le Pacificateur de l'Univers, l'Invincible, l'Hercule romain, le Père de la patrie, le Consul, le Préteur, le Tribun, aux illustres sénateurs Commodiens, salut! »

La passion favorite de l'Hercule romain, c'était d'abattre des bêtes féroces dans l'amphithéâtre, et de se mesurer avec les gladiateurs. C'est qu'aussi personne n'était plus adroit que lui à manier l'arc, à lancer le javelot; des Parthes, des Maures avaient été ses maîtres. Un jour une panthère s'était saisie d'un homme et était sur le point de le dévorer; Commode se fait donner son arc et tire une flèche avec tant d'adresse, qu'il tue la panthère sans que l'homme soit blessé. Un autre jour il abattit cent lions les uns après les autres avec un pareil nombre de javelots. C'était peu pour lui. Il alla jusqu'à descendre nu dans l'arène pour y danser et y combattre. Le peuple, dit Hérodien, rougit de voir ainsi profaner la majesté impériale.

Mais que de sommes devaient engloutir ces divertissements, ces combats continuels où l'on voyait figurer cent lions et des armées de gladiateurs! Commode avait un moyen facile de faire face à tant de dépenses : il vendait des provinces, il vendait des procès, il vendait jusqu'à la mort d'un ennemi.

Cependant le terme de ces scandaleuses folies approchait. Le 1er janvier (193), jour où les consuls entrent en

charge, Commode veut paraître non comme consul, mais comme gladiateur; non avec l'appareil impérial, mais précédé des gladiateurs sortant de l'arène. Il communique sa résolution à Marcia, sa maîtresse favorite, qui le conjure de renoncer à un projet aussi déshonorant que dangereux. Lætus, préfet du prétoire, et Eclectus, l'un de ses principaux officiers, joignent leurs représentations aux prières de Marcia. Commode, irrité de cette résistance à ses caprices, entre dans ses appartements, prend des tablettes où il inscrit les noms de Marcia, de Lætus, d'Eclectus et de tous ceux qu'il veut faire mourir la nuit suivante. Puis il s'endort. Un jeune enfant qu'il aimait et qui pouvait pénétrer à toute heure près de lui, trouve ces tablettes et les emporte; Marcia, qu'il rencontre, les lui enlève en le caressant, rentre chez elle, les ouvre et voit le danger qui la menace. Lætus et Eclectus sont aussitôt mandés près d'elle, et tous trois décident qu'ils préviendront Commode. Au moment où Commode sortait du bain, Marcia lui présente une coupe empoisonnée; il la vide et s'assoupit aussitôt; mais comme la mort était trop lente à venir, on le fait étrangler par Narcisse, esclave d'une force prodigieuse, et le gladiateur périt de la main d'un athlète[1].

CHAPITRE XXVII.

DESPOTISME MILITAIRE. — PERTINAX. — DIDIUS JULIANUS. — LES PRINCES SYRIENS.

I. PERTINAX.

(*Helvius Pertinax.*)

193.

Avec l'indigne fils de Marc-Aurèle s'éteint la famille

[1] « Les guerres qui eurent lieu pendant le règne de Commode, tant dans la Dacie que dans la Bretagne, furent conduites avec succès par ses lieutenants qui étaient encore des généraux formés à l'école de son père. » Heeren, Manuel d'histoire ancienne.

des Antonins; après elle commence le despotisme militaire. Tout ce qui subsistait encore des anciennes formes républicaines va disparaître. Les Antonins, la plupart au moins, avaient respecté le sénat; ils n'auraient été, si on les avait crus, que de simples généraux, commandant les forces de la république; pour eux le sénat est toujours le corps le plus illustre de l'État; pour lui les honneurs, pour lui le respect et la faveur des princes. Commode, quoique exilant et faisant mourir un grand nombre des membres de cet ordre, ne tourna pas cependant ses bienfaits tout entiers sur la soldatesque. Mais cette espèce de république impériale va cesser avec Septime Sévère; celui-ci ne sera aussi qu'un général, mais il prétendra que son camp est le sénat, que ceux-là seuls doivent se mêler des affaires publiques qui portent le *sagum* des légionnaires, ou plutôt que lui seul est le maître, que sa volonté est la loi. Pour la faire exécuter, il a des légions auxquelles il prodiguera, s'il le faut, les trésors de l'empire. Qu'importe le reste? Les soldats, après tout, ne sont-ils pas le vrai peuple, les seuls Romains? car ce sont eux qui ont la force; et par suite des révolutions perpétuelles de l'empire, la force est devenue le seul droit. « Contentez les soldats, disait Septime Sévère « à ses enfants, et ne vous souciez point du reste. Avec eux « vous repousserez les barbares, et vous contiendrez le « peuple. »

L'avénement des princes syriens est donc pour ainsi dire l'avénement des légions : dès lors l'adoption, usitée dans la famille des Antonins, sera remplacée par l'élection tumultueuse et aveugle des soldats. Toutefois le successeur de Commode doit encore être rangé parmi les bons princes. C'était un vieux général qui vivait dans la disgrâce, et qui crut qu'on lui apportait un arrêt de mort quand le préfet du prétoire se présenta chez lui au milieu de la nuit. Pertinax s'efforça de rendre à l'État quelque prospérité en favorisant l'agriculture et l'industrie. Il leva les obstacles mis au commerce, et donna une grande partie des terres incultes de l'Italie et des provinces, avec exemption de dix

ans d'impôts, à ceux qui voudraient en entreprendre la culture. Il répara autant qu'il était possible les malheurs du règne précédent. Les victimes que Commode avait exilées, et qui vivaient encore, furent rappelées. Il réhabilita la mémoire des sénateurs proscrits et punit leurs meurtriers. Malgré l'épuisement du trésor, plusieurs taxes furent abolies, et pour remplacer cette source de revenus, il se soumit lui-même à de nombreuses privations, et vendit tous les meubles du palais impérial et les esclaves qui l'encombraient. En même temps il dépouillait les infâmes favoris de Commode des richesses dont ils avaient été comblés. Ce gouvernement économe et sévère mécontenta bien vite les soldats et les prétoriens, qui se soulevèrent deux fois. La dernière révolte réussit : trois cents gardes traversèrent la ville et allèrent massacrer Pertinax dans son palais. Il avait à peine régné trois mois.

M. Didius Julianus.

193.

Alors se vit le spectacle le plus honteux pour la majesté de l'empire : les meurtriers de Pertinax mirent la couronne à l'enchère. Un riche débauché, Didius Julianus, qui offrit de donner à chaque soldat six-mille deux cent cinquante drachmes, l'emporta sur son compétiteur Sulpicianus, qui n'osait en promettre que cinq mille. Mais il fallait défendre cette pourpre qu'on venait d'acheter. Les légions des frontières, fatiguées de reconnaître toujours les empereurs que leur faisaient les prétoriens de Rome, proclamèrent leurs chefs : celles de Syrie, Pescennius Niger; celles de Bretagne, Albinus; celles d'Illyrie, Septime Sévère.

II. SEPTIME SÉVÈRE.

(*Septimus Severus.*)

193 — 211.

Septime, plus près de Rome que les deux autres compétiteurs, marcha aussitôt sur la capitale de l'empire. Ses

légions étaient d'anciennes troupes de Pertinax; lorsqu'il leur demanda de venir avec lui venger leur général, elles le suivirent avec joie. A la nouvelle de ce mouvement, le sénat déclara Sévère ennemi public; mais ceux qui lui portèrent ce décret passèrent de son côté. Didius chercha ensuite à le faire assassiner; puis, le danger devenant plus pressant, il le fit nommer son collègue. Mais aucune de ces précautions ne réussit : le vieux Didius fut lui-même condamné à mort par le sénat et exécuté. Restaient les prétoriens : Sévère les convoque; selon l'usage, ils se rendent sans armes devant son tribunal, et pendant que le nouvel empereur leur adresse une allocution, les légions illyriennes les entourent en silence. Alors Sévère parle plus haut, leur reproche leur trahison envers Pertinax, et termine en prononçant leur licenciement. Ils furent honteusement dépouillés de leurs insignes militaires, chassés à cent milles de Rome, et remplacés par les plus braves légionnaires de Sévère, au nombre de cinquante mille.

Placé ainsi entre ses deux rivaux, Sévère flatte et caresse l'un, pour se donner le temps d'accabler l'autre. Il fit prendre le nom de César à Albinus, fit frapper des médailles avec son effigie, et lui envoya durant toute la campagne contre Niger les lettres les plus amicales, faisant même écrire par ses enfants aux enfants d'Albinus. La guerre contre Niger fut rapide. Septime ne s'arrêta point au siége de Byzance qui, défendue par l'ingénieur Priscus, résista deux ans aux lieutenants de l'empereur. Niger, vaincu à Cyzique, à Nicée et à Issus, fut pris et mis à mort, ainsi que ses enfants et les sénateurs de son parti, l'an 196.

Albinus se réjouissait de cette victoire, lorsqu'il découvrit que les messagers qui lui en apportaient la nouvelle étaient chargés de l'assassiner. Septime n'entendait pas plus partager avec lui qu'avec Niger. Il y avait longtemps déjà qu'Albinus n'était plus un simple particulier. Sur un bruit prématuré de la mort de Commode, il avait déclaré vouloir rétablir le gouvernement consulaire, ce qui lui avait gagné le sénat; il brava les menaces de Commode, opposa une conduite équivoque à l'autorité de Pertinax, et leva l'éten-

dard contre Julianus. Les deux adversaires se rencontrèrent en Gaule, aux environs de Lyon; la bataille fut sanglante et indécise. Une aile de l'armée de Sévère fut mise en fuite; mais Lætus, par son habileté, répara le désordre et ressaisit la victoire; plus tard, il paya cette gloire de sa vie. Albinus, défait, se tua. Le sénat avait paru bien disposé pour lui : il avait accordé des honneurs à son frère Celsinus. Aussi Sévère lui écrivit une lettre menaçante en lui envoyant la tête d'Albinus : « Je vous l'envoie, disait-il, « pour que vous sachiez que je suis irrité contre vous; j'ai « terminé plusieurs guerres à l'avantage de la république, « j'ai rempli la ville d'abondantes provisions de toutes les « espèces, je vous ai délivrés par ma victoire sur Niger des « maux de la tyrannie. Et comment m'avez-vous témoigné « votre reconnaissance pour tant de bienfaits? en me pré- « férant un fourbe, un homme dans la bouche duquel ne « s'est jamais trouvé que le mensonge, et dont tout le mé- « rite est de s'être attribué, sur de chimériques prétentions, « une fausse noblesse. »

Ce message n'était que l'annonce des cruautés qui allaient suivre à son retour à Rome. En effet, Sévère renouvela les cruautés de Marius et de Sylla; il fit périr la femme et les enfants d'Albinus, fit jeter leurs cadavres dans le Tibre, puis immola tous ceux qui avaient embrassé le parti de son antagoniste, ou qu'il avait intérêt à faire passer pour ses amis, car la confiscation suivait l'arrêt de mort. Ce fut une véritable proscription dans laquelle furent enveloppés les personnages les plus illustres. Quarante et une familles sénatoriales, hommes, femmes, enfants, s'éteignirent sous la hache du bourreau. En même temps, pour effrayer ceux qu'il n'avait point frappés, il fit rendre les honneurs divins à Commode, dont il prétendait être le frère.

Après ces exécutions, Sévère alla faire la guerre en Orient (198), prit en peu de temps Séleucie, Babylone et Ctésiphon, fit cent mille prisonniers, et pénétra fort avant dans le pays des Parthes; mais la ville d'Atra résista à tous ses efforts. De la Syrie il passa en Egypte, où il donna un sénat à la ville d'Alexandrie. Il visitait le tombeau du héros

macédonien et tous les monuments de l'Égypte, lorsqu'il fut rappelé dans l'Occident par la révolte de la Grande-Bretagne. Il ne lui fut pas difficile de faire tout rentrer dans l'ordre, et il voulut profiter de sa présence dans l'île pour achever de la soumettre aux Romains. Mais cinquante mille hommes qu'il perdit dans une vaine tentative lui devinrent un utile avertissement, et reprenant la politique d'Antonin, il construisit une muraille qui alla d'un bord de l'Océan à l'autre sur la ligne autrefois tracée par Agricola (204—209). Il préparait une seconde expédition lorsque la mort le surprit à York, en l'année 211. « J'ai été tout, disait-il en mourant, et tout n'est rien. » On sait la tentative faite par Caracalla dans cette même campagne pour tuer son père, et la réponse de ce prince.

III. CARACALLA.

(*Marcus Aurelius Antoninus Bessianus Caracalla.*)

211 — 217.

Sévère était cruel, mais au moins c'était un empereur qui tenait d'une main ferme le gouvernail, et qui faisait sentir sa force à tous les ennemis de Rome; et si dans l'intérieur son préfet du prétoire, le puissant Plautien, avait abusé de sa charge pour satisfaire son insatiable avidité, un arrêt de mort avait puni le prévaricateur sitôt qu'il avait été connu. Mais son fils Caracalla n'a rien qui fasse un instant oublier sa tyrannie. D'abord il tue dans les bras de sa mère son frère Géta, qui avait été proclamé auguste avec lui. Puis il fit peser sur tout l'empire le poids de sa cruauté et de ses exactions. Les Gaules, qu'il parcourut, furent ruinées pour solder ses troupes et pour acheter la paix des barbares : les autres frontières, surtout celles du Danube, et les pays de l'Orient, furent également pillés par lui; il appelait cela faire le guerre; car à la suite de cette dévastation de l'empire par ses propres mains, il prit les surnoms de Germanique, de Parthique, d'Arabique, bien que les seuls avantages qu'il eût jamais remportés se réduisissent à avoir chargé de chaînes les rois d'Ar-

ménie et d'Osroène, qu'il avait attirés à Édesse ou à Antioche, sous prétexte d'une conférence.

Voulant imiter la douleur d'Achille et d'Alexandre à la mort de Patrocle et d'Éphestion, il fit empoisonner son favori Festus. Il marchait ordinairement la tête penchée comme Alexandre, et, accusant Aristote d'avoir trempé dans la conjuration d'Antipater, il persécuta les disciples de ce philosophe et fit brûler ses ouvrages. Enfin, un jour, irrité des plaisanteries des habitants d'Alexandrie, il commanda un massacre général. C'est lui cependant qui donna le droit de cité à tous les habitants des provinces; mais c'était pour les assujettir à la taxe romaine du vingtième sur les héritages et les affranchissements, qu'il changea bientôt en dixième.

IV. MACRIN.

(*Marcus Opilius Macrinus.*)

217 — 218.

Caracalla ne fut point tué par les soldats, mais par Macrin, préfet du prétoire, jurisconsulte et chevalier, c'est-à-dire odieux aux soldats et au sénat. Aussi le règne de Macrin, soutenu quelque temps par ses promesses de libéralité, fut-il bientôt terminé. Il voulut faire des réformes, ramener la discipline, et donner une solde moins forte aux nouveaux soldats : il n'en fallait pas tant pour les tourner contre lui. Joignez à cela que sa part dans la mort de Caracalla commençait a être connue, et qu'il eut l'imprudence de laisser plusieurs légions réunies en Syrie. Le mécontentement se communiqua bientôt de proche en proche, et toute l'armée chercha un empereur à faire. Alors vivait à Émèse Julia Mœsa, sœur de la femme de Septime Sévère; son petit-fils Bassianus était grand prêtre du soleil. La pompe des cérémonies de ce culte oriental attirait à Émèse beaucoup de légionnaires : ce jeune homme de dix-sept ans, revêtu de superbes habits pontificaux, attira leurs regards, et bientôt aidés par les suggestions des agents de Mœsa, ils crurent reconnaître sur sa figure les traits de l'empereur

des soldats, de Caracalla. Leur mécontentement contre le juriste Macrin leur fit accepter avec joie pour empereur le jeune grand prêtre, quand il vint, conduit par Mœsa, leur demander vengeance du meurtre de son père. Les soldats ne pouvaient hésiter. C'était, ils le croyaient du moins, le fils de Caracalla, et les largesses que faisait Mœsa annonçaient déjà aux légions que Bassianus aimerait les soldats comme son père les avait aimés. Il fut donc proclamé empereur. Des troupes envoyées contre lui grossirent son armée, et Macrin se vit obligé d'aller lui-même défendre son usurpation et sa vie. Le général de Bassianus était un eunuque qui prit les conseils et les ordres de Mœsa et de Soæmis, mère du jeune empereur; toutes deux assistèrent à la bataille. C'est bien là le monde oriental; aussi la victoire d'Imma fut-elle la victoire de l'Orient. C'était la première qu'il gagnait sur Rome depuis plus de trois cents ans que Rome le tenait sous elle : il triompha avec Élagabal.

V. ÉLAGABAL.

(*Marcus Aurelius Heliogabalus.*)

218 — 222.

Élagabal [1] prit de lui-même la puissance tribunitienne et consulaire; mais il écrivit à Rome des lettres pleines de modération, rappelant les noms d'Auguste et de Marc-Aurèle, et promettant de prendre leur administration pour modèle de la sienne. Il ne se pressa point de quitter l'Asie; il passa l'hiver à Nicomédie, et n'entra à Rome que l'été suivant. Il y entra conduisant son dieu avec lui. C'était une pierre noire conique; elle était portée sur un char, et durant toute la marche le jeune pontife, soutenu sur les bras de ses ministres, se renversait la tête en arrière, pour ne point perdre des yeux le symbole de sa divinité. Rome fut étran-

[1] Élagabal avait pris le nom de son dieu. Ce nom est composé de deux mots syriens, *Ela*, dieu, et *Gabal*, qui forme, qui crée. Ce dieu est le soleil. Les Grecs ont changé Éla en ἥλιος (soleil), et ont appelé Bassianus *Heliogabalus*.

gement surprise quand elle vit ce jeune empereur revêtu d'une robe sacerdotale d'or et de soie, couvert de bracelets et de colliers, les sourcils et la figure peints de blanc et de noir. Elle avait eu déjà bien des mauvais princes, mais tous au moins avaient quelque chose de romain, ne fût-ce que l'extérieur; Caracalla, le plus cruel, était vêtu en légionnaire. Mais les yeux mêmes ne peuvent plus maintenant s'y tromper; maintenant c'est un roi de l'Orient qui règne à Rome avec son sérail et son conseil de femmes. On sait que sa mère prit séance dans le sénat. Aussi tous ces vieux sénateurs qui, malgré leur servilité, conservaient encore quelques souvenirs de leur puissance et de la majesté du peuple romain, s'indignèrent en secret du nouveau chef que leur donnaient les soldats; et les historiens, partageant cette haine de tout bon Romain contre les esclaves syriens, ont accumulé sur lui tout ce qu'ils pouvaient imaginer d'indignes voluptés. Des deux côtés il y avait erreur : les Romains voulaient un prince romain, et Élagabal se croyait encore dans le temple du soleil. Pouvait-il, lui, élevé au milieu du luxe et des idées de l'Orient, se représenter quels étaient les devoirs d'un empereur? pouvait-il rendre la justice comme Claude ou commander les armées comme Septime Sévère? Non; il y avait entre eux et lui toute la différence de deux mondes, et un seul homme ne pouvait pas effacer cette différence. La première fois que ces deux civilisations se rencontrèrent ainsi solennellement dans Rome, elles se firent horreur l'une à l'autre, et le représentant de cette union forcée fut maudit. Pour un peuple qui ne croyait plus à rien, quel culte stupide que celui de cette pierre noire apportée d'Émèse! quel sacrilége pour ceux qui croyaient encore, que la violation des sanctuaires et des temples, dont les statues étaient enlevées par Élagabal, afin que les dieux du paganisme grec et romain formassent comme une cour autour de son dieu! Peu importait au jeune empereur que les tribus barbares de la frontière inquiétassent l'empire; il n'avait pas, lui, l'ambition de triompher ni d'obtenir des surnoms guerriers; son nom était celui de son dieu, et le culte de ce dieu fut, avec le soin de ses plaisirs, l'unique affaire

de sa vie. Quant à ses mœurs, c'étaient celles de l'Orient transportées à Rome, et montrées au grand jour. Elles étaient d'une effroyable corruption, si l'on en croit les historiens latins, dont au reste les peintures sont évidemment chargées. Je ne sais point d'ailleurs, malgré la sainte horreur des historiens latins, si ses mœurs étaient tellement méconnues à Rome elle-même, qu'ils fussent en droit de les reprocher si vivement à Élagabal. La Rome de Commode et de Caracalla, pour ne pas remonter plus haut, n'est pas faite pour inspirer une grande vénération. A coup sûr, le mariage de Caracalla avec sa mère révèle une profonde corruption.

Cet empereur syrien, vivant en grand prêtre du soleil, et ne prenant la toge romaine qu'avec dégoût et par nécessité, déplut bientôt aux soldats, comme depuis son entrée à Rome il déplaisait aux sénateurs. Tous les yeux se tournèrent alors vers un autre Syrien. Mœsa avait deux filles, Soæmis, mère de Bassianus, et Mammée, mère d'Alexandre. Après la mort de Caracalla, elle fut obligée d'abandonner Rome, et de se retirer à Émèse avec ses deux filles. Bassianus, plus âgé que son cousin de cinq à six ans, remplit les fonctions de grand prêtre du soleil, reçut vivement l'empreinte des idées orientales et les porta à Rome avec lui. Alexandre, au contraire, âgé seulement de treize ans quand Macrin fut renversé, doué d'ailleurs d'un caractère plus sévère, élevé par une mère plus romaine et plus prudente que Soæmis, formait avec son cousin un contraste tout à son avantage. L'habile Mœsa prévoyant que les vices d'Élagabal le précipiteraient infailliblement du trône, entreprit de donner à sa famille un appui plus assuré. Elle profita d'un moment favorable pour persuader à l'empereur d'adopter Alexandre, et de le revêtir du titre de César, afin de n'être point distrait de ses soins religieux par les affaires de l'empire. Mais bientôt Élagabal devint jaloux d'un prince qui ne voulait point partager ses plaisirs, et sur qui se tournait toute l'affection du peuple : il chercha à le faire périr. Les moyens secrets ayant été écartés par la vigilance de Mammée, il recourut à la force ouverte et voulut dé-

grader Alexandre du titre de César. Une sédition que ce décret excita parmi les prétoriens, et devant laquelle il fut obligé de céder, dut l'avertir que son autorité ne tarderait pas à être méconnue et transmise à un autre. Ayant fait courir le bruit de la mort d'Alexandre, pour éprouver la disposition des troupes, ce bruit excita une nouvelle révolte, qui ne s'apaisa qu'à la vue d'Alexandre. Élagabal indigné voulut punir les chefs de la sédition, mais il fut lui-même massacré avec sa mère Soæmis, et son corps fut jeté dans le Tibre, après avoir été traîné par la populace dans toutes les rues de Rome.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

(*M. Aurelius Alexander Severus.*)

222 — 235.

Alexandre, proclamé par les prétoriens, était seulement âgé de quatorze ans, quand il reçut le titre d'auguste. Le sénat s'empressa néanmoins de lui conférer en un seul jour tous les titres et tous les pouvoirs de la dignité impériale. Il voulut aussi lui faire prendre les noms d'Antonius et de Magnus. Cette séance du sénat est des plus curieuses. Tous les sénateurs d'une voix unanime s'écrient : *Auguste innocens, dii te servent; Alexander imperator dii te servent; Antonine Aureli, dii te servent; Antonine Pie, dii te servent.* Alexandre refuse opiniâtrément, et onze fois l'historien dit : *et cum hæc diceret, acclamatum est ut supra.* Enfin Alexandre déclare une dernière fois ne point vouloir changer ni augmenter ses noms de famille, et l'historien ajoute : *Post hæc acclamatum est : Aureli Alexander Auguste, dii te servent, et reliqua ex more.*

On voit par cette scène grotesque à quel degré d'abjection était tombé ce qu'on appelait encore le sénat romain.

Alexandre était trop jeune pour administrer par lui-même. Rome, dit Hérodien, fut alors gouvernée par des femmes. Mammée, qui toute sa vie conserva sur l'empereur un très-grand ascendant, jusqu'à lui faire chasser sa jeune femme qu'elle n'aimait pas, prit soin des affaires publi-

ques. C'était une femme adroite, avide de pouvoir et d'argent, qui énerva l'esprit de son fils en ne l'abandonnant jamais à lui-même, jalouse qu'elle était de le retenir toujours sous sa dépendance. Elle n'alla pas comme Soæmis s'asseoir dans le sénat à côté des consuls, et signer après eux les décrets de l'assemblée; mais lorsque le palais eut été débarrassé de tous les compagnons de débauche d'Élagabal, elle y appela seize anciens sénateurs pour s'éclairer de leurs conseils. Parmi eux était Ulpien, un des plus célèbres jurisconsultes de l'ancienne Rome. Sous ce gouvernement de femmes et de légistes, l'empire passa doucement treize années sans troubles intérieurs, ni guerres étrangères. Ulpien faisait des lois, et la justice était rendue partout avec intégrité; mais les magistrats n'étaient pas toujours assez forts, ni assez actifs pour atteindre les coupables. Ce gouvernement de femmes et de légistes avait une sorte de police secrète. La longue biographie d'Alexandre par Lampride est remplie par des énumérations de lois somptuaires, d'ordonnances sur les vêtements, sur les objets de luxe. Il fit, dit son historien, un grand nombre de lois sur la forme et les ornements des chars dont devaient se servir les sénateurs, etc.

Ainsi l'empire, gouverné par une femme, s'endormait dans un repos prématuré malgré la jeunesse du prince. Mais ce prince prenait chaque jour sous la direction de sa mère des goûts plus pacifiques, un esprit plus doux et plus modéré. Animé d'un vif sentiment religieux, il cherchait à se former une croyance et des dieux qu'il pût adorer. C'était chose embarrassante alors que le choix d'une religion : tous les anciens cultes se mouraient, et la loi nouvelle n'était pas encore répandue bien loin. Dans cette incertitude, il fallait, pour combler le vide de l'âme, recourir à l'éclectisme, religion ou plutôt philosophie des époques de transition, et renfermer, comme Alexandre Sévère, dans une même chapelle, Apollonius, le Christ, Abraham et Orphée. C'était dans cette chapelle qu'Alexandre allait passer les premières heures du jour, adorant sans doute le maître qui avait envoyé à des époques différentes ces

personnages chargés chacun d'une mission divine. A côté de cette chapelle s'en trouvait une autre, renfermant les statues des hommes qui s'étaient distingués non plus par une mission divine et religieuse, mais par des talents et des qualités supérieures. Faute d'un dieu auquel il crût fermement, il rendait ses hommages à ceux qui sur la terre s'étaient le plus élevés au-dessus de l'humanité.

L'empire fut, dit-on, heureux treize années sous le gouvernement de ce prince, et on le conçoit. La présence d'Ulpien dans le conseil du prince nous permet de penser que l'administration fut plus régulière, qu'il y eut moins de vexations, moins d'arbitraire. L'épithète de *Severus*, ajoutée au nom de l'empereur par les soldats, nous annonce que ceux-ci ne furent point maîtres dans l'empire comme ils l'avaient été sous Caracalla et Élagabal. Lampride parle même de plusieurs tribuns punis, et de toute une légion licenciée, avec la dénomination de *Quirites*. Mais ces tentatives de réforme furent aussi vaines que l'avaient été celles de Macrin. Lampride a beau nous montrer les soldats soumis et *amabiles*, afin de compléter le tableau brillant qu'il essaye de tracer de ce règne; nous avons malheureusement des faits qui nous montrent que les soldats étaient loin de partager la débonnaireté d'une cour qui voulait conserver une autorité non ensanglantée, ἀναίμακτον *imperium*. Pendant trois jours, les soldats se battirent dans Rome contre le peuple, et mirent le feu à la ville; une autre fois ils massacrèrent, aux pieds d'Alexandre lui-même, Ulpien, préfet du prétoire; et pour éviter de subir le même sort, Dion Cassius fut obligé de passer loin de Rome l'année de son consulat. Alexandre lui-même perdit peu à peu l'affection des soldats. Surtout on accusait sa mère d'être trop avide, d'aimer à thésauriser et de déshonorer l'empereur par cette avarice qui lui faisait ravir par la fraude les biens et les héritages de chacun.

Ce gouvernement de femmes et de légistes se maintint tant qu'aucune guerre extérieure ne vint pas le troubler; mais sitôt que les invasions des Perses l'obligèrent de recourir aux soldats pour la défense de l'empire, l'incapacité

militaire des légistes se montra, et les soldats, redevenus nécessaires, ne tardèrent pas à se débarrasser d'un prince soumis à une femme et à des hommes de loi. Alexandre, ou plutôt son conseil, essaya d'abord d'engager les barbares à conserver la paix. A ces propositions, Artaxerxès répondit par la demande de la Syrie et de toute l'Asie Mineure, l'Ionie et la Carie exceptées. Le dieu Terme avait déjà reculé sous Adrien; mais il ne pouvait abandonner encore des provinces conquises depuis trois siècles par les consuls de la république. Alexandre partit donc pour Antioche, et y réunit une armée nombreuse. L'expédition n'eut pas un plein succès; car l'une des trois armées de l'empereur perdit une bataille contre les barbares. Toutefois, les Romains purent s'en consoler par des succès partiels; et les Perses s'étant éloignés des frontières pour ne point recommencer le combat contre une nouvelle armée d'Alexandre, ce prince put, sans trop s'abuser, entrer à Rome en triomphe, et dire au peuple : « Quirites, nous « avons vaincu les Perses. Nos soldats reviennent riches. « Nous promettons pour aujourd'hui un *congiarium*, et « pour demain des jeux persiques. » A cette occasion, Lampride nous montre encore le sénat répondant à l'empereur par ses acclamations accoutumées : *Alexander Auguste, dii te servent. Persice maxime, dii te servent.... Per te victoriam de Germanis speramus*. Les Germains, en effet, s'étaient jetés sur l'empire, pendant que les légions combattaient les Perses. Il fallut marcher contre eux, pour sauver l'Illyrie de leurs ravages. Alexandre les attaqua du côté du Rhin, mais mollement, comme il avait fait dans la guerre contre les Perses. Il alla même, si l'on en croit Hérodien, jusqu'à vouloir acheter la paix de ces barbares. Ces négociations, ou du moins, s'il faut les révoquer en doute, la conduite molle de l'empereur dans cette guerre, achevèrent de porter au plus haut degré le mécontentement des soldats. Ils se plaignaient de ce qu'il restait toujours sous l'autorité de sa mère, n'osant jamais prendre conseil de lui-même, et perdant tout par sa pusillanimité sur les bords du Rhin comme en Orient. Ces plaintes amenèrent

peu à peu l'esprit de révolte. Alors se trouvait à l'armée un Thrace, qui, sorti des derniers rangs de la milice, était peu à peu monté aux grades les plus élevés; cet homme possédait toutes les qualités qui pouvaient frapper les soldats, une force prodigieuse, un courage brillant, et des mœurs qui n'avaient jamais été adoucies par la vie des villes ou de la cour. Ce fut sur lui que les soldats jetèrent les yeux. Un jour, ils le revêtirent d'une robe de pourpre, et le saluèrent empereur. Toute l'armée passa de son côté, et un centurion, suivi de quelques soldats, suffit pour le débarrasser d'Alexandre et de sa mère; car elle se trouvait alors à l'armée, ne voulant point perdre un instant de vue son fils. Alexandre mourut comme il avait vécu; avec faiblesse, demandant la vie et accusant sa mère de son malheureux sort.

On ne peut refuser à ce prince des vertus douces, un profond amour de la justice et une grande supériorité morale sur son prédécesseur. Ce n'était point un Romain ni un Syrien; mais il réunissait ces deux caractères : passant plusieurs heures du jour à s'exercer dans un gymnase, et ne commençant sa journée qu'après avoir prié longtemps dans son *lararium :* figure douce qui nous plaît par sa moralité entre Élagabal et Maximin, et sur laquelle l'histoire s'arrête avec complaisance; mais dont l'action sur les affaires de son règne fut presque nulle, et qui ne fit que prêter son nom à sa mère Mammée et au jurisconsulte Ulpien.

CHAPITRE XXVIII.

USURPATEURS MILITAIRES.

I. MAXIMIN.

(*C. Julius Virus Maximinus.*)

235 — 238.

Avec Maximin les barbares montent sur le trône. Il tient par sa mère et par son père aux Alains et aux Goths, et il est né en Thrace. C'est un géant de près de huit pieds; d'un coup de poing il brise la mâchoire d'un cheval, il mange quarante livres de viande par jour, boit vingt-cinq mesures de vin, et les bracelets de sa femme lui servent d'anneau.

Un jour que Septime Sévère se trouvait sur les bords du Danube, un barbare demanda à être admis dans sa garde. Il courait aussi vite que le cheval de l'empereur; Septime le fit lutter avec les plus robustes de ses soldats, et il en terrassa seize les uns après les autres. Il fut aussitôt incorporé dans les légions. Maximin, l'Hercule, l'Ajax, l'Antée, comme l'appelaient les soldats, monta rapidement en grade. Sa valeur, sa discipline, lui valurent bientôt le rang de tribun; il se distingua dans chaque expédition. Après le meurtre de Caracalla, il ne voulut point rester au service de son assassin, car il devait tout à la famille de Sévère, et il retourna dans son pays. Nous le voyons reparaître sous Alexandre. On ne sait s'il le fit tuer en Gaule; il est plus probable que les troupes, lassées d'un prince pusillanime, se défirent de lui et jetèrent les yeux sur un des leurs pour l'élever au premier rang.

Maximin était un vrai barbare, pour l'esprit comme pour le corps; c'est à peine s'il pouvait dire quelques mots de latin. Il avait été reconnu par les légions de Thrace et de Pannonie et par le reste de l'armée; le sénat lui-même

ratifia son élection, mais il sentit bien que c'en était fait de son existence si le barbare venait à Rome : aussi priait-on les dieux qu'il n'entrât jamais dans la grande cité. Sous les derniers empereurs, le sénat avait repris quelque peu de son influence politique ; il s'était emparé des conseils, et exerçait une sorte de tutelle par les lois. Ulpien l'avait relevé en lui donnant une certaine force morale, et les peuples de l'Italie commençaient à se lasser des débauches de leurs chefs et des exactions de l'armée. Déjà Rome avait vu Élagabal dans ses murs avec un sentiment de honte ; l'avénement d'un Thrace ne pouvait être mieux reçu. Aussi les révoltes éclatèrent bientôt de tous côtés. Maximin se disposait à entrer en Germanie, lorsqu'un nommé Magnus parvint à séduire plusieurs officiers, et les engagea à rompre le pont sur le Rhin, afin que l'empereur, placé entre le fleuve et l'armée ennemie, ne pût échapper à quelque grand désastre. Mais le complot fut découvert ; Maximin furieux fit mettre Magnus à mort avec quatre mille de ses complices, et, se défiant de la noblesse, il fit tomber les têtes les plus illustres. Cette punition vigoureuse réprima les troubles, qui furent ainsi momentanément apaisés, et il partit pour son expédition. Ses armes furent heureuses, car ce barbare savait au moins faire la guerre. Il y avait quelque temps déjà que Rome avait perdu l'habitude des triomphes ; toutefois elle ne s'empressa pas de célébrer celui-ci, et en effet c'était une victoire remportée sur elle-même. Le sénat cependant ne restait pas dans l'inaction. Les brigandages des lieutenants de Maximin en Afrique soulevèrent cette contrée ; les habitants offrirent la couronne au vieux Gordien, et le forcèrent à l'accepter sous peine de mort. Celui-ci, qui avait quatre-vingts ans, s'associa son fils (Gordien II), et le sénat s'empressa de ratifier son élection en déclarant Maximin et son fils ennemis publics.

A cette nouvelle, Maximin, qui préparait une expédition contre les Sarmates et les Daces, qu'il avait déjà vaincus, entra dans une colère terrible, et promit à son armée les biens de tous les sénateurs. Il n'y avait plus à reculer ; c'était pour Rome une question de vie ou de mort, et elle

se prépara à la défense. La révolte s'était bien vite répandue en Afrique; Gordien fils se mit à la tête des troupes, mais il fut défait par Capellien, lieutenant de la Mauritanie, et périt dans le combat. Son père, en apprenant sa mort, s'étrangla, et l'Afrique fut de nouveau soumise. Le sénat cependant ne perdit pas courage et montra une énergie qu'il avait perdue depuis des siècles. Assemblé dans le temple de la Concorde, il proclama empereurs Maximus Puppienus et Claudius Balbinus, et ressaisit ainsi le pouvoir que les troupes s'étaient arrogé. Les gardes prétoriennes se révoltèrent, et Balbinus parvint non sans peine à calmer cette sédition; enfin, sur les demandes du peuple, le petit-fils du vieux Gordien fut associé à l'empire sous le nom de Gordien III.

Maximus Puppienus, avec l'aide du sénat, appelle sous les armes les provinces de l'empire et toute la jeunesse de l'Italie; chaque ville est fortifiée pour arrêter Maximin dans sa marche, et on l'attend de pied ferme. Celui-ci eut bientôt traversé les Alpes; mais les campagnes étaient ravagées et ses troupes manquaient de subsistances. Il lui fallut s'emparer des villes où l'on avait concentré les approvisionnements, et il mit le siége devant Aquilée. La défense de cette place fut héroïque. Chaque retard avançait la défaite de Maximin; ses troupes murmuraient hautement, elles étaient désolées par la famine, et n'avaient d'appui que dans la victoire qui leur échappait. On apprit bientôt dans toutes les provinces que la déchéance de Maximin était prononcée. Enfin le tyran fut tué avec son fils par ses propres troupes. Maximus Puppienus vint prendre leur serment, et, à cette condition, elles entrèrent dans Aquilée. On porta la tête de Maximin et de son fils sur deux piques; c'était dans Rome une ivresse, un enthousiasme universel. A la première nouvelle de la mort du tyran, le peuple sortit du spectacle, et alla rendre grâces aux dieux dans leurs temples.

II. MAXIMUS PUPPIENUS ET CLAUDIUS BALBINUS.

238.

Puppien et Balbin, qui avaient été revêtus de la pourpre,

étaient, l'un d'une condition obscure, l'autre d'une naissance plus distinguée. Puppien s'était élevé par de brillants succès militaires et par l'austérité de ses mœurs à une haute fortune; Balbin avait toutes les qualités d'un administrateur et d'un personnage distingué. Son aménité, sa politesse, corrigeaient ce que les manières de son collègue avaient de trop rude, tandis que celui-ci apaisait les troubles par sa fermeté et sa résolution.

Ainsi le sénat triomphait par l'élection de deux de ses membres, et aspirait sans doute à choisir toujours les empereurs dans son sein. Mais cette réaction se faisait trop tard, toutes les nations connaissaient maintenant le chemin de l'empire, et il fallait qu'elles y vinssent. Son autorité dura peu; les gardes prétoriennes, jalouses de leur pouvoir, pénétrèrent de vive force dans le palais des deux empereurs, les massacrèrent et proclamèrent empereur le jeune Gordien III.

Ainsi se termina cette réaction sénatoriale qui avait duré à peine quelques mois. Que pouvait en effet le sénat à cette époque? Ce n'était plus l'ancien conseil de la république. Ses membres ne se tiraient plus de ces familles puissantes qui formaient l'aristocratie, qui avaient toutes les charges, toutes les richesses, et gouvernaient les provinces. Les sénateurs du troisième siècle ne sont plus, pour ainsi dire, que les magistrats municipaux de Rome, inconnus dans les provinces qui ne les voient plus venir les gouverner comme préteurs ou proconsuls. Ainsi ils étaient sans racine dans le pays, sans influence, sans éclat. Depuis que l'empereur avait tout pris pour lui, le sénat était descendu peu à peu aux proportions d'un simple conseil municipal. Il avait bien encore quelques souvenirs de l'ancienne république, et c'était en cela seul qu'était sa force, c'était là ce qui lui avait valu la faveur des Antonins, et ce qui lui donna le respect des Auréliens et des Probus. Mais pour la masse du peuple, pour les provinces, pour l'Italie elle-même, ces souvenirs étaient sans force, ils étaient déjà devenus *classiques*.

II. GORDIEN III.

(*M. Antoninus Gordianus.*)

238 — 244.

Gordien III était bien jeune encore quand il parvint au trône. On avait confié son enfance aux eunuques introduits à Rome depuis Élagabal, mais il sut s'en affranchir de bonne heure. Tout l'empire le reconnut avec enthousiasme : ses heureuses qualités, ses vertus, le rendaient cher aux hommes de bien ; l'éclat de sa naissance, au sénat ; et l'armée, qui l'avait pris dès son bas âge sous sa tutelle, avait pour lui un vif attachement. Le jeune Gordien épousa la fille de Misithée, son professeur d'éloquence, qu'il éleva lui-même au rang de premier ministre. C'était un homme de grands talents et du caractère le plus honorable ; ses conseils dirigèrent le jeune prince, et tous les peuples bénirent cet heureux accord. Nommé préfet du prétoire, Misithée s'occupait de l'administration avec un zèle et un succès étonnant ; rien n'échappait à sa vaste capacité, et l'armée sentit le bienfait de son habile administration.

Artaxerxès, roi de Perse, étant mort, son fils, Sapor I[er] (Shah Poor), lui succéda. C'était un homme d'une stature gigantesque ; élevé dans les camps, il rompit ses soldats à la discipline la plus sévère, et donna de grands encouragements à l'agriculture, qui prépare les bons soldats. Il voulait fonder une monarchie forte et puissante, et attaquer l'empire romain, dont il sentait bien la faiblesse et l'abaissement depuis que des révoltes continuelles déchiraient son sein. Il pensa d'abord à lui arracher l'Orient, et se jeta sur la Syrie.

A cette nouvelle, Misithée, qui voulait le bonheur et la gloire de Gordien, l'encouragea à soutenir la guerre avec valeur, et à venger l'empire d'un barbare. Par ses soins l'armée se trouva bientôt prête à marcher, et Gordien rouvrit en personne le temple de Janus. Il passa par l'Illyrie, battit sur son chemin les Goths et les Sarmates, reprit toutes les villes qu'avait enlevées Sapor, et le força lui-

même à lever le siége d'Antioche ; il poussa même jusqu'à Ctésiphon.

Ce succès des armes romaines en Orient, où elles s'étaient rouillées dans le repos et la mollesse, valut à Gordien les honneurs du triomphe, et à Misithée le nom de tuteur de la république.

Ce dernier mourut bientôt après, et Philippe lui succéda dans la place de préfet du prétoire. On le soupçonna, non sans raison, d'avoir empoisonné Misithée. Quoi qu'il en soit, la mort de ce ministre fut une perte pour l'empire et pour le sénat, car Gordien avait trouvé dans son beau-père les lumières d'un esprit supérieur et l'affection d'un ami.

Gordien repartit bientôt après pour une nouvelle expédition contre les Perses. Philippe, qui occupait la seconde place de l'empire, ambitionnait la première. Ce Philippe était Arabe de naissance ; et, comme tous les Arabes, dans sa jeunesse il avait été voleur ; il vint ensuite à Rome et s'éleva peu à peu aux premières fonctions. Il avait ce caractère adroit et subtil que dans un rang inférieur on appelle d'un autre nom : il y a des intrigants et des fourbes au bas de l'échelle sociale ; au sommet, des politiques et des diplomates. Philippe s'était débarrassé d'un compétiteur dangereux par le poison ; il pouvait en faire autant avec Gordien, mais cette mort n'assurait pas son pouvoir. Il s'y prit d'une autre manière. Il fit éloigner, au nom de Gordien, les vaisseaux qui apportaient des vivres, répandit ses affidés dans le camp, et se fit partout des créatures. Les soldats murmurèrent de la disette ; on leur fit entendre que l'empereur était trop jeune pour savoir commander, et ils le crurent, car ils avaient faim. D'ailleurs la guerre les fatiguait, et on leur promettait repos et largesses. Gordien fut donc assassiné, et Philippe proclamé à sa place.

III. Philippe.

(*Marcus Julius Philippus.*)

244 — 249.

Le sénat ratifia l'élection de Philippe, et lui envoya le

titre d'Auguste. Il feignit de croire que Gordien était mort de maladie, comme Philippe le lui avait mandé. Le sénat ne pouvait rien contre la force, et il fallait bien se soumettre. Les vieilles idées de liberté étaient éteintes; la population romaine, oublieuse ou ignorante de sa première gloire, ne remuait plus; l'Italie d'ailleurs n'avait presque plus aucun de ses anciens habitants; elle avait été décimée par les guerres, par le luxe; on l'avait peuplée de colonies barbares, et si elle se leva contre Maximin, ce fut parce qu'elle était menacée de meurtres et de pillage. Et puis le sénat n'avait plus d'autorité, plus de soldats à lui, plus de confiance dans son nom, et ce n'est qu'avec une idée forte qu'on triomphe. Toute cette époque est déplorable, on sent l'épuisement du monde romain, et l'on appelle de tous ses vœux le christianisme pour rendre la vie à ce grand corps qui dépérit, et régénérer l'espèce humaine.

Philippe était empressé de revenir à Rome pour jouir de son pouvoir : il conclut donc la paix en cédant la Mésopotamie aux Perses, et ramena son armée en Syrie. Saint Babilas, évêque d'Antioche, lui refusa, dit-on, l'entrée du temple où les chrétiens étaient réunis pour se préparer à la pâque qui se célébrait le lendemain, et le força de se ranger parmi les pénitents avec l'impératrice. Quel que soit le degré de confiance que mérite ce fait, il est certain du moins que Philippe favorisa le christianisme, et que les chrétiens eurent, sous son règne, la permission d'élever des temples et d'exercer leur culte en public.

A son arrivée à Rome, Philippe chercha à s'attirer l'amitié du peuple par sa douceur et ses libéralités. Il fit construire un canal au delà du Tibre, pour fournir de l'eau à un quartier de la ville qui en manquait, et célébra les jeux séculaires avec la plus grande magnificence (247). C'était une belle idée que celle de cette solennité, destinée à rappeler le souvenir de la fondation de Rome; aucun homme ne les voyait deux fois, et il y avait là quelque chose de mystérieux qui devait émouvoir profondément l'âme. A ces jeux, Philippe fit paraître tous les animaux que Gordien avait rassemblés à grands frais de toutes les parties de la terre pour son triomphe des Perses.

Les continuelles révolutions qui se succédaient dans l'empire romain, l'élection arbitraire des empereurs par l'armée, avaient rompu tous les liens de la discipline et de l'obéissance. Chaque légion voulait avoir son chef qui lui prodiguât les trésors du monde. Les exactions du frère de Philippe en Orient donnèrent bientôt prétexte à la révolte, et on nomma Jotapien empereur; en Mœsie, Marinus, capitaine habile et du plus grand courage, fut aussi proclamé par ses soldats.

A la nouvelle de ces deux séditions, Philippe tremblant se rendit au sénat; les sénateurs l'écoutèrent avec un muet désespoir, car ils savaient bien que le pouvoir n'était plus entre leurs mains, et qu'ils n'avaient qu'à accepter les maîtres que leur donnaient les légions. L'un d'eux cependant se leva, traita cette révolte de chimérique et assura qu'elle serait facilement réprimée. Quelques jours après on apprit que Jotapien et Marinus avaient été tués par leurs soldats. Philippe tout ému de joie, plein de respect pour celui dont la prophétie s'était si bien réalisée, voulut l'envoyer pour discipliner les troupes. Cet homme était Decius. Il refusa d'abord cette offre, mais pressé vivement par Philippe, il s'y décida. Ce qu'il prévoyait sans doute arriva bientôt. Les légions de Mœsie le proclamèrent empereur, ne lui laissant d'autre choix que la couronne ou la mort. Decius se laissa faire violence, peut-être avait-il intention de se soumettre à Philippe; mais une fois élevé au premier rang il lui était difficile d'en descendre; aussi tout en protestant par ses lettres de son dévouement à l'empereur qui l'avait envoyé pour contenir les rebelles, il s'avança vers l'Italie, comme venant témoigner en personne de sa soumission; mais cette soumission s'environnait de tout l'appareil de la guerre, et Philippe songea à recevoir convenablement ce nouveau sujet. Il rassembla de grandes forces en toute hâte et se rendit à Vérone. Là se livra un combat sanglant; Philippe fut tué, les prétoriens massacrèrent son fils à Rome, et Decius fut revêtu de la pourpre impériale.

IV. DECIUS.

(*Trajanus Decius.*)

249 — 251.

Decius était né en Pannonie. Son élection fut reçue avec une grande joie par le sénat et les provinces. Ce n'était pas seulement un vaillant homme de guerre, mais un homme de bien. Le sénat d'ailleurs couronnait en lui l'un de ses membres. Durant les premiers mois Decius s'occupa surtout de l'administration intérieure, mais bientôt les incursions des barbares l'appelèrent sur les bords du Danube.

Une nouvelle race de guerriers est descendue du Nord, plus terrible que toutes celles qui l'ont précédée. Comme les oiseaux de proie attirés par l'odeur du cadavre, ils se précipitent sur les frontières de l'empire : ces barbares ce sont les Goths. Malgré les efforts de Decius et des légions, ils s'emparent de Philippopolis et massacrent cent mille habitants. Cette affreuse défaite signale leur première incursion. Decius toutefois ne perdit pas courage; mais il avait beaucoup à faire pour résister, plus encore pour vaincre.

Depuis près d'un siècle les armées vivaient dans le repos, ne se signalant que par le meurtre des empereurs et le brigandage; c'était un peuple indiscipliné, mais en armes, qui dominait l'autre peuple et lui imposait ses caprices. Les mœurs aussi étaient tombées dans un singulier relâchement : toutes les traditions morales et religieuses étaient oubliées; c'était l'un de ces moments de crise où le monde, suspendu entre une croyance qui se meurt et une croyance qui doit naître, attend dans le doute la révolution morale qui se prépare. Decius tenta de rendre quelque vigueur à ces esprits énervés. Le premier échec avait abattu l'insolence des légions; elles étaient comme honteuses du pouvoir qu'elles avaient exercé jusque-là, et qu'elles ne savaient pas faire respecter aux barbares. Il les soumit donc facilement à une discipline sévère, car elles sentaient bien qu'elles avaient besoin d'un triomphe pour se relever même à leurs propres

yeux. Mais cela ne suffisait pas : Decius comprit que s'il n'avait à opposer que la force à la force, les barbares finiraient par triompher, et il songea à attaquer, à extirper le mal dans sa racine. Il résolut de rétablir la charge de censeur, et jeta les yeux sur Valérien, l'homme que le monde aurait choisi pour un tel emploi, s'il avait pu le choisir. Ce remède venait trop tard; il n'était plus temps d'évoquer les vieux souvenirs de la république de Caton, et il fallait autre chose qu'un homme, que le pouvoir discrétionnaire d'un censeur, pour ranimer l'humanité défaillante; il fallait la divine morale du christianisme.

Decius n'eut pas même le temps de réaliser son projet; les Goths revinrent bientôt à la charge, mais cette fois ils furent repoussés partout, et les aigles romaines traversèrent victorieuses les pays au delà du Danube. Cniva, roi des Goths, pressé par les armes puissantes de son ennemi, demanda la paix, et offrit en échange tout son butin et tous ses prisonniers; Decius refusa et voulut exterminer la race entière. Il les poursuivit, et enfin leur livra une sanglante bataille. Les Goths étaient rangés sur trois lignes; la troisième était couverte par un marais. Cette dernière rencontre décidait de leur sort; ils se battirent donc en désespérés. Decius, après de longs efforts, enfonce la première ligne; on vient lui annoncer que l'un de ses fils est mort en combattant : « Ce n'est qu'un soldat de moins, » dit-il, et furieux il s'élance à la tête des siens. La seconde ligne des Goths lâcha pied, et déjà les Romains criaient victoire. Restait encore la troisième. Ici la fortune changea; entraînés par leur ardeur, les Romains se précipitèrent avec un courage héroïque dans les eaux fangeuses du marais, pour arriver jusqu'à l'ennemi; mais le marais était profond, et ils y restèrent presque tous frappés des flèches et de la hache des barbares. On ne trouva même pas le corps de Decius.

Ici se présente un fait remarquable : l'armée, comme frappée de stupeur par ce terrible échec, attend en silence qu'on lui nomme un chef. Le sénat proclame empereur le deuxième fils de Decius, dont il honorait la mémoire. Le

jeune Hostilianus est donc élevé sur le trône; mais on nomme à cet enfant un tuteur, Gallus, qui occupait dans l'armée un des premiers rangs.

V. GALLUS.

(*C. Trebonianus Gallus.*)

251 — 253.

Ce prince s'empresse d'éloigner les Goths au poids de l'or, et, chose inouïe! consent à leur payer un tribut annuel. Jusqu'ici du moins Rome s'est défendue; elle a eu peine à retenir les vastes contrées sur lesquelles se sont débordées plus d'une fois les farouches nations du Nord : aujourd'hui elle achète leur départ et paye ignominieusement sa propre honte.

La peste qui s'était déclarée sous Decius continue ses ravages; le jeune Hostilianus meurt, et le bruit se répand qu'il a été enlevé par le poison. Le peuple murmure, et tout habitué qu'il est à la servitude, il flétrit pourtant de son blâme la paix honteuse de Gallus avec les Goths. Æmilianus, gouverneur de Mœsie, qui s'est mesuré plus d'une fois avec eux sur les frontières de sa province, rassemble ses troupes, marche contre les Goths, qu'il défait dans plusieurs rencontres, et distribue à ses soldats sur le champ de bataille le tribut qu'il devait, au nom de Gallus, payer à l'ennemi. L'armée alors le proclame empereur, et il marche sur l'Italie. Gallus et Volusien, son fils, qui accourent pour lui livrer bataille, sont vaincus et tués (253).

Mais Æmilianus avait un rival bien autrement à craindre. Valérien, suivi de ses légions, arrive des Gaules au secours de Gallus, dont il apprend la défaite et la mort. Les troupes le proclament empereur d'une voix unanime; son grand caractère, ses talents, sa vertu, lui assurent l'empire, et bientôt l'armée d'Æmilianus, après avoir massacré ce dernier près de Spolète, vient se ranger sous ses étendards.

VI. VALÉRIEN.

(*P. Licinius Valerianus.*)

253—259.

L'élection de Valérien fut confirmée par les acclamations du sénat et du peuple. Il avait alors soixante ans. Peut-être la froideur de l'âge avait-elle éteint ses facultés à cette époque, et diminué l'énergie qu'il lui aurait fallu dans la crise où se trouvait le monde romain. Decius en le nommant censeur lui avait donné un exemple qu'il ne suivit pas. Au lieu de chercher quelque bras vigoureux pour soutenir non pas seulement son trône, mais l'empire, il ne consulta que son affection ou sa vanité, et s'associa Gallien, son fils, jeune efféminé, dont les désordres avaient été cachés par l'obscurité de sa position. Le moment d'agir arriva bientôt. Le Nord et l'Est étaient en feu : les barbares assiégeaient l'empire par toutes ses frontières. Les Francs inondaient l'Espagne et la Gaule et déjà menaçaient l'Italie, tandis que les Alemans pénétraient jusqu'à Ravenne. En cette occasion, le sénat retrouva encore quelques germes de ses anciennes vertus ; il leva une armée, et fit reculer les Alemans. Ceux-ci se retirèrent avec un butin immense, et l'on célébra cet éloignement comme une victoire, tant Rome était loin de ce qu'elle avait été jadis ! A cette nouvelle, Gallien fut bien moins charmé qu'alarmé du courage des sénateurs ; il craignait que l'esprit d'indépendance ne les poussât à débarrasser la patrie de ses maîtres et des invasions, et par un édit il fut défendu à tout membre du sénat de prendre aucun emploi militaire. Cette défense était inutile ; vivant dans le luxe et la mollesse, pourvu qu'on leur laissât la jouissance de leurs biens, de leurs théâtres et de leurs villes ombragées, ils renonçaient avec plaisir aux dangereux honneurs du pouvoir.

Gallien, dit-on, fit éprouver une sanglante défaite aux Alemans près de la ville de Milan ; on rapporte qu'ils étaient au nombre de trois cent mille. Sans doute un de ses lieutenants lui fit honneur de cette victoire. Mais c'était par d'au-

tres armes que Gallien cherchait à protéger l'Italie contre les invasions des Germains. Il épousa la fille d'un roi des Marcomans, tribu des Suèves. Nous avons vu Gallus payer tribut au roi des Goths; maintenant une de leurs filles monte sur le trône, présage de l'alliance prochaine qui doit se faire entre les deux races. Toutefois les préjugés des Romains sont encore trop enracinés pour qu'ils appellent cette union un mariage; ils ne voient dans l'impératrice que la concubine d'un citoyen de Rome.

Revenons à l'Est. Sous Artaxerxès la monarchie des Perses s'était reconstituée de nouveau, ce prince avait renversé la maison d'Arsace et laissé le trône à Sapor son fils, dont nous avons déjà parlé plus haut. Chosroès, souverain d'Arménie, qui avait résisté dans ses montagnes avec un courage invincible pendant trente années, fut assassiné par des émissaires du monarque persan. Les satrapes d'Arménie implorèrent aussitôt le secours des Romains en faveur du jeune Tiridate, son fils; mais Rome était loin, et Sapor eut bientôt couvert l'Arménie de ses armées et englouti cet État dans son vaste royaume. Rien ne l'arrêta dans sa marche victorieuse : il s'empara de Nisibis et répandit la terreur sur les deux bords de l'Euphrate. La perte d'une frontière importante, la ruine d'un allié fidèle et les progrès rapides de Sapor imprimèrent à Rome un profond sentiment et de son insulte et du danger qui la menaçait. Valérien, laissant à ses lieutenants la défense du Rhin et du Danube, marcha, malgré son grand âge, à la défense de l'Euphrate, rencontra le monarque persan près d'Édesse, fut vaincu et fait prisonnier.

Après cette victoire, Sapor ravage impunément la Syrie, la Cilicie, la Cappadoce; sa cavalerie, rapide comme l'éclair, s'élance dans les rues d'Antioche au moment où le peuple était encore au spectacle. La plupart des monuments sont pillés ou détruits. Césarée tombe en son pouvoir, et, comme dernier outrage au nom romain, il se charge de remplir le trône vacant par un roi de son choix, et jette les yeux sur un nommé Cyriade, obscur débauché dont la trahison lui avait ouvert son propre pays, tandis qu'il pro-

mène Valérien chargé de chaînes en spectacle à tous les peuples, et lui place insolemment le pied sur le dos pour monter à cheval. Valérien mourut de douleur; on l'écorcha; il fut empaillé et placé comme un trophée dans le premier temple de la Perse. Gallien, son fils, déjà associé à l'empire, lui succéda.

VII. GALLIEN.

(*P. Licinius Gallienus.*)

259 — 268.

Gallien, qui avait supporté avec impatience la tutelle sévère de Valérien, reçut la nouvelle de sa mort avec une secrète joie et une indifférence avouée : « Je savais, dit-il, « que mon père était mortel, et puisqu'il s'est conduit comme « un brave, je suis content. » Pendant que Rome déplorait le sort de son souverain, les courtisans représentaient son fils comme un stoïcien et un héros. Il est difficile de se faire une idée du caractère de ce prince, qui savait se plier avec un rare bonheur à toutes les formes qu'il voulait prendre. Ainsi c'était un habile orateur, un poëte élégant, un excellent cuisinier; mais il avait peu des vertus d'un empereur. Toujours en conversation avec le philosophe Plotin, il ne pensait qu'à se faire initier aux mystères de la Grèce, ou sollicitait une place dans l'aréopage. Invasions, défaites, révoltes, il apprenait tout avec indifférence, et se contentait de demander s'il n'y avait plus de salut pour Rome parce qu'elle était privée du lin de l'Égypte et du drap de la Gaule!

A une époque où le prince tenait d'une main si lâche les rênes de l'État, il n'est pas surprenant qu'une foule d'usurpateurs se soient élevés dans chaque province de l'empire C'est alors en effet qu'arrivent ce qu'on appelle les trente tyrans. Cette espèce de parallèle qu'on a voulu établir est entièrement faux; car quelle ressemblance entre ce conseil de trente personnes réunies pour opprimer le seule cité d'Athènes, et la liste incertaine de rivaux indépendants qui

s'élevaient et tombaient tour à tour? Il n'y eut d'ailleurs que dix-neuf prétendants au trône. Cyriade, Macrien, Balista, Odenat et Zénobie, dans l'Est; en Gaule, Posthumus, Lollianus, Tetricus, Marius, Victorinus et sa mère Victoria; en Illyrie, Ingenuus, Regellianus et Aureolus; dans le Pont, Saturninus; Trebellianus en Isaurie, Pison en Thessalie; en Achaïe, Valens; Æmilianus en Égypte, et Celsus en Afrique. On ne saurait compléter le nombre de trente qu'en ajoutant les enfants et les femmes de ceux qui furent revêtus de la pourpre impériale.

Rechercher la vie et la mort de chacun de ces individus, serait une tâche stérile et ingrate. Nous nous contenterons de quelques traits.

Presque tous étaient des officiers du premier mérite qui s'étaient distingués pendant la guerre, et avaient obtenu l'estime de Valérien. Tetricus seul était sénateur, et Pison, noble. Pison pouvait montrer au rang de ses ancêtres les images de Crassus et de Pompée; et ses vertus ajoutaient un nouveau lustre à l'éclat de sa naissance.

On peut dire que tous ces braves lieutenants de Valérien dédaignaient de servir la luxurieuse indolence de son fils, et que leur trahison contre ce prince était presque un acte de patriotisme. Ajoutons qu'ils étaient poussés à la révolte par leurs craintes aussi bien que par leur propre ambition. Ils redoutaient la jalousie, les soupçons cruels de Gallien, et la capricieuse violence de leurs troupes. Revêtus de la pourpre par les soldats, ils n'avaient qu'à combattre pour l'empire ou à périr de la main du bourreau; et il valait mieux tenter la fortune de la guerre que d'attendre un trépas sans gloire. C'était là ce qui faisait dire à Saturninus, lorsque son camp tout entier le saluait de ses acclamations: « Vous avez perdu un brave général, et vous avez fait un « misérable empereur. »

En effet, presque tous périrent de la main des leurs ou de celle de leurs rivaux. Toute cette histoire nous atteste un singulier dérèglement de pouvoir, une dissolution prochaine de l'empire. Les parties de ce grand tout ne se tiennent plus par aucun lien; il n'y a point cette commu-

nauté d'idées, de croyances, d'intérêts au moins, qui seule fait la force morale d'un peuple. Aussi que signifient ces élections soudaines d'empereurs à l'Occident et à l'Est, au Sud et au Nord? Ne témoignent-elles pas hautement de la haine des provinces contre la centralisation impériale, et de l'avidité des légions qui veulent toutes devenir, pour ainsi dire, des gardes prétoriennes? Dans ce chaos effrayant, chacun tire de son côté; les troupes, qui seules ont une force à elles, ne savent qu'en faire; elles font et défont leurs chefs du jour au lendemain.

Jamais l'empire n'avait semblé aussi près de se dissoudre; il semble qu'il va se démembrer en vingt États. Les usurpateurs se le partageront avec les barbares; car, les Perses en Orient, les Germains en Occident franchissent victorieusement les frontières. Cependant l'empire échappa à cette crise. Les usurpateurs disparurent, et les barbares reculèrent. Ceux-ci n'étaient point encore préparés pour la grande invasion, ils n'attaquaient que par bandes, et non en corps de nations, comme il advint plus tard quand les Huns effrayèrent les Goths et les jetèrent sur l'empire. D'autre part, les provinces sont tellement épuisées, la vie politique si bien éteinte, l'ancienne nationalité si entièrement effacée, qu'elles ne songent, dans cet immense chaos, qu'à profiter du désordre pour se constituer en pays indépendant. Elles souffrent et se taisent, ne prenant intérêt ni aux révolutions qui se succèdent les unes aux autres, ni aux maîtres que les légions leur donnent. Aussi laisseront-elles tomber, sans chercher à les défendre, tous ces empereurs éphémères.

Rome, l'Italie et le sénat demeuraient toujours attachés à la cause de Gallien; et en effet, sur quel compétiteur pouvait-on jeter les yeux, parmi tant de noms qui surgissaient de toutes les provinces? Cependant Gallien, aux applaudissements des sénateurs, conféra le titre d'Auguste à Odénat, qui lui gardait toujours soumission. Odénat était l'empereur de l'Orient; mais reprenons les faits de plus haut.

Au moment où Sapor Ier s'était emparé de Valérien, il

reçut de tous les rois de l'Orient, qui n'étaient guère que ses vassaux, des présents magnifiques et de superbes éloges. Un des plus nobles et des plus opulents sénateurs de Palmyre lui envoya un long train de chameaux chargés des plus précieuses marchandises; il avait accompagné son offre d'une épître respectueuse, mais sans servilité. « Quel « est donc cet Odénat, dit le superbe monarque (et il fit « jeter ses présents dans l'Euphrate), qui ose écrire à son « seigneur et maître? S'il veut obtenir quelque adoucis- « sement à sa punition, qu'il vienne se prosterner au pied « de mon trône, les mains derrière le dos; et s'il hésite un « moment, je l'exterminerai, lui, sa race et son pays. » Odénat, qui campait dans les déserts avec ses Arabes, enflamma le courage des habitants de Palmyre. Il parut devant Sapor, mais en armes, pénétra en Syrie, harcela son armée, le battit en plusieurs rencontres, et lui enleva son trésor et ses femmes. Le roi persan fut obligé de repasser l'Euphrate.

C'est ainsi que la majesté de Rome, outragée par un Perse, fut vengée par un Arabe. Odénat jeta ainsi les premiers fondements de la gloire d'un peuple qui grandissait pour de si hautes destinées; il montra ce qu'on pouvait faire avec ces hordes de l'Orient; mais pour jouer dès le troisième siècle le rôle de Mahomet, il lui manquait le mobile religieux. Il mourut et laissa le trône à Zénobie.

Ainsi l'Orient semblait prendre une forme et une certaine unité, à l'époque où l'Occident n'en conservait pour ainsi dire aucune. On sent déjà que ces deux mondes se séparent par des nuances de plus en plus vives. L'Orient, malgré les conquêtes de Rome, n'a rien perdu de ce qu'il avait, et il a donné beaucoup; le christianisme ne saurait avoir prise sur ce large continent qui a toujours conservé ses religions et ses mœurs. Le monde romain occidental, au contraire, s'est morcelé dans tous les sens; ce n'est plus guère qu'un réceptacle commun, où viennent s'entasser les croyances de tous les pays sans se fondre entre elles dans un dogme supérieur. Cette désorganisation se fait vivement sentir dans ces révoltes continuelles qui éclatent

et qui échouent d'un jour à l'autre, parce qu'elles ne s'appuient sur aucune idée, et qu'elles n'ont de base nulle part.

A cette époque, une partie de la populace se soulève en Sicile, les esclaves courent aux armes et pillent les propriétés des riches sénateurs, à qui cette perte est plus sensible que l'insulte faite par les Goths au nom romain. Des tumultes éclatent à Alexandrie, dans cette population si mélangée, qui unit l'inconstance et la légèreté de la Grèce aux superstitions et à l'opiniâtreté de l'Égypte; chaque quartier forme un camp, où les divers partis s'assiégent avec une inconcevable fureur. Toute l'Isaurie se soulève et retourne à l'état barbare dont on n'avait pu la tirer entièrement jusqu'ici. Ce tableau est effrayant; tous ces empereurs éphémères pillent les provinces pour payer les soldats; la population du genre humain a diminué d'un tiers, et s'il faut en croire les registres d'Alexandrie, cette grande ville avait perdu la moitié de ses habitants.

Parmi tous les empereurs nommés par les troupes, ce sont ceux de la Gaule qui se maintiennent le plus longtemps. Aureolus, qui se trouvait avec son armée sur les bords du Danube, ne se contenta pas des plaines stériles de la Rhétie : il passa les Alpes, s'empara de Milan, et appela Gallien à lui disputer la souveraineté de l'Italie. Gallien, cette fois menacé dans Rome même, déploya cette énergie qui perçait de temps à autre à travers l'indolence de son caractère. Il s'arracha aux plaisirs de son palais, présenta la bataille à son rival de l'autre côté du Pô, et remporta une victoire complète (268). Aureolus, renfermé dans Milan, fit circuler des proclamations dans le camp de Gallien, et parvint à séduire quelques officiers. Une nuit que Gallien était encore à table, on vint lui annoncer en toute hâte qu'Aureolus avait fait une sortie désespérée. L'empereur s'élança aussitôt à cheval sans se couvrir de son armure, et courut au lieu qu'on lui indiquait; il y reçut un coup de poignard, et nomma en mourant, pour son successeur, Claude, qui commandait une armée aux environs de Pavie. Était-ce pour se venger de ses ennemis, dont il soupçonnait la trahison? était-ce

par un généreux sentiment de patriotisme que Gallien fit ce choix? on ne saurait le dire : Claude toutefois fut élu empereur par l'armée.

CHAPITRE XXIX.

DESPOTISME MILITAIRE.

I. CLAUDE II.

(*M. Aurelius Claudius.*)

268—270.

Claude était né sur les bords du Danube. C'était un brave soldat et un excellent capitaine; un de ces hommes fortement trempés, comme il en fallait pour résister aux barbares. Il commence cette suite de princes qui redonnèrent quelque vie à l'empire. Tous sortent de l'Illyrie, de ces provinces du centre qui depuis longtemps fournissaient de bons soldats aux armées romaines. Claude poursuivit immédiatement le siége de Milan, où s'était retranché Aureolus. Celui-ci voulut traiter, lui offrant son alliance et le partage de l'empire. « Dites-lui, répondit l'intrépide empereur, qu'il « aurait dû faire de pareilles propositions à Gallien, qui « peut-être les aurait patiemment entendues, et aurait ac- « cepté un collègue aussi méprisable que lui-même. » Aureolus finit par se rendre, et fut mis à mort.

Alors Claude songea à réformer la discipline : il sentit bien qu'elle seule pouvait ranimer les troupes abattues par le repos licencieux des villes, mettre un terme à l'insubordination turbulente des légions, et sauver leur honneur, si gravement compromis par les dernières défaites.

Il était temps, car déjà les Goths se précipitent sur l'empire (269), envahissent la Macédoine, et se jettent sur Thessalonique, qu'ils assiégent avec vigueur. A la

nouvelle de l'arrivée de Claude, ils lèvent leur camp et s'apprêtent à lui livrer bataille. Nous possédons encore la lettre que l'empereur adressa au sénat et au peuple dans cette mémorable occasion : « Pères conscrits, dit-il, sachez « que trois cent trente mille Goths ont envahi l'empire ro- « main. Si je triomphe, votre reconnaissance récompensera « mes services. Si je succombe, rappelez-vous que je suis « le successeur de Gallien. La république entière est fati- « guée et épuisée. Nous avons à peine des dards, des pieux « et des boucliers. La force de l'empire, la Gaule et l'Espa- « gne sont usurpées par Tetricus, et nous reconnaissons « en rougissant que les archers de l'Orient servent sous Zé- « nobie. Tout ce que nous pourrons faire sera assez grand. » La sombre fermeté de cette lettre annonce un héros résigné à sa destinée, mais résolu cependant à tout faire pour sauver l'empire.

L'événement surpassa son attente et celle du monde; il délivra l'empire par les victoires les plus signalées, tailla presque tous les barbares en pièces, et repoussa les débris de cette immense armée jusque dans les rochers du mont Hémus, où ils périrent presque tous de la peste ou de la faim. Mais le fléau l'enleva bientôt lui-même après deux ans de règne, et il mourut à Sirmium au milieu des pleurs et des lamentations de ses sujets. Claude voulut laisser son héritage à un brave comme lui, et désigna pour son successeur Aurélien, l'un de ses plus habiles généraux. C'est ainsi qu'en passant par-dessus ses affections privées et les prétendus droits de sa famille, il laissa au plus digne le soin de consolider l'empire que sa main avait déjà raffermi, non pas dans l'intérêt de son ambition, mais pour l'empire lui-même.

II. AURÉLIEN.

(*Domitius Aurelianus.*)

270 — 275.

Malgré les derniers ordres de Claude, Quintilius, son frère, prit la pourpre à Aquilée; mais au bout de dix-sept

jours, il apprit qu'Aurélien était à la tête de l'armée du Danube, et il s'ouvrit les veines. Aurélien était le fils d'un paysan; de simple soldat, il était devenu centurion, tribun, général de la cavalerie, et s'était distingué dans toutes les guerres. Valérien le fit adopter par un sénateur qui lui donna sa fille en mariage. Aurélien était bien propre à continuer l'œuvre qui lui était confiée; il continua à maintenir la discipline dans les camps. Les premiers ennemis qu'il eut à combattre furent les Goths. Défaits par lui dans plus d'une rencontre, ils lui demandèrent enfin la paix; Aurélien la leur accorda, prit en otage un grand nombre de leurs fils et de leurs filles qu'il maria dans son armée, et leur céda la Dacie, province ravagée dans toutes lés incursions, et qu'ils fertilisèrent de leurs mains.

Aurélien devait avoir à combattre tous les ennemis de l'empire; les Alemans se jetèrent en Italie, depuis les Alpes jusque dans les Apennins. Il fallut plus d'une bataille rangée et ensuite une foule de petits combats pour les débusquer des montagnes où ils s'étaient réfugiés. Enfin Rome se trouva libre. Toutefois les barbares étaient venus jusque sous ses murailles; on pouvait craindre qu'ils n'y pénétrassent un jour, et Aurélien la fit fortifier. Ainsi Rome, au centre de l'empire, au centre des provinces qu'elle avait vaincues, songeait déjà à défendre son approche et à repousser une invasion.

Nous avons dit que plus d'un empereur s'était maintenu dans les Gaules : Posthumus, puis Victorinus et sa nièce Victoria, femme d'un grand courage, et enfin Tetricus. Aurélien marcha contre ce dernier; mais Tetricus, craignant ce redoutable adversaire, lui livra une partie de ses troupes et se rendit à discrétion dans son camp. La Gaule fut soumise.

Tout cédait aux armes romaines dans l'Occident. Dans l'Est s'était élevée une puissance redoutable, Palmyre. Odénat avait été assassiné par un de ses neveux ; mais sa veuve punit les meurtriers et monta sur le trône. C'était une femme belle comme Cléopâtre, ambitieuse comme elle, mais chaste et guerrière. De bonne heure elle avait accom-

pagné son époux dans les camps, le suivait à la chasse, lançait le javelot, et marchait à la tête des troupes. Elle savait le syrien, l'égyptien, l'arabe et le grec. Passionnée pour les beaux-arts, elle appela à sa cour le célèbre sophiste Longin. Palmyre fut décorée par elle de ces admirables monuments sur lesquels a rêvé Volney. Elle voulait faire de Palmyre la capitale du monde, et l'opposer à Rome. D'abord elle se débarrassa de la tutelle du sénat, et fit la conquête de l'Égypte. Aurélien marcha contre elle, s'empara d'Antioche, qui lui fut livrée par un traître, auquel, pour prix de sa trahison, il donna la mort. Zénobie lui offrit bientôt la bataille près de cette ville. Son armée était composée d'une cavalerie pesante toute bardée de fer, et d'archers habiles. Les premiers bataillons d'Aurélien furent écrasés par cette cavalerie formidable : alors il changea son plan, les harcela, se fit poursuivre, et les eut bientôt fatigués; puis quand hommes et chevaux eurent été rendus de lassitude sous le poids de cette pesante armure, on n'eut plus qu'à tuer, Zénobie ne perdit pas courage pour une première défaite; mais elle fut vaincue une seconde fois près d'Émèse. Elle voulut lever une troisième armée, et fut réduite à se sauver à Palmyre.

Zénobie avait commis une faute irréparable en appelant les Grecs auprès d'elle; car, toujours avec eux, ne parlant que leur langue, n'ayant plus d'admiration que pour leurs chefs-d'œuvre, pour Homère et Platon, qu'elle lisait avec Longin, elle éloigna les braves enfants des déserts, ces invincibles Arabes qui l'auraient si bien défendue dans leurs sables. La plupart, indignés, se rangèrent du parti d'Aurélien. Celui-ci, au sortir d'Antioche, envoya Probus pour soumettre l'Égypte, et lui-même se mit en marche vers la nouvelle capitale de l'Orient. Il offrit à Zénobie, si elle se rendait, une retraite assurée, et aux habitants, le maintien de tous leurs priviléges. La réponse de la reine fut qu'elle était prête à perdre la vie et la couronne. Elle comptait sur la famine et la peste pour vaincre ses ennemis, et appela à son secours tous les rois de l'Orient dont elle était l'alliée; mais Sapor venait de mourir, et la Perse ne remua pas.

Palmyre s'élevait comme une île dans un océan de sables ; toutes les caravanes s'arrêtaient sous les frais palmiers de Tadmor, et ses marchands guerriers se reposaient sous les colonnades de ses riches monuments. Ils se défendirent avec un courage héroïque ; mais tout dut céder à la fortune d'Aurélien, et la belle reine de l'Orient tomba en son pouvoir. « Je ne pouvais pas, lui dit-elle, saluer un empereur « comme Gallien; mais toi je te reconnais comme mon « souverain et mon vainqueur. » Aurélien laissa dans la ville une légère garnison, et emporta un butin immense. Cependant Zénobie eut à répondre sur sa résistance opiniâtre, et la crainte se glissa dans son cœur. Dès lors ce ne fut plus qu'une femme; elle accusa les conseils de Longin, son ministre, qui fut conduit à la mort, conservant toujours sa grandeur d'âme, et pleurant sur la reine dont il déplorait la faiblesse.

Aurélien, au moment où il rapportait à Rome ses aigles victorieuses, apprit que Palmyre s'était de nouveau révoltée; il la détruisit, et elle ne se releva jamais. Quelques caravanes s'y arrêtent parfois encore, et une trentaine de familles ont planté leurs tentes sur les débris de ses anciens édifices. C'est ainsi que l'Orient vit s'écrouler un empire qui, dans l'espace de moins d'un siècle, s'était étendu si loin. La Perse lui succédera, et les Arabes la civiliseront un jour au nom du grand Mahomet.

Le triomphe d'Aurélien fut magnifique. Cette suite de victoires avait jeté Rome dans l'étonnement, et encore une fois du moins elle put se croire la reine du monde. Tetricus y parut enchaîné; c'était un Romain et un sénateur, et le sénat se ressouvint toujours de cette humiliation. Zénobie, chargée de diamants, marchait seule devant le char, et un esclave supportait une chaîne d'or qui lui passait autour du cou.

Aurélien donna à Zénobie une villa près de Tibur ; Tetricus recouvra ses biens et ses dignités, et lorsqu'il eut fait construire un magnifique palais, il invita l'empereur à souper et lui donna des fêtes splendides ; tant était grand le changement qui s'était opéré dans les mœurs, de Jugurtha à Tetricus, de Paul-Émile et de Marius à Aurélien.

Cependant une conspiration s'était formée dans Rome. Aurélien s'indigna qu'on conjurât contre ses jours, lui qui avait sauvé l'empire, et il fit mettre à mort presque tous les nobles. Bientôt il partit pour une expédition contre les Perses, et fut assassiné par Mnesthée, l'un de ses secrétaires, qu'il avait menacé d'un prompt châtiment pour ses exactions; celui-ci le prévint en le poignardant (275), car il savait qu'Aurélien tenait sa parole.

Ainsi mourut Aurélien après un règne de quatre années. Il vengea Rome de l'Orient, contint l'Occident dans ses limites, et fit fortifier Rome, comme par un secret pressentiment de sa chute prochaine; car il faut que les barbares triomphent, le christianisme a besoin d'eux, comme ils ont besoin du christianisme; de cette alliance en effet doit sortir notre monde moderne.

III. ÉTAT DE L'EMPIRE SOUS LE DESPOTISME MILITAIRE.

Quelque glorieux qu'eussent été les deux règnes de Claude et d'Aurélien, ils étaient loin d'avoir remédié à tous les maux qui affligeaient l'empire. Ces deux princes avaient été de grands hommes de guerre; et, en effet, il fallait surtout des guerriers au sortir du règne déplorable de Gallien, qui avait mis en question l'existence de l'État. On pouvait douter alors si l'empire continuerait à subsister, ou s'il serait partagé en empire des Goths, des Germains et des Perses, et en plusieurs royaumes formés par des gouverneurs rebelles. Claude et Aurélien décidèrent la question, ou plutôt ils ne firent que l'ajourner en différant l'unique solution qui fût possible, et qui arriva deux siècles après. Mais, en éloignant le jour fatal, ils ne détruisirent pas les causes qui devaient enfin l'amener. Et quel homme eût pu le faire? Il eût fallu, pour cela, changer le monde, car le mal était partout : au dehors, terrible et menaçant, se manifestant par des secousses qui ébranlaient l'empire; au dedans, moins apparent, mais aussi funeste, et se développant insensiblement pour porter un jour ses fruits sous les successeurs de Théodose. C'étaient, d'un côté, toutes ces nations barbares qui se pressaient chaque jour

davantage sur les frontières de l'empire; de l'autre, un gouvernement sans force morale, des mœurs déplorables, et, ce qu'il y a de plus mortel pour les nations, je ne sais quelle indifférence pour tout ce qui tenait à la chose publique. En vain auriez-vous cherché quelque part des citoyens romains : depuis longtemps il n'y en avait plus; l'esprit national avait péri, perdu sur cette immense surface de l'empire, n'étant plus soutenu d'ailleurs par un gouvernement sans ressort, ni par une religion qui tombait en ruine. Mais au milieu de cet affaissement général, tandis que l'empire sommeillait ainsi, l'orage grondait tout autour. Dès lors un seul moyen de salut restait : il fallait à tout prix défendre les frontières; il fallait des soldats, et ce fut alors que le despotisme militaire, chose en elle-même si funeste, vint sauver l'empire.

A l'époque dont nous parlons, et qui embrasse toute la période placée entre les Antonins et Dioclétien, l'empire romain se compose de deux parts, et comme de deux mondes bien distincts, le civil et le militaire, l'un qui paye pour être défendu, l'autre qui défend pour être payé. Cette distinction, qui n'existait pas dans la république, fait du peuple et de l'armée deux nations qui ont leur existence à part, leurs priviléges et leur rôle politique bien différent, comme nous l'allons voir.

Le peuple (et nous entendons par là tout ce qui n'est pas militaire); le peuple, c'est-à-dire l'immense majorité de la population, n'est pour rien dans l'histoire de ces temps; il ne joue point de rôle, et du reste se soucie peu d'en jouer; il paye les impôts, cultive quelque peu la terre, et passe sa vie aux jeux et aux spectacles, sans s'occuper beaucoup de ce que font les légions. Telle est la plus grande partie de la population, surtout dans les grandes villes, et principalement dans Rome. On ne cite pas même une révolte.

L'armée est toute autre chose. Là ce sont des soldats aguerris et indisciplinés qui battent l'ennemi et qui tuent leurs chefs. Vous n'y retrouverez plus le soldat de la république, sortant de son petit champ, et emportant avec

lui, dans les guerres les plus lointaines, l'image de ses dieux Lares et le souvenir du grand Capitole. Non, ces temps sont bien loin : maintenant dans l'armée il n'y a plus de citoyens; il ne reste que des soldats répandus sur les frontières, loin du centre de l'empire. Ils n'ont plus de dieux Lares ni de Capitole; ils ne savent plus guère ce que c'est que le sénat et le peuple romain, qui, en effet, ne sont plus rien; le nom même de Rome, ce nom autrefois si puissant, ne parle plus à leur cœur. Le camp est leur patrie, les étendards, leurs dieux; ils sont encore braves, mais c'est par honneur militaire, et parce que c'est leur métier.

Comme les soldats seuls protégent l'empire, ils se croient aussi le droit d'en nommer les chefs : ce sont eux qui font les empereurs, et qui, du même droit qu'ils les ont élevés, les renversent dès qu'ils viennent à leur déplaire. Mais comme il y a plusieurs armées, souvent aussi il y a plus d'un empereur; chacun nomme le sien parmi ses officiers; alors les armes décident. Celui qui est parvenu à battre tous les autres fait un voyage à Rome accompagné de ses légions. Le sénat envoie au-devant une députation, et lui confirme le titre d'Auguste. Le peuple sort des maisons pour voir le nouvel empereur; il admire sa contenance guerrière et la belle tenue des troupes qui défilent froidement; et, en courant aux jeux qu'on lui donne pour l'avénement, il crie : *Vive Auguste, dii te servent!* Ainsi reconnu par le sénat et le peuple, l'empereur retourne aux frontières combattre l'ennemi, qui se montre sur tous les points.

On voit donc que les empereurs n'étaient guère autre chose que des généraux d'armée, et encore n'avaient-ils pas sur leurs troupes une autorité illimitée. Plusieurs furent massacrés par les soldats pour n'avoir su garder avec eux assez de ménagements. Au reste, ces fréquents changements d'empereur se faisaient peu sentir au dedans; l'armée seule y prenait part. Et comme les empereurs ne s'occupaient guère de législation, ni d'administration, ni d'aucune réforme de ce genre, toutes choses restèrent les mêmes, et on s'apercevait à peine que l'empire eût changé de maître; d'ailleurs on y était habitué. De cette manière

l'intérieur était assez tranquille, et si ce n'eût été l'excessive prépondérance du pouvoir militaire sur le civil, et le grand nombre d'impôts dont il fallait charger les provinces pour subvenir à l'entretien des troupes, qui, sous ce rapport, étaient fort exigeantes, l'empire à l'intérieur eût été heureux, et, jusqu'à un certain point, florissant.

Tel fut l'état des choses qui se maintint jusqu'au règne de Dioclétien. Celui-ci, comme nous le verrons, y apporta quelques modifications. Constantin à son tour fit de grandes réformes que nous examinerons en leur lieu.

IV. TACITE.

(*Claudius Tacitus.*)

275 — 276.

Après le règne vigoureux d'Aurélien, de ce prince plus nécessaire que bon, comme le dit l'historien Vopiscus, ce fut un vieillard de soixante-quinze ans qui gouverna l'empire. Un tel choix serait en droit de nous surprendre, s'il eût été fait par l'armée. Mais le successeur d'Aurélien fut l'élu du sénat, et non pas celui des légions. Ce phénomène d'un empereur choisi et nommé librement par le sénat s'était présenté jusqu'alors une seule fois, depuis la fondation de l'empire, et dans la suite il ne se renouvela plus. Quarante ans auparavant (237 ans après J. C.), l'élévation de Maxime et de Balbin au rang d'augustes en avait été le premier exemple. L'élévation de Tacite fut le second et le dernier.

L'armée tout entière n'avait pas trempé dans le meurtre d'Aurélien (275) : les chefs seuls l'avaient entrepris et consommé à l'instigation du secrétaire Mnesthée ; mais le crime une fois commis, peut-être les soldats l'approuvèrent-ils et furent-ils contents de n'avoir plus à redouter un maître dont la sévérité était quelquefois cruelle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils laissèrent les meurtriers impunis. Néanmoins ils sentirent bientôt que l'empire avait fait une grande perte, et que le reproche pouvait tomber en partie sur eux. L'armée écrivit donc au sénat qu'elle ne voulait point choisir

le successeur d'Aurélien parmi ceux qui s'étaient souillés du meurtre ou qui n'avaient pas su le prévenir, qu'elle remettait au sénat le soin de désigner pour l'empire celui de ses membres qu'il en jugerait le plus digne. Le sénat ne s'attendait pas à un pareil message, et il s'en défia : l'essai qu'il avait fait, quarante ans auparavant, en voulant nommer des empereurs, n'avait pas eu un succès propre à l'encourager ; il refusa. Dans ce moment, l'empire était tranquille, aucun ennemi ne le menaçait au dehors ; l'armée n'était donc pas pressée. Ayant une fois commencé un système de déférence pour le sénat, elle voulut aller jusqu'au bout, et lui réitéra les mêmes invitations. Alors il céda ; rassuré par ces instances répétées, il crut pouvoir faire, sans crainte, une chose qu'il avait toujours si fort désirée, et enfin, après un interrègne de six mois passés, nomma auguste un de ses membres les plus recommandables par leur âge et leur sagesse, Claudius Tacitus, qui fut ensuite reconnu par le peuple et par l'armée.

Il faut voir dans les historiens l'excès de joie que cet événement causa aux sénateurs. Tous, en actions de grâces, immolèrent aux dieux des victimes blanches ; ils écrivaient partout à leurs amis : « C'est maintenant qu'il est « beau d'être sénateur, de faire partie de ce corps illustre, « lorsqu'il vient de recouvrer toute son autorité, lorsque « c'est nous qui faisons les empereurs, lorsque c'est nous qui « faisons les augustes.... Comme autrefois, les provinces « reçoivent de nous leurs proconsuls ; la nomination à tous « les emplois est rendue au préfet de la ville [1].... Le sénat « reprend son antique splendeur, l'empire refleurit de nou« veau. » Cette joie et ces espérances du sénat n'étaient pas sans fondement, puisqu'il avait déjà ressaisi, comme on vient de le voir, une partie de ses anciens droits. En nommant à l'empire un patricien, un sénateur, et de plus un vieillard affaibli par l'âge, il comptait bien reprendre l'autorité, ramener l'empire à une forme plus rapprochée de l'ancienne aristocratie, et mettre peu à peu des bornes au despotisme militaire et à la puissance des empereurs. Aussi,

[1] Le préfet de la ville était un magistrat civil.

dès le premier jour, le vit-on répondre par un refus à l'empereur, qui demandait le consulat pour son frère. Une telle audace était inouïe. Tacite ne s'en irrita point. « Le sénat, dit-il, sait bien quel empereur il a fait. » Ce mot seul indique tout. Tacite commença son règne par un acte de justice que, pour son malheur, il ne poussa pas assez loin. Il punit les meurtriers d'Aurélien, mais ne fit mettre à mort qu'une partie d'entre eux. Cette indulgence devait lui être funeste, puisque bientôt après il trouva des assassins dans ceux qu'il avait épargnés. Sous le règne trop court de Tacite, plusieurs édits fort sages furent publiés. L'influence du sénat s'y manifeste visiblement, surtout dans celui qui défend d'appeler les esclaves en témoignage contre leurs maîtres, même lorsqu'il s'agit d'une accusation de lèse-majesté. Peut-être encore, si ce n'est pas aller trop loin, pourrait-on retrouver une autre preuve de cette influence aristocratique dans les mesures prises par l'empereur pour propager et répandre l'histoire toute patricienne de Tacite, dont l'empereur se prétendait parent.

Malheureusement ce règne, d'où le sénat avait espéré faire dater une ère nouvelle, ne fut pas de longue durée. A peine élevé à l'empire, Tacite fut obligé d'aller en Asie se mettre à la tête de l'armée : les Scythes ou les Goths, venus des Palus-Méotides, s'étaient avancés en pillant jusque dans la Cilicie. Tacite, avec son frère Florien, les repoussa; mais, comme il revenait en Europe, il fut tué (276) par quelques mécontents, qui après avoir massacré un gouverneur de Syrie dont ils avaient à se plaindre, massacrèrent ensuite l'empereur, qui venait de le nommer. [1] Tacite avait régné six mois.

On peut voir dans cette mort de l'élu du sénat une espèce de réaction militaire. Aussi dans le choix de son successeur, il ne fut plus question du sénat : on ne le consulta même pas. Les légions de Syrie, de Phénicie et d'Égypte, proclamèrent empereur un guerrier, un homme qui avait

[1] Aurelius Victor dit qu'il mourut de maladie; mais Vopiscus donne à entendre qu'il fut tué par les soldats, et les témoignages réunis de Zosime et de Zonaras ne peuvent laisser aucun doute sur ce point.

passé sa vie aux armées, et qui s'était distingué dans tous les postes militaires sous Gallien, Claude et Aurélien.

C'était Aurelius Probus, alors âgé de quarante-quatre ans. Au même instant Florien, frère de Tacite, qui commandait l'armée envoyée contre les Goths, se fit reconnaître par ses troupes. Les deux compétiteurs marchèrent l'un contre l'autre; mais la maladie se mit dans l'armée de Florien, et au moment où Probus allait l'atteindre, il fut tué par ses propres soldats (276). Il avait porté deux mois le titre d'empereur.

V. PROBUS.

(*M. Aurelius Probus.*)

276 — 382.

Reconnu par les armées, Probus écrivit au sénat, se soumettant, disait-il, à tout ce qu'il lui plairait d'ordonner. Le sénat n'eut garde de refuser son approbation, et Probus se vit alors possesseur légitime de l'empire.

Les légions s'étaient donné un rude maître dans Probus. Cet homme, qui, né à Sirmium d'une famille obscure, avait passé par tous les grades et s'était élevé successivement aux premières charges militaires dans un temps où les soldats étaient seuls souverains, sut maintenir l'armée dans la plus rigoureuse discipline. Longtemps il avait refusé l'empire, et lorsque, au milieu des acclamations des légions, ses soldats l'avaient revêtu malgré lui de la pourpre, il leur disait encore : « Vous ne savez point ce que vous fai- « tes; vous vous donnez un maître incapable de vous flat- « ter. » Il les avait prévenus, il leur tint parole. Pendant six années qu'il vécut, on ne le vit jamais fléchir devant le soldat; jamais il ne leur fit grâce d'une faute. Il avait fait l'apprentissage de la sévérité sous Aurélien; mais en maintenant, comme lui, la discipline militaire, il ne dépassait point les bornes de la justice. D'ailleurs sévère pour lui-même, il avait droit de l'être pour ses troupes; comme il ne leur commandait rien qu'il ne fît tout le premier, il voulait être obéi, et il l'était parce que sa volonté ferme im-

posait à tous. Et lorsque ses soldats le voyaient au milieu d'eux plus frugal qu'eux-mêmes, et aussi simple dans son extérieur; lorsqu'ils le voyaient partager tous leurs périls, supporter toutes leur fatigues, ils aimaient et respectaient cet homme qui leur donnait l'exemple des vertus qu'il exigeait d'eux. Cependant il y avait dans Probus autre chose que des vertus militaires : celui qui se plaisait à dire que bientôt l'empire n'aurait plus besoin de soldats, n'était pas lui-même rien qu'un soldat farouche, incapable de vivre ailleurs que dans les camps. Un grand nombre de villes qu'il établit et peupla avec des prisonniers de guerre, et les vignobles qu'il faisait planter par ses légions presque par toute l'Europe, sont la preuve qu'il entendait aussi les arts de la paix.

Probus débuta en intimidant ses troupes par un exemple de sa justice; mais cette fois il fut cruel. Voulant punir les meurtriers de Tacite et le reste de ceux d'Aurélien, mais craignant un soulèvement, parce que les coupables étaient nombreux, il trouva moyen de les rassembler à un grand festin, et à un signal donné, il fit entrer les soldats, qui les massacrèrent. On reconnaît à ce trait le barbare venu des bords du Danube.

Pendant ce temps, de nouveaux ennemis se montraient de toutes parts. Les Germains passaient le Rhin et envahissaient la Gaule. Deux généraux romains, Proculus et Bonosus, s'y déclaraient indépendants, et prenaient la pourpre. Au même instant Saturninus en faisait autant à Alexandrie. Probus marcha lui-même en Gaule, et envoya des troupes en Égypte. On peut juger de ce qu'était alors cette grande Alexandrie, la Rome de l'Orient, par ce qu'en rapporte Vopiscus. « C'était, dit-il, un peuple de marchands, de rhéteurs, de mathématiciens, d'aruspices, de médecins, d'athlètes. On y faisait et on y disait tout; nul n'y demeurait oisif. Le chrétien et le juif y étaient confondus avec le païen et l'adorateur de Sérapis. » Cette immense population, si active, si turbulente, si avide de nouveautés, se souciait peu d'être fidèle : c'est presque la seule ville à cette époque où l'on voie des séditions. Un jour que Saturninus, gou-

verneur de Syrie, y entrait, on s'avisa de le proclamer empereur, malgré sa résistance. Tandis qu'on le saluait par des acclamations, il pleurait en disant : « Vous me condamnez « à mort lorsque vous m'appelez empereur. » Il prévoyait juste; et lorsque bientôt après arrivèrent les troupes de Probus, ce peuple inconstant, qui l'avait exposé au péril, ne sut pas même le défendre, et le laissa seul avec quelques soldats. Pendant ce temps, Probus réduisait en Gaule Bonosus et Proculus. Après les avoir tous deux battus et mis à mort, il fit une pension à la veuve de Bonosus.

Il tourna ensuite tout l'effort de ses armes contre les Germains. Ces barbares avaient déjà pris plus de soixante villes gauloises, et y avaient fait un immense butin. Probus les reprit toutes, défit, dans une foule de combats, les Francs, les Lygiens, les Bourguignons et les Vandales, et, après leur avoir tué près de quatre cent mille hommes, les repoussa derrière le Rhin, qu'il passa lui-même. Là il remporta encore de nouvelles victoires; et déjà il avait conquis une partie du pays, lorsque enfin les Germains cédèrent. Neuf de leurs rois ou chefs vinrent demander la paix à Probus; il la leur accorda, mais en gardant toutes ses conquêtes. Il exigea de plus qu'ils lui livrassent seize mille de leurs jeunes gens en âge de porter les armes; il en fit des soldats romains, mais il eut soin de les disperser dans les légions, disant que lorsque les Romains empruntaient des secours aux barbares, il fallait qu'on le sentît, mais qu'on ne le vît point. Quant aux prisonniers qu'il avait faits pendant la guerre, il les envoya tous en Bretagne, où il leur donna des terres. Ces nouveaux colons, liés d'intérêt avec les empereurs, leur furent plus d'une fois utiles dans la suite, soit pour prévenir les révoltes, soit pour les apaiser.

Après avoir ainsi assuré par la sagesse de ses mesures le calme qu'il venait de ramener par ses victoires [1], Probus couronna son ouvrage par un important bienfait. Il ouvrit à l'Europe occidentale une source nouvelle d'industrie et de prospérité, en y permettant la plantation de la vigne, dé-

[1] La Bretagne et les Gaules restèrent tranquilles pendant douze ans : c'était beaucoup alors.

fendue depuis Domitien. Il étendit cette concession à la Bretagne, aux Gaules, à l'Espagne, à la Pannonie et à la Mœsie. Lui-même, pour encourager l'industrie, fit planter par ses soldats un grand nombre de vignobles en Gaule et ailleurs.

Puis il se mit en route vers l'Orient, où l'appelaient des troubles survenus en divers endroits. Partout, sur son passage, il rétablit l'ordre et la sécurité. A Rome, il extermina des gladiateurs qui avaient commencé à mettre la ville au pillage. En Illyrie, il refoula bien loin les hordes des Sarmates et des Gètes, qui envahissaient les frontières, et en même temps il accordait des demeures à cent mille Bastarnes, qui depuis restèrent constamment fidèles. Arrivé en Asie, il purgea les montagnes de l'Isaurie des brigands qui les couvraient et qui occupaient même les villes. De là passant en Afrique, il alla au fond de l'Égypte reconquérir les villes de Ptolémaïs et de Coptos, et dompter les Blémyes, peuplade féroce habitant des déserts entre Thèbes et Méroë.

La nouvelle de ces victoires intimida le roi des Parthes, Varanès, qui se préparait à la guerre contre les Romains. Au moment où Probus, revenant d'Égypte, allait l'attaquer, il lui envoya des ambassadeurs. Ceux-ci le trouvèrent comme autrefois Pharnabaze avait trouvé Agésilas, assis sur l'herbe, au milieu de ses soldats, et mangeant des pois; il les reçut à sa manière. « Si votre roi, leur dit-il, ne fait pas « entièrement satisfaction aux Romains, ses campagnes « seront bientôt nues comme ma tête. » Et en même temps il leur montrait sa tête chauve. Après une telle réponse, que l'on savait n'être pas une vaine jactance dans la bouche de Probus, Varanès se hâta de faire la paix; il vint lui-même la conclure avec l'empereur.

Probus retourna alors à Rome après avoir parcouru et délivré presque toutes les frontières de l'empire. Il triompha des Germains et de l'Égypte, et donna au peuple des jeux magnifiques. Le cirque tout entier fut transformé en une vaste forêt où chacun venait chasser des animaux de toute espèce. C'est par de telles profusions que les empereurs,

même les plus sages, ne craignaient pas d'encourager le luxe, qui devenait de plus en plus effrayant. Peu leur importait de corrompre les mœurs publiques, pourvu qu'en flattant le peuple ils achetassent la tranquillité par son avilissement, et qu'ils pussent s'occuper du dehors sans avoir à craindre des troubles intérieurs.

Après cinq ans de guerres continuelles, l'empire jouissait donc d'un moment de paix. Ce fut alors que Probus dit ce mot qu'il paya si cher : « Que bientôt, si les dieux lui « prêtaient vie, l'empire n'aurait pas besoin de soldats. » Cette parole effraya les légions; elles se promirent bien de perdre celui qui les avait prononcées. Depuis longtemps d'ailleurs les soldats souffraient impatiemment le joug de ce maître sévère qui ne leur laissait pas un instant de repos et les faisait travailler comme des manœuvres au sortir des combats. Ils se lassèrent de céder depuis si longtemps, et comme malgré eux, à son ascendant, et n'attendirent plus qu'une occasion : lui-même la leur fournit. Bientôt, mécontent des Parthes, il se mit en campagne pour les aller combattre. Il s'arrêta en passant à Sirmium, sa patrie, et, voulant assainir la ville, fit commencer le dessèchement d'un marais. Mais une révolte éclata au milieu des travaux, et Probus, qui les inspectait du haut d'une tour, fut assiégé et tué par ses troupes, qui le lendemain lui élevèrent un magnifique tombeau où elles gravèrent sur le marbre cette inscription : « Ici est enseveli Probus, le meilleur des em-« pereurs, le vainqueur des tyrans et de toutes les nations « barbares. » Probus avait régné un peu plus de six ans; il fut regretté du peuple et du sénat, mais surtout des provinces, qu'il avait défendues contre les soldats, aussi bien que contre les ennemis.

V. CARUS.

(*M. Aurelius Carus.*)

282 — 283.

L'armée lui donna aussitôt pour successeur (282) M. Aurelius Carus, préfet du prétoire. Il battit d'abord et repoussa

les Goths, qui, enhardis par la mort de Probus, s'étaient avancés jusque dans la Pannonie; puis, après avoir nommé césars ses deux fils, Carin et Numérien, il laissa le premier dans l'Occident, et marcha avec le second contre les Parthes pour continuer les projets de son prédécesseur. A la faveur des dissensions civiles qui divisaient alors les Parthes, il les battit plusieurs fois, conquit la Mésopotamie, et prit les deux grandes villes de Séleucie et de Ctésiphon. Mais comme il campait sur le Tigre, il tomba malade; et un violent orage s'étant élevé, le bruit courut qu'il avait été tué par la foudre (283). Cet événement servit encore à confirmer les Romains dans l'idée qu'il n'était pas permis à un empereur de porter les armes au delà de Ctésiphon.

VI. CARIN ET NUMÉRIEN.

(*M. Aurelius Carinus; M. Aurelius Numerius.*)

283 — 284.

La mort de Carus, après seize mois de règne, donna l'empire à ses deux fils. Ils étaient d'un caractère bien différent : Carin l'aîné, brave soldat et bon général, mais tyran et débauché, se livrait à tous les excès; le jeune Numérien, au contraire, joignait à un caractère doux un esprit cultivé par l'étude; il était fort instruit, et passait pour le meilleur poëte de son temps. Aussitôt après la mort de son père, il ramena l'armée de Perse. Malade de chagrin, il se faisait porter dans une litière fermée, lorsqu'il fut assassiné par son beau-père Arrius Aper, qui aspirait à l'empire. Arrius laissa le corps dans la litière, et continua à l'accompagner, comme si le prince eût été encore vivant, attendant sans doute une occasion de se faire proclamer [1]. Mais l'odeur du cadavre le trahit bientôt. Il fut arrêté par les soldats, qui, s'étant réunis, nommèrent Auguste (284) C. Valerius Dioclès, alors chef des officiers du palais, et qui, devenu empereur, changea son nom en celui de Dioclétien.

[1] Ces faits paraissent peu vraisemblables. On ne s'explique point pourquoi Arrius aurait laissé le cadavre dans la litière.

CHAPITRE XXX.

DIOCLÉTIEN.

(*C. Valerius Dioclétianus.*)

284 — 305.

Dioclétien était né en Dalmatie dans la petite ville de Dioclée; son origine était si basse que, selon quelques-uns, il fut d'abord esclave, puis affranchi d'un sénateur; la plupart le disent fils d'un greffier. Lorsqu'il servait encore dans les derniers rangs de l'armée, une druidesse lui fit un jour cette prédiction en Gaule : *Imperator eris quum aprum occideris.* Depuis ce temps, il saisissait toutes les occasions de tuer des sangliers : mais la prédiction ne s'accomplissait pas; et en voyant Aurélien, Tacite, Probus, Carus, s'élever tour à tour à l'empire, il disait à son ami Maximien[1] : « Je tue sans cesse des sangliers, et toujours un autre les « mange. » Il prit patience néanmoins, et enfin ses espérances se réalisèrent. Le jour même où il fut proclamé par les légions, après avoir juré l'épée nue en face du soleil, qu'il n'avait pas trempé dans le meurtre de Numérien, il perça de sa propre main, aux yeux des soldats, le meurtrier Aper. « Enfin, dit-il, j'ai tué le sanglier fatal. »

Toutefois le sceptre était loin d'être affermi dans sa main; il lui restait à combattre un redoutable adversaire. Carinus, qui était resté en Occident, où il s'était rendu odieux par ses excès en tout genre, marchait contre lui à longues journées : il défit sur son passage et mit à mort Julianus, gouverneur de la Vénétie, qui voulait se faire empereur, et arriva en Mœsie à la tête d'une armée victorieuse et bien supérieure à celle de son adversaire. Aussi Dioclétien fut-il battu plusieurs fois; mais enfin, dans une grande bataille livrée près de la ville de Margus en Mœsie, Carinus, vaincu

[1] Le même qui fut depuis empereur.

selon les uns, vainqueur selon les autres et poursuivant déjà l'ennemi, fut tué par quelques-uns de ses officiers dont il avait outragé les femmes. Son armée se rendit à Dioclétien (285). Devenu seul maître, Dioclétien n'abusa pas de la victoire; il pardonna à tous ceux qui avaient combattu pour Carin, et conserva à plusieurs d'entre eux les charges dont ils étaient revêtus. On ne sait pas ce qu'il fit pendant quelques mois qu'il resta seul empereur. On pense, d'après quelques légères indications données par les historiens, qu'il s'occupa, soit par lui-même, soit par quelques généraux, de plusieurs guerres en Bretagne et en Germanie.

Mais alors déjà l'empire devenait lourd à porter, un seul homme ne suffisait plus. Il eût fallu que le maître fût partout, car on n'osait plus se fier aux lieutenants et aux généraux; aussi l'empire accablait-il de son poids celui qui s'en chargeait. Il ne restait donc plus qu'à jeter le fardeau à terre pour attendre, les bras croisés, que les barbares vinssent le prendre, ou bien à le partager, pour le mieux soutenir. Dioclétien choisit ce dernier parti. Il se donna d'abord un associé, puis il en ajouta deux autres, et ce ne fut pas trop de quatre empereurs à la fois pour sauver ce vieil empire romain, tiraillé de toutes parts. Néanmoins on murmura beaucoup contre Dioclétien. Et en effet, il était fâcheux d'en être réduit là. Ce système de partage pouvait entraîner de funestes conséquences. Tous ces divers empereurs n'avaient qu'un pas à faire pour se déclarer indépendants, et former chacun de leur portion autant de royaumes séparés. Mais ce fut là précisément ce que Dioclétien s'attacha à prévenir. Pour cela il employa tous les moyens possibles, et sa gloire est d'avoir pu réussir.

Le caractère seul des hommes qu'il choisit suffit déjà pour dénoter ses intentions : Maximien Hercule, et plus tard Galerius, étaient deux machines de guerre qu'il espérait faire mouvoir à son gré, et il connaissait trop bien l'âme douce et loyale de Constance Chlore, pour craindre de sa part aucune tentative ambitieuse. D'un autre côté, Maximien était son compagnon d'armes, son ami de jeunesse, il était sûr de son dévouement; et quant aux deux autres, il prit

soin de se les attacher par des liens de famille. Mais pour maintenir cette union des empereurs il comptait surtout sur lui-même. Et en effet, tel fut l'ascendant que lui donna sur ses collègues son caractère mêlé d'adresse et de fermeté, et la profonde connaissance qu'il avait des hommes, que pendant vingt ans ils n'eurent d'autre volonté que la sienne, le respectant, dit Aurelius Victor, comme leur père et presque comme un dieu. Ce fut par ces moyens qu'il maintint la concorde entre les maîtres de l'empire. Mais il y avait encore un autre inconvénient. Le partage des provinces pouvait avoir une funeste influence sur l'esprit national et achever d'en détruire les faibles restes. Il était à craindre que les provinces, dont plusieurs déjà, telles que la Gaule, l'Égypte, la Bretagne, n'avaient que trop de propension à se détacher de l'empire, ne s'habituassent tout à fait à cette idée d'indépendance.

Dioclétien obvia encore à cet inconvénient par de grands changements qu'il fit à l'intérieur. Il reconstitua en quelque sorte l'empire. Il y créa et y organisa régulièrement le pouvoir administratif, qui jusqu'alors avait été presque entièrement confondu avec le militaire. Cette vaste organisation, fondée déjà sur la hiérarchie et embrassant par ses ramifications toutes les provinces, les réunit comme en un faisceau, n'en fit plus qu'un seul tout. Et, pour mieux montrer encore que l'empire restait un sous ses quatre maîtres, Dioclétien ordonna que les édits publiés par chacun d'eux auraient force par tout l'empire.

Ce fut par toutes ces mesures que Dioclétien vint à bout de maintenir une admirable unité parmi tant d'éléments de désordre, et que les vingt années de son règne, qui semblaient devoir ruiner l'empire au dedans et au dehors, en furent au contraire une des époques les plus glorieuses.

Néanmoins il y avait là un grand mal : c'est que tout cet ouvrage ne reposait que sur un seul homme. Dioclétien seul en était l'appui, bien plus que toutes les mesures qu'il avait pu prendre pour en assurer l'existence, et qui devaient tomber d'elles-mêmes aussitôt qu'il ne serait plus

là pour les appuyer; son funeste système de partage empruntait de lui seul tout ce qu'il eut de bon un instant. Aussi lorsqu'une fois Dioclétien eut quitté l'empire, tous les avantages disparurent, il ne resta plus que le mal. N'étant plus contenus par une volonté puissante, tous ces empereurs eurent bientôt rompu les faibles liens qui leur avaient été imposés, et n'obéirent plus qu'à eux-mêmes. On en vit jusqu'à six à la fois qui renouvelèrent le spectacle qu'avaient offert autrefois les successeurs d'Alexandre.

Dans cette confusion il ne resta plus de tout ce qu'avait fait Dioclétien qu'une seule chose, le pouvoir administratif qui, loin de tomber, acquit au contraire de nouvelles forces, et prit enfin tout son développement sous Constantin. Son principal effet avait été d'anéantir le despotisme militaire, et son fondateur Dioclétien fut le dernier empereur choisi par les soldats. Le règne des légions finit et celui des eunuques commence. L'empire gagna-t-il au change?

En résultat, Dioclétien fit donc à l'empire plus de mal que de bien, non pas par lui-même, mais par les suites funestes qu'eut son système sous ses successeurs; car pour lui, son règne fut glorieux, comme nous l'allons voir en reprenant les faits.

Ce fut à l'occasion de troubles survenus dans les Gaules que Dioclétien crut nécessaire de se donner un associé. Un grand nombre de paysans et de voleurs, auxquels on donnait le nom de Bagaudes, avaient pris les armes. Ayant à leur tête deux Romains, nommés Ælianus et Amandus, qui avaient pris le titre d'auguste, ils ravageaient les campagnes et pillaient les villes. Dioclétien, craignant de confier une armée à un général qui pourrait en abuser, préféra s'associer, le 1er avril 286, sous le titre de césar, M. Aurelius Valerius Maximianus[1], auquel

[1] Eutrope, liv. IX, ch. 20, dit formellement que Maximien n'eut que le titre de césar; et il ajoute plus bas, ch. 22, que, lorsque Dioclétien nomma césars Galerius et Constance Chlore, il fit Maximien auguste, de césar qu'il avait été jusqu'alors.

il donna le surnom d'Herculius, comme il avait pris déjà lui-même celui de Jovius. Ces deux surnoms convenaient bien au caractère des deux hommes, dont l'un avait en effet la volonté forte et sage, l'autre, la vigueur brutale. Maximien, alors âgé de trente-six ans, était né en Pannonie : son père avait été manœuvre. Dioclétien et lui avaient été simples soldats dans la même compagnie. Là s'était formée cette union étroite qui ne fut jamais interrompue tant qu'ils régnèrent. Maximien avait pour son ami une sorte de vénération superstitieuse; il suivit aveuglément toutes ses volontés, et il finit par lui donner la plus grande preuve de son dévouement en abdiquant avec lui. Au reste, il avait conservé dans ses manières la rusticité de sa naissance. Il était déréglé dans ses mœurs, irréfléchi dans sa conduite, et enclin à la cruauté. Aussi quand Dioclétien voulait faire quelque exécution un peu sévère, il la confiait à son collègue.

Ce fut à Nicomédie que Maximien fut déclaré césar. Dioclétien, tout en demeurant seul maître de l'empire, confia cependant plus spécialement à Maximien les provinces occidentales, c'est-à-dire l'Italie, l'Afrique, l'Espagne, la Gaule et la Bretagne; pour lui, il se réserva l'Orient.

A peine arrivé dans son gouvernement, Maximien défit les Bagaudes. Il les assiégea dans un château situé dans la presqu'île que forme la Marne à une lieue de Paris, emporta la place après un siége très-pénible, et fit raser le château, dont les fossés subsistèrent longtemps encore : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui les fossés Saint-Maur.

L'année suivante (287), le commandant de la flotte romaine en Gaule, Carausius, que Maximien avait chargé de protéger les côtes contre les incursions maritimes des Francs et des Saxons, passa avec toute sa flotte en Bretagne, où il prit le titre d'auguste et régna sept ans. D'un autre côté, les nations germaniques passaient le Rhin. Il semblait que tous les barbares eussent conspiré la ruine des Gaules. Cependant Maximien leur fit éprouver une défaite sanglante et les refoula dans leurs forêts. Lui-même ensuite passa le Rhin (288), mit la Germanie à feu et à sang, et

contraignit enfin les barbares à la paix. Il s'occupa alors de réduire Carausius; mais vaincu dans une bataille navale (289), il lui céda la Bretagne, à condition qu'il la défendrait contre les barbares.

Pendant ce temps Dioclétien, tout en s'occupant surtout de législation, ne négligeait pas les soins de la guerre. Il effraya par de grands préparatifs le roi des Perses Varanès, qui s'empressa de lui rendre la Mésopotamie (286), attaqua ensuite les Germains par la Rhétie, dans le même temps que Maximien les attaquait du côté du Rhin, et recula sur ce point les limites de l'empire (288); il battit aussi les Sarmates et les Sarrasins (289).

Ainsi vainqueurs chacun de son côté, les deux empereurs descendirent en Italie, et se rejoignirent à Milan (290), où ils furent reçus comme en triomphe; puis ils retournèrent dans leurs provinces. Mais ils n'eurent pas alors à y combattre les barbares, qui les laissèrent un instant respirer, étant eux-mêmes occupés à se combattre et à se détruire les uns les autres. Au Nord, les Goths, les Bourguignons, les Alains, les Gépides, les Vandales se disputaient des portions de territoire (291). En Afrique, les Blémyes faisaient la guerre à d'autres nations éthiopiennes, et les Maures étaient déchirés par des dissensions. Enfin en Orient, la Perse était également agitée par des troubles intérieurs.

Mais ce moment de calme pour l'empire ne fut pas de longue durée, et bientôt le mal reprit avec plus de violence. Outre que Carausius tenait toujours la Bretagne, les Perses recommençaient la guerre, l'Afrique était fort tourmentée par les Quinquegentiains; bien plus, M. Aurelius Julianus y prenait le titre d'auguste, et L. Epidius Achilleus en faisait de même en Égypte (292).

Tout l'empire étant ainsi dans le trouble, Dioclétien se vit forcé d'en multiplier encore les défenseurs. Il donna à Maximien le titre d'auguste, et créa deux césars, qui furent C. Maximianus Galerius et Flavius Valerius Constantius, surnommé Chlorus à cause de sa pâleur (292).

Galerius, né en Illyrie, était fils d'un paysan. Dans sa

jeunesse il gardait les troupeaux, et de là lui vint le surnom d'*Armentarius*, qu'on lui conserva même sur le trône. Il n'avait reçu d'autre éducation que celle des camps: cependant, Eutrope loue ses mœurs, son équité et quelques autres bonnes qualités naturelles. Ajoutons qu'il était habile à la guerre, et qu'à cette époque c'était là le principal mérite qu'on recherchait dans un empereur. Mais ses vices, sa cruauté et la persécution générale dont il fut l'auteur, lui méritèrent la haine des chrétiens.

Constance Chlore, d'une naissance plus illustre que son collègue, était petit-neveu de l'empereur Claude II. Brave guerrier, il avait en même temps un caractère doux et clément. Il sut se faire aimer des provinces qu'il gouverna, et son désintéressement lui mérita le surnom de *Pauper*, assurément un des plus honorables que pût alors avoir un empereur.

Ces choix faits et les deux césars nommés, Dioclétien distribua les provinces; il retint pour lui tout ce qui était au delà de la mer Égée, c'est-à-dire les provinces d'Asie et l'Égypte. On reconnaît là son amour pour l'Orient, dont il prenait déjà les mœurs. Il donna à Galerius la Grèce, la Macédoine, la Thrace et l'Illyrie, et peut-être aussi la Pannonie. Maximien eut l'Italie et l'Afrique avec les îles intermédiaires; et enfin Constance Chlore, les provinces occidentales, c'est-à-dire la Bretagne, la Gaule, l'Espagne et la Mauritanie Tingitane, qui en était une dépendance.

D'après cet arrangement on voit que Dioclétien prit soin de placer à côté de lui Galerius, dont il soupçonnait le caractère ambitieux, tandis qu'il donnait au contraire les provinces les plus lointaines à Constance Chlore, dont il se défiait beaucoup moins. Entre eux deux il avait placé Maximien, dont il était sûr, et pendant que celui-ci faisait de fréquentes visites dans les provinces de Constance Chlore, lui-même était presque aussi souvent dans celles de Galerius que dans les siennes. Enfin, pour s'attacher plus étroitement les deux césars, il leur fit répudier leurs femmes, et donna pour épouses à Galerius sa fille Valeria, et à Constance Chlore celle de Maximien, Theodora.

Les quatre empereurs passèrent dix ans (292-303) à combattre les barbares et à réprimer les révoltes à l'intérieur. Constance Chlore chassa les Francs de la Belgique (293), défit Alectus, qui depuis trois ans avait succédé à Carausius, qu'il avait assassiné, et réunit de nouveau à l'empire la Bretagne, qui en était séparée depuis dix ans (296); puis il chassa des Gaules une nouvelle armée d'Alemans, auxquels il tua soixante mille hommes en une seule bataille (301).

Maximien, de son côté, défait en Afrique Julianus qui s'y était déclaré empereur (292); soumet les Quinquegentiains (296), et ensuite les Maures, qu'il poursuit jusque dans leurs montagnes, et, après les avoir forcés de se rendre, les transplante dans d'autres pays (297.)

Dans le même temps Galerius défriche un pays dans l'Illyrie, y bâtit des villes et en fait une nouvelle province, à laquelle il donne le nom de sa femme (292). Dioclétien le chargea ensuite de repousser les Perses, qui avaient repris la Mésopotamie. Galerius fut vaincu dans un premier combat; il avait attaqué l'ennemi avec des forces bien inférieures (297). Il alla trouver Dioclétien pour demander des secours. Celui-ci le reçut durement, et le laissa marcher près de son char, à pied et couvert de la pourpre, l'espace de plus d'un mille; à la fin il lui permit de faire de nouvelles levées en Illyrie. Galerius s'en retourna, sans doute le ressentiment dans le cœur, mais en même temps brûlant de se venger par une victoire d'un si insolent mépris. Aussi dans sa seconde campagne, il remplit tous les devoirs d'un bon général, ne craignant pas d'aller lui-même à la découverte avec deux cavaliers. Il défit entièrement le roi des Perses, Narsès, qui s'enfuit blessé, abandonnant aux Romains son camp, où ils trouvèrent d'immenses richesses, et firent prisonniers les femmes et les enfants du roi. Galerius les traita honorablement. Bientôt Narsès demanda la paix, se soumettant à toutes les conditions qui lui seraient imposées, pourvu qu'on lui remît sa famille. Galerius alors se rendit auprès de Dioclétien, qui cette fois le reçut avec honneur et distinction. Il était aisé, disent les historiens, de faire

de la Perse une province romaine; mais Dioclétien ne profita pas de l'occasion. Il y a lieu de croire qu'il ne voulut pas prendre ce qu'il n'aurait pu conserver. Il n'exigea de Narsès que la renonciation à toute prétention sur la Mésopotamie et la cession de vingt petites provinces qui, réunies à l'empire, lui donnaient le Tigre pour limite. Cette paix ainsi conclue procura à l'empire quarante ans de tranquillité du côté de l'Orient, et ne fut troublée qu'à la fin du règne de Constantin.

Pendant que ses trois collègues combattaient ainsi pour l'existence de l'empire, Dioclétien de son côté n'était pas resté oisif; il avait soumis en Pannonie les Carpes, nation gothique, et leur avait donné des terres (295). En Égypte, il avait battu le rebelle Achilleus, qui y régnait depuis trois ans. Celui-ci s'était réfugié dans Alexandrie; Dioclétien vint l'y assiéger, prit la ville au bout de huit mois, et le fit dévorer par les lions (296). Il exerça les plus grandes rigueurs dans toute l'Égypte, sans doute pour effrayer les habitants de ce pays, où quatre usurpateurs s'étaient montrés depuis trente ans [1]. Mais loin de reculer de ce côté les frontières de l'empire, il les resserra de sept journées de pays, jusqu'à la ville d'Éléphantine, et accorda le terrain abandonné à des peuplades éthiopiennes, à condition qu'elles serviraient aux Romains d'auxiliaires contre les autres barbares. Il donna ordre en même temps de faire fortifier toutes les frontières de l'empire et de rétablir un grand nombre de villes depuis longtemps ruinées.

C'est ainsi que les empereurs travaillaient, chacun de son côté, au maintien de l'empire. Le succès couronna leurs efforts, et après dix ans de combats toujours glorieux, ils jouirent enfin de la paix (302).

L'auteur de cette prospérité était Dioclétien, qui avait su conserver si bien l'union des empereurs en confondant toutes leurs volontés en une seule, la sienne. A vrai dire, il n'y avait alors qu'un empereur aidé de trois lieutenants; lui seul fut l'auteur des lois qui parurent sous son règne,

[1] Émilien sous le règne de Gallien (263), Firmus sous Aurélien (273), Saturninus sous Probus (vers 276), et enfin Achilleus en 292.

quoiqu'elles fussent portées aussi au nom de ses collègues ; mais ceux-ci n'avaient ni le temps ni le désir de s'en occuper. Pour lui, il trouvait le loisir de tout faire ; à la fois politique et guerrier, on le voyait porter de tous côtés ses armes victorieuses, et au même instant créer et organiser toute une administration nouvelle et donner à l'empire les lois les plus sages. Une si étonnante activité s'alliait en lui avec les mœurs de l'Orient qu'il avait adoptées. Il n'aimait point Rome, où la trop grande liberté du peuple lui déplaisait ; aussi n'y alla-t-il que deux fois pendant tout son règne. Son génie un peu despotique se plaisait davantage dans ces molles cités de l'Asie, qui voyaient sans surprise un faste que n'auraient pu supporter les regards plus sévères des hommes de l'Occident. Dans sa ville de Nicomédie qu'il ornait de magnifiques édifices, voulant en faire l'égale de Rome, il adopta en grande partie le costume et le cérémonial des anciens monarques persans. Il ajouta l'or, la soie et les pierreries à la toge de pourpre qui jusqu'alors avait été le seul ornement des empereurs, et voulut qu'on l'adorât au lieu de le saluer. C'est ainsi qu'il prépara et commença l'ouvrage achevé plus tard par Constantin.

Ce fut la seconde année de la paix dont nous avons parlé que commença cette persécution des chrétiens, la plus fameuse de toutes, parce qu'elle fut la plus cruelle et la dernière [1]. On l'attribue à Galerius. Ce prince avait toujours été élevé dans une grande aversion contre les chrétiens. Sa mère, nommée Romula, était une paysanne qui avait coutume d'inviter tous ceux de son village à assister à des sacrifices qu'elle offrait souvent aux dieux. Les chrétiens refusant d'y assister, cette femme conçut une si grande haine contre eux, que, lorsque son fils fut associé à l'empire, elle le pressa de les persécuter. Quoi qu'il en soit des motifs de Galerius, il s'adressa à Dioclétien, avec qui il était à Nicomédie. Dioclétien jusqu'alors avait protégé les chrétiens, ne faisant aucune différence entre eux et les païens ; il prenait le mérite partout où il le trouvait, et

[1] Tout ce qui a rapport à cette persécution ne se trouve que dans les historiens sacrés. Les écrivains païens n'en parlent pas.

avait élevé même des chrétiens à des places fort importantes. Il résista longtemps aux instances de Galerius, effrayé du carnage que causerait une telle mesure, et prévoyant bien que toute cette effusion de sang ne ferait que donner plus de force à la religion persécutée. Aussi tout ce que Galerius put obtenir, ce fut un édit qui ordonnait de démolir les églises et de brûler les livres des chrétiens. Alors Galerius eut recours, dit-on, à un autre moyen : il fit mettre deux fois de suite le feu au palais de Dioclétien à Nicomédie, et persuada à l'empereur que les chrétiens étaient les auteurs de l'incendie, qu'ils en voulaient à ses jours, et sortit lui-même de Nicomédie, ne voulant pas, disait-il, être brûlé par eux. Dioclétien publia alors un édit portant que dans toute l'étendue de l'empire les chrétiens qui refuseraient de sacrifier aux dieux seraient mis à mort (303). Cette persécution dura huit ans, jusqu'à la mort de Galerius (311).

L'année même où commença la persécution, Dioclétien triompha à Rome avec son collègue Maximien, pour toutes les victoires qu'ils avaient remportées depuis le commencement de leur règne, soit par eux-mêmes, soit par leurs césars. Dioclétien, dans ce triomphe, n'imita pas la profusion de tous ses prédécesseurs, disant que tout devait être dans la règle en présence du censeur : on sait que les empereurs portaient ce titre. Aussitôt après son triomphe, il quitta Rome qu'il n'aimait pas, pour regagner l'Orient. Pendant la route, le froid et les pluies de l'hiver dérangèrent sa santé, et il arriva à Nicomédie (304) attaqué d'une maladie lente qui l'affaiblissait peu à peu. Le mal augmentant toujours, on fit dans tous les temples des prières pour la conservation de sa vie. Enfin le 13 décembre (304), il tomba dans une faiblesse qui fit croire pendant quelque temps qu'il était mort. Le bruit s'en répandit même par toute la ville. Il en revint néanmoins, mais extrêmement affaibli de corps et aussi d'esprit. Il sortit enfin de son palais, et se montra au peuple, l'année suivante (305), au commencement de mars; deux mois après, il abdiqua.

Les abdications ont toujours donné bien de l'embarras aux historiens; et en effet, un prince qui se dépouille du pouvoir sans y être contraint, au moins par quelque motif apparent, c'est là un phénomène bien capable de donner matière aux conjectures. Mais par là même qu'un tel événement est en dehors du cours habituel des choses, on est trop porté peut-être à y chercher des causes également extraordinaires, et quelquefois plus singulières que vraies. L'abdication de Dioclétien a été interprétée de bien des manières : les uns ont prétendu que le chagrin d'avoir entrepris inutilement la ruine du christianisme l'avait porté à quitter l'empire [1]; d'autres, qu'il le fit craignant de succomber aux maux qu'il prévoyait; selon d'autres enfin, il abdiqua par un généreux mépris des grandeurs humaines. Ces deux derniers motifs influèrent sans doute sur sa détermination; mais peut-être le motif principal fut-il celui que suppose Lactance. Depuis sa victoire sur les Perses, Galerius avait conçu des projets ambitieux; le titre de césar ne lui suffisait plus, il voulait celui d'auguste. Tous les jours il grossissait son armée dans cette vue, et enfin, lorsqu'il vit Dioclétien affaibli par la maladie, il crut le moment favorable. Quelques jours après que ce prince se fut montré au peuple, qui avait eu peine à le reconnaître, Galerius vint le trouver à Nicomédie. Là lui représentant que son âge (il avait soixante ans) et sa faiblesse ne lui permettaient plus de supporter le fardeau de l'empire, il lui proposa d'abdiquer avec Maximien, et de céder le titre d'auguste, à lui, Galerius, et à Constance Chlore, en nommant deux nouveaux césars pour les remplacer. Il fit entendre à Dioclétien que si la persuasion ne suffisait pas, il emploierait d'autres voies. Le vieillard céda à ses instances, et peut-être n'eut-il pas beaucoup de peine à s'y résoudre. Il écrivit à Maximien pour l'engager à abdiquer avec lui. Maximien avait l'esprit peu élevé, il tenait davantage à l'empire, aussi fit-il quelques difficultés; cependant il céda à l'autorité de son ami. Il ne s'agit plus alors

[1] Quelques-uns assurent qu'il abdiqua pour accomplir un serment qu'il avait fait au commencement de son règne avec Maximien.

que de choisir les deux césars qui devaient remplacer Constance Chlore et Galerius. Dioclétien proposait Maxence, fils de Maximien et gendre de Galerius, avec Constantin, fils de Constance. Mais Galerius, qui voulait avoir deux hommes dont il fût maître, exigea qu'on nommât Sévère, son ancien ami, et Maximin Daïa, son neveu. Ils n'avaient rien l'un et l'autre qui pût les rendre dignes de l'empire : Sévère était un soldat sans mérite, et Maximin, un grossier paysan, qui peu d'années auparavant conduisait des troupeaux. Dioclétien consentit en gémissant à donner de tels maîtres à l'empire.

Enfin le jour de l'abdication arriva. Ce fut le 1er mai de l'an 305 après J. C. Une foule immense s'était rendue à trois milles de Nicomédie, dans une vaste plaine, au milieu de laquelle s'élevait une éminence. Dioclétien y arriva suivi de Galerius, de tous ses officiers et des légions. Là, s'adressant aux soldats, il leur dit que sa faiblesse l'obligeait à chercher du repos et à céder l'empire à ceux qui avaient plus de force que lui. Cet homme extraordinaire pleurait en prononçant ces mots. On lui amena Maximin ; il jeta sa robe de pourpre sur les épaules du jeune pâtre, et Dioclétien, redevenu Dioclès, monta sur un chariot, traversa la ville et regagna son pays natal, où il choisit Salone pour lieu de sa retraite.

Le même jour où Dioclétien abdiquait à Nicomédie, Maximien en faisait autant à Milan, et donnait le titre d'auguste à Constance Chlore, et celui de césar à Sévère. Il se retira ensuite en Lucanie, où il vécut dans les délices. Mais il n'y tint pas : son humeur turbulente l'en fit sortir moins de deux ans après pour reprendre la pourpre qu'il avait quittée malgré lui.

Dioclétien fut plus sage. Il demeura tranquille à Salone, occupé à cultiver son jardin. Lorsque Maximien lui écrivit plus tard pour l'engager à reprendre avec lui l'empire, il lui répondit : « Si vous voyiez mes beaux légumes, vous ne me parleriez pas d'empire. » Dioclétien fut longtemps honoré dans sa retraite par les princes qui régnèrent après lui, et qui le consultaient quelquefois sur les affaires importantes.

Il vécut ainsi huit ans; mais ses dernières années furent tristes. Il eut la douleur de voir sa femme Prisca et sa fille Valeria exilées et persécutées par le farouche Maximin, mises à mort ensuite par l'ordre de Licinius. On leur trancha la tête et on jeta leurs corps à la mer. Il vit tous ces malheurs sans pouvoir y porter remède, ni par ses prières, ni par l'autorité de sa grandeur passée. En même temps Constantin faisait effacer partout ses images et celles de Maximien Hercule; et, plus tard, lorsque Licinius épousa la sœur de Constantin, ces deux princes ayant engagé Dioclétien à se rendre à la solennité du mariage, comme il s'excusait sur sa vieillesse, ils lui écrivirent une lettre menaçante où ils l'accusaient de favoriser leurs ennemis. Quelques auteurs disent même qu'il y eut un décret du sénat pour lui ôter la vie. Il succomba à tant de maux, et mourut de chagrin et de maladie à l'âge de soixante-huit ans. Quelques-uns disent même qu'il s'empoisonna (313).

CHAPITRE XXXI.

TROUBLES QUI SUIVIRENT L'ABDICATION DE DIOCLÉTIEN JUSQU'AU RÉTABLISSEMENT DE L'UNITÉ IMPÉRIALE.

Après l'abdication de Dioclétien, l'empire fut agité pendant près de vingt ans par des troubles et des guerres civiles; il ne retrouva la paix que lorsqu'il eut retrouvé l'unité sous Constantin. Heureusement que durant tout cet espace de temps les barbares demeurèrent tranquilles. Ce fut là encore un bienfait du règne de Dioclétien. Grâce à lui, l'empire ne souffrit que demi-mal sous ses successeurs, et du moins le péril du dehors ne vint pas se joindre aux maux de l'intérieur.

La balance du pouvoir établie par Dioclétien ne pouvait en effet subsister longtemps après lui; cette division de l'autorité impériale entre deux augustes et deux césars

est une transition par laquelle le despotisme militaire des divers usurpateurs dont nous venons de voir l'histoire passa au despotisme monarchique de Constantin et de ses successeurs. Dès que Dioclétien et Maximien eurent dépouillé la pourpre impériale, les deux césars Constance et Galerius s'en revêtirent. Constance continua à administrer, sous un nouveau titre, ses anciennes provinces de la Gaule, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne. Dans le gouvernement de ses provinces, il eut l'art de s'attacher à la fois l'affection de ses soldats et des habitants. Malheureusement sa santé était faible et ne promettait pas de le laisser longtemps à la tête des armées. Galerius conserva les provinces orientales. Ce fut lui qui nomma les deux nouveaux césars, Maximin Daïa et Sévère. Suivant l'organisation de Dioclétien, Sévère aurait dû reconnaître la suprématie de l'empereur d'Occident; mais il était tout dévoué à Galerius, qui, se réservant pour lui-même les contrées placées entre l'Italie et la Syrie, exerçait une égale influence sur Sévère et sur Maximin, et se trouvait par eux maître des trois quarts de l'empire romain. Galerius pensait que la mort prochaine de Constance allait lui livrer le reste de l'empire; mais l'élévation de Constantin au rang de césar détruisit toutes ses espérances.

Constantin, fils de Constance, était né probablement à Naissus, dans la Dacie. Il avait environ dix-huit ans lorsque son père reçut de Dioclétien le titre de césar. Constantin ne put d'abord profiter de cette haute fortune; au lieu de suivre son père dans la Gaule, il s'attacha à Dioclétien, signala son courage dans les guerres d'Égypte et de Syrie, et s'éleva peu à peu au grade de tribun du premier ordre. La popularité dont il jouissait près du peuple et des soldats excita la jalousie de Galerius, qui essaya de se débarrasser de lui en le faisant combattre, dit-on, d'abord avec un légionnaire de très-haute taille, et ensuite avec un lion; mais on peut douter de cette dernière assertion. Toutefois, si Galerius n'osait se livrer contre lui à aucun acte de violence ouverte, il le retenait néanmoins à sa cour, malgré les demandes réitérées de son père, afin d'avoir

toujours en lui un otage précieux. Cependant, Constantin apprenant que son père était à l'extrémité, força Galerius à lui accorder la permission de partir. On dit que pour ne pas être poursuivi, le jeune prince fit couper le jarret à tous les chevaux qu'il laissa derrière lui. Il atteignit la ville de Boulogne au moment où Constance allait s'embarquer pour la Grande-Bretagne.

Cette expédition et une victoire facile sur les Calédoniens furent les derniers exploits de Constance Chlore. Il mourut à York l'an 306, âgé de soixante-quatre ans. Les troupes qui avaient servi sous lui proclamèrent son fils. Celui-ci parut faire quelque résistance; mais il se résigna bientôt à accepter le titre qu'on lui offrait, et il écrivit à Galerius pour lui annoncer que la trop vive affection des soldats ne lui avait pas permis de solliciter la pourpre de la manière habituelle. Sans condamner ni confirmer le choix de l'armée, Galerius reconnut le fils de son ancien collègue comme souverain des provinces situées au delà des Alpes; mais il ne lui donna que le titre de césar, et le quatrième rang parmi les princes romains, tandis qu'il confirmait à son favori, Sévère, celui d'auguste.

Peu de mois après l'élévation de Constantin, une sédition éclata dans Rome. Les habitants de cette ville voyaient avec indignation que la capitale de l'empire était abandonnée décidément par les empereurs, et que leurs priviléges n'étaient même plus respectés. En effet, Galerius venait d'imposer une taxe sur les terres et les personnes. L'Italie, qui avait la plupart du temps échappé à ces sortes d'exactions, se vit contrainte de payer comme les autres provinces. Les Romains s'indignèrent de l'insolence de ce paysan illyrien, qui, d'une ville d'Asie, envoyait des édits à Rome, et mettait la capitale au nombre des villes tributaires. La fureur populaire fut encouragée par la connivence du sénat et par les faibles restes des cohortes prétoriennes, qui craignaient, avec raison, leur propre dissolution. Tous espérèrent chasser de l'Italie les tyrans étrangers, et voulurent choisir un prince qui du moins siégerait à Rome. On jeta les yeux sur Maxence, fils de l'em-

pereur Maximien. Deux tribuns des gardes prétoriennes le proclamèrent dans Rome; Maxence fut investi, presque sans contestation, des ornements impériaux.

Sitôt que Maximien apprit cette révolution, il quitta sa solitude, et vint demander à diriger son fils dans sa nouvelle carrière; le sénat le supplia de reprendre lui-même le titre d'empereur. Son ancienne dignité, son expérience, sa gloire militaire, fortifièrent beaucoup le parti de Maxence. Sévère, qui voulut marcher en toute hâte sur Rome pour réprimer la sédition, fut abandonné par ses soldats, et assiégé dans Ravenne par Maxence, qui le força à se faire ouvrir les veines. Maximien sentit qu'il avait besoin de l'appui de Constantin pour lutter contre Galerius; il passa les Alpes, et lui donna sa fille Fausta en mariage; mais Constantin ne se pressa pas de prendre une part active dans sa querelle; il voulait voir les partis s'engager pour profiter de leurs fautes et s'élever sur leurs ruines. Galerius, cependant, envahit l'Italie à la tête d'une armée nombreuse; il trouva toutes les villes fortifiées, s'avança, il est vrai, assez près de Rome, mais ne put s'emparer d'aucune place. Il fut donc contraint de se retirer en ravageant tout sur son passage. Maximien voulut encore une fois engager Constantin à prendre part à cette guerre, mais le prudent césar persista dans le plan qu'il avait adopté.

A la place de Sévère, Galerius promut Licinius au rang d'auguste, et lui résigna immédiatement le gouvernement des provinces illyriennes. A la nouvelle de l'élévation de Licinius, Maximin, qui gouvernait la Syrie et l'Égypte, ne voulut plus porter le titre trop modeste de césar; malgré les conseils de Galerius, il se fit proclamer auguste, et le monde romain fut administré à la fois par six empereurs, dont trois à peu près du même nom [1].

Celui qui perdit le premier son titre fut Maximien; son fils Maxence, élu par le sénat et par le peuple, se considérait comme le seul souverain légitime de l'Italie, et ne pouvait souffrir de voir son pouvoir contrôlé par son père, qui lui répétait sans cesse que sans son expérience il n'aurait

[1] Maximien, Maxence, Maximin, Galerius, Licinius et Constantin.

pu triompher de Galerius. Maximien, dégoûté, partit pour l'Illyrie, d'où il fut chassé par Galerius, qui redoutait son génie entreprenant. Il chercha alors un refuge auprès de son gendre Constantin, et abandonna une seconde fois le titre d'empereur, dont il avait reconnu, disait-il, la vanité; mais pendant que Constantin allait repousser sur le Rhin les incursions des Francs, Maximien, sur le faux bruit, peut-être semé par lui, de la mort de son gendre, reprit la pourpre sans hésiter, s'empara des trésors de Constantin, et essaya d'acheter l'affection des troupes. A la nouvelle de la trahison de son beau-père, Constantin revint en toute hâte des bords du Rhin jusqu'aux portes d'Arles. Maximien s'étant retiré à Marseille, Constantin donna aussitôt l'assaut à cette ville, et la garnison, pour obtenir son pardon, livra le vieil empereur, à qui Constantin ne laissa que le choix de sa mort. Maximien s'étrangla (310).

Les dernières années de Galerius ne furent guère plus heureuses. Il survécut environ quatre années à sa retraite d'Italie, abandonnant sagement le dessein de réunir l'empire sous sa main, et employa le reste de sa vie à se procurer des plaisirs ou à faire quelques ouvrages d'utilité publique. C'est ainsi qu'il ouvrit un débouché dans le Danube aux eaux du lac Felsa. Attaqué d'une maladie cruelle, couvert d'ulcères, il mourut en excitant la compassion de ses sujets. A peine avait-il expiré à Sardique (311), que les deux empereurs auxquels il avait donné la pourpre se partagèrent ses dépouilles. Les provinces d'Asie furent la part de Maximin, et celles d'Europe augmentèrent les provinces de Licinius. Ainsi la mort de Maximien et de Galerius réduisit à quatre le nombre des empereurs.

Le premier de ceux-ci qui suivit les deux empereurs morts fut Maxence. Ce prince, élevé à la pourpre impériale par le zèle du sénat et du peuple, oublia bientôt comment il était arrivé à l'empire, et se conduisit à Rome même comme un véritable tyran. Sa cruauté se manifesta surtout après la chute de l'usurpateur Alexandre, qui s'était révolté en Afrique, où il avait été facilement vaincu. La province

paya pour l'usurpateur; elle fut impitoyablement ravagée. Rome en ressentit elle-même comme un contre-coup; car Maxence, ne gardant plus alors de mesure, multiplia ses exactions et ses injustes condamnations. Constantin en délivra l'Italie. La cause de la guerre fut petite. Maxence, irrité de la mort de son père, qu'il n'avait osé secourir, fit abattre partout les statues de Constantin. Celui-ci en fit de même pour les statues de Maxence, et dès lors chacun fit ses préparatifs. L'empereur des Gaules fit naturellement alliance avec Licinius, afin de mettre Maxence entre deux ennemis. En même temps il recevait les ambassadeurs du sénat et du peuple, qui venaient le conjurer de délivrer Rome de la tyrannie de Maxence.

Constantin, qui par ses dispositions rappelait quelquefois le génie militaire de César, résolut, malgré toutes les remontrances, de prévenir l'ennemi, et d'aller lui-même porter la guerre en Italie. Il avait quatre-vingt-dix mille fantassins et huit mille chevaux; mais ne voulant point sacrifier la sûreté de l'empire à son intérêt particulier, il laissa la moitié de son infanterie sur les bords du Rhin, et marcha avec moins de cinquante mille hommes contre les cent cinquante mille soldats de Maxence. Il traversa les Alpes Cottiennes, s'empara de Suze, et rencontra dans les plaines de Turin la première armée de Maxence. L'armée italienne vaincue, Turin soumis, Constantin voulut, avant de marcher sur Rome, débarrasser entièrement la haute Italie de la présence des troupes ennemies, et près de Vérone, il livra une seconde bataille dont il sortit encore vainqueur, grâce à son habileté et à son courage personnel. Maxence après ces deux défaites crut qu'il fallait aller montrer aux soldats qu'il avait une troisième armée, dans laquelle se trouvaient presque tous les vétérans intéressés à défendre sa cause jusqu'au bout. Ils se firent tous tuer sans pouvoir donner la victoire à leur empereur. Il s'enfuit loin du champ de bataille, et se noya dans le Tibre en voulant se réfugier à Rome (28 oct. 312).

Constantin entra enfin dans la capitale de l'empire aux acclamations du peuple et du sénat, qui lui assigna par

un decret le premier rang entre les augustes. Constantin, comme Septime Sévère, abolit le corps des prétoriens; mais il ne le rétablit pas comme l'avait fait ce dernier. Dès lors Rome ne vit plus autour de ses murs ces soldats turbulents et séditieux qui si longtemps avaient troublé son repos. Quelque temps après la défaite de Maxence et l'avénement de Constantin, Licinius, son allié, ajoutait aussi de nouvelles provinces à celles qu'il avait déjà. Maximin, le secret allié de Maxence, avait attaqué Licinius pendant l'hiver de l'année 313; mais la promptitude de Licinius et son habileté supérieure donnèrent à Maximin le sort de Maxence. Il fut vaincu, et la rapidité de sa fuite est plus célèbre que son courage dans la bataille. En effet, vingt-quatre heures après sa défaite, on le vit pâle, tremblant, dépouillé des ornements impériaux, à Nicomédie, située à cent soixante milles [1] du champ de bataille. Licinius, après sa victoire, n'imita pas Constantin; il souilla son succès par sa cruauté en faisant mourir tous les partisans, hommes, femmes et enfants, de l'empereur vaincu (313).

Le peuple romain n'avait plus que deux maîtres; c'était trop d'un encore pour que la paix fût possible. Lorsque Constantin avait attaqué Maxence, il s'était ligué avec Licinius; après la conquête de l'Italie, les deux alliés cimentèrent leur union par un mariage : Constantin donna sa sœur à Licinius. Cependant, voyant tous deux que la part qu'ils avaient eue d'abord dans le monde romain s'était successivement agrandie, ils nourrissaient secrètement l'espoir de l'augmenter encore. La rupture ne pouvait tarder longtemps. Constantin, jeune, actif, ambitieux, aurait peut-être attaqué le premier, si son rival ne lui en eût fourni lui-même l'occasion. Celui-ci n'osant recourir à la force ouverte, favorisa une conspiration contre Constantin. Les conspirateurs furent découverts, et leur intelligence avec Licinius fut dévoilée. Constantin, selon son habitude, prenant hardiment l'offensive, s'aventura avec une armée inférieure en nombre, mais composée de vétérans, au milieu des provinces de Licinius. Deux victoires dues à son

[1] Environ cinquante-trois lieues.

habileté, celles de Cibalis et de Mardie (314), contraignirent Licinius à céder sept provinces, et il lui fallut se contenter de l'Orient et de la Thrace. Les provinces Illyriennes passèrent sous la domination de Constantin.

Licinius aurait dû employer toutes ses ressources pour éviter ces premières défaites, ou abdiquer le titre d'auguste, et reconnaître dès lors la suprématie de Constantin. Celui-ci en effet ne pouvait s'arrêter dans cette voie de conquêtes ; il avait affaibli Licinius en 314, en lui enlevant une partie de ses provinces ; il le dépouilla entièrement huit ans plus tard. Licinius, cette fois, fut le premier à désirer le renouvellement de la guerre. Dans une expédition contre les Goths, Constantin avait traversé quelques parties du territoire de Licinius ; celui-ci s'en offensa, rejeta toute explication, et commença ses préparatifs. Constantin alla le chercher jusque sous les murs d'Andrinople, battit son armée, détruisit sa flotte sur l'Hellespont, le défit de nouveau à Chalcédoine, et le força de venir se remettre entre ses mains. Licinius avait voulu se donner un appui en créant césar son favori Martinien ; les tr[illegible]pes massacrèrent. Quant à lui, relégué à Thessalonique, il fut bientôt mis à mort dans cette sorte de prison, et Constantin, qui avait, dit-on, embrassé publiquement le christianisme en 313, d'après plusieurs miracles, se trouva ainsi seul maître de l'empire (323).

CHAPITRE XXXII.

CONSTANTIN.

I. ADMINISTRATION IMPÉRIALE.

Constantin est le fondateur d'un ordre nouveau que Dioclétien avait essayé, mais imparfaitement, d'établir avant lui : au despotisme militaire il substitua le despotisme de la cour, qui reposa sur une nombreuse hiérarchie. Dès lors

il y eut autour du souverain place pour toutes les ambitions. Les généraux ne virent plus, comme autrefois, rien au-dessus d'eux que le titre d'empereur. Cette position, qui avait donné naissance à tant de révoltes, se trouva détruite; car on put dès lors s'élever de grade en grade jusqu'au pied du trône; mais le trône fut placé au-dessus de tous, dominant et pesant également sur tous. Aussi l'esprit du droit romain impérial est-il l'égalité de tous sous un seul maître. A côté de la hiérarchie civile se plaça la hiérarchie religieuse. Dès l'an 313, Constantin avait adopté le christianisme; or l'Église possédait depuis longtemps sa hiérarchie. Constantin, en faisant asseoir avec lui le christianisme sur le trône impérial, consacra et sanctionna l'organisation que l'Église s'était donnée. Nous parlerons ailleurs de ce qu'il fit pour elle. Ce qu'il nous importe de dire ici, c'est que le pouvoir temporel, comme le pouvoir spirituel, eut une hiérarchie régulière; c'est-à-dire que la société revêtit sous ses deux faces la forme d'un gouvernement despotique.

Le premier résultat de la conversion de Constantin fut, aussitôt qu'il se trouva maître de l'empire, la fondation d'une capitale nouvelle. Une cour chrétienne se serait trouvée mal à l'aise dans cette Rome païenne qui croyait encore à ses dieux. Le besoin de protéger les frontières contre les Goths et les Perses indiqua la position de Constantinople. Hâtons-nous de dire que le partage de l'empire par Dioclétien, la résidence des empereurs dans des villes différentes, avaient préparé ce changement.

La cour changea comme le siége de l'empire. Les nouveaux maîtres du monde romain ne ressemblent plus aux premiers empereurs; ce n'était plus la simplicité d'Auguste, vivant dans une maison particulière; ce n'était plus celle de Nerva et de Trajan, qui, justifiant l'inscription mise sur leur demeure, *Palais public*, admettaient auprès de leur personne tous ceux qui se présentaient. Dioclétien pensait que la dignité royale souffrirait d'être en contact avec les sujets; il voulut, à la manière des rois de l'Orient, se rendre pour ainsi dire invisible. Le palais se ferma; les accès en furent gardés par une foule de servi-

teurs de tout nom, de toute espèce. Nul bruit, nulle plainte ne put arriver jusqu'aux oreilles du monarque, qui, comme une divinité mystérieuse, resta au fond du sanctuaire, caché à tous les yeux. Si parfois il se montrait en public, c'était avec une robe couverte de fleurs d'or, avec tout le luxe oriental, et la tête couverte de cette couronne qu'Auguste n'avait osé porter qu'une seule fois.

Au-dessous du prince s'étendit une vaste hiérarchie. D'abord les domestiques de la cour (*sacri cubiculi*), le *præpositus sacri cubiculi* (grand chambellan) sous lequel étaient tous les *comites palatii et cubicularii*, partagés en quatre divisions; c'étaient ordinairement des eunuques dont l'influence était très-grande; le *magister officiorum* (ministre de l'intérieur); le *comes sacrarum largitionum* (ministre des finances); le *quæstor* (organe de l'empereur pour ce qui concernait la législation; le chancelier ou ministre de la justice); le *comes rei privatæ principis* (ministre du trésor de la couronne); les deux *comites domesticorum* (commandants de la maison militaire), dont chacun avait sous ses ordres son corps de troupes (*scholæ*). Au-dessous de ces sept ministres se trouvaient les quatre classes privilégiées des *illustres*, des *respectables*, des *clarissimes*, et des *honorables*, qui remplissaient tous les emplois. Ces quatre classes formaient une sorte de noblesse personnelle, que l'empereur pouvait communiquer à son gré, en conférant un titre ou un emploi de cour. Tous ces nobles, ainsi que les prêtres, étaient exempts de contributions différentes, si ce n'est de l'impôt territorial, que tous, même l'empereur, payaient pour leurs domaines.

A la tête des troupes étaient les généraux de l'infanterie (*magistri peditum*) et les généraux de la cavalerie (*magistri equitum*), sous le général de toute la milice (*magister utriusque militiæ*); les officiers qui leur étaient subordonnés s'appelaient *comites et duces*. Les légions furent réduites de six mille à quinze cents hommes. Il y avait trois espèces de troupes, les gardes du palais, les légions distribuées dans les villes les plus opulentes de l'empire, et les gardes-frontières, à qui l'on promettait, après leur temps de service, des terres limitrophes des barbares.

Tous étaient exempts d'impôts ; les soldats des légions et du palais exemptaient même de l'impôt leurs pères, leurs mères et leurs femmes ; les gardes-frontières ne jouissaient que personnellement de l'exemption. Ainsi, dans cette distribution des priviléges, les bienfaits les plus faibles tombaient sur les plus utiles. Ceux qui défendaient l'empire contre les barbares étaient moins privilégiés que ceux qui gardaient l'empereur contre les conspirations. Du reste, ces soldats n'étaient plus que des mercenaires, faisant de la guerre un métier, et recrutés parmi les plus pauvres et les plus misérables. La loi, bien contraire à l'esprit de l'ancienne république, défendait à qui possédait quelque chose d'entrer dans les légions. Une loi de Dioclétien établissait que celui qui possédait au moins vingt-cinq arpents devenait curial [1], et ne pouvait plus prétendre au métier des armes. S'il tâchait de servir sous les aigles romaines, on le traitait comme un contribuable réfractaire, comme un débiteur en faillite. Son fils restait lié comme lui-même à sa condition ; car les nouvelles maximes de l'empire étaient que le riche devait payer et le pauvre combattre, distinction funeste qui devait amener la dégradation des armées, ou leur haine contre tous ceux qui ne portaient pas les armes.

Le premier cas arriva, et l'empire se trouva livré sans défenses aux invasions des barbares. Dans ces nouvelles légions, il ne fallait plus chercher ni vertu, ni patriotisme, ni courage, ni même force de corps. Les descendants de ces soldats romains qui portaient gaîment leur poids de soixante livres, ne peuvent plus supporter leur armure. Il faut que l'empereur leur permette de changer leurs armes trop pesantes, de quitter leurs cuirasses et même leurs casques. Quant aux travaux militaires, ils ne peuvent les exécuter ; ils ont perdu l'usage de fortifier leurs camps. Chaque soldat porte d'ailleurs sur lui-même comme une marque d'infamie. Sitôt qu'il arrive au camp, on lui imprime, comme au bétail que l'on parque, un stigmate sur les mains ou sur les jambes, afin qu'il ne puisse échapper à son bagne. Les empereurs qui suivront ne se contenteront

[1] C'était le nom qu'on donnait aux propriétaires fonciers.

pas de n'avoir dans leurs armées que des gens sans aveu; ils achèteront à grand prix des troupes barbares. Leur infanterie, qui était la première du monde, a perdu sa discipline, sa force, et les armées ne seront plus composées, comme chez les peuples barbares, que d'une cavalerie indisciplinée.

Pour suffire aux dépenses occasionnées par tous ces changements, il fallut réorganiser les finances. Arrêtons-nous quelque temps sur ce sujet; pour l'empire romain, comme pour les peuples modernes, les finances étaient la chose importante entre toutes les autres.

Pour mieux faire comprendre cette question, nous tracerons comme un tableau historique des finances de l'empire romain.

II. FINANCES DE L'EMPIRE.

Parmi les droits publics des citoyens romains était celui de payer certains tributs; il y avait deux sortes de tributs:

1° *La capitation* établie sous les rois, selon Denys d'Halicarnasse;

2° *Le cens*, déterminé d'après l'évaluation de la fortune. Cet impôt fut établi quelque temps avant le siége de Véïes, pour donner aux soldats une paye régulière. Ce fut une taxe générale sur les propriétés.

A ces deux impôts, il faut ajouter trois autres taxes (*vectigalia*):

3° *Portorium*. C'était la taxe que l'on payait au port pour les importations et les exportations; ces douanes furent supprimées en 62 avant J. C., lorsque Pompée triompha de Mithridate. A cette époque, l'Italie n'eut plus d'autre imposition que celle du vingtième de la valeur des esclaves qu'on affranchissait. Car lorsque les richesses de Syracuse, de Carthage, de la Macédoine et de l'Asie, se furent écoulées dans Rome, le trésor public, rempli par les dépouilles des provinces conquises, suffit à tous les besoins de l'État, et l'on abolit les taxes qu'on avait levées jusqu'alors sur les citoyens.

4° *Decumæ*. Les *decumani* ou fermiers, chargés de

la culture des terres publiques, devaient donner à l'État un dixième du blé et un cinquième des fruits qu'ils récoltaient. Ces terres furent vendues ou distribuées aux citoyens à différentes époques; celles de Capoue furent les dernières conservées; César enfin en disposa.

5° *Scriptura*. Ce mot désignait la taxe que l'on percevait sur les pâturages et les bois publics. Ceux qui y envoyaient paître leurs troupeaux payaient une certaine somme aux fermiers de ces terrains, devant lesquels ils souscrivaient leurs noms : *coram pecuario vel scriptuario*.

Le *portorium* fut rétabli par Auguste, qui fit reparaître aussi peu à peu l'impôt de la capitation et celui qui frappait les *propriétés réelles et personnelles*. Le *portorium* varia d'un quarantième à un huitième de la valeur des objets. Les objets de luxe payaient sans doute un droit plus fort que ceux de première nécessité.

Pline[1] observe que les marchandises de l'Inde se vendaient à Rome cent fois leur valeur primitive. De là nous pouvons nous former quelque idée du produit des douanes, puisque cette valeur primitive se montait à plus de huit cent mille livres sterling, ou vingt millions de francs.

L'impôt sur les consommations était d'un centième. Tibère, pour apaiser les murmures, fut obligé de déclarer que l'entretien des armées dépendait en partie du produit de cet impôt.

Auguste créa aussi une taxe des cinq centièmes sur les legs et les héritages. La loi ne fut exécutée probablement que quand la valeur de l'objet passait cinquante ou cent pièces d'or. Le plus proche parent du côté du père ne paya pas non plus la taxe. Ainsi furent conservés les droits de la pauvreté et de la parenté.

Plusieurs des impôts établis par Auguste intéressaient plutôt l'empereur que l'État. Ainsi, le vingtième sur les successions, le vingtième des affranchissements, etc., entraient dans la caisse particulière du prince, et non dans le trésor public. En effet, lorsque Auguste divisa l'empire en provinces du sénat et en provinces de l'empereur, il dut

[1] Hist. nat. VI, 23; XII, 18.

aussi établir deux trésors pour recevoir, l'un, les revenus des provinces sénatoriales, l'autre, les revenus des provinces impériales; ce fut l'*ærarium*, administré par trois préteurs, mais dont toutefois l'empereur disposait à son gré par l'intermédiaire du sénat. Le second était le trésor militaire ou privé de l'empereur, le *fiscus*, administré par des hommes à lui.

Lorsque les Romains firent des conquêtes hors de l'Italie, ils laissèrent subsister les taxes que payait chaque contrée avant de leur être soumise; presque toujours aussi ils en imposaient de nouvelles. Avant Pompée, les revenus de l'Asie romaine étaient de cinquante millions de drachmes; après lui, ils furent de quatre-vingt-cinq millions, c'est-à-dire de soixante-cinq millions de notre monnaie. Au temps d'Antoine, ils paraissent avoir été de quatre-vingt-treize millions de francs.

Sous les derniers des Ptolémées, les revenus de l'Égypte étaient de soixante-cinq millions; mais cette somme s'accrut de beaucoup par l'administration sage et économe des gouverneurs romains, et par l'extension que prit le commerce avec l'Inde et l'Éthiopie. Le tribut que payait la Gaule paraît, d'après Velleius Paterculus, avoir un peu surpassé celui de l'Égypte. On ne sait quel fut celui de l'Afrique; mais cette province, à cause de sa fertilité, ne devait pas être une des moins riches de l'empire.

L'on n'a rien de certain sur le tribut que payait l'Espagne; mais il devait être fort élevé, car les mines de ce pays étaient encore très-riches sous l'empire. Strabon[1] parle d'une mine située près Carthagène qui donnait par an environ trois cent mille livres pesant d'argent. Vingt mille livres d'or étaient annuellement tirées, selon Pline[2], des seules provinces d'Asturie, de Gallice et de Lusitanie. Ce même auteur parle d'une mine de la Dalmatie qui donnait chaque jour à l'État cinq livres d'argent.

Le manque de documents empêche de faire une statis-

[1] III, p. 148.
[2] Histoire naturelle, XXXIII, 3.

tique financière de l'empire romain; mais un dernier fait montrera combien était lourde la charge des impôts. Auguste reçut une pétition des habitants de Gyaros, qui demandaient à être soulagés d'un tiers de leurs impositions; leur taxe ne se montait, il est vrai, qu'à cent cinquante drachmes ou environ cent trente-cinq francs. Mais Gyaros n'était qu'une petite île ou plutôt un rocher de la mer Égée, manquant d'eau et de toutes les choses nécessaires à la vie. Elle n'était habitée que par quelques malheureux pêcheurs, et servait quelquefois de lieu d'exil aux criminels chassés de Rome et de l'Italie.

Gibbon ne fait monter les revenus publics de l'empire qu'à trois cent soixante ou quatre cent quatre-vingt millions de francs; ce chiffre est évidemment trop faible; l'opinion la plus commune les élève à neuf cent soixante millions.

D'Auguste à Caracalla l'impôt varia peu; mais l'édit qui rendit commun à tous les habitants de l'empire le titre de citoyen romain dut accroître l'impôt; car, outre les taxes que payaient déjà les provinces, il leur fallut encore payer les tributs particuliers aux citoyens romains, tels que l'imposition si fructueuse du vingtième sur les héritages et les legs. Tant que le titre de citoyen ne fut accordé qu'aux habitants de l'Italie, les priviléges que ce titre donnait compensèrent les inconvénients qui y étaient attachés; mais quand tout l'empire eut le droit de cité, les priviléges disparurent naturellement, et il ne resta plus qu'un accroissement de charges intolérables. Hérodien dit qu'Alexandre Sévère réduisit les tributs à un trentième de la somme que payait l'empire à son avénement. Il est difficile de croire à un dégrèvement si fort et si subit; peut-être ne porta-t-il que sur les taxes qu'établissait pour tout l'empire le nouvel édit de Caracalla.

Dans un État où tout dépendait de la volonté des chefs, les impôts varièrent beaucoup; aussi le titre le plus long de beaucoup du code théodosien, est celui qui regarde les revenus publics. Dans ce code se trouvent tous les changements qu'avaient fait subir aux finances les empereurs depuis Dioclétien et Constantin jusqu'à Théodose le Jeune.

Constantin, ou plutôt Dioclétien, remplaça par une taxe simple et directe tous les impôts précédents; cette taxe prit le nom d'Indiction [1]. Toutes les terres de l'État, sans en excepter le patrimoine de l'empereur, furent assujetties à la taxe. Tous les quinze ans était fait un cens ou cadastre exact d'après lequel on fixait ce que chaque citoyen devait pour sa contribution aux services publics. Quand approchait l'époque de l'indiction, une nuée d'inspecteurs se répandaient sur les provinces, arpentant les champs grand ou petits, notant l'espèce de culture, comptant les hommes, les esclaves et les troupeaux.

Les propriétaires étaient contraints de déclarer tout ce qu'ils possédaient, et d'affirmer par serment la vérité de leur déclaration; la moindre prévarication était punie comme un crime capital. *Si quis sacrilega vitem falce succiderit aut feracium ramorum fœtus hebetaverit, quod declinet fidem censuum et mentiatur callide paupertatis ingenium, mox detectus capitale subibit exitium et bona ejus in fisci jura migrabunt* [2]. Ces paroles sont trop expressives dans la langue originale pour qu'on essaye de les traduire.

Une forte partie du tribut devait être payée en espèces de la monnaie courante dans l'empire, et l'on ne recevait que de la monnaie d'or; le reste de la taxe devait être fourni en nature. Une communauté privilégiée, nommée Bastaga (du moins pour les transports par terre), enlevait le blé, le bois ou le fer, de chez les propriétaires, et les transportait dans les greniers ou les chantiers de l'État. Cette taxe en nature, qu'il n'était point permis de changer en contribution pécuniaire, faisait naître une foule d'abus et une guerre continuelle entre la fraude et l'oppression, guerre qui se terminait toujours à l'avantage du fisc, et qui dépeuplait les campagnes. Quant à la taxe en argent, elle montait si haut que l'imagination en est effrayée. Au temps de Julien, un Gaulois payait vingt-cinq *aurei*.

Il faut croire que plusieurs citoyens se réunissaient

[1] Constantin, étant encore césar, fit remise de l'indiction à Autun; d'un autre côté, Aurelius Victor et Lactance en attribuent l'établissement à Dioclétien.

[2] Codex Theod., lib. XXXIII, tit. XL.

lorsque leur fortune n'était pas assez grande, pour former un *caput cencitivum*, de même que par compensation un riche payait pour deux, pour trois, etc., comme l'indique ce distique de Sidonius Apollinaris [1] :

Geryones nos esse puta, monstrumque tributum :
Hic capita, ut vivam, tu mihi tolle tria.

De si accablantes impositions concouraient avec d'autres causes à diminuer chaque jour le nombre des petits propriétaires et à accumuler les terres par grands lots. Sur ces terres restèrent les anciens propriétaires à titre de colons dans un état qui n'était guère qu'un esclavage mitigé. Cette disparition de la petite propriété peut expliquer le taux élevé de la taxe personnelle, qui montait à mesure que le nombre des contribuables diminuait. Il y avait ainsi une sorte d'action et de réaction réciproques du taux de l'impôt sur la division des terres, et de la division des terres sur le chiffre des impositions; le résultat de cette double action était toujours d'accroître les charges qui pesaient sur les possesseurs. Comme preuve de la vérité de cette observation, on peut citer les Édues, l'une des tribus les plus puissantes de la Gaule, qui sous Constantin n'étaient compris dans les rôles que pour vingt-cinq mille têtes de capitation sur lesquelles, d'après Eumène [2], sept mille furent exemptées par ce prince d'un tribut qu'elles étaient hors d'état de payer. Aussi l'abbé Dubos [3] a-t-il pensé que le nombre des citoyens libres payant l'impôt ne s'élevait pas à plus de cinq cent mille. Ce petit nombre étonnera moins, si l'on songe que les sénateurs, les officiers du palais, la milice *cohortale*, et tous les militaires en général, étaient exemptés des charges municipales. En second lieu, dans ce nombre sans doute ne sont pas compris ceux qui payaient tribut pour leur commerce et leur industrie.

On a vu déjà, d'après Pline, que les denrées de l'Orient se vendaient à Rome cent fois leur valeur primitive. Une

[1] Carmen XIII.
[2] In Panegyr. vet. VII, II.
[3] Hist. crit. de la Mon. franc., t. I, pag. 121.

taxe moins forte, il est vrai, pesa également sur tous les objets de luxe et de commerce. Ainsi toute industrie était taxée, et ce que l'homme produisait de lui-même, et ce qu'il faisait produire à la terre. Souvent la taxe dévorait la propriété ou les instruments de travail, et alors le débiteur insolvable de l'État était jeté dans l'ancien *ergastulum* de la loi des Douze Tables; son corps n'était point partagé entre les créanciers, car l'homme s'était amolli en sortant de la cité ou en y recevant le christianisme; mais ni les tortures ni les coups de fouet ne manquaient au pauvre débiteur. Ce fut Constantin le premier qui proscrivit l'usage des fouets et des tortures, et qui accorda pour lieu de détention une prison aérée et spacieuse.

A ces sources de revenus, parmi lesquels il faut comprendre encore les revenus du domaine impérial, s'en joignaient d'autres moins productives, mais curieuses par leur origine. Je veux parler de l'*aurum coronarium* et de l'*auri oblatio*.

Cette fois les empereurs punirent la flatterie elle-même, en érigeant en droit ce qu'elle n'aurait voulu faire passer que pour une marque occasionnelle de reconnaissance. Primitivement les villes alliées décernèrent des couronnes d'or aux généraux vainqueurs pour obtenir leur faveur ou leur patronage. Ainsi César en reçut deux mille huit cent vingt-deux, qu'il fit fondre après son triomphe. Son exemple fut suivi par la plupart de ses successeurs, et l'usage s'introduisit de substituer à ces couronnes le don beaucoup plus utile d'une somme en or au coin de l'empire. Cette offrande, d'abord libre, fut ensuite exigée comme une dette par les empereurs, non-seulement à leur avénement, mais à tous les grands événements de leur règne. Toutes les villes payèrent; le sénat paya aussi, et sa quote part ne fut pas la moins fructueuse pour le prince, car elle fut fixée à seize cents livres d'or, environ un million sept cent soixante-quatre mille francs; ce qui, en supposant même le sénat de cinq cents personnes, porterait la contribution de chaque sénateur à trois mille six cent vingt-huit francs.

On doit ajouter encore à ces nombreuses ressources certains produits éventuels, tels que les confiscations, les déshérences, les amendes, etc.

III. PERCEPTION DES IMPÔTS.

Nous avons essayé jusqu'à présent de montrer quels étaient les impôts avant Auguste, sous Auguste, et ce qu'ils furent après Dioclétien. Il est nécessaire de revenir un instant sur nos pas, pour voir comment et par qui ils se prélevaient.

Ce fut d'abord une compagnie, un ordre, qui eut à Rome le monopole de la levée des tributs; toutes les taxes étaient affermées publiquement par les censeurs. Ceux qui les affermaient prenaient le nom de *publicani* ou *mancipes*. Ils ne sortaient point de Rome pour se rendre dans leurs provinces, avant d'y avoir laissé une caution. Par malheur, les chevaliers réunirent, depuis les Gracques, le pouvoir judiciaire au fermage des impôts; c'est-à-dire que dès lors ils n'épargnèrent aux contribuables, ni usures, ni violences, ni outrages, ni exactions de toute espèce, sûrs qu'ils étaient de trouver à Rome l'impunité, ou de l'acheter si la compassion intéressée des juges pour les victimes avait besoin d'un peu d'or pour s'éteindre. C'était un détestable système; aussi ce fut un grand soulagement pour les peuples, quand l'empereur envoya des hommes à lui, des *procuratores*, administrer les finances des provinces. Ces procurateurs, chargés d'abord de régir seulement les biens de l'empereur, furent aussi préposés à la levée et à l'emploi des deniers publics. Leur autorité devint si grande, qu'elle contre-balança celle même du propréteur, qui n'osait réprimer les vexations auxquelles ils se livraient encore quelquefois; mais ce n'était toutefois qu'avec de grands risques qu'ils commettaient des exactions; car l'œil du maître veillait sur eux, et leur faisait rendre gorge, s'ils rentraient à Rome avec plus de richesses qu'ils ne devaient en avoir légalement amassé.

Sous Constantin, où l'empire est définitivement organisé, à la tête de l'administration financière se trouve le comte des largesses sacrées, ministre chargé du trésor public :

avec lui correspondaient vingt-neuf receveurs provinciaux. Lorsque l'empereur avait signé de sa main et en encre de pourpre l'édit solennel ou indiction, les receveurs provinciaux l'exposaient publiquement dans la principale ville de chaque diocèse, pendant les deux mois de juillet et d'août. Puis d'après le cadastre dressé tous les seize ans, on évaluait ce que chaque canton, chaque ville, devait payer. Quand cette répartition avait été faite, les receveurs provinciaux attendaient que les décurions de chaque ville vinssent leur apporter le tribut de leur cité. Peu leur importait de savoir si la répartition entre tous les citoyens avait été faite avec justice; la ville devait donner tout, et il fallait trouver la somme, dussent les décurions doubler leur taxe personnelle pour combler le déficit. Et cela n'était pas chose rare; car, dans l'espace de quinze ans, la propriété pouvait varier beaucoup : une guerre, la mort de quelques curiales, et le partage de leurs biens entre leurs enfants, dont la propriété par ce partage ne s'élevait plus à vingt-cinq arpents; mille autres causes, une famine, la charge toujours croissante des impôts, diminuaient à chaque indiction le nombre des contribuables. Ajoutez à cela que les préfets du prétoire pouvaient, dans certaines occasions, pourvoir aux besoins extraordinaires et imprévus du service de l'État, en augmentant la taxe arrêtée par l'édit impérial; et sans doute l'avarice des préfets cherchait à faire naître ces besoins imprévus, où ils pouvaient exercer eux-mêmes et à leur avantage l'un des attributs de la souveraineté.

CHAPITRE XXXIII.

RÉSULTAT DES PROGRÈS DE L'IMPOT.

Il faut voir, dans les écrivains contemporains, de quel poids pesait sur les provinces le fisc impérial. « Dioclétien,

dit Lactance[1], Dioclétien, l'auteur de tant de crimes, l'artisan de tous nos maux, a osé porter ses mains avides jusque sur Dieu lui-même. C'est lui qui bouleversa l'univers et par son avarice et par sa lâcheté. En effet, il associa trois nouveaux princes à son empire, divisant ainsi le monde en quatre parties, et multipliant les armées, car chacun d'eux prétendait avoir des forces militaires plus nombreuses que n'en avaient les premiers empereurs, alors qu'ils dirigeaient seuls l'État. Bientôt le nombre des hommes salariés surpassa tellement celui des contribuables, que, les ressources des colons étant épuisées par l'énormité des impôts, les campagnes furent abandonnées, et les champs cultivés se changèrent en forêts. Puis, pour semer partout la terreur, les provinces furent aussi fractionnées, et sur chaque pays, sur chaque ville, vinrent s'abattre de nombreux gouverneurs suivis d'employés plus nombreux encore, les percepteurs, les inspecteurs du domaine, les vicaires des préfets ; et de tous ces fonctionnaires les actes civils sont très-rares, mais les condamnations, les proscriptions fréquentes, et les exactions de tout genre, souvent répétées, c'est trop peu dire encore, continuelles ; et dans ces exactions mêmes, d'insupportables abus. Non moins intolérables sont les charges qu'on fait peser sur nous pour l'entretien des troupes.

« Ce même empereur, dans son insatiable avarice, ne consentant jamais à voir diminuer ses trésors, multipliait les impôts extraordinaires et les dons gratuits pour conserver intactes et dans leur entier les richesses qu'il entassait. Ce fut encore lui qui, après avoir par différentes iniquités occasionné une cherté exorbitante, chercha à fixer par une loi le prix des marchandises. Alors beaucoup de sang fut versé pour de méprisables et futiles objets, et la crainte empêchant de mettre aucune marchandise en vente, la cherté ne fit qu'empirer, jusqu'à ce qu'enfin la nécessité elle-même fit abolir la loi.

« Ajoutez encore une indicible manie de bâtir, et les exactions auxquelles les provinces aussi se voyaient expo-

[1] De Mort. Persecut.

sées pour fournir les ouvriers, les artisans, les voitures de transport; en un mot, tout ce qui est nécessaire pour des constructions. Ici s'élevaient des basiliques, ici un cirque, ici une manufacture d'armes; là un palais pour son épouse, là un autre pour sa fille. Et tout à coup une partie de la ville est abandonnée : tous émigraient avec leurs femmes et leurs enfants; on eût dit d'une ville prise par l'ennemi. Puis, lorsque ces édifices eurent été élevés en ruinant les provinces : « Cela n'est pas bien fait, disait-il; qu'on le re« fasse. » Et il fallait qu'ils fussent jetés à terre et reconstruits sur un autre plan, pour être sans doute démolis de nouveau. Tel était le délire dans lequel le jetait son désir de faire de Nicomédie la rivale de Rome. Je ne parle pas de tous ceux qui périrent victimes de l'étendue de leurs domaines ou de leurs richesses; c'est une chose que la pratique du malheur nous fait regarder comme habituelle et presque comme autorisée; mais un fait remarquable, c'est que s'il voyait un champ bien cultivé, un édifice richement construit, la peine capitale était réservée au propriétaire. On eût dit qu'il ne pouvait prendre le bien d'autrui sans verser du sang!

« Mais la calamité publique, le deuil universel fut à son comble, quand le fléau du cens une fois lâché sur les provinces et sur les villes, les censiteurs se répandirent partout et bouleversèrent tout. On eût dit une invasion ennemie, des prisonniers au pouvoir d'un vainqueur cruel. On mesurait les champs par mottes de terre; les ceps de vignes et les arbres étaient comptés; les animaux de tout genre, inscrits; les hommes eux-mêmes, enregistrés. Et pour cette opération, on rassemblait citadins et campagnards dans l'intérieur des villes; les places publiques regorgeaient de familles réunies comme des troupeaux, car chacun était là avec ses enfants et ses esclaves. Partout retentissaient la torture et le fouet. Les fils étaient pendus pour déposer contre leurs pères; les esclaves les plus fidèles torturés pour accuser leurs maîtres, les femmes elles-mêmes, pour dénoncer leurs maris. Ce moyen était-il impuissant, on les torturait eux-mêmes; et quand la douleur était victorieuse, on inscrivait ce qu'ils

ne possédaient pas. L'âge, la santé, ne pouvaient être une excuse. Les malades, les infirmes, étaient amenés; on estimait l'âge de chacun, on ajoutait des années aux enfants, on en retirait aux vieillards. Tout était plein de deuil et de tristesse.

« Cette conduite, que jusqu'ici les vainqueurs seuls, autorisés par le droit de la guerre, avaient tenue à l'égard des vaincus, il la tient, lui, à l'égard des Romains et des peuples soumis aux Romains; et pourquoi? parce que ses parents ont été soumis au cens que Trajan vainqueur avait imposé aux Daces pour les punir de leurs continuelles rébellions.

« Cela fait, chaque tête était imposée pour une certaine somme, et l'existence s'achetait ainsi à prix d'argent. Et gardez-vous de croire qu'on s'en rapportait à ces premiers censiteurs, on en envoyait de nouveaux, comme pour trouver davantage. Ceux-ci, bien qu'ils ne trouvassent peut-être rien, ajoutaient néanmoins au gré de leur caprice, afin de ne pas paraître envoyés pour rien. Cependant les animaux diminuaient, les hommes mouraient, et l'on n'en payait pas moins l'impôt pour les morts, afin qu'il ne fût permis ni de vivre ni même de mourir sans payer. Il ne restait que les mendiants dont on ne pût rien exiger; la misère et le malheur les avaient mis à l'abri de toute espèce d'injure. Mais cet homme impie eut pitié d'eux et ne voulut pas les laisser dans le besoin. Il ordonna qu'ils fussent tous réunis, les fit transporter sur des barques, et submerger en pleine mer : tant était grande la compassion de cet homme, qui pourvut ainsi à ce qu'il n'y eût pas de malheureux sous son règne! Ainsi, pour éviter que personne n'échappât au cens en se couvrant du masque de la mendicité, il fit mettre à mort une multitude de malheureux contre tous les droits de l'humanité. »

Sans doute Lactance, dans la diatribe à laquelle nous avons emprunté ce sombre tableau, est emporté trop loin par son zèle pour le christianisme et par sa haine contre Dioclétien; mais même en faisant la part de l'exagération, il reste encore une réalité bien triste, et qu'atteste ce pas-

sage de Salvien, cité et traduit par M. de Chateaubriand dans ses Études historiques. « Il n'y a plus personne pour qui la prospérité d'autrui ne soit un supplice. Les citoyens se proscrivent les uns les autres : les villes et les bourgs sont en proie à une foule de petits tyrans, juges et publicains. Les pauvres sont dépouillés, les veuves et les orphelins, opprimés. Des Romains vont chercher chez les barbares une humanité et un abri qu'ils ne trouvent plus chez les Romains; d'autres, réduits au désespoir, se soulèvent et vivent de vols et de brigandage; on leur donne le nom de Bagaudes; on leur fait un crime de leur malheur; et pourtant ne sont-ce pas les proscriptions, les rapines, les concussions des magistrats qui ont plongé ces infortunés dans un pareil désordre? Les petits propriétaires qui n'ont pas fui se jettent entre les bras des riches pour en être secourus, et leur livrent leurs héritages. Heureux ceux qui peuvent reprendre à ferme les biens qu'ils ont donnés! Mais ils n'y tiennent pas longtemps : de malheur en malheur, de l'état de colon où ils se sont réduits volontairement, ils deviennent bientôt esclaves. »

On ne peut se refuser de croire à la vérité de ce tableau, quand on rencontre dans le code théodosien un édit qui exempte de tout tribut ceux qui voudront cultiver trois cent trente mille acres de terres incultes et désertes dans la Campanie, cette province la plus fertile de l'Italie. L'Æmilie, la Toscane et les autres provinces, dit le pape Gélase dans la seconde moitié du cinquième siècle, sont à peu près désertes et inhabitées. Il faut encore se rappeler ces épouvantables révoltes de paysans dans la Gaule, ces *jacqueries* des Gallo-Romains.

Voilà pour les campagnes, pour les paysans, les colons; mais les propriétaires, les curiales n'étaient guère plus heureux. Sur eux seuls pesaient toutes les charges; car eux seuls étaient *capita censitiva*. En vain ils cherchaient à échapper; cent quatre-vingt-douze lois du seul code théodosien avaient prévu tous les cas, toutes les ruses à l'aide desquelles un curiale cherchait à se débarrasser de son titre; il ne pouvait sortir de la ville sans permission du ma-

gistrat; s'il s'éloignait sans cause légitime, ses biens, au bout d'une année, étaient dévolus au fisc. Les juifs eux-mêmes, cette race impie et maudite, étaient curiales. On ne pouvait même échapper en se réfugiant dans l'Église ou dans les déserts de la Thébaïde. Constantin, Valence, Théodose firent des lois pour empêcher les curiales de prendre la tonsure. Le second écrivait en 373 : « Certains « hommes lâches et paresseux, désertant les devoirs de « citoyen, cherchent les solitudes et les retraites, et, sous « prétexte de religion, se mêlent aux congrégations de « moines. Nous ordonnons que le comte de l'Orient les arra« che à leurs retraites et les rappelle à l'accomplissement « de leurs devoirs envers la patrie. »

Mais où donc allait tout cet or arraché aux sueurs du peuple? Il allait aux barbares, qu'on soudoyait; à la cour, dont il fallait entretenir la splendeur; à la populace, qu'il fallait nourrir et amuser; enfin, et surtout, aux quatre cent cinquante mille légionnaires, qui devaient défendre l'empire, et qui l'appauvrissaient en sollicitant sans cesse les libéralités des empereurs. Toutefois, avant d'accuser si hautement les soldats, il aurait fallu se rappeler les paroles du légionnaire de Tacite : *Denis in diem assibus animam et corpus æstimari; hinc vestem, arma, tentoria; hinc sævitiam centurionum et vacationes munerum redimi.*

Or ces dix as par jour ne font par mois que 7 fr. 35 c. Domitien augmenta cette solde d'un quart, ce qui la porte, pour toute l'année, à 100 fr. 25 c. Après vingt ans de service, durant lesquels il n'avait touché chaque année que ces 100 fr. 25 c., le soldat recevait, au lieu de l'ancienne distribution de terres, 3,000 drachmes sous Auguste, et 5,000 à l'époque de Caracalla, c'est-à-dire 3,825 fr. Mais avec ces cent francs, il fallait que le soldat se fournît d'armes, de vêtements, de tentes, et toutes ces choses étaient alors dans l'empire à un prix excessif. Dans l'édit que Dioclétien rendit pour mettre des bornes à la rapacité des marchands, une chaussure de soldat se vend encore 22 fr.; une livre de bœuf, 2 fr. 40 c.; une livre de lard, 4 fr. 80 c.;

et si ce n'était là encore que le prix le plus bas où avait pu les réduire Dioclétien, qu'était-ce donc avant que l'édit parût? Il n'y a plus à s'étonner maintenant si les soldats, qui souvent avaient femme et enfants, étaient toujours à demander de nouvelles gratifications; sans elles, ils seraient morts de misère. Il est vrai que dans la suite l'État se chargea de fournir quelques-unes des choses qu'ils devaient primitivement acheter eux-mêmes; mais cela ne vint que fort tard, et sans doute en faisant sur la paye du soldat une retenue égale au prix des objets fournis, comme cela se pratique de nos jours. Et d'ailleurs, ces soldats qui, à l'exception des prétoriens, vivaient sur les frontières, souvent au milieu des barbares, toujours loin du luxe, comment auraient-ils pu dépenser pour leurs plaisirs cet argent qu'ils demandaient sans cesse? Que les reproches de l'histoire tombent sur les prétoriens, soldats oisifs et licencieux, qui s'engraissaient aux dépens des légions; mais qu'on ne dise pas que celles-ci ont ruiné l'empire.

Le mal dont Rome se mourait n'était pas là : il était dans l'immense développement qu'avait pris l'esclavage, il était dans la ruine des petits propriétaires, dans la désolation des campagnes, dans l'absence de toute industrie. Nous avons vu, sous la république, dans quels périls la multitude des esclaves avait jeté l'État. Sous l'empire, ils sont moins dangereux; mais c'est toujours à eux que l'on confie toute espèce de travail, d'industrie, d'arts même. Après le siècle d'Auguste, après cet éclat passager que la civilisation grecque vint jeter à Rome, l'art tomba. Lorsque Adrien voulut se faire construire une *villa*, c'est à peine s'il put trouver des artistes capables de la décorer dignement. Déjà on en était réduit à imiter les anciens maîtres; bientôt on ne saura même plus imiter, et, pour décorer Constantinople, Constantin sera forcé de mettre, pour ainsi dire, l'empire au pillage. Et comment, en effet, l'art aurait-il pu vivre et se développer, lorsqu'il se trouvait abandonné aux esclaves? Ces esclaves, qui ne possédaient rien en propre, qui travaillaient parce que le maître était là, qui produisaient sans émulation, sans intérêt, parce qu'il fal-

lait produire, comment auraient-ils pu faire avancer l'art? Entre leurs mains, il devait nécessairement rester stationnaire. Que leur importait de faire bien ou mal, de faire avec promptitude, ou avec lenteur? Leurs talents et leur activité peuvent se mesurer sur la crainte qu'ils avaient de leurs maîtres; aussi ne sortait-il jamais de leurs mains que des choses grossières et de mauvais goût. Tous ces esclaves étaient d'abord Grecs, Syriens; ils appartenaient d'abord à des nations civilisées : ceux-là purent encore travailler avec goût; mais quand il fallut se recruter chez les barbares, quand les Germains et les Thraces remplirent seuls les marchés de Rome, ces mains lourdes et ces esprits grossiers ne purent fournir qu'à grand'peine aux besoins du luxe. Aussi lorsqu'on voulait avoir des produits mieux travaillés, il fallait s'adresser au petit nombre d'hommes libres qui consentaient à se livrer à l'industrie. Mais ceux-ci se faisaient payer cher : un marbrier, au temps de Dioclétien, demandait pour prix de sa journée 13 fr. 50 c.; un simple maçon exigeait 11 fr. 25 c.; un cordonnier, pour chaussure de laboureur, 27 fr.; pour chaussure de soldat, 22 fr. 50 c., etc. Ainsi s'éleva le prix de la main-d'œuvre, grâces à l'absence d'une industrie active, nombreuse et intelligente. En même temps que s'élevait si haut le prix de la main-d'œuvre, et par suite aussi celui des produits, les denrées même les plus ordinaires devinrent d'un prix inabordable. Ainsi, on payait pour un litre de vin rustique

(un litre de vin rustique)	3 fr.	60 c.
un litre de bière	1	80
une livre de viande de bœuf	2	40
de porc	3	60
de bon lard	4	80
de jambon de Westphalie, de Cerdagne et du pays des Marses	6	
une oie grasse	45	
un poulet	31	
un lièvre	50	

un cent d'huîtres.	22 fr.	50 c.
une betterave.		20
un radis.		20
un litre de vinaigre.	1	70

Ces chiffres[1] sont douloureusement significatifs ; ils montrent jusqu'à quel point l'absence du travail libre, de l'industrie, avait fait monter le prix des denrées. L'industrie, voilà ce qui rend le pauvre nécessaire au riche, ce qui donne au premier le moyen de faire payer au second son travail ; voilà ce qui jette pour ainsi dire un pont entre le prolétaire et le patricien, ce qui fait passer la richesse de l'un à l'autre, et crée cette classe moyenne en laquelle réside la force des États de notre Europe et de la France surtout.

Ne soyons donc pas étonnés si les peuples n'offrirent que peu de résistance aux barbares, quand ceux-ci franchirent le Rhin et le Danube. « Ils appellent les barbares, disent les écrivains du quatrième et du cinquième siècle, car ils préfèrent le sort des captifs emmenés au delà du Rhin, à leur condition d'hommes libres. Ils aiment mieux une liberté réelle sous une captivité apparente, que rester captifs avec le vain nom de liberté. Ce titre de citoyen romain, jadis prisé si haut, on le réprouve aujourd'hui ; on voudrait s'en dépouiller. Les barbares leur sont plus amis que les agents du fisc. Ils fuient aux ennemis pour échapper à l'impôt. . . . Il n'y a plus qu'un seul cri parmi le peuple romain, c'est qu'on le laisse vivre tranquille avec les barbares. »

Cependant il faut être juste, même avec l'administration impériale. Rome avait trouvé le monde divisé en mille nations inconnues, hostiles les unes aux autres, et de sa puissante main elle avait enlevé à tous ces peuples leurs nationalités, pour les renfermer dans les frontières d'un même empire. Puis derrière les légions, vinrent les légistes, les préteurs, qui plaçant leur tribunal dans toutes les villes des vaincus, les forcèrent de venir bégayer la langue latine et

[1] Ces chiffres sont empruntés à un édit de Dioclétien, qui fixait un maximum du prix des denrées pour Rome et l'Italie, c'est-à-dire pour les parties les plus privilégiées de l'empire.

invoquer la loi romaine pour la défense de leurs intérêts. Ainsi, des bords du Rhin à ceux de l'Euphrate, tout se trouva nivelé par Rome. On parla sa langue, on subit le joug de sa loi, on lui emprunta jusqu'à ses mœurs. Une immense unité succéda à l'infinie variété de l'ancien monde. La vie put alors circuler rapidement dans toutes les veines de ce grand corps; la vie, mais aussi la mort.

Grâces à la conquête, les vaincus s'élevèrent peu à peu jusqu'à la civilisation des vainqueurs; les mœurs s'adoucirent, les idées s'étendirent: les provinces, même les plus reculées, se couvrirent de routes, de monuments; les arts de la Grèce reçurent droit de cité dans les villes jadis barbares; ainsi Autun fut surnommée la nouvelle Athènes. Enfin, à la faveur de l'universalité de la langue latine, le christianisme, c'est-à-dire la religion de la civilisation, de la moralité, put s'étendre rapidement d'une extrémité à l'autre de l'empire. Là est le bienfait; là est l'immense résultat qui peut seul faire oublier tous les maux qu'avait entraînés la conquête.

« Mais les bienfaits du despotisme sont courts; il empoisonne les sources même qu'il ouvre. Il ne possède, pour ainsi dire, qu'un mérite d'exception, une vertu de circonstance; et dès que son histoire est passée, tous les vices de sa nature éclatent et pèsent de toutes parts sur la société.

« A mesure que l'empire, ou, pour mieux dire, le pouvoir de l'empereur s'affaiblit; à mesure qu'il se vit en proie à plus de dangers intérieurs et extérieurs, ses besoins devinrent plus grands et plus pressants; il lui fallut plus d'argent, plus d'hommes, plus de moyens d'action de tout genre; il demanda davantage aux peuples, et en même temps il s'occupa moins d'eux. Il envoyait plus de troupes sur les frontières pour résister aux barbares, il en restait moins dans l'intérieur pour maintenir l'ordre. On dépensait plus d'argent à Constantinople ou à Rome pour acheter des auxiliaires ou satisfaire de dangereux courtisans, on en employait moins pour l'administration des provinces. Le despotisme se trouvait ainsi à la fois plus exigeant et plus faible, obligé

de prendre beaucoup et incapable de protéger même le peu qu'il laissait[1]. »

CHAPITRE XXXIV.

HISTOIRE DU CHRISTIANISME.

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME. — PERSÉCUTIONS.

Pendant que Rome faisait la conquête du monde et passait pour ainsi dire, avec l'épée des légions, le niveau sur tous les peuples étonnés de se trouver soumis à une même loi, de parler la même langue, une autre révolution bien autrement importante, bien autrement féconde en résultats, s'opérait dans un petit coin ignoré du monde.

Entre l'Europe et l'Asie, entre tous les anciens empires, entre l'Égypte, la Syrie et la Grèce, se trouve un pays peu fertile fermé par les montagnes et les sables du désert. Là vivait un petit peuple, choisi de Dieu, qui, pendant que le reste du monde se livrait à l'idolâtrie et adorait les faux dieux, conserva pure et sans tache au fond de son tabernacle l'idée d'un Dieu unique et moral. En vain les nations voisines se conjurèrent contre lui, en vain l'idolâtrie s'efforça de pénétrer dans cette dernière retraite de la vraie croyance; les Juifs la combattirent de toutes leurs forces. Les moyens furent souvent cruels; souvent ils versèrent le sang d'une manière impitoyable. C'est qu'il fallait que ce peuple fût à tout prix séparé du reste des nations. En vain il fut vaincu, traîné en esclavage à Babylone, à Ninive; il conserva toujours sa croyance, sa foi aux promesses des prophètes. Et quand les temps furent accomplis, alors, du milieu de ce petit peuple, sortit une lumière qui devait éclairer le monde entier. Ceux-là seuls du milieu desquels elle était sortie en furent comme éblouis et la méconnurent.

[1] M. Guizot, Histoire de la civilisation française, tom. I, pag. 63 et 64.

Ce fut l'an 754 de Rome que le Christ naquit à Bethléem. Il reçut le nom de Jésus, qui signifie *sauveur*. Après avoir prêché lui-même sa nouvelle doctrine, les dogmes de la trinité, de l'incarnation, de la rédemption, des peines et des récompenses éternelles, il meurt au Calvaire, âgé de trente-trois ans. Ses disciples après sa mort portèrent la bonne nouvelle (εὐαγγέλιον) par tout le monde.

Dès lors l'Église commence. Mais, quelle que soit la force qu'elle trouve dans sa moralité, il lui faudra trois siècles pour triompher des obstacles qu'elle rencontre; la haine des Juifs, que l'on confondra avec les disciples du Christ; les craintes des empereurs, qui ne verront dans les chrétiens que des sectaires dont les sociétés secrètes leur semblent dangereuses à la tranquillité de l'empire; enfin les efforts du paganisme, qui cherche partout les moyens de ressaisir la supériorité qui lui échappe, arrêtent longtemps cette religion nouvelle qui doit régénérer le monde et prendre possession de l'empire romain. Les diverses périodes du christianisme pendant ces trois siècles de souffrance sont marquées par les diverses persécutions qu'il subit.

Un Dieu mort sur la croix du supplice des esclaves, la mortification de la chair, le mépris du monde et de ses joies, étaient choses trop nouvelles dans l'antiquité païenne pour que le christianisme pût trouver promptement de nombreux partisans. Dans la Judée même les pharisiens poursuivent les disciples de celui qu'ils ont crucifié. Le diacre Étienne verse le premier son sang pour la foi nouvelle. Partout chassés, les chrétiens jettent partout les semences de leur religion. De nombreuses conversions ont lieu, et parmi elles celle de saint Paul, le plus ardent persécuteur des chrétiens, dont un miracle avait subitement changé la conviction. Pierre, le chef des apôtres, fonde l'Église d'Antioche, puis va prendre possession de la capitale du monde, de Rome, où il doit trouver le martyre.

Pendant ce temps, la persécution s'étend, et les prêtres du paganisme commencent à s'alarmer. Rome, restée jusqu'alors étrangère aux querelles religieuses de la Judée,

ce qu'elle croyait être des disputes de sectes, ouvrit enfin la liste sanglante de ses édits. La vierge Thècle fut condamnée à l'amphithéâtre dans Iconium, et bientôt une persécution générale enveloppa tous les chrétiens (64-68). Néron, leur imputant l'incendie de Rome, les fit poursuivre de toutes parts; plusieurs, attachés à des arbres et enduits de matières inflammables, éclairèrent les jardins de l'empereur. C'est sous ce règne que furent martyrisés saint Pierre et saint Paul.

Les chrétiens, en refusant de payer la capitation imposée par Domitien pour la réédification du Capitole, provoquèrent peut-être la deuxième persécution générale. Les empereurs, qui n'étaient point initiés aux dogmes de la religion nouvelle, et qui pour la plupart auraient été incapables de comprendre sa morale sublime, ne voyaient dans les chrétiens qu'une secte qui célébrait dans l'ombre des mystères inconnus, qui adorait d'autres dieux que les dieux de l'empire, qui refusait d'obéir à quelques-unes des lois auxquelles étaient soumis les habitants de Rome et des provinces. Par malheur pour le christianisme, en rejetant les doctrines religieuses de la société au milieu de laquelle il était né, il était aussi forcé de répudier quelques-unes de ses lois civiles ou politiques, et de changer ainsi aux yeux des empereurs son opposition religieuse en une opposition politique. C'est ainsi que les fidèles attirèrent sur eux la colère de Domitien en refusant de payer un impôt établi sur tout l'empire. Le martyre de plusieurs personnages de haut rang, d'un consulaire, neveu de Vespasien, montre les progrès qu'avait déjà faits le christianisme.

Les chrétiens souffrirent une troisième persécution sous Trajan (106); ce prince toutefois ordonna à Pline le Jeune de punir seulement ceux qui se présenteraient.

Mais dans le sein même de la société chrétienne s'élevaient de plus terribles ennemis, les hérétiques, qui parurent de bonne heure, et faillirent réduire la religion aux proportions mesquines d'une philosophie peu durable. Quand la doctrine chrétienne se répandit, ceux des païens dont l'esprit était le plus cultivé, et qui sentaient le vide du

paganisme, éblouis de la lumière qui avait brillé au mont Golgotha, se prosternèrent et adorèrent; mais bientôt le doute leur vint; ils voulurent examiner, peser, mesurer leur foi; ils ne voulurent rien croire que ce que leur raison put leur démontrer, soumettant ainsi la parole de Dieu à la faiblesse de leur intelligence. Ils voulurent tout comprendre, tout expliquer, interpréter enfin l'Évangile (hérétiques d'interprétation), ou bien en prêcher un nouveau (hérétiques d'inspiration).

II. PROGRÈS DE L'ÉGLISE.

Cependant l'Église se fortifiait chaque jour, car il est de la nature de la vérité de grandir sous la persécution, d'ouvrir les rangs mêmes de ses ennemis pour s'y faire des partisans. Vers le milieu du deuxième siècle, la religion chrétienne occupe déjà une grande place dans l'empire, et ceux des empereurs qui ne sont point détournés du soin de leurs affaires par leurs folies ou par des guerres extérieures, s'aperçoivent bien de ses progrès. Plusieurs évêques sollicitent hautement la libre prédication; ils dressent des apologies, et les présentent aux empereurs. Adrien et Antonin rendirent même plusieurs édits favorables; mais le christianisme avait deux ennemis redoutables, la populace des villes et les professeurs de sagesse humaine. Si une guerre récente, une famine, une peste, avaient affligé l'empire; si une pluie excessive ou un dérangement des saisons avaient détruit les récoltes; si le Tibre débordait, si le Nil ne débordait point, tout un peuple en fureur s'écriait : *Les chrétiens aux lions!*

Mais si la populace faisait des martyrs, elle n'attaquait point cependant le christianisme. Les philosophes, plus habiles, se chargèrent de ce soin; c'était pour eux une affaire non-seulement de conscience, mais d'intérêt. Le paganisme s'était si honteusement dégradé, qu'il avait bien fallu le soutenir au moins par des croyances philosophiques. C'était un moyen de le recommander encore par une apparence de gravité aux classes élevées de la société romaine. De là le grand nombre de philosophes qu'on voit

apparaître au siècle des Antonins, et qui, malgré les railleries de Lucien, furent l'objet de la faveur de ces princes. Marc-Aurèle surtout se montra pour eux plein d'égards; il croyait que la morale humaine qu'il prêchait, et dont il traçait lui-même les préceptes dans son livre, suffisait pour régénérer le monde. Il ne comprenait pas qu'une véritable religion, c'est-à-dire une forte et énergique croyance, pouvait seule descendre assez bas dans le peuple pour attaquer le mal dans sa racine. Marc-Aurèle prodigua aux sophistes les trésors de l'empire; s'il avait eu moins de guerres à soutenir, son règne aurait été celui des philosophes. En retour, ceux-ci professèrent partout que la première règle de conduite pour un citoyen était de se conformer sans examen au culte de l'État, et qu'un petit nombre d'hommes seulement, d'une nature supérieure, pouvaient être initiés aux mystères de la philosophie. Pour faire impression sur le peuple, les philosophes s'entourèrent d'un certain attirail religieux, de devins, de magiciens; il y eut des prophéties, des oracles, de nouveaux sacrifices, tous les cultes contribuèrent pour orner le paganisme mourant de leurs cérémonies et de leurs mystères. Cependant tout cela ne suffisant pas, les philosophes se montrèrent intolérants, et Marc-Aurèle, leur chef, autorisa la quatrième persécution.

Le miracle de la légion fulminante arrêta quelque peu la persécution; mais elle recommença bientôt et s'étendit sur tout l'empire. Lyon fut surtout ensanglanté, et perdit son évêque, le vénérable Pothin.

Commode s'inquiéta peu de religion, Pertinax n'en eut pas le loisir; mais avec Septime Sévère, la persécution recommença. Ce prince, qui voulait établir un despotisme absolu, fut d'ailleurs entouré de Syriens, et, ayant peut-être dans les dieux une foi plus vive que ses prédécesseurs, il vit dans les chrétiens des ennemis politiques et religieux. Le despotisme veut que le silence règne autour de lui : il craint toute espèce de réunions, d'assemblées publiques ou secrètes. Les associations chrétiennes, déjà si nombreuses, inspiraient à Sévère des craintes comme empereur et comme

sectateur des divinités romaines ou syriaques. Il commença par Rome (199-204), où il défendit les assemblées illicites. Sur ces entrefaites, arriva la célébration des jeux séculaires. Toutes les fêtes religieuses du paganisme étaient naturellement suivies d'explosions de fureur et de haine contre les chrétiens. La savante Alexandrie se signala par sa cruauté. Presque tous les prêtres de cette Église furent massacrés ou contraints de s'enfuir.

Origène, tout jeune encore, fut seul chargé de continuer dans la ville les fonctions religieuses. Ce ne fut pas sans peine ni sans danger; car plusieurs fois il fut sur le point de recevoir la couronne du martyr. A Carthage, à Rome, à Lyon, la persécution fut vive aussi; mais le sang des martyrs était comme une semence féconde qui multipliait les chrétiens. L'orage passait, et la religion relevait la tête, plus forte et toujours plus pure.

L'Église jouit d'une paix précaire de vingt-quatre ans sous Macrin, Élagabal et Alexandre Sévère; mais sous le féroce et stupide Maximin, les souffrances recommencèrent.

Toutefois les plus sérieux ennemis du christianisme sont toujours les hérétiques. Ils sont nombreux au deuxième et au troisième siècle, et chaque jour leur nombre s'augmente; leur liste, s'il fallait la faire, serait longue et composée de noms bizarres. Indiquons seulement la secte des Marcionistes qui, pour expliquer la raison du mal, reconnaissent la coexistence de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Cette hérésie, la plus vivace de toutes celles qui s'élevèrent, soulevait d'importantes questions, et se perpétua de siècle en siècle à travers tout le moyen âge. Vers le même temps où naissait la secte des Marcionistes, Théodore de Byzance attaqua la divinité du Christ (146). Ainsi les deux grandes hérésies, le *Manichéisme* (doctrine des deux principes), et l'*Arianisme* (le Christ n'est qu'un homme), prirent naissance au milieu du deuxième siècle.

Lorsque l'Arabe Philippe monta sur le trône impérial, les chrétiens eurent quelque relâche; Origène écrivit même plusieurs fois au nouvel empereur, au nom de ses frères; et

la conduite de Philippe fit supposer qu'il était lui-même chrétien. Mais quand la révolte des légions de Mœsie eut forcé Decius de prendre la pourpre, ce vieux sénateur, qui conservait les traditions religieuses du sénat romain, persécuta ceux que son prédécesseur avait protégés.

Effrayé des maux de l'empire, de sa position précaire, Decius (250-252) crut que les dieux raffermiraient sa couronne, s'il rendait à leurs autels abandonnés les antiques honneurs dont ils étaient environnés dans des temps plus heureux. Ce ne fut partout l'empire que supplices, que martyres; et cette persécution fut la plus sanglante. Le christianisme, en effet, avait déjà pris assez de force, et comptait d'assez nombreux partisans, pour qu'il y eût entre lui et ses adversaires une lutte sérieuse et comme une guerre civile. Le paganisme, qui se sentait sérieusement menacé, et qui voyait la population des villes courir vers le nouveau dieu, combattait avec cruauté. Il était fort encore, car il avait pour lui la majorité des habitants de l'empire, l'armée et l'autorité publique. Cette tempête parut, durant quelque temps, devoir emporter le christianisme; mais si plusieurs désertèrent leur foi et méritèrent le surnom de *Lapsi*, beaucoup acceptèrent le martyre et fortifièrent par leur courage la foi chancelante de leurs frères. Carthage et Alexandrie se signalèrent surtout par leur cruauté. Origène, le grand docteur, confessa hautement, au milieu de tortures atroces et pendant plusieurs jours. Beaucoup aussi s'enfuirent à l'approche des persécuteurs, et allèrent fonder, dans les déserts, une Église qui ne vécut que dans les larmes, les austérités et les saintes méditations.

Sous Gallus et Valérien, l'Église fut tourmentée comme dans les temps les plus désastreux; les plus illustres victimes de cette époque sont saint Cyprien à Carthage, saint Denys à Paris. Gallien laissa reposer les chrétiens; mais Aurélien fit revivre les anciens édits. Cependant on vit sous ce prince le singulier spectacle d'un concile d'évêques, pacifiquement présidé par l'empereur, qui semble ainsi reconnaître un caractère public aux ministres du culte, et qui les laisse excommunier l'un d'entre eux, Paul de Samosate,

évêque d'Antioche. Au temps d'Odenat et de Zénobie, Paul remplissait plutôt les fonctions d'un magistrat civil que celle d'un évêque, préférant le titre de *ducenarius* à celui d'évêque; il avait adopté l'hérésie de Salessius et avait été déposé par les Églises d'Orient, mais Zénobie le maintint dans la maison épiscopale; enfin il fut, comme nous venons de le dire, excommunié par les évêques d'Italie et de Rome, après la prise de Palmyre. Ce fait montre la force et le nombre des chrétiens, et aussi la tolérance de l'empereur.

Enfin arriva l'ère des martyrs, ou la persécution de Dioclétien; nous en avons parlé au règne de ce prince [1].

Cette persécution, au reste, fut la dernière épreuve du christianisme. Après sa victoire sur Maxence, Constantin se déclara chrétien, et, par le célèbre édit de Milan (313), il assura aux fidèles la liberté de conscience. Dès ce moment le christianisme devient la religion de l'empire; désormais il n'a plus à craindre que les hérésies qui s'élèveront dans son sein. L'an 325, Constantin convoqua à Nicée la première assemblée générale de l'Église; c'est là que le code chrétien fut enfin rédigé.

CHAPITRE XXXV.

FIN DU RÈGNE DE CONSTANTIN. — CONSTANCE. — GALLUS. — JULIEN. — JOVIEN. — VALENTINIEN ET VALENS.

I. FIN DU RÈGNE DE CONSTANTIN.

Maintenant que nous avons dit quelle était, sous le double rapport civil et religieux, la situation de l'empire après l'établissement du despotisme monarchique fondé par Dioclétien et Constantin, nous pouvons reprendre la suite historique des faits; ils sont peu nombreux.

[1] Voyez chapitre XXX, page 420 et suiv.

Depuis sa victoire sur Licinius, Constantin n'eut de guerres à soutenir que contre les Goths et les Sarmates. Les premiers s'obligèrent à lui fournir un corps de quarante mille auxiliaires.

Les dernières années de Constantin furent malheureuses. Son fils Crispus, qu'il avait fait césar, fut accusé par sa belle-mère Fausta d'avoir voulu la corrompre. Constantin fit trancher la tête à son fils et enveloppa dans sa perte un grand nombre de courtisans. Peu de temps après, Fausta fut convaincue d'adultère, et Constantin la fit étouffer dans un bain chaud (326).

Deux ans avant sa mort, Constantin partagea l'empire entre ses trois fils, Constantin II, Constance et Constant. Ses deux neveux, Dalmatius et Annibalianus, reçurent, l'un le titre de césar, l'autre une grande partie de l'Asie Mineure, avec le titre de roi (335). Peu de temps après, Sapor II, roi de Perse, envoya redemander à l'empereur les provinces que Narsès avait autrefois cédées à Dioclétien. Constantin répondit qu'il irait lui-même porter réponse, et il se prépara à la guerre; mais il tomba malade dans un château voisin de Nicomédie, se fit baptiser par Euclès, évêque arien, et mourut quelques jours après, âgé de soixante-trois ans (337).

II. LES FILS DE CONSTANTIN.

Aussitôt après la mort de Constantin, une faction des grands excita l'armée à ne pas souffrir l'ordre établi par l'empereur défunt. D'abord les soldats déclarèrent qu'ils ne voulaient pour maîtres que les fils de Constantin. Dalmatius et Annibalianus furent arrêtés. Constance, par un serment solennel, leur promit la vie; mais bientôt, faisant courir le bruit que Constantin avait été empoisonné par ses frères et devait être vengé, il laissa les soldats juger et massacrer ses deux cousins. Cinq autres et les deux oncles de Constance, ainsi qu'Optatus, beau-frère de Constantin, et le préfet Ablavius, furent enveloppés dans ce massacre. Gallus et Julien échappèrent seuls. Après ce meurtre, les trois fils du dernier empereur se partagèrent

l'empire (11 sept. 337). Constantin II, l'aîné, eut la Gaule, l'Espagne et l'Angleterre; Constance, la Thrace et l'Orient; Constant, l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie occidentale.

Le roi de Perse, Sapor II, avait évité, tant que vécut Constantin, de déclarer la guerre à l'empire; mais sitôt qu'il apprit sa mort, il rompit les négociations artificieuses par lesquelles il avait arrêté les préparatifs du dernier prince, et commença les hostilités. La mollesse et la licence des troupes chargées de la défense de l'Asie lui promettaient de faciles succès; en effet (338), il s'empara aisément des premières villes de la Mésopotamie, et assiégea Nisibis. Une révolution survenue en Arménie, à la mort du vieux Tiridate, chrétien zélé et ami de l'empire, augmenta ses espérances. Les prêtres chrétiens furent chassés, et les villes ouvrirent leurs portes aux troupes de Sapor. Constance parvint, il est vrai, à rétablir Chosroès, fils de Tiridate; mais ce prince efféminé consentit, pour avoir la paix, à payer un tribut et à restituer aux Perses la riche province de l'Atropatène en Assyrie. La guerre ne cessa pas, durant tout le règne de Constance, de ravager cette province : les agiles cavaliers du roi de Perse vinrent un jour piller jusqu'aux portes d'Antioche; plus d'une fois aussi les armées se trouvèrent en présence, et neuf fois les Romains furent vaincus. La dernière bataille, celle de Singara, faillit être gagnée par eux (348); mais une poursuite imprudente, à laquelle ils se laissèrent entraîner, les livra sans défense aux archers persans. Quelque brillants que fussent ces succès, les Perses se virent toujours arrêtés par leur ignorance dans l'art des siéges. Dans l'espace de douze années, ils assiégèrent trois fois Nisibis, que défendait une nombreuse population animée par les exhortations de son évêque. Peut-être le vieux roi aurait-il fini par s'en emparer, si la nécessité de défendre les frontières orientales de Perse contre une formidable invasion des Massagètes, ne l'eût contraint de courir sur les bords de l'Oxus, et de conclure avec Constance une trêve également nécessaire aux deux rois.

Constance, en effet, avait besoin de tourner toute son

attention vers l'Occident. Trois ans s'étaient à peine écoulés depuis les partages de l'empire, que Constantin, mécontent de son lot, voulut que Constant lui cédât l'Afrique. Sur le refus qu'il essuya, il passa les Alpes, et se fit battre et tuer (mars 340) par les troupes de Constant, qui réunit à ses États ceux de son frère et périt bientôt aussi d'une mort violente. Son orgueil, son incapacité, encouragèrent la révolte de Magnence, qui se fit proclamer auguste. Les gardes gagnés lui prêtèrent serment. Constant voulut fuir; mais atteint au pied des Pyrénées par un corps de cavalerie, il fut massacré dans un temple (févr. 350). La Gaule et l'Italie reconnurent l'usurpateur. Les contrées guerrières de l'Illyrie obéissaient depuis longtemps à Vétranion, vieux général qui avait su se faire aimer par la simplicité de ses mœurs; il promit à Constance de l'aider contre le meurtrier de son frère, et ses légions le proclamèrent lui-même. Une fille de Constantin, la veuve d'Annibalianus, plaça le diadème sur la tête de Vétranion. La ressemblance de position le contraignit à faire alliance avec le nouveau maître des Gaules.

Tel était l'état des choses, lorsque Constance obtint une trêve de Sapor. Laissant à ses lieutenants le soin de veiller sur les provinces orientales, qu'il confia bientôt à son cousin Gallus, il marcha vers l'Europe, et rencontra en Thrace les ambassadeurs de Magnence et de Vétranion. Marcellinus, l'ancien comte des largesses de Constant, et le principal auteur de la révolte de Magnence, s'était chargé de l'ambassade. Pour toute réponse, Constance mit les députés aux fers. Cependant sa position était difficile. D'abord, à l'aide de négociations artificieuses, il parvint à se rendre maître de la personne de Vétranion; puis après une comédie jouée devant l'armée, il fit proclamer par elle la déchéance du vieux général, qui fut relégué à Pruse, où il vécut avec son ancienne simplicité (25 déc. 350). Par la réunion des légions d'Illyrie à son armée, Constance se vit en état de continuer avec énergie la guerre contre Magnence. Les deux adversaires se trouvèrent en présence dans les plaines de la basse Pannonie; pendant

tout l'été de 351, Magnence fut maître de la campagne, et son rival découragé fut contraint de demander la paix. Magnence, fier de son avantage, exigeait l'abdication de son rival : mieux valait pour celui-ci combattre. La défection du Franc Sylvanus, qui passa de son côté avec un corps nombreux de cavalerie, d'habiles dispositions, l'impétuosité de ses cataphractaires, lui donnèrent la victoire dans les plaines de Mursa (351). Magnence parvint à gagner l'Italie; il ne désespérait pas encore de défendre le passage des Alpes; mais la cruauté qu'il avait montrée pour apaiser la révolte de Népotien, le sang qu'il avait versé, le massacre de tous ceux qui avaient contracté la moindre alliance avec la famille de Constantin, lui avaient aliéné l'esprit de Rome et de l'Italie. Il survécut cependant près de deux ans à sa défaite; mais désespérant enfin de pouvoir résister, il se donna la mort (353).

Pendant que Constance était ainsi occupé en Occident, il avait fallu créer un césar pour les provinces d'Orient. Constance choisit Gallus. Gallus et son frère Julien étaient neveux de Constantin. Lors du massacre de la famille de l'empereur, ils avaient été soustraits à la fureur des soldats. Gallus avait alors douze ans et Julien six; ils furent relégués en Ionie, puis dans une forteresse voisine de Césarée; mais la faveur de l'empereur vint tout à coup les tirer de cette douce captivité (351). Constance, forcé de marcher vers l'Occident, revêtit de la pourpre Gallus, qui fixa sa résidence à Antioche. Gallus soutint mal son nouveau rôle; il avait pris dans sa prison une habitude de méfiance qu'il garda sur le trône. Constance lui avait donné pour diriger sa conduite des ministres de son choix; Gallus les fit massacrer dans une sédition populaire : c'était une insulte directe au chef de l'empire. Un député, que l'empereur lui envoya, fut plus maltraité encore. Peu après, Gallus fit déclarer les troupes et le peuple d'Antioche contre Constance; cependant il n'osa prendre le titre d'auguste, et attendit les événements. Constance effrayé rusa d'abord, et lui envoya des lettres pleines de témoignages d'amitié, puis il l'engagea à se rendre près de lui pour con-

férer sur leurs différends, et les terminer à l'amiable. Gallus se fia à ces lettres; mais quand il arriva en Pannonie, on l'arrêta au nom de Constance, on le dépouilla des insignes de sa dignité, et on l'enferma à Pola en Istrie, où quelque temps après il fut mis à mort (354).

III. JULIEN.

(360-363.)

Pendant cette tragédie, Julien, le dernier des descendants de Constantin, avait été conduit à Milan, où sa vie fut plus d'une fois exposée; mais, grâce à la faveur d'Eusebia, l'épouse de Constance, Julien évita toutes les embûches qui lui furent dressées, plaida sa cause devant Constance, et fut enfin renvoyé à Athènes (355). C'était un esprit froid et enthousiaste cependant, ami des lettres, des anciens souvenirs, des temps passés, de l'ancienne république. Nourri de la lecture d'Homère et de Platon, il avait pour eux un culte sincère, et acceptait leurs croyances; pour lui, les dieux d'Homère régnaient toujours, seulement il fallait corriger par une interprétation philosophique les crudités de la mythologie grecque : tout cela n'était qu'un symbole, et avec l'aide de Platon, l'on pouvait donner au paganisme cette moralité qui lui manquait, et avec laquelle le christianisme avait conquis le monde. Julien se rendit donc avec joie à Athènes, qui était toujours le centre littéraire de l'empire romain; il s'y forma à l'éloquence et à ces vertus stoïciennes qu'il montra plus tard.

Cependant le moment approchait où il allait sortir de l'obscurité. Constance avait besoin d'un appui, d'un lieutenant; grâce à l'impératrice Eusebia, il fut résolu que Julien recevrait le titre de césar, et gouvernerait les contrées transalpines. Julien était alors âgé de vingt-cinq ans, il reçut la pourpre avec douleur; et sans nier entièrement son ambition, on peut croire qu'il eut quelques regrets de quitter la vie tranquille d'Athènes. Il fallut cependant arriver à Milan, où Constance le proclama césar devant les troupes. Aussitôt après la cérémonie, on l'envoya en Gaule, où la

défiance de l'empereur le suivit. Autour de lui étaient les agents de Constance ; toute sa conduite avait été tracée à l'avance, et de minutieuses instructions réglaient jusqu'au service de sa maison. Mais bientôt le jeune césar se montra un habile général et acquit une importance que Constance ne tarda pas à lui envier. Quand Julien arriva dans la Gaule, elle était impitoyablement dévastée pas les Germains : quarante-cinq villes florissantes avaient été saccagées. Les barbares, regardant le pays comme conquis, s'établissaient déjà sur les bords du Rhin ; les Alamans campaient en Gaule, dans la Germanie Supérieure, et les Francs occupaient la Belgique. Toutes les villes ouvertes de la Gaule septentrionale étaient abandonnées ; ce qui restait de soldats, mal payés, sans provisions, sans armes, sans discipline, tremblait au seul nom des barbares.

Dissiper ce chaos, c'était une rude tâche pour un élève de Platon ; cependant il se mit hardiment à l'œuvre. D'abord il rappela parmi ses soldats la tempérance, la discipline et le courage, dont lui-même donnait l'exemple. Une première action contre les Alamans lui réussit mal ; il fut plus heureux une seconde fois ; mais l'hiver le chassa des bords du Rhin, et il se retira vers Sens. La seconde campagne réussit mieux ; il ne tint pas du reste à l'un des généraux de l'empereur que son lieutenant ne restât au milieu des barbares. Barbation, qui devait seconder par une puissante diversion les opérations de Julien, fit retraite tout à coup, et le laissa exposé aux efforts de sept rois barbares. Julien n'avait que treize mille soldats à opposer à leurs trente-cinq mille hommes ; mais la glorieuse bataille de Strasbourg le tira de danger et fonda sa réputation. Six mille Alamans furent tués ; et Chnodomar, le plus brave de leurs rois, fut pris. Les provinces du haut Rhin étaient délivrées ; mais les Francs occupaient toujours les parties inférieures du fleuve. Trois mois après la victoire de Strasbourg, Julien, en retournant dans ses quartiers d'hiver, rencontre un corps assez considérable de Francs, qui, le croyant encore bien loin, ravageaient les bords de la Meuse : incapables de lui tenir tête en rase campagne, ils se réfugièrent dans deux forts voisins

du fleuve, y résistèrent deux mois, et ne crurent pas se déshonorer en se rendant enfin à Julien. C'étaient les premiers prisonniers faits sur cette nation, qui s'était constamment imposé la loi de vaincre ou de mourir. Julien les envoya à Constance, qui les incorpora dans les troupes de l'empire comme autant *de remparts inexpugnables*.

Julien revint ensuite achever, dans sa *chère Lutèce*, l'hiver de 358; puis se remettant en campagne vers le printemps, il défit successivement les Saliens et les Chamaves, passa le Rhin à diverses reprises, construisit plusieurs places fortes au delà de ce fleuve, mit pour condition à la paix que sollicitaient les Alamans la reddition de tous les prisonniers romains qu'ils avaient encore en leur pouvoir; et, après avoir recouvré ainsi vingt mille légionnaires, revint à Paris en 360.

A cette époque, Constance, que les succès de Julien inquiétaient vivement, et qui d'ailleurs venait d'essuyer quelques échecs dans la guerre contre les Perses, fit porter au jeune césar l'ordre de lui envoyer sans retard l'élite de ses troupes. Julien se préparait à obéir; mais quand il communiqua à son armée la volonté de l'empereur, officiers et soldats ne lui répondirent que par un morne silence. La nuit venue, ils éclatent en murmures, se soulèvent en masse, assiégent le palais du césar, brisent les portes, le proclament auguste, et malgré ses refus obstinés, que tout porte à croire sincères, le forcent à accepter l'empire.

Peu de jours après cet événement, Julien envoie une ambassade solennelle à Constance, pour l'informer de la violence qui vient de lui être faite. Tout en protestant de sa fidélité, il l'invite à éviter une guerre civile en sanctionnant le vœu irrésistible de l'armée. Constance refusa de recevoir l'ambassade, qui le trouva à Césarée; mais il chargea le questeur Léonas de porter à Julien une lettre menaçante dans laquelle il lui ordonnait de déposer le diadème, révoquait les principaux officiers sous ses ordres, et les remplaçait par d'autres. Léonas, admis devant Julien, lui lut la lettre de son maître; mais quand il en vint au passage où celui-ci se vantait d'avoir tenu lieu de père à Julien orphelin, et le

taxait d'ingratitude, le jeune empereur l'interrompit en s'écriant « : Si j'étais orphelin, comment l'étais-je devenu ? « Est-ce au bourreau de mon père et de toute ma famille à « m'en faire le reproche ? La plaie est saignante! Veut-il encore « l'irriter ? » Quand vers la fin de la lettre Julien entendit que Constance lui ordonnait de renoncer à l'empire : « Je « suis prêt à renoncer au pouvoir, dit-il, si ceux de qui je « le tiens veulent y consentir. » A ces mots, les acclamations du peuple et des soldats lui confirmèrent le titre d'auguste.

En attendant le succès d'une seconde ambassade qu'il envoya à Constance, Julien passa encore une fois le Rhin, dompta les Attuaires, qui faisaient des incursions dans les Gaules, répara toutes les places frontières, et s'empara de Vadomar, roi des Alamans, que Constance avait, par de secrètes intrigues, armés contre son compétiteur, afin de l'affaiblir et de pouvoir ensuite l'écraser avec les forces réunies de l'empire. Puis, achevant la soumission des barbares, il leur fit jurer une paix qu'ils ne furent pas tentés de rompre.

Déconcerté par ces nouveaux succès, Constance voulut ou tenter un dernier effort sur l'esprit de Julien, ou pousser à bout sa patience; il députa vers lui l'évêque Épictète, qu'il chargea de lui offrir seulement la vie sauve dans le cas où il abdiquerait. Et c'était à Julien, maître des Gaules, de la Bretagne, de l'Espagne, disposant d'une armée nombreuse, aguerrie par cinq années de combats et de succès, que l'on osait faire une pareille offre! Le jeune auguste n'hésite plus; il harangue ses troupes, et se met en marche pour aller combattre Constance.

« [1] Dans le moment où l'empire courait aux armes, quand lui-même s'abandonnait aux chances les plus périlleuses, Julien trouva dans son esprit assez de calme pour écrire aux Athéniens une longue lettre explicative de sa conduite : il veut que tous les Grecs apprennent par eux les motifs de

[1] Nous empruntons tout le passage renfermé entre guillemets à l'*Histoire de la destruction du paganisme*, par M. Arthur Beugnot. Jamais jusqu'ici Julien n'avait été apprécié avec une critique plus éclairée et plus sûre, avec plus d'impartialité et de talent que dans cet écrit également remarquable par la vigueur du style, par l'étendue des connaissances, et par l'importance des résultats.

sa conduite. Athènes, qui ne pèse plus rien dans la balance politique, mais à laquelle il reste la gloire de son nom et les idées de suprématie littéraire qui s'y rattachent, demeure encore assez présente à son esprit pour qu'il ait besoin de se justifier auprès d'elle du reproche d'ingratitude : ce fait peint le caractère de Julien.

« La cause de Constance devait être mal défendue. Les païens répétaient que ce prince, abandonné par son génie tutélaire, allait bientôt périr. Quant aux chrétiens, ils auraient soutenu mollement cet empereur dévoué à l'hérésie; mais la Providence prévint un conflit, et Constance mourut quand les deux religions allaient vider leur querelle sur un champ de bataille (361). Tout l'empire reconnut Julien pour maître, et, après un exil de plus de quarante ans, le paganisme remonta sur le trône.

« Peu de princes ont été soumis à des jugements plus divers que Julien; l'opinion des historiens sur cet empereur a subi de telles variations que l'on conçoit difficilement qu'un même homme ait pu servir d'original à des portraits si différents.... La victoire du christianisme a rendu Julien plus odieux aux chrétiens et plus cher aux incrédules qu'il ne le mérite. Pour apprécier avec équité son retour à une religion dont il avait été séparé par une volonté autre que la sienne, il faut fixer son attention sur ce que les lois de l'empire, ses traditions et ses mœurs défendaient ou permettaient dans les matières religieuses; car on ne peut pas juger la conduite d'un prince par les résultats qu'elle aurait pu avoir dans un avenir qui ne s'est pas réalisé, sans changer l'ordre naturel des idées, sans transporter certains sentiments au milieu d'un temps qui leur était étranger, sans commettre un anachronisme qui, pour être habituel chez les historiens, n'en paraît pas moins opposé à la justice et à la vérité.

« Lorsque Constantin étendit jusqu'aux chrétiens la liberté des cultes, il fit non-seulement une chose juste et courageuse, mais une chose que les traditions nationales autorisaient. On avait pu dépouiller les chrétiens de la liberté de conscience, mais non pas empêcher que cette liberté

eût toujours subsisté dans la république. Ce principe approuvé par les mœurs romaines, et que Constantin remettait seulement en lumière, tout le monde était appelé à en jouir; et si l'empereur, comme premier magistrat de la république, devait respecter le culte national, comme individu, il pouvait suivre librement l'impulsion de sa conscience. Qui, dans la république, aurait été lui contester un droit dont le moindre citoyen jouissait : celui de passer du paganisme au christianisme et réciproquement, quand chacun pouvait en quelque sorte essayer des deux religions et ne fixer son choix sur aucune? Julien paraît; il use à son tour du droit commun, et déserte une religion qui n'était pas celle de ses pères et dans laquelle l'avait fait élever un prince regardé à tort ou à raison comme l'assassin de sa famille, qui était bien certainement celui de son frère, et contre lequel il venait d'arborer le signe de la révolte. Il revient à un culte encore suivi par le plus grand nombre de ses concitoyens, et dont l'influence sur les mœurs et les opinions de son époque ne sera mise en doute par personne. Ainsi que Constantin, il se décide pour ce qu'il croit la vérité, et n'impose à aucun citoyen l'obligation de suivre son exemple. Cette conduite blesse-t-elle les lois, les traditions ou les usages de l'empire? Non assurément. Elle menaçait le christianisme! Mais aucune loi ne déclarait le christianisme religion de l'État: aucune loi ne portait que l'empereur serait choisi dans les rangs des chrétiens. Julien était aveuglé par les préjugés d'un esprit trop préoccupé pour apercevoir le point lumineux vers lequel le monde se dirigeait; il se trompa, et errer en semblable matière, quand on tient dans ses mains les destinées d'un empire, est un grand malheur sans doute : mais les Romains savaient que Julien, en revenant à la religion païenne, usait d'un droit proclamé par Constantin, et dont le christianisme ne pouvait pas revendiquer seul le privilége. Il est donc permis de condamner Julien; mais si nous supposions que les contemporains l'ont jugé de la même manière que nous, nous commettrions une grave erreur.

« S'il a persécuté les chrétiens, s'il a voulu restituer par

des moyens violents à l'ancien culte sa suprématie, nulle excuse ne peut être alléguée en sa faveur; car cette liberté de conscience invoquée souvent par lui, il l'aurait foulée aux pieds, et les noms d'apostat et de parjure lui conviendraient réellement. Examinons donc la conduite de ce prince, et n'oublions pas que pendant un règne de moins de dix-huit mois, dont une partie fut employée à sa malheureuse expédition contre les Perses, il ne put faire ni tout le bien ni tout le mal qu'on lui a attribué. Souvenons-nous aussi que ce souverain auquel les chrétiens ont prêté de si vastes projets, tant de vues profondes, de ruse et de finesse, mourut avant d'avoir achevé sa trente-deuxième année.

« Un citoyen de Bérée avait déshérité et chassé de chez lui son fils, parce que ce jeune homme s'était laissé entraîner vers le paganisme; Julien fit appeler le père et lui adressa ces paroles : « Laissez à votre fils la liberté de suivre « une autre religion que la vôtre, comme je vous laisse, à « vous, la faculté d'en suivre une autre que la mienne, « bien qu'il ne me soit que trop aisé de vous l'ôter [1]. »

« Le comte Julien, oncle de l'empereur, demandait à ce prince de faire rendre à une secte de chrétiens des églises qu'on leur avait enlevées; Julien répondit : « Je n'ai « point fait fermer ces églises; mais je ne les ferai point « rouvrir [2]. »

« Il écrivait à Artabius [3] : « Par les dieux ! je ne veux « pas qu'on fasse mourir les Galiléens, ni qu'on les frappe « injustement, ni qu'on les maltraite en quelque manière « que ce soit; mais je veux absolument qu'on leur préfère les « adorateurs des dieux. Peu s'en faut que la folie des Galiléens n'ait tout perdu; la bonté des dieux nous a sauvés. « Il est donc juste d'honorer les immortels et de distinguer « les personnes et les villes qui les honorent. »

« On lit dans une lettre de Julien à Écébole [4] : « J'ai

[1] Théodoret, III, 15.
[2] Ibid., c. q.
[3] Ep. VII, p. 10.
[4] Ep. XLIII, p. 82.

« résolu d'user de douceur et d'humanité envers tous les « Galiléens, et de ne pas souffrir qu'aucun d'eux soit nullement violenté, traîné aux temples, forcé par de mauvais « traitements de faire quelque chose qui soit contraire à sa « façon de penser. »

« On lit encore dans le préambule d'un édit qu'il adresse aux habitants de la ville de Bostres[1] : « Je m'imaginais que les chefs des Galiléens reconnaîtraient qu'ils m'ont plus « d'obligation qu'à mon prédécesseur. Sous son règne plu- « sieurs d'entre eux ont été bannis, persécutés, emprison- « nés; on a même égorgé des peuples entiers de ceux que « l'on nomme hérétiques.... Sous le mien le contraire est « arrivé. J'ai rappelé les bannis et rendu tous les biens con- « fisqués.... Nous ne souffrons pas que l'on traîne personne « aux autels; et nous déclarons que si quelqu'un, par son « propre choix et de son bon gré, veut participer à nos liba- « tions et à nos lustrations, il doit avant toutes choses offrir « des sacrifices d'expiation et se rendre les dieux favorables : « tant nous sommes éloignés d'avoir seulement la pensée « d'admettre à nos saints sacrifices aucun des impies, à « moins qu'il n'ait purifié son âme par de ferventes prières, « et son corps par des expiations favorables. »

« Peut-on croire que Julien ait cherché à entraver l'exercice du culte chrétien, quand nous l'entendons dire : « Qu'ils « se réunissent autant qu'il leur plaira, et qu'ils récitent leurs « prières[2]? » Il résume en quelque sorte tout son système par ces mots : Μηδεὶς ἐναντιούσθω μηδὲ ἀδικείτω[3]. Il veut maintenir la paix dans la société, afin que chacun puisse poursuivre, sans troubler l'État, le triomphe de ses doctrines. Si, dans certains endroits, les païens violentèrent les chrétiens, entravèrent l'exercice du culte, et changèrent les églises en temples[4], de tels actes n'avaient pas l'approbation même secrète de Julien.

« Je pourrais multiplier les citations : toujours l'on ver-

[1] Ep. LII, p. 98.
[2] Ibid., p. 100.
[3] Ibid., p. 101.
[4] Theodoret, III, 7.

rait dans Julien un prince qui, avec une croyance différente, suivait une ligne de conduite absolument semblable à celle de Constantin. Le langage même des deux empereurs ne diffère pas; « Que chacun adopte, dit Constantin, ce « qu'il jugera à propos. » — « Je ne veux pas souffrir, dit « Julien, qu'aucun Galiléen soit forcé de faire quelque chose « contraire à sa façon de penser. » De part et d'autre, même respect pour la liberté de conscience, mais faculté donnée à tout le monde, et par conséquent au souverain, d'user de cette liberté selon le vœu de sa conscience.

« Que les historiens ecclésiastiques, que les légendaires du moyen âge placent Julien à la suite des persécuteurs de l'Église; qu'ils lui attribuent froidement d'abominables forfaits[1], on le conçoit : ils écrivaient sous l'influence d'idées convenues, et admettaient sans contrôle des assertions dictées par le dépit et la terreur, produits naturels de la réapparition inattendue du paganisme sur le trône impérial. Mais il est permis aujourd'hui de suivre une autre voie, et de ne pas juger ce prince sur les projets qu'on lui prête. A l'époque où régnait Julien, le christianisme pouvait encore être combattu, mais non plus persécuté.

« Toutefois mon intention étant, non de faire un panégyrique de Julien, mais de présenter un portrait de ce prince, qui ait, à défaut d'autre mérite, celui de l'exactitude, je dirai que l'on trouve dans la vie de Julien un acte qui n'admet aucune justification. Il ne s'agit pas de certains actes de rigueur auxquels la turbulence des chrétiens le força de recourir, et que l'on a, sans motifs, transformés en une persécution régulière plus courte, mais non moins acharnée que celle de Dioclétien : je veux parler d'une loi qu'il publia en 362, pour interdire aux chrétiens la faculté d'enseigner la rhétorique et les belles-lettres[2]. Voilà où fut conduit, par son dévouement irréfléchi pour la secte des sophistes, un prince ami sincère de la liberté des cultes.

« ... Cette infraction à la tolérance religieuse est grave sans doute, quoiqu'elle ne justifie pas toutes les impréca-

[1] Theodoret, III, p. 27.
[3] Amm. Marc. XXII, 10 — Jul., Ep. XLII, p. 78.

tions des chrétiens; mais c'est un devoir de reconnaître qu'elle est la seule faute de ce genre à laquelle Julien se soit laissé entraîner; il paraît même avoir accordé aux chrétiens la faculté d'écrire contre lui. Apollinarius en usa, et l'empereur, loin de s'en irriter, dit simplement : « J'ai « lu, j'ai compris, j'ai blâmé [1]. » Sa politique tout entière ne peut donc être jugée sur ce fait unique; et, si l'on consent à l'isoler des autres actes du règne de ce prince, on restera convaincu que Julien, à l'exemple de ses prédécesseurs, respecta la liberté des cultes.

« Les chrétiens ne pouvaient pas lui savoir gré de ce respect, puisque toutes les entraves légales s'étaient déjà abaissées devant eux; jugeant donc moins le fait que l'intention, ils regardèrent Julien comme un ennemi d'autant plus redoutable qu'il savait se contraindre, et chargèrent sa mémoire d'une infinité de crimes qu'il n'aurait pas même eu le temps de commettre si l'intolérance et la cruauté avaient été les vices de son caractère. »

Mais reprenons le fil des événements. Le premier soin de Julien, quand il se vit paisible possesseur du trône, fut de créer à Chalcédoine un tribunal chargé de juger avec impartialité les délateurs qui avaient causé tous les maux du règne précédent; mais les coupables seuls ne furent pas atteints, et plus d'un innocent, soupçonné d'être l'ennemi du prince, fut frappé par des juges empressés de témoigner leur zèle pour le nouveau maître. Il s'occupa ensuite de réformer les abus de la cour, où l'on comptait mille officiers de bouche, autant de barbiers et un plus grand nombre d'échansons. L'abolition de toutes ces charges inutiles lui permit de réduire les impôts d'un cinquième. Tout le luxe et tout le faste fut réservé pour les cérémonies d'un culte dont le rétablissement lui tenait d'autant plus à cœur, qu'il attribuait sans doute à la décadence de ce culte l'affaiblissement chaque jour plus sensible de l'empire. Superstitieux à l'excès, et attendant de ses dieux le retour de l'antique puissance de Rome, il sacrifiait à tout propos, et remplissait avec un soin minutieux les fonc-

[1] Sozomène, V, 17.

tions de souverain pontife, inséparables de la dignité impériale, non toutefois sans s'exposer aux sarcasmes des païens eux-mêmes. Par suite de sa tolérance religieuse, et sans doute aussi en haine des chrétiens, il protégea les Juifs, et voulut que le temple de Jérusalem fût rebâti. Mais les travaux commencés pas son ordre furent interrompus par un tremblement de terre, accompagné d'éruptions volcaniques, qui se fit ressentir à la même époque dans l'Asie Mineure à Nicée, à Nicomédie, et même à Constantinople.

A peine Julien avait-il passé six mois à Constantinople, qu'il se mit en marche pour aller faire la guerre aux Perses. Son entrée à Antioche fut signalée par des actes de clémence. Tourné en ridicule par les habitants de cette ville, qui ne lui pardonnaient ni sa longue barbe de philosophe ni sa simplicité presque cynique, il s'en vengea en homme d'esprit par une satire intitulée le *Misopogon*, où il fronde à son tour les mœurs corrompues et la frivolité de ses adversaires. Arrivé à Circesium, où était le tombeau de Gordien le Jeune, il reçut une lettre de Salluste, préfet des Gaules et son ami, qui le conjurait, au nom des dieux, de ne point entrer sur le territoire des Perses, et lui annonçait que la campagne serait funeste; que tous les oracles et les aruspices consultés défendaient cette entreprise hasardeuse.

Mais Julien, malgré sa foi aveugle aux aruspices et aux oracles, avait résolu de venger le nom romain si souvent humilié par les Perses. A la tête de trente-cinq mille hommes, plein de confiance dans la valeur de ses troupes, dans sa propre expérience et dans l'appui des dieux, il pénètre en Assyrie, emporte d'assaut Pirisabore, place importante, et pénètre jusqu'à Ctésiphon; mais, jugeant qu'il ne pourrait s'en emparer avant l'arrivée des renforts qu'il attendait sous la conduite de Procope, il marche à leur rencontre en suivant les bords du Tigre; puis, par des routes qu'il ne connaissait pas, il s'enfonce dans les terres après avoir brûlé sa flotte. Harcelé sans cesse par l'ennemi, et manquant de vivres, il prend le parti de se replier sur la Corduène, province alors dépendante de l'empire, au midi de

l'Arménie. Dans cette retraite forcée, il gagne une bataille contre les Perses, qui le poursuivaient avec opiniâtreté; cinq jours après, un nouvel engagement a lieu, et la victoire allait encore rester aux Romains, quand Julien est tout à coup mortellement blessé. Rapporté dans sa tente sur son bouclier, il reçoit les secours d'Oribase, son médecin et son ami. Là, couché sur une peau de lion, entouré de ses amis en larmes, il montre une fermeté d'âme et une tranquillité que la conscience de la vertu peut seule donner. Ammien Marcellin, présent à cette scène, nous a conservé les dernières paroles de Julien. Nous les rapportons ici, parce que l'empereur, l'homme et le citoyen s'y montrent à nu dans une noble simplicité. Le jugement qu'on prononce sur soi-même avec tant de calme, dans un moment aussi solennel, est d'une haute importance morale.

« Amis, dit-il, la nature me redemande ce qu'elle m'a « prêté; je le lui rends avec la joie d'un débiteur qui s'ac« quitte, et non point avec la douleur ni les regrets que la « plupart des hommes croient inséparables de l'état où je « suis. La philosophie m'a convaincu que l'âme n'est vrai« ment heureuse que lorsqu'elle est affranchie des liens du « corps, et qu'on doit plutôt se réjouir que s'affliger, lorsque « la plus noble partie de nous-mêmes se dégage de celle qui « la dégrade et l'avilit. Je fais aussi réflexion que les dieux « ont souvent envoyé la mort aux gens de bien comme la « plus grande récompense dont ils pussent couronner la « vertu. Je la reçois à titre de grâce. Ils veulent m'épar« gner des difficultés qui m'auraient fait succomber sans « doute, ou commettre quelque action indigne de moi. « Je meurs sans remords, parce que j'ai vécu sans crime, « soit dans le temps de ma disgrâce, lorsqu'on m'éloignait « de la cour, et que l'on me confinait dans des retraites « obscures et écartées, soit depuis que j'ai été élevé au pou« voir suprême. J'ai respecté la puissance dont j'ai été re« vêtu, comme une émanation de la puissance divine. Je « crois l'avoir conservée pure et sans tache, en gouvernant « avec douceur les peuples confiés à mes soins, en ne dé« clarant ni ne soutenant la guerre que pour de bonnes

« raisons. Si je n'ai pas réussi, c'est que le succès ne dépend
« en dernier ressort que du bon plaisir des dieux. Persuadé
« que le bonheur des sujets est la fin unique de tout gou-
« vernement équitable, j'ai détesté le pouvoir arbitraire,
« source fatale de la corruption des mœurs et de la ruine
« des États. J'ai toujours eu des vues pacifiques, vous le
« savez; mais aussitôt que la patrie m'a fait entendre sa
« voix et m'a commandé de courir aux dangers, j'ai obéi
« avec la soumission d'un fils aux ordres absolus d'une mère.
« J'ai considéré le péril d'un œil fixe : je l'ai affronté avec
« plaisir. Je ne vous dissimulerai point qu'on m'avait prédit,
« il y a longtemps, que je mourrais d'une mort violente.
« Ainsi je remercie la Puissance éternelle de n'avoir pas
« permis que je périsse ni par une conspiration, ni par les
« douleurs d'une longue maladie, ni par la cruauté d'un
« tyran. J'adore sa bonté de ce qu'elle m'enlève du monde
« par un honorable trépas, au milieu d'une course glorieuse,
« puisque à juger sainement les choses, c'est une lâcheté
« égale de souhaiter la mort lorsqu'il serait à propos de
« vivre, et de regretter la vie lorsqu'il est temps de mourir.
« Mes forces m'abandonnent; je ne puis plus vous parler.
« Quant à l'élection d'un empereur, je n'ai garde de pré-
« venir votre choix. Le mien pourrait mal tomber, et per-
« drait peut-être, si on ne le suivait pas, celui que j'aurais
« désigné. Mais, en bon citoyen, je souhaite d'être remplacé
« par un digne successeur. »

Bientôt sentant sa fin prochaine, il fit approcher les philosophes Priscus et Maxime, s'entretint avec eux de la nature et de l'immortalité de l'âme, et mit tant de chaleur dans cet entretien que sa plaie se rouvrit. Alors, comme sa respiration devenait embarrassée, il demanda de l'eau fraîche, la but, et expira aussitôt dans la trente-deuxième année de son âge.

IV. JOVIEN.

(363-364.)

Ce fut le 26 juin 363 que mourut Julien; avec lui finit

la race de Constantin. Depuis l'élection de Dioclétien, l'empire ne s'était pas vu dans un pareil embarras. L'armée, privée d'un chef habile, était comme abandonnée au milieu des barbares. Il fallut se presser de nommer un empereur. A la chute du jour, tous les généraux se réunirent pour l'élection d'un nouveau chef. La place était dangereuse; cependant deux factions se formèrent : l'une, de ce qui restait d'amis ou d'officiers de la famille de Constantin; l'autre, des amis de Julien, sous la direction des deux Gaulois Dagalaïphus et Nevitta. Les talents supérieurs de Salluste réunirent cependant toutes les opinions contraires; mais Salluste refusa. Une voix nomma Jovien; c'était le premier des *protecteurs*. Les gardes qui entouraient la tente du conseil le saluèrent à haute voix, et leurs acclamations, répétées par l'armée entière, rendirent l'hésitation des chefs impossible. La plus grande recommandation de Jovien, c'étaient les talents de son père le comte Varronien. C'était un homme d'un mérite médiocre, mais à qui Julien avait confié, bien qu'il professât le christianisme, l'une des plus hautes charges de la cour.

Les premiers ordres donnés par Jovien furent de continuer la retraite; mais chaque jour elle devenait plus difficile. La nouvelle de la mort de Julien avait rempli Sapor de confiance. Croyant n'avoir plus qu'à écraser une armée sans chef et découragée, il fit à l'instant attaquer son arrière-garde; les joviens et les herculiens furent écrasés. Cependant l'armée romaine se retourna contre les Perses, combattit avec sa valeur habituelle tout un long jour d'été, et sur le soir arriva à Sumara, sur les bords du Tigre. Il n'y avait plus de vivres dans l'armée, plus de provisions; les soldats demandaient à franchir le fleuve. Jovien voulut les en détourner. Cédant cependant à leurs instances, il consentit à essayer ce passage dangereux. A l'entrée de la nuit, quelques hommes choisis traversèrent le fleuve à la nage et prirent poste sur l'autre rive. Le lendemain on commença la construction d'un pont de bateaux. Les Romains étaient occupés à ces travaux, lorsque leur courage fut relevé par des bruits de paix qui se répandirent tout à coup. La

présomption de Sapor était passée, car il voyait qu'il avait perdu ses meilleurs généraux et presque tous ses éléphants, et qu'une nouvelle lutte avec une armée désespérée serait peut-être dangereuse; il préféra faire acheter la paix aux Romains. Le Suréna parut dans le camp de Jovien, et déclara que Sapor ne refuserait pas la paix. L'empereur fut contraint par son conseil d'accepter cette offre, et il envoya Salluste et Arintheus pour traiter des conditions. Les Perses par leurs hésitations firent perdre quatre jours entiers, espérant que les Romains consumeraient ce qui leur restait de vivres. Si Jovien eût été hardi, il aurait continué sa marche, et avant l'expiration des quatre jours, il aurait pu atteindre un lieu sûr; mais il attendit que Sapor lui signifiât ses volontés, elles étaient humiliantes pour Rome. Les cinq provinces transtigritanes furent rendues à la Perse; Nisibis, Singara et le château des Maures furent démembrés de l'empire. Une dernière condition fut que les Romains abandonneraient pour toujours l'Arménie, position avantageuse pour attaquer les Perses, et qui faisait éviter de prendre les plaines si fatales à Crassus et à Antoine.

Une paix de trente ans fut ratifiée par des cérémonies religieuses, et on se donna réciproquement des otages. Ce qui avait engagé Jovien à signer ce traité honteux, c'est qu'il avait hâte de regagner la Mésopotamie et la Syrie, où Procope, à la tête d'une armée nombreuse, pouvait vouloir prendre pour lui l'héritage de Julien.

Le passage du Tigre coûta aux Romains autant qu'une grande bataille. Ils continuèrent leur marche à travers la Mésopotamie, et furent contraints de traverser un désert où il n'y avait ni sources ni verdure. A l'approche du château d'Ur, ils rencontrèrent un petit convoi de provisions qui apportait la nouvelle que Sébastien et Procope acceptaient l'élection du nouvel empereur. A Tilsaphata, ces deux généraux vinrent lui amener les restes d'une armée florissante. Cependant lorsqu'on apprit le traité conclu par Jovien, tous les esprits furent indignés. On crut quelque temps que l'empereur reviendrait sur ses promesses. La conduite de l'ancien sénat romain en pareille circonstance

semblait pouvoir justifier un parjure; mais Jovien ne se sentait pas le courage de manquer à sa parole. En vain les habitants de Nisibis, qui avaient soutenu trois fois les assauts de l'armée persane, demandèrent à défendre eux-mêmes leurs murailles, Jovien fut inflexible et prononça peine de mort contre quiconque n'aurait pas quitté la cité avant trois jours. Les habitants de Nisibis furent transportés dans la ville d'Amida.

Cependant le corps de Julien suivait l'armée; Jovien, pour enlever à Procope le commandement de ses troupes, lui ordonna de protéger le convoi qui de Nisibis s'achemina sur Tarse, en Cilicie, où furent déposés les restes de l'empereur défunt. Tout le règne de Jovien se borna à cette retraite désastreuse et à un édit de tolérance universelle qu'il publia. Il n'en fallut pas davantage pour achever le paganisme; car n'étant plus soutenue par l'empereur lui-même, l'ancienne religion, un moment réhabilitée, tomba pour toujours.

Après s'être arrêté six semaines à Antioche, Jovien se remit en route; mais une mort subite l'arrêta en Bithynie, huit mois après son élection.

V. VALENTINIEN, en Occident,

(364 — 375)

et

VALENS, en Orient.

(364 — 378.)

Le trône resta vacant pendant dix jours, au bout desquels tous les officiers se réunirent. On offrit d'abord la couronne au vieux Salluste, qui refusa une deuxième fois; ensuite à son fils, pour lequel il refusa également ce dangereux honneur. L'on était incertain sur qui tomberait le choix de l'armée; mais sitôt que le nom de Valentinien fut prononcé, il fut salué unanimement pour empereur par Salluste lui-même.

Valentinien était né dans la province de Pannonie;

c'était un habile soldat, un homme probe, austère, mais dont la sévérité ne se renfermait pas toujours dans des limites légitimes. Le jour où il fut présenté à l'armée, les soldats voulurent l'obliger à se choisir un collègue; montant aussitôt sur son tribunal : « Il n'y a qu'un instant, « dit-il, qu'il était encore en votre pouvoir de me laisser « dans ma condition privée; mais puisque vous m'avez « jugé digne de l'empire, c'est à moi à veiller sur les des- « tinées de la république. Je sais que je suis trop faible pour « le pesant fardeau dont vous m'avez chargé; mais le « choix d'un collègue demande de longues réflexions, et « ce soin m'appartient. » Il y avait longtemps que les troupes n'avaient entendu un pareil langage; elles reconnurent qu'elles s'étaient donné un maître. Peu de jours après, Valentinien proclama le collègue qu'il s'était choisi. C'était son frère Valens; il lui laissa l'Orient, et prit pour lui l'Occident. Après une réforme sévère de l'administration, Valentinien partit pour résider à Milan, Valens resta à Constantinople. La révolte de Procope, ce parent de Julien, dont Jovien avait redouté les prétentions, et qui profita d'une absence de Valens pour se faire proclamer à Constantinople, ne troubla que peu d'instants la tranquillité de l'Orient; sa tête, bientôt apportée à Valens, lui annonça la fin d'une révolte dangereuse, car Procope s'appuyait sur tous les anciens amis de Julien et principalement sur les cohortes gauloises (mai 366).

Le règne des deux frères fut marqué par une persécution d'une espèce nouvelle. La croyance à la magie s'était fort répandue dans ces derniers temps où le paganisme mourant avait eu recours à tous les moyens pour frapper l'imagination populaire. Valentinien et Valens poursuivirent avec cruauté ce prétendu crime; les prisons regorgèrent de captifs, et les tribunaux de Rome et d'Antioche se virent encombrés d'accusés de tout rang et de tout âge. Valens était cruel par peur et par lâcheté, Valentinien par une trop grande rigidité de caractère. Il se plaisait souvent à voir déchirer ses victimes par deux ours énormes qu'il logeait dans son palais, et auxquels il rendit la liberté de

leurs forêts quand ils l'eurent méritée par leurs nombreux services.

Cependant Valentinien signala sa puissance par plusieurs édits qu'il promulgua pour défendre l'exposition des enfants, pour l'établissement dans Rome de médecins salariés par l'État, pour la discipline des écoles, enfin pour la création des *défenseurs*, ces nouveaux tribuns élus par le peuple des villes pour soutenir leurs intérêts. Les finances attirèrent aussi son attention; il les administra avec soin et économie. Valens diminua même d'un quart le poids des taxes. Quant à la religion, la conduite des deux frères fut différente; Valentinien professa une grande tolérance; mais son frère, imbu des doctrines ariennes, persécuta les catholiques. La mort du vénérable Athanase fut comme le signal de la persécution. L'Égypte en fut le théâtre; sous prétexte qu'un grand nombre de citoyens fuyaient les charges municipales, et se retiraient dans les déserts de la Thébaïde, Valens ordonna au comte de l'Égypte de les tirer de leurs retraites pour les rendre à la vie active.

Les soins du gouvernement ne faisaient pas oublier à Valentinien de veiller sur les frontières de jour en jour plus menacées. Dès l'année 365, il fut obligé de venir à Paris pour veiller sur les mouvements des Alamans qui avaient pénétré dans la Gaule. Repoussés une première fois, ils profitèrent des froids de l'hiver qui tenaient les troupes dispersées pour faire une nouvelle tentative. Deux comtes furent tués, et les corps des Hérules et des Bataves perdirent même leurs drapeaux. Valentinien en prit occasion pour rappeler sévèrement ses troupes à l'ancienne discipline. Les Bataves furent dégradés, privés de leurs armes en face de toute l'armée, et il les aurait vendus comme esclaves sans les prières des autres légions. Il pardonna, et cette clémence politique ne contribua pas peu sans doute au succès de la campagne. Les Alamans en effet furent rejetés avec grande perte au delà du Rhin. Mais pendant qu'on se réjouissait à Paris de ce succès, on apprit tout à coup la surprise de Mayence par les barbares. Pour les punir du sac de cette ville, Valentinien passa lui-même le Rhin; et, afin de pré-

venir toute nouvelle incursion, depuis les sources du Rhin jusqu'à l'Océan, il fit construire sur les bords du fleuve une chaîne de forts et de tours destinés à défendre la Gaule; il fit mieux encore, reprenant la politique de Dioclétien, il suscita des querelles intestines entre les Alamans et les Bourguignons. Les Saxons, qui sous la conduite de leurs *rois de la mer* ravageaient déjà les rivages de la Gaule, furent aussi vaincus et exterminés.

Dans la Grande-Bretagne, que ravageaient les Scots et les Pictes, Théodose, père de l'empereur de ce nom, vengea les insultes de l'empire, et de sa main vigoureuse repoussa les Calédoniens sur la pointe septentrionale de l'île.

Théodose, si heureux dans la Grande-Bretagne, ne le fut pas moins en Afrique, où il fut envoyé pour apaiser la révolte d'un prince maure, à qui la tyrannie du gouverneur romain avait fourni des soldats. Théodose eut bien vite fait justice de ce rebelle, qu'il poursuivit jusqu'au milieu du désert et de ses noirs compatriotes. Pour récompense de ses services, le libérateur de la Grande-Bretagne et de l'Afrique eut la tête tranchée à Carthage. Valentinien n'existait plus alors, et c'est aux ministres de ses fils qu'on doit attribuer la mort de ce vertueux général.

En Orient il y eut avec la Perse quelques apparences de guerre, qui dégénérèrent insensiblement en de longues et vaines négociations.

Mais la frontière la plus sérieusement exposée était celle du Danube. Là, derrière ce fleuve, se trouvait la puissante nation des Goths. Réunie tout entière sous la main d'un prince, qui de quatre-vingts ans jusqu'à cent dix montra le génie et l'activité d'Alexandre, elle avait étendu ses conquêtes jusqu'à la mer Baltique et dans une partie de la Scythie et de la Germanie. Nous verrons plus loin quelles furent ses destinées.

En Illyrie, Valentinien arrêta une invasion des Quades et des Sarmates, soulevés par la conduite du gouverneur romain, qui avait assassiné leur roi Gabinius au mépris du droit des gens. Dans cette guerre, (375) se signala Théodose, le fils du libérateur de l'Afrique. Ce fut dans cette

expédition que mourut Valentinien, à la suite d'un accès de colère où il s'était rompu un vaisseau dans la poitrine. Son fils Gratien fut proclamé en même temps que son frère Valentinien II, dont il eut la tutelle. A cette année de la mort de Valentinien se rapporte la grande invasion des barbares.

CHAPITRE XXXVI.

COMMENCEMENT DE LA GRANDE INVASION DES BARBARES. — THÉODOSE.

I. GRATIEN (375—383) *et* VALENTINIEN II (375—392) en Occident.

OSTROGOTHS ET VISIGOTHS.

Dans la seconde moitié du quatrième siècle après Jésus-Christ, une partie de la nation des Goths, les Goths, de l'Est ou Ostrogoths, avaient à leur tête le vieux Hermanric, le plus noble descendant d'Amali. Quoique âgé de plus d'un siècle, il avait contraint la plupart des tribus voisines à reconnaître son autorité, et les Visigoths, ou Goths de l'Ouest, renonçant à avoir des rois particuliers, le nommèrent leur chef. La nation gothique se trouva alors réunie tout entière sous sa main, et étendit peu à peu sa domination sur une ligne immense, depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique, au travers du pays des Sarmates et des Germains. C'est alors qu'arriva la nouvelle de l'approche d'une horde sauvage qui se précipitait vers l'Orient. Hermanric prépara toutes les forces de sa nation contre

cet ennemi, dont on faisait les récits les plus effrayants, et Rome allait avoir le spectacle terrible de ces deux masses de barbares se heurtant l'une contre l'autre, lorsque Hermanric mourut. Un chef des Roxolans avait refusé de suivre ses étendards. Pour le punir, Hermanric condamna la femme de ce chef à être broyée sous les pieds des chevaux. Les frères de la jeune femme se dévouèrent pour la venger, et saisissant une occasion favorable, ils se jetèrent sur Hermanric qu'ils percèrent de leurs poignards. Le vieux roi mourut de ses blessures et du chagrin que lui causaient les nouvelles accablantes qu'il recevait de toutes parts sur l'invasion des Huns.

Ce peuple asiatique, dont la figure et le costume étaient inconnus aux habitants de l'Europe, jeta l'effroi parmi les Goths. Un petit nombre, conservant le souvenir de leur courage, se hasardèrent à combattre, mais ne purent tenir contre la cavalerie rapide des Huns et des Alains. L'empire d'Hermanric fut détruit, et les Ostrogoths se soumirent à leurs vainqueurs (375).

II. LES VISIGOTHS S'ÉTABLISSENT DANS L'EMPIRE.

Une partie de la nation, sous le nom de Visigoths, se retira vers le Danube, et voulant mettre une barrière entre elle et ses terribles ennemis, qu'on disait être nés dans le désert d'un commerce entre les sorcières et les diables, demanda à l'empereur d'Orient, Valens, la permission de s'établir sur la rive droite du fleuve. A Constantinople on s'effraya d'introduire dans l'empire cette multitude de barbares, déjà à demi chrétiens il est vrai, pour la plupart, et qui se présentaient en suppliants, mais qui pouvaient devenir un jour des sujets fort incommodes. Valens céda cependant au plaisir de s'entendre nommer le protecteur et le défenseur des nations barbares. On accorda le passage, mais à condition que les Visigoths livreraient leurs armes et donneraient leurs enfants en otage. A ce prix, les officiers de l'empire devaient fournir aux barbares les vivres nécessaires. Ces vivres, les Goths les payaient; aussi leurs ressources furent-elles bientôt épuisées par l'avidité des géné-

raux romains. Lorsqu'ils eurent acheté avec leur or et leur argent, il fallut encore donner leurs femmes et leurs enfants ; mais quand ils n'eurent plus rien, ils prirent les armes que les généraux romains leur avaient laissées. La révolte éclata dans les environs de Marcianopolis. Un jour que Fritigern, le juge des Visigoths, se trouvait à un festin que lui avait donné le général romain Lupicinus, il entendit de lointaines clameurs et comme le bruit sourd d'un combat. Lupicinus, qui venait d'apprendre que les Goths avaient déjà tué et dépouillé un certain nombre de ses soldats, songeait à se rendre maître de Fritigern et des autres chefs venus avec lui, lorsque celui-ci le prévenant, sortit en disant hautement qu'il allait faire rentrer promptement dans le devoir ces quelques misérables qui, contre la foi des traités, attaquaient les soldats romains. Une fois sortis de la demeure de Lupicinus, ils mettent l'épée à la main, lui et les siens, traversent la ville en toute hâte, aux yeux des Romains étonnés, et sont reçus au camp par les acclamations des Goths. Il y avait déjà longtemps que Fritigern pensait à ce mouvement ; tout était préparé pour le succès. Lupicinus conduisit son armée contre les barbares ; mais ce fut pour laisser sur le champ de bataille ses plus braves soldats. « Ce jour, dit le Goth Jornandès, l'historien « de sa nation, ce jour mit fin à la détresse des barbares et « à la sécurité des Romains. » Dès lors les Goths, renonçant à la condition précaire de fugitifs et d'étrangers, parlèrent en maîtres, et prétendirent à une absolue domination sur les contrées riveraines du Danube.

II. BATAILLE D'ANDRINOPLE. — DIVERSION DES ALAMANS.

Après l'engagement de Marcianopolis, ils marchèrent sur Andrinople, et ravagèrent toute la Thrace, appelant à eux les hommes vigoureux qui travaillaient aux mines de la Thrace. A ces nouvelles, Valens partit en toute hâte d'Antioche pour défendre la capitale, et sollicita en même temps les secours de son neveu Gratien, empereur d'Occident. A l'approche de l'armée romaine, Fritigern rappela

toutes ses bandes qui avaient porté partout le pays l'incendie et la dévastation. Une première bataille indécise eut lieu entre les deux armées. Fritigern comprit qu'il fallait balancer l'infériorité de la tactique et de la discipline par la supériorité du nombre. Un reste d'Ostrogoths indépendants erraient sur la rive gauche du Danube, gardant au milieu d'eux leur jeune roi enfant ; Fritigern les fit entrer dans ses desseins. Il sut aussi gagner un parti de Huns et d'Alains, toujours pressés de courir là où on leur promettait du butin. Valens crut devoir marcher lui-même pour arrêter cette invasion formidable.

Le 9 août de l'année 378, Valens vint camper sous les murs d'Andrinople avec toutes les forces de l'empire d'Orient. L'habile Fritigern, qui attendait le retour d'un corps nombreux de cavalerie, envoyé pour piller au loin, chercha à gagner du temps, en entamant de feintes négociations avec l'empereur; mais la cavalerie que les Goths attendaient étant arrivée, on ne laissa pas à celui qui portait la réponse de Valens, le temps d'arriver au camp. L'armée romaine, presque tout entière composée d'infanterie, se trouva tout à coup enveloppée par les barbares, et comme perdue au milieu de leur immense cavalerie. Ce fut plutôt une horrible mêlée qu'une bataille. Les Romains y perdirent tout l'avantage qu'ils tiraient de leur discipline. Leurs légions rompues essayèrent vainement de trouver un asile sous les murs d'Andrinople. La plaine où le combat s'était livré était trop défavorable aux légionnaires pour qu'un grand nombre pût échapper. Ils tombèrent en foule sous les sabres des Goths. L'empereur lui-même y périt. Blessé au commencement de l'action, il s'était retiré, à quelque distance du champ de bataille, pour faire panser sa blessure dans une cabane. Ce lieu fut bientôt entouré par les barbares, qui, étonnés de la résistance qu'on leur opposait autour de cette masure, voulurent la faire cesser en lançant de loin des flèches enflammées sur la hutte. L'empereur, et tous ceux qui se trouvaient auprès de lui, périrent dans les flammes.

Les Goths, après cette bataille, crurent en avoir fini avec

l'empire d'Orient. Ils se présentèrent devant Andrinople, croyant y entrer sans peine; mais ils y rencontrèrent une vive résistance. Manquant de machines de guerre, incapables d'en construire, il leur fallut renoncer à cette riche proie. Ils se vengèrent sur la Thrace, et leur cavalerie vint caracoler jusque sous les murs de Constantinople. Là, les barbares du Nord rencontrèrent ceux du Midi. Les Arabes au service de Valens repoussèrent les plus hardis des Germains, et les Goths virent avec horreur un Arabe se jeter sur le corps d'un Goth qu'il avait tué, sucer la plaie et en boire le sang. La Pannonie et toutes les contrées qui s'étendent de Constantinople aux Alpes Juliennes souffrirent les maux de la plus terrible invasion. Vingt ans après, l'Illyrie était encore presque sans culture et sans habitants.

Pendant ce temps, l'empereur d'Occident, Gratien, était occupé contre les Germains de l'Ouest. Au mom ent où il recevait la nouvelle de l'invasion des Goths et la demande de secours que lui adressait Valens, les Alamans prirent tout à coup les armes. Un jeune barbare de la garde de l'empereur avait obtenu d'aller revoir quelques mois son pays natal; il dit parmi les siens qu'une grande expédition se préparait en Italie; que l'empereur d'Occident allait marcher, avec toutes ses troupes, au secours de son oncle. Les Alamans profitèrent de cette confidence, et, croyant le moment favorable, attaquèrent les provinces. Gratien, ainsi retenu dans la Gaule, ne put conduire à Valens une armée dont le secours aurait sans doute assuré la victoire des Romains à Andrinople. L'empire fut puni d'une manière terrible de sa confiance dans les barbares. Les Alamans furent réprimés; mais la diversion qu'ils avaient faite n'en avait pas moins été fatale à l'empire d'Orient.

III. THÉODOSE.

(379 — 395.)

Lorsque Gratien reçut la nouvelle de la défaite d'Andrinople et du ravage de toute la Thrace, il chercha autour de lui un homme capable de porter le faix si lourd de l'em-

pire d'Orient, et fit tomber son choix sur un exilé dont le père, trois ans auparavant, avait porté sa tête sur un échafaud : c'était le grand Théodose. Depuis l'injuste condamnation de son père, Théodose vivait en Espagne, occupé, comme autrefois Cincinnatus, à cultiver lui-même son ample patrimoine. Avant cette retraite forcée il avait servi avec honneur sous son père, et l'on se souvenait encore de la manière glorieuse dont il avait défendu la Mœsie contre les barbares. Le 19 janvier de l'année 379, Gratien, en présence des troupes, le proclama maître de l'Orient, et ajouta aux provinces qu'avait possédées Valens les deux grandes préfectures de Dacie et de Macédoine.

L'effet moral de la bataille d'Andrinople avait été immense; l'empire d'Orient n'avait plus d'armée, ses meilleurs soldats avaient péri, et ceux qui lui restaient encore n'étaient qu'un ramas de paysans timides et inexpérimentés qui n'osaient soutenir la vue des barbares, et se laissaient tuer presque sans défense. » Pour mon compte, disait un « chef goth, je suis fatigué de massacres; mais je m'étonne « qu'un peuple si faible et qui fuit toujours devant moi, ose « encore me disputer la possession de ses provinces et de ses « trésors. » Théodose n'alla pas se heurter tout d'abord contre ce torrent qui débordait de toutes parts. Comme Fabius Cunctator, il aguerrit les soldats avant de les conduire à l'ennemi. Posté à Thessalonique, il observait de là tous les mouvements des barbares, faisant à leurs détachements une guerre de ruses et de surprises, mais ayant soin que la supériorité du nombre assurât toujours l'avantage à ses troupes.

Il rétablit ainsi peu à peu la discipline parmi ses soldats, les habitua à entendre, sans s'effrayer, les cris des barbares, ramena leur confiance en eux-mêmes par des combats peu importants, où il avait soin de leur assurer l'avantage, puis il les mena à l'ennemi, qui, après sa victoire, s'était beaucoup affaibli en se dispersant, et parvint, selon quelques auteurs, à le battre complétement.

Théodose ne se fit pas toutefois illusion sur ses succès; profitant des divisions qui existaient chez les barbares, de

la jalousie des Visigoths et des Ostrogoths, de l'indifférence des Huns et des Alains auxiliaires pour les uns et pour les autres, il traita avec Athalaric. Ce chef vint à Constantinople, où la grandeur et la magnificence de la cité impériale le frappèrent d'étonnement. « L'empereur, disait le barbare ébloui, est à coup sûr un dieu sur terre. » Athalaric mourut bientôt à Constantinople, et l'empereur, pour s'attacher les Goths qui l'avaient suivi, lui fit rendre les plus grands honneurs. Cette conduite gagna en effet les barbares. Une partie s'engagea à garder les passages du Danube, et à les fermer aux autres peuplades; les autres obtinrent une portion de la Thrace et de la Mœsie qu'ils promirent de cultiver. Enfin, plus de quarante mille hommes de la même nation furent admis dans les troupes impériales. Cette admission des étrangers dans les provinces et dans les armées a été regardée comme une faute politique de Théodose, et comme une des premières causes des malheurs qui, après son règne, accablèrent l'empire romain. Cependant une nouvelle victoire de Théodose sur les Scyrres et les Carpodaces, qui s'étaient jetés sur la Thrace, parut assurer pour quelque temps, la tranquillité des provinces orientales.

Cependant l'Occident était en proie à des troubles continuels. Maxime avait pris la pourpre et renversé Gratien, qui, après avoir montré quelque activité, s'était perdu par son indolence et ses préférences pour ses gardes barbares. Théodose, occupé d'assurer la tranquillité de l'Orient, ne put venger son bienfaiteur, et fit avec l'usurpateur un traité de paix qui assura au moins à Valentinien II, le frère de Gratien, la préfecture d'Italie (385).

Le règne de Théodose ne fut pas moins consacré à la religion qu'à la politique : d'une part, il repoussa les Goths, et, jusqu'à sa mort, l'empire ne perdit pas une seule province; de l'autre, il écrasa l'arianisme qui attaquait l'unité religieuse de l'empire. Il est fâcheux que cette révolution religieuse n'ait pu se faire sans d'épouvantables désordres, car l'arianisme dominait avant Théodose dans l'empire d'Orient, et pour lui faire perdre cette suprématie il fallut plus d'une fois verser le sang.

Suivant un usage assez fréquent dans la primitive Église, Théodose, quoique élevé dans la religion chrétienne, n'avait pas encore reçu le baptême lorsqu'il fut promu à l'empire. Ce fut durant la guerre des Goths qu'il se fit baptiser par l'évêque de Thessalonique. Cette cérémonie fut suivie d'un édit contre les ariens qui leur défendait de s'assembler et les traitait d'hérétiques. C'était l'annonce de la persécution. Lorsque la fin de la guerre des Goths lui eut permis de porter ses soins vers l'administration intérieure, il se rendit à Constantinople, qui était comme le foyer de l'arianisme, et chassa de Sainte-Sophie le patriarche Damophile, qui fut contraint de céder son siége à saint Grégoire de Naziance. La même révolution s'opéra bientôt partout l'empire. Sapor, général de Théodose, reçut, avec le commandement d'un corps de troupes, la commission de rendre aux orthodoxes toutes les églises occupées par les ariens. Enfin un concile général, réuni à Constantinople dans le mois de mai de l'année 381, condamna l'hérésie d'Arius, et confirma saint Grégoire de Naziance sur son siége. Mais le saint évêque se vit bientôt en butte à l'envie; Théodose n'eut point le courage de le soutenir contre ceux qui contestaient la validité de son élection, et le laissa se retirer dans son obscure solitude de Cappadoce.

Des édits nombreux assurèrent l'exécution des décrets du concile, et la confiscation et l'exil punirent les hérétiques de toute espèce qui furent assez hardis pour prêcher leurs doctrines.

L'usurpateur Maximus poussa plus loin encore le zèle religieux. Priscillianus, évêque d'Avilla, en Espagne, ayant mis en avant quelques doctrines peu orthodoxes, Maximus le fit juger, lui et ses adhérents, par un synode d'évêques, et ordonna l'exécution de la sentence de mort prononcée contre eux.

La cour de Milan présentait un autre spectacle, l'hérésie que l'on condamnait à Trèves et à Constantinople, était protégée à Milan. Les édits de Théodose avaient été, il est vrai, promulgués dans les États de Valentinien II, mais sa mère, l'impératrice Justine, avait fait rendre pour toutes

les provinces soumises à son fils un édit de tolérance; toutefois les ariens trouvaient dans l'archevêque de Milan, saint Ambroise, un redoutable adversaire, qui imposait par sa fermeté à l'impératrice elle-même. Justine voulut comme Théodose recourir à la force. Les Goths avaient été convertis par des évêques ariens; Justine appela dans Milan un corps de ces barbares. Mais tout le peuple, qui partageait la foi de son évêque, repoussa les gardes de Justine quand ils voulurent mettre à exécution une sentence d'exil prononcée contre saint Ambroise. Ces dissensions entre Valentinien et son peuple enhardirent Maximus à ne point se contenter de la possession des Gaules, de la Grande-Bretagne et de l'Espagne, il ambitionna aussi l'héritage du jeune Valentinien, qui ne s'occupait à Milan que de disputes théologiques, et s'empara de l'Italie. Cette fois Théodose se trouva en état de rétablir Valentinien; Maximus, vaincu en Pannonie, fut pris et mis à mort à Aquilée (388). Théodose ne prit rien pour lui-même, satisfait d'avoir renversé l'usurpateur et vengé Gratien.

La modération avec laquelle Théodose usa de sa victoire, la sagesse de ses lois, le succès de ses armes, lui méritèrent à juste titre le glorieux surnom de Grand. Amis et ennemis, païens et chrétiens, tous ont rendu justice à ses talents et à ses vertus. Quoique sorti d'un rang obscur pour monter sur le premier trône du monde, il conserva des mœurs pures, et le faste impérial ne lui fit jamais oublier qu'il était père, époux, ami; il aima les talents utiles ou agréables et les récompensa toutes les fois qu'il le put. Quelques défauts ternissaient cependant ses qualités, Théodose se laissait trop aller à la passion du moment, et la colère pouvait le rendre cruel : on le vit dans deux circonstances, lorsque les habitants d'Antioche et ceux de Thessalonique se soulevèrent.

Revenons aux événements politiques du règne de Théodose. Après la mort de Maximus, Théodose avait rétabli Valentinien II sur le trône de Milan, en ajoutant généreusement à ses premières possessions celles de Maximus, sans rien garder pour lui que la gloire d'avoir vengé son bienfai-

teur. Mais la main débile de Valentinien était incapable de défendre un si riche héritage.

Dans son expédition contre Maximus, Théodose avait été puissamment secondé par le Franc Arbogast, qui, en récompense, reçut le titre de maître général de l'armée des Gaules. Cette charge importante ne satisfit point l'ambition du barbare. On ne saurait dire quels étaient ses secrets desseins. Sans doute, il ne faut pas lui attribuer le projet de renverser l'empire d'Occident au profit des barbares de la Germanie; il ne voulait, en créant un empereur, que régner lui-même sous son nom. Mais les révolutions qu'il causa n'en ont pas moins contribué puissamment à la chute de l'autorité impériale dans les provinces de l'Ouest. Il profita de sa charge pour donner tous les commandements des troupes à des Francs; tous les offices, même du gouvernement civil, furent confiés à des barbares. Valentinien se trouva comme prisonnier dans son propre palais. Cependant il se faisait encore illusion sur sa faiblesse réelle, et crut pouvoir déjouer les desseins du barbare, en lui ôtant tous ses emplois. Un jour il le fit venir devant lui, le reçut sur son trône, et lui annonça qu'il devait, dès ce moment, remettre à d'autres le commandement de l'armée. « Mon pouvoir, répondit Arbogast, ne dépend ni du bon plaisir ni de la colère d'un prince, » et il jeta à ses pieds, avec mépris, l'édit impérial où lui était signifiée sa disgrâce. Valentinien indigné saisit l'épée d'un de ses gardes pour tuer le comte [1]. Quelques jours après l'empereur fut trouvé étranglé dans son lit.

Arbogast ne voulut pas prendre pour lui la couronne impériale; il la mit sur la tête d'un de ses secrétaires, le rhéteur Eugène, et, pendant trois ans, Théodose n'osa attaquer ce fantôme d'empereur, défendu par l'habileté d'Arbogast et les secours des nombreux barbares que ce chef franc avait appelés auprès de lui.

La bataille qui, l'an 394, mit fin à la royauté d'Eugène, ou pour mieux dire d'Arbogast, fut une véritable

[1] Ce titre désignait déjà les principaux officiers de l'empereur, soit dans l'administration militaire, soit dans l'intérieur du palais.

bataille livrée entre des barbares. Théodose avait de son côté toute une armée de Goths, sous la conduite de leurs princes indigènes, Gaïna, Saul et Alaric. Les troupes d'Arbogast se composaient presque tout entières de Francs et d'Alamans.

Les Romains, les habitants de l'Italie et des provinces ne semblent plus intéressés dans les questions de l'empire. Ils ne servent qu'à fournir l'argent dont on paye les barbares, qui seuls remplissent les emplois, les dignités, les camps, et vont bientôt démembrer un empire qui semble déjà leur appartenir.

CHAPITRE XXXVII.

ARCADIUS ET HONORIUS. — SUITE DE LA GRANDE INVASION. — ALARIC.

I. STILICON ET GAÏNA.

La mort de Théodose, qui ne survécut que huit mois à sa victoire sur Eugène, le partage de l'empire entre ses deux fils, Arcadius et Honorius, amenèrent enfin la chute du colosse. Heureusement pour Honorius, à qui l'Italie et la Gaule étaient échues en partage, il avait pour ministre, ou plutôt pour tuteur, le vandale Stilicon qui, grâce à ses nombreuses relations avec les peuplades germaniques, les retint pour quelque temps sur les bords du Rhin. Caressant les barbares ou semant la division au milieu d'eux par d'adroites confidences, il parcourut toutes les rives du fleuve, depuis sa source jusqu'à son embouchure. Les rois alamans lui demandèrent la paix, et donnèrent leurs enfants en otage ; les Germains depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe consentirent à traiter avec lui. Les garnisons qui défendaient les frontières de la Gaule furent augmentées, les pirateries des Saxons arrêtées, deux rois francs, Marcomir et Sunnon, obligés de se soumettre. Gildon, frère du

tyran Firmus, tué par le père de Théodose, avait obtenu le gouvernement de l'Afrique, et bientôt il avait usurpé dans cette province une autorité dont on n'aurait pu le dépouiller sans une guerre civile. Redoutant les talents de Stilicon, il adressa à Arcadius l'hommage qu'il devait à la cour de Milan, et arrêta les convois qui assuraient la subsistance de Rome. Mais Stilicon lui opposa un général actif et animé du désir de venger sur le tyran des injures personnelles. C'était Masceldel, le propre frère de Gildon; cinq mille légionnaires suffirent pour battre les soixante-dix mille Maures de l'usurpateur, qui s'étrangla dans sa prison.

Ainsi les talents et l'activité de Stilicon, d'un barbare, protégeaient seuls l'empire d'Occident. Mais à Constantinople, les Goths étaient maîtres; leur chef, Gaïna, renversait à son gré les ministres; Ruffin fut massacré par lui sous les yeux d'Arcadius. Eutrope succéda à ce ministre, et éprouva bientôt le même sort. Gaïna, fatigué de ces révolutions de palais, résolut d'en finir avec l'empire d'Orient. A un jour fixé, les barbares devaient s'emparer des portes de Constantinople, et se rendre maîtres d'Arcadius. Le complot fut heureusement découvert assez à temps pour que Gaïna, trompé lui-même par la fausse sécurité de la ville impériale, en poursuivît l'exécution. Un grand nombre de barbares, surpris au moment où ils entraient dans Constantinople, furent massacrés, et Gaïna n'eut que la triste satisfaction de ravager toute la Thrace, après quoi il se retira au delà du Danube; mais il rencontra les Huns, et périt dans une bataille contre eux [1].

[1] Nous abandonnons ici l'empire d'Orient. « Cet empire, dit M. Heeren, tout resserré qu'il était à cette époque, et quoique dans une situation assez peu différente de l'empire d'Occident, non-seulement subsista, mais même se soutint encore pendant un intervalle de mille ans entiers, au milieu de toutes les calamités qui, seules, auraient suffi pour le détruire, malgré les déluges de barbares qui l'ébranlèrent dans le cours du moyen âge. La situation inattaquable de la capitale, dont le sort décide ordinairement de tout dans de pareils gouvernements, et le despotisme, qui est souvent le dernier appui des nations dans leur décadence, peuvent seuls expliquer jusqu'à un certain point un phénomène auquel il n'existe d'ailleurs rien de semblable dans l'histoire du monde. »

II. ALARIC. — INVASION DE LA GRÈCE ET DE L'ITALIE.

Cependant le flot de l'invasion se dirigeait vers l'Occident. Les Visigoths, à qui Arcadius refusait le tribut annuel, voulurent se payer par leurs propres mains. Ils avaient alors à leur tête un noble chef de l'ancienne famille des Baldi, Alaric, qui était destiné à entrer le premier dans Rome. D'abord il se jeta sur la Mœsie, la Thrace et la Pannonie. A ses troupes était venue se joindre une foule d'Alains, de Huns et de Sarmates. Depuis la mer Adriatique jusqu'au Bosphore, tout fut en proie à la plus affreuse dévastation. Les plus beaux monuments des arts furent détruits. Les Goths pénétrèrent jusque dans Athènes; l'ombre d'Achille, et Minerve armée de sa puissante égide, en défendirent elles-mêmes les murs, si l'on en croit l'historien Zosime. Mais les dieux du paganisme étaient impuissants contre ces barbares; les compagnons d'Alaric, depuis longtemps convertis au christianisme, ne pouvaient être arrêtés par aucune crainte superstitieuse, en s'approchant des lieux habités jadis par les divinités de la Grèce, dont les autels et les temples furent impitoyablement pillés et renversés. Stilicon accourut au secours des Grecs avec une puissante armée, composée des troupes de l'Occident et de l'Orient qui avaient servi sous les ordres de Théodose. Il rencontra les Goths dans les plaines de Thessalie, et, par des marches savantes, les enferma dans les forêts de l'Arcadie, où la faim devait bientôt les livrer sans défense au glaive des Romains. Stilicon, se croyant sûr du triomphe, crut pouvoir s'éloigner de son camp; mais tandis que les soldats, profitant de son absence, abandonnaient leurs postes pour aller piller les campagnes voisines, Alaric s'échappa avec son armée, et peu de jours après on apprit qu'il était maître de l'Épire. L'empereur d'Orient ne trouva pas d'autre moyen d'arrêter les ravages du Visigoth, que de lui donner la souveraineté de l'Illyrie. De là le barbare apercevait l'Occident.

Ces succès le firent proclamer roi par les siens. Lorsqu'il eut été élevé sur le pavois, il se hâta d'appeler sous ses

drapeaux les barbares des rives du Danube, leur promettant les dépouilles de Rome et de l'Italie. Puis il passa les Alpes (401), et bientôt le siége d'Aquilée et la ruine des campagnes annoncèrent la venue des barbares. Tout fuyait devant eux. Honorius épouvanté abandonna Milan, pour se réfugier dans le château d'Asti, où il se trouva bientôt lui-même enfermé par les Visigoths. Il était près de se rendre, lorsque l'heureuse audace de Stilicon, qui se fit route à travers le camp des barbares pour s'introduire dans Asti, vint ranimer l'espoir des Romains. Alaric se vit peu à peu investi de tous côtés par les troupes de l'Occident, qui débouchaient successivement par tous les passages des Alpes. Ses quartiers furent resserrés, ses convois, enlevés, et les Romains commencèrent avec activité une ligne de fortifications, dans laquelle l'assiégeant se trouvait lui-même assiégé.

Alaric assembla un conseil militaire composé de chefs à la longue chevelure, de vieux guerriers enveloppés de fourrures, et dont l'aspect était rendu plus imposant par d'honorables cicatrices. Après avoir mûrement pesé s'ils devaient préférer la gloire de persister dans leur entreprise à l'avantage de mettre leurs dépouilles en sûreté, tous opinèrent prudemment pour qu'on se retirât, tandis qu'il en était temps encore. Dans cet important débat, le roi des Visigoths releva par son exemple et ses discours la bravoure de ses compagnons. Après avoir rappelé avec énergie leurs exploits et leurs desseins, il termina en protestant solennellement qu'il trouverait en Italie un trône ou un tombeau.

Alaric, après ce conseil, députa vers l'empereur pour lui demander ou de le laisser s'établir paisiblement en Italie, ou d'accepter sur-le-champ la bataille, afin de décider laquelle des deux nations céderait à l'autre cette belle contrée. Stilicon, qui attendait encore quelques troupes, engagea Honorius à céder au roi des Goths un établissement au delà des Alpes. Alaric accepta, passa le Pô, et se mit en marche vers les montagnes qui séparent les Gaules de l'Italie. Stilicon, dont toutes les forces étaient enfin réunies, le suivit, épiant l'occasion de le surprendre; il crut

l'avoir trouvée près de Pollentia, où Alaric s'était arrêté pour faire reposer sa cavalerie. C'était le 6 avril 402, le jour de Pâques; les Goths ne songeaient qu'à célébrer pieusement cette grande solennité religieuse de leur foi nouvelle, lorsque Stilicon fit donner le signal de l'attaque. Les Goths croyaient commettre un sacrilége en combattant dans un jour si solennel; aussi prirent-ils les armes moins pour vaincre que pour se défendre. Leur piété fut mal récompensée; Stilicon tailla leur infanterie en pièces, et les contraignit à lui abandonner le champ de bataille. Le pillage du camp et le massacre des barbares payèrent quelques-uns des maux dont ils avaient accablé les sujets de l'empire. Les vétérans de l'Occident s'enrichirent des dépouilles magnifiques de Corinthe et d'Argos; et l'épouse d'Alaric, qui attendait impatiemment les bijoux précieux et les esclaves patriciennes que lui avait promis son mari, réduite elle-même en captivité, se vit forcée d'implorer la clémence du vainqueur. Des milliers de prisonniers, échappés des chaînes des barbares, allèrent porter dans toutes les villes de l'Italie les louanges de leur libérateur. Le poëte Claudien, qui n'était peut-être que l'écho de l'enthousiasme public, compara le triomphe de Stilicon à celui de Marius, qui, dans le même canton de l'Italie, avait attaqué et détruit une armée des barbares du Nord. La postérité pouvait aisément confondre les ossements gigantesques et les casques vides des Goths avec ceux des Cimbres, et élever sur la même place un trophée commun aux deux illustres vainqueurs des deux plus formidables ennemis de Rome.

Sans perdre le temps à déplorer la perte irréparable de tant de braves compagnons, Alaric résolut de traverser, à la tête de sa cavalerie, qui n'avait point souffert, les passages abandonnés des Apennins, de ravager la fertile Toscane, et de vaincre ou de mourir aux portes de Rome. L'infatigable activité de Stilicon sauva la capitale; mais Alaric fit redouter son courage ou son désespoir, au point qu'on résolut d'acheter sa retraite après l'avoir vaincu. Toutefois il ne voulut point quitter l'Italie avant d'avoir fait trembler les Romains au milieu même de leur victoire. Tournant

tout à coup vers le nord-est, il menaça Vérone; mais surpris dans sa marche par les légions, il essuya, après une action des plus sanglantes, une nouvelle défaite plus désastreuse que la première. L'intrépide Visigoth sauva les débris de son armée sur des rochers voisins du champ de bataille, et il se préparait courageusement à combattre encore, lorsque le manque de vivres, l'abandon des barbares, qui n'avaient plus de respect ni de dévouement pour un chef deux fois vaincu, le forcèrent de repasser les Alpes. La terreur qu'inspirait son nom était si grande, que sa retraite fut regardée comme un triomphe.

L'empereur, qu'Alaric venait d'effrayer en pénétrant jusque sous les murs de Rome, avait établi le siége de son empire à Ravenne, ville autrefois maritime, que la mer en se retirant avait laissée au milieu des marais que forme le Pô à son embouchure. Derrière ses murailles, Honorius pouvait se remettre de ses terreurs. C'était une excellente retraite : à deux pas se trouvait la mer par où l'on pouvait s'enfuir à Constantinople. La précaution d'Honorius était bonne, car à peine Alaric était-il éloigné, qu'un nouveau flot de barbares tomba du haut des Alpes. Pour repousser Alaric il avait fallu dégarnir toutes les frontières; on ne fut pas longtemps à s'en repentir. Les passages se trouvant libres, Radagaise ou Rhodogast descendit en Italie avec deux cent mille Germains de toutes races, mais appartenant surtout aux peuples qui habitaient alors entre le Rhin et le Danube. La terreur fut au comble. Il fallait recommencer ce qu'on venait d'achever si péniblement, et ces nouveaux envahisseurs semblaient encore plus terribles. Alaric et les siens étaient chrétiens au moins; mais Radagaise ne connaissait d'autre ciel que le Walhalla, et il avait, disait-on, juré de sacrifier à ses dieux tous les Romains qu'il ferait prisonniers.

Cependant Radagaise fut plus malheureux encore que le roi des Goths; il pénétra sans peine jusque dans la Toscane, et même jusqu'à Florence; mais ce qu'il voulait surtout, c'était la possession de ces villes où se trouvaient accumulées toutes les richesses de l'ancien monde. Pa

malheur, les siéges étaient chose difficile pour ces barbares, qui ne savaient que se ruer sur l'ennemi qu'ils avaient devant eux, et que la moindre muraille arrêtait des mois entiers. Ils voulurent s'obstiner au siége de Florence. Stilicon laissa user leur force contre les murs de cette ville, se donna tout le temps de réunir ses troupes, et revint sur eux avec trente légions, composées presque tout entières de barbares, de Goths, de Huns, d'Alains, etc. Suivant la tactique de César, il enferma Radagaise dans les montagnes de Fésule, où son armée périt de faim, de soif et de maladie. Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, le sénat romain éleva un arc de triomphe, mais ce fut le dernier.

III. DEUXIÈME INVASION D'ALARIC. — PRISE DE ROME. — MORT D'ALARIC.

L'Italie était à peine délivrée de Radagaise, qu'Alaric reparut plus menaçant que jamais. Tous les ennemis du nom romain, tous les aventuriers, tous les soldats avides de pillage, s'étaient rangés sous ses drapeaux. Le roi des Visigoths, se vantant d'avoir une première fois épargné la capitale de l'Occident, demanda une somme d'argent considérable, comme salaire de sa clémence. Tous ceux des sénateurs qui conservaient encore quelque souvenir de l'antique gloire de Rome étaient d'avis de combattre; mais Stilicon, qui songeait peut-être à se faire un appui plus tard de l'amitié d'Alaric, fit décider qu'on lui donnerait quatre mille livres pesant d'or. Un sénateur en fut si indigné, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier, comme l'orateur athénien : « Ce n'est pas un traité de paix que vous faites, mais un contrat de servitude. »

Tandis que l'on poursuivait les négociations, toutes les familles barbares établies en Italie furent massacrées par l'ordre des ministres d'Honorius. Alaric indigné précipita sa marche, criant vengeance, et pillant Aquilée, Crémone et toutes les cités qu'il rencontrait sur son passage. Le peuple des villes fuyait épouvanté dans les forêts et dans les montagnes, et les Goths marchèrent sans obstacle vers Rome. A leur approche, un saint ermite osa s'avancer vers

Alaric, et le menacer de la colère céleste. « Je sens en moi, « lui répondit le barbare, quelque chose qui me porte à « détruire Rome. » Bientôt Rome fut investie de toutes parts, et les descendants des Fabius et des Scipions n'eurent d'espoir que dans leurs supplications et leurs prières. « Qu'on « m'épargne, leur dit Alaric, la peine de piller Rome, et « qu'on me donne tout l'or et tous les objets précieux qui se « trouvent dans la ville. » Les députés lui avaient parlé de la nombreuse population de Rome, qui pouvait prendre les armes contre lui : « Plus l'herbe est serrée, leur dit le bar- « bare, et plus la faux y mord. » Cependant, soit qu'il craignît le désespoir des Romains, soit qu'il fût touché de leurs prières, il consentit à lever le siége, et les Romains en furent quittes cette fois encore, en promettant cinq mille livres d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille tuniques de soie, trois mille pièces d'écarlate, trois mille livres de poivre. Alaric s'éloigna avec ses dépouilles; mais on n'exécuta pas les conditions. Alaric revint, et en quelques jours il se trouva au pied des murailles. Rome fut réduite aux plus cruelles extrémités, et menacée d'être livrée aux flammes. Pressée aussi par la famine, elle entendait ce cri dans ses rues : « Qu'on mette en vente la chair humaine et qu'on en fixe le « prix. » Encore une fois, les habitants livrèrent leurs richesses pour sauver leurs murailles.

Cependant Honorius ne bougeait point de Ravenne. Il venait de priver l'empire de son meilleur défenseur, en faisant tuer Stilicon. Des intrigues de palais, la secrète accusation d'aspirer à l'empire, avaient enlevé à Stilicon le crédit dont il jouissait près de son pupille. On excitait d'ailleurs contre lui les troupes romaines déjà irritées de sa préférence pour les barbares, et un jour tous ses amis furent massacrés. Lui-même, au lieu de commencer une guerre civile qui lui présentait des chances de succès, alla s'offrir dans Ravenne aux coups de ses ennemis, qui immolèrent sans pitié cette grande victime.

Alaric se porta pour son vengeur, et parut un instant vouloir en finir avec l'empire d'Occident. Il mit la pourpre impériale sur les épaules d'Attale (409); puis croyant un

instant qu'il allait traiter avec Honorius, il dégrada, pour simplifier les négociations, l'empereur qu'il avait fait. C'était tout ce que voulait Honorius. Indigné de s'être laissé jouer, le roi des Visigoths laissant là l'empereur enfermé dans Ravenne, reparut pour la troisième fois devant Rome, et à la fin les drapeaux des barbares flottèrent sur les murailles de la ville éternelle. Dans l'espace de trois jours, l'orgueilleuse maîtresse du monde vit disparaître les richesses entassées par neuf siècles de triomphes, et souffrit à son tour toutes les calamités qu'elle avait si longtemps fait peser sur le monde.

Alaric survécut peu à la gloire d'avoir pris Rome. Il emmena ses captifs et ses trésors en Campanie, ravagea dans sa marche l'Apulie, la Lucanie et la Calabre; mais au milieu de ses triomphes, et lorsqu'il allait passer en Afrique pour la subjuguer, il mourut de maladie à Cosenza. Les autres chefs, craignant que le corps de leur roi ne fût un jour profané par les Romains, le firent ensevelir avec ses riches dépouilles dans le lit d'une rivière qu'ils avaient détournée et à laquelle ils firent ensuite reprendre son cours. Les captifs, qui avaient été employés à ce travail, furent massacrés après la cérémonie, et le silence de la mort et de la terreur régna longtemps sur la tombe du barbare.

CHAPITRE XXXVIII.

RÉSULTATS DE L'INVASION. — FORMATION DES ROYAUMES DES VISIGOTHS, DES BOURGUIGNONS, DES SUÈVES, DES VANDALES.

I. ATAULF. — LES VISIGOTHS DANS LA GAULE ET DANS L'ESPAGNE.

Pendant que cette tempête passait sur l'Italie, Honorius restait caché derrière les murailles imprenables de Ravenne, rendant d'inutiles édits sur la religion, abandon-

nant à elles-mêmes la Bretagne et l'Armorique, et essayant de rendre quelque énergie à la population gauloise, en lui constituant une espèce de gouvernement représentatif. La mort d'Alaric lui rendit cependant quelque courage, celui au moins de traiter avec les barbares. Ataulf, le frère d'adoption d'Alaric, consentit à sortir d'Italie pour aller combattre, au nom d'Honorius, les tyrans qui s'étaient élevés dans la Gaule. Rien ne résista. Narbonne, Toulouse, Bordeaux reçurent les Visigoths. Leur chef, pour sceller son alliance avec Honorius, épousa la sœur de ce prince, Placidie, qui était restée en otage entre ses mains; et, ne voulant désormais d'autre gloire que celle de défendre l'unité de l'empire d'Occident, il établit sa nation dans le midi de la Gaule, comme milice fédérée au service de l'empire. Ensuite, pour répondre à le confiance d'Honorius, il lui envoya la tête de Jovien et celle de Sébastien, qui avaient eu l'imprudente ambition de vouloir se couvrir d'un lambeau de pourpre impériale.

Pour prix de ses services, on proposa au roi des Goths un établissement en Espagne; mais il devait auparavant en chasser les barbares, Suèves, Vandales, et Alains, qui y étaient déjà passés. Pendant que Stilicon était aux prises avec Alaric et Radagaise, ces peuples avaient franchi le Rhin avec les Bourguignons, dévasté toute la Gaule, exterminé un corps de Francs qui, se disant alliés de l'empire, voulaient les arrêter, et enfin ils s'étaient dirigés sur la Péninsule pour piller cette contrée qui, placée aux extrémités de l'Europe, aurait pu cependant se croire à l'abri de toute invasion. Les calamités qui suivirent cette invasion, dit un historien espagnol, furent atroces; les villages d'abord, puis les villes, furent horriblement saccagés; la famine, et la peste plus cruelle encore que les barbares, décimèrent la population. Les habitants furent contraints de se nourrir de chair humaine : une mère mangea ses quatre enfants. Il y eut des villes où il ne resta pas un seul habitant. A la fin les barbares, rassasiés de carnage et de rapines, s'étaient partagé l'Espagne. L'ancienne Gallice, qui comprenait la Vieille-Castille, avait été partagée entre les

Suèves et les Vandales. Les Alains s'étaient répandus dans les provinces de Carthagène et de la Lusitanie. Une tribu vandale, les Silinges, avait obtenu la Bétique.

Ataulf ne put achever cette entreprise, il fut assassiné à Barcelone (415). Son successeur Wallia continua ses projets, détruisit les Silinges, força les Alains de chercher un asile au milieu des Vandales. Les Suèves, menacés à leur tour, demandèrent la paix à Honorius, au nom duquel Wallia combattait, et obtinrent de vivre tranquilles dans le nord-ouest de l'Espagne. Ainsi commença *le royaume des Suèves* (419).

II. FORMATION DU ROYAUME DES VISIGOTHS.

Wallia aurait pu s'opposer à ce traité et chercher à conserver l'Espagne qu'il avait conquise; mais les Goths ne songeaient plus à démembrer l'empire romain. Ils se contentèrent de l'Aquitaine, qui leur avait été cédée comme récompense de leurs services (419). C'étaient les premiers barbares qui eussent pénétré dans l'empire : personne avant eux n'y avait encore fait de ruines assez nombreuses pour cacher sa splendeur. Dans leurs longues courses à travers les provinces, soit comme auxiliaires des armées impériales, soit comme horde envahissante, ils avaient été frappés d'étonnement et d'admiration au spectacle du prodigieux ouvrage de la civilisation romaine. « Cette civilisation leur semblait grande et merveilleuse : les monuments de l'activité romaine, ces cités, ces routes, ces aqueducs, ces arènes, toute cette société si régulière, si prévoyante, si variée dans sa fixité, c'était là le sujet de leur étonnement, de leur admiration. Vainqueurs, ils se sentaient inférieurs aux vaincus; le barbare pouvait mépriser individuellement le Romain, mais le monde romain, dans son ensemble, lui apparaissait comme quelque chose de supérieur, et tous les grands hommes de l'âge de la conquête, les Alaric, les Ataulf, les Théodoric, et tant d'autres, en détruisant et foulant aux pieds la société romaine, faisaient tous leurs efforts pour l'imiter [1]. »

[1] M. Guizot, Hist. de la civilisation en France, t. I, pag. 388.

Ce respect pour la civilisation romaine, ce sentiment de l'impuissance des barbares à rien reconstruire, se retrouve dans les paroles si remarquables du frère d'Alaric. « Je me souviens, dit un écrivain du cinquième siècle, d'avoir entendu à Bethléem le bienheureux Jérôme raconter qu'il avait vu un certain habitant de Narbonne, élevé à de hautes fonctions sous l'empereur Théodose, et d'ailleurs religieux, sage et grave, qui avait joui dans sa ville natale de la familiarité d'Ataulf. Il répétait souvent que le roi des Goths, homme de grand cœur et de grand esprit, avait coutume de dire que son ambition la plus ardente avait d'abord été d'anéantir le nom romain, et de faire de toute l'étendue des terres romaines un nouvel empire appelé Gothique; de sorte que, pour parler plus vulgairement, tout ce qui était *Romanie* devînt *Gothie*, et qu'Ataulf jouât le même rôle qu'autrefois César-Auguste; mais qu'après s'être assuré par l'expérience que les Goths étaient incapables d'obéissance aux lois, à cause de leur barbarie indisciplinable, jugeant qu'il ne fallait point toucher aux lois sans lesquelles la république cesserait d'être république, il avait pris le parti de chercher la gloire en consacrant les forces des Goths à rétablir dans son intégrité, à augmenter même la puissance du nom romain, afin qu'au moins la postérité le regardât comme le restaurateur de l'empire qu'il ne pouvait transporter. Dans cette vue, il s'abstenait de la guerre et cherchait soigneusement la paix.... »

Pendant que les Visigoths fondaient un royaume dans le midi de la Gaule, et que l'Armorique se déclarait indépendante, à l'est s'établissait la tribu germanique des Bourguignons (*royaume des Bourguignons*, 413); les Francs se fixaient au nord-est et sur les deux rives du Rhin; enfin les troupes romaines quittaient la Grande-Bretagne qu'elles abandonnaient désormais à elle-même (426). Ainsi l'empire ne possédait plus que le centre même de la Gaule. Quant à l'Espagne, nous avons vu qu'elle était inondée de barbares; et si l'Afrique obéissait encore, elle allait bientôt échapper à ses anciens maîtres; la Grèce et les provinces au-dessous du Danube avaient été impitoyablement dévas-

tées par les Goths; enfin l'Italie, le centre de l'empire, avait été traversée par les barbares qui y demeuraient encore à titre d'auxiliaires. Telle était la situation de l'empire, lorsque Honorius mourut (425) après avoir infructueusement tenté de rendre quelque énergie au patriotisme gaulois, par l'établissement d'une assemblée générale chargée de recevoir les plaintes des peuples, et de réparer les maux de l'administration romaine.

III. VALENTINIEN III.

425 — 455.

GENSERIC.

Honorius ne laissait point d'enfants : son successeur fut Valentinien III, fils de Placidie et de Constance, brave général, élevé par Honorius au rang d'auguste. Valentinien et sa mère se trouvaient alors à la cour de Constantinople auprès de Théodose II, surnommé le Calligraphe, à cause de son unique mérite, et que sa sœur Pulchérie tint toujours en tutelle.

Théodose s'empressa d'envoyer le jeune Valentinien en Italie, où le secrétaire Jean, qui s'était revêtu de la pourpre, fut aisément vaincu; sa mort permit au nouvel empereur de prendre enfin son triste héritage, sous la tutelle de sa mère l'ambitieuse Placidie. Nous avons dit quelle était la situation de la Gaule. En Espagne, il semblait, depuis les victoires de Wallia, que le pouvoir impérial fût rétabli sur cette contrée; mais les barbares, qui y avaient pénétré, ne pouvaient se résigner au repos. Les Suèves et les Vandales, confinés dans la Galice, se livrèrent bientôt de sanglants combats. Les Romains voulurent intervenir, et ils ne firent qu'attirer sur la Bétique les ravages des Vandales. Mais bientôt s'approcha le général Castinus avec une nombreuse armée de Romains et de Goths; sa défaite livra aux barbares Séville et Carthagène. Dans le port de cette dernière ville, ils trouvèrent des vaisseaux et s'en servirent pour aller porter leurs ravages dans les îles de Majorque et

Minorque. Une conquête plus importante était réservée aux armes des Vandales. Aetius, jaloux de voir le comte Boniface, gouverneur de l'Afrique, partager son crédit et son influence auprès de l'impératrice Placidie, l'accusa de trahison, voulut le faire rappeler, et lui écrivit que Placidie ne lui pardonnerait jamais. Si Boniface eût quitté l'Afrique pour se mettre entre les mains d'Aetius, sa perte était assurée; n'espérant donc de salut que dans la révolte, il prit les armes et envoya des députés au camp des Vandales, pour inviter leur roi à passer en Afrique, où il trouverait un riche établissement. Au moment de partir, Genséric apprit que Hermanric, roi des Suèves, voulait piller les pays que les Vandales avaient abandonné; il retourna contre eux, extermina les Suèves, puis s'embarqua sur les vaisseaux que Boniface lui avait fournis (429).

Les Vandales n'étaient qu'au nombre de cinquante mille; mais ils trouvèrent sans doute de nombreux alliés dans la pupulation indigène. Du moins le caractère que prit cette guerre faite par les Vandales en Afrique, annonce parmi eux la présence de ces tribus mauresques si impitoyables pour leurs ennemis. Outre l'assistance des Maures de l'Atlas, la persécution des donatistes fournit aux Vandales bon nombre d'auxiliaires. L'arien Genséric eut ainsi de secrets partisans dans toutes les cités d'Afrique. Les maux que le clergé catholique eut à souffrir après la conquête tiennent à cette alliance des Vandales et des donatistes persécutés. Cependant Boniface commençait à reconnaître son erreur. L'impératrice revint sur les ordres qu'elle avait donnés, et Boniface ne songea plus qu'à délivrer l'Afrique des ennemis qu'il y avait si imprudemment appelés. La chose était dificile. Genséric avait trouvé trop de facilité dans cette conquête pour l'abandonner aisément. Boniface étant venu l'attaquer avec un corps peu nombreux de vétérans, Genséric l'écrasa, et le comte ne conserva plus que Carthage, Cirta et Hippone; tout le reste de l'Afrique fut en proie à la plus effroyable désolation. Il n'y avait de quartier pour personne; tout ce qui tombait entre les mains des barbares, femmes, enfants, soldats, tout

était tué, ou contraint par mille tortures à découvrir leurs trésors cachés. Les Maures surtout, comme s'ils voulaient se hâter de rendre inculte un pays dont les Romains avaient fait la plus riche province de leur empire, allaient partout arrachant les oliviers, les arbres à fruits, détruisant les murailles des villes, les villes elles-mêmes; et quand l'une d'elles opposait trop de résistance, ils massacraient les prisonniers, entassaient les cadavres au pied des remparts, afin que bientôt putréfiés par le soleil ardent de l'Afrique, ils envoyassent la peste et la mort dans la ville assiégée.

Les Vandales arrivèrent bientôt sous les murs d'Hippone, le boulevard de l'Afrique. La ville tint quatorze mois. Saint Augustin, son évêque, n'eut pas la douleur de la voir tomber aux mains des barbares; il mourut avant la fin du siége. Le comte Boniface, ayant reçu quelques secours de l'empire d'Orient, hasarda une seconde bataille dans laquelle il fut encore vaincu. Désespérant alors de pouvoir tenir plus longtemps en Afrique, il s'embarqua avec tout le peuple d'Hippone, vint débarquer à Ravenne, où des médailles furent honteusement frappées en son honneur. Quelques temps après, Aetius se débarrassa de son rival dans une bataille qu'ils se livrèrent.

Le 11 février 435, Gensérie conclut un traité par lequel l'impératrice lui cédait la proconsulaire (à l'exception de Carthage et de son territoire), la Bysacène, et ce qu'il avait conquis dans le midi. Il promettait de son côté de respecter ce qui restait encore aux Romains en Afrique; mais le barbare ne garda pas longtemps sa parole. Il surprit Carthage (439) et la rançonna impitoyablement. Un édit ordonna à tous les habitants de lui apporter leur or, leur argent, leurs joyaux, leurs meubles précieux; toute tentative de cacher quelque chose était punie de la peine de mort. Puis tous les monuments de la munificence romaine, les temples, les théâtres furent détruits; les évêques catholiques, chassés; grand nombre d'églises, renversées; tout ce qu'il y avait de noble et d'illustre en Afrique fut embarqué sur des vaisseaux à moitié entr'ouverts. Quelques-uns se jetèrent à ses pieds pour lui crier merci. « J'ai résolu,

leur dit-il, d'exterminer votre race. » Alors il partagea toutes les terres entre ses barbares, et, comme il ne pouvait consentir à vivre à l'étroit dans l'intérieur des villes, Genséric les fit toutes démanteler. Carthage seule, la nouvelle résidence royale, fut épargnée. C'était du reste une bonne politique : Genséric savait combien les Romains étaient habiles à prendre et à défendre les places, combien lui et ses barbares étaient aisément arrêtés par la moindre muraille. Si les Romains s'avisaient jamais de revenir, il leur faudrait, pensait-il, combattre en plaine, où il les avait déjà deux fois vaincus. Entre les mains du barbare, Carthage redevint pour Rome ce qu'elle avait été au temps d'Annibal. Il acheta des vaisseaux, en fit construire par ses nouveaux sujets, enrôla des matelots étrangers, et se fit appeler alors roi de la terre et de la mer. Il justifia ce dernier titre en ravageant toutes les côtes de la Méditerranée. Il commença par la Sicile, où les Sarrasins de l'Afrique devaient plus tard s'établir, passa ensuite dans les îles de la Grèce, embarquant ses prisonniers pour les jeter ensuite dans la pleine mer. Lorsque son pilote lui demandait, au départ, de quel côté il fallait tourner la proue : « Allons où nous portera le vent, disait-il, vers ceux que Dieu veut punir ! » Bientôt Rome allait voir les pirates vandales dans le port d'Ostie, à quatre lieues de ses murailles. Mais dans le nord se préparait une bien autre tempête : Genséric était l'allié d'Attila.

CHAPITRE XXXIX.

ATTILA.

I. INVASION DES HUNS.

Longtemps on a cru que les Huns n'avaient été précipités sur l'empire romain que par suite de révolutions qui les avaient chassés des frontières de la Chine ; cependant il semble que si ces peuples ont jamais habité l'Asie orien-

tale, ils en ont été repoussés de bonne heure. En effet, Ératosthène, cité par Strabon, parle des Huns comme d'un peuple habitant les bords de la mer Caspienne deux cents ans avant J. C. Denys le Périégète, cent soixante ans avant J. C., nomme quatre peuples qui se suivent du nord au sud sur la côte occidentale de la mer Caspienne, les Scythes, les Huns, les Caspiens, les Albaniens. Ptolémée, Moïse de Chorène fournissent les mêmes renseignements à cet égard. Ainsi se trouvent raccourcis de quelque six cents lieues les voyages des Huns, au moins depuis notre ère. Ce peuple était de race finoise. La description des traits de leur visage rappelle la figure des Kalmuks de l'empire russe. Leur manière de vivre était celle des peuplades nomades de la Tartarie. Ils ne mangeaient rien de cuit, ne connaissaient aucune espèce d'assaisonnement, et vivaient de racines crues, ou de la chair des animaux un peu mortifiée entre la selle et le dos du cheval. Leur religion s'accordait avec leurs mœurs. « Parmi eux, dit assez naïvement Ammien Marcellin, en parlant de ces nomades, on ne voit pas de temple, pas même de chapelle; seulement ils élèvent parfois un autel ou plutôt une pile immense de fagots, de plusieurs centaines de pieds de largeur. Au sommet, on place droite l'épée de Mars, que l'on arrose du sang des brebis, des chevaux et du centième des captifs. » Lorsqu'ils voulaient consulter le sort dans les sacrifices humains, ils abattaient l'épaule et rompaient le bras de la victime, puis ils les jetaient en l'air et tiraient leurs présages de la manière dont ces membres retombaient sur leur grossier autel.

Après leur première apparition, les Huns avaient été divisés par des querelles survenues entre leurs chefs, et ils s'étaient arrêtés entre le Danube et le Volga. Plusieurs bandes, attirées par l'espoir du butin, s'étaient rangées sous la bannière du Goth Fritigern, ou même avaient pris service parmi les troupes impériales. Mais lorsque, l'an 433, Attila succéda à son oncle Roas, les choses changèrent, et les Huns redevinrent la terreur du monde. Attila partageait le pouvoir avec son frère Bléda. De concert avec lui, il força d'abord l'empereur d'Orient, Théodose II, de payer aux

Huns un tribut annuel de sept cents livres d'or. Après plusieurs guerres faites en commun contre les peuples barbares d'origines différentes qui habitaient alors le centre de l'Europe, Attila se défit de son frère Bléda, et peu à peu se vit seul maître des Huns, des Gépides, des Ostrogoths, des Suèves, des Alains, des Quades, des Marcomans, et d'autres peuples.

Attila n'était pas seulement aux yeux des Huns un grand chef, mais un ministre de leurs dieux; c'était lui qui avait retrouvé l'épée de Mars [1], et cette découverte, dit Priscus [2], avait beaucoup ajouté à sa puissance, en lui donnant un caractère sacré. Quant aux peuples vaincus, ils le regardaient comme un grand magicien, qui avait le pouvoir d'exciter à son gré les orages, de commander aux éléments, et de faire tomber les étoiles. Pour les siens mêmes, il était un objet de respect et de terreur. Priscus nous montre le fils aîné d'Attila, roi déjà de plusieurs peuples, se tenant devant son père les yeux constamment baissés. Dans les festins, pendant qu'on servait à ses guerriers des mets de toute espèce, lui n'avait qu'un plat de bois, et ne mangeait que de la viande; et lorsqu'ils s'égayaient aux bouffonneries des mimes, seul il conservait toujours le même visage, grave et immobile, roulant dans sa pensée de terribles desseins.

En peu d'années, son empire s'était étendu des bords du Rhin à ceux de la mer Caspienne, de la Baltique aux montagnes de la Grèce septentrionale. La Germanie avait été comme subjuguée dans cette tempête, étonnée de se trouver vaincue avant d'avoir eu, pour ainsi dire, le temps de prendre ses armes. Elle accepta sa défaite, céda à cette puissance redoutable, à ce chef qui, comme le Volga, dont il portait le nom, renversait tout devant lui dans sa course impétueuse. Ses guerriers vinrent eux-mêmes se ranger parmi les guerriers d'Attila, et la Germanie tout entière se

[1] Cette épée adorée autrefois par les rois des Scythes, comme consacrée au dieu de la guerre, avait disparu pendant plusieurs siècles. Attila l'avait retrouvée enfouie dans la terre.

[2] Dans la description de l'ambassade dont il fut chargé auprès d'Attila par la cour de Constantinople.

trouva réunie une première fois sous la main du roi des Huns.

II. HUMILIATION DES ROMAINS.

L'empire romain s'était cru l'empire universel, il pensait avoir enfermé le monde dans ses frontières; mais pendant que ses chefs, s'occupant à effacer peu à peu l'iniquité des conquêtes de Rome, faisaient droit aux plaintes des vaincus, donnaient le droit de cité aux provinces et rétablissaient l'égalité entre toutes les parties de l'empire, voici que les barbares auxquels Rome n'avait pas songé vinrent réclamer aussi leur part à ce festin de rois. Rome, qui s'était déjà ouverte pour recevoir les vaincus, Grecs, Gaulois, Espagnols, Africains, Syriens, fut obligée d'admettre encore ces nouveaux venus. Un moment elle put croire qu'avec ces premiers barbares tout était fini : ils étaient chrétiens comme elle, et les paroles du Visigoth Ataulf la rassuraient sur les intentions de ces Germains qui s'efforçaient de bégayer la langue de Cicéron et de s'affubler de la toge romaine; mais l'Asie barbare réclame à son tour, et ses peuplades nomades, prenant avec elles, sur leur route, les Germains restés dans leur patrie, viennent se ruer de nouveau sur ce vieux monde, et augmenter *cette confusion des langues et des peuples* d'où devait sortir le moyen âge. Ce fut le dernier coup porté à l'empire. Rome ne put survivre à ce douloureux enfantement d'un monde nouveau. Il faut voir par combien d'humiliations passa cette vieille reine du monde ancien, avant d'arriver au dernier moment de sa lente agonie.

Attila ne les lui épargna pas. Après une expédition contre les Perses, il entra sur un faible prétexte dans l'empire d'Orient, en 447, à la tête d'une armée immense, et ravagea tous les pays qui s'étendent du Pont-Euxin à la mer Adriatique, sur un espace de cinq cents milles. Soixante-dix villes populeuses furent brûlées. — « Nous arrivâmes, dit Priscus, à la ville de Naïssus, qui avait été détruite et rasée par les ennemis : nous n'y trouvâmes aucun habitant, excepté quelques malades qui s'étaient réfugiés dans les

ruines des temples. Avançant de là dans des plaines désertes, nous arrivâmes près de la rivière, dont les bords étaient couverts des ossements de ceux qui avaient été tués durant la guerre. » Sirmium, Singidunum, Ratiaria, Marcianopolis, Naïssus, Sardica, etc., furent réduites en cendres. Les armées furent rappelées de toutes les frontières de la Perse et de la Sicile; mais ce fut pour être battues et détruites par Attila, qui put s'avancer jusqu'aux portes de Constantinople [1].

Théodose le Jeune n'obtint la paix qu'en donnant au roi des Huns six mille livres pesant d'or, et en lui promettant un tribut annuel de deux mille livres. Depuis lors, Attila se joua de la faiblesse de l'empereur d'Orient. Il voulait que l'empereur donnât de riches héritières romaines à ceux de ses Huns qu'il lui envoyait. Tantôt il demandait qu'on lui rendît les Huns transfuges ou les esclaves romains échappés; tantôt il exigeait qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur, dont il était mécontent; faisant ainsi un trafic continuel de la frayeur des Romains. Il disait un jour à un ambassadeur de l'empereur d'Orient : « Théodose « est fils d'un père très-noble aussi bien que moi; mais en « me payant le tribut, il est déchu de sa noblesse et est de-« venu mon esclave; il n'est pas juste qu'il dresse des em-« bûches à son maître comme un esclave méchant. » Il s'était fait donner le titre de général des armées romaines, et disait que les généraux romains étant ses esclaves, ne devaient obéir qu'à lui.

L'empire d'Orient avait tout à craindre d'un pareil voisin; mais quelque chose le sauva, ce fut la dévastation de ses provinces; il y avait si longtemps que les barbares de toute race les pillaient sans cesse, qu'il restait bien peu de chose pour les derniers venus. Au contraire, la Gaule et l'Italie

[1] Il semble que les peuples de l'Asie septentrionale soient plus féroces que tous les autres barbares. On connait les pyramides de têtes d'hommes élevées par Gengis-khan, aux portes de Bagdad. Après avoir subjugué toutes les provinces septentrionales de la Chine, les Mongols proposèrent, dans le calme de la réflexion, d'exterminer tous les habitants, et de convertir le pays en désert et en pâturages pour leurs troupeaux. Ce fut à grand'peine qu'un mandarin chinois parvint à détourner Gengis-khan de

n'avaient point encore souffert d'invasion dévastatrice. Si les Goths, les Suèves, avaient fait beaucoup de ruines, l'on avait déjà eu le temps d'en réparer au moins une partie. Plusieurs motifs d'ailleurs attiraient Attila vers la Gaule : le nom d'Alaric, les conquêtes des Goths, lui faisaient ombrage. Il les appelait ses esclaves fugitifs, et jurait de les poursuivre jusqu'à ce qu'il les eût soumis au joug. Genséric, le rusé roi des Vandales, l'excitait par de grands présents à attaquer les Romains et les Goths. Croyant que la femme de son fils, fille du roi des Visigoths, avait voulu l'empoisonner, il l'avait renvoyée honteusement à son père avec le nez et les oreilles coupés. Cet outrage devait amener la guerre entre les deux peuples ; aussi Genséric chercha-t-il à la prévenir par l'alliance d'Attila. De plus Aetius, qui employait à la défense de la Gaule une nombreuse armée de Huns et d'Alains qui lui étaient personnellement attachés, avait placé deux colonies de ces barbares sur les territoires de Valence et d'Orléans, pour garder les passages du Rhône et de la Loire ; mais ces barbares, ceux d'Orléans du moins, perdus au milieu de peuplades civilisées et enfermées dans des villes, appelèrent Attila. Deux chefs francs, qui se disputaient la succession de Clodion, invoquèrent aussi les secours, l'un des Romains, l'autre du roi des Huns, qui put ainsi compter qu'il lui serait facile de passer le Rhin. Lui-même mit en avant un prétexte pour envahir la Gaule. Il se déclara l'amant et le défenseur de la princesse Honoria, sœur de Valentinien III, qui lui avait autrefois envoyé son anneau, et à son entrée dans l'empire, il réclama sa main et la part à laquelle elle avait droit de prétendre dans le patrimoine impérial.

Ce fut vers le confluent du Rhin et du Necker qu'Attila passa le Rhin ; aussitôt sa cavalerie porta le ravage dans toutes les provinces voisines. Strasbourg, Tongres, Mayence, Metz, furent ruinés, leurs habitants, massacrés, et la place qu'occupait la dernière de ces villes ne fut indiquée que par une chapelle échappée seule à l'incendie. Justifiant le titre qu'il s'était donné de fléau de Dieu, Attila ne voulait pas que l'herbe repoussât là où son cheval avait passé.

Aetius avait mis son espérance dans la réunion des bar-

bares cantonnés dans la Gaule, et pour qui l'invasion des Huns n'était pas moins redoutable que pour les Romains. Tous en effet vinrent, ralliés aux débris de l'empire, combattre les barbares de l'Asie et ceux de leurs frères qui s'étaient associés aux projets d'Attila; les Francs, les Alains, les Burgundes, les Saxons établis déjà à Bayonne, mais surtout les Visigoths de Toulouse, s'armèrent pour délivrer Orléans assiégé par les Huns.

Attila recula devant les forces réunies d'Aetius et des Visigoths jusque dans les Champs Catalauniens, où l'on voit encore aujourd'hui les restes du camp qu'il traça. La bataille fut acharnée; elle commença par un combat entre un corps de Francs et les Gépides; cinquante mille barbares restèrent sur le champ de bataille. Cependant Attila hésitait; il consultait les victimes pour connaître l'issue de la journée; mais quelle que fût la réponse des prêtres, il fallait combattre; car il s'était avancé trop loin pour reculer sans danger devant la nombreuse armée qui voulait lui fermer la Gaule. Enfin la grande mêlée s'engagea : ce fut un combat terrible. Si l'on en croit Jornandès, l'historien des Goths, qui dans ce récit se montre souvent partial pour les siens, un ruisseau, gonflé par le sang des morts, devint un torrent. Le roi des Visigoths resta sur le champ de bataille avec bon nombre des siens. Mais Attila, étonné de l'opiniâtre résistance qu'il avait rencontrée, recula, et, laissant la Gaule aux barbares, alla se venger sur l'Italie. En effet, le printemps suivant, il passa les Alpes, prit après trois mois de siége la ville d'Aquilée, dont la génération suivante put à peine distinguer les ruines, de même que celles d'Altinum, de Padoue et de Concordia. Vicence, Vérone et Bergame restèrent debout, mais dépeuplées et appauvries. Pavie et Milan, plus heureuses, en furent quittes en donnant leurs richesses. Como, Turin, Modène au delà du Pô, eurent aussi à souffrir de l'avide cruauté du vainqueur, qui dévasta ainsi toute la Lombardie. Ce fut pour échapper à ces ravages que les habitants de la Vénétie s'enfuirent dans les lagunes, dans ces îles formées par les bas-fonds du golfe Adriatique. La *dominante* Venise devait bientôt s'y élever.

Aetius, qui n'avait pu emmener au secours de l'Italie les

barbares de la Gaule vainqueurs d'Attila à Châlons, fut réduit à négocier. L'état où était l'armée barbare contribua à faciliter le traité; les jouissances du luxe et la chaleur du climat avaient fait naître des maladies qui commençaient à venger l'Italie. Le pape Léon, par son éloquence persuasive, sa démarche majestueuse et ses habits pontificaux, inspira au barbare une vénération dont il profita pour l'engager à se contenter de l'immense douaire de la princesse Honoria.

De retour en Germanie, Attila mourut après un grand festin où il avait célébré de nouvelles noces. Les siens lui firent de splendides funérailles, et sur son tombeau tous les peuples, que sa puissante main avait tenus réunis, se livrèrent un sanglant combat, après lequel se trouva détruit cet immense empire des Huns. De toutes ces nations, les uns s'enfoncèrent de nouveau dans des forêts ou des steppes inconnues, tandis que les autres retournèrent à l'assaut de ce qui restait encore de retranchements romains.

CHAPITRE XL.

DERNIERS EMPEREURS D'OCCIDENT.

La mort d'Attila fut bientôt suivie de celle de son vainqueur; Aetius, comme Stilicon, mourut par l'ordre de celui qu'il avait sauvé. L'eunuque Héraclius, qui gouvernait Valentinien, et qui était jaloux d'Aetius, lui inspira d'injustes soupçons contre ce brave général; et un jour que celui-ci sollicitait trop vivement le mariage de son fils Gaudentius avec Eudoxie, fille de l'empereur, Valentinien le frappa de son épée : c'était la première fois qu'il la tirait du fourreau. Les courtisans s'acharnèrent sur le cadavre, et le percèrent de cent coups. Tous ses amis furent massacrés, entre autres Boetius, préfet du prétoire. Du reste, ces meurtres inspirèrent aux Romains une profonde horreur pour le lâche gouvernement qui pesait sur eux.

Valentinien ne survécut pas longtemps à ces crimes; ayant outragé la femme du sénateur Pétrone Maxime, celui-ci le fit assassiner avec Heraclius pendant des jeux militaires célébrés au Champ de Mars, par deux gardes barbares, anciens soldats d'Aetius (455).

Pétrone Maxime, proclamé empereur, fut bientôt fatigué des soins de la puissance. Souvent il s'écriait : « O fortuné « Damoclès, ton règne commence et finit dans le même « repas ! » Au bout de trois mois, il eut l'imprudence d'avouer à sa nouvelle femme Eudoxie qu'il avait fait assassiner son mari Valentinien; aussitôt elle appela les Vandales, et Genséric entra victorieusement dans le Tibre; Maxime, en se sauvant du palais, fut assailli et tué à coups de pierres par le peuple. Malgré les prières de saint Léon, les Maures et les Vandales vengèrent Carthage par le pillage et la dévastation de son antique rivale. Le Capitole, où s'étaient conservées les richesses de l'Europe et de l'Asie, devint la proie des vainqueurs. La table et le chandelier d'or à sept branches des Juifs, apportés par Titus, furent transportés en Afrique; Eudoxie et ses deux filles emmenées captives par Genséric; des milliers de prisonniers conduits à Carthage, où ils ne trouvèrent d'adoucissement à leurs maux que dans la charité de *Deo-gratias*, évêque de cette ville.

L'empire se trouvait sans chef; alors M. Avitus, Auvergnat distingué qui avait été chargé par Maxime de protéger la Gaule, se fait proclamer, soutenu par Théodoric, roi des Visigoths. Il avait été autrefois le compagnon d'Aetius, et avait contribué à la défaite d'Attila. Aussi les sept provinces gauloises le reconnurent sans délai, et l'empereur d'Orient, Marcien, fut obligé d'envoyer son aveu. Le sénat de Rome seul, comme s'il avait le droit après toutes ses bassesses d'être irrité, fut indigné de voir un Gaulois empereur. Mais l'approbation de la Gaule, et surtout l'appui de Théodoric, le roi des Visigoths, lui arrachèrent son consentement.

Cependant les Suèves ravageaient l'Espagne. Les habitants de Tarragone et de Carthagène implorèrent le secours d'Avitus et de Théodoric; celui-ci envoie à Reicharius, son

beau-frère, roi des Suèves, l'ordre de rentrer dans la Galice ; le barbare répondit aux messagers : « Dites à votre maître « que je méprise ses armes comme son amitié, et que nous « verrons bientôt s'il aura le courage d'attendre mon arri- « vée sous les murs de Toulouse. » Théodoric stipule secrètement avec Avitus qu'il gardera toutes les conquêtes qu'il va faire, et il passe les Pyrénées accompagné d'une armée de Francs et de Bourguignons. En peu de temps Théodoric, vainqueur sur les bords de l'Urium, à douze milles d'Astorga, prend Braga, capitale des Suèves, et fait prisonnier Reicharius, qui mourut avec dignité. Le roi des Visigoths, ne trouvant plus d'obstacles, pénétra en Lusitanie jusqu'à la ville de Mérida.

Avitus ne fut pas si heureux ; il s'était laissé séduire par les belles paroles du sénat, et avait fixé sa résidence à Rome. Il s'y livrait à tous les plaisirs de la voluptueuse Italie, quand le comte Ricimer, général de ces barbares, fils de la fille de Wallia et descendant des Suèves, blessé des victoires de Théodoric, força Avitus à quitter la pourpre (456) : il lui réservait l'épiscopat de Placencia ; mais le sénat le condamna à mort. Avitus périt en s'enfuyant vers la Gaule.

Un interrègne de quelques jours suivit la mort d'Avitus, et durant ce temps, l'empire fut gouverné par Ricimer, qui n'osa prendre la pourpre. Cependant Majorien, ancien ami d'Aetius, et qui commandait dans le nord de l'Italie, ayant remporté une grande victoire sur les Alamans qui avaient passé les Alpes rhétiennes[1], reçut du sénat, avec l'approbation de Ricimer, le titre d'empereur (457). Dans la lettre quil écrivit aux pères conscrits, il montra les meilleures intentions, et promit de joindre à l'intrépidité et aux talents militaires ceux d'un bon administrateur. Il réalisa bientôt ses promesses. Plusieurs lois sages furent publiées, et la réforme des abus commença. D'abord il remit au peuple tous les arrérages des sommes dues au fisc. Ensuite il nomma des commissions extraordinaires pour l'imposition et pour la collecte des taxes, sous la juridiction spéciale des magistrats provinciaux, dont on réprima l'avidité. L'ancien et utile office de défenseur des villes fut rétabli et confié à

des mains honorables. Les monuments de Rome furent aussi préservés de la dégradation que les Romains eux-mêmes, après les barbares, leur faisaient souffrir. L'adultère fut puni de mort ou d'un exil rigoureux.

Mais les soins de la paix ne firent pas oublier ceux de la guerre. Les Vandales et les Maures avaient abordé à l'embouchure du Liris. Ils furent vaincus, et le beau-frère de Genséric fut trouvé parmi les morts. Avec une armée formée des plus braves soldats d'Attila, de Gépides auxiliaires, d'Ostrogoths, de Bourguignons, de Rugiens, de Suèves et d'Alains, Majorien passe les Alpes au cœur de l'hiver, marchant en tête des légions, à pied et couvert de l'armure romaine, sondant avec un bâton la profondeur de la glace ou de la neige, et encourageant par son exemple et ses paroles les barbares qui se plaignaient du froid. Son dessein était d'aller en Numidie par la Gaule et l'Espagne, pour renverser la puissance des Vandales. Après une victoire remportée sur Théodoric, il fait alliance avec ce prince; la Gaule est soumise, les Bagaudes cessent leurs brigandages, l'Espagne rentre sous la domination de l'empereur; une flotte, construite avec les bois de l'Apennin, est lancée sur la Méditerranée, et trois cents galères avec un bon nombre d'autres navires se rassemblent dans le port de Carthagène, d'où elles se dirigeront sur l'Afrique.

Déguisé en ambassadeur, Majorien va lui-même à Carthage où son ennemi lui parle sans le connaître. Il avait vu d'un coup d'œil les ressources des Vandales, et Genséric, étonné de l'activité du nouvel empereur, commençait à craindre, quand Majorien trahi vit sa flotte surprise et brûlée dans le port de Carthagène. Ce malheur le force à revenir en Italie, et là, il est assailli par les officiers civils et militaires mécontents de ses réformes. Enfin Ricimer, qui ne trouvait pas dans Majorien l'homme facile qu'il avait espéré rencontrer, excite une sédition dans le camp de Tortone, au pied des Alpes, et Majorien est massacré par ses soldats (460).

Après la mort de Majorien, le dernier empereur digne de ce nom, Ricimer présenta au sénat un candidat au trône; le sénat fit tout ce que le barbare voulut. Ce fan-

tôme de prince était Libius Severus, dont on n'a jamais su que le nom. Il ne fit rien par lui-même, et Ricimer, sous son nom, gouverna despotiquement l'Italie, tandis que Marcellin, soldat encore attaché à la religion païenne, se faisait proclamer en Dalmatie, et dominait sur l'Adriatique. Dans le même temps le Romain Ægidius, chéri des Gaulois, était proclamé au delà des Alpes.

Cependant Genséric, avec ses nombreux vaisseaux, qu'il commandait toujours en personne, désolait toutes les côtes de la Méditerranée, de l'Espagne à la Phénicie. Il force Eudoxie, fille de l'impératrice captive, à épouser son fils Hunneric, et, dès ce moment, il fait valoir ses prétentions à l'empire d'Orient; alors régnait à Constantinople Léon, successeur de Marcien, qui était mort en 457, après un règne assez paisible. Aspar aurait bien voulu monter lui-même sur le trône de Constantin; mais le tribun Léon lui persuada de l'y placer, et une fois nommé empereur, il réprima avec fermeté les insolences de son protecteur. Il se montra moins hardi en face de Genséric; il acheta la paix du barbare, qui, affectant une grande générosité, renvoya à Constantinople l'impératrice Eudoxie et Placidie sa seconde fille.

Cependant Libius Severus était mort en 465, et depuis cet événement Ricimer exerçait le pouvoir suprême, sans avoir pris le titre d'empereur. Sentant bien qu'il ne pourrait résister à toutes les haines qui fermentaient autour de lui, il demanda un empereur à Léon; celui-ci lui envoya Anthemius, descendant de l'usurpateur Procope, et gendre de Marcien. Le choix de Léon ayant été confirmé en Italie, Anthemius entra dans Rome en triomphe (467).

Un fait singulier mérite d'être rapporté : sous le règne de cet empereur, l'indifférence religieuse du prince encourageant les païens qui restaient encore, on vit, dans cette Rome chrétienne, la ville de saint Léon, les licencieuses lupercales reparaître au milieu des rues et devant le signe sacré de la nouvelle foi. Le peuple revenait toujours avec plaisir à ses impuretés favorites, et les passions déifiées relevaient de temps en temps la tête du fond de l'abîme.

L'an 468, une expédition commencée heureusement par Heraclius, préfet d'Orient, se termina misérablement par la faute de Basilicus, frère de l'impératrice Vorine, qui laissa brûler, dans le port de Carthage, sa flotte de onze cent treize vaisseaux et prit honteusement la fuite. Marcellin qui, dans cette expédition, s'était réconcilié avec les deux empires, et avait expulsé les Vandales de la Sardaigne, se retira ensuite en Sicile, ou Ricimer le fit assassiner par ses propres officiers.

Pendant que les forces de l'empire étaient occupées en Afrique, Théodoric, après la mort de Majorien, avait, sans en prévenir, rompu la paix jurée, et s'était emparé de Narbonne, l'objet constant des efforts des rois visigoths; mais Ægidius défendit les Gaules jusqu'à sa mort, qui fut attribuée à Ricimer. Il défendit Arles contre les Visigoths et les battit à Orléans. Peu de temps après, Euric assassina son frère Théodoric, et lui succéda; puis, passant les Pyrénées, il s'empara de toute l'Espagne, à l'exception de la Galice. A son retour en Gaule, il s'empara de tous les pays situés entre les Pyrénées, le Rhône et la Loire. Le Berri et l'Auvergne furent les seules provinces qui résistèrent. Clermont fut défendue avec intrépidité par les Auvergnats, qu'excitait la valeur presque incroyable d'Ecdicius, fils de l'empereur Avitus. Les Bourguignons vinrent au secours de l'Auvergne, qui fut sauvée. Quant à Anthemius, ce fut à peine s'il eut assez de pouvoir pour lever une petite armée de Bretons auxiliaires, sous le commandement de Riothanus, qui essaya de défendre le Berri.

Pour comble de misère, la discorde éclata entre Ricimer et Anthemius : le barbare était devenu gendre de l'empereur; il fixa sa résidence à Milan, et l'Italie se trouva comme séparée en deux royaumes; Ricimer était le roi du Nord et Anthemius le roi du Midi. Un moment réconciliés par saint Épiphane, évêque de Pavie, ils ne tardèrent pas à se brouiller de nouveau, et Ricimer, déclarant ouvertement qu'il ne voulait plus obéir à un prince grec, se mit en marche contre Rome, et campa aux portes de la ville. Continuant, suivant sa politique, à donner à l'une de ses créatures le titre d'empereur qu'il dédaignait pour

lui-même, il le conféra, de concert avec Genséric, à un sénateur de la famille Anicienne nommé Olybrius (482). Que pouvait le faible Anthemius contre de si redoutables adversaires? Son seul espoir était dans un corps de Visigoths fidèles qui défendirent Rome pendant trois mois; mais un jour qu'ils repoussaient les assiégeants sur le pont d'Adrien, Gelimer leur chef fut tué, et Rome fut prise, quand les Goths eurent lâché le pied. A quel abaissement est réduit cet empire, dont toute la force est désormais dans une troupe de barbares, et qui reçoit son prince d'un Suève et d'un Vandale! Le seul nom romain qui paraisse alors dans l'histoire, c'est Olybrius, et il est devenu épithète de mépris. Ce fantôme d'empereur monta sur le trône après la mort d'Anthemius, et Ricimer, quarante jours après, mourut de maladie, presque en même temps qu'Olybrius.

Alors la cour d'Orient reprit un instant son influence; elle donna un empereur à l'Occident. Léon fit reconnaître Julius Nepos, qui régnait en Dalmatie depuis la mort de son oncle Marcellin, et qui avait épousé une nièce de l'impératrice Vorine. Mais il tarda si longtemps à paraître en Italie, qu'un chef bourguignon, Gundobald, voulut aussi faire un empereur. Il nomma Glycerius, soldat obscur de son armée. Cette fois la créature du barbare eut le dessous, celle de l'empire d'Orient arriva tandis que Gundobald était occupé au delà des Alpes; et d'empereur d'Occident, Glycerius devint évêque de Salone. La seule action notoire de Julius Nepos fut une lâcheté. Il céda aux Visigoths l'Auvergne, la province la plus fidèle des Gaules; mais il n'eut pas le temps de commettre d'autres fautes; les barbares auxiliaires partent de Rome sous la conduite de leur général, le patrice Oreste, et assiégent Nepos dans Ravenne. Il se sauva en Dalmatie où, au bout de cinq ans, l'ingrat Glycerius le fit assassiner, et fut récompensé par une élévation en dignité; on le fit archevêque de Milan. Il avait là plus de puissance que sous la pourpre de Rome.

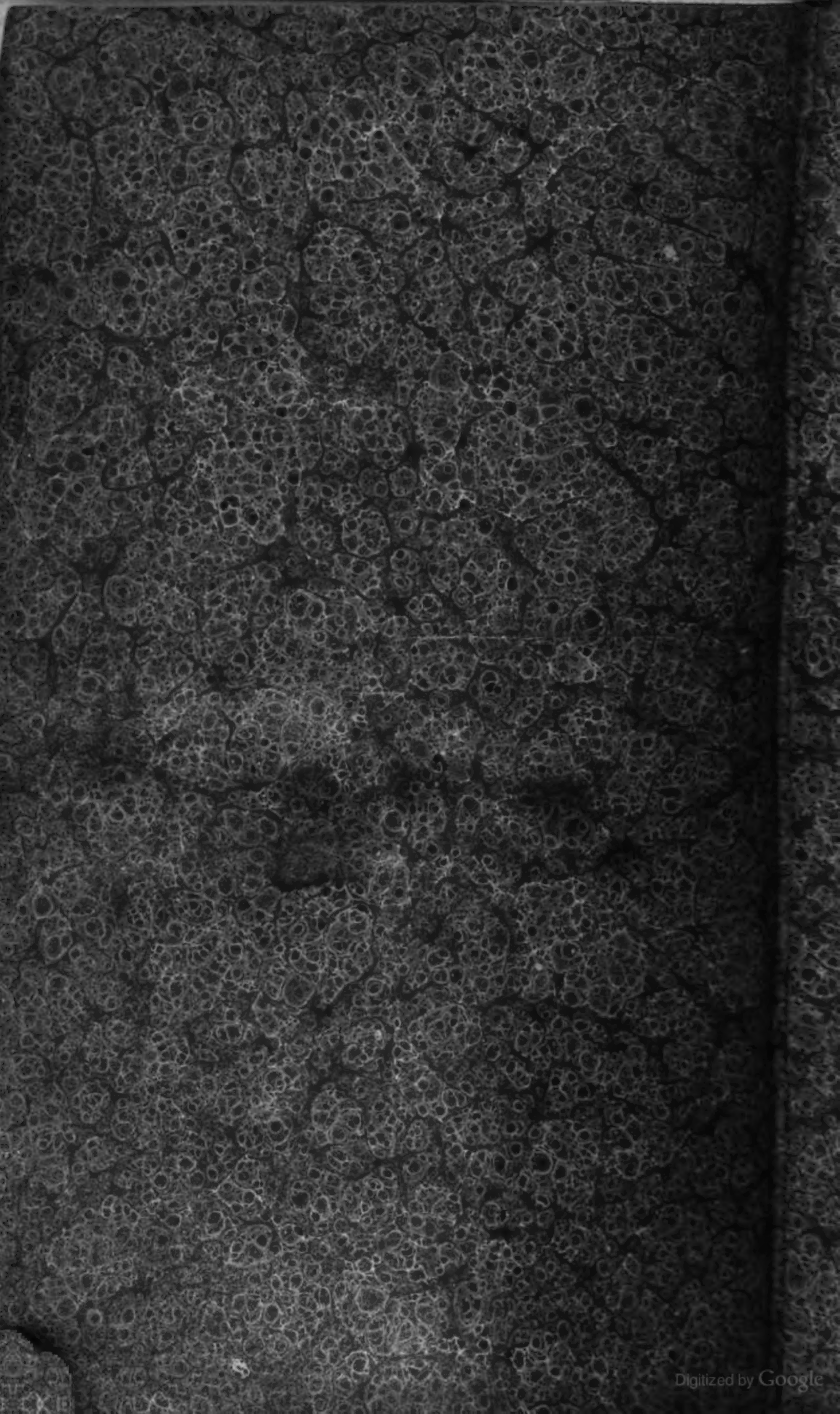
Après la fuite de Julius Nepos, Oreste fit proclamer son fils Romulus Momyllus, surnommé Augustule, par ses barbares, Hérules, Scyrres, Rugiens, Alains, Thuréclin-

ges. Leur insolence ne connaissait point de bornes ; ils demandaient impérieusement qu'on leur partageât sans délai le tiers des terres d'Italie. Oreste rejeta leur demande avec courage ; c'était donner une occasion favorable à l'ambition d'Odoacre, fils de l'ambassadeur d'Attila, Édécon. Un jour qu'Odoacre visitait saint Séverin en Illyrie, il fut obligé de baisser sa haute taille pour passer sous la porte de la cellule ; mais le saint devina sa fierté et sa grandeur future, il lui dit : « Poursuis ton chemin ; va en Italie, tu « te dépouilleras bientôt du grossier vêtement de peau, et « ta fortune sera digne de la grandeur de ton âme. » Plein de cette espérance, Odoacre revint à la tête des confédérés et enferma le patrice dans Pavie, où, abandonné de ses soldats, il fut tué peu de temps après. Augustule implora la clémence du vainqueur, qui le relégua dans la maison de campagne de Lucullus, en Campanie, avec un revenu de six mille pièces d'or (476). Ce fut le dernier empereur, si l'on peut lui donner ce nom. Odoacre reçut de ses soldats le nom de roi d'Italie ; mais pour ne pas exciter la jalousie, il s'abstint de la pourpre et du diadème. Il entretint des correspondances amicales avec Zénon, empereur d'Orient, et régna en Italie quatorze ans, jusqu'au moment où le génie de Théodoric l'accabla et lui arracha la couronne.

Ainsi s'éteignit l'empire d'Occident après cinq cent six années d'existence et quatre-vingt et un ans d'agonie depuis la mort du grand Théodose. Rome, d'abord repaire de brigands, puis reine des nations, après douze siècles de renommée et de puissance, rentra enfin dans la poussière. Mais tout n'est pas fini pour Rome, la ville éternelle. Si son pouvoir temporel est passé, elle trouvera une riche compensation dans l'autorité spirituelle de ses évêques. Rome restera toujours la capitale du monde chrétien :

CAPITOLI IMMOBILE SAXUM !

FIN.




Biblioteca Ateneu Barcelonès
1005517869

